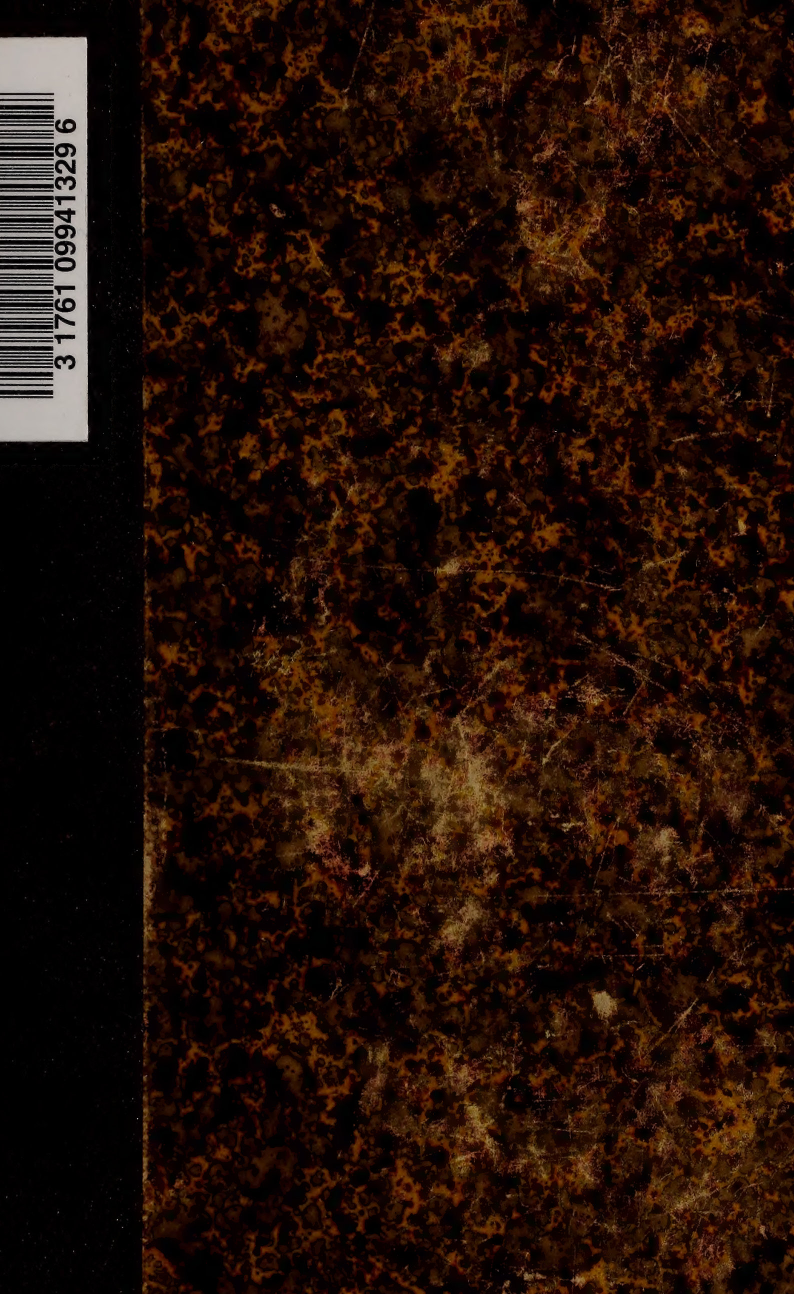
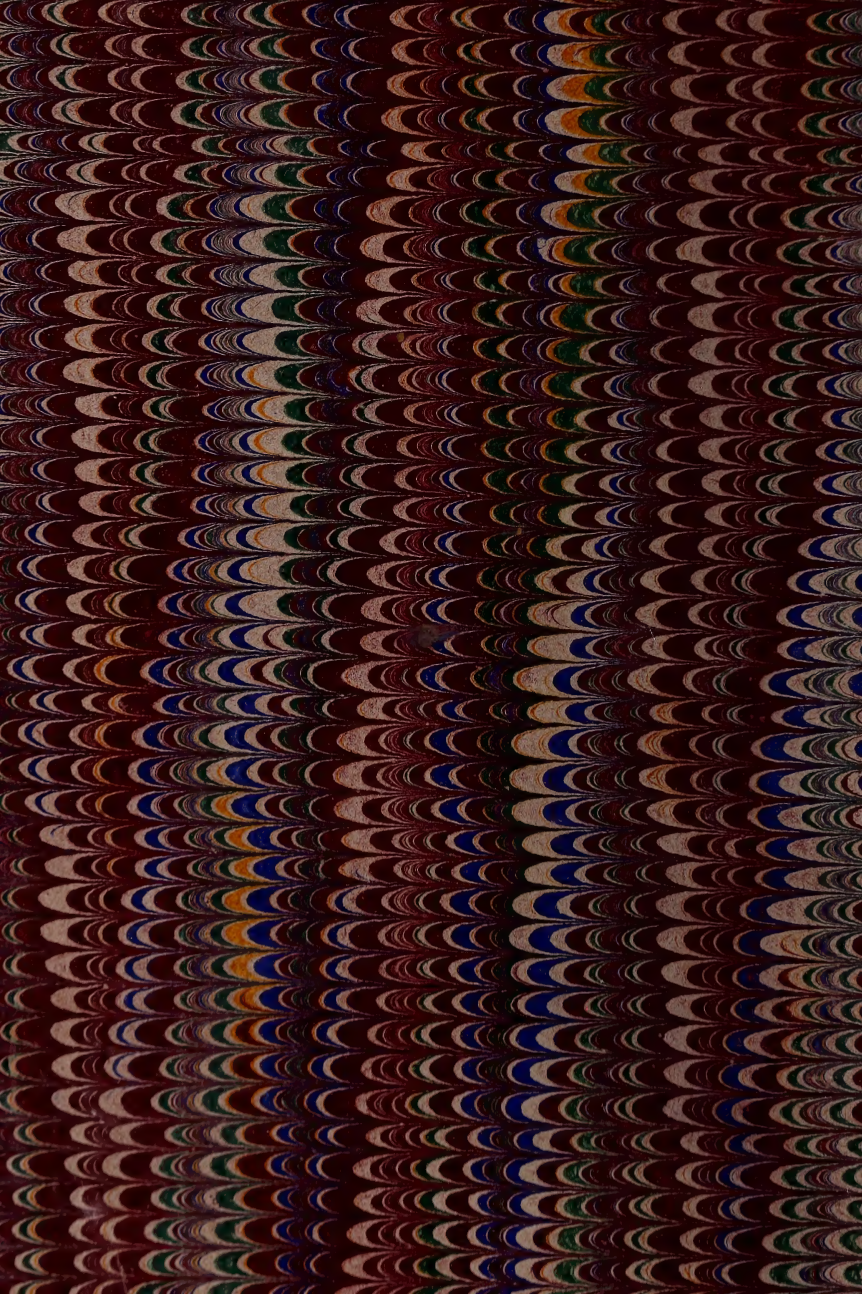
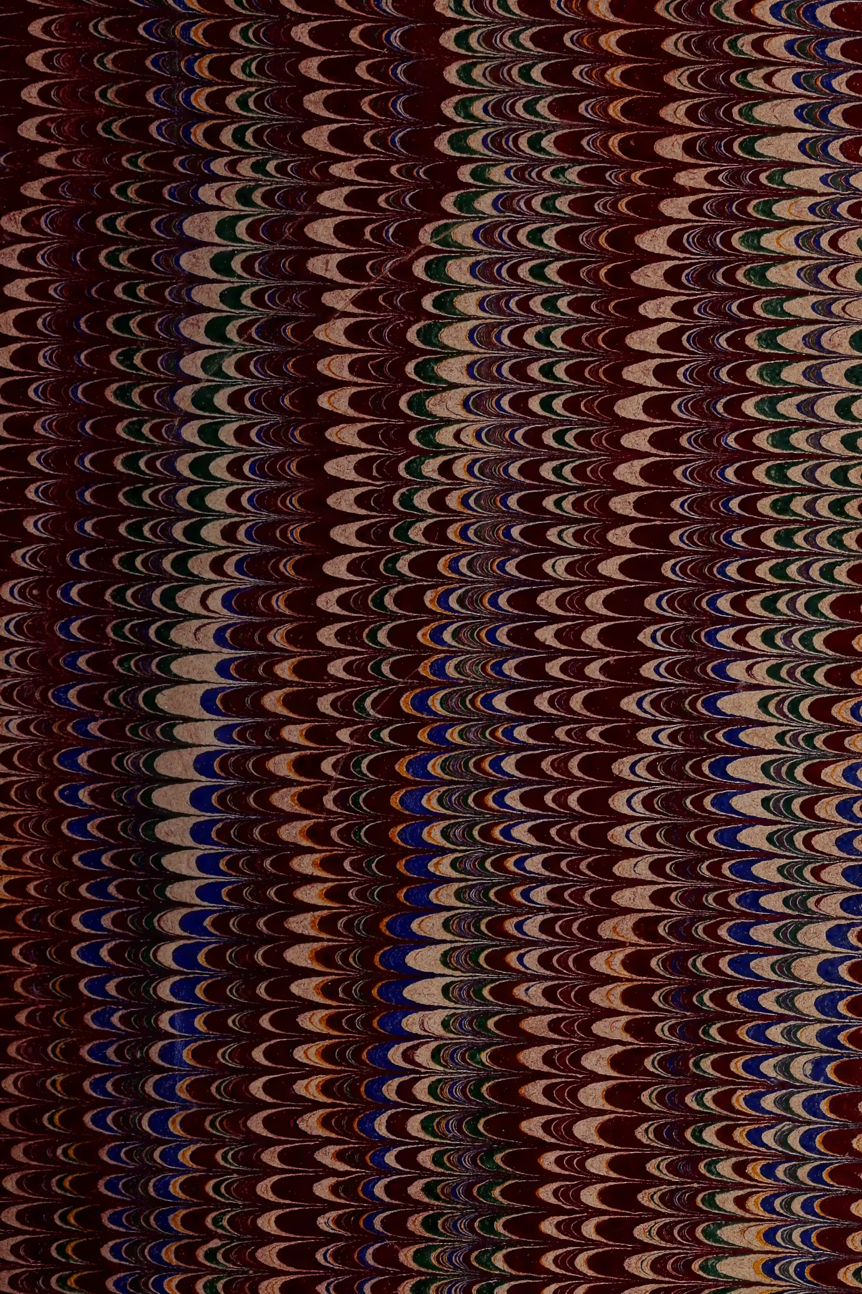






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME V.

LES CENT VINGT JOURS (1).

(1) Ces quatre Contes ont paru péridioquement; mais seulement pendant quatre mois. Voilà pourquoi ils sont intitulés : LES CENT VINGT JOURS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, called

TOME CINQUIÈME



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1823.

THÉODORE,

OU

LES PÉRUVIENS.

PREMIÈRE NOUVELLE.

Sous le règne de Louis XIV, dont on a dit trop de bien et trop de mal, le commerce maritime de France semblait naître sous les mains actives de Colbert. Déja ce ministre avait établi, avec des frais immenses, une colonie à Pondichéry; nous avions quelques planteurs à Saint-Domingue. Ces premiers essais, faibles sans doute, devaient être bientôt vivifiés par les soins du ministre, et soutenus par des établissemens plus considérables, lorsque le roi Guillaume entraîna dans sa querelle avec Louis XIV, l'Empereur, l'Empire, l'Espagne, la Hollande et la Savoie.

La guerre était à peine allumée, que les Hollandais s'emparèrent de Pondichéry, et ruinèrent les négocians français qui faisaient le commerce

des grandes Indes; les Anglais détruisirent nos plantations de Saint-Domingue. Du Gay-Trouin, le plus grand homme de mer peut-être dont s'honore la France, n'était encore que simple armateur; mais il avait ce génie ardent et cette soif de la gloire qui décèlent le héros : il entreprit de venger l'honneur du pavillon français.

Ses parens, commerçans de Saint-Malo, équipèrent, à frais communs, une frégate et deux corvettes : Du Gay-Trouin part, cherchant sur toutes les mers les ennemis et l'honneur.

Laissons cet officier suivre ses grandes destinées, et occupons-nous de celui dont j'ai à tracer les aventures. A bord d'une des corvettes était un jeune Malouin, beau comme un ange, sensible et fier comme un chevalier français, brave comme tous ceux de son pays.

La corvette que montait Théodore fut séparée, par une brume épaisse, des deux autres bâtimens. Du Gay-Trouin avait déclaré l'intention de se joindre à M. de Pointis, qui armait, à la Tortue, contre les Espagnols, et qui se proposait de surprendre et de piller Carthagène : M. de Forville, le capitaine de Théodore, dirigea donc sa marche vers les Antilles, ne doutant pas que tôt ou tard il ne se réunît à son chef.

Une tempête horrible surprit la corvette à la hauteur du tropique, et la jeta dans l'Océan méridional. Pendant une semaine entière, les vents soufflèrent avec la dernière violence; le tonnerre

et la pluie ne cessèrent qu'à de courts intervalles; l'obscurité, le danger éminent, le désordre qui en est inséparable, n'avaient pas permis de prendre la hauteur. Quand le ciel fut redevenu serein, les inquiétudes évanouies, les forces réparées, on voulut savoir où on était. On reconnut, avec une surprise extraordinaire, l'étendue prodigieuse qu'on avait parcourue. On était dans la mer Pacifique, dont les navigateurs ne connaissaient encore que la partie qui baigne les côtes du Pérou, et ces côtes ennemies semblaient l'unique ressource qui restât à un frêle bâtiment que la tempête avait mis hors d'état de tenir la mer.

Il était dur à des Français d'aller demander des fers aux Espagnols. Cette idée révoltait M. de Forville; mais le salut de son équipage lui était plus cher que la gloire : il résolut donc de se rendre prisonnier au premier port espagnol.

Théodore ne concevait pas qu'on pût préférer la captivité à la mort : pour la première fois il osa combattre l'avis de son capitaine. On découvrait la petite île de Socoro, voisine de celle de Chiloë; il proposa d'y aborder; d'y mettre la corvette en carène, si on trouvait une baie commode. Il représenta qu'il serait toujours temps de se rendre, et qu'il n'en fallait plus perdre à délibérer. Son enthousiasme, son éloquence, sa figure noble et animée entraînèrent les opinions, et un pilotin de vingt ans eut l'honneur de persuader des officiers et des marins consommés.

On n'était plus qu'à quelques lieues de l'île, lorsqu'on signala une frégate espagnole. M. de Forville n'eût pas balancé à l'attaquer, malgré son infériorité, si son bâtiment eût pu manœuvrer avec quelque facilité. Ne voulant rien prendre sur son compte, il assembla une seconde fois son conseil de guerre, et il fut étonné de la résolution qu'il trouva dans ses officiers : Théodore leur avait inspiré son audace. Ils proposèrent d'attendre la frégate, et de sauter à l'abordage, s'il était possible de jeter les grappins. M. de Forville était un homme froid, et il sentit la témérité de ce dessein; mais il était brave, et il n'y mit pas d'opposition. Théodore, rayonnant de joie, se tenait sur le pont, la hache d'armes à la main : il attendait avec impatience le moment de se signaler. Terrible, fier et charmant, c'était Mars sous les traits d'Adonis.

Cependant la frégate espagnole s'avançait à pleines voiles. Elle avait l'avantage du vent; elle se tint à la demi-portée du canon, et commença l'attaque. Quand M. de Forville vit l'impossibilité d'en venir à l'abordage, il jugea sa perte certaine, et il se disposa à mourir en Français.

Pendant la tempête, il avait fallu jeter à la mer une partie des canons pour alléger la corvette, et la lenteur des manœuvres rendait faible et incertain le feu des pièces qui restaient. L'artillerie espagnole foudroyait les Français. Ils se battirent cependant, et avec opiniâtreté; mais

bientôt leur bâtiment, criblé de boulets, menaça de s'enfoncer. L'intrépide Théodore fut obligé d'amener lui-même le pavillon. Il le brûla pour s'épargner la douleur de le rendre.

Dès que les Espagnols cessèrent d'avoir des ennemis à combattre, ils ne virent plus que des hommes dans les infortunés que la mer allait engloutir. Ils détachèrent toutes leurs chaloupes; recueillirent les vaincus, et s'efforcèrent, à force de soins et d'humanité, de leur faire oublier leur disgrace.

Le capitaine espagnol était généreux; mais les lois de la guerre sont précises : il ne dépendait pas de lui de relâcher des Français pris les armes à la main. Il les déposa dans le port de Pisco, d'où on les conduisit à Lima, capitale du Pérou.

Le vice-roi se piqua d'imiter les procédés du capitaine espagnol. Les officiers français eurent la ville pour prison. Théodore n'était pas officier encore; mais dès qu'on l'eût vu, on ne s'informa point de ce qu'il était, il réunit les suffrages, et obtint toutes les préférences.

Le séjour de Lima était fait pour séduire un jeune homme qui ne connaissait que Saint-Malo et la mer. Cette ville n'avait point éprouvé encore ces tremblemens de terre qui la détruisirent enfin de fond en comble. Ses rues étaient pavées de lames d'argent; les palais et les édifices publics bâtis avec goût; la rivière qui baignait ses murs, était divisée, détournée en canaux, et ses eaux

distribuées pour la commodité des habitans, l'embellissement des jardins, la fertilité des campagnes.

Les yeux se fatiguent promptement quand la jouissance qu'ils procurent se borne à l'admiration ; mais ce dont Théodore ne croyait pas se lasser, c'était le spectacle continuel et varié d'une foule de créoles, entre lesquelles il est difficile de faire un choix. Des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat et animé, une taille moyenne et bien prise, une chevelure qui servirait de voile à la pudeur, tant elle est noire, et se plait à croître et à descendre, voilà ce qu'elles doivent à la nature.

Des boucles d'oreilles, des bracelets, des bagues de diamans ; un vêtement, qui laisse à découvert le sein et les épaules, et qui ne tombe qu'à mi-jambe ; de là jusqu'à la cheville du pied, une dentelle à travers laquelle on distingue les bouts des jarretières, brodés d'or ou d'argent, et garnis de perles ; tels sont les moyens que l'art emploie pour les rendre plus séduisantes encore.

L'attrait du plaisir complète l'enchantement. Passionnées pour la musique et la danse, elles excellent dans ces talens aimables. Fières, mais sensibles, elles rougiraient d'accorder la moindre faveur à un homme qu'elles n'aimeraient pas ; elles se reprocheraient de refuser quelque chose à leur amant.

Théodore parut au milieu d'elles comme un

beau jour à qui sourit la nature. La fierté s'évanouit devant ses graces ; il ne trouva que des cœurs disposés à aimer. Il avait tout perdu avec sa liberté ; l'amour le combla de biens. Le nécessaire, le superflu, les objets du luxe le plus recherché, lui parvenaient tous les jours par des mains inconnues qui semblaient l'inviter à les deviner. Empressé, poli, galant, spirituel, il fut heureux autant qu'on peut l'être quand on n'est pas vraiment amoureux : le moment n'était pas arrivé.

Un mois s'écoula dans une ivresse continuelle, et la satiété lui succéda enfin. Les idées de gloire se réveillèrent dans le cœur de Théodore, ou plutôt sa destinée l'entraînait vers l'objet qui devait le fixer à jamais. Son oisiveté, la mollesse de sa vie lui devinrent à charge ; il eut honte de lui-même ; il conçut le dessein de s'arracher des bras des plaisirs, pour se jeter, sans retour, dans ceux de la gloire. Il osa entreprendre de traverser le continent, pour se rendre devant Carthagène, où il espérait joindre M. de Pointis et Du Gay-Trouin.

La route était longue et périlleuse ; la fatigue, le besoin, les naturels du pays, tout était à redouter. Théodore se garda bien de s'ouvrir à M. de Forville et à ses camarades, sur un projet que le succès seul pouvait justifier. Un jeune Péruvien qu'il avait engagé à son service, et qu'il aimait beaucoup, fut le seul confident de sa fuite.

Le doux, le fidèle Corambé acheta secrètement deux lamas, pour porter ce que son maître avait de plus précieux, et ce qui était indispensable pour entreprendre un tel voyage. Les deux jeunes gens se dérobèrent de Lima à l'entrée de la nuit ; et, la boussole à la main, Théodore se dirigea vers le golfe de Darien.

Ils évitaient soigneusement les lieux habités. Le jour, ils trouvaient aisément de l'eau claire, et des fruits que le sol produit partout sans culture. La nuit, un palmier, un cocotier les garantissaient de la rosée ; la mousse ou l'herbe fine reposait leurs membres fatigués, et nourrissait leurs lamas.

Le douzième jour, ils arrivèrent auprès de Quito. Ils avaient fait environ la moitié du chemin sans accidents, sans inquiétude, et ils se flattaient d'arriver, heureusement, et assez tôt pour partager les périls et l'honneur de l'expédition préparée contre Carthagène : ils ne devaient pas aller plus loin.

Quito, une des principales villes de l'ancien empire du Pérou, est située au pied des Cordilières. Du côté du sud, une plaine immense, riante et fertile, réunit ce qui est utile à la vie et ce qui en fait l'agrément. Il eût été imprudent de s'engager dans cette plaine, dont la culture variée annonçait une nombreuse population : Théodore résolut de s'enfoncer dans les Cordilières.

La marche devint lente et pénible; mais Théodore bravait toutes les difficultés. Corambé souffrait et se taisait, par attachement pour un maître qui l'avait fait son égal. Les lamas, forts, patiens et légers, gravissaient les rochers avec adresse, et, dans les passages difficiles, ils portaient Théodore et Corambé.

Déja ils étaient élevés au-dessus de Quito; ils découvraient la ville en entier, et cette vaste plaine qui paraissait dans l'éloignement un seul et magnifique jardin. Déja ils croyaient n'avoir plus de risque à courir, et, suivant la ligne droite qui devait les faire descendre dans la nouvelle Grenade, ils s'entretenaient paisiblement. Au détour d'un énorme rocher, ils sont frappés d'étonnement, et Théodore lui-même éprouve un sentiment qui approche de la frayeur. Une redoute espagnole est à deux cents pas d'eux; la garde les a vus; ils n'en peuvent douter, au mouvement rapide des soldats. Douze ou quinze hommes sortent du fort, et viennent droit de leur côté : ils n'ont qu'un moment pour se déterminer. Théodore donne une poignée de diamans à Corambé, et l'embrasse. « Fuis, lui dit-il; « tu connais le pays. Je t'enrichis, sois heureux, « et ne m'oublie jamais. » Ils abandonnent les lamas, ils fuient aussi promptement que le permet l'inégalité du terrain; bientôt ils sont écartés l'un de l'autre. Ils s'arrêtent, ils se regardent, ils se disent le dernier adieu de la main.

Un sentier battu se présente devant Théodore, il le suit avec la rapidité de la flèche; les Espagnols le poursuivent avec acharnement. Ce chemin conduisait aux mines, et le fort avait été bâti pour écarter de ces trésors ou arrêter ceux qui n'étaient pas avoués par le gouvernement ou les propriétaires. Théodore n'était pas de ces hommes qui exposent leur vie par espoir d'une grande fortune; mais les précautions qu'il prenait, en avançant, lorsqu'il fut découvert; sa fuite précipitée, dès qu'il put juger qu'on l'avait aperçu; deux animaux domestiques, que douze jours de marche avaient déchargés de presque tous les comestibles qu'ils portaient, et qui semblaient destinés à recevoir une charge plus précieuse; tout concourait à rendre le jeune homme suspect.

Théodore, ignorant la richesse de la terre qu'il rasait à peine en courant, attribuait à la soif du sang, l'ardeur des Espagnols. Il double de vitesse; il gagne considérablement sur des hommes que le poids de leurs armes embarrasse. A l'extrémité du sentier sur lequel il semble voler, il distingue un second corps-de-garde; il change de route aussitôt, et se jette à travers les rochers. Il marche au hasard, il monte, il descend. Tantôt suspendu, par une main et un pied, à une pointe de roche qui paraît devoir s'abîmer avec lui; tantôt traversant un ravin; passant un torrent à la nage; se dérobant un instant à la vue des Espa-

gnols; les retrouvant derrière lui l'instant d'après; cherchant une caverne que la nature lui refuse, ses forces s'épuisent, son courage s'éteint, il s'arrête malgré lui.

Les soldats, plus excédés encore, s'arrêtent de leur côté : tous ont également besoin de repos. Les Espagnols ne voulaient que suivre à vue celui qu'ils croyaient ne plus pouvoir leur échapper. Théodore allait être arrêté au pied du mont Cayambur, qui s'élève à pic à une hauteur effrayante, et qui passait pour être inaccessible. S'il rétrogradait, rien de si facile que de l'envelopper, et de le tuer s'il refusait de se rendre : ses ennemis n'avaient donc aucun motif de presser leur marche, et ils demeurèrent immobiles aussi long-temps que Théodore s'arrêta.

Leur conduite lui paraissait inexplicable. Sans faire de vains efforts pour la pénétrer, il profita du relâche que lui laissait l'inaction des Espagnols. Il reprit ses sens, il mangea quelques graines qui se trouvèrent sous sa main. Cette nourriture, bien qu'insuffisante, lui rendit des forces; il sentit qu'il tenait encore à la vie; il résolut de tout faire pour la conserver. Il se leva, et repartit.

Les Espagnols se remettent en marche; mais ils n'avancent plus que lentement. Théodore court sur des roches unies; il laisse bien loin derrière lui ceux qui le poursuivent; il croit alors pouvoir s'arrêter de nouveau, examiner les objets

qui l'environnent, se consulter, et choisir la direction qu'il voudra prendre.

A peu de distance de lui est l'énorme mont, qui ne lui présente qu'un mur de roche, dont la largeur l'arrête de tous côtés. Les Espagnols se sont ouverts; ils marchent à vingt pas l'un de l'autre; ils forment un cordon redoutable qui rend sa retraite impossible : il se voit perdu sans ressources. Cependant le danger le plus certain est toujours celui qu'on évite : il continue d'avancer vers le mont.

A mesure qu'il s'en approche, il croit remarquer des inégalités dans les rochers; bientôt il distingue des fractures qui offrent autant de points d'appui; il voit de légères crevasses à travers lesquelles s'échappent des lianes et d'autres plantes rampantes; il ose compter sur son adresse, sur son bonheur : il entreprend de gravir le mont.

Il se cramponne, il s'accroche, il se colle à la roche; il saisit une liane; il monte comme à une corde. Une seconde plante succède à la première, et il continue de monter. Il fait des efforts incroyables; la sueur ruisselle de toutes les parties de son corps; mais il n'a plus à défendre sa vie que contre des obstacles que lui oppose une masse absolument verticale. Les Espagnols parviennent au pied du mont; ils restent muets d'étonnement, en voyant Théodore hors de la portée du mousquet.

Cependant, la jeunesse qui entreprend sans réflexion, qui agit sans prévoir de résultats ; la jeunesse, dont l'imagination est sans bornes, n'a que des moyens bornés : Théodore ne peut soutenir plus long-temps le travail opiniâtre auquel il s'est condamné. Ses mains, ses genoux sont ensanglantés ; ses nerfs ont perdu leur élasticité, et son corps sa souplesse : il tombe dans un découragement absolu ; il soupire, il se résigne, il va lâcher la liane qui le soutient, et se briser dans l'abîme : ses yeux se tournent vers le ciel avant de se fermer pour jamais.

Il est frappé d'un enfoncement qu'il croit remarquer à quelques toises au-dessus de lui. Un peu de relâche, et il peut y arriver : comment s'en procurer dans cette cruelle situation ? L'horreur du néant rend l'homme ingénieux. Théodore prend d'une main la liane qu'il peut à peine serrer, de l'autre, il la tourne plusieurs fois autour de son corps, la noue fortement auprès de la racine, demeure suspendu et légèrement appuyé sur la pointe des pieds. Quel repos !

Alors il regretta les délices de Lima, en pensant à l'avenir affreux qu'il s'était préparé. S'il parvenait jusqu'à l'espèce de caverne, qui était l'unique objet de ses vœux, qu'y ferait-il, comment s'y procurerait-il les plus misérables alimens ? Une roche nue et brûlante, quelques plantes dures et filandreuses, voilà ce qui s'offrait à lui de toutes parts.

Mais quel est le malheureux qui ne compte pas pour beaucoup quelques heures ajoutées à la plus déplorable existence ? Théodore, en maudissant la gloire, dont les brillantes illusions l'avaient abusé, en faisant sur son imprudence les plus amères réflexions, Théodore détachait la liane à laquelle il avait dû le bien inestimable de respirer un moment. Il gravissait de nouveau, en regardant d'un œil avide, en invoquant cette caverne qui devait être son tombeau.

A mesure qu'il monte, les objets changent de forme. Ce qu'il a pris pour un enfoncement, n'est qu'une ombre produite par l'angle saillant d'une roche ; mais il reconnaît qu'à cet endroit le corps de la montagne s'éloigne de trente à quarante pas de sa base : il ne doute point qu'il n'y ait là un terrain uni et passablement étendu. « Peut-« être sera-ce une couche de terre ?... peut-être « est-elle fertile ?... Oh, si un filet d'eau y cou-« lait !... » Son cœur se dilate, le sourire reparaît sur ses lèvres ; le malheureux espère, un baume consolateur coule dans ses veines, et lui rend sa première agilité.

Il arrive à ce but si ardemment désiré. Ses mains ont touché le sommet de l'affreuse muraille, le long de laquelle il a été si long-temps entre la vie et la mort. La tige d'un fort arbuste se trouve sous ses doigts ; il la presse, il s'alonge, il se raccourcit, il s'élance ; il est enfin sur une vaste plate-forme couronnée de verdure ; il tombe

à genoux, il remercie le grand Être, il s'évanouit.

En revenant à lui, il parcourut d'un coup d'œil les objets qui l'environnaient. Un espace d'un quart de lieue de large et de huit à dix verges de profondeur, était couvert, dans toute son étendue, d'une quantité d'arbustes et de plantes inconnues dans la plaine. Des fruits sauvages, mais savoureux ou rafraîchissans, s'offraient de toutes parts à l'avidité de Théodore : il les trouva délicieux. Après avoir satisfait le premier des besoins, il examina, dans le plus grand détail, un lieu où, probablement, personne n'avait pénétré avant lui : il cherchait ce filet d'eau si nécessaire au soutien de sa vie ; il le chercha long-temps, il le chercha en vain ; il se laissa aller sur l'herbe, accablé, anéanti.

Il avait senti une joie inexprimable en échappant à un péril présent et certain ; l'idée de la mort cruelle et lente qui l'attendait, lui serra, lui poigna le cœur. « Des fruits, répétait-il, des « fruits, et pas une goutte d'eau ! » Il regarda douloureusement cette seconde montagne, éternelle barrière qui fermait son désert : le cèdre n'est pas plus droit, la glace n'est pas plus unie ; l'habitant des airs seul a le droit de la franchir. La tête de Théodore tomba sur sa poitrine : « C'est « donc ici qu'il faut mourir » ; et deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent un passage, et coulèrent long-temps.

O larmes! dernier secours que la nature accorde à l'infortune, vous en adoucissez l'amertume, vous en noyez presque le souvenir. Théodore se trouva plus calme après avoir pleuré; il redevint capable de penser et d'agir. Un caillou tranchant, la pointe d'une branche pouvaient l'aider à creuser des trous qui recueilleraient l'eau de la pluie; mais cette terre absorberait, en peu d'instans, l'eau qu'elle aurait reçue : il fallut donc renoncer à l'idée de s'en procurer par ce moyen. Peut-être le temps a-t-il formé quelque bassin sur le sommet des roches qu'il a pour ainsi dire escaladées : il retourne sur le bord de l'abîme, il en suit les sinuosités, il arrache la touffe d'herbe et dérange la branche qui semblent lui dérober quelque cavité... Tout à coup il est frappé d'un trait de lumière; il réfléchit que, puisqu'il a pu monter, il n'est pas impossible de descendre. Il rencontrera plus de difficultés sans doute, mais ce parti est le seul qui lui reste, et il n'en remet l'exécution que jusqu'au moment où les Espagnols se seront éloignés.

Une idée raisonnée en amène nécessairement une autre. Pourquoi ne ferait-il pas, avec des branches flexibles, une corde longue et solide, dont le bout serait attaché au tronc de l'arbre le plus fort? Pourquoi n'y passerait-il pas, de distance en distance, des bâtons qui seraient autant d'échelons? Mais pour juger du temps que prendra ce travail, il faut calculer à peu près l'élé-

vation où il est parvenu : il se couche sur le bord de la roche, il avance la tête ; la distance où il est du sol n'est pas telle qu'en deux jours il ne puisse avoir fini sa corde ; et on peut se passer d'eau pendant deux jours, quand on a des fruits en abondance. Jusque-là il ne s'était présenté à lui aucune pensée qui ne fût satisfaisante ; cependant une observation l'inquiète : il ne voit plus que quatre Espagnols au pied du mont ; que sont devenus les autres ? Ils ne peuvent s'être éloignés assez pour qu'il ne les distingue plus, et ses yeux plongent partout à une distance prodigieuse. Auraient-ils trouvé un passage qui les conduisît jusqu'à lui ? Il passe subitement de l'inquiétude à la crainte ; il se lève, il court à tous les endroits où la roche tourne, il regarde à ceux où elle fait saillie et lui cache les objets... O suite non interrompue de malheurs ! De la partie la plus éloignée de sa plate-forme, il compte dix Espagnols, le fusil en bandoulière, montant par un endroit très-difficile sans doute, mais commode, comparé à celui qui lui a donné tant de peines.

Le vice-roi du Pérou donne une somme assez forte aux soldats qui arrêtent quelqu'un cherchant à pénétrer dans l'intérieur des mines. L'appât de l'or animait, soutenait ceux-ci, et Théodore ne voyait que de la fureur dans leur infatigable opiniâtreté.

Personne, en sa place, n'eût douté qu'ils ne

voulussent l'égorger impitoyablement ; et que pouvait-il leur opposer ? il était sans armes, affaibli par un travail forcé et par l'agitation de son ame ; sa tête se perdit tout-à-fait, et cependant un mouvement machinal le porta à retarder le coup fatal. Il s'enfonce dans les arbustes, il se traîne sous des broussailles : l'espérance est le dernier sentiment qui s'éteint en nous, et Théodore se flatte de n'être pas découvert.

Il passe une heure entière dans cette cruelle anxiété, immobile, retenant son haleine. La feuille que le vent agite ou détache, le faible oiseau qui se repose sur la branche voisine, tout ajoute à ses terreurs, et bientôt elles sont portées au comble ; il entend marcher à peu de distance ; il prête une oreille plus attentive encore : on parle à deux pas de lui.

La frayeur, portée à l'excès, ne permet ni de réfléchir, ni même de penser. Théodore recule sur ses genoux et ses mains, sans prévoir que le bruit des branches qu'il agite, qu'il écarte, qu'il brise, doit infailliblement le trahir : il recule jusqu'à la base de la montagne. Les Espagnols le voient ou le devinent : ils poussent un cri de joie, et courent sur l'infortuné.

Le sang glacé, les membres mouillés d'une sueur froide, il se serre contre la roche qui doit l'arrêter, mais dont les flancs lui semblent s'entr'ouvrir pour le sauver de ses ennemis ; il se persuade que le soleil leur a retiré sa lumière

pour les empêcher de le poursuivre : enfin l'illusion est entière ; il croit marcher dans un souterrain long, étroit et obscur. Un coup violent qu'il se donne à la tête, lui prouve que tout est réalité : il avance les mains, il rencontre une voûte rocailleuse et irrégulière ; il se baisse, il se traîne, il se relève, il se baisse encore, il s'étend, il s'alonge comme un reptile, et se glisse entre la roche aiguë qui lui brise les reins, et celle qui lui froisse la poitrine ; il avance aussi vite que lui permettent sa faiblesse et l'obscurité ; il s'arrête, il écoute, il n'entend rien, il se rassure.

En effet, les Espagnols étaient restés à l'entrée de cette caverne, où l'amour de la vie pouvait seul déterminer un malheureux à s'engager. Un fond humide, inégal, infect ; la crainte des insectes dévorans de ces climats, des bêtes féroces à qui le souterrain pouvait servir de retraite ; d'épaisses ténèbres enfin, devaient intimider tous les autres ; cependant les bornes de la caverne, la faim, l'espoir de sa grace, tout devait décider le coupable à rétrograder : ainsi pensaient les Espagnols, qui attendirent Théodore, en se nourrissant, comme lui, des fruits que leur offrait la nature.

On croit volontiers ce qu'on désire. Théodore ne doute point que la caverne ne perce d'un flanc à l'autre de la montagne. Cependant il s'aperçoit qu'il monte sensiblement, et qu'il suit des détours tortueux et multipliés : il en conclut que

sa marche sera longue ; mais il s'éloigne des Espagnols, et rien ne lui paraît plus à craindre que de retomber entre leurs mains.

Une partie du jour s'est écoulée ; il s'enfonce, il monte toujours davantage ; il n'aperçoit, il ne prévoit pas encore d'issue : il désespère enfin de revoir le soleil. La mort est toujours affreuse, sous quelque aspect qu'elle se présente, et il se repent de n'avoir pas abrégé ses souffrances en attendant les Espagnols. Peut-être sa jeunesse, son malheur les auraient-ils touchés : si, en effet, ils étaient cruels, ils auraient au moins terminé son sort d'un seul coup ; et combien d'heures languira-t-il encore avant que d'expirer ? Il pense à retourner sur ses pas ; mais lui reste-t-il assez de forces pour se traîner jusqu'à l'entrée de la caverne ? Pendant qu'il se perd dans une foule d'idées contradictoires, il croit voir un point lumineux dans l'extrême enfoncement. Il tressaille, il s'élance ; la lumière disparaît. Alors il accuse le ciel et la terre, il s'accuse lui-même, il passe de l'abattement à la rage ; il court devant lui comme un insensé. Il se heurte, il se meurtrit contre l'angle d'une roche ; la force du choc le jette de côté... O bonheur ! le point lumineux ne l'a point abusé ; il se reproduit plus brillant que la première fois ; il se reflète sur les pointes des caillous : Théodore conçoit que le rocher contre lequel il s'est frappé, lui a un moment caché cette lumière. Bientôt il voit autour de lui, il

marche quelques minutes encore, et il retrouve le ciel au-dessus de sa tête.

Qu'on se représente un infortuné accablé de fatigue, tourmenté par les plus terribles angoisses, et passant subitement de la mort à la vie, pour la seconde ou troisième fois, et on aura une idée du ravissement qui saisit Théodore, de l'espèce d'extase dans laquelle il tomba. Il ne s'occupe pas du lendemain, il ne pense point au pays qu'il va découvrir, aux habitans qu'il recèle peut-être, aux ressources qu'il pourra s'y ménager : il revoit le soleil, il est heureux, il ne forme plus de désirs.

Cependant le délire se dissipe par degrés. Cette funeste prévoyance, si improprement appelée raison, reprend tout son empire; un mélange confus de crainte et d'espoir tourmente encore le malheureux. Il sort de la caverne, il fait vingt pas... une plaine magnifique, des terres cultivées, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux qui se croisent, qui s'éloignent, qui se rapprochent, et qui fertilisent tout, de riantes habitations, et partout le tableau de l'abondance, voilà ce qui frappe ses premiers regards.

La manière de cultiver, de bâtir, ne ressemblait à rien de ce que Théodore avait vu à Lima ou dans ses environs. Il jugea que les habitans ne devaient pas être Espagnols : il n'avait donc plus d'ennemis à redouter. Tout annonçait un peuple civilisé ; il pouvait donc compter sur des

secours. Il retrouva un de ces intervalles de calme et de satisfaction où le cœur aime à se reposer sur lui-même. Il se désaltéra, il cueillit, mangea quelques ignames, et il avança dans le pays.

Il avait à peine fait cent pas, qu'il aperçut cinq ou six hommes assis sous un platane. Ils étaient vêtus d'une espèce de tunique blanche ; une ceinture de diverses couleurs leur serrait les reins ; un bandeau, tissu de plumes brillantes et droites, leur ceignait le front ; leurs traits lui parurent agréables, leur physionomie douce : c'étaient sans doute des amis qui allaient lui tendre une main bienfaisante.

En s'approchant d'eux, il remarqua des arcs, des carquois, des massues, jetés çà et là sur la mousse. La vue de ces armes n'altéra point sa sécurité ; il allait les aborder sans défiance. Mais aussitôt que ces hommes l'eurent apercu, ils se levèrent précipitamment, et bandèrent leurs arcs en poussant de grands cris. Théodore déploya devant eux un mouchoir blanc ; ils continuèrent à se mettre en défense ; déja ils cherchaient, dans leur carquois, la flèche la plus aiguë : il faut encore qu'il dispute sa vie à la mort, qui, sans cesse, se reproduit sous une forme nouvelle. Une touffe d'arbres antiques et serrés est à peu de distance, il court de ce côté ; les flèches volent, elles sifflent ; il n'est pas frappé, il court plus vite encore : ses nouveaux ennemis volent sur ses pas.

Il va entrer dans ce bois, mais il n'échappera

pas à des hommes frais, et légers comme le vent: ils sont prêts à le saisir. Les arbres le garantiront au moins de leurs massues; il pourra leur parler par signes, leur faire entendre qu'il est malheureux, et qu'il se met à leur merci : il fait encore un effort, et parvient sous l'ombrage tutélaire, où personne n'osera l'attaquer.

Tout devait l'étonner dans cette inconcevable journée. Ceux qui le poursuivaient, s'arrêtent sur le bord du bois, et s'inclinent avec respect. Théodore juge que ce lieu est consacré au culte, et considéré comme un refuge sacré et inviolable. Il reprend courage; il s'enfonce dans ce bocage sombre et silencieux. Des tombeaux, plus ou moins anciens, confirment l'opinion qu'il a conçue : leurs portes sont en cèdre, les gonds et les pentures sont en or.

Au détour d'un de ces tombeaux, il est frappé d'un spectacle aussi imposant qu'inattendu. Des colonnes d'or massif soutiennent une coupole ouverte, au-dessus d'un autel d'où jaillit une flamme bleuâtre; des deux côtés de l'autel, s'étendent circulairement des gradins couverts de tissus de coton de diverses couleurs, et, dans le fond du sanctuaire, est l'image du soleil, en lames d'or qui se prolongent depuis le haut de la coupe jusqu'au carreau, artistement ciselé en argent; les murs, à droite et à gauche, sont décorés de bas-reliefs en or, représentant les atrocités de Pizare et de ses compagnons; contre un de ces

murs est une statue du même métal, grossièrement faite. Théodore reconnaît l'habit ecclésiastique espagnol du XVe siècle. « Ah! dit-il, c'est « sans doute l'image du vertueux Las-Casas, que « ce peuple reconnaissant adore : il est donc vrai « que la mémoire de l'homme de bien ne meurt « jamais ; elle passe de génération en génération, « portée sur les ailes du temps. »

Il s'arrête, il admire, et bientôt un objet nouveau va lui faire oublier le temple, ses dangers, lui-même, l'univers. Une prêtresse est à genoux devant l'autel ; son visage est tourné vers l'image du soleil, et Théodore ne voit encore que ses habits ; mais ces habits même laissent deviner des graces, que rien ne cache jamais. C'est une robe longue, et blanche comme la neige ; un voile de la même couleur flotte sur les épaules, descend en plis ondoyans, et joue sur le carreau, au gré de l'air qui le soulève ; l'or et l'argent, ingénieusement mêlés, relèvent la blancheur de l'étoffe, et brillent sur les bords du voile, sur le pourtour des manches et du bas de la robe ; une couronne de fleurs naturelles, que sans doute on renouvelle tous les jours, unit la simplicité de la nature à ce que l'art a de plus recherché.

La taille svelte de la prêtresse annonce la première jeunesse, et un pressentiment secret la pare des attraits touchans de la beauté. Une femme jeune est ordinairement sensible ; une femme belle donne un prix inestimable au moindre bien-

fait : Théodore s'approche avec réserve, avec timidité ; il ne se dit pas qu'il est beau, mais il ne peut l'avoir oublié, et il pense que des vœux qui, vraisemblablement, proscrivent l'amour, ne défendent pas la pitié. Azili entend marcher, elle se tourne ; son voile est levé : c'est la fraîcheur et l'éclat de l'aurore d'un beau jour. L'habit européen lui inspire d'abord de l'effroi ; mais Théodore a pris l'attitude d'un suppliant : elle ne voit dans ses traits que de la douceur, et ce n'est point à genoux qu'on médite des forfaits, et on ne veut point de mal à l'objet qu'on fixe avec tendresse. Azili se remet, et sourit du rire séduisant de la candide innocence. Théodore, enchanté, ravi, est incapable de proférer une parole ; son ame tout entière a passé dans ses yeux ; son sang circule avec plus de force, il échauffe, il embrase son cœur : Théodore sent qu'il aime pour la première fois.

Azili, de son côté, éprouve un trouble inconnu, et se laisse aller au charme qui l'entraîne. Elle ne se reproche rien, parce qu'elle ne prévoit pas le danger. Ces deux êtres touchans, arrêtés à quatre pas l'un de l'autre, se regardent, et ne se lassent pas de se regarder. Azili, moins émue, rompt le silence la première : « Bel étran-« ger, que veux-tu ? » Sa voix douce, flexible, harmonieuse, achève l'enchantement. Théodore, hors de lui, ne pense pas à répondre : l'ingénue et divine prêtresse répète sa question.

C'est la langue péruvienne qu'elle a fait entendre au jeune homme, et cette langue lui est familière. Il a vu des Péruviens esclaves à Lima, il s'est souvent entretenu avec Corambé. Cet idiôme, abondant en voyelles, est d'une prononciation facile : un peuple cultivateur a peu d'idées, il emploie donc peu de mots ; et Théodore en savait assez pour bien entendre, et être lui-même intelligible. Il commence le récit de ses infortunes, et sa voix fait sur Azili l'impression que la sienne a faite sur Théodore. Elle l'écoute avec le plus vif intérêt ; elle soupire quand il peint ses périls ; elle sourit quand il renaît à l'espérance... L'espérance ! imprudente ! bientôt tu ne la connaîtras plus.

Elle ne sait pas ce qu'elle peut pour Théodore, mais elle voudrait pouvoir tout. Elle doit haïr les Européens ; mais ceux qui ont massacré ses ancêtres, ne ressemblaient pas sans doute à ce beau jeune homme. Aucun profane ne peut entrer dans l'intérieur du temple ; mais l'étranger ignore les usages et les lois. Il est malheureux, son dieu veut qu'elle le soulage ; des Péruviens ont attenté à sa vie, elle doit leur épargner un crime. Mais où cacher l'infortuné ? Elle ne peut sortir de l'enceinte du temple, et ses compagnes et les prêtres du soleil seront-ils aussi compâtissans qu'elle ? S'ils allaient le livrer, s'ils répandaient son sang, en expiation du sang versé par les Espagnols ! Cette seule idée la fait frémir d'horreur.

Elle se lève, elle prend Théodore par la main, elle le guide au milieu des tombeaux. « Voilà, lui « dit-elle, voilà celui du grand Capana, notre « père à tous, le fondateur de cette heureuse co- « lonie. S'il t'eût rencontré, il eût fait comme « moi, car Capana fut toujours l'appui de l'homme « faible et bon. Que son tombeau te serve d'a- « bord d'asile ; plus tard mon dieu m'inspirera. »

Elle ouvre la porte du monument ; Théodore, pénétré de reconnaissance, ivre déja d'amour, y entre en la bénissant : la jeune prêtresse l'enferme soigneusement, et retourne à l'autel.

C'est là que, seule avec sa conscience, elle s'interroge, elle s'examine sévèrement. Elle a regardé un homme, elle s'en est laissé voir ; cet homme est proscrit par les lois de son pays ; elle-même a juré une haine éternelle à tout ce qui est Européen : elle est forcée de s'avouer qu'elle a violé ses vœux, et cependant elle n'éprouve pas de remords. Que fera-t-elle ? Oser continuer de voir Théodore, de lui parler, de le secourir, sa pudeur s'en alarme, ses préjugés religieux se réveillent. Trahir un jeune homme qui lui a confié le dépôt de sa vie... le trahir ! ce serait une perfidie, une lâcheté, une cruauté inouie. Mais ses vœux... ses vœux ! Elle se prosterne devant l'image de son dieu, elle le prie d'éclairer son inexpérience, de guider sa timidité. Elle redescend dans son cœur ; elle n'y trouve que ce calme doux qui suit une bonne action. « Le ciel se manifeste,

« dit-elle : je m'expose sans doute, mais cet in-
« fortuné vivra. »

Au déclin du jour, une de ses compagnes vint la relever, et veiller à l'entretien du feu sacré. Azili rentra dans l'enceinte qu'habitent les prêtresses. Théodore a des besoins sans doute ; elle conserve sa part des alimens qu'on a distribués : ses habits sont en lambeaux ; elle prend un rouleau d'étoffe de coton, et elle se dérobe à la faveur de l'obscurité. Tremblante, agitée, elle suit d'un pas incertain les détours qui la conduiront mystérieusement au tombeau de Capana ; elle y arrive sans avoir été aperçue ; elle ouvre doucement, bien doucement, elle se penche, elle appelle à voix basse ; Théodore monte les degrés. Elle lui présente un vase plein de lait, un gâteau de maïs, de quoi se vêtir et se coucher : il reçoit des mains de la beauté ces secours qu'elle ne croit offrir encore qu'à l'humanité souffrante.

La porte du tombeau est refermée ; Azili est rentrée sous son toit, naguère si paisible, et d'où un regard de Théodore a banni la paix sans retour. Elle invoque le sommeil, et le sommeil la fuit : l'image de Théodore se reproduit sans cesse ; et Théodore, du fond de son tombeau, ne voit, ne pense, ne rêve qu'Azili.

Il est temps d'expliquer comment une peuplade de Péruviens se trouve cachée au sein d'une montagne, au milieu même des possessions espagnoles.

Le jour horrible, ce jour que l'Espagne voudrait effacer des fastes de l'histoire, où Pizare reçut Atabalipa, qui venait à lui comme allié, Capana était au nombre des grands qui composaient la suite de l'empereur du Pérou. Atabalipa était porté sur un trône d'or ; les armes de ses troupes étaient couvertes de ce métal : il n'en fallait pas tant pour allumer la cupidité dans des ames féroces. L'infortuné monarque ne proféra que des paroles de paix ; Pizare y répondit avec du canon. Il est facile de se représenter l'effet que firent sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie, semblable à la foudre, et tuant plus sûrement. Ces malheureux prirent la fuite ; leur précipitation les renversait les uns sur les autres : on en fit un carnage affreux. Une foule de princes de la race des Incas, la première noblesse, tout ce qui formait la cour d'Atabalipa, fut égorgé : on ne fit grace ni aux femmes, ni aux vieillards, ni aux enfans, accourus de toutes parts pour voir leur empereur, que Pizare fit prisonnier, et qu'il fit condamner à mort par des juges aussi pervers que lui.

Capana, par une espèce de miracle, échappa à cette horrible boucherie. Homme d'un sens droit, il jugea que les armes des Espagnols les rendraient victorieux partout, et leur cruauté lui fit pressentir dès lors la ruine absolue de sa patrie. Il ne chercha point à s'ensevelir sous des

débris, il évita une mort inutile au bien de tous; il résolut de vivre pour une épouse chérie, pour de faibles enfans dont il devenait l'unique espoir, pour ceux de ses malheureux compatriotes qui pourraient se joindre à lui. Il courut au palais: les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, il raconta la scène atroce dont il avait été témoin. Il laissa à ses ennemis son or et des effets qu'on appelle précieux, et il mit en sûreté ses véritables richesses : il cacha, dans les montagnes, son intéressante famille.

Tous les jours, quelques malheureux, errans, fugitifs, le rencontraient, et en étaient accueillis et caressés. Insensiblement, il se trouva à la tête d'une peuplade qui, d'une voix unanime, le choisit pour son chef : mais, plus le nombre des proscrits augmentait, plus il était difficile de vivre ignorés. A la vérité, les Espagnols ne s'étaient pas encore répandus dans les montagnes où sont les mines les plus abondantes : ils pillaient les palais, les maisons, où l'or se trouvait sans travail; mais cette ressource devait s'épuiser bientôt, et l'avarice ne manquerait pas d'en chercher de nouvelles. L'esclavage ou la mort attendait tôt ou tard Capana et les siens, s'ils ne trouvaient un asile inconnu, inaccessible, où l'homme de bien pût vivre et mourir en paix.

Le bon, l'infatigable Capana parcourait les Cordilières, et ne trouvait aucun endroit où l'avide Espagnol ne pût pénétrer. Désolé, inquiet,

il revenait le soir consoler sa triste famille, et oublier, dans les bras de son épouse, sa douleur et les fatigues de la journée.

Il fallut, enfin, qu'il s'écartât davantage, et la nature du terrain ne lui était pas toujours favorable. Il marchait un jour à découvert, lorsqu'il fut aperçu par un gros d'Espagnols que Pizare avait envoyé à la recherche des mines. Il n'était pas à présumer qu'ils pensassent à poursuivre un homme seul qui ne devait pas les inquiéter ; mais soit que leurs guides les eussent fait changer de route sans objet déterminé, soit qu'ils espérassent tirer des renseignemens certains de Capana, qu'ils prirent vraisemblablement pour un habitant des montagnes, ils marchèrent droit à lui.

Le prince indien, plus justement alarmé que Théodore, prit la fuite comme lui, et sa bonne fortune le conduisit au pied du Cayambur, au lieu même où, avec du courage et de la persévérance, on peut le gravir sans danger. Cette partie du mont est cachée à droite et à gauche par des saillies de rochers si considérables, que Théodore ne l'avait pas aperçue, quelque intérêt qu'il eût à bien voir, et ce fut peut-être ce qui sauva Capana. Les Espagnols le perdirent de vue ; et, quel qu'ait été leur dessein, il les vit, de la plate-forme, retourner sur leurs pas, et reprendre leur première direction.

Toujours plein de son projet, Capana examina l'espèce d'esplanade où le hasard l'avait poussé.

L'entrée de la caverne n'était pas masquée alors par des broussailles, il la découvrit facilement à travers les arbustes : elle lui parut étroite, mais profonde, et il sentit combien elle pouvait être utile à ses vues. Le jour, elle recélerait ses Péruviens ; la nuit, il en sortirait une partie pour aller cueillir des fruits, surprendre des lamas sauvages, puiser de l'eau : on arracherait des flancs de la seconde montagne, des quartiers de roche qu'on roulerait sur les Espagnols, s'ils découvraient cette retraite, et qu'ils osassent l'attaquer ; enfin, on attendrait dans ce lieu le moment, peu éloigné peut-être, où les ennemis, se disputant les dépouilles des Péruviens, s'égorgeraient entre eux, et où leur mort laisserait aux vaincus la liberté d'habiter et de cultiver encore la terre qui les a vus naître.

Ce plan arrêté, Capana n'en différa l'exécution que jusqu'à ce qu'il eût reconnu l'étendue de la caverne, et les moyens de la rendre habitable. Il retourna auprès des siens, il leur fit part de sa découverte, et, sans perdre un instant, il se fit suivre par quelques hommes déterminés qui portaient des provisions, et des flambeaux d'un bois sec et résineux. Ils arrivèrent à la caverne, ils s'y enfoncèrent, et furent affligés de voir que la nature avait laissé presque tout à faire à l'art : cependant ils continuèrent d'avancer, impatiens de trouver le fond du souterrain. Au lieu de se voir arrêter, comme ils l'avaient prévu, ils péné-

trèrent enfin jusqu'à cette vaste plaine où la terre n'attendait qu'un peu de culture pour prodiguer les vrais trésors. Ils saluèrent cette terre protectrice, où ils pourraient suivre leurs lois et pratiquer leur culte : ils s'applaudirent des obstacles qui se présentaient, à chaque pas, à ceux qui voulaient traverser la caverne ; et, pleins de la plus vive joie, ils se hâtèrent de l'aller faire partager à leurs compagnons.

Au point du jour suivant, la colonie prit la route de l'asile où elle allait vivre séparée du monde entier. Plus de larmes, plus de soupirs : l'époux soutient gaiement sa compagne qui lui sourit ; la jeune mère caresse l'enfant qu'elle va allaiter en paix, et qu'elle élèvera loin de ses bourreaux ; tous sont chargés des étoffes, des meubles, des instrumens mécaniques et aratoires qu'ils ont sauvés de la destruction générale : ils ne sentent pas leurs fardeaux, cette marche est une fête.

On employa la journée entière à gravir le mont. L'enfance et la vieillesse avaient besoin d'appuis, et on se pressait religieusement autour d'elles ; le fils, dans la force de l'âge, suit son vieux père qui chancelle, et s'expose, pour le garantir, à rouler lui-même de roche en roche ; la fille présente à sa mère infirme une main conservatrice ; la tendre épouse porte dans ses bras le dernier fruit de son amour, elle est entourée, soutenue par les aînés qui veillent sur elle, et qui cher-

chent à lui aplanir le chemin ; l'amant aide à sa maîtresse, et l'ami aide à son ami ; pas un Espagnol dont l'aspect répande les alarmes, et trouble cette longue et pénible opération ; le ciel semble prendre sous sa protection les restes d'un peuple innombrable qu'on égorge lâchement en son nom.

Quand les derniers eurent atteint la plateforme, tous se tournèrent vers Quito. L'ancienne ville était brûlée ou détruite ; la fertile plaine qui la nourrissait, était inculte et abandonnée : les Espagnols ne cherchaient que de l'or. Ce spectacle de désolation arracha des larmes de tous les yeux. « Cessez, dit Capana, de regretter ce « que votre dieu vous ôte, et bénissez-le pour ce « qu'il vous donne. Vous êtes étonnés que cette « terre ne produise plus : eh ! que peut-elle pro- « duire, souillée de crimes, et noyée sous les « flots de notre sang ? Ce sont des mains pures, « c'est de la sueur, de l'eau que la terre demande ; « venez féconder celle-ci. »

Aussitôt on se précipite vers l'entrée de la caverne, et on arrive, avec le jour, dans la nouvelle patrie ; on roule des pierres, des troncs d'arbres, on bouche l'ouverture supérieure du souterrain ; on se sépare du reste des humains, et on commence les travaux avec ordre, intelligence et courage.

Une vaste portion de terre est couverte d'or ; on enlève cette croûte inutile : la patate, l'igname,

le maïs la remplacent. Bientôt le cotonnier, le palmier, le cocotier, le bananier, émondés et taillés, donnent de meilleurs fruits, et étendent leur ombrage ; des habitations régulières sont élevées ensuite ; enfin ces monceaux d'or se convertissent en un temple magnifique : que n'a-t-on toujours employé ce métal à un semblable usage !

Le règne de Capana fut doux et paisible, comme le peuple qu'il gouvernait. Il vécut adoré, et mourut pleuré de tous les siens : ses cendres respectables furent déposées sous le bois sacré qu'avaient planté ses mains. Ses successeurs, pleins de respect pour sa mémoire, maintinrent jusqu'à ses moindres institutions; et, sous eux, comme sous Capana, les enfans sucèrent avec le lait, l'horreur pour les Européens, et l'amour de leurs lois.

Mais, comment Théodore eut-il tant de peine à trouver l'entrée de cette caverne, et comment le passage était-il libre sur toute la longeur du souterrain ?

Ce qu'avait prévu Capana, était arrivé. Pizare et ses lieutenans, ses lieutenans et d'autres ambitieux s'étaient fait une guerre cruelle, et le bruit du canon avait retenti dans les entrailles du mont Cayambur. Les Péruviens ne doutèrent point alors qu'ils touchassent au moment de retourner sur leur sol chéri ; ils rouvrirent le haut de la caverne à force de bras et de temps, et ils s'assemblèrent pour choisir quelqu'un d'entre eux qui

irait savoir ce qui se passait dans la plaine. Capana, déja âgé, ne voulut cependant confier à personne le soin d'une mission aussi délicate que périlleuse : il déclara qu'il irait à Quito. Les prières, les larmes de ses enfans, de ses sujets, rien ne put le détourner de ce dessein : il déposa les marques de sa dignité, prit un vêtement simple, et partit.

Il revint peu de jours après, triste, abattu, se soutenant à peine. On l'entoure, on le presse, on l'interroge. Il raconta que leurs ennemis s'étaient livré plusieurs batailles sanglantes, et s'étaient tellement affaiblis, que les Péruviens, dispersés, fugitifs, avaient osé se rassembler, et prendre les armes. Déja six cents Espagnols étaient tombés sous leurs coups ; déja ils assiégeaient Cusco et Lima ; tout annonçait le rétablissement de l'ancien empire du Pérou, lorsque des renforts considérables étaient arrivés d'Europe, et avaient détruit de si flatteuses espérances. Le massacre des Péruviens avait recommencé avec une nouvelle fureur, et, las enfin d'égorger, on avait condamné aux travaux des mines ce qui restait de ces infortunés.

Cependant, les mesures qui avaient échoué cette fois, pouvaient réussir dans d'autres circonstances ; et on résolut, à Cayambur, d'envoyer tous les ans un député à Quito, pour connaître la situation des affaires. On n'avait rouvert la caverne que par un travail pénible, qu'on ne pou-

vait se résoudre à renouveler fréquemment : on décida donc que le passage resterait ouvert; qu'on déroberait, à tous les yeux, l'entrée inférieure du souterrain, en y plantant des ronces, des broussailles, des mangles; qu'on établirait au haut une garde continuelle : et, comme il ne pouvait passer qu'un seul homme à la fois, il paraissait facile de tuer, les uns après les autres, les Espagnols qui se présenteraient.

La surveillance de cette garde fut long-temps exacte et sévère ; mais tout s'altère insensiblement. Après deux cents ans de calme et de prospérités, on ne désira plus d'autre patrie, on cessa d'envoyer à Quito : on ne continua la garde que parce que Capana l'avait établie, et ce service se faisait avec négligence. C'est à ce relâchement que Théodore avait dû la facilité avec laquelle il avait pénétré dans le vallon.

Villuma, qui gouvernait alors Cayambur, unissait, comme ses prédécesseurs, le sceptre au pontificat. C'était un homme de quarante ans, dont les lumières naturelles n'étaient point obscurcies par les vices de l'éducation. Il avait un grand caractère, beaucoup d'énergie, et il joignait à ces qualités, si nécessaires aux souverains, l'amabilité qui fait supporter le pouvoir absolu. Essentiellement bon, son autorité ne tendait qu'au bien général. On ne pouvait lui reprocher qu'une erreur et qu'une faiblesse ; l'une, de croire sur la foi de ses pères, que tous les Européens sont

des monstres ; l'autre, de les détester et de les craindre également.

Il préparait tout pour célébrer l'anniversaire du jour où Capana avait fondé l'heureuse colonie. Le temple est jonché de fleurs ; l'encens, le cèdre, l'aloès brûlaient sur l'autel ; les prêtres et les vierges étaient rangés dans le sanctuaire ; le peuple se portait en foule dans le parvis, qui lui était ouvert pendant ces solennités ; Villuma allait chanter l'hymne sacré, quand la grande prêtresse Anaïs perce la foule, s'approche de lui, et lui apprend qu'un Européen s'est introduit dans Cayambur, et qu'on ne le trouve pas.

Les Péruviens qui avaient vu entrer Théodore, qui l'avaient laissé échapper, se reprochaient intérieurement leur négligence, et redoutaient, non la sévérité, mais la justice de Villuma : ils n'osèrent donc divulguer un évènement aussi extraordinaire qu'alarmant. Cependant d'autres Européens pouvaient suivre celui-ci : l'intérêt public, leur sûreté personnelle, étaient au moins exposés ; et, craignant de déclarer ouvertement ce qu'ils savaient, ils s'ouvrirent à des amis intimes qui répandirent sourdement que Cayambur était menacé.

D'après les préjugés dans lesquels Villuma avait été élevé, il devait être frappé de ce que lui avait dit Anaïs. Il frémit des maux incalculables que pouvaient faire, selon lui, un ou plusieurs Européens à un peuple qui n'avait su en-

core que tomber à genoux et tendre la gorge. Cependant il conserva la sérénité de son visage; il promena ses regards sur l'assemblée : les fronts lui semblèrent calmes. « La multitude paraît ne « rien savoir, dit-il à Anaïs; si vos craintes sont « fondées, il sera temps de l'instruire; jusque-là « respectons son repos. » Il détacha quelques Incas, avec l'ordre de chercher, d'arrêter l'Européen, et de doubler la garde à l'entrée de la caverne.

Toujours maître de lui, il donne le signal. Les flûtes, les trompettes ouvrent la fête; Villuma, avec une tranquillité apparente, commence le chant auguste.

Toi, qui verses sur la nature
Des flots d'intarissables feux,
Comme toi, notre offrande est pure :
Soleil, daigne exaucer nos vœux.

LES VIERGES.

Tu t'élances dans la carrière :
Le pâle flambeau de la nuit
Se cache devant ta lumière,
Et son éclat s'évanouit.

LES PRÊTRES.

Loin de toi, la terre souffrante
Languit sans force et sans chaleur :
Tu parais, la terre est vivante,
Et rend hommage à son auteur.

Le peuple reprend chaque strophe en chœur, et Villuma et Anaïs descendent les gradins au son d'une musique majestueuse. Les vierges, couvertes de leurs voiles, marchent après eux. Parmi elles, on distingue Élina et Méloë, à peine sorties de l'enfance : elles ont fait vœu de chasteté, elles ne savent pas encore ce que c'est qu'être chastes. L'une porte un vase d'or plein de lait ; l'autre, une corbeille chargée de fruits ; les prêtres suivent ces intéressantes victimes : les Incas et le peuple ferment le cortége, qui descend au tombeau de Capana.

La sensible, la tremblante Azili est au milieu de ses compagnes. Il lui semble que tous les yeux pénètrent à travers la voûte, et découvrent Théodore : les siens sont constamment fixés sur ces pierres jusque alors insensibles et froides, maintenant animées par la présence d'un homme trop cher. Elle voudrait écarter tout ce qui en approche ; elle se contient à peine quand on y touche : heureusement son voile, confident discret, lui sert à cacher son trouble et sa rougeur.

Depuis que Théodore a vu Azili, il sent combien il est doux de vivre ; et ce lugubre tombeau, où elle viendra le retrouver sans doute, est, pour lui, le séjour céleste. Mais que signifient cette pompe, ces chants ? Vient-on l'arracher de l'asile chéri où la beauté a daigné lui sourire ? Va-t-on le sacrifier au dieu des Péruviens ? Azili, sa chère Azili s'est-elle perdue elle-même, en voulant le

sauver... Infortuné jeune homme, tu dois donc éprouver alternativement tous les genres de peines qui peuvent accabler un mortel !

Élina et Méloë déposent sur le tombeau ce lait, ces fruits, tribut que la reconnaissance et le respect publics offrent aux mânes de Capana ; on s'éloigne en silence de ce lieu révéré : Azili renaît, Théodore respire.

Cependant Villuma n'a cessé de penser à ce que lui a dit Anaïs. Il profite du moment où le peuple est assemblé, pour perdre d'avance l'Européen dans son esprit, pour l'alarmer contre lui, s'il est capable de violence, ou le prémunir contre des dehors séduisans et doux, qui lui paraissent plus à craindre encore ; il remonte vers le parvis, et montrant, de la main, les bas-reliefs qui le décorent : « Les voilà, s'écrie-t-il, les voilà ces « forfaits que nous croyons à peine, que nos « descendans ne pourront jamais croire ; les voilà « gravés sur les murs de ce parvis sacré. Ici, des « milliers d'hommes sont immolés à la soif de « l'or ; là, des milliers d'hommes, condamnés à « d'éternelles ténèbres, languissent au sein de la « terre dont ils déchirent péniblement les en- « trailles ; plus loin, des mères pleurent sur leur « sein desséché par la misère, et mêlent leur der- « nier soupir à celui de leur enfant ; le détestable « Valverde annonce son dieu, le poignard à la « main, et plante la croix sur des monceaux de « cadavres... Les voyez-vous, les voyez-vous ces

« monstres qui outragent la nature ? ils ouvrent « sans pitié le sein qu'elle avait fécondé ; ils en « arrachent l'innocent, ils mettent ses membres « en lambeaux, ils les font dévorer par les chiens... « Race impie, race à jamais abhorrée, je te mau- « dis au nom de tes innombrables victimes ! Ju- « rez avec moi, jurez, Péruviens, de ne faire « grace à aucun, si le hasard vous en livrait ja- « mais. » Le peuple répète le serment ; Théodore pâlit au fond de son tombeau ; Azili défaillante sent ses genoux ployer sous elle ; une vierge la soutient, et l'emmène.

« Ceux qui savent détester le crime, poursuit « Villuma, aiment à honorer la vertu. Voici l'image « du respectable ami du Mexique et du Pérou ; le « voilà ce Las-Casas, dont une main peu exercée « nous a transmis les traits : remercions-le au « moins du bien qu'il aurait voulu faire » ; et Villuma pose une couronne de fleurs sur la tête du vertueux Espagnol.

La fête terminée, le peuple, les vierges, les prêtres rentrèrent dans leurs demeures, et Villuma fut se renfermer dans son palais : il y était attendu par des Incas qu'il avait envoyés à la recherche de l'Européen. Ils lui déclarèrent à regret qu'ils n'avaient pu exécuter qu'une partie de ses ordres. Une garde choisie et nombreuse était placée à l'ouverture même de la caverne, et le profond silence qui régnait dans l'intérieur, les portait à croire que l'Européen était seul ;

mais quelque exactes qu'eussent été leurs perquisitions, ils n'avaient pu le découvrir : ils avaient seulement appris qu'il s'était d'abord réfugié dans le bois sacré, où personne n'avait osé le suivre. On ne l'avait pas revu depuis.

Il était clair alors que des prêtres ou des vierges lui avaient donné un asile. Cette violation de leurs vœux et des lois n'était pas ce qui révoltait Villuma : dès long-temps il avait osé fixer le soleil ; il avait deviné cette main créatrice qui, se cachant derrière le globe étincelant, nourrit et féconde sa lumière ; il adorait en secret ce dieu invisible qu'on sent, et qu'on n'explique pas, et s'il maintenait les erreurs de son culte, c'est qu'elles lui étaient utiles, en le rendant maître des opinions ; s'il affectait de l'enthousiasme, c'est qu'il en connaissait la puissance sur le vulgaire, qui le partage facilement, et qui lui doit son courage, et souvent des vertus.

Ce qui indignait et affligeait, à la fois, le pontife, c'était l'oubli des droits et la sûreté de la patrie. Ce mépris du devoir le plus saint, dans les ministres mêmes du culte, lui faisait craindre des opinions nouvelles qu'il fallait au moins comprimer : sans expérience et sans étude, il pressentait que l'esprit d'innovation doit être père du désordre. Il ordonna de nouvelles recherches dans le temple, dans la demeure des prêtres, dans son propre palais, et il chargea Anaïs de visiter rigoureusement l'asile des vierges.

Ce n'est pas qu'avec un peu de réflexion, Villuma n'ait sentit qu'un être isolé, quelque terrible qu'il pût être, ne pouvait penser à employer la force ; mais sa prévoyance inquiète saisissait, embrassait tout. « La cupidité, qui, probablement, « guide cet homme, dit-il aux Incas, sait multi-« plier ses ressources. Cet émissaire de vos en-« nemis cache, dites-vous, ses coupables projets « sous les graces de la jeunesse : c'est par là sans « doute qu'il compte vous intéresser, c'est par là « qu'il préparera votre ruine.

« Si vous le souffrez au milieu de vous, il par-« lera le langage de la vertu, il aura le ton de « la touchante humanité ; la vérité sera sur ses « lèvres, et la perfidie dans son cœur. Il em-« ploiera la persuasion, il abusera l'inexpérience ; « il vous éloignera insensiblement de vos devoirs « et de vos mœurs ; il éteindra votre haine pour « les bourreaux de vos pères, il vous rapprochera « d'eux, il leur ouvrira enfin l'entrée de ce vallon.

« Si vous le renvoyez parmi les siens, il éclai-« rera leur insatiable avarice. Ces hommes à qui « rien ne résiste, forceront les barrières que leur « oppose la nature ; ils se répandront parmi vous « comme un torrent destructeur ; ils porteront « partout le fer et le feu, la désolation et la mort. « Je vois ce temple renversé, vos maisons dé-« truites, vos épouses, vos enfans fuyant leurs « toits embrasés, vous appelant à grands cris, « vous serrant dans leurs faibles bras, et tombant

« à vos pieds sous le glaive exterminateur ! Vous « relevez, vous pressez ces restes inanimés, une « larme s'échappe de vos yeux : cette larme est « un crime, et votre sang se mêle à celui des « victimes que vous pleurez. Votre dieu indigné « retire sa lumière ; à l'aube du jour il cherche « ses enfans, et leur race n'est plus : il n'éclaire « que des cadavres, des brigands et de l'or. Qu'on « cherche, qu'on trouve l'Européen, et qu'il « meure. » Qu'il meure ! répètent les Incas animés par ce discours prophétique.

Ils se répandent parmi le peuple, ils soufflent, ils inspirent partout la sainte fureur qui les agite.

Mais que devient Azili, quand elle entend ces cris de proscription, quand elle voit les prêtres et ses compagnes courir çà et là, cherchant l'infortuné ? Elle s'échappe du milieu du tumulte, du désordre même qui règnent dans le temple, elle court vers le bois sacré. Craintive, éperdue, elle regarde du côté des tombeaux : personne ne s'en est approché, personne ne s'en approche, soit qu'ils aient échappé à l'attention que trouble l'inquiétude, soit qu'on ne suppose point qu'il soit possible de profaner l'asile des morts, et d'insulter à leurs cendres.

Le tombeau de Capana a pour elle la vertu de l'aimant ; une force irrésistible l'y attire ; irrésolue, incapable de prendre un parti, elle sent cependant qu'il faut se déterminer, et rien de satisfaisant ne se présente à son esprit. Garder

Théodore? tout le lui défend ; il faudrait donc qu'il passât sa vie dans le fond d'une tombe obscure ; l'éloigner? son cœur, sa vie, il emportera tout : elle craint de se le dire, elle ne peut se le dissimuler. N'importe ! il ne vivra point dans des privations, dans des alarmes continuelles : il faut qu'il parte, il faut l'y préparer. Mais osera-t-elle, en plein jour, ouvrir ce tombeau, et parler à l'étranger?

La femme la plus innocente ne se trompe point sur les sentimens qu'elle inspire : Azili prévoit qu'elle aura à combattre des prières, des larmes, et peut-être des refus obstinés. On ne persuade pas aisément à un homme de vingt ans, de s'arracher à ce qu'il adore ; l'entretien doit donc être long. Si elle le remet à la nuit, Théodore, rassuré par les ténèbres, résistera plus long-temps encore, et perdra en vaines contestations le moment favorable à sa fuite : il faut donc qu'elle lui parle à l'instant. Elle croit céder à sa raison, et l'imprudente n'écoute que les vœux impatiens de son cœur.

Elle se tourne vers l'autel ; Élina garde le feu sacré ; Méloë, son amie, est auprès d'elle : une conversation enfantine les occupe sérieusement. Élina, d'ailleurs, ne peut s'éloigner du foyer ; le tombeau de Capana est masqué par des arbres qui ne permettent pas qu'on l'aperçoive du sanctuaire : Azili se persuade qu'elle n'a rien à redouter. Funeste sécurité !

Elle ouvre, Théodore l'aperçoit, il vole au haut des degrés, il prend une main qu'on ne pense pas à retirer, il la baise avec respect, avec reconnaissance; il le croit au moins, et ce baiser achève la perte d'Azili. Plus de précaution, plus même de prudence. Il est assis sur une pierre à côté du tombeau, elle est penchée sur lui; elle sourit, son œil le caresse : elle oublie son dieu, le temple, les prêtresses. Le mot *amour* n'est pas prononcé encore : hé! qu'importe le mot, lorsqu'ils sont tout à la volupté!

Elle parle à son cher Théodore des périls qui le menacent; Théodore l'interrompt, et ne parle que d'Azili. Elle veut qu'il sorte de Cayambur; il n'en a ni la volonté, ni la force. « Ta vie est « proscrite, lui dit-elle. — Te perdre, c'est mou- « rir. — Et je meurs, si on te découvre. — Hé « bien! vivons l'un pour l'autre. Un moyen as- « suré... — Ah! par grace, ne me le dis pas. — « Quoi! ton dieu... — Ne le blasphême point, « c'est le dieu de mes pères. — Quoi! des vœux « que repousse la nature... — Ils ne m'engagent « pas seule. Ma mère a répondu de moi : veux-tu « que je l'envoie au supplice? — Je serais crimi- « nel si j'ajoutais un mot. — Théodore, ce soir, « à la faveur de l'ombre, tu chercheras, tu trou- « veras l'entrée de la caverne. — Ce soir! — « Tout tremble ici au seul nom de l'Europe. Mar- « que de la résolution, et la garde se dispersera « devant toi. — Ce soir! — Il le faut. — Je ne

« puis. — Fais quelque chose pour Azili, prouve-
« lui ta reconnaissance. — Tu le veux ? — Je t'en
« conjure. — Hé bien ! je partirai, je quitterai
« des lieux où la divinité s'est manifestée sous tes
« traits. Et je partirai... seul ? Seul ! répondit Azili
« en soupirant et en détournant les yeux. Adieu
« donc, reprend Théodore avec le ton de l'extrême
« douleur. Adieu pour jamais, répète la jeune
« vierge, et des pleurs inondent son visage. »

Un effort surnaturel peut seul l'éloigner du tombeau. Elle a le courage de le faire, mais elle a la faiblesse de se retourner. Elle voit Théodore à genoux, les bras étendus vers elle : elle s'arrête ; il lui est impossible de faire un pas de plus, ses pieds semblent cloués à la terre. Ses bras s'ouvrent involontairement ; l'ardent, le passionné Théodore court, et s'y précipite. Élina et Méloë poussent un cri d'horreur ; Azili y répond par un cri d'effroi.

Elle s'oublie elle-même pour ne penser... il faut trancher le mot, pour ne penser qu'à son amant. Elle le couvre de son corps, elle le pousse vers le tombeau, elle l'y fait descendre, elle oublie d'en fermer la porte ; Théodore la tire après lui, et jure de rester jusqu'à ce que le sort de la prêtresse soit décidé.

La bonne, la compâtissante Azili ne croit pas que la jeunesse puisse être cruelle. Elle parle à ses compagnes, elle les presse, les supplie d'être humaines et discrètes : elle va apprendre que le

fanatisme ne connaît ni considération, ni amitié, qu'il méprise l'humanité, qu'il foule aux pieds les liens du sang, qu'il étouffe enfin la nature. Élina et Méloë ne lui répondent que par des reproches et des menaces. Elle sort du temple, suffoquée de sanglots, elle va se préparer à subir la peine réservée aux prêtresses infidèles; et ce qui lui rendra la mort moins cruelle, c'est qu'Élina et Méloë ignorent en quel lieu elle a caché Théodore.

Cependant ces deux jeunes prêtresses, persuadées que leur dieu même commande la cruauté, que lui résister c'est être sacrilége, que se taire c'est partager le crime d'Azili; ces jeunes vierges, décidées à l'accuser, n'étaient pas tellement endurcies, que l'idée du châtiment ne les fît frissonner. « Je la vois mourir, dit Élina. J'entends « ses cris dit Méloë. — Mais si ses tourmens sont « agréables à notre dieu? — A notre dieu? hé! « n'est-il pas son père, Élina? — Méloë? — N'é- « prouves-tu pas comme moi... — Oui, des mou- « vemens de pitié. — D'intérêt, d'attachement. « — Réprimons-les. — Oui, réprimons-les. Trem- « blons, adorons, accusons. Tu demeures? — Et « toi? — Je crains de m'expliquer. — Ah! parle; « les bons cœurs s'entendent et se répondent. — « Si ces transports qui nous ont paru condam- « nables, n'étaient que l'effusion d'une ame sen- « sible... — Qu'un hommage à l'humanité? — « Peut-être est-ce l'infortune qui a conduit cet

« étranger parmi nous. — Il est beau. — Il ne « peut être méchant. — Il est seul. — Et un « homme seul ne détruit pas un empire. — Azili « est donc innocente. — Je le désire. — Je le « crois. — Va donc la rassurer, la consoler, lui « demander grace. — Je l'obtiendrai : Azili ne sait « point haïr. — Va, Méloë, va, mon amie. »

Elle y allait lorsque Villuma, plus inquiet que jamais de l'inutilité de ses recherches, parut dans le sanctuaire, suivi des prêtres et des vierges. Persuadé que quelqu'un d'entre eux recélait Théodore, espérant que le secret de sa retraite était connu de plusieurs, il voulait essayer encore la force des préjugés religieux pour obtenir enfin un aveu qui pouvait seul rendre le calme à son ame. Il flatta, il promit, il caressa, il alla jusqu'à la menace ; il fit intervenir le ciel, il parla en son nom ; les mouvemens qui l'agitaient, ajoutèrent à son éloquence naturelle une force irrésistible : elle fut telle, qu'Élina et Méloë, saisies d'un saint effroi, s'approchèrent d'Anaïs et nommèrent Azili.

La malheureuse prêtresse était restée dans sa demeure, où elle cachait ses regrets, son amour, ses combats, son désespoir. Villuma se la fit amener dans le bois sacré, espérant que l'aspect de ce lieu révéré agirait puissamment sur de tendres organes, et prêterait un utile appui à ses reproches et à ses prières. Il chérissait cette jeune vierge ; et, trop éclairé, trop grand pour être cruel,

il désirait la sauver : il ne voulut donc aucun témoin de l'entretien qu'il allait avoir avec elle, et lorsqu'Azili parut, il renvoya tout le monde.

Il essaya d'abord de lui ôter les moyens de rien nier, et même de se défendre, en portant la terreur dans tous ses sens : il commença par lui déclarer nettement que la feinte serait inutile, parce que Méloë et Élina avaient tout déclaré. « Élina, Méloë! répéta Azili, noyée dans les « pleurs, suffoquée par les sanglots; Élina, Mé- « loë! les cruelles! — Elles ont fait leur devoir, « vous avez trahi tous les vôtres. Voilà l'image de « ce dieu auquel vous avez consacré votre être, « et pour qui seul vous deviez vivre; voilà l'autel « où vous avez prononcé le serment, voilà les « restes précieux des fondateurs de cet empire; « et ce lieu sacré, la sainte frayeur qu'il inspire, « le silence auguste des tombeaux, rien ne parle « à votre ame dégradée! La vérité vient errer sur « vos lèvres, et je ne peux l'en arracher : une « passion insensée s'est emparée de votre cœur, « vous avez rompu tous les liens qui vous atta- « chaient à la vertu, vous n'avez de courage que « pour le crime. Les forfaits de l'Europe, tracés « sur ces murs, frappent ici vos yeux, et c'est ici « même que vous pressez un Européen dans vos « bras. Votre inconcevable délire a tout souillé, « tout infecté dans ce temple, jusqu'à l'air qu'on « y respire; la perversité est au comble : mes

« reproches même n'arrivent plus jusqu'à vous.
« Je ne les mérite pas, répond Azili avec timidité.
« Vous méritez la mort, répond Villuma d'un ton
« terrible. La mort ! dit la victime glacée. — Vous
« connaissez la loi, elle est terrible, irrévocable.
« — La mort ! — Vous frémissez. Oubliez votre
« erreur, et parlez-moi de vos remords. — Je
« n'en éprouve point.

« Aveuglement funeste ! Azili, je devrais, n'é-
« coutant que mon indignation, remplir à l'in-
« stant même mon fatal ministère ; mais je ne
« suis pas de ces prêtres ardens qui s'empressent
« d'offrir au ciel un tribut de douleurs. Je me sou-
« viens que je fus votre père ; je sens que je le
« suis encore ; je voudrais ne pas cesser de l'être :
« dites un mot, et vous êtes sauvée. — Je le
« dirai, si je le puis. — Vous avez introduit l'Eu-
« ropéen sous ce bois sacré : on en a parcouru
« les détours les plus reculés, l'Européen ne se
« trouve point. Où est-il ? Dites-le-moi, et à l'in-
« stant même j'érige votre crime en vertu. Vous
« n'aurez flatté notre ennemi que pour surpren-
« dre sa confiance ; vous n'aurez surmonté l'hor-
« reur qu'il vous inspirait, que pour nous le
« livrer plus sûrement. Je persuaderai le plus
« grand nombre, j'imposerai silence au reste ;
« vous jouirez de la reconnaissance de tous : par-
« lez, votre sort est en vos mains. — Je ne livre-
« rai pas un innocent... — Ne jugez pas votre

« complice. — A un trépas certain. — Sans doute,
« il périra. — Hé bien ! je n'aurai point à me re-
« procher sa mort.

« — Ainsi donc, vous bravez ma puissance,
« vous méprisez mes bontés. — Je vous honore,
« je vous respecte ; mais je sais souffrir et me
« taire : je suis malheureuse et résignée. — Rési-
« gnée, dites-vous ? vous vous sacrifieriez à l'idole
« que vous avez choisie !... Insensée, si ton cœur
« est inaccessible à la crainte, s'il est insensible
« aux promesses, est-il fermé à la nature ? ou-
« blies-tu qu'un supplice plus affreux que la mort
« même, empoisonnera tes derniers momens ? Ta
« mère n'a-t-elle pas garanti, sur sa tête, ta fidé-
« lité à ton dieu ? Ma mère !... ma mère, s'écria
« Azili épouvantée ! — On l'arrache à son toit
« paisible, on lui reproche un crime qu'elle n'a
« point partagé, on l'en punit, on te punit la
« première ; on déchire à tes yeux ce sein qui t'a
« porté, ces deux sources de vie qui ont soutenu
« ta fragile existence... — Vous me tuez !... n'a-
« chevez pas. — Dans les horreurs d'une longue
« agonie, son œil contristé se tourne pénible-
« ment sur toi, sur toi, l'opprobre de ta famille,
« et qui peux encore en être l'honneur ; elle ex-
« pire, tu péris à ton tour, tu meurs une se-
« conde fois ; et la haine, l'exécration d'un peuple
« indigné t'accompagnent, te poursuivent jus-
« qu'au fond de ton tombeau. Ma mère ! ma
« mère, répète Azili d'une voix étouffée ! — Fille

« dénaturée, tu n'as plus qu'un moment, et tu « peux balancer! — Non, non... je suis décidée... « — Malheureuse, parle donc, parle te dis-je : « où est notre ennemi? où est-il? Le voici!» dit Théodore qui sort du tombeau, et qui se présente avec fermeté devant le grand-prêtre.

Ce jeune homme n'avait pu soutenir plus longtemps l'état cruel où était Azili : elle avait voulu se dévouer pour lui, il se dévoue pour elle. Il ne désire, il n'implore qu'une grace, c'est que le grand-prêtre tienne à la jeune vierge la parole qu'il lui avait donnée.

Tout ce qui est grand devait intéresser Villuma. Il fut frappé de la magnanimité de Théodore, il fut touché de sa jeunesse et de sa beauté : il balança un moment entre ce qu'il croyait devoir à la sûreté de Cayambur, et les sentimens que lui inspirait l'humanité. Azili, à qui rien n'échappe, voit son incertitude, elle tombe à ses pieds, et lui demande la vie de son amant : Villuma ému, est près de céder. Mais ses préjugés contre l'Europe, les terreurs qu'il avait communiquées aux Incas et au peuple, se réveillent avec plus de force au moment où il se représente Théodore libre parmi les Péruviens, ou de retour à Quito. Il oublie qu'il est homme, pour se souvenir des doubles devoirs de la royauté et du pontificat; il frappe dans ses mains : aussitôt des Incas armés de traits, de flèches, de haches, paraissent et enveloppent Théodore.

Azili croit qu'on va le percer à ses yeux : elle ne voit que lui, c'est de lui seul qu'elle peut s'occuper. Son devoir, l'intérêt de sa mère, le sien propre, tout s'efface encore de sa mémoire ; elle croit retrouver tout dans Théodore : la présence même de Villuma ne l'arrête point ; elle va s'élancer vers son amant... Imprudente ! vous vous perdez, lui dit à voix basse le grand-prêtre. Elle n'a rien entendu, elle est au milieu des Incas, elle presse Théodore sur son sein, elle invite les Péruviens à la frapper avant l'homme qu'elle adore ; et, tout à coup, revenant à elle, effrayée de l'aveu qui lui est échappé, elle se retrace le tableau déchirant que Villuma a offert à son imagination terrifiée : ma mère !... ma mère ! s'écrie-t-elle ; et elle tombe évanouie.

La publicité même de son aveu, l'emportement de sa tendresse, ne permettaient plus à Villuma de rien entreprendre en sa faveur. Pouvait-il donner l'exemple de l'infraction des lois, lui, exclusivement chargé de les maintenir et de les faire observer ? Il ordonna d'arrêter Azili : il soupira en donnant cet ordre, qui fut exécuté avec la froide dureté du fanatisme.

Telles étaient la pureté et l'innocence de ces peuples, que les lois qui avaient prévu le crime n'en avaient jamais eu à punir. On ne connaissait pas même, à Cayambur, ces prisons qui hérissent le sol de l'Europe, et qui, presque toujours, regorgent de malheureux. Azili et Théodore furent

conduits dans une maison particulière, et leur garde confiée aux Incas.

Villuma croyait voir, dans la perte du jeune homme, le salut de tout un peuple, et il persévéra dans son dessein de l'y sacrifier. Affligé de la mort d'Azili, il voulut au moins lui en adoucir l'amertume, en séparant le sort de sa mère du sien : il ne donna aucun ordre à son égard. La piété superstitieuse de quelques Incas le prévint : ils saisirent cette mère infortunée, et la traînèrent devant le grand-prêtre. Des gens du peuple la suivaient en demandant son supplice à grands cris. Villuma n'avait pas le droit de s'y opposer; il avait moins encore celui de faire grace. Il fallait persuader des furieux : il osa l'entreprendre. Il commanda qu'on assemblât le peuple, qui, légalement convoqué, pouvait seul prononcer dans cette circonstance, et qu'on traduisît devant lui les coupables.

Cependant Azili a repris ses sens, elle se retrouve auprès de Théodore; elle ne se plaint pas, elle le regarde. Un bruit confus frappe leurs oreilles, ils écoutent, ils saisissent quelques mots, ils apprennent que les habitans du vallon vont s'assembler, et qu'ils paraîtront devant eux. Théodore renaît, il espère toucher les cœurs; il compte sur la jeunesse, les graces, l'innocence d'Azili. « Non, lui dit-il, nous ne périrons pas. L'huma-« nité est de tous les climats : qui parle son lan-« gage est sûr d'être écouté ; qui prête l'oreille

« aux accens du malheureux, devient bientôt son « ami. — Mon cher Théodore, te flattes-tu de « l'emporter sur le grand-prêtre? Tu ressembles « à la vague impuissante qui se brise contre le « roc. — Le roc n'est point à l'abri de la foudre, « et la faveur du peuple n'est que passagère. « Qu'on m'écoute seulement, j'obtiendrai ma « liberté, la tienne; nous sortirons de Cayambur, « nous trouverons un coin dans l'Univers où re- « poser notre infortune. — Ah! un désert, et « ton cœur. — Le tien l'embellirait. Sans besoins « que celui d'aimer, sans désirs que ceux que tu « fais naître, retrouvant en toi seule ma patrie, « ma famille, mon univers, ma divinité, je ne « m'occuperai que de toi. — C'est le ciel que tu « peins! poursuis, poursuis... — Mes soins ten- « dres et délicats s'étendront aussi sur ta mère... « — Ma mère!... malheureux, tu as détruit le « prestige; tu me rends à moi-même, et le réveil « est affreux. J'oubliais, en t'écoutant, jusqu'aux « droits de la nature! Ma mère, ma mère seule « doit m'occuper, et je suis tout à mon amour!... « Que t'ai-je fait, pour m'obséder ainsi! — Azili! « — Porte ailleurs ces agrémens perfides qui « m'ont perdue. Homme cruel! pourquoi t'ai-je « vu? Je ne connaissais pas le bonheur, mais « j'ignorais la crainte et le remords. Tu as paru: « mon dieu, ma mère, moi, j'ai tout oublié, tout « trahi en un instant. Ton image m'occupait le « jour, me tourmentait la nuit, me poursuivait

« jusqu'aux pieds des autels... Barbare ! rends-moi « mon dieu, ma vertu, ma raison ; rends-moi ma « mère, rends-la-moi... Je te la demande à ge- « noux... Prends pitié de mon désespoir... Ma « mère !... ma mère ! — Ah, par grace, calme- « toi, mon Azili, n'ajoute pas à nos maux. — Tu « me parles... j'entends ta voix, elle arrive encore « à mon cœur... Il semble que ce cœur coupable « veuille s'échapper pour aller s'unir au tien... « Tes larmes coulent sur mes mains, elles les brû- « lent, elles passent dans mes veines... Non, je « ne puis me vaincre, non, je ne me vaincrai « jamais... Sèche tes pleurs, malheureux, ils ren- « dent ma peine plus cuisante... Je ne te repro- « che rien, je n'ai rien à te reprocher : ce n'est « pas toi qui m'as séduite, une divinité ennemie « a égaré tous mes sens. »

Après cette explosion d'un cœur dominé à la fois par toutes les passions, Azili tomba dans un profond accablement. Théodore n'osait plus s'approcher d'elle ; il craignait même de rencontrer ses yeux, ces yeux si tendres où il avait lu son bonheur. Il se tenait à l'écart, le visage caché dans ses mains, dérobant à Azili les larmes que lui arrachaient son état et ses reproches. « Je t'ai « affligé, lui dit-elle ; pardonne, mon ami, par- « donne... sais-je ce que je fais, sais-je ce que je « dis ? » Elle lui tendit la main, il la saisit, la pressa sur son sein, et ils confondirent leurs soupirs et leurs ames.

On avait tout apprêté, sur la place publique, pour consommer un grand acte de justice. On marchait au son d'une musique funèbre, l'œil fixé à la terre, et le front couvert d'un voile : ce jour, où l'on avait des coupables à punir, était un jour de deuil. Quatre Incas portaient le trône d'or de Villuma : le pontife-roi s'y place. Anaïs est debout à sa droite ; les prêtres et les vierges sont rangés circulairement autour du trône ; les Incas armés se tiennent prêts à exécuter les ordres de Villuma ; le peuple remplit la place et les avenues : on amène Théodore, Azili et sa mère.

Anaïs donne le signal aux vierges. Elles vont prendre Azili au milieu de ses gardes, elles la dépouillent de sa couronne, de son voile, et de sa ceinture virginale : ses longs cheveux blonds tombent sur ses épaules. A cet aspect, sa mère pousse un cri perçant ; Azili l'aperçoit et veut s'élancer vers elle ; ses compagnes, saintement cruelles, la retiennent, lui annoncent que les nœuds du sang sont rompus, et qu'ils le sont par elle : Azili tombe dans leurs bras, sans couleur et sans vie.

Villuma avait préparé, en faveur de la mère, des moyens qui lui paraissaient victorieux. Il se flattait que l'équité et son ascendant l'emporteraient sur un zèle aveugle qu'il lui serait facile de diriger. Il prit les quipos de la loi ; il prononça, à haute voix, celle que Manco avait dictée contre

les prêtresses infidèles, et fit remarquer qu'il ne s'y trouvait pas un mot qu'on pût interpréter contre les parens de ces infortunées. Il représenta que les successeurs de Manco avaient, par une ferveur indiscrète, ajouté à cette loi de rigueur; que la mère d'Azili était innocente du crime de sa fille, et que le sang innocent devait être en horreur à leur dieu. « Cette femme, « ajouta-t-il, est de la race de Capana; elle a « rempli ses devoirs d'épouse, de mère et de su- « jette; elle a joui long-temps de mes égards et « de vos respects : qui de vous osera la présen- « ter à l'autel du sacrifice, entourée de ses ver- « tus? Elles s'élèvent entre elle et le couteau « fatal; elles parlent plus haut que la loi qu'on « leur oppose. Cette loi est injuste; elle ne vient « donc pas du ciel. »

Un murmure d'improbation interrompit Villuma : il ne se déconcerta point. Il se hâta de reprendre la parole, certain de calmer les esprits, s'il parvenait à se faire écouter : « Je sais, dit-il, « qu'il ne m'appartient pas de changer des usages « consacrés par des siècles; j'ai dû vous dire ce « que j'en pensais, je l'ai fait : vous seuls avez « le droit de prononcer, vous seuls prononcerez. « Je vous livre cette mère de douleurs, je la con- « fie à votre justice. S'il est un de vous qui soit « sourd au cri de l'humanité, à ce cri qui retentit « dans tous les cœurs, et qui élève celui qui l'é- « coute, s'il est un Péruvien que la soif du sang

« dévore, qu'il se présente, qu'il boive celui de « la victime ; la voilà : mon bras tutélaire s'en « éloigne. Mais souvenez-vous que le sang qui « coule dans ses veines est celui de Capana, à « qui vos pères ont dû la conservation de leurs « jours, et à qui vous devez l'existence. »

Villuma se tait ; il regarde autour de lui : les plus ardens gardent un profond silence. Immobiles, les yeux baissés, la rougeur sur le front, ils se reprochent un mouvement que leur bonté naturelle désavoue ; eux-mêmes s'approchent de la mère d'Azili, et détachent ses liens. « Oh ! je « le savais, reprend Villuma, que vous recon-« naîtriez votre erreur, et que l'innocence serait « sacrée pour les enfans du soleil. Remenez cette « femme dans ses foyers ; consolez-la du malheur « d'être mère, préparez-la à ne l'être plus. »

Cette mère infortunée se tourne vers sa fille. On l'éloigne de ce tableau de désolation, on lui prodigue les caresses et les soins, et le cœur froissé d'Azili s'ouvre et jouit encore un moment.

C'est à la vie de Théodore seulement que s'attachait sérieusement le grand-prêtre. Flatté d'avoir déja sauvé une victime, il désirait davantage. S'il pouvait aussi soustraire Azili à la rigueur de la loi ! Mais cette loi est précise, il est impossible de l'expliquer en faveur de la jeune vierge. Le peuple d'ailleurs a prouvé, par ses murmures, son attachement à ce qui tient au culte : prendre la défense d'Azili, c'est vouloir exalter les esprits,

compromettre son autorité, exciter un soulèvement qui peut lui devenir fatal, ou qui plongerait au moins la colonie dans ces troubles mêmes qu'il cherche à prévenir par la mort d'un jeune homme qu'il plaint intérieurement. Après un instant de réflexion, il jugea qu'il fallait sacrifier Azili, à lui-même, et peut-être au salut de tous. L'intérêt personnel avait parlé ; et autant il s'était montré le protecteur de la mère, autant il mit de chaleur à poursuivre la fille. Il se tourna vers elle, et prenant cet air sévère que l'habitude de dissimuler lui rendait familier : « Azili, lui « dit-il, vous avez dégradé votre ministère auguste ; un amour sacrilége a trouvé place en « votre cœur ; vous l'avez publié : vous reste-t-il « encore quelque chose à dire ? J'ai cessé de craindre pour ma mère, lui répond Azili, et je retrouve mon courage. Je ne suis plus cette vierge « timide qui, se courbant devant vous, caressait « jusqu'à votre orgueil. Je n'ai plus rien à ménager : je parlerai, je me défendrai devant ce « peuple qui vient de se montrer juste, et qui « peut l'être encore.

« Quand je me suis vouée aux autels, et que « j'ai juré de ne jamais rien sentir, de ne jamais « rien aimer, savais-je ce que je promettais ? A « peine sortie des mains de la nature, je ne me « connaissais pas encore. Si mon amour est un « crime, pourquoi ce dieu terrible n'a-t-il pas « glacé mon cœur au moment où j'ai défié sa puis-

« sance, en me condamnant au néant? Que dis-
« je? peut-on la méconnaître cette puissance
« irrésistible, au sentiment enchanteur qui me
« pénètre, qui m'enivre? Cette flamme céleste
« n'est-elle pas une émanation de la divinité?
« Quelle autre main que celle d'un dieu pouvait
« nous donner l'amour? et il s'armerait contre
« moi de ses propres bienfaits; il m'aurait tendu
« des piéges, il se jouerait de ma faiblesse; il
« établirait entre lui et moi un combat inégal!
« Loin de nous ces idées révoltantes. Rien de
« mon être ne vient de moi; et céder à mon
« cœur, c'est obéir à mon dieu.

« J'ai, dit-on, aggravé mon crime en aimant
« un Européen? Le soleil n'éclaire-t-il que le
« vallon de Cayambur? Les hommes de tous les
« climats, que sa chaleur vivifie, ne sont-ils pas
« également ses enfans? Répondez-moi, vous
« tous qui m'écoutez. Si cet infortuné jeune
« homme, errant, poursuivi, fugitif, fût venu
« tomber aux pieds de l'un de vous, qu'il lui eût
« dit: Péruvien, je ne suis point un méchant;
« les Espagnols furent des barbares, tu ne veux
« pas leur ressembler; voilà ma tête, elle est
« proscrite; hé bien! je la livre à ta loyauté, je
« la confie à tes vertus: qui de vous, abusant de
« sa confiance, eût pu lâchement le trahir? qui
« de vous n'eût suivi le premier mouvement de
« son cœur? Peuple, voilà ce que j'ai fait. J'ai
« dérobé cet infortuné à vos fureurs; je l'ai ca-

5.

« ché dans les tombeaux de vos pères ; j'ai déposé « l'innocence dans le dernier asile des vertus.

« Non, je n'ai pas dégradé mon ministère ; j'ai « honoré la divinité en imitant sa bienfaisance. « Ceux-là l'outragent seuls, qui la peignent à « leur image, qui se la représentent aussi féroce « qu'eux. »

Ce discours devait entraîner tous les cœurs, ou achever d'ulcérer des hommes dont il attaquait directement les superstitions. Un bruit confus se fit entendre. Villuma, disposé à saisir ce qui serait avantageux à la prêtresse, attendit, avant de prendre un parti, qu'il pût juger de l'effet qu'avait produit Azili. Loin de lire la persuasion sur les visages, il n'y vit que la colère ou l'indignation. « Ainsi donc, reprit-il en s'adres-« sant à Azili, votre impatience ne ménage plus « rien, et le blasphème a souillé votre bouche ! « Vous, faite pour adorer et non pour réfléchir, « pour obéir et vous taire, vous accusez le ciel « de n'avoir pas interverti pour vous l'ordre de « la nature ! Il devait, dites-vous, éteindre vos « feux impies : c'est vous qui deviez les com-« battre, et la palme des vertus vous attendait « après la victoire. Vous regrettez de vous être « vouée aux autels ! Quel destin fut plus brillant « que le vôtre ? organe de dieu même, chargée « de porter jusqu'à lui le respect, la reconnais-« sance, l'amour de son peuple, vos bras unis-« saient les cieux à la terre ; ils rapprochaient le

« père de ses enfans : que manquait-il à votre « gloire ? Mais votre œil téméraire a voulu me-« surer l'intervalle qui sépare la créature du « créateur ; vous avez oublié son culte, avili ses « autels, et vous invoquez la justice du peuple ! « La mort ! la mort ! cria-t-on de toutes parts. »

L'éclair n'est pas plus prompt que l'effet de ce cri terrible sur les sens de Théodore. Les facultés de son ame se trouvèrent, pour ainsi dire, suspendues ; il se remit cependant, en pensant que de sa présence d'esprit pouvaient dépendre son sort et celui d'Azili. Il affecta une tranquillité qui était loin de lui ; il demanda qu'on l'entendît, et, avec moins d'expérience que Villuma, il déploya autant d'adresse. « Au moment, dit-il, où l'arrêt « fatal me menace, ainsi que la prêtresse, élève-« rai-je ma faible voix ? Poursuivi, condamné déja « par le grand-prêtre, que produiraient de vaines « réclamations ! Qu'importent les jours de l'in-« nocent, alors qu'il les a proscrits ? Vous ne « devez voir et penser que par lui. N'êtes-vous « pas aveuglément soumis à ses moindres volon-« tés ? N'examinez point si un être faible, sans « défense, sans moyens, peut inspirer de justes « alarmes ; ne vous informez pas si j'ai des pa-« rens, et si je leur suis cher ; oubliez que vous « êtes pères vous-mêmes, et qu'un jour, peut-« être, vos enfans imploreront des cœurs qui se « fermeront à leur voix ; endurcissez les vôtres, « détournez les yeux, et consommez le sacrifice.

« Mais, avant de frapper, si vous réfléchissiez « un moment, si vous écoutiez, non de vaines « préventions, mais ces lois éternelles, immua- « bles, qui parlent aux hommes de tous les lieux « et de tous les temps, vous jetteriez un œil de « pitié sur cette vierge et sur moi. Quel est ce « prêtre qui se place orgueilleusement entre le « ciel et nous ? Où sont les preuves de sa mis- « sion ? L'Éternel, quand il lui plaît, fait gronder « son tonnerre ; il ne le dépose pas dans nos fai- « bles mains. Voulez-vous connaître les vrais des- « seins de votre dieu sur un être que l'erreur a « frappé de stérilité ? soulevez ces cheveux qui « flottent sur son sein, contemplez ces signes de « vie et de fécondité, et vous direz avec moi : « Elle naquit pour être mère. Que vos regards « tombent ensuite sur un malheureux dont ce « prêtre préparait le supplice avant de le voir, « de le connaître, de l'entendre : écoutez la vé- « rité, et que vos craintes s'évanouissent.

« Peuple, je ne suis pas né parmi vos oppres- « seurs : ce sont eux que je fuyais quand je suis « entré dans ce vallon. Comme vous, je déteste « leurs crimes, comme vous, je connais les mal- « heurs de vos ancêtres ; plus d'une fois mes « larmes ont coulé sur les pages de leur déplo- « rable histoire ; plus d'une fois cette main ven- « gea le sang péruvien par celui de ses ennemis ; « et vous vous armeriez contre celui qui vous « aimait sans vous connaître, qui vous servait

« sans le savoir? Non... vous nous rendrez à nous-
« mêmes; vous permettrez que nous cherchions
« loin de vous l'oubli de tant de maux. Le secret
« de votre asile est votre sûreté : il mourra dans
« mon sein; je le jure par l'honneur, par la
« nature, par toi, dont j'ai entrevu l'image révé-
« rée, ô digne Las-Casas! tu fus aussi l'ami de
« leurs pères, et ils ne t'ont pas égorgé; ils ont
« adoré tes vertus, justifié tes bienfaits, ils en
« ont transmis la mémoire à leur dernière posté-
« rité : que ton souvenir que j'invoque, nous pro-
« tége et nous défende; que la tombe entr'ou-
« verte se referme à ton nom; que la vie d'Azili
« et la mienne soient le prix de leur reconnais-
« sance... Peuple généreux et sensible, le ver-
« tueux apôtre de l'Inde a conservé ses droits sur
« vous : vous êtes émus, attendris... Ah! vos
« mains resteront pures, et nous vivrons pour
« vous bénir. »

En effet, les graces de ce jeune homme, son énergie et sa candeur, un ton de vérité que le mensonge n'imite qu'imparfaitement, avaient touché tous les cœurs. On se regardait, on se consultait, on ne savait que résoudre. « Loin d'être
« Espagnol, disait-on, il se déclare leur ennemi;
« il ignorait les lois de Cayambur, il n'y cherchait
« qu'un refuge contre la mort, et le hasard a
« fait tout le reste : il serait affreux de sacrifier
« ce jeune homme; il est inconcevable que le
« pontife le poursuive avec tant d'opiniâtreté. »

Villuma, habile à saisir ce qui était contraire à ses vues, s'aperçut d'abord que le peuple penchait en faveur de Théodore. L'habitude du pouvoir arbitraire, fondé par les lois de la persuasion, lui faisait supporter, avec impatience, toute espèce de contradiction : cependant, il sentit que, pour combattre avec avantage un vœu qui paraissait général, il fallait feindre d'abord d'y accéder. « Qui pourrait, dit-il, se défendre de cette émo-« tion que j'aime à partager avec vous ? Qui ré-« sisterait à ce langage qui parle au cœur, qui le « pénètre et le subjugue ? Ah ! la clémence est le « premier des plaisirs, et la plus douce des ver-« tus. Heureux qui peut ouvrir son ame à cette « jouissance céleste ! qui, ne redoutant rien pour « soi, se livre tout entier au charme qui l'en-« traîne ! qui peut se dire enfin : J'ai essuyé les « larmes d'un malheureux, et, voulût-il me trom-« per, il n'en a pas la puissance ? Peuple, est-ce « là votre position ? C'est ce qu'il faut au moins « examiner. J'ai consacré ma vie entière à votre « félicité ; un inconnu n'effacera pas en un mo-« ment quinze ans de travaux : vous ne refuserez « pas d'entendre votre père.

« Ce jeune homme a, dit-il, combattu vos en-« nemis, il les fuit, il les déteste, il vous aime « comme Las-Casas, il vous servira comme lui : « où sont les preuves de ses exploits, et quels « services peut-il vous rendre ? Je veux croire « cependant à la vérité de ses discours ; j'oublie

« les expressions outrageantes que lui a arrachées
« le malheur ; je respecte l'intérêt qu'il vous in-
« spire, et je lui laisse la vie ; quel parti prendra
« votre prudence ? Déja il a justifié les craintes
« que je vous ai exprimées aujourd'hui. Le garder
« dans ce vallon, c'est compromettre vos autels,
« sur lesquels il vient de porter une main hardie,
« c'est livrer à ses transports l'innocence de vos
« vierges ; et celui qui a méprisé leurs vœux,
« respectera-t-il vos épouses ? Votre faiblesse en-
« fin lui livrera-t-elle, à la fois, votre culte, ses mi-
« nistres, les mœurs publiques et privées ? Je
« vous estime trop pour le craindre.

« Vous allez donc le renvoyer, commettre votre
« salut à sa discrétion ; mais la jeunesse est faible,
« et vos ennemis sont adroits. S'ils le rencontrent
« en sortant de ce vallon, qu'ils veuillent le punir
« d'avoir brisé ses fers, aura-t-il le courage de se
« taire, certain de les désarmer en leur mon-
« trant de l'or ? Que dis-je, ne les préviendra-t-il
« point, ne s'unira-t-il pas à eux pour venger la
« parjure Azili ; et quel est le terme où s'arrêtera
« le carnage ? Mais dût-il vous garder sa foi, vous
« devez craindre qu'il ne la trahisse. Vous ré-
« duirez-vous à vivre dans de continuelles alar-
« mes ? la vie d'un seul peut-elle entrer dans la
« balance avec le repos de tous ? Ah ! quand les
« Européens ont exterminé des millions d'hom-
« mes, ont-ils daigné examiner s'ils étaient inno-
« cens ou coupables ? Ils vous ont donné l'exem-

« ple de la férocité, et vous craignez d'être justes !
« Les mânes de vos pères vous demandent votre
« conservation, et ils ne sont point écoutés : ces
« mânes augustes se précipitent dans cette en-
« ceinte, ils entourent, ils pressent les victimes,
« ils s'indignent de votre incertitude, de votre
« lenteur... Apaisez-vous, ombres sacrées, vos
« enfans exécuteront votre arrêt : encore un mo-
« ment, et vous serez satisfaites.

« La nuit commence à déployer ses voiles.
« Que leurs épaisses ténèbres vous dérobent le
« sang que va verser votre sage prévoyance. Allez,
« préparez tout sous ce bois sacré ; que votre
« dieu, rentré dans sa brillante carrière, ne re-
« trouve que le souvenir de la vierge infidèle et
« de son criminel amant. »

L'esprit du peuple est un roseau que les vents battent tour à tour, et qu'ils font plier à leur gré. Théodore voulut parler encore ; on refusa de l'entendre. Des liens de coton serrèrent fortement ses membres, et froissèrent ceux de la faible et délicate Azili. On les conduisit tous deux dans le bois sacré, on apprêta leur supplice au pied du tombeau même qu'ils avaient, disait-on, profané, et les Incas les environnèrent, l'arc tendu, et la flèche ajustée.

Tant que leur sort avait été incertain, Élina et Méloë n'avaient pas senti de remords. A peine ces malheureux furent-ils condamnés, que les yeux de ces jeunes vierges s'ouvrirent, et leur

zèle barbare s'éteignit au premier cri de l'humanité. Repentantes, éplorées, elles se prirent la main, elles descendirent en silence au lieu où l'on gardait les victimes; elles s'arrêtèrent à une certaine distance, et les regardèrent avec compassion. « Les voilà, ces malheureux! — Ils sont ac-« cablés! — Ils vont mourir! — Et c'est nous qui « leur ôtons la vie! — Ils me font un mal... — « Ah! oui... bien mal. » Elles cachent dans le sein l'une de l'autre leurs larmes et leurs regrets, et Méloë reprend d'une voix entrecoupée : « En-« voyer à la mort sa compagne, son amie! — « Parce qu'elle a été sensible! — Les tigres mêmes « le sont quelquefois. — Malheureuses! qu'avons-« nous fait? — C'est toi qui l'as voulu. — J'ai « cru servir mon dieu. — Serait-il dieu, s'il n'é-« tait bon? — Lui seul au moins a le droit de « punir. — Qui sommes-nous, pour nous char-« ger de sa vengeance? — Élina, j'éprouve des « remords. — Et moi, Méloë, et moi? — Tu « n'as rien de plus à me dire? — Je voudrais « parler, et je n'ose. — Que peux-tu craindre de « ta Méloë? — Nous allons nous exposer. — Hé! « qu'importe? Avons-nous balancé pour les per-« dre! — Tu connais la sévérité du grand-prêtre! « — Je ne connais que les malheureux que j'ai « faits. — Ah! oui, nos cœurs s'entendent... Nous « avons fait le mal, il faut le réparer. » Et ces aimables enfans s'embrassent avec transport. Le « réparer, reprend Élina? mais quel moyen?...

« Je ne sais, répond tristement Méloë. Ni moi,
« dit Élina, plus tristement encore. — Ils sont
« condamnés... enchaînés. — Gardés de près. —
« Réfléchissons, cherchons. — Hé ! nous n'avons
« qu'un moment, et je ne trouve que des larmes.
« — Dieu de clémence, inspire-nous » ; et elles tombent à genoux ensemble, les bras élevés vers le ciel.

Élina est la plus âgée ; pure comme l'onde qui rafraîchit ses attraits, c'est un bouton de rose qu'aucun souffle n'a flétri encore ; mais l'innocence peut s'allier à la vivacité, la vivacité est fille de l'imagination, et une imagination vive n'est jamais sans ressources. Élina se lève tout à coup, elle affecte les signes de la plus grande frayeur : la simple Méloë la regarde, et attend. Élina court vers les gardes de Théodore et d'Azili ; sa démarche chancelante, son œil troublé, son sein palpitant, la pâle clarté des flambeaux rendit l'illusion complète. « Ils sont entrés ! dit-
« elle d'une voix altérée, ils sont dans ce vallon.
« Qui donc, reprend le chef des Incas ? — Les
« Européens qui poursuivaient ce traître. — Hé !
« par où sont-ils entrés ? la garde de la caverne
« n'a pas quitté son poste. » Élina interdite, ne sait que répondre, mais sa compagne a saisi son idée : « Des machines inconnues, poursuit-elle,
« les ont élevés à la cime de la montagne ; ils
« approchent... J'entends leurs voix... écoutez,
« écoutez. » Les Incas se troublent, Élina se re-

met : « Les voilà, les voilà, dit-elle, les voyez-« vous ?... voyez-vous briller le fer à la lumière « de l'astre de la nuit ? Courez, rassemblez-vous « autour du grand-prêtre, combattez, sauvez vo-« tre pays... Je succombe, je me meurs. — A moi, « Espagnols, sauvez Azili ; à moi, s'écrie Théo-« dore, trompé comme ses gardes. » A ce cri d'une extrême vérité, les Incas jettent des armes qui n'ont jamais été dans leurs mains qu'un inutile ornement, ils se dispersent, ils répandent l'alarme dans Cayambur. Ceux qui veillent à l'entrée de la caverne ne savent que penser de la confusion qui paraît régner dans l'éloignement : leur inquiétude est d'autant plus forte qu'elle n'a pas d'objet déterminé. Ils tremblent pour leurs femmes, leurs amantes, leurs mères, leurs enfans ; ils se débandent, ils interrogent ; ils partagent la terreur commune, ils la portent dans les asiles où elle n'a pas pénétré encore : le désordre est au comble. Quelques-uns de ces hommes courageux, tels que la nature en produit partout, se rassemblent, forment un cercle au milieu duquel ils ont mis leurs familles, et attendent la mort sans autre espoir que de périr avant des objets si chers : ils ne savent qu'opposer à des ennemis qu'on leur a peints comme des êtres privilégiés, féroces par instinct, domptant tout, jusqu'à des monstres qui combattent sous eux, et disposant à leur gré de la foudre.

Élina et Méloë ont profité de la consternation

générale : les liens d'Azili et de Théodore sont rompus. « Saisissez le moment, leur disent les « jeunes vierges ; allez, fuyez, et que le ciel veille « sur vous. » Elles rentrent dans le temple, certaines de n'avoir pas été reconnues par les Incas, auxquels les ont dérobées leur voile épais et les ténèbres.

Théodore passe subitement de la dernière consternation à l'espoir de conserver Azili. Une hache se trouve sous ses pieds, il la saisit d'une main, de l'autre il aide, il soutient, il porte la tendre vierge : le souterrain est son unique issue ; il croit qu'il est gardé ; mais il a une arme enfin, de la valeur, et ses adversaires sont amolis par des siècles de repos. Décidé à disputer, à emporter le passage, la hache à la main, il arrive avec Azili, à l'entrée de la caverne... O surprise ! elle est abandonnée. « Il est une providence, s'é« crie-t-il, l'accès du souterrain est libre. Ne « crains pas de t'y engager avec moi ; l'innocence « est sous la sauve-garde de l'honneur. Je t'es« time, je t'aime trop pour te craindre, répond« elle » ; et ce couple intéressant s'enfonce dans les entrailles de la terre, sans penser à ce qu'il deviendra : le présent est tout pour les amans. Azili ne voit que Théodore échappé au trépas ; Théodore ne croit pas que les Espagnols assassinent, de sang-froid, une femme : il s'oublie pour ne s'occuper que d'elle. « Qu'elle vive, et que je « meure, se disait-il en la guidant. »

Cependant un bruit extraordinaire a pénétré les murailles du palais de Villuma, toujours inquiet tant que Théodore respire. Le pontife sort, et la renommée, qui exagère toujours, lui annonce que le sang indien a coulé, et que la colonie est perdue. Villuma ne conçoit rien à cette attaque inopinée, mais il est de son devoir de ne rien négliger. Il dépouille ses habits pontificaux, il s'arme à la hâte ; il sort, il veut s'assurer si sa dernière heure a sonné, ou si une terreur panique s'est emparée de ses sujets.

Villuma, obligé à un extérieur réservé, à ce silence que le vulgaire prend pour la profondeur, à ce froid orgueil qu'on appelle majesté, Villuma se dédommageait dans la méditation, de la contrainte que son rang lui imposait en public. C'est en méditant, qu'il avait découvert ces vérités sublimes qui lui faisaient sentir le néant de son culte; qu'il avait étendu les facultés de son ame; qu'il s'était convaincu que la vie d'un souverain n'est quelque chose qu'autant qu'elle est utile ou glorieuse. Fort de ces principes, soutenu par ces grandes idées, il marchait d'un pas égal et ferme ; il appelait, il voulait interroger ceux qu'il pouvait reconnaître ; on ne l'entend pas, on lui répond moins encore. Villuma croit à son tour qu'on ne l'a pas abusé par des récits mensongers ; il ne pense plus qu'à mourir comme il a vécu. Il aperçoit un gros d'Indiens, il les prend pour des Espagnols ; il se précipite au mi-

lieu d'eux, il reconnaît les braves qui font de leurs corps un rempart à leur famille. On s'explique, on s'entend; il leur reproche une résignation inutile à leur pays et à eux; il leur représente que l'homme qui brave la mort, est toujours le maître de vaincre; il les encourage, il fait passer dans les cœurs l'énergie qui anime le sien : ce n'est plus un prêtre qui parle, c'est un héros qui persuade, qui entraîne. On se forme en corps de troupes, on le suit, on avance; les fuyards qu'il rencontre se réunissent à lui; ces Péruviens si doux, si timides, se croient devenus soldats en l'écoutant. Sa confiance, sa tranquillité rassurent les femmes, les enfans, les vieillards; le tumulte cesse, l'ordre renaît; on passe le reste de la nuit à parcourir, à fouiller le bois, la plaine, les rochers, aucun réduit n'échappe à la vigilance de Villuma : il est convaincu enfin qu'il n'est pas entré de nouveaux ennemis dans le vallon.

Il remonte à la source des craintes chimériques qui ont abusé tout un peuple. Les Incas accusent deux prêtresses qu'ils ne peuvent nommer : Villuma court précipitamment au lieu où il avait laissé Théodore et Azili, il ne trouve que leurs liens.

Il jugea qu'on avait répandu cette fausse alarme pour faciliter la fuite des deux captifs. Dans un temps plus calme, il eût peut-être recherché les coupables, mais de plus grands intérêts l'occupaient en ce moment : il était question du salut

de tous, et non de sacrifier à de vains préjugés deux filles innocentes ou criminelles. Il prévoyait qu'à l'aspect des habits d'Azili, éclatans d'or et d'argent, les Espagnols devineraient les richesses que recélait Cayambur, et qu'ils feraient tout pour les conquérir. Il comptait peu sur le courage du plus grand nombre des Péruviens : il jugea que l'unique moyen de les soustraire à la férocité de leurs ennemis, était d'abandonner, sans retour, cette idée si douce d'habiter encore la plaine de Quito, ce berceau de leurs pères. Il assemble les chefs qui commandaient sous lui : « Prenez, leur dit-il, les Péruviens qui sont sous « vos ordres ; qu'on détache des roches entières « de la montagne, qu'on les roule vers le souter- « rain, qu'elles s'y enfoncent, qu'elles s'y entas- « sent, nous n'avons plus d'autre espoir, nous et « nos descendans, que de vivre et de mourir ici. »

Les Espagnols qui avaient suivi les traces de Théodore, avaient inutilement attendu pendant une partie de la journée, qu'il vînt se livrer à eux. Trois des leurs, plus impatiens ou plus hardis que les autres, s'étaient hasardés à entrer dans la caverne ; ils allèrent même assez loin, et ils conservèrent ce sang-froid si nécessaire pour bien observer. Théodore, qui ne se trouvait pas, un vent frais qui siffla devant eux dans les détours du souterrain, les convainquirent qu'il y avait une autre issue. Où conduisait-elle ? Il n'était pas probable que ce fût à des lieux habités :

la terre qu'ils foulaient habituellement, avait fourni des monceaux d'or ; celle qu'ils pouvaient découvrir, renfermerait peut-être quelque mine nouvelle qui les enrichirait à jamais. Ils ne crurent pas devoir s'exposer en aussi petit nombre, à tenter d'y pénétrer ; ils retournèrent vers leurs compagnons, dont le secours leur était nécessaire, et ils déclarèrent ce qu'ils avaient conjecturé.

Deux partis se présentèrent à l'instant à leur imagination : le premier, qu'ils devaient préférer, était de travailler pour leurs propres intérêts, et de partager l'or entre eux, s'il s'en trouvait dans l'intérieur du mont. Mais ce parti entraînait des inconvéniens qui ne leur échappèrent point : la difficulté de se dérober souvent de leur citadelle, sans être remarqués, la possibilité d'être suivis, découverts et punis avec la dernière rigueur, les firent renoncer à ce dessein. Le second parti, moins avantageux, mais plus sûr, était de se faire, auprès de leur commandant, un mérite de leur fidélité ; de lui déclarer ce qu'ils avaient vu, et d'attendre de lui, si le succès répondait à leurs espérances, un avancement et des récompenses pécuniaires qui, d'après l'usage, seraient en proportion des richesses qu'on aurait découvertes. Ce fut à quoi ils se déterminèrent unanimement : ils détachèrent une partie des leurs pour se rendre à la forteresse ; les autres demeurèrent à l'entrée de la caverne.

Théodore et Azili avançaient péniblement. Théodore marchait devant la jeune vierge; une de ses mains tenait celle d'Azili, son second bras, étendu, cherchait les pointes de roches qui saillaient de toutes parts, et en garantissait son amante. Qui ne croirait qu'une fille élevée et nourrie dans l'abondance, respectée et chérie, renonçant à ces avantages, passant tout à coup à des mœurs étrangères, pouvant craindre l'abandon, la misère et le mépris, y arrivant peut-être par un chemin fait pour glacer l'homme le plus ferme; qui ne croirait cette fille en proie à des réflexions sinistres, que chaque instant devait rendre plus douloureuses? Rien de tout cela ne se présente à son esprit. Elle sent, elle presse la main de Théodore; dans les endroits difficiles, elle est penchée sur lui; quelquefois, mais par hasard, leurs lèvres se rencontrent; presque toujours leurs haleines se confondent : c'est là le souverain bonheur. Azili n'en connaît, n'en soupçonne pas d'autre; loin d'elle toute idée d'infortune, il n'en est pas pour qui sait bien aimer.

Théodore, avec plus d'expérience, devait être plus prévoyant. Il ne se dissimulait pas les risques qu'il y avait encore à courir. Il tenait Azili derrière lui, pour s'offrir le premier aux coups, si les Espagnols étaient encore sur la plate-forme; et il se flattait de pouvoir, avant de succomber, recommander au moins Azili à leur clémence. Quelquefois il espérait que, fatigués de l'inutilité

de leurs recherches, ils seraient retournés à leur poste ; qu'Azili descendrait sans peine par la route qu'ils avaient trouvée, et que son secours lui rendrait plus facile ; qu'il éviterait aisément des forts dont il connaissait maintenant la situation ; qu'il arriverait à Lima avec sa compagne, et qu'ils obtiendraient du vice-roi des secours que sa bienveillance passée semblait leur assurer encore. Quelquefois aussi ces espérances lui paraissaient autant d'illusions : il s'y attachait cependant, c'était le seul moyen de soutenir son courage.

Déja l'obscurité devient moins profonde ; bientôt Azili et Théodore peuvent se voir et se sourire ; la sortie du souterrain n'est qu'à vingt pas d'eux. Théodore s'arrête, il écoute, il regarde, il ne voit, il n'entend rien : les Espagnols couchés sous des arbustes, reposaient avec une sécurité qu'inspirent le nombre et la force ; leurs armes étaient dispersées dans les environs. Théodore rassuré, sort de la caverne avec son Azili... Il trébuche, il chancelle : ses pieds ont foulé un soldat espagnol, qui s'éveille en appelant ses camarades. Ceux-ci se lèvent aussitôt, ils aperçoivent Azili... « Il y a de l'or ! s'écrient-ils à la fois. »

Ils cherchent leurs fusils : Théodore veut leur parler, on ne lui en donne pas le temps ; celui qu'il a trouvé sous ses pas lui voit une arme, et l'attaque, le sabre à la main. Théodore le renverse d'un coup de hache, et saisit son coutelas. Azili terrifiée, fait un effort sur elle-même, elle

tire son amant après elle, elle le pousse dans la caverne, elle y rentre après lui; il était temps: les Espagnols, furieux de la perte de leur camarade, ou cherchant simplement un prétexte pour se défaire d'un homme dont la garde retarderait l'exécution de leurs avides projets, les Espagnols font une décharge sur l'ouverture du souterrain... Une roche couvrait heureusement le couple infortuné. Azili, plus alarmée encore, serre le bras de Théodore, elle l'entraîne, le conduit à son tour. « Suis-moi, lui dit-elle, je t'en conjure; tu « vas périr et tu ne me sauveras pas. Le secret « de mon pays est découvert, viens le protéger, « le défendre; faisons rougir les Péruviens d'un « arrêt injuste; désarmons-les à force de gran- « deur. Tu connais à présent les sinuosités de « cette caverne; nous gagnerons les Espagnols de « vitesse, on aura le temps de se concerter. » Théodore voyait la mort des deux côtés; il espérait plus, pour Azili, des Espagnols que des Péruviens; il résistait. « Je t'ai immolé mon hon- « neur et ma vie, reprit-elle, tu me sacrifieras « ton ressentiment. — Je n'en ai plus, mon Azili. « — Hé bien! choisis entre le salut de Cayambur « et la mort obscure que te réservent les Espa- « gnols; abandonne au fer meurtrier le sein d'une « vierge qui t'adore, ou justifie ce qu'elle a fait « pour toi. — Tu le veux, et tu crains que je « balance! Les Péruviens ont été injustes, ils se- « ront ingrats, peut-être; n'importe, je les ser-

« virai : ta patrie est la mienne, je n'en veux « plus connaître d'autre. — Tu n'étais que mon « amant, tu seras mon héros, notre dieu tuté-« laire, notre libérateur. »

Des coups de feu qui résonnent de loin en loin dans la partie inférieure du souterrain, leur annoncent qu'on les suit; ils se hâtent, ils avancent : insensiblement le bruit de l'explosion semble s'éloigner d'eux; ils sont certains de rentrer à Cayambur avant les Espagnols.

Ceux-ci avaient reçu de la forteresse un second détachement, au moment même où Théodore et Azili s'étaient jetés de nouveau dans le passage. Le commandant, après avoir entendu ceux qui lui étaient députés, avait aussitôt détaché vingt hommes armés, chargés de provisions, munis de flambeaux et d'instrumens propres à élargir le souterrain et à fouiller la terre. Il avait expédié un courrier à Quito, avec un paquet qui rendait compte au gouverneur, d'une tentative dont il n'attendait pas le moindre succès. Mais quel est l'officier qui ne soit jaloux de prouver à ses chefs son zèle pour l'agrandissement ou la splendeur de sa monarchie ?

Ces vingt soldats apprirent des dix autres qu'une Péruvienne, couverte d'or, avait paru un instant sur la plate-forme qu'ils occupaient. Il n'était plus douteux que l'intérieur du mont ne fût habité, et le luxe de la prêtresse annonçait l'existence des arts, et, par conséquent, une popu-

lation nombreuse. Les Espagnols n'étaient que trente, et la prudence leur défendait d'attaquer des hommes que l'esclavage n'avait pas dégradés comme les Péruviens de la plaine. Il était naturel d'envoyer une seconde députation au commandant du fort, et de l'engager à faire venir, de Quito, un corps assez considérable pour faire, sur les côtes de la caverne, des excavations qui permissent d'avancer en colonne, et de traîner de l'artillerie, c'était l'avis du grand nombre; mais un Espagnol, plus entreprenant que ses camarades, représenta qu'il serait absurde de laisser à leur commandant la gloire et les récompenses d'une expédition qui pouvait les enrichir et les immortaliser tous : il rappela que Pizare, avec une poignée de soldats, avait détruit l'empire du Pérou; que la circonférence même du mont n'annonçait qu'une faible peuplade que trente Espagnols déterminés devaient effrayer d'abord par les armes, exterminer ou soumettre ensuite. Il ajouta que les Péruviens avaient, à la vérité, un Européen parmi eux, mais que cet homme ne pouvait leur donner, en un jour, la discipline et le courage. Il flattait deux passions toutes puissantes sur le vulgaire, l'ambition et l'avarice : il fut écouté, son sentiment prévalut, et les trente Espagnols entrèrent dans le souterrain, disposés à se gorger de sang et d'or.

Cependant les Péruviens, animés par le discours et l'exemple du grand-prêtre, dont les

craintes n'étaient que trop fondées, les Péruviens arrachaient de la terre les quartiers de roches qui, du temps de Capana, avaient comblé l'ouverture de la caverne. Ce travail, moins dur que celui qu'avait ordonné Villuma, n'était pourtant pas sans difficultés : il était peu avancé quand Théodore et Azili reparurent dans Cayambur.

Le premier qui les aperçoit, est le pontife, dont la sollicitude paternelle embrasse tous les objets à la fois. Le fer brille dans la main de Théodore, et n'intimide pas le héros péruvien. « Suivez-moi, s'écrie-t-il en s'adressant aux Incas ; je « me perds, mais je vous donne les moyens de « l'immoler... suivez-moi, je me précipite sur son « arme. Arrête, lui dit tranquillement Théodore, « tu m'as proscrit, et je viens te défendre : j'ai « juré par Las-Casas, et je tiendrai mon serment. » Les Péruviens, Villuma, étonnés, interdits, écoutent le récit du jeune homme. Ce n'est plus un malheureux obscur qu'on peut sacrifier sans regrets, c'est le vengeur du Pérou qu'on admire, qu'on caresse, à qui on cherche à faire oublier les outrages qu'il a reçus, dont on est prêt enfin à embrasser les genoux. « Hâtez-vous, leur dit « Théodore, ils vont entrer dans ce vallon. Ils « sont en petit nombre, on peut les vaincre, mais « il faut oser les combattre. Péruviennes, je vous « confie, je vous recommande Azili. Si je meurs « en combattant pour vous, que sa vie soit au « moins le prix de mon sacrifice. Brave jeune

« homme, reprend Villuma, toi que j'ai méconnu,
« tu forces mon estime et mon admiration. Je
« n'ai que du courage ; tu guideras mon inexpé-
« rience, tu m'apprendras à vaincre, comme tu
« m'apprends à pardonner. »

Théodore fait ses dispositions, et elles sont rapides comme les momens dont il peut disposer. Il ordonne qu'on se retire dans l'intérieur, et qu'on laisse pénétrer les Espagnols. Il prend cent des braves qui voulaient mourir, la nuit précédente, avant de voir massacrer leurs femmes et leurs enfans, il se charge d'engager le combat, à leur tête. Il place Villuma, avec ce qui restait de Péruviens déterminés, dans un champ de maïs voisin de la caverne ; il les y cache, et leur recommande de ne se montrer que quand ils entendront le bruit des armes : « Alors, leur dit-il,
« vous attaquerez les Espagnols par derrière, et
« vous leur couperez la retraite : de la résolution,
« et je réponds de la victoire. »

Il n'ignorait pas combien il était facile de défendre la sortie du souterrain ; mais plus la défense des Péruviens eût été opiniâtre, et plus ils eussent couru de dangers. On n'eût pas manqué d'envoyer contre eux des forces considérables ; il eût été impossible de résister à des ennemis familiers avec le jeu des mines : il fallait donc attirer ceux-ci dans le vallon, empêcher qu'il en échappât aucun, et laisser croire aux leurs qu'ils avaient péri par accident ou de misère.

Les Péruviens ignoraient l'art funeste de la guerre; ils n'en sentirent pas moins l'avantage de l'ordre de bataille arrêté par Théodore : leur confiance en lui fut aveugle, et ils lui obéirent sans réserve.

Les Espagnols étaient parvenus à l'ouverture du souterrain; la beauté du pays les frappa, la solitude qui paraissait régner autour d'eux, les enhardit : ils avancent. La terre qu'on venait de fouiller, renferme des parcelles d'or; les têtes s'enflamment, les difficultés disparaissent : chacun d'eux se croit un Pizare. Ils se forment en corps de bataille, ils se serrent : le fusil haut et le doigt sur la détente, ils marchent vers les premières habitations.

Théodore avait jugé que la fermeté des Péruviens se dissiperait bientôt s'il les laissait longtemps exposés au feu. Il les avait rangés derrière un bâtiment; il soutenait leur énergie par des discours pleins de feu, et il attendait, pour attaquer, que l'ennemi fût assez près pour n'avoir pas le temps de recharger ses armes.

Les Espagnols, étonnés de ne voir paraître personne, crurent enfin qu'ils avaient été découverts à leur tour, et ils craignirent que ce profond silence ne couvrît quelque piége. Ils tinrent entre eux une espèce de conseil de guerre, et ils se décidèrent à rétrograder, à se retrancher, s'il était possible, et à se ménager, avec prudence, la connaissance du pays. Théodore, dont ils n'é-

taient qu'à trente pas, les observait; il pénétra un projet qui allait déjouer son plan : il parut avec les siens, et chargea brusquement les Espagnols, qui avaient quitté leurs rangs pour délibérer. Ils les reprirent à l'instant, et firent feu sur les Péruviens; mais le mouvement s'opéra avec tant de précipitation, que très-peu de coups portèrent. Théodore s'élança, le sabre à la main; ses braves volèrent sur ses pas, on se joignit, on s'attaqua corps à corps. Si le feu de l'ennemi n'était plus à craindre, la baïonnette, toujours redoutable, fit d'abord un ravage affreux : quelques Espagnols avaient péri, mais les autres se battaient en déterminés. Les Péruviens, effrayés des flots de sang qui coulaient, se débandèrent en décochant des flèches qui n'arrêtèrent ni la marche, ni les progrès de leurs adversaires. Théodore fit de vains efforts pour les rallier; il désespéra de sa fortune, et voulant terminer cette suite de malheurs, il se jeta, tête baissée, au milieu des Espagnols : c'en était fait de lui, si Villuma n'eût attaqué avec impétuosité. Les ennemis épouvantés ne surent de quel côté faire face : ceux qu'ils avaient mis en déroute revinrent à la charge avec une nouvelle fureur; les Espagnols, presque de toutes parts, succombent sous le nombre; on ne fait quartier à personne, et tous meurent comme auraient dû périr les soldats de Cortèz et de Pizare.

Cet avantage sur ces Européens jusque alors

réputés invincibles, éleva à ses propres yeux un peuple qui se considéra comme le vengeur de ses ancêtres. Il chérit, il révéra Théodore, qui avait dirigé ses premiers exploits; c'était un second Las-Casas, c'était un dieu descendu parmi eux pour le salut de Cayambur. On le mit sur un palanquin couvert d'un drap d'or; des prêtres le portèrent sur leurs épaules : le peuple le suivait en le comblant de bénédictions. Azili, les vierges, les épouses sortirent du temple, où elles imploraient la protection de leur dieu; elles accourent au-devant du vainqueur des Espagnols; elles sèment des fleurs, elles brûlent des parfums devant lui. Azili, fière de son amant, marchait à côté du palanquin; Théodore la regardait tendrement, et semblait lui dire : c'est pour toi que j'ai vaincu. L'œil touchant d'Azili semblait répondre : je serai ta récompense. On porte le héros dans le sanctuaire, on le place à côté de la statue de Las-Casas, et le nom de Théodore est consacré avec celui du vertueux apôtre de l'Inde.

Ces honneurs extraordinaires annonçaient une exaltation qui ne pouvait manquer d'amener des réflexions sur le passé. On se rappela avec quelle chaleur Villuma avait poursuivi l'homme à qui l'on devait tout; des esprits remuans murmurèrent hautement contre le grand-prêtre : les uns attribuaient à une cruauté réfléchie les mesures qu'avait ordonnées sa prudence; d'autres l'accu-

saient d'avoir voulu perdre un héros dont il avait démêlé les qualités brillantes, et qui alarmait son ambition; le plus grand nombre lui reprochait d'avoir surpris, aux Péruviens, une sentence de mort qui les déshonorait. Quand le peuple a franchi la ligne qui le sépare de l'insubordination et de la licence, il recule, au gré de ses passions, les bornes établies par le contrat social. On ne proposait pas moins que de proscrire Villuma à son tour; les plus modérés voulaient qu'on séparât le sacerdoce de l'empire, et que l'autorité fût confiée à Théodore.

Villuma, informé de ce qui se tramait contre lui, se flatta que sa présence imposerait encore. Il parut au milieu des factieux; il parla avec cette dignité, ce calme qui ne l'abandonnait jamais. On lui répondit par des imprécations: les plus animés portèrent la main sur lui; on lui arracha sa couronne et les autres attributs de la royauté.

Théodore était auprès d'Azili, il oubliait ses lauriers, effacés par la beauté et les graces; il apprend quel danger menace Villuma, il va se présenter au peuple. La foule s'ouvre devant lui, il entre dans l'enceinte, il voit le pontife disgracié, et grand encore de sa propre grandeur; il veut percer jusqu'à lui. Un Péruvien l'arrête, et, le genou en terre, lui offre le diadême. « Jeune « héros, lui dit-il, reçois l'hommage de tout un

« peuple : puisse sa reconnaissance te faire ou-
« blier qu'il fut injuste envers toi ! »

Villuma ne conçoit pas qu'on puisse refuser un trône et l'occasion de se venger d'un ennemi capital ; il sent l'étendue de son malheur, et il ose braver son fortuné rival : « Ne crois pas, lui « dit-il, que je m'abaisse à te demander grace ; « ne crains pas même que j'essaie de ramener à « moi un peuple qui ne mérite que mon indi- « gnation et mon plus profond mépris. Mon sort « est dans tes mains ; voyons comment tu sais « user de la fortune. — Je vais te l'apprendre, ré- « pond Théodore, en prenant la couronne des « mains du Péruvien : tu chéris ton peuple, tu « as craint pour sa sûreté, tu lui sacrifiais un « homme qui devait te paraître suspect ; tu sais « gouverner, tu sais combattre, et je sais te res- « pecter. »

Théodore remet la couronne sur la tête de Villuma ; on s'étonne, on s'écrie... « Peuple, ré- « pond le jeune homme, voilà votre pontife et « votre roi : loin de lui ravir son autorité, je pré- « tends la défendre. Que dis-je ? vous ne me con- « traindrez pas à m'armer contre mes amis, ou à « me déshonorer par une lâche usurpation. Vous « réparerez un moment d'erreur, et vous méri- « terez le pardon que Villuma ne refusera pas à « mes prières. » Un silence profond règne dans l'assemblée ; le modeste refus de Théodore éclaire

les esprits, que gagne sa générosité; confus, humilié, on se sépare, on se disperse; il ne reste que le souvenir d'un orage qui menaçait de tout engloutir.

La nécessité rapproche les hommes, en apparence les plus éloignés. Villuma est dans les bras de Théodore, il le presse contre son sein: « De « tels procédés, lui dit-il, ne m'humilient point; « je me sens assez grand pour vous devoir tout. « Oui, vous serez mon ami, mon conseil et ma « force; vous m'aiderez à porter le fardeau de « l'état. »

Il ne suffisait pas d'avoir détruit les Espagnols, il fallait que ceux qui étaient restés dans le fort, ne pussent éclaircir les soupçons que devait faire naître la longue absence de leurs camarades. Si on se bornait à fermer l'ouverture supérieure de la caverne, ils ne manqueraient pas de la rouvrir à force de poudre: Théodore imagina de leur dérober l'entrée inférieure, que personne ne pourrait plus leur indiquer. Des pierres couvertes de mousse furent poussées au-dehors; les intervalles furent remplis d'une terre à laquelle le soleil donna bientôt une apparence de vétusté: le tout fut tellement lié avec le corps de la montagne, que le rapport fait au commandant ne devait paraître qu'une fable.

Il ne restait qu'à prononcer sur le sort d'Azili: sans doute on n'en voulait plus à sa vie; mais elle prétendait au bonheur. Villuma la favorisait,

Théodore pouvait tout sur le peuple ; pour prix de ses services, il demanda sa main : « Votre dieu « ne veut être servi que par des cœurs libres, « dit-il, le sien ne l'est pas, les autels la repous- « sent ; rendez-la à sa mère et à son amant : alors « vous serez quittes envers moi, et je resterai « parmi vous. J'adopterai vos mœurs, je me sou- « mettrai à vos usages ; ce sont ceux d'Azili, elle « me les rendra chers. »

Cette proposition attaquait directement le culte ; on n'osait ni la combattre, ni s'y rendre. Villuma concilia tout : il proposa qu'on ne pût, à l'avenir, se vouer aux autels qu'à cet âge où l'on voit clair dans son cœur, et que celles qu'avait abusées un zèle prématuré, rentrassent, dès ce moment, dans la société. Cette loi fut unanimement admise ; Théodore et Azili jurèrent de s'aimer toujours, et furent fidèles à ce serment.

Ah çà, monsieur l'auteur, puisque Théodore est resté enfermé là dedans avec son Azili, dites-moi un peu comment vous avez su tout cela ? — Comment je l'ai su, monsieur le lecteur ?... Ma foi, je crois que je l'ai rêvé ; je rêve aussi, je crois, que j'ai fait de ce conte un drame que mon ami Bruni a mis en musique, et que mes amis du théâtre Feydeau joueront incessamment.

FIN DE THÉODORE.

MONSIEUR DE KINGLIN, OU LA PRESCIENCE.

MONSIEUR DE KINGLIN, OU LA PRESCIENCE.

DEUXIÈME NOUVELLE.

L'AVENIR est au présent un peu moins que le passé, qui laisse au moins des souvenirs. Cependant, pour bien des gens, cet avenir est la région des illusions et de l'espérance; et, à mesure qu'une minute succède à une autre, ces gens à chimères reculent les bornes de ce pays, enfant de l'imagination. Ils meurent à cent ans, ayant toujours l'avenir devant eux, regrettant le passé, et se plaignant du présent, dont ils n'ont pas su jouir.

« Si j'avais lu dans l'avenir, me disait un homme, « je n'aurais pas épousé ma femme. — Pourquoi « cela ? — Parce qu'elle me fait cocu. — Une

« autre vous eût fait cocu comme elle. — Bah !
« — Vous n'êtes pas beau, vous n'êtes pas aima-
« ble, vous êtes exigeant, brutal, violent ; mal-
« gré tout cela vous avez voulu une jolie femme,
« et avec tout cela on doit être cocu. Vous l'avez
« été long-temps sans vous en douter, et vous
« étiez aussi heureux qu'on peut l'être avec votre
« caractère : la prescience, au contraire, vous
« eût tourmenté long-temps d'avance. Pour pré-
« venir un mal dont personne n'est mort, vous
« vous fussiez livré à des excès ; vous eussiez poi-
« gnardé ou empoisonné votre femme, et c'eût
« été un mal réel : on vous eût pendu pour vous
« apprendre qu'il ne faut pas tuer une jeune
« femme qui est tentée de prendre ailleurs ce
« qu'elle ne trouve pas chez elle. Changez de
« manière d'être ; devenez doux, attentif, pré-
« venant ; ramenez votre femme, oubliez le passé,
« jouissez du présent, et laissez arriver l'avenir. »

« Ah ! si j'avais connu l'avenir, me disait un
« autre, j'aurais empêché hier mon père de sortir
« de chez lui ; il n'eût pas été tué par une tuile
« qui lui est tombée sur la tête. » Le lendemain
mon homme est mort subitement, évènement
que la prescience n'eût pas empêché ; mais elle
eût empêché le défunt de jouir de la vie jusqu'au
dernier moment.

Un troisième me disait... Si je vous disais tout
ce qu'on m'a dit, je ne finirais pas de dire. Les
hommes sont des animaux bien bizarres : ils pas-

sent les deux tiers de leur vie à faire des songes, et l'autre tiers à bâiller à côté des jouissances qui s'offrent continuellement à eux.

M. de Kinglin était très-homme sous ce rapport-là. Vous n'avez pas connu M. de Kinglin; je vais vous le faire connaître. C'était un gentilhomme bas-breton, qui cultivait de son mieux quelques arpens dont il n'était pas même propriétaire; qui traçait fièrement son sillon, son épée accrochée au manche de sa charrue; qui figurait aux États de Bretagne en sarrau de toile et en sabots; qui n'aurait pas dîné chez le premier négociant de Nantes, de peur de s'encanailler, bien qu'il ne mangeât dans sa chaumière que du pain noir et des fèveroles. A la vérité, M. de Kinglin assistait à la messe et aux vêpres dans le banc du seigneur du village, qui lui permettait de tuer tous les dimanches un lièvre sur ses terres; les paysans lui ôtaient le chapeau, parce qu'il descendait des anciens ducs de Bretagne; les femmes lui faisaient la révérence par la même raison, et les jeunes filles ne prenaient pas garde à lui, parce qu'il n'était pas beau.

Il résulte de tout cela que M. de Kinglin était un homme fort ordinaire, excepté pourtant dans ses prétentions, qui étaient vraiment extraordinaires. Il lui semblait voir dans l'avenir qu'un jour il présiderait les États de Bretagne, et qu'enfin il rétablirait, en sa faveur, la souveraineté des anciens ducs. Il voulait, après cela, épouser une

princesse de France, qui lui apporterait la Normandie en dot, et alors il comptait bien manger de la soupe à la graisse tous les jours, et aller vendre son blé en carrosse, car il n'était pas mal bête, M. de Kinglin, quoiqu'il fût excessivement noble.

Il avait fait cependant des efforts considérables pour se meubler le cerveau. Après avoir arrosé de sa sueur, le jour, la terre qu'il prétendait gouverner, il lisait le soir, en grignotant son crouton, *Pierre de Provence*, *Jean de Calais*, *les Quatre Fils Aimon*, et quelquefois un *Grand Albert*, qu'une vieille femme de chambre de la dame du lieu voulait bien lui prêter. Mais tous ces ouvrages n'avaient servi qu'à le confirmer dans sa croyance aux fées, aux génies, aux sorciers et aux diables, dont l'existence est incontestable, à ce que lui avait assuré madame sa mère, dans le temps où elle le promenait elle-même à la lisière, faute d'avoir une servante.

M. de Kinglin végéta jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, entre ses livres, ses sillons, ses projets et sa misère. L'avenir arrivait à chaque instant, et le trouvait toujours le même. Comme on se lasse de tout, même d'espérer, M. de Kinglin résolut de prendre un parti mitoyen entre la souveraineté de Bretagne, que l'avenir ne lui garantissait pas, et sa profonde obscurité, qui lui pesait infiniment. Il écrivit au ministre de ce roi, dont la veille encore il se proposait d'épouser la

fille, et il demanda une sous-lieutenance d'infanterie. Une sous-lieutenance mène aux grades les plus distingués, et, sous ce rapport, M. de Kinglin vivait encore dans l'avenir. Le ministre, qui savait de quelle importance est une sous-lieutenance d'infanterie, et combien il faut de talent pour bien remplir un tel emploi, le ministre renvoya le mémoire de M. de Kinglin à l'intendant de Rennes, qui le renvoya à son subdélégué de Cancale, qui manda le collecteur du village qu'habitait notre héros. Voilà donc un malheureux paysan arbitre des destinées du rejeton des ducs souverains de Bretagne! Informations prises, le subdélégué écrivit à son intendant, et l'intendant au ministre, que M. de Kinglin était inhabile, qu'il faudrait préalablement le décrasser et faire son éducation; qu'il avait, incontestablement, le droit d'être admis à l'école militaire; mais comme on ne recevait pas d'élèves de vingt-cinq ans, le ministre décida, dans sa sagesse, que M. de Kinglin resterait dans son village.

M. de Kinglin, lui, avait décidé autrement. Comme il ne doutait pas que la sous-lieutenance lui fût accordée, il avait pris d'avance ses petits arrangemens : il avait vendu sa paire de bœufs, sa charrue et sa herse, qui le nourrissaient tant bien que mal, et comme son propriétaire était roturier, et qu'un gentilhomme ne doit pas d'égards à de telles gens, Kinglin laissa à celui-ci ses terres à ensemencer, et partit sans lui rien faire

dire. Le voilà donc sur la route de Rennes, en sarrau de toile, en sabots, en bonnet de laine, et l'épée au côté. Il portait sur le bras, avec un air de triomphe, un sac de toile qui renfermait cinq cent cinquante livres, la plus forte somme qu'il eût vue de sa vie.

Il se logea dans une assez bonne auberge, s'habilla assez proprement, et vécut assez bien, parce qu'on ne peut pas voir la fin de cinq cent cinquante livres. Il ne fit aucune démarche auprès de l'intendant, parce que ce n'était que de la noblesse de robe : il lui fit dire simplement qu'il attendait son brevet à l'auberge de la Licorne. Mais il se présenta chez le président des États, et à tout ce qui tenait à l'épée. Partout on le reçut à cause de son nom, partout on se moqua de lui, et cela devait être.

Quand on ne sait ce qu'on fait, on voit en peu de temps la fin d'un million : un imbécille voit bien plus vite la fin d'un sac de cinq cents francs. Cependant, Kinglin ne s'alarmait pas de la diminution de ses espèces : l'avenir consolateur était toujours devant lui. Mais quand il eut mangé son dernier écu, il commença à s'occuper sérieusement du présent. Il regretta d'avoir négligé l'intendant, et il se décida, en soupirant, à lui rendre une visite.

On n'apprend pas les usages du grand monde en conduisant une charrue. On s'accoutume, ce qui vaut bien autant, à faire vivre des individus

pleins de mépris pour leurs nourriciers. Kinglin ignorait donc qu'on ne se présente pas chez un intendant à l'heure où il va se mettre à table ; il lui semblait, au contraire, que c'était le moment de le trouver plus sûrement, et tout-à-fait libre d'affaires. Il arriva, en conséquence, lorsque monseigneur se rangeait, avec sa famille et quelques conseillers au parlement, autour d'un succulent potage, flanqué de six entrées. Monseigneur, qui se piquait de savoir vivre, ne pouvait se dispenser d'inviter M. de Kinglin à se mêler parmi ses convives, et M. de Kinglin ne se fit pas prier.

Au dessert, on apporta un énorme paquet que l'intendant décacheta avec l'agrément de l'honorable assemblée. Il était du ministre, et renfermait, entre autres choses, le rejet du gentilhomme bas-Breton. Il était fort égal à monseigneur que Kinglin fût ou non sous-lieutenant d'infanterie ; mais un homme du bon ton annonce toujours une nouvelle fâcheuse avec les ménagemens qui peuvent en adoucir l'amertume. Celui-ci ménagea tant la sensibilité de Kinglin, qu'il n'en fut pas entendu du tout, et qu'il fallut qu'il s'expliquât nettement. Le bas-breton était d'un caractère irascible. Il s'écria que Louis XII avait été trop heureux d'épouser son arrière-cousine Anne, et que ses héritiers étaient des faquins qui ne devaient pas manquer d'égards envers la postérité de la cousine. Comme les parlemens aimaient à médire du grand-conseil, le grand-conseil du

chancelier, le chancelier du monarque, le monarque de son valet de chambre, on laissa dire Kinglin, qui s'en donna à cœur-joie, qui avait raison de se plaindre, mais à qui cette acrimonieuse sortie n'assurait pas un avenir plus heureux.

Il était à table à côté d'une jeune personne très-jolie, très-bien élevée, et qui, pourtant, ne lui avait pas adressé quatre mots. Il avait saisi, dans le courant de la conversation, que mademoiselle était fille unique de l'intendant, et il jugea, avec beaucoup de sagacité, qu'on peut à toute force, après s'être borné à l'agrément d'une sous-lieutenance, épouser une fille de robe, qui doit avoir cent mille livres de rente, et qui donne l'expectative d'être intendant après le papa, ce qui présente encore un avenir assez agréable. Jusque alors Kinglin avait bu, mangé, ruminé; il prit tout à coup la parole, et demanda la fille en mariage en termes précis et positifs. On se regarda, on se pinça les lèvres pour ne pas rire, et l'intendant, toujours très-poli, répondit qu'il était très-flatté de la recherche de M. de Kinglin, qu'il était au désespoir qu'il ne se fût pas présenté plus tôt; mais qu'il avait donné sa parole à un président au parlement, et qu'il était incapable d'y manquer. La jeune personne pâlit, et Kinglin se retira d'assez mauvaise humeur. Il entendit de l'antichambre des éclats de rire dont il ne soupçonnait pas qu'il fût l'objet, et en arri-

vant à la porte cochère, il trouva, sur ses talons, un grand laquais qui le faisait remarquer au suisse, en lui disant : Désormais monseigneur n'est pas visible. Phrase banale, dont il ne comprit pas non plus le sens.

Pendant que Kinglin retournait à son auberge, une scène pathétique succédait, chez l'intendant, aux ris immodérés. La jeune personne, qui haïssait son président parce qu'elle aimait beaucoup un joli capitaine de dragons, s'était jetée aux genoux de son père, et l'avait supplié de renoncer à ses projets de mariage. Son père lui avait répondu qu'il n'était pas nécessaire qu'une femme aimât son mari, mais qu'il serait ridicule qu'une fortune considérable passât à un jeune homme fort sage, fort bien fait, fort aimable, mais qui n'avait que la cape et l'épée. La pauvre petite ne se rebuta point. Elle écrivit au président qu'elle ne l'aimait pas, et qu'elle avait un amant qu'elle aimerait toujours. Le président lui répondit, que la gravité de son état ne lui permettant pas de faire l'amour à sa femme, il était enchanté qu'elle fût pour lui dans des dispositions qui le dispenseraient de lui donner des soins ; que l'essentiel était de former une excellente maison, et qu'il se reposait du reste sur sa vertu. Le mariage se fit, et, avec l'aide de la vertu, il arriva au président ce qu'il eût pu prévoir sans lire dans l'avenir. Il se fâcha, il mit sa femme au couvent, et il eut tort. Le capitaine l'alla consoler, travesti

en garçon jardinier, et il eut raison. On le surprit, on le renvoya à son régiment, et on eut encore tort, car la petite présidente s'évada, courut après son capitaine, et elle eut encore raison. Toute la ville clabauda sur le compte de la jeune femme, et toute la ville eut tort, parce qu'on ne doit pas se mêler d'affaires de ménage. Les deux amans passèrent en Hollande, et ils eurent raison, parce qu'on était à leur poursuite. Avant de partir, le capitaine avait emprunté trente mille francs à un de ses camarades, à qui la présidente avait remis un effet de la somme, tiré sur son mari. Ils eurent tort, sous un certain rapport, parce qu'il ne faut pas faire de dettes; ils eurent raison, sous un autre point de vue, parce qu'on ne voyage pas commodément sans argent. Le camarade, en passant par Rennes, alla présenter son effet au président, et il eut raison, parce qu'un mari doit nourrir sa femme. Le président refusa d'acquitter la lettre de change, et il eut tort, parce que le camarade le força à se battre, et lui cassa la tête d'un coup de pistolet. L'intendant reprit la dot de sa fille, et il eut raison. Le capitaine la planta là au bout de quelque temps, et il eut tort. La présidente s'en consola, et elle eut raison. Elle revint chez son père, et eut tort. Il la chamailla, ils se chamaillèrent, et ils eurent encore tort. Ils moururent tous deux de chagrin, et, pour la première fois, ils eurent raison tous deux.

Le beau conte à faire de cela, à l'aide de développemens qui n'ajouteraient rien à la moralité! Il est incontestable qu'il était aussi facile de prouver, en deux cents pages qu'en quarante lignes, qu'il ne faut jamais marier les filles contre leur gré, et que la plus haute des sottises est de les épouser malgré elles.

Revenons à ce pauvre Kinglin, que nous avons laissé dans son auberge, cherchant à se procurer les besoins présens, et beaucoup plus occupé de son avenir. Pour le présent, comme il n'avait pas le sou, et qu'il fallait vivre, il se décida à vendre un de ses deux habits, trois de ses six chemises, et quatre de ses cinq mouchoirs. Pour l'avenir, il écrivit à ses parens de toutes les branches et de toutes les qualités, maréchaux de France, maréchaux-de-camp et maréchaux-ferrans... Cette inégalité vous étonne sans doute, et n'a rien de plus étonnant que celle qui existe entre tous les hommes qui, dit-on, descendent d'un même père. Par la raison qu'un arrière-petit-fils d'Adam est empereur de la Chine, et un autre, marmiton à Paris, Kinglin avait un cousin maréchal de France, et un cousin maréchal-ferrant; et je peux plus aisément vous rendre compte de cette différence, que de celle qui existe entre le cousin marmiton et le cousin empereur. Lorsqu'Anne de Bretagne monta sur le trône de France, les aïeux du maréchal de France se fixèrent dans la capitale. Les pères du maréchal-ferrant et de notre héros res-

tèrent fièrement dans leur village, et, de génération en génération, ces branches s'étaient tellement appauvries, qu'elles étaient méconnues des parens suivant la cour, comme le cousin marmiton est ignoré du cousin empereur.

Le maréchal-ferrant, père de neuf enfans, pouvait très-peu de chose pour son cousin issu de germain; mais, comme le sang ne peut mentir, il lui envoya six francs, avec une lettre très-amicale, écrite par Clotilde, la plus âgée, la plus spirituelle, et la plus jolie de ses filles.

Les cousins officiers-généraux voyaient les choses en grand, et demandèrent un régiment pour Kinglin. Le ministre leur répondit qu'il n'était pas même propre à faire un sous-lieutenant. Or, comme l'église offrait une ressource sûre à ceux qui n'étaient propres à rien, le maréc al de France dit un mot à une danseuse qui parlait de très-près à l'évêque d'Orléans, et il fut décidé que le descendant des ducs de Bretagne aurait provisoirement un bénéfice simple, qui l'aiderait dans ses études, dont monsieur le maréchal ne pouvait faire les frais, parce que, lorsqu'on vit à la cour, on a plus de dettes que d'argent comptant.

En conséquence de cet arrangement, Kinglin, qui n'avait pas de volontés, se rendit à pied au séminaire de Saint-Sulpice, vivant frugalement de l'écu de six livres que lui avait envoyé le cousin Brûle-Fer. En prenant ses maigres repas, et

en longeant l'ennuyeuse grande route, Kinglin voyait encore un avenir superbe devant lui : un canonicat mène à un évêché, l'évêché au cardinalat, le cardinalat à la tiare; et, pourvu que le bas-Breton fût souverain, il n'était pas difficile sur le genre de la souveraineté.

En attendant la papauté, il fallait se mettre en état de dire la messe, et, pour cela, il faut savoir au moins un peu de latin, puisque c'est dans cette langue païenne, seulement, qu'il est permis de parler au Dieu des chrétiens. On ne pouvait pas envoyer en sixième un enfant de vingt-cinq ans, et un bon prêtre de Saint-Sulpice se chargea de dégrossir l'abbé de Kinglin, moyennant une livre de tabac, une livre de café et une livre de sucre, que l'écolier lui donnerait tous les mois, en échange de ses soins, sur le produit du bénéfice...

Voilà donc Kinglin tondu de la main de l'évêque d'Orléans, enfilé dans une soutane, et bégayant, *musa*, *la muse*. Les choses allèrent assez bien pendant quelque temps, parce qu'à travers les momeries, les austérités, les privations, la sècheresse de l'étude, l'abbé croyait entrevoir le Vatican et le Capitole. Une malheureuse ravaudeuse culbuta le néophyte de la chaire de Saint-Pierre.

Kinglin avait la robe de drap fin, le manteau de voile, la calotte luisante : en conséquence, il lui était permis d'aller quelquefois faire sa cour

à monsieur le maréchal. Il était le protégé de deux hommes puissans, et, en conséquence, on exigeait de lui moins de régularité que de ses confrères. Il sortait le plus souvent qu'il pouvait, pour éviter l'homme au rudiment, et, en sortant et en rentrant, il lorgnait la ravaudeuse, qui raccommodait, à la porte du séminaire, les bas de ces messieurs...

Elle n'était pas jolie, mais elle était jeune; elle était sotte, mais elle était facile. Kinglin avait vingt-cinq ans, et le sang chaud : la nature fit le reste.

La ravaudeuse n'était pas novice, mais les séminaristes étaient prudens. Kinglin, qui voulait pénétrer l'avenir, ne soupçonnait pas à quoi peut être bonne la prudence en amour; la ravaudeuse se trouva double, et accorda à notre abbé les honneurs de la paternité. L'abbé, dégoûté de la ravaudeuse, l'envoya promener; la ravaudeuse demanda de l'argent; l'abbé, en la refusant, fit une seconde imprudence; la ravaudeuse fit du bruit; l'abbé ne prévit point que le cas viendrait aux oreilles du supérieur de Saint-Sulpice : ce fut pourtant ce qui arriva, et comme le crime de faire un enfant est un crime irrémissible au séminaire, bien que Dieu ait dit, *croissez et multipliez*, l'abbé de Kinglin fut impitoyablement chassé. Comme l'évêque d'Orléans devait maintenir publiquement la pureté de l'église, dont il se moquait dans les boudoirs, il dépouilla l'abbé

de son bénéfice, et comme on est fort aise de trouver un prétexte pour abandonner des parens dans l'indigence, le maréchal de France partagea la sainte colère de l'évêque : il interdit sa porte au cousin, et le livra à son malheureux sort.

Kinglin mangea sans regret sa soutane, sa calotte et son manteau, parce que l'avenir était toujours là. Cependant, un soir qu'il n'avait pas encore déjeuné, il fut ramené au présent par la faim la plus pressante. Un gentilhomme n'a qu'un de ces trois partis à prendre : l'épée, la robe, ou l'église. On l'avait chassé du sanctuaire ; on lui avait refusé une sous-lieutenance ; il n'avait pas de quoi acheter une charge, et c'est malheureux, car aucun édit n'empêchait un conseiller de bailliage de devenir chancelier, et ce poste était assez beau pour dédommager le Bas-Breton de ceux sur lesquels il avait si justement compté. Un descendant des ducs de Bretagne ne peut pourtant se faire porteur d'eau, décroteur, ou commissionnaire, ni voler, ni mourir de faim. Il ne restait qu'un moyen pour souper, c'était de se faire soldat. Ce moyen était dur ; mais il avait réussi à Rose, à Fabert, à Chevert, et Kinglin alla sur le quai de la Ferraille, se proposer à tous les racoleurs. Il n'était pas question de prouver qu'il fût honnête, intelligent, brave ; il fallait simplement que ces messieurs s'assurassent qu'il eût cinq pieds deux pouces. Il lui manquait douze ou quinze lignes. Il avait d'ailleurs les jambes ar-

quées, une figure plate, et on lui refusa le droit de végéter à la gamelle, à cinq sous par jour. Il y avait de quoi se donner au diable : il s'y donna en effet.

Vous riez ? Il n'y a pas là de quoi rire. Demandez à nos dévotes si on ne va pas au sabbat; et irait-on au sabbat, s'il n'y avait pas de diable; et serait-on bien reçu du diable, si on ne se donnait pas à lui ? D'ailleurs, révoquez-vous l'évangile en doute ? Ne vous dit-il pas qu'en Judée, où on ne mangeait pas de porc, le diable se mit dans un troupeau de cochons, que Jésus-Christ envoya tout entier se noyer dans la mer, au lieu d'en chasser l'esprit malin, ce qui eût bien autant arrangé le propriétaire ? Ne savez-vous pas que, dans les temps modernes, on exorcisait des possédés à Besançon ? N'exorcise-t-on pas tous les jours dans toutes vos églises ? Donc, il est un diable; donc, on se donne à lui : je vous le certifie, d'ailleurs, dans un livre moulé comme les autres.

Le jeûne allume l'imagination ; l'imagination, allumée de cette manière, n'est pas riante du tout, et un cerveau frappé d'idées sinistres, conduit toujours à des excès. Kinglin, rentré dans son taudis, ayant usé son dernier bout de chandelle, rêvait dans les ténèbres à sa cruelle position. Il regrettait le séminaire, il regrettait ses bœufs et sa charrue ; il regrettait les bons morceaux que lui glissait quelquefois la vieille femme

de chambre de la dame du lieu. En pensant à la femme de chambre, il était difficile qu'il ne se rappelât point certain grimoire dont il faisait autrefois sa lecture favorite. Le grimoire, vous le savez, nous met en relation avec l'esprit immonde. Ce commerce n'a rien de satisfaisant pour un homme délicat; mais il ne fait pas déroger un gentilhomme, et ce n'est pas au sein de la misère qu'il faut se piquer de tant de délicatesse.

Kinglin descend son escalier en façon d'échelle; il entre dans sa cour de six pieds en carré, où une bonne vieille nourrissait des poules qui lui fournissaient des œufs frais; il ouvre doucement la porte du poulailler; il met la main sur une poule noire, tout-à-fait propre aux conjurations; il l'emporte, malgré ses cris; il sort de l'allée, ouverte en tout temps, parce qu'il n'y avait rien à prendre dans la maison, et il s'en va, sans s'arrêter, à l'endroit où se croisent les chemins de la Révolte et de Neuilly, parce que le diable affectionne singulièrement les croix formées par quatre chemins. Là, Kinglin fait un cercle autour de lui, il met sa poule au milieu, et, à minuit très-précis, il prononce trois mots que je ne vous apprendrai pas, parce que nous avons déja assez de diables parmi nous, et que je ne veux pas vous donner la fantaisie d'en augmenter le nombre.

A peine les trois mots sont-ils prononcés, que la poule se débat et meurt en chantant les louan-

ges de Dieu. A peine est-elle morte, que la terre tremble. A peine la terre a-t-elle tremblé, que la lune, teinte de sang, descend sur le chemin de Neuilly. A peine est-elle remontée à sa place, qu'un grand monsieur paraît au-dehors du cercle, dans lequel la vertu des paroles magiques l'empêche de pénétrer.

Le grand monsieur, plus grand que moi de toute la grandeur du bonnet de carton de Sganarelle, a des cornes de bélier sur la tête, une queue de singe, qui joue avec grace entre ses jambes, des pieds de bouc, et, par-dessus tout cela, une perruque à bourse et un habit écarlate, galonné en or, parce que c'est toujours dans cet appareil que le diable paraît : demandez plutôt.

Dès que Kinglin eut vu le grand monsieur, il eut peur, et il n'est pas de héros qui n'eût eu peur comme lui. Dès que le grand monsieur eut parlé, il eut plus de peur encore, parce que le diable a quelque chose de très-extraordinaire dans l'organe. Dès que le grand monsieur se fut tu, Kinglin resta tout étourdi et très-embarrassé de répondre, parce qu'il n'était pas préparé à converser avec le diable. Cependant, la question adressée à Kinglin était aussi simple que courte, et le membre de l'Institut le plus concis n'en eût pu rien retrancher : *Que veux-tu de moi?* C'est toujours là ce que demande le diable à ceux qui le forcent de paraître.

Kinglin balança long-temps entre les mille et un dons qu'il pouvait obtenir, car il est encore de règle que le diable n'en accorde qu'un. Tantôt le Bas-Breton penchait pour une chose ; l'instant d'après, il inclinait pour une autre, et le grand monsieur attendait, d'un air soumis et révérend, qu'il lui plût de se décider.

Kinglin se rappela enfin que l'avenir, pour lui si riche, si beau, si séduisant, avait constamment abusé de son ignorance, et qu'il dépendait de lui d'y lire désormais aussi facilement que dans le petit Office de la Vierge. Il jugea que le don de deviner était un don dont les avantages s'étendaient à tout, qui réglerait sûrement sa conduite et ses démarches, et le ferait aller au-devant de tous les biens imaginables. C'est ainsi, qu'après des réflexions ou des combats inutiles, on en revient à sa marotte. Un paysan eût demandé la grêle sur tous les champs voisins du sien ; un pauvre prêtre, le rétablissement des biens du clergé ; un rentier, la restauration de l'ancien régime ; une vieille coquette, le retour de ses appas ; un vieux libertin, le retour de sa vigueur ; un fournisseur, l'éternité de la guerre ; et Despaze, l'immortalité, que le diable n'eût pu lui donner.

Kinglin ordonna donc au grand monsieur de lui dévoiler l'avenir à l'oreille, chaque fois qu'il l'interrogerait. Le grand monsieur y consentit avec beaucoup de politesse. Il tira de sa poche

un carré de papier marqué, sur lequel était une donation en bonne forme de l'ame du demandeur ; il piqua de son ergot le petit doigt de Kinglin, qui signa, de son sang, la donation, et le grand monsieur disparut, après avoir fait une profonde révérence.

Kinglin pense d'abord au plus pressé ; c'est de manger. Il demande à son démon familier où il trouvera, le lendemain, un bon repas qui n'appartienne à personne, car si Kinglin est capable de s'être donné au diable, il ne l'est pas de rien dérober. « A quatre heures du matin, lui dit tout « bas l'esprit, sors de chez toi, marche au soleil « levant, tu trouveras un tas de pierres ; une « d'elles est taillée en pilastre, tu la leveras. »

Kinglin ne comprenait pas trop comment il trouverait, sous une pierre, un repas tout apprêté qui n'appartiendrait à personne ; mais comme le diable ne se trompe jamais, et qu'un estomac vide commande la foi, il fit exactement ce que prescrivait l'oracle. Il marcha long-temps sans trouver le tas de pierres. Enfin, il rencontra ce qu'il cherchait, rue de l'Université, au coin de la rue du Bac. Il regarda autour de lui s'il n'était vu de personne, et, comme personne à Paris ne se lève à quatre heures du matin, il entra avec sécurité dans ces pierres, qui dérobaient le trésor le plus précieux pour un homme affamé.

Après avoir fait quelques tours, il trouva le pilastre sous lequel était un levier ; il retourna

la masse, sous laquelle étaient trois bouts de planches; il leva les planches, sous lesquelles était un trou; dans le trou était un grand plat chargé d'un dindon, de deux poulets et de six cailles rôtis; à côté du plat, deux pains au lait, deux biscuits de Savoie, proprement enveloppés dans du papier, une bouteille de Clos-Vougeot, et une de Madère. Kinglin, extasié à la vue de tant de belles choses, ôta son gilet, le seul qui lui restât; il enveloppa dedans le contenu du bienheureux trou, et regagna son chenil à pas précipités.

Il ne mange pas, il dévore. Les poulets, les cailles, la moitié du dindon, et les deux bouteilles de vin, sont expédiés dans une demi-heure. Il se disposait à digérer agréablement, et à consulter son démon sur des objets plus importans, quand le ventre commença à lui gargouiller d'une étrange manière. Bientôt les maux de cœur s'ensuivirent, et Kinglin rendit, du haut et du bas, ce qu'il avait mangé, puis la bile, puis le sang. Le diable, toujours pressé de jouir, espérait qu'il rendrait l'ame à la suite de tout cela; mais il fut trompé pour cette fois. Kinglin en fut quitte pour quinze jours passés à l'Hôtel-Dieu, à maudire le repas vraiment diabolique qu'il avait trouvé, et à se plaindre amèrement de l'esprit, qui n'était pour rien dans cette affaire. Voici le fait :

Vous avez sans doute entendu parler du marquis de Bagueville, qui s'est cassé une cuisse sur

un bateau de blanchisseuses, en essayant de voler d'un bord de la Seine à l'autre; qui fit pendre, dans son écurie, un de ses chevaux qui avait cassé la jambe à son voisin, et qui s'est enfin rendu célèbre par d'autres originalités, ou sottises du même genre. Ce marquis de Bagueville voulait faire rebâtir son hôtel, qui était très-beau, parce qu'il est ennuyeux, disait-il, d'habiter toujours la même maison, et voilà pourquoi il y avait tant de pierres au coin de la rue du Bac. Le marquis avait un cuisinier qui entretenait une petite couturière aux dépens de son maître, qui lui portait ce qu'il avait de mieux dans la desserte; et voici comment il arriva que le fameux repas fut déposé sous le pilastre, et y acquit la vertu purgative.

Malgré son insouciance, le marquis s'était aperçu des infidélités de son cuisinier; il avait fait tapage, et n'y avait rien gagné. Un autre eût renvoyé ce domestique; mais le marquis était gourmand, et cet homme lui faisait d'excellentes sauces. Bagueville prit le parti d'examiner ses démarches de plus près, et de visiter, de temps à autre, son office et son garde-manger. Le cuisinier soutint cette guerre sourde avec avantage, en changeant fréquemment de cachettes. Elles furent successivement découvertes, et il fut enfin réduit à établir son dépôt hors de l'hôtel. Il passa une nuit tout entière à arranger le trou que vous connaissez. Il y faisait, dans le jour, plusieurs

voyages à la dérobée, et, quand le magasin était tout-à-fait rempli, il partait le soir avec un panier bien chargé, et allait faire bombance avec ses amis chez sa belle.

Le marquis avait donné un grand souper, ce qui avait retenu le cuisinier à l'hôtel plus tard que de coutume. Après le départ de ses convives, le marquis, au lieu de dormir, passa le temps à rêver à quelque mécanique propre à lui casser tout-à-fait le cou, et son appartement donnait du côté de l'amas de pierres. Il entendit le bruit du levier. Sans doute ce n'étaient pas les maçons qui travaillaient à cette heure ; ce ne pouvait être non plus des voleurs ; que diable ! on ne vole pas des pierres : c'était quelque chose pourtant, et le marquis voulut savoir à quoi s'en tenir. Muni d'une lanterne sourde, il descendit, chercha comme Kinglin, et, plus heureux que lui, trouva le trou découvert, mais absolument vide. Un amoureux ne pense pas toujours à tout, et le cuisinier avait oublié de replacer le pilastre. Le marquis ne savait que penser de ce trou qu'il n'avait pas vu la veille ; il sauta dedans, présenta sa lanterne de tous les côtés ; un peu de fromage à la crême attaché à la terre, quelques marrons glacés qui étaient tombés dans le fond, lui donnèrent la clé de l'énigme.

Il jugea que son cuisinier était incorrigible, et il se promit de lui faire, au moins, une niche dont il se souviendrait long-temps. La nuit même

où Kinglin s'était donné au diable, le marquis était retourné au dépôt, qui était déja passablement garni, et qu'il retrouva facilement, bien qu'il fût exactement fermé. Il saupoudra d'émétique et de rhubarbe, volailles et biscuits, et telle fut la cause de la violente évacuation de Kinglin, et de sa colère contre le diable. Il me semble, cependant, que loin de s'en prendre à lui, il lui devait de la reconnaissance, car s'il n'avait pas répondu à des questions qu'on ne lui avait pas faites sur les conséquences de ce repas, il avait, d'ailleurs, accompli l'oracle dans tous ses points. Kinglin avait trouvé un magasin de vivres qui n'appartenait à personne, puisque le cuisinier n'y avait aucun droit, et le marquis, en se ménageant le petit plaisir de purger ceux qui tâteraient de ces mets, avait évidemment renoncé à sa propriété.

Laissons M. de Bagueville et son cuisinier s'arranger comme ils l'entendront, et retournons à l'Hôtel-Dieu. Kinglin, parfaitement purgé, prenait de la santé pour dix ans, à l'aide de bons restaurans, seul remède que le médecin avait cru devoir lui prescrire, et qui avait le double avantage d'être très-agréable à prendre, et de ne rien coûter au preneur. Cependant le moment approchait où il faudrait sortir d'un lieu qui n'est pas établi pour les gens en bonne santé, et il était bon de penser à ce qu'on deviendrait. Kinglin était revenu des repas cachés sous des pierres;

d'ailleurs, la bonne chère ne suffit pas aux désirs d'un homme qui peut en former d'illimités. Le Bas-Breton, pour en finir, voulut avoir ce qui procure tout le reste, et il demanda à son démon où il trouverait un trésor qui ne fût à personne. « Dans les entrailles du Mont-Cénis est « une mine d'or inconnue... — Et comment veux-« tu que je l'exploite ? Comme tu voudras, cela « ne me regarde point. — Allons, voyons un « autre trésor.—Depuis le Pérou jusqu'au Groen-« land, l'or, l'argent, les diamans des naufragés « sont roulés par les vagues... — Et comment « veux-tu que j'aille prendre cela au fond de la « mer ? — Ce ne sont pas mes affaires. — Pas de « mauvaises plaisanteries, monsieur Lucifer. In-« diquez-moi un trésor que je puisse m'appro-« prier. — Un gros célibataire place tous les deux « ans, à fonds perdus, le fruit de sa parcimo-« nieuse économie. A mesure que la somme s'ar-« rondit, il enterre son argent dans un bois... « — Mais cet argent est à son maître. — Mais « ce maître doit mourir subitement ce soir, et « comme il se cache de ses collatéraux, qu'il craint « parce qu'il en agit mal avec eux, ils n'ont et « n'auront jamais connaissance de ce trésor : ce « soir donc, il ne sera à personne. — Et où est-« il ce trésor-là ? — près de Bordeaux. — Je se-« rai mort de faim avant d'y arriver. — Dame, « arrange-toi. — Va me chercher le trésor. — « Nous ne sommes pas convenus que j'irais : tu

« as demandé le don de deviner; tu l'as, mes « obligations sont remplies. »

Diable! diable! disait Kinglin en se grattant l'oreille, ce qui ne l'avançait de rien, et il se promenait de long en large dans sa salle. Il se promena jusqu'à ce qu'on lui rapportât sa chemise, son gilet et sa culotte, qu'on lui rendit en lui signifiant qu'il fallait faire place à d'autres. Il sortit et regagna son grenier, qu'il trouva loué à un nouveau venu, parce qu'il ne payait pas. Il avait bien dîné, et il pouvait se passer de souper; la soirée était belle, et quand on n'a rien à perdre, on peut dormir à la belle étoile; mais l'avenir? C'était toujours là ce qui le tourmentait, et cet avenir devait commencer le lendemain à l'heure du déjeuner. Il y rêva, dans les rues de Paris, jusqu'à onze heures du soir, et, se trouvant alors sous les piliers des Halles, il se coucha, et s'endormit d'un profond sommeil.

Il fut réveillé assez tard par un colporteur de billets de loterie, qui criait d'une voix aigre : On la tire aujourd'hui. « Voilà, dit Kinglin, une « ressource qui me dispensera de m'ensevelir dans « les entrailles du Mont-Cénis, dans le fond de la « mer, et de faire le voyage de Bordeaux. » Il entre chez un fripier, lui présente son gilet, en tire quinze sous, et demande à son diable quels sont les numéros qui vont sortir : « 7, 32, 49, « 65, 81. » Et Kinglin court au prochain bureau; il met douze sous sur ce quine : le buraliste lui

rit au nez en faisant sa mise. « Rira bien qui rira « le dernier, lui dit Kinglin, en prenant son « billet. » Et avec les trois sous qui lui restent, il achète une livre de pain, qu'il humecte de deux verres de tisanne, se promettant bien de dîner comme un prince.

Midi sonne, la roue a tourné, l'aveugle déesse a rendu ses décrets, et le diable s'est montré fidèle à tenir ses engagemens. Les cinq numéros sortis assurent, à Kinglin, environ soixante-quinze mille livres. Il retourne au bureau ; le buraliste ne rit plus ; il avance un fauteuil à l'enfant gâté de la fortune, et lui dit, en soupirant, que le lot est trop fort pour être payé ailleurs qu'à l'administration générale ; mais qu'il espère n'y perdre rien. Kinglin ignore que les buralistes ne se bornent pas à cinq pour cent de bénéfice sur les mises, et qu'ils rançonnent impitoyablement le pauvre diable qui regagne une fois, en sa vie, une faible partie de ce qu'il a perdu au plus sot et au plus fripon de tous les jeux : il faut que son homme s'explique clairement. Kinglin, qui n'est pas toujours bête, l'envoie promener ; il prend un fiacre, il trotte à l'administration, on lui pèse ses espèces, les sacs s'amoncèlent dans la voiture, et il se fait conduire sous les piliers des Halles, chez M. Rubit, le plus famé et le mieux fourni des fripiers de ce temps-là.

On ne laisse pas soixante-quinze mille livres à

la garde d'un cocher de fiacre, bien qu'il s'en trouve de très-probes parfois, ce qui, pourtant, n'est pas commun. Kinglin envoie son cocher faire une battue aux environs, il revient avec tailleur, lingère, chapelier, cordonnier, perruquier et fourbisseur. Le fiacre est d'abord transformé en boutique de coiffeur. Le Bas-Breton est assis sur la partie basse, entre les deux banquettes, un bras sur chacun des coussins chargés de ses sacs. Le perruquier, à genoux, tantôt à une portière, tantôt à une autre, parvient à le raser, le papillote, le frise et le poudre à blanc. La canaille et les imbécilles s'amassent autour du fiacre, selon l'usage de Paris, où on semble n'avoir vu le monde qu'à travers le trou d'une bouteille; on hue, on siffle le nouvel enrichi, qui jette une poignée d'écus à droite et à gauche, et pendant que la *gredinaille* se gourme et se roule dans les ruisseaux pour un écu de plus ou de moins, la lingère succède au coiffeur, à celle-ci le tailleur, à celui-là le cordonnier, le chapelier, et enfin le fourbisseur. Tous font leur métier à force de temps et dans la plus gênante des attitudes, et personne ne murmure, parce que Kinglin a déclaré qu'il ne marchande jamais, et l'artisan de Paris, laborieux et patient, se prête à tout pendant les six jours de la semaine, pourvu que le dimanche il se dédommage en prenant l'habit neuf, en cachant ses mains noires ou cal-

leuses dans des gants blancs tricotés, et en faisant, tant bien que mal, le monsieur dans la foule dont il est inconnu.

Un sac de douze cents francs vidé sur la place, Kinglin se fait conduire à un superbe hôtel garni qu'il avait remarqué en face de celui de son cousin le maréchal de France, qu'il compte bien narguer complètement à son tour. Il loue le plus bel appartement sur la rue ; il arrête un remise en attendant qu'il ait un équipage ; il prend un laquais que son hôte lui présente, en attendant qu'on lui ait trouvé un valet de chambre ; et il se fait servir un dîner somptueux, où rien n'est apprêté à l'émétique ni à la rhubarbe.

On ne passe pas d'une position désespérée à un état brillant, sans perdre un peu la tête : Kinglin, qui l'avait plus faible qu'un autre, la perdit tout-à-fait. Il arrêta d'abord qu'il satisferait toutes les fantaisies qui lui passeraient par le cerveau, et il lui en passa mille pendant qu'il dînait. Celle qui le chatouillait davantage était la fantaisie des femmes, qui est assez générale, qu'il avait essayée au séminaire, et qu'il pouvait maintenant satisfaire dans toute son étendue. Après s'être entretenu, en sortant de table, avec un carrossier et un bijoutier, il céda à un besoin plus pressant, peut-être, que celui de l'amour sur un cœur ulcéré, le besoin de la vengeance. Il écrivit à son cousin le maréchal de France, qu'il était informé du dérangement de ses affaires, et

qu'ayant besoin d'un hôtel, il désirerait acquérir le sien, qui, depuis cent ans, appartenait à la famille, et dont, par cette considération, il offrait cent mille francs au-delà de sa valeur.

Vous trouverez que le cousin Kinglin va vite pour un homme qui ne possède que soixante-quinze mille francs; mais la loterie se tire deux fois par mois, et Kinglin se promettait bien de ne pas s'en tenir à jouer le quine à dix sous.

Une idée saugrenue en amène quelquefois une bonne. Après avoir écrit à son cousin le maréchal de France, il écrivit à son cousin le maréchal-ferrant : « Vous m'avez envoyé six francs « quand j'étais pauvre, et c'était tout ce que « vous pouviez. Moi, je vous envoie cent louis, « et c'est moins que je ne peux; mais ne vous « gênez pas, mon coffre-fort est à votre service. »

La somme et les deux lettres expédiées, Kinglin se livra sans réserve à son goût favori. Or, comme il pressentait que Plutus ne doit pas trouver de cruelles, il ne se donna pas la peine de chercher un objet intéressant à qui il pût plaire. Il demanda à son démon où il trouverait une fille qui lui parût la plus jolie et la plus aimante. Le diable l'envoya à la Comédie Française, dans la loge du roi, et avant de partir, Kinglin mit de l'or en quantité dans ses poches.

Il n'y avait encore dans cette loge que deux femmes, l'une sur le retour, l'autre dans tout l'éclat de la jeunesse, et dont l'ensemble parut à

notre amoureux réunir ce qu'il pouvait imaginer de plus séduisant. Il aborda ces dames avec la noble hardiesse que donne l'opulence. La jeune personne lui parut timide, et il en augura bien ; il se déclara, on lui répondit avec candeur : la modestie jointe à la beauté, c'est plus qu'il n'en faut pour enflammer un cœur qui cherche à se donner. Rien ne rend éloquent comme une passion vraie : Kinglin parla bien, et, à la fin de la première pièce, on paraissait déja l'écouter favorablement. La tante (car c'est ainsi que la jeune dame nommait l'autre), la tante se mit en tiers dans la conversation, et parut flattée des sentimens que sa nièce inspirait. Pendant la petite pièce, Kinglin glissa quelque chose sur l'état brillant de sa fortune. Cela ne pouvait rien déranger aux dispositions, déja très-favorables, d'une jolie femme, et il crut s'apercevoir que celle-ci devenait plus attentive. A la fin du spectacle, il présenta le poignet. Un équipage simple, mais élégant, attendait les dames à la porte ; Kinglin renvoya son remise, et monta en carrosse avec elles ; on le retint à souper, et il fut servi avec cette délicatesse qui annonce l'usage du plus grand monde.

Pendant le repas, il apprit que ses hôtesses étaient de province, que la tante venait solliciter, à Paris, un procès d'où dépendait sa fortune, et qu'elle avait saisi cette occasion de faire voir la capitale à sa nièce. Kinglin avait ouï dire que le

bon droit ne suffit pas toujours, quelle que soit l'intégrité de nos juges ; il pensa qu'un millier de louis ne nuirait pas, dans l'esprit du rapporteur, à la bonté de la cause, et il les offrit franchement. On les refusa avec politesse, et certain air d'embarras lui fit soupçonner qu'on n'était pas en argent comptant. Il insista ; on se rendit, mais à condition qu'il recevrait une reconnaissance en bonne forme. Madame Latour passa dans son cabinet pour la faire, et le laissa seul avec la charmante Rose.

A la suite d'un prêt de mille louis, on peut hasarder quelques libertés. Kinglin s'en permit de très-prononcées, que l'innocence repoussa avec fermeté, mais sans aigreur : la vertu est toujours assez forte pour imposer au vice. Cependant l'amour, le vin, les liqueurs rendaient Kinglin entreprenant comme un page; il ne se possédait plus. Rose, incapable de ces éclats qui nuisent toujours à la réputation d'une femme, se contentait d'opposer des mains très-actives aux attaques multipliées du téméraire; en se défendant, elle marcha, malheureusement, sur la queue de sa robe, et broncha; Kinglin la poussa; elle tomba sur une ottomane, et ma foi...

La pauvre petite pleura en se relevant, et Kinglin recueillit et essuya ses larmes. Effrayé de l'indignité de sa conduite, il supplia Rose de ne rien faire paraître devant sa tante; il lui jura qu'il l'épouserait aussitôt qu'il aurait rempli les

formalités d'usage. Rose parut rassurée par cette promesse; ses jolis yeux se séchèrent; madame Latour rentra, ne s'aperçut de rien, et Kinglin les invita, l'une et l'autre, à venir dîner chez lui le lendemain.

En rentrant à l'hôtel, il trouva un officier que son cousin, le maréchal de France, avait chargé de répondre, verbalement, à sa lettre impertinente. La réponse fut excessivement dure, et Kinglin était fier, surtout depuis qu'il était riche. Il ferma sa porte; mit l'épée à la main, bien qu'il ne sût pas se mettre en garde, et reçut, à travers le bras, un coup qu'il fut très-heureux de n'avoir pas reçu ailleurs. Sa blessure le désespéra, parce qu'elle pouvait retarder un mariage dont la douce expectative lui tournait la tête. Il ne changea pourtant rien à ses dispositions du lendemain, parce qu'on dîne très-bien avec un bras en écharpe. C'est même un moyen à peu près sûr de paraître plus intéressant.

Le dîner fut tantôt gai, tantôt sentimental. Il faisait excessivement chaud, et madame Latour fut prendre l'air au jardin. Rose avait été surprise la veille, elle fut faible ce jour-là, et cela devait être : elle aimait pour la première fois, et elle estimait trop Kinglin pour douter qu'il tînt sa promesse.

Il en commença l'exécution au sein même des plus tendres caresses. L'aimable Rose voulut bien lui servir de secrétaire, et il dépêcha son laquais

à l'officialité, avec une lettre dans laquelle il exposait que sa conscience était engagée à rendre l'honneur à une jeune personne respectable, et sa blessure pouvant avoir des suites funestes, il demanda une dispense de bans. Comme ces dispenses se payaient bien, l'official les accordait toujours, pourvu que la demande fut colorée d'un prétexte plausible. Le laquais revint avec l'expédition en bonne forme ; il n'y avait que quatre jours à passer jusqu'à la célébration; Rose et Kinglin étaient dans l'enchantement. Madame Latour partageait sincèrement leur satisfaction. On se quitta avec peine, on se promit de se réunir le lendemain, et on passa le temps à monter, sur le meilleur ton, la maison de madame Kinglin.

Le futur époux, passionné pour sa belle, renonça, en sa faveur, aux projets d'élévation qui l'avaient si long-temps occupé. Il ne voyait plus de bonheur que dans l'union de deux cœurs bien assortis, et il ne désira connaître l'avenir que pour combler son épouse de tous les dons de la fortune. Il devina les numéros du prochain tirage, et joua la plus forte somme qu'on puisse mettre sur un quine. A cette opération succédèrent les festins, les doux épanchemens, les emplettes de toute espèce. Un nombreux domestique fut choisi par Rose et sa tante, à la prière de Kinglin, qui ne s'entendait pas à cela; pour dernière preuve de confiance et d'estime, il leur abandonna l'ad-

ministration de ses finances; enfin, le jour très-long, qui devait être suivi du jour le plus heureux, Kinglin, dont la blessure allait bien, sortit, malgré les tendres prières de Rose, pour aller acheter un riche écrin, qui devait ménager une agréable et dernière surprise, et le notaire fut mandé pour le soir.

Après avoir tout acheté, tout payé, Kinglin n'avait plus, chez lui, qu'une douzaine de mille francs; mais la loterie allait amener des millions, et il se promettait bien de toujours prodiguer l'or, de combler de bienfaits continuels celle qui l'enivrait de plaisirs. Il revint, son écrin en poche, pressé de voir Rose parée et embellie de ses diamans. Il entre... personne. Rose, sa tante, les valets, tout est sorti. Il interroge le maître de la maison. On lui répond que ces dames et leurs gens sont allés l'attendre à l'hôtel qu'il a acheté, et où il doit s'établir le soir. Kinglin n'a pensé à rien de cela, et il commence à entrevoir du galimatias. Il va à son armoire; sa caisse est partie avec ces dames, et au lieu de son argent, il trouve un billet : « Quand une fille rencontre « un benêt, elle le dupe, c'est la règle. Puisse la « leçon, M. de Kinglin, vous être profitable! »

Kinglin jure, tempête, tonne, écume; il n'est pas au bout : certaine incommodité se manifeste d'une manière effrayante, et il s'en prend au diable qui l'a si cruellement trompé. « Je « t'ai répondu, lui dit l'esprit, et je te répon-

« drai toujours juste. — T'avais-je demandé une « catin ? — Tu m'as demandé où tu trouverais « une fille qui te paraîtrait la plus jolie et la plus « aimante. Rose t'a paru un objet enchanteur ; « Rose t'a paru animée par la plus pure et la plus « vive tendresse : Rose est donc précisément ce « que tu as voulu. — Mais l'honneur, les mœurs, « la délicatesse ? — As-tu pensé à rien de tout « cela ? — Et que puis-je faire de mieux à pré- « sent... ? — Prends des pilules. — Des pilules ! « Et mon argent ? — Il est perdu. — Ce n'est pas « que j'y tienne ; mais être aussi indignement « joué ! Il faut que je me venge, que je dépouille « la perfide. Où la trouverais-je ? — Au Palais- « Royal. — Qu'y fait-elle ? — Elle se moque de « toi avec un maître d'armes, dont elle avait fait « un de tes valets, et qui l'a aidée à te dévaliser. « — Un maître d'armes ! Il me tuera. Il vaut « mieux aller demander justice à la police. — Et « de quoi ? Tu ne sais donc pas que dans un pays « bien policé, il est permis de se ruiner pour « une gourgandine, mais qu'il est défendu de lui « rien reprendre, eût-on mis à la mendicité, pour « elle, sa femme et dix enfans. — La jolie mé- « thode ! — C'est la vôtre, et vous vous croyez « le peuple par excellence.

« Ah ça, puisque nous voilà en train de cau- « ser, fais-moi deviner les motifs de la conduite « de cette fille-là, qui me paraît inexplicable. « Elle m'a escroqué trente-quatre mille francs ;

« mais, en restant avec moi seulement un an, elle « se fût gorgée d'or. — Tu lui étais insupportable. — Bah! — Et la signature du contrat ne « laissait pas de l'embarrasser. Pour conserver le « nom sous lequel elle s'est annoncée à toi, il « fallait qu'elle fît un faux, et, pour ce délit-là, « on est pendu. — C'est ce que je lui souhaite. « — C'est ce qui lui arrivera quelque jour. »

Heureusement, Kinglin avait dans sa poche son billet de loterie, dont mademoiselle Rose fût sans doute devenue propriétaire; s'il eût jugé à propos de lui avouer son commerce avec le diable, et ses moyens de se procurer de l'argent. Une indiscrétion de cette espèce l'eût singulièrement embarrassé, car il lui restait dix louis au plus, et l'habitude de gagner sans travail, et celle de dépenser sans discernement, qui se contracte avec tant de facilité, lui eussent rendu bien dures des privations qu'il comptait ne plus connaître, et qu'il eût fallu supporter jusqu'à un second tirage. Il attendit le premier en contractant des dettes, et sans autre dissipation que la triste et utile société de son chirurgien, qui, parfaitement d'accord avec le diable, lui fit prendre des pilules par *picotins*.

Le moment arriva où il devait monter à un degré d'opulence inconnu même à des princes du sang royal. Plein de joie, il se rendit, pour la seconde fois, à l'administration générale, conduit par sa confiance en la véracité de son démon. Il

était attendu par quelques-uns de ces messieurs à qui on marque beaucoup d'égards, et qu'on n'aime à rencontrer nulle part.

Les cinq numéros étaient à peine sortis, que le buraliste, effrayé de l'énormité du lot qu'avait gagné Kinglin, tira à part le lieutenant de police et les administrateurs généraux. Il leur annonça qu'il y avait douze millions à payer à un homme à qui on venait de compter soixante-quinze mille livres, qui avait la manie de jouer le *quine sec*, et le bonheur de toujours gagner. Monseigneur de la police, qui devinait tout ce qu'on lui disait, sentit qu'en quatre mises un tel joueur devait écraser la loterie, et épuiser le trésor de sa Majesté. En conséquence, il donna, avant de se retirer, des ordres précis à cinq ou six des messieurs ci-dessus mentionnés.

Kinglin avait un air triomphant en entrant dans les bureaux; il regardait, avec complaisance, douze à quinze crocheteurs, qui devaient, à trente sous par tête, ployer sous le poids de la plus forte somme qu'ait jamais palpée un particulier. Il exhiba son billet d'un air tout-à-fait gracieux; l'administrateur qui le prit, le mit en pièces; les cinq à six messieurs le prirent par les bras et par les jambes, et, sans égard pour ses clameurs et ses jurons, ils le portèrent dans un fiacre, en assurant, d'un ton de bonhomie, aux gens qui se trouvèrent sur leur passage, que Kinglin était un fou, qui prétendait qu'on lui payât le quine,

sans qu'il eût mis à la loterie, et qu'ils le conduisaient à Charenton.

Il fut traité, dans cet hôpital, d'après l'opinion que les gens de la police n'avaient pas manqué de donner de lui. On lui prodigua douches et remèdes. Plus on le tourmenta, plus il se répandit en injures contre les fripons qui déchirent les bons billets, et qui font mettre les gagnans entre quatre murs. Plus il parlait de son quine, plus on augmentait les douches et les remèdes. On les augmenta au point, que Kinglin, n'y pouvant plus tenir, rossa complètement deux frères de la Charité. La communauté se rassembla à leurs cris, et tomba en masse sur le pauvre Breton; on le saisit, on le lia, on le fouetta jusqu'au sang, et on le jeta, nu, dans un cul-de-basse-fosse.

« Il faut avouer, dit-il, que je suis bien à plain-« dre, et c'est moi qui l'ai voulu. Quand je cul-« tivais la terre, j'étais mécontent de mon sort; « sans cesse heureux dans l'avenir, j'ai eu la ma-« nie d'être duc de Bretagne, maréchal de France, « intendant, pape. Je me suis fait moquer de moi « par la noblesse et la robe de Rennes; j'ai été « obligé de vendre mes chemises pour vivre, et « je me suis fait chasser du séminaire. Cet avenir, « dont la connaissance était l'objet de tous mes « désirs, se dévoile à mes yeux : je suis sur le « point d'être empoisonné avec de l'émétique, je « reçois un coup d'épée, une fille me vole mon « argent et ma santé, enfin, on m'enferme à Cha-

« renton, où on me donne le fouet, où on me « traite d'une maladie que je n'ai pas, et où on « me laisse celle que j'ai... C'était bien la peine de « me faire sorcier! Avais-je besoin de rien savoir! « sinon que la terre nourrit celui qui travaille? « Et ne suis-je pas fou, en effet, de n'avoir pas « continué à manger, en paix, mon pain noir et « mes féveroles? »

Ces réflexions très-sages, mais trop tardives, n'empêchaient pas Kinglin d'être fouetté deux fois par jour, et baigné quatre. Son corps n'était qu'une plaie, et sa tête commençait à se déranger tout de bon. Cent fois il avait prié, supplié, conjuré son démon de le tirer de là, et son démon, très-laconique, lui avait toujours répondu : *Nous ne sommes pas convenus que j'agirais.*

« Puisque tu ne veux pas agir, dis-moi, du « moins, quand je sortirai d'ici? — Quand tu « auras écrit au lieutenant de police. — Et que « faut-il que je lui écrive? — Que tu as eu, en « effet, le cerveau affecté, mais que les soins « charitables des bons frères t'ont rendu à la rai- « son; que la preuve la plus sûre que tu en puisses « donner, est de déclarer, et que tu déclares « n'avoir pas mis à la loterie; que tu renonces à « la somme exorbitante que tu as eu l'extrava- « gance de demander avec des éclats indécens, « et que tu espères que monseigneur daignera te « rendre la liberté. — Quoi! il faut que celui

« qu'on vole, qu'on enferme, qu'on maltraite, « s'abaisse à demander grace! — Ou continue à « recevoir le fouet et des douches. Ne vois-tu pas « que tu es une victime que demande l'intérêt « de l'état? — Écrivons, reprit Kinglin en sou- « pirant. »

Il n'est pas aisé à un fou, qu'on n'écoute jamais, d'obtenir du papier, des plumes et de l'encre. Kinglin fut fessé quatre jours encore, avant de trouver le moment de faire au supérieur la confession qu'il se proposait d'écrire au lieutenant de police.

Quand le supérieur vit ce pauvre diable doux comme un mouton, et renonçant à son quine, il s'applaudit singulièrement de lui avoir donné le fouet et des douches, et il regarda cette cure comme la plus belle qu'on eût faite dans la maison. Il donna au patient ce qui était nécessaire à la rédaction de son placet, et il y joignit une lettre pour le magistrat, dans laquelle il s'étendait, avec complaisance, sur ses moyens curatifs et sur leurs heureux résultats. Il finissait en certifiant, avec le plus profond respect, que son prisonnier était aussi sein d'esprit que lui-même. Le lieutenant de police rit, dans sa barbe, de la vanité et des talens prétendus du cher frère supérieur; il signa la sortie de Kinglin, et il ordonna, à celui qu'il chargeait de l'aller mettre dehors, de lui défendre, tout bas, de jamais jouer le quine sec, ni même le quaterne, à peine

d'être mis à Bicêtre, et étranglé dans un cachot.

Ce n'est pas que le lieutenant de police, qui n'était pas sorcier, crût à l'existence de ceux qu'on disait tels. Il se défiait du bonheur du Bas-Breton, et comme la loterie doit être tout à l'avantage du gouvernement, il faut faire en sorte que tous les pontes y perdent, ce qui arrive assez généralement.

La défense expresse du lieutenant de police était fort inutile. Kinglin était revenu de tous les jeux qui mènent à Charenton, et il pensa à monter assez haut pour n'avoir plus à craindre l'autorité arbitraire des gens en place, qui ne s'exerce, communément, que sur les gens qui n'ont pas de consistance dans le monde. D'abord il voulut être prince du sang, avec un apanage considérable. Son diable lui démontra que sa puissance ne pouvait faire qu'il ne fût pas le fils de Jérôme Kinglin, et qu'il n'y avait pas de généalogiste qui pût l'agréger à la race des Bourbons, déja très-féconde en apanagistes. Kinglin voulut, au moins, être fermier-général ; le diable lui répondit que rien n'était plus aisé, moyennant un présent considérable au contrôleur-général, et un fort pot-de-vin à la compagnie, qu'il pourrait payer avec le produit du premier quine. Kinglin fit la grimace, et se tut un moment.

« Parbleu, reprit-il, je suis bien bête de me « borner aux rangs inférieurs, tandis qu'il ne m'est « pas plus difficile d'occuper le premier. Un

« royaume ne s'achète pas; ainsi, pas de diffi-
« cultés à ce que je sois roi de France. Je serai le
« premier de ma race, car il y a commencement
« à tout, et, une fois sur le trône, je jouerai à la
« loterie tant qu'il me plaira, et j'enverrai, à son
« tour, le lieutenant de police à Charenton, où
« je le ferai fouetter, ainsi que tous les frères
« fouetteurs. Voyons, comment s'y prend-on pour
« être usurpateur? — Il faut, d'abord, être heu-
« reux, et tu ne l'es pas. Il faut être né avec de
« grandes qualités, et tu n'en as que de très-min-
« ces. — Ah! cela vous plaît à dire. — Es-tu un
« général consommé? Jouis-tu de l'estime de la
« nation, et de la considération des étrangers?
« As-tu une tête organisée de façon à tout voir
« et tout faire en grand? As-tu un parti considé-
« rable, des finances acquises ou du crédit? Quand
« tu auras tout cela, je te dirai, si tu m'inter-
« roges : montre-toi, et joue à chances égales ta
« tête contre une couronne. — Quoi! il en coûte
« la tête à ceux qui ne réussissent pas? C'est en-
« core pis que de gagner le quine. Dis-moi donc
« ce que j'entreprendrai, car tu sais bien qu'il
« faut que je prenne un parti? — Tu sais bien,
« toi, que je ne me suis pas plus engagé à con-
« seiller qu'à agir. »

Kinglin employa quelques jours à passer en revue toutes les professions honorables ou lucratives de la société, et son diable lui prouva, par des raisons aussi claires que solides, qu'il

n'en était pas une à laquelle il fût propre. Kinglin, entêté comme un Breton, se fâchait contre son diable, qui soutenait son dire avec un opiniâtre et imperturbable sang-froid.

Kinglin ne réfléchissait pas, et ne voyait pas que ses dix louis diminuaient à chaque projet nouveau, par le temps qu'il lui faisait perdre, et par la dépense que cause l'oisiveté. Il ne pouvait tarder à vendre une montre et une assez jolie bague, tristes restes d'un moment de splendeur, qu'on n'avait osé lui retenir à Charenton, et il ne se lassait pas de faire des châteaux en Espagne.

Comme il n'avait pas de quoi payer ses dettes, il n'était pas retourné à son hôtel garni, et comme il n'est pas amusant de s'occuper les jours entiers à penser à ses revers ou à s'entretenir avec le diable, Kinglin s'était lié avec un garçon-imprimeur, qui imprimait des almanachs de Liége à Paris, rue Saint-Jacques. L'imprimeur assurait qu'il s'en vendait quarante mille par an, quoiqu'il fût farci de plats mensonges et de niaiseries. Combien donc s'en vendrait-il, disait Kinglin, si je le faisais, moi qui annoncerais, avec précision, le beau et le mauvais temps, la paix et la guerre, les naissances et les morts! A cette seule idée, son imagination s'enflamme. Il lui reste sept louis; il peut en tirer quarante de sa montre et de sa bague; il n'en faut pas tant pour acheter une presse et du papier; il propose au garçon-impri-

meur une association et des avances. Celui-ci, qui n'a rien à perdre, accepte les propositions de Kinglin, sans s'embarrasser s'il se couvrira de ses frais, et voilà le ci-devant duc de Bretagne, connétable ou maréchal de France, pape, intendant, prince du sang, fermier-général et roi, auteur et éditeur, dans un grenier, d'un almanach écrit sous la dictée du diable.

Indépendamment du chaud, du froid, de la pluie, du vent, de la grêle, des éclipses de lune ou de soleil, il prédit le tremblement de terre qui renversa Lisbonne, Sétubal, Fez et Méquinez; il prédit la guerre qui allait ensanglanter ce globe qui s'écroulait sous nos pieds; il annonça la perte du Canada, la prise du Port-Mahon, le supplice de l'amiral Bing, la gloire de Frédéric, la déroute de Rosback, celle de Minden et de Crévelt, la mort du comte de Gisors, la fin honorable du chevalier d'Assas, la blessure du prince de Brunswick, etc. Il n'en fallait pas tant pour mettre un almanach en réputation : cependant celui-ci ne se vendait pas, parce qu'il n'était point couvert en papier bleu, qu'il n'était pas de la façon de maître *Mathieu Lænsberg*, *célèbre astronome*, qu'il n'offrait aucun de ses petits contes qui amusent les servantes et les enfans, que la vérité y était présentée dans le style de Kinglin, c'est-à-dire, dénuée des ornemens qui la font supporter à des gens qui ne sont pas sorciers; il ne se ven-

dait pas enfin, parce qu'il n'était pas l'almanach à la mode.

Kinglin et son garçon-imprimeur se désolaient, parce qu'ils se voyaient à la veille de manquer de tout. Kinglin demanda à son diable ce qu'il fallait faire pour débiter son édition : « Attendre, « lui répondit le démon. Tous les hommes cou-« rent au-devant du mensonge; les sots craignent « la lumière, les envieux la repoussent. Galilée « est mort dans les prisons de l'inquisition, pour « avoir deviné le mouvement de la terre autour « du soleil. »

Cependant un mitron qui apprenait à lire, et à qui il était indifférent de se servir d'un livre ou d'un autre, avait donné, à Kinglin, un petit pain pour un exemplaire de son diabolique ouvrage. A mesure que les variations de l'atmosphère arrivaient à la minute, ainsi qu'elles étaient prédites, le mitron était frappé d'étonnement et de respect. Il vanta son almanach à son maître et à sa maîtresse, qui lui rirent au nez, parce que le maître était un ivrogne, et que Kinglin annonçait que les vignes gêleraient; la maîtresse tirait les cartes, et se croyait infiniment au-dessus de tous les faiseurs d'almanachs nés et à naître. Mais, ma foi, l'incrédulité céda à l'évidence, quand la gazette de France donna les détails du désastre de Lisbonne. *La bourgeoise* fit cadeau d'un *Kinglin* à son bourgeois, le bourgeois le passa à son com-

père, le compère à sa prétendue, la prétendue à son confesseur, et le confesseur à son archevêque. L'archevêque, étonné de la conformité des prédictions avec les événemens, fit défendre l'almanach au prône, comme une production de l'esprit malin, et lança les foudres de l'église sur quiconque oserait le lire. Dès cet instant, les Parisiens, dignes fils du premier homme, et courant, comme lui, après le fruit défendu, coururent en foule chez Kinglin, et se moquèrent d'une religion qui tombait de vétusté, et que la persécution révolutionnaire a étayée pour quelques années encore. Quatre éditions du fameux almanach s'épuisèrent en six semaines, et le public oublia, pendant quelque temps, maître *Mathieu Lænsberg*, et même maitre *Nostradamus*.

L'auteur et son associé préparaient gaiement l'almanach de l'année suivante. Déja Kinglin avait écrit que M. de la Touche, officier trop peu connu, serait assiégé, dans Pondichéry, par une armée de quatre-vingt mille hommes; que, suivi de trois cents Français, il pénétrerait, la nuit, dans le camp des ennemis, leur tuerait douze cents hommes, n'en perdrait que deux, jetterait l'épouvante dans cette grande armée, et la disperserait tout entière. Il annonçait la catastrophe du malheureux Lally, la perte de Chandernagor, de la Corée, de Québec, de la Martinique, et la ruine du commerce français dans les deux Indes. Il se proposait d'imprimer cet ouvrage sur papier vé-

lin, de l'orner de vignettes de la façon de Longueil, et d'en faire relier cinq cents exemplaires en maroquin rouge pour l'usage de la cour, qui devait être très-flattée de ces prédictions, lorsqu'un incident qu'il ne prévoyait pas, bien que devin, dérangea la glorieuse et lucrative spéculation.

Depuis la maréchale d'Ancre, qui était aussi sorcière que Kinglin, on n'avait pas brûlé de sorciers en France, quoique rien ne soit si agréable au ciel, et aussi propre à ranimer la foi, que cette édifiante cérémonie. L'archevêque de Paris, ardent et zélé théologien, celui qui refusait les sacremens et la sépulture à ses frères en Jésus-Christ qui n'acceptaient pas, à l'article de la mort, la bulle *Unigenitus* qu'ils n'entendaient point, et le prélat pas beaucoup, cet archevêque imagina que rien n'ajouterait autant à la considération du clergé, et ne mortifierait plus la cour, avec qui il était au plus mal, que de faire griller, *de par Dieu*, un faiseur d'almanachs. Il dressa, contre Kinglin, une dénonciation adressée aux chambres du parlement assemblées. Cet écrit, absurde par le fond et la forme, ne pouvait être accueilli que dans un temps où la magistrature affectait de braver l'autorité du roi, qui s'efforçait de dissiper, par la douceur, les factions superstitieuses et les folles prétentions des cours de justice. Kinglin fut décrété de prise de corps, et il eût été indubitablement rôti, si l'archevêque ne se fût pas

avisé de faire imprimer sa dénonciation, qu'il regardait comme un petit chef-d'œuvre, tout-à-fait propre à préparer les fidèles au spectacle dont il comptait les régaler.

Le frère du compagnon de Kinglin, imprimeur aussi de son métier, travaillait à l'imprimerie de l'officialité. Il courut avertir les associés du danger qui les menaçait : il était temps; le décret venait d'être lancé; l'almanach indiquait le domicile de l'auteur, et les limiers de la justice allaient se mettre à ses trousses. Kinglin et son ami partagèrent trois cents louis, et, comme un homme se cache plus aisément que deux, ils se séparèrent, portant chacun leur petit paquet sous le bras, et ils furent chercher un autre gîte et prendre un autre nom.

Kinglin, après quelques momens de réflexion, frémit du supplice où l'avait exposé la connaissance de l'avenir. Il adressa de nouveaux reproches à son démon, qui ne l'avertissait jamais des accidens qui accompagnaient toutes ses entreprises, et le démon lui répondit encore qu'il ne s'était pas plus engagé à conseiller qu'à agir. « Et « à quoi donc, esprit infernal que tu es, me « mène l'art de deviner ? — A faire des sottises, « comme en feront tous ceux qui voudront fran- « chir les bornes que leur a prescrites la nature, « et à être plus malheureux que lorsque tu te con- « duisais d'après l'instinct qu'elle t'a donné. »

Kinglin, qui trouvait mauvais que le diable ne

le prévînt pas sur les choses les plus simples, ne pensa pas lui-même à l'interroger sur sa plus essentielle affaire. Au lieu de désirer des choses inutiles ou funestes, il aurait pu demander les moyens de recouvrer la paix de l'ame, premier bien dont les hommes s'occupent si peu. Il dut son salut à la prévention des huissiers, beaucoup moins adroits que les espions de la police. Kinglin, considéré comme sorcier, devait, selon eux, avoir l'air sinistre, l'œil hagard, les cheveux hérissés, les ongles allongés en façon de griffes; comme auteur, un habit sec, le ventre plat, et les joues cavées. Pendant les courts instans d'abondance et de calme dont il avait joui, il s'était passablement refait; sa mise propre et décente déjouait les alguazils, et, tous les jours, il passait auprès de quelqu'un d'entre eux sans en être remarqué. Il n'en était pas moins l'être le plus infortuné. Quand la grillade lui revenait à l'esprit, il croyait voir des huissiers dans tous les passans; il regardait autour de lui d'un œil inquiet; si on le fixait, il courait çà et là; le bruit du vent l'empêchait de s'endormir, et des songes affreux le réveillaient en sursaut.

Dans d'autres momens, semblable à l'autruche, qui croit que le chasseur l'a perdue de vue quand elle s'est fourré la tête dans un trou, il se persuadait qu'il suffisait d'avoir changé de domicile et de nom, pour n'être pas découvert. Il cherchait alors à s'étourdir sur sa triste situation. Il

fréquentait les spectacles, les bals, les promenades, où on ne penserait pas à le chercher, parce que tout le monde sait que les plaisirs innocens font, sur le commun des sorciers, l'effet de l'eau sur un enragé.

Il était à la Comédie Française. On allait donner une nouveauté de l'auteur à la mode, car la mode en France s'étend jusqu'à l'esprit, et il y a long-temps qu'on n'y veut plus de celui du Misanthrope. Quand cette pièce n'est pas jouée par l'acteur du jour, la bonne compagnie va au boulevart, et les comédiens ont bien de la peine à faire accepter des billets à leur tailleur, à leur marchande de modes, à leurs parens et à leurs créanciers.

Ce jour-là la foule était prodigieuse. Les amis de l'auteur, les femmes charmantes à qui il avait adressé des madrigaux, celles plus charmantes encore qui avaient écouté, avec bienveillance, la lecture de l'ouvrage, les enthousiastes de la scène française, ceux qui font métier de soutenir les pièces nouvelles, placés et groupés habilement dans toutes les parties de la salle, préconisaient le chef-d'œuvre qu'on allait entendre, disposaient ceux qui les entouraient à le trouver admirable, et ne balançaient pas à mettre l'auteur au-dessus de Molière, qu'il est plus aisé et qu'il serait plus sage d'admirer que de prétendre égaler. Pour contrebalancer cet engouement de coteries, s'étaient répandus, comme des fourmis, les écoliers

qui ne trouvent rien de supportable après Plaute, Aristophane et Térence; les jeunes gens qui trouvent tout mauvais, parce qu'il est plus commode d'improuver sans distinction, que de critiquer avec justesse, et de louer avec discernement; plus, les auteurs jaloux, les auteurs tombés, qui, par des sarcasmes lancés sous une enveloppe décente, préparent la chute de leurs confrères; enfin, les gens étrangers à l'art, qui vont à la comédie pour y parler affaires, chasse, chevaux, y nouer une intrigue ou la conduire à sa fin.

Entre tant de personnes si diversement affectées, et parlant de la pièce nouvelle d'une manière si différente, Kinglin ne savait quelle opinion adopter; mais l'amour-propre veut qu'on en ait une qui soumette, qui entraîne les autres, et notre faiseur d'almanachs se sentit chatouillé de l'idée de prononcer définitivement sur le sort d'un ouvrage dramatique, même avant la représentation : rien ne donne autant de consistance à un pauvre hère, dont la décision est justifiée par l'évènement. Kinglin consulta son oracle ordinaire, et, d'après sa réponse, il annonça que la pièce tomberait. Un malheureux auteur, qui se consolait de sa nullité par les disgraces des autres, sourit agréablement à Kinglin; un garçon brasseur, cousin de la cuisinière du poète qu'on allait juger, appliqua un vigoureux coup de talon sur le pied du prophète, en jurant que la pièce était excellente, et qu'elle prendrait malgré la ca-

bale. Kinglin, qui n'était pas endurant, répondit au cousin par un grand coup de poing sur l'œil; le cousin le prit aux cheveux, et le jeta sous la banquette; la garde, à qui il était égal qu'un parti ou l'autre l'emportât, mais qui était là pour maintenir l'ordre, voulut arrêter les deux champions. Le brasseur se saisit d'un fusil, meuble incommode et inutile dans un parterre, le prit à deux mains par le bout du canon, donna de la crosse sur la tête de ceux qui l'approchaient de trop près, et s'esquiva; les autres tombèrent sur Kinglin, embarrassé dans les jambes de ses voisins, lui meurtrirent de trente coups de bourrades l'estomac et les reins, le traînèrent au corps-de-garde, dont un sergent lui notifia qu'il ne sortirait qu'à la fin du spectacle.

Kinglin trouvait fort extraordinaire qu'après avoir donné son argent, il ne pût s'amuser qu'autant et de la manière dont les autres le trouveraient bon. Il trouva plus mauvais encore, que des soldats, entretenus des deniers publics, assommassent, à tort et à travers, des bourgeois rassemblés dans un lieu de plaisir. Il en demanda la raison à son diable. « C'est que l'homme est « né méchant, qu'il tend sans cesse à opprimer, « et que le sentiment de sa faiblesse le ramène « seul à ces égards qui lui en méritent de la part « des autres. Or, des soldats, dont le métier est « de tuer, des garçons brasseurs, vigoureux et

« grossiers, ne doivent connaître que le droit de « la force. »

Pendant que le diable tranchait du philosophe, à propos d'un billet de comédie, Kinglin fut vengé et son humeur calmée par le bruit des huées et des sifflets, qui parvint jusqu'à lui. Le parterre, à qui l'auteur n'avait pas adressé de madrigaux, ne permit pas que la pièce finît, et en dépit des femmes charmantes, des amis, de souteneurs de nouveautés, qui criaient à tue-tête : *A bas la cabale ;* malgré la patience imperturbable des comédiens, qui attendirent une demi-heure le moment de continuer, il fallut que le génie se laissât rogner les ailes ; le rideau tomba, Kinglin sortit du corps-de-garde, et il oublia les gourmades qu'il avait reçues, en répétant, d'un air triomphant, à ceux qu'il rencontrait : Je l'avais dit.

Il filait le long de la rue Dauphine, sifflottant un petit air, faisant jabot d'une main, se caressant le gros de la cuisse de l'autre, lorsqu'un homme lui dit à l'oreille : Entrez, monsieur, la société est superbe. « Je viens d'être battu et arrêté en très-bonne compagnie, se dit-il à lui-« même ; il pourrait m'arriver pis ici. Je veux « désormais tout prévoir, et interroger mon dia-« ble sur les conséquences de mes moindres dé-« marches. » Il lui demanda donc ce qu'il trouverait dans cette maison. « — La fortune. — Et

« quand j'en sortirai ? — Un sommeil paisible. —
« Et demain ? — La fortune. — A la bonne heure ;
« entrons. »

Il entre. Il voit une salle très-bien décorée, très-bien éclairée, un buffet où les rafraîchissemens se distribuent *gratis* et avec politesse, une longue table couverte d'un tapis vert, près de laquelle sont rangés circulairement, assis ou debout, un certain nombre de personnages de bonne ou mauvaise humeur. Au milieu de la table est un monsieur qui a devant lui des piles d'argent, des rouleaux d'or, et des cartes à la main. Kinglin regarde quelque temps, il conçoit la marche du jeu, et n'a pas besoin de l'intervention du diable pour deviner la cause du chagrin et de la joie qui passent alternativement d'un visage à l'autre.

Un jeune homme d'une figure intéressante jouait avec acharnement, et perdait des sommes considérables. Il souffrait d'autant plus qu'il s'efforçait de ne rien laisser paraître. Cependant sa poitrine se gonflait, les muscles de son visage étaient agités de mouvemens convulsifs, ses yeux enflammés ne cherchaient, ne fixaient que des cartes et de l'or : quelquefois il se tournait douloureusement vers le ciel. « Qui a pu, demanda
« Kinglin à son diable, imaginer cet affreux mé-
« tier-là ? — Parbleu, c'est moi. — Qui a pu ame-
« ner les hommes à le considérer comme un jeu ?
« — C'est encore moi. — C'est donc aussi toi qui

« pousses au meurtre, au suicide, à l'empoison-
« nement, au parricide, à tous les crimes enfans
« d'une aveugle fureur? — Quoi, tu es encore à
« reconnaître la main ennemie et puissante qui
« entraîne le genre humain d'excès en excès! ce
« sont là nos jeux à nous, et tu n'es qu'un sot. »

Bien que choqué d'une apostrophe déplacée, surtout à l'égard d'un gentilhomme Bas-Breton, Kinglin crut devoir en pardonner l'acrimonie pour sauver la fortune et, peut-être, la vie de celui auquel il s'intéressait. Il s'approcha de lui, et interrogeant son diable, aussi amicalement que s'il en eût reçu des complimens, il indiquait, à chaque coup, la couleur gagnante au jeune homme qui levait les épaules, qui continuait à jouer de travers, qui perdait toujours, et qui, excédé de s'entendre donner des conseils salutaires qui, disait-il, dérangeaient ses combinaisons, quoiqu'il n'en eût suivi aucun, les fit brusquement cesser par un : Hé f....., monsieur, mêlez-vous de vos affaires!

Kinglin, stupéfait de l'entêtement de ce jeune homme, passa de l'autre côté sans lui répliquer un mot. « Selon les apparences, se dit-il, je ne
« serais pas mieux reçu des autres; ainsi, taisons-
« nous, et, pour passer le temps d'une manière
« utile et agréable, voyons un peu ce qui se
« passe dans l'intérieur de certains individus,
« dont les figures annoncent une passion effré-
« née, et sachons comment ils doivent finir. »

A la fin de ce monologue, le jeune homme qui répondait si mal à la bienveillance qu'on lui marquait, se leva d'un air furieux, et sortit. « Où va-t-il, demanda Kinglin au démon? — Se « noyer. — Je cours l'en empêcher. — Garde-« t'en bien; c'est ce qu'il peut faire de mieux. « — Et pourquoi cela? La jeunesse a toujours « des ressources. — Aucune, quand elle a perdu « l'honneur. » Et le diable conta à Kinglin que ce jeune homme avait commencé par perdre ce qu'il possédait; que l'espoir de rétablir ses affaires l'avait porté à risquer le montant de plusieurs lettres de change que lui avait confiées un négociant dont il était le commis, et que la totalité venait de passer dans les mains du banquier. — « Tu as raison, dit Kinglin, qu'il se noie; la mort « est le seul asile qui lui reste contre l'infamie.

« Quel est ce gros coquin qui rit également « quand il perd et quand il gagne, qui ne sait « sur quelle épaule fixer la bourse de sa perru-« que, et qui embarrasse son épée dans les jam-« bes de ses voisins? — C'est un chanoine de « Notre-Dame, qui ne peut jouer dans son cloître, « qui se déguise pour venir ici, qui y perd tous « les ans la moitié de sa prébende, et qui mange « gaiement l'autre avec deux gouvernantes, dont « l'aînée a vingt-deux ans. — Je croyais que la « *bonne* d'un ecclésiastique devait en avoir au « moins quarante. — C'est ce que l'archevêque « lui a fait observer; mais, le chanoine a répondu

« à son éminence qu'il avait pris une gouvernante
« en deux volumes.

« Et cet autre qui se ronge un poing et s'ar-
« rache un côté de cheveux ? — C'est un notaire
« qui a reçu un dépôt qui devait être sacré pour
« lui. Il va le perdre en entier, et se brûlera la
« cervelle en rentrant dans son cabinet.

« Pourquoi cet officier de cavalerie déchire-t-il
« les paremens de son habit ? — On lui a donné
« vingt-mille francs pour aller en remonte, et le
« banquier est sur le point de mettre le régi-
« ment à pied. L'officier déshonoré se cachera,
« tombera dans la misère, se liera avec de mau-
« vais sujets, volera, assassinera, et sera rompu
« vif.

« — Que d'horreurs ! Ah !... pourquoi cet ado-
« lescent est-il si calme et si froid ? — Celui-là
« commence à jouer, et ne perd encore que des
« bagatelles. Bientôt il volera son père, et l'as-
« sassinera ensuite pour satisfaire librement une
« passion qui deviendra insurmontable. Égaré,
« hors de lui, il ira se livrer à la justice, et dans
« un moment de honte, de douleur, de remords,
« il s'étranglera dans sa prison.

« Ces gens-là sont donc nés avec des qualités
« perverses ? — Pas du tout ; ce sont des aveu-
« gles qui trouvent un abîme sous leurs pieds,
« et qui s'y précipitent. — Et le gouvernement
« laisse l'abîme ouvert ? — Il a besoin d'argent,
« le banquier en fournit. — Ce banquier est un

« fripon. — Et ceux qui l'autorisent ? — Que
« m'arrivera-t-il si je dis tout haut ce que j'en
« pense ? — Tu iras pourrir à la Bastille. — Je
« me tais.

« Il me semble, reprit Kinglin, après quel-
« ques instans de méditation, que je ne ferais
« pas mal de reprendre à ce coquin de banquier
« les dépouilles de ces malheureux, et de m'en-
« richir, puisque je ne puis les empêcher de s'é-
« craser : il n'est pas défendu de ramasser ce qu'un
« insensé jette par la fenêtre.

« Encore un mot avant que j'opère ; j'ai le temps
« de faire passer cet or du tapis dans ma poche,
« et plus on en perdra, plus je gagnerai. Quel
« est cet autre jeune homme qui hasarde ses louis
« en tremblant, qui palpite de crainte pendant
« qu'on tire les cartes, qui paraît si douloureu-
« sement affecté, et qui, cependant, a encore une
« forte somme devant lui ? — C'est un homme
« bien élevé, aimable, spirituel, honnête, qui a
« signé hier son contrat de mariage avec une fille
« accomplie qu'il adore, et dont il est tendre-
« ment aimé. Il avait touché la dot, qu'il allait
« avantageusement placer, lorsqu'il a été ren-
« contré par un être qu'il croit son ami, et que
« la banque paie pour amener des dupes. Ce
« drôle a usé d'adresse pour le faire entrer ici.
« C'est la première fois qu'il y vient, et il a joué
« d'abord quelques louis en plaisantant. Il s'est
« échauffé insensiblement, il s'enfile, et, dans ce

« moment, son unique désir est de regagner ce « qu'il a perdu. — Et ne jouera-t-il plus, si je « rétablis la dot dans son entier? — Il en est in« capable. — Faisons une bonne action. Ah! le « gouvernement ne veut pas fermer ces repaires! « je les fermerai, moi; je ferai sauter toutes les « banques.

« Écoutez, monsieur, dit Kinglin au jeune « homme, ce jeu-ci, que vous ne connaissez pas, « ressemble infiniment à la loterie, que je connais « beaucoup. Tous deux *sont des impôts sur les « mauvaises têtes.* Vous êtes comptable à votre « beau-père de la fortune de sa fille; vous l'êtes « de la vôtre à vos enfans à venir. Ne risquez plus « rien, et, en quelques coups, je ne vous laisserai « que le souvenir de l'orage qui est prêt à vous « accabler. » Le jeune homme, naturellement doux, ne prit pas ces conseils en mauvaise part. Cependant il ne concevait pas qu'un étranger qu'il n'avait jamais vu, pût être au courant de ses affaires. Il ne concevait pas davantage qu'il parlât avec cette assurance de fixer des chances qui semblent ne dépendre que du hasard. Il fut tenté de le croire fou; mais, comme il s'agissait de conserver ou de perdre l'objet le plus chéri, et que, dans ce cas, rien ne pouvait lui paraître indifférent, il cessa de jouer, pour voir comment Kinglin jouerait lui-même, et Kinglin, enchanté de sa docilité, conclut qu'en effet il n'était pas né joueur.

Le Bas-Breton a cinquante louis dans sa poche, il les joue à la fois. Il gagne, il double, triple, quadruple, quintuple, sextuple enfin, et enlève quatre mille six cents louis qui étaient sur la table. Au dernier coup, le banquier chercha de mauvaises défaites pour se dispenser de payer. Sept à huit joueurs, qui avaient perdu jusqu'à leurs montres, leurs boîtes et leurs bagues, sur lesquelles monsieur de la chambre avait donné de l'argent, et qu'ils ne pouvaient plus retirer, applaudirent à la ruine du banquier, qui ne leur rendait rien, et jurèrent que s'il ne payait à l'instant, ils le jeteraient par la fenêtre. Kinglin toucha ce qui lui était dû; il frappa sur l'épaule du futur époux, et sortit avec lui.

Quelques malheureux le suivirent : ils ne demandaient rien; mais ils avaient le teint livide, les yeux humides, et ils avançaient involontairement la main. Kinglin, élevé par une mère d'une foi robuste, possédait son écriture sainte. Il en parodia un passage d'un air de dignité, en donnant un rouleau à chacun de ces infortunés : « Allez, leur dit-il, et ne jouez plus. »

Il conduisit chez le meilleur restaurateur des environs celui à qui il allait rendre le plus signalé des services : « Un homme comme vous, « lui dit-il, ne peut pas me tromper; je le sais « de quelqu'un qui ne ment jamais. Voyons, « combien avez-vous perdu? — Bien près de dix « mille francs. — Les voilà. Soupons, et, pour

« l'intérêt de mon argent, je me prie de la noce. »

On ne trouve pas tous les jours des gens disposés à faire de pareils cadeaux. Si le jeune homme avait été frappé des discours de Kinglin, il admira son procédé si rare. « Oui, certes, lui dit-il, « vous serez de la noce ; vous ferez plus, vous « permettrez que je sois le plus sincère et le plus « chaud de vos amis. » A ces mots, si flatteurs pour Kinglin, succédèrent les embrassades, et aux embrassades, des questions bien naturelles en pareille circonstance. Le jeune homme voulait savoir qui l'avait obligé ; comment l'homme obligeant avait su qu'il se mariait et qu'il jouait la dot de sa future. A tout cela, Kinglin, devenu prudent, à ce qu'il croyait, répondit vaguement, prit le nom et la demeure de M. Rousseau, s'informa du jour et de l'heure où le bienheureux *oui* serait prononcé, et garda le plus profond silence sur ce qui le concernait personnellement. Rousseau respecta son secret : on servit ; le souper fut aussi intéressant qu'il devait l'être entre deux hommes, dont l'un était reconnaissant, et l'autre sensible au plaisir d'obliger. Ils se quittèrent tard ; ils se promirent de se revoir bientôt. Kinglin se retira chez lui, se coucha, et dormit d'un sommeil paisible, comme le diable le lui avait promis. « Ah ! ah ! dit-il, les bonnes « actions rafraîchissent le sang, et raniment le « cœur : j'en ferai tous les jours. »

Il s'était promis de fermer successivement,

par le plus lucratif des moyens, les maisons de jeu que le diable lui indiquerait. Ces maisons n'ouvrent qu'à midi, il n'était encore que huit heures. Il sortit désœuvré et ne sachant à quoi il passerait le temps : on bâille assez communément quand on n'a que de l'argent et point d'occupation.

Les cafés commençaient à se garnir. Une foule d'une activité remarquable se pressait dans celui de la Régence; il était égal à Kinglin de déjeuner là ou ailleurs. En prenant sa tasse de chocolat, il sentit quelque envie d'apprendre ce qui mettait en mouvement ce peuple qui parlait un français qu'il n'entendait pas. C'étaient des agioteurs, qui ont, en effet, leur dictionnaire particulier, comme les filous, les théologiens, les révolutionnaires, et une mise et une moralité qui les distinguent des honnêtes gens. Kinglin, bon par nature, délicat par habitude, ne concevait pas ce que c'est qu'un agioteur. « Ce sont, « lui dit le diable, des êtres qui ne tiennent à la « société que pour en dévorer la substance, et « qui engraissent ou maigrissent selon que la « misère publique augmente ou diminue. » Pour rendre sa donnée plus claire, le démon raconta une gentillesse qu'avait imaginée un de ces messieurs, et qui n'était qu'un de leurs tours de passe-passe assez ordinaires.

Les Anglais étaient débarqués en Bretagne ; le duc d'Aiguillon marchait contre eux, et un ga-

zetier, de moitié avec l'agioteur, avait imprimé que les Français étaient battus, et l'ennemi entré à Saint-Malo. De là, la grande agitation qui régnait parmi ces joueurs d'une autre espèce. Ils s'empressaient de vendre leur papier à vil prix; l'auteur de la nouvelle se hâtait d'en prendre ce qu'il en pouvait payer; la vérité, que sut Kinglin, est que, M. d'Aiguillon était vainqueur à Saint-Cast, et que les effets publics remonteraient considérablement quand la nouvelle de sa victoire se répandrait dans Paris. L'agioteur comptait bien revendre alors, et Kinglin ne trouva pas le moindre inconvénient à profiter de la baisse que venait d'amener l'intrigue. Il acheta aussi pour une somme considérable, et gagna effectivement le lendemain vingt-cinq à trente pour cent.

En sortant du café, il rencontra un malheureux étendu sur le pavé, exposant au public qu'il voulait attendrir, une plaie affreuse qui lui rongeait la jambe. Le premier mouvement de Kinglin fut de lui faire l'aumône; mais il réfléchit que six francs mal donnés sont un vol fait à l'honnête homme malheureux. « Pourquoi, de-« manda-t-il à son diable, la jambe de ce cul-de-« jatte ne guérit-elle point? — Il serait bien fâché « qu'elle guérît, sa plaie est son gagne-pain. C'est « un fainéant à qui on donne beaucoup, qui « s'enivre le soir, en se moquant des dupes qu'il « a faites dans la journée, et qui s'applaudit le

« matin en voyant sa jambe plus envenimée que « la veille.

« Et cette femme entourée de ses quatre en-« fans couchés à terre sur des haillons? — Autre « coquine qui n'a jamais été mère, bien qu'elle « ait fait plus qu'il ne faut pour cela. Elle a volé « ces enfans-là pour attirer la compassion, et elle « les pince de temps en temps pour les faire « pleurer.

« Quel est donc celui qui mérite que je lui « donne, car je veux continuer à donner, cela « fait bien dormir? — Vois-tu ce crocheteur qui « plie sous le faix sans se plaindre? — Il a l'air « gai et bien portant. — Pour avoir droit à tes « secours, faut-il n'avoir plus figure humaine? « Cet homme a une jolie petite femme, bien la-« borieuse et bien sage, qui l'a déja rendu père « de six enfans, et à qui il en fera encore six. Il « n'a que du pain à leur donner; mais il le mange « gaiement avec eux. — Courons, courons. » Et Kinglin met deux louis dans la main du croche-teur. « Je t'en donnerai autant tous les mois; « ménage tes forces; fais des enfans à ta petite « femme : les secours augmenteront avec ta fa-« mille. »

Il alla ensuite de tripot en tripot. Partout il vengea les victimes des banquiers, en leur enlevant jusqu'à leur dernier écu. Il se trouva à la fin du jour possesseur d'une somme énorme; et, fidèle à la promesse qu'il s'était faite de ne rien

entreprendre sans interroger son diable, il lui demanda ce qui lui arriverait s'il cherchait à augmenter sa fortune. « Tu seras assailli par les in-
« quiétudes, et tu t'imposeras les privations,
« compagnes inséparables de l'avarice. — Ne pen-
« sons plus à thésauriser; cherchons à jouir de
« nos richesses raisonnablement, et, par consé-
« quent, sans regrets. — Il n'était pas nécessaire
« de te donner au diable pour trouver cela. —
« J'éviterai les filles, les intrigans, les flatteurs,
« les libertins. — Comme tu voudras. — Je vi-
« vrai avec des gens aimables, aimans, bons, sur-
« tout. — A la bonne heure. — Et, pour prolon-
« ger cette manière agréable d'exister, je placerai
« avantageusement mon argent. Que deviendra-
« t-il si je le confie au gouvernement? — Zéro.
« — Si je forme une entreprise de théâtre ? —
« C'est le moyen le plus sûr de faire banque-
« route. — Si je m'associe à un négociant famé ?
« — Il fera ses affaires aux dépens des tiennes. —
« Si j'achète une grande charge ? — Tu augmen-
« teras le nombre des ignorans décorés. — Si je
« fais valoir mes fonds sur la place ? — Tu ne
« seras plus qu'un usurier. — Et que diable fe-
« rai-je donc ? — Je ne conseille jamais. — Ah!...
« si j'achète cette belle terre qui est à vendre
« dans ma province ? — Tu releveras l'éclat de
« ta race, et, si tu te conduis comme tu le pro-
« jetais tout à l'heure, tu auras, dans ta vie, quel-
« ques momens de bonheur pur : c'est tout ce

« que l'homme peut espérer. — Achetons la « terre. »

Kinglin va chez le notaire chargé de vendre ; il prend les renseignemens nécessaires, il marchande, il conclut ; il dépose ses fonds, il signe le contrat, et il ne pense plus qu'à la noce où il doit s'amuser le lendemain.

Une noce est une fête où on a un peu plus, un peu moins de plaisir, où on boit, danse et rit avec des gens qui se conviennent plus ou moins. Ce qui peut y arriver de pis, c'est de se donner une entorse, et pour semblables niaiseries, ce n'est pas la peine de déranger le diable de son enfer : ainsi pensait le prévoyant Kinglin. Il se mit comme un prince, et fut prendre de bonne heure son ami Rousseau, qui le présenta à sa future et à son père, comme le meilleur de ses amis, en observant pourtant un profond silence sur l'origine de leur amitié.

On partit pour l'église. Rousseau était enchanté ; sa maîtresse était rayonnante. Leur joie faisait, sur Kinglin, une impression qu'il n'avait pas encore éprouvée. Il pensa qu'une femme qui l'aimerait comme madame Rousseau aimait son mari, ajouterait beaucoup aux agrémens de sa terre. Il rêva à cela pendant la cérémonie, il y rêva en revenant, il y rêva plus que jamais pendant le dîner, et pour cause : on l'avait placé à côté d'une sœur de la mariée, qui lui parut aussi bien élevée que modeste et jolie. Il lui fit constamment sa

cour ; il lui sembla qu'il ne déplaisait point, et il en fut d'autant plus flatté, que la jeune personne ignorait qu'il eût une terre de quarante mille livres de rente, et qu'il fût de l'illustre maison de Kinglin.

Il dansa avec elle, et ne dansa pas mal pour quelqu'un qui n'a eu de maître que le désir de plaire. Un peu formé par l'usage du monde, et la société du diable, il entretint fort agréablement mademoiselle Caroline, quand elle jugea à propos de se reposer. On soupa, et il se trouva encore à côté d'elle, soit que ce fût l'effet du hasard, soit qu'elle eût disposé les choses en conséquence. Beaucoup d'amour, un peu de vin, et un grain de vanité, le portèrent à parler de son bien et à décliner son nom. Il comptait par-là avancer ses affaires auprès de la demoiselle, et se concilier les bonnes graces du père, qui changea, en effet, de visage au moment où le Bas-Breton se nomma.

Ce beau-père était huissier au parlement ; la plupart des convives l'étaient aussi. La révolution des visages fut générale ; les traits mignons de Caroline et ceux de Rousseau se décomposèrent aussi. Kinglin était trop préoccupé, et avait un peu trop bu pour s'en apercevoir.

Ces messieurs sentaient quel mérite ils pouvaient se faire auprès de nos seigneurs de la cour, en leur livrant un homme qu'on cherchait depuis si long-temps. Cependant, le plus grand nombre

pensait à part soi, qu'il serait inconvenant d'arrêter, au milieu d'une fête de famille, un individu que semblaient défendre les droits sacrés de l'hospitalité. Un d'eux, plus huissier que les autres, jugea que le devoir devait l'emporter sur les convenances ; il sortit sans rien dire, et fut avertir ses gens.

L'honnête Rousseau se rappela, en apprenant le vrai nom de son ami, la manière prophétique dont il lui avait parlé au tripot de la rue Dauphine, l'assurance avec laquelle il avait joué, et cette suite de prédictions accomplies ne lui paraissait pas tout-à-fait dans l'ordre de la nature. Bien qu'il fût ce qu'on appelait alors un esprit fort, il ne put s'empêcher de conclure qu'il pouvait y avoir un peu de magie dans tout cela. Il ne se crut pas moins obligé d'être reconnaissant envers un homme qui faisait un si noble usage de sa sorcellerie. Il connaissait le caractère froidement atroce de celui qui venait de sortir ; il prit à part son beau-père et ses confrères, et pendant qu'il s'épuisait en raisonnemens pour sauver le pauvre Kinglin, celui-ci, impatient de valser avec mademoiselle Caroline, sortit pour ramener les ménétriers, à qui on n'avait donné qu'une bouteille de vin par tête, et qui achevaient de s'enivrer au cabaret en face, pendant que les gens de la noce finissaient de souper.

A peine a-t-il le pied dans la rue, que douze à quinze gredins le saisissent par les quatre mem-

bres, lui ôtent son épée, le jettent dans un fiacre, et l'écrouent à la Conciergerie. Le geôlier le fait descendre dans le plus profond des cachots, lui met les fers aux pieds et aux mains, et l'attache au travers du corps, avec une chaîne de fer, à un poteau scellé dans le pavé, parce qu'il est de notoriété publique que les sorciers s'échappent à travers les murs ou par le trou des serrures.

Kinglin passa une nuit bien différente de celle que lui promettaient les charmes et l'amabilité de mademoiselle Caroline. La tête appuyée sur une pierre, le corps étendu sur un peu de paille infecte, il déplorait amèrement son sort. « Quoi, « disait-il, je serai brûlé pour avoir deviné qu'un « honnête homme allait perdre son argent et sa « maîtresse, pour lui avoir rendu l'un et l'autre, « et m'être fait un plaisir de partager leur joie à « tous deux ! Chienne de noce, où je croyais « n'avoir à craindre qu'une entorse ! Imbécille « que je suis, de n'avoir pas consulté mon dé- « mon ! Mais pour prévoir que je me trouverais « au milieu de ceux mêmes qui me cherchaient, « il aurait fallu être le diable en personne. Mau- « dite manie de pénétrer l'avenir, tu me seras « donc toujours fatale ! »

Le lendemain on le conduisit à l'interrogatoire. Le juge marqua tant de passion, le procès prit une tournure si vive, que l'accusé n'eut pas même le courage de consulter le diable sur son issue, qui n'était que trop claire.

Fort heureusement pour Kinglin, le roi, fatigué des tracasseries du parlement et de l'archevêque, exila le premier à Pontoise, et le second à Conflans. Le Châtelet fut chargé de suivre les affaires civiles et criminelles. Les pièces relatives au Bas-Breton furent examinées à leur tour, et ses nouveaux juges, jaloux de la suprématie que s'arrogeait le parlement sur les autres tribunaux, enchantés de prouver à la cour par excellence qu'elle faisait des sottises comme les autres, annulèrent la procédure par un décret qui portait que l'accusation roulant sur des chimères, l'accusé serait mis en liberté.

Kinglin, sorti de prison, oublia facilement, selon un usage heureux, ce qu'il avait souffert. Il goûta même quelques momens d'un bonheur pur, en pensant que ses fonds, déposés à propos chez le notaire, lui assuraient la paisible possession de sa terre, et il fut agréablement trompé en retrouvant le reste de son argent, ses bijoux, ses effets les plus précieux, qui avaient échappé à la rapacité et aux recherches des gens à scellés et à saisies. Il en était redevable à Rousseau, qui les avait prévenus en courant à son domicile au moment de son arrestation.

Il ne manquait à sa satisfaction que de faire dame d'une terre à clocher, mademoiselle Caroline, qui ne demandait pas mieux. Le père, qui ne s'était pas prêté à son malheur d'une manière directe, mais qui n'avait rien fait aussi pour le

prévenir, fut au-devant de lui quand il fut certain qu'il n'avait plus rien à craindre de la justice ecclésiastique ou séculière. Il le ramena facilement par quelques démarches amicales et polies, et rejeta tout ce qui s'était passé sur son confrère, qui n'était pas là pour lui répondre qu'il avait souvent fait pis.

Cependant, le souvenir de tant d'évènemens fâcheux avait rendu Kinglin extrêmement circonspect. Toujours en garde contre cet avenir, dont la connaissance devait être pour lui la félicité suprême, il vivait au milieu des craintes et des précautions. Jamais diable ne fut aussi occupé que le sien : il ne cessait de voyager de l'enfer à Paris, et de Paris en enfer. Si Kinglin toussait, il voulait savoir s'il ne devenait pas poitrinaire; avait-il froid, il demandait si c'était la fièvre quarte qu'il allait avoir, ou la tierce, ou la continue; prenait-il un verre de vin, il s'assurait qu'il ne lui monterait pas à la tête; un œuf frais, qu'il ne lui causerait pas d'indigestion. Son diable, toujours à son oreille, ne pouvait plus faire broncher une jolie fille, rendre une épouse infidèle, une prude féconde, ni désoler un vieux jaloux. Si ce diable eût été seul de son espèce, le genre humain fût promptement revenu à cet état d'innocence dans lequel végétaient tristement Adam et Ève, avant qu'ils fussent tentés de goûter d'une pomme moins tentante qu'un ananas. Mais, bien qu'il y eût de tout dans le

paradis terrestre, il n'y a pas d'ananas dans le pays où on a écrit l'histoire véritable d'Adam; ainsi, il faudrait être de bien mauvaise humeur pour reprocher au romancier de n'avoir pas donné la préférence à ce fruit délicieux. Après tout, il ne serait pas plus gai d'être damné pour un ananas que pour une pomme. J'espère que nous ne le serons pas du tout.

Revenons. Le mariage de Kinglin était arrêté, et vous pensez bien que, toujours timoré, il avait fait au diable toutes les questions possibles sur les qualités physiques et morales de mademoiselle Caroline. L'aimait-elle véritablement? L'aimerait-elle long-temps? Ne serait-elle pas tentée d'être infidèle? Conserverait-elle ses charmes autant que Ninon? Lui donnerait-elle de beaux enfans? ses couches seraient-elles heureuses, son lait de première qualité? Sa conversation serait-elle toujours vive et pourtant sensée, attachante sans pédantisme, et variée sans prétention? Les réponses de l'esprit malin furent toutes à l'avantage de mademoiselle Caroline.

Il était enchanté, le bonhomme Kinglin. Cependant il connaissait le goût de son diable pour les réticences qui lui étaient constamment fatales. La veille des fiançailles il craignit d'avoir omis quelque chose d'important; et, pour forcer l'oracle à répondre catégoriquement, il résuma, en quatre mots, toutes les interrogations faites et à faire. « Tu m'assures donc que je n'éprouverai

« aucun chagrin de la part de Caroline ? — Je « n'ai pas dit cela. — Ah, diable !... Hé, qu'ai-je « donc à craindre d'elle ? — Elle est exigeante, « emportée ; elle se contraint parce qu'elle veut « un mari ; mais quand tu seras le sien, qu'elle « n'aura plus d'intérêt à te ménager, le caractère « percera, elle te désolera, te tourmentera ; tu « la battras, elle t'empoisonnera. — Ah, bon « dieu !... Vite, écrivons au père que je lui rends « sa parole, et que je retire la mienne. »

Kinglin rompit, en effet, et très-brusquement avec le papa, dont les procédés antérieurs dispensaient de ménagement. Il se jeta dans le grand monde, ce qui est toujours très-facile quand on a de l'argent ; il fut accueilli partout, ce qui ne manque pas d'arriver quand on a de l'argent ; et il s'ennuya souvent, parce que l'argent, les meubles, les chevaux, les livrées ne sont pas le plaisir, qu'on croit fixer au milieu de tout cela, qui s'échappe et se réfugie quelquefois dans un grenier.

Kinglin ne rencontrait pas une jolie fille, qu'il ne sentît encore des démangeaisons de mariage, et elles avaient toutes un défaut capital qui l'arrêtait au moment de conclure. L'une était trop sensible pour n'aimer qu'un seul homme ; l'autre avait un penchant décidé à la prodigalité ; celle-ci était une étourdie, incapable de gouverner sa maison ; celle-là exigerait qu'il fût sans cesse aux petits soins avec elle, et qu'il l'épousât régulière-

ment deux fois par jour, ce qui est pénible à la longue. Kinglin se fâcha, et il eut tort : perfection et humanité, sont deux mots incohérens. Il ne réfléchit pas qu'il était lui-même un composé d'imperfections ; il déclama partout contre les femmes, qui, pourtant, nous valent bien, et il renonça au mariage, qui est quelquefois supportable.

Pour s'étourdir sur les désagrémens du célibat, il donna des dîners somptueux, après s'être assuré, selon sa coutume, qu'ils n'entraîneraient pas de suites fâcheuses. Il passait la matinée à ordonner son repas, quatre heures à en faire les honneurs, et la soirée à dire ou à écouter des sornettes, ou à remuer des cartes, ou à gober la poussière des Champs-Élysées : c'était autant de temps de passé.

Bâillant un jour au milieu de ses convives, qui cherchaient pourtant à lui plaire, et trouvaient charmantes les platitudes qui lui échappaient de temps en temps, comme à bien d'autres qui passent pour avoir de l'esprit, il lui prit fantaisie de savoir ce que pensaient précisément de lui ceux qui l'aidaient, de si bonne grace, à manger son revenu. Curiosité dangereuse, qui armerait la moitié de l'univers contre l'autre, si nous n'étions dans l'heureuse impossibilité de la satisfaire. La difficulté de se bien marier avait indisposé le Bas-Breton contre les femmes, la faculté de lire dans l'intention des hommes les lui fit

tous haïr. Tel le félicitait sur le noble usage qu'il faisait de son bien, et accusait, intérieurement, la fortune d'avoir comblé de ses faveurs un être aussi insignifiant. Tel autre louait la délicatesse de son esprit, et écrivait ses balourdises, qu'il se proposait de faire imprimer quand il en aurait un recueil complet. Un troisième lui demandait, pour vingt-quatre heures, cent louis, qu'il comptait bien ne jamais lui rendre. Un quatrième le comblait de marques d'attachement, et attendait le moment de l'entraîner dans de mauvaises affaires. Tous s'accordaient à penser que ses magnifiques dîners étaient trop achetés par l'ennui de le voir et de l'entendre; et la plupart ne venaient chez lui que parce qu'il est reçu parmi les gens bien élevés, qu'il faut savoir s'ennuyer quelquefois. Kinglin, outré, eut envie de leur reprocher les pensées offensantes ou malhonnêtes qu'il surprenait à chacun d'eux, et de les chasser avec éclat; mais le diable, consulté sur les résultats de cet acte de justice, répondit : « Tu « prouveras, jusqu'à l'évidence, que tu es sorcier, « à des gens considérés, qui le prouveront à des « gens puissans, et gare la grillade. — Il est pour« tant bien dur d'être traité avec cette indignité, « et de ne pas se venger. — Va voir ce que pense « de son oncle ce neveu qui le caresse tant, parce « qu'il est son héritier; quelle opinion a de son « général cet officier qui lui fait la cour, parce « qu'il en espère de l'avancement? Vois avec quel

« charme, avec quelle délicatesse ce jeune homme
« peint l'amour à cette femme qu'il se propose
« d'abandonner quand il aura obtenu ses faveurs;
« vois ce fils ingrat, qui désire la mort de son
« père, cette épouse, celle de son mari, ce frère,
« celle de ses sœurs. Vois le sourire sur leurs
« lèvres, le miel sur leur langue, quand ils ap-
« prochent des objets dont ils abrégeraient la
« carrière, si vous n'aviez pas des juges et des
« bourreaux. Vois ces infamies, et plains-toi!
« Tout parmi vous est fausseté ou perfidie. Tu
« ne diffères des autres qu'en ce point; ils ne
« soupçonnent pas les atrocités qui les menacent,
« et tu sais qu'on se moque de toi. — On ne
« s'en moquera plus, du moins à ma table. Je
« ferai bonne chère tout seul, ou avec Rousseau,
« qui, dis-tu, ne m'estime pas extraordinaire-
« ment, mais qui a pour moi une sincère affec-
« tion. »

Cependant Rousseau, très-attaché à sa petite femme et à ses affaires, n'était pas avec Kinglin aussi souvent que celui-ci l'eût désiré. La solitude, le désœuvrement, la jeunesse, une forte nourriture, ne sont pas des calmans qui éteignent le vœu le plus impérieux de la nature, et Kinglin jugea qu'il fallait lui opposer des occupations suivies, ressource des Pères du Désert et des Trapistes, contre la tentation : le commun des moines l'éloigne en y succombant.

A quoi s'occupera notre homme? Il ne savait

rien faire : il ne pouvait qu'être auteur. Les belles-lettres, d'ailleurs, ne lui étaient pas étrangères : n'avait-il pas rédigé un almanach, qui n'était pas plus soporatif que le *Fanal?*

Il chercha quel genre de production lui convenait davantage, et lui ferait le plus d'honneur. Le madrigal, l'idylle, les bouquets à Cloris, le ramèneraient à un sentiment qu'il s'efforçait d'éteindre; le poème épique, la tragédie, la comédie, étaient au-dessus de ses forces; il se décida pour la satire, genre facile, quand on se borne à une nomenclature qui dispense d'avoir des idées, et qui donne des lecteurs, parce qu'il flatte la malignité.

Voilà mon Kinglin feuilletant son Richelet, broyant du noir, et croyant diffamer ceux dont les noms s'arrangeaient, à tort et à travers, avec le rhythme. Son amour-propre gonfla à mesure qu'il accouplait des vers, et il éprouva le besoin insurmontable de faire résonner ses rimes à l'oreille d'autrui.

Un jeune auteur, plein de génie, demeurait dans son voisinage. Il se présenta poliment chez lui, son manuscrit à la main, et le força d'accorder quelque attention à la lecture de son ouvrage. Le jeune auteur voulut bien le trouver admirable, et le mot ne fut pas plutôt lâché, que Kinglin courut chez un imprimeur.

Il se modéra, pourtant, en arrivant à la porte. Sa belle ardeur céda au désir assez naturel de

savoir, avant que d'entrer, ce que lui vaudrait sa diatribe. « Quelques coups de pistolet, si tu « es brave; des coups de bâton, si tu ne l'es pas. « —Quoi! pour avoir fait de bons vers?... —Sur « quoi les juges-tu tels? — D'après le suffrage « d'un homme d'un mérite reconnu... — Qui t'a « loué, en reconnaissance du mal que tu n'as « pas dit de lui, ou par la crainte de celui qu'il « te plairait en dire. Analysons quelques-uns de « ces vers sublimes qui l'ont si vivement frappé. « Qu'est-ce qu'un siècle

Qui commence sa brillante *carrière!*

« Tu ne sais donc pas que le temps est la car- « rière même que vous parcourez, vous autres « mortels! Qu'est-ce que des graces

Qui désertent par *essaim.*

« Tu finiras, bourreau, par mettre trois abeilles « dans une ruche. Qu'est-ce que des femmes qui « étalent

Sur leurs *hideux appas*, trop dignement ornés,
Des lambeaux palpitans en *joyaux façonnés.*

« Je ne connais d'appas que ce qui plaît, ce « qui attire. Une femme hideuse est sans appas, « et celle qui charme n'est pas hideuse. On *fa-* « *çonne* en bagues, en bracelets, en boucles d'o- « reilles, en *joyaux* enfin, l'or, la perle, le dia- « mant. Quelle espèce de *joyaux* peut-on faire de

« membres palpitans? L'ouvrier qui *façonne*, doit
« se servir du terme *façonner;* mais un poëte!...
« barbare!... Il ne suffit pas de chercher à étourdir
« par de grands mots. Pour qu'une image soit
« belle, il faut qu'elle ne soit pas exagérée; il
« faut qu'elle soit vraie, surtout. Je ne finirais
« point, si je disséquais ceux de tes vers qui ne
« t'ont pas valu d'éloges.

« Quoique je ne me sois pas engagé à te don-
« ner d'avis, je veux bien te conseiller, pour cette
« fois, et sans tirer à conséquence. Fais des vers
« qui, peut-être, ne seront pas lus, mais qui ne
« te feront pas d'ennemis. La satire, qui attaque
« des individus dont on n'a pas à se plaindre,
« n'est qu'un libelle méprisable. Si Boileau n'eût
« parlé, dans les siennes, que des bons et des
« mauvais écrivains de son siècle, il y a long-
« temps qu'on ne le lirait plus. Ce n'est pas le
« coup de fouet qu'y reçoit Cottin, qui l'a fait
« mépriser, et l'injustice du poète envers Per-
« rault, n'empêche pas l'homme impartial d'ad-
« mirer la colonnade du Louvre. »

La leçon était sage; Kinglin eut le bon esprit d'en profiter. Il brûla son manuscrit et son Richelet, et se remit à bâiller, ce qui ne le brouilla avec personne.

En bâillant, il pensa à son cousin, le maréchal-ferrant, qui l'avait aidé dans sa misère, et qu'il oubliait depuis long-temps. Il lui écrivit une lettre amicale, et il ne bâilla plus. Il lui proposa

de se charger de quelques-uns de ses enfans, et il retrouva sa belle humeur. Il joignit un cadeau honnête à la lettre, et il dîna de meilleur appétit.

Une santé robuste, jointe à une continence rigoureuse, doit désorganiser la machine. Kinglin, malgré sa prévoyance, fut attaqué, tout à coup, d'une fièvre violente, accompagnée du transport au cerveau, qui ne lui permit plus de consulter l'oracle. L'ami Rousseau mit auprès de lui une garde entendue, et lui amena les deux plus célèbres médecins de Paris : c'est beaucoup trop.

Les gazetiers ne disent rien, quand le gouvernement leur défend de parler, et n'en remplissent pas moins leurs feuilles. Les dîners de Kinglin avaient fait quelque bruit, et sa maladie fut annoncée comme une chose qui devait intéresser, sinon le public, du moins les gourmets et les gourmands. Le cousin, maréchal de France, apprit que Kinglin était riche et garçon ; il envoya, régulièrement, demander de ses nouvelles, et, quand les médecins eurent prononcé qu'il n'en reviendrait pas, il alla s'installer dans l'appartement du mourant, qu'il n'approchait pas, parce que la maladie était contagieuse ; mais il avait l'œil à ce que rien ne fût soustrait.

Le cousin, maréchal-ferrant, lisait la gazette chez son curé. Il se mit en route, à pied, et se fit accompagner par sa fille Clotilde, parce qu'il fallait des soins au parent, et il louait un âne d'un

village à l'autre, quand la cousine était fatiguée de marcher et de porter son petit paquet. Il avait laissé ses autres enfans à la maison, malgré l'invitation du malade, de peur de causer trop d'embarras.

Quand ils arrivèrent chez Kinglin, ils trouvèrent le maréchal de France donnant ses ordres pour l'enterrement, et s'emparant des clés des armoires. Ils ôtèrent leurs souliers ferrés, et s'approchèrent du lit sur la pointe du pied. Le maréchal de France, chamarré de cordons et de ridicules, leur demanda, d'un ton arrogant, ce qu'ils voulaient. — « Je v'nons voir l'cousin. —Il « n'a pas de cousin de votre espèce. — Il en a « bien de la vôtre. — Qu'on sache que je suis « son unique héritier, et qu'on se retire. — Ah! « héritez tant qu'il vous plaira; mais souffrez que « je l'aidions jusqu'au dernier moment. »

A la fin de ce dialogue, que je n'ai pas écrit en bas-breton, parce que je ne le sais pas, la fièvre baissa considérablement ; le délire se dissipa avec elle, et Kinglin reprit toute sa connaissance. Il vit, devant son lit, le maréchal de France, l'œil sec et le teint animé ; le maréchal-ferrant, courbé au-dessus de sa tête, les mains jointes, retenant son haleine, et Clotilde se détournant pour essuyer ses jolis yeux avec le coin de son tablier. Il n'était pas besoin de consulter le diable pour les bien juger. Il fit signe, à Rousseau, d'avancer des siéges à Clotilde et à son père, puis, se

faisant soulever, il adressa, assez distinctement, ces mots au maréchal de France : « Allez-vous-en, « homme dur et intéressé. Si je meurs, voilà mes « seuls héritiers : qu'on m'aille chercher un no- « taire. » L'officier général entreprit d'excuser la manière dont il avait traité monsieur l'abbé à sa sortie du séminaire. Kinglin, malgré son extrême faiblesse, lui rit au nez en levant les épaules, et il fut obligé de sortir.

Après cet acte de justice, Kinglin se hâta de profiter du moment où il avait toute sa tête pour connaître son sort. « Comment les médecins ont- « ils pris ma maladie ? —Tout de travers.—Est-elle « mortelle ? — Non. — Que faut-il faire pour « guérir ? — Congédier tes deux docteurs, et « laisser agir la nature : ils la secondent, quel- « quefois ; mais il n'y a qu'elle qui guérisse. »

La nature, la diète et l'eau agirent, en effet, et si bien, que les accidens se calmèrent, et la fièvre disparut tout-à-fait. La convalescence fut longue ; mais Kinglin eut le loisir de connaître l'excellent cœur de la petite Clotilde, dont les soins ne se ralentirent pas. Ce n'était pas une fille *bien élevée*, faite comme les graces, et folâtrant comme elles. C'était une femme sensible, franche, gaie, une femme, enfin, comme il en faudrait beaucoup, car l'honnête homme a plus souvent affaire à la femme bonne qu'à la femme aimable. Kinglin demanda au diable quelle preuve de reconnaissance la flatterait davantage ? « Ta main.

« — Elle m'aime donc ? — Oui. — Beaucoup ? —
« Comme on doit aimer pour aimer long-temps.
« — Et je ne me repentirai jamais de l'avoir
« épousée ? — Jamais. — J'épouse la cousine. »

Le maréchal-ferrant fut étonné et charmé de la demande ; Clotilde y répondit avec la naïve candeur de l'innocence. Une affaire qui convient à tout le monde est bientôt terminée. Le mariage se fit à la grande satisfaction des parties intéressées, et on disposa tout pour aller habiter la terre, où madame de Kinglin, étrangère au grand monde, et où son mari, qui le connaissait trop, se proposaient de jouir librement d'eux-mêmes. Kinglin regretta Rousseau ; mais il éprouva bientôt qu'il n'est pas de perte dont une femme aimante ne console.

Le maréchal-ferrant s'établit au château avec sa famille, et s'accoutuma bientôt à faire le gros dos. Il avait du bon sens, ce qui vaut bien de l'esprit. La maman était une grosse réjouie, dont la tête était farcie de *rébus*. Elle faisait rire son gendre, quand il ne caressait pas sa femme, ou qu'il n'épanchait pas son cœur dans le sien, sous une allée solitaire. Les paysans du village aimaient beaucoup leur seigneur, qui n'était pas fier, et leur faisait du bien. Toutes choses allaient déja à merveille, et la grossesse de Clotilde les fit aller encore mieux. Kinglin était enchanté de son sort, quand un souvenir assez désagréable lui rembrunit l'imagination et empoisonna tous ses plaisirs.

Il se rappela qu'il devait acheter de si douces jouissances par sa damnation : c'est payer le bonheur au plus haut intérêt.

Dès ce moment, plus de repos, plus de gaieté. Les soucis, la tristesse, remplirent l'ame de Kinglin. Clotilde souffrait d'autant plus de ses peines, qu'elle en ignorait la cause. Les plus tendres caresses, les plus instantes prières n'avaient pu lui arracher son secret.

Il voulut savoir, au moins, si l'éternel bûcher ne s'allumerait, pour lui, qu'à une extrême vieillesse. Il allait demander, au diable, quel jour il mourrait, et ajouter, par cette fatale connaissance, aux maux que lui avait déja causés la sorcellerie, lorsque Clotilde se présenta, inopinément, les larmes dans les yeux et la plainte à la bouche. Elle accusa son mari de ne plus l'aimer. Se tairait-il s'il avait un autre secret? Ne le déposerait-il pas dans le sein d'une épouse qui en partagerait, qui en adoucirait l'amertume? Kinglin ne put résister à ces reproches. Il avoua, avec confusion, avec repentir, le pacte qui le perdait à jamais.

Clotilde, élevée chrétiennement, frémit, et n'osait plus vivre avec un réprouvé. Elle tremblait que la réprobation ne fût un mal contagieux qui se communiquât par la cohabitation. Jeune, et sans expérience, elle confia sa position alarmante à sa mère, en qui son confesseur lui avait re-

commandé d'avoir toujours une confiance sans réserve.

La grosse maman, qui ne s'effrayait de rien, s'écria qu'il serait affreux qu'un si honnête homme fût damné, et qu'elle n'entendait pas qu'il le fût. Elle arrêta que le bon curé du lieu lui mettrait le bout de son étole sur la tête, et lui réciterait l'évangile de St.-Jean, parce que l'évangile de St.-Jean et un bout d'étole ont une puissance prodigieuse; qu'on y joindrait celle de trois ou quatre exorcismes, et que, bon gré mal gré, il faudrait bien que le diable rendît la donation.

Le diable est toujours aux aguets; il ne néglige pas des intérêts aussi majeurs, et il ne se laisse pas souffler une ame de sang-froid. Il dit à Kinglin que s'il se tournait seulement vers l'église, il lui tordrait le cou. A cette menace, Kinglin jeta les hauts cris, et vite la grosse maman lui glissa, dans la poche de côté de sa culotte, un petit flacon rempli d'eau bénite, avec injonction expresse de ne pas se déculotter. Clotilde observa, avec sa naïveté ordinaire, qu'il était bon que l'évangile fût dit à l'instant, parce qu'il ne serait pas commode, pour son mari, de coucher avec sa culotte.

On partit pour l'église. Le diable, furieux de se voir joué, tournait autour de Kinglin, dont l'éloignait la vertu magique du flacon, et la grosse maman riait de sa colère impuissante. Monsieur

le curé se hâta d'opposer enchantemens à enchantemens. Kinglin écuma un peu, se tordit un peu les bras et les jambes, rapprocha un peu les coins de sa bouche de ses oreilles, et, à la suite de ces contorsions d'usage, la donation tomba aux pieds de l'autel. On dit même que l'ange gardien de Kinglin parut un moment au-dessus de sa tête, avec ses cheveux blonds, ses ailes azurées et sa tunique blanche.

Le curé confessa l'exorcisé pour la forme, parce qu'il n'avait pas le droit de l'absoudre de son crime abominable. Il le renvoya au grand pénitencier, le pénitencier à l'évêque, et l'évêque au pape. Clotilde, qui ne craignait plus la contagion, voulut faire le voyage de Rome avec son mari. Par la grace de Dieu, elle revint, dans sa terre, grosse de son second enfant, et quand elle entendait quelqu'un dire : Ah ! si je prévoyais ci, si je pouvais deviner ça, elle répondait pieusement : « Supportez le malheur que vous n'aurez pu éviter ; jouissez du présent quand il vous sera favorable, et laissez l'avenir au seul être qui puisse en percer les voiles, sans compromettre sa gloire inaltérable, ni son éternelle béatitude. »

MÉTUSKO,

OU

LES POLONAIS.

MÉTUSKO,

OU

LES POLONAIS.

TROISIÈME NOUVELLE.

Les Sarmates avaient perdu une partie de ces coutumes barbares, qui avaient rendu la moitié de l'univers connu méprisable aux anciens Romains. Les Romains modernes, déchus de leur antique splendeur, concentraient, dans la capitale du monde chrétien, les arts utiles ou agréables, à l'ombre desquels s'élevèrent, avec rapidité, les préjugés religieux et l'ignorance des principes, enfans dangereux de l'avilissement et de la langueur du corps politique.

Les papes régnaient par l'opinion ; les empereurs d'Allemagne se soutenaient par la force des armes, ou par les divisions qui agitaient l'Europe ; les faibles souverains opposaient l'intrigue à l'ambition ; les grands vassaux foulaient les

peuples, et le vulgaire naissait, travaillait et mourait pour des maîtres injustes et ingrats.

Les Sarmates, les Scandinaves et les peuples du Nord se rappelaient à peine leurs ancêtres, dont la valeur balança si long-temps la fortune des aigles romaines; mais les Sarmates, devenus Polonais, conservaient, au milieu des orages qui bouleversaient l'Europe, cette fierté nationale, ce courage fougueux, qui les distinguèrent toujours. Ils alliaient, selon l'usage de ces temps, des vertus grossières, et quelquefois sublimes, aux vices les plus révoltans; les plus hauts faits s'accordaient avec les pratiques les plus superstitieuses, et le christianisme avec des usages absurdes ou cruels, qu'avait consacrés la plus aveugle idolâtrie.

A la fin du douzième siècle, les Polonais étouffaient encore les enfans qui naissaient avec quelque imperfection; ils abrégeaient la vie des vieillards infirmes; les Palatins avaient droit de vie et de mort sur leurs paysans, et ne pouvaient être arrêtés pour aucun crime, avant d'en être juridiquement convaincus. Le viol, cet abus de la force, qui dépouille un sexe faible du droit si légitime et si doux de céder au vœu de son cœur, le viol n'était puni de mort que lorsque la femme, outragée dans son honneur et dans ses affections, refusait d'effacer, par le don de sa main, la tache que lui avait imprimée un amour féroce. L'esprit chevaleresque balançait seul ces institu-

tions monstrueuses, et maintenait une apparence d'ordre au milieu des germes de l'anarchie.

Cependant, un état faible, dont les membres étaient divisés d'intérêt ou d'inclination; des diètes où les affaires les plus importantes se discutaient le sabre à la main; le droit de mourir pour la patrie réservé aux nobles, qui seuls en avaient une; des armées intrépides, mais indisciplinables; tant de causes devaient mettre la Pologne sous le joug, et elle avait subi celui des empereurs d'Allemagne.

Ces fiers Polonais étaient devenus tributaires d'une puissance étrangère, qui alla jusqu'à nommer les maîtres qui devaient les gouverner. Rodolphe, que son mérite seul avait porté au trône impérial, et qui fut le fondateur de cette maison d'Autriche, qui fait, depuis des siècles, l'admiration et les malheurs du monde, Rodolphe appesantit le joug qui fatiguait les Polonais, mais qui n'avait pas éteint le caractère national.

Un Palatin, brave, magnanime, mais emporté, mais jaloux de ses droits, puissant par ses vassaux, par la considération dont il jouissait, instruit dans l'art de la guerre, par vingt ans de travaux, Métusko fit entendre, le premier, le cri *liberté,* toujours si cher aux Polonais.

Ce cri vole de Palatinat en Palatinat. Le nom de Métusko ranime l'espoir presque éteint, et commande la confiance. On se lève, on se rassemble, on marche sans ordre, et la valeur tient

lieu de discipline. Quelques détachemens de troupes impériales sont battus par des gentilshommes sans chef, mais conduits par le noble orgueil d'affranchir leur patrie. Une armée nombreuse se compose de cent corps, qui viennent, de toutes les parties de la Pologne, se réunir près de Canisco, et qui, d'une voix unanime, nomment, pour les commander, l'intrépide et ardent Métusko.

Le guerrier n'avait pas brigué l'honneur du premier rang. Il s'en sentait le plus digne, et il accepta, avec une noble franchise, le grade que lui conférait l'estime générale. Il jura de la justifier, et fut fidèle à son serment.

Parmi ceux qui s'étaient volontairement rangés sous ses étendards, on distinguait le jeune Sobieski, souche précieuse de cette famille, qui, depuis, illustra la Pologne. Il joignait aux qualités qui font les grands hommes une modestie rare, une extrême sensibilité, et ces agrémens personnels qui désarment jusqu'à l'envie. Élevé dans la haine des oppresseurs, loin d'une cour que son père méprisait, son adolescence s'écoulait au château de Moulnicza, où les exercices militaires occupaient la plus grande partie de son temps. Il employait ce qu'il en pouvait dérober à ses inférieurs et à ses égaux, à cultiver son esprit en secret, de peur de se rendre ridicule aux yeux de ceux qui faisaient alors de l'ignorance un des attributs de la grandeur.

A quelques lieues de Moulnicza, vivait, au château de Blonie, le vieux Polinski, jadis compagnon d'armes du père de Sobieski. Ils s'étaient couverts de lauriers ensemble, dans les guerres contre les Turcs et les Hongrois, et maintenant les glaces de l'âge les réduisaient à ne former que des vœux pour la liberté de leur patrie. Les deux vieillards se voyaient souvent, et les mêmes habitudes, les mêmes opinions politiques resserraient leur antique amitié.

Polinski avait une fille. Seize ans, une figure enchanteresse, une taille haute et bien prise, des formes déja prononcées, la douceur d'un ange, et un cœur tendre, voilà le portrait de Polinska.

Sobieski la vit pour la première fois, à cet âge où les organes se développant avec une force entraînante, l'homme semble né uniquement pour aimer; où son cœur, semblable à un foyer ardent, communique sa chaleur à tout ce qui l'approche. Sobieski vit Polinska et ne vécut désormais que par elle et pour elle. Il n'avait pas déclaré son amour, et la beauté, toujours observatrice, s'applaudissait de ne s'être pas prévenue en faveur d'un ingrat.

Dans une de ces fêtes où la gaieté s'allie à l'austère décence, où les jeux, les chants, la danse, le tumulte, la clarté mystérieuse des flambeaux, échauffent une imagination déja exaltée, électrisent un cœur déja tourmenté du besoin de

s'épancher, Polinska, alarmée d'un état si nouveau pour elle, s'échappe du milieu de la foule, et va chercher, sous une allée solitaire, ce calme des sens que ramène la fraîcheur d'une belle nuit. Assise sur un banc de gazon, elle rêvait, en effeuillant des lys, dont pourtant elle effaçait la blancheur.

Rien n'échappe à l'œil attentif d'un amant. Sobieski l'avait vue sortir. Comme elle, il était tourmenté par des désirs qui le pressaient, sans qu'il eût cherché encore à les bien définir. L'intimité qui venait de s'établir entre eux, et surtout les ténèbres enhardissent l'aimable jeune homme. Il est aux genoux de Polinska; il parle, et elle tressaille de plaisir; il fait l'aveu de sa tendresse avec cette candeur qui en atteste la sincérité; Polinska avait toute son innocence, et l'innocence ne sait pas dissimuler : elle ne répondit rien; elle laissa tomber sa main dans celle de son amant.

Leurs pères virent naître, avec transport, une passion que chaque instant semblait accroître. Dès long-temps ils s'étaient proposé de ne plus former qu'une famille; ils se rendirent aux vœux impatiens de leurs enfans, et fixèrent le jour qui devait les unir.

Sobieski et Polinska comptaient les heures, les minutes; mais ils les comptaient ensemble. Heureux temps de l'amour, où il se nourrit d'espérances, d'illusions, de caresses pures, de riens

charmans, moins piquans sans doute, mais plus doux que la jouissance, et qui, comme elle, n'amènent ni la satiété, ni les regrets.

Le couple aimable se promenait sous cette allée solitaire, témoin discret et chéri de ses premiers sermens. Des bras entrelacés jouaient amoureusement; deux mains, encore oisives, se cherchaient, se trouvaient, se caressaient. L'œil animé de Sobieski couvrait le front de Polinska de l'incarnat de la pudeur; c'est un bouton de rose qui voudrait se développer, qui attend et qui craint le rayon du soleil. Tout à coup la trompette se fait entendre dans Blonie; le son aigu pénètre sous la voûte de feuillage, asile paisible des amours. Sobieski et Polinska frémissent sans savoir pourquoi; mais quand on touche au bonheur, on commence à sentir qu'il n'est qu'une ombre fugitive toujours prête à s'échapper.

Sobieski sort des jardins à pas précipités. Son père et Polinski le cherchaient. La joie qui brille sur leurs visages dissipe un moment ses alarmes; un froid mortel glace son sang, lorsqu'il entend ces mots : « Réjouissez-vous, mon fils, la Pologne « a trouvé des vengeurs, et le nom de Métusko « enfante des armées. Joignez-vous à la noblesse « des environs, qui se rassemble à Blonie. Allez, « servez votre pays, comme vous savez plaire à « la beauté; revenez libre, et les palmes de la « gloire vous seront présentées par les mains de « l'amour. »

Le jeune Sobieski soupire, et ses regards se portent sur son amante, pâle, tremblante, inanimée. Il ose dérober un baiser; il s'éloigne en silence; il saute à cheval, il tire son cimeterre, et jure de se montrer digne de Polinska.

Rodolphe, adoré de ses troupes, estimé de ses sujets, confiant en sa puissance, sommeillait au sein des délices qui entourent le trône, et ne soupçonnait rien de l'orage qui grondait dans le lointain. Avec la nouvelle de l'insurrection des Polonais, il apprit que Métusko avait des forces supérieures aux siennes; qu'il venait de créer cette fameuse pospolite, cavalerie composée de l'élite de la nation, qui depuis, sous les Jagellons, fut quelquefois défaite, sans jamais être vaincue. Il sut que les recrutemens se faisaient avec célérité; que des magasins étaient établis et distribués avec ordre; qu'un plan de finances était conçu et commençait à s'exécuter, méthode inconnue encore en Europe, où les vassaux suivaient leurs seigneurs à la guerre, sans approvisionnemens, sans solde, et rentraient dans leurs foyers quand des défaites, des fatigues excessives, le temps des moissons, ou l'approche de l'hiver les y autorisaient, d'après un usage dont l'origine se perdait dans les siècles les plus reculés.

Rodolphe, chef de l'empire, mais sans états, sans autorité directe sur des souverains indépendans, ne pouvait lever ni troupes ni impôts que de l'assentiment des Cercles. Il convoqua une

diète à Ratisbonne, et, pendant qu'on y délibérait sur les demandes de l'empereur, Métusko prenait Varsovie, renversait du trône le fantôme de roi qu'avait nommé Rodolphe, dispersait, dépouillait ses partisans, s'en faisait chaque jour de nouveaux, et se préparait à repasser la Vistule, pour marcher, par Sandomir, au-devant des troupes qu'on enverrait contre lui de l'Autriche par la haute Hongrie.

Un comte de Munich, fidèle au parti de l'empereur, avait rassemblé, à la hâte, les garnisons de Lencici, d'Iczow et de Rava. Il avança à marches forcées vers Varsovie, pour disputer à Métusko le passage du fleuve, lui faire perdre du temps, et donner, aux forces réunies des Cercles, celui d'entrer en Pologne avant que les Palatinats, contenus encore par les troupes impériales, se déclarassent pour les insurgés. S'il avait du désavantage, il comptait se retirer dans les places qu'il venait d'évacuer, et devant lesquelles il pouvait arrêter long-temps Métusko.

Son plan était sagement conçu et pouvait réussir, si son adversaire ne l'eût pénétré. Le fier Polonais dompta un moment son caractère fougueux. Il paraissait craindre les Impériaux ; il se retirait dans la ville dès que leurs archers se montraient à l'autre rive de la Vistule ; il entamait des négociations, les rompait, se présentait de nouveau pour passer la rivière, et fuyait aux premiers traits qui lui étaient lancés.

Le général allemand connaissait l'intrépidité de Métusko ; ses manœuvres ne pouvaient être l'effet de la crainte : il voulait donc l'engager lui-même à passer la Vistule, pour le combattre avec plus d'avantage dans le désordre qu'entraîne une semblable opération. Munich était trop inférieur en forces pour hasarder une tentative de cette nature. L'irrésolution apparente des Polonais secondait ses secrets desseins : il prit aussi le parti de temporiser, et campa à deux traits d'arbalète de la rivière.

Métusko sentait bien qu'il passerait aisément malgré les Impériaux ; mais il fallait perdre du monde, et il voulait encourager de nouvelles troupes par un avantage éclatant qui ne leur coûtât ni sang ni effort. Il avait remarqué, dans les combats partiels qui s'étaient précédemment livrés, l'intelligence, la sagesse et la bravoure de Sobieski. Lorsque le comte s'était approché de Varsovie, il avait détaché le jeune Palatin à la tête de six mille chevaux ; il lui avait ordonné de suivre la rivière jusqu'à Ploczko, de forcer la ville, le sabre à la main, d'y laisser mille hommes d'armes, de passer la Vistule, et de venir, en toute diligence, prendre le comte de Munich à dos. Dès que Sobieski paraîtrait dans la plaine, il devait, lui, se jeter dans le fleuve avec toute sa cavalerie, et attaquer les Allemands avec fureur. Tels étaient les motifs de la conduite vague et incertaine qu'il affectait depuis quelques jours.

Cependant Munich était un vieux général qu'on ne surprenait pas facilement. Ses éclaireurs lui rapportèrent qu'un corps nombreux paraissait sur les derrières, et se déployait en avant de Sohaczow. Le comte conçut alors l'étendue du danger où il était exposé ; il ignorait quel était ce gros de cavalerie ; il décampa aussitôt, et marcha à Sobieski, espérant le battre avant que Métusko eût connaissance de son arrivée.

Les voltigeurs allemands n'avaient reconnu que l'avant-garde, et Munich fut étonné d'avoir en tête un corps d'armée assez fort pour disputer long-temps la victoire. Il chercha à se l'assurer par une position avantageuse. Il se rangea sur une hauteur défendue, d'un côté, par un marais inaccessible aux chevaux, et de l'autre, par un bois épais où il cacha cinq cents arbalétriers. Ses troupes, toutes composées d'infanterie, pouvaient se porter partout, selon les circonstances, et avec facilité.

Sobieski sentit tout l'avantage de cette position. Cependant une impétuosité naturelle à la jeunesse le portait à attaquer seul, et à ne partager avec personne l'honneur de cette journée : un moment de réflexion le ramena à des sentimens plus généreux. Il se reprocha d'avoir voulu sacrifier à son ambition la vie de tant de braves gens. Il dépêcha quelques ordonnances à Varsovie, dont l'accès était libre par la retraite de

Munich ; il informait Métusko de la position du comte, et lui demandait ses ordres.

Cette retraite même annonçait trop clairement que les Impériaux avaient été avertis de l'approche de Sobieski, pour que Métusko eût besoin de cet avis. Les envoyés du jeune Palatin le trouvèrent déja en avant de Varsovie, marchant en ordre de bataille, et étendant sa gauche vers Czersko, pour empêcher l'ennemi de fuir du côté de Sandomir et de Cracovie qui tenaient encore pour l'empereur : toute autre retraite lui était coupée par la position de Sobieski.

Métusko fit dire au jeune guerrier de mettre pied à terre avec tout son monde, de laisser les chevaux à la garde des valets, et d'attaquer à l'instant par le marais. Il comptait arriver assez tôt pour seconder puissamment Sobieski, envelopper Munich de toutes parts, et passer au fil de l'épée ce qui refuserait de mettre bas les armes.

Sobieski exécuta les ordres de son général avec la valeur d'un soldat et la prudence d'un vieux général. Il passa le marais à travers une grêle de flèches, qui s'émoussaient à la vérité sur les armures de ses hommes d'armes ; mais, lorsqu'il tenta de gravir la hauteur, les troncs d'arbres, les quartiers de pierres roulèrent sur ses troupes, et renversèrent des pelotons entiers. Il jugea, par l'intelligence et l'ordre que Munich mettait dans sa défense, par ses efforts constamment dirigés

contre lui, que Métusko n'avait point attaqué encore. Il ne le croyait pas capable d'une trahison ; mais, quelle que fût la cause de ce retard, il vit bien qu'il fallait vaincre seul ; il s'en applaudit, et s'y prépara.

Il n'était pas possible que les Allemands eussent, en si peu de temps, garni toute la crête du mont de troncs d'arbres et de pierres ; ces masses ne pouvaient être facilement transportées sur les différens points où il porterait son attaque : il descendit la montagne, la tourna, en partie, avec célérité, monta d'un autre côté, n'ayant à redouter que des flèches impuissantes, joignit les Allemands corps à corps, et le cimeterre, l'épée à deux mains, la massue, cherchèrent dans la mêlée, pourfendirent, écrasèrent Impériaux et Polonais. Métusko était arrivé à la lisière du bois que les arbalétriers défendaient pied à pied ; ils avaient jetés leurs arcs, leurs carquois, s'étaient embusqués dans les broussailles, derrière des arbres, et la hache d'armes abattait les Polonais qui osaient s'approcher, et qui recevaient le coup de la mort avant d'avoir vu leur ennemi. Métusko, furieux, traitait de lâches les Allemands, et les défiant, selon l'usage de ces temps, de combattre à découvert, voyait tomber ses plus braves gentilshommes, et n'avançait pas.

Cependant il entendait le cliquetis des armes, et les cris des combattans qui s'égorgeaient sur la montagne. Sobieski avait affaire à des forces

trop supérieures, et devait infailliblement succomber. Métusko, aussi généreux que brave, se décida à le dégager ou à périr. Il prit l'élite de ses troupes, ne laissa dans le bois que ce qu'il fallait de monde pour tenir l'ennemi en échec, marcha au marais, le traversa sans être aperçu, monta avec vivacité, et se jeta, tête baissée, entre les Impériaux et Sobieski : il était temps, il ne restait au jeune héros, et aux siens, que l'espoir de mourir en braves. L'amant de Polinska avait prononcé, pour la dernière fois, le nom chéri, et allait se précipiter sur les lances allemandes. Un prodige seul pouvait le sauver ; Métusko l'opéra.

Déja les soldats de Munich poussaient des cris de victoire : ils sont étonnés de voir une armée nouvelle qui se range entre eux et ce Sobieski qu'ils avaient cru accablé. Le combat recommence avec fureur ; mais les Allemands, fatigués, ne portent plus que des coups faibles et incertains. Un acharnement féroce, le mépris de la vie, une force de corps extraordinaire, rendent ceux de Métusko terribles et sûrs. Ses hommes d'armes, irrités d'une aussi longue résistance, imitent leur chef, et portent partout la terreur et la mort. Les Polonais crient victoire à leur tour, et la fixent en effet. Ce qui reste d'Impériaux jette ses armes et demande la vie. Métusko ajoute à sa gloire, en épargnant des ennemis dont l'opiniâtre résistance a rendu son triomphe plus éclatant.

Il ne restait qu'à déloger les arbalétriers du

bois. Il donna des ordres ; Sobieski les avait prévenus. Tourmenté du désir d'être utile encore, il avait inspiré sa noble émulation à ceux qui venaient de partager ses dangers, et, lorsque Métusko parut, il recevait la parole d'honneur du chef des arbalétriers, qui, se voyant attaqué sur ses derrières, jugea que la bataille était perdue, et se rendit prisonnier avec sa troupe.

Deux guerriers, assez grands pour ne pas connaître la jalousie, doivent nécessairement s'aimer. Sobieski admirait Métusko; Métusko voyait avec intérêt, dans le jeune Palatin, l'espoir de la Pologne et son digne successeur. Il le combla d'éloges sur le champ de bataille, et s'empressa de lui donner des marques réelles d'estime et de confiance.

Il le chargea d'aller attaquer et prendre les trois villes que Munich avait évacuées, d'y lever des contributions, et d'engager la noblesse du pays à se rallier à la cause commune.

La mission était honorable, sans doute ; mais Sobieski avait laissé à Blonie plus que sa gloire, plus que sa vie. Avant de voler à de nouveaux exploits, il brûlait de recueillir le prix le plus doux de ses premiers faits d'armes, un sourire, un mot flatteur de Polinska. L'intérêt de sa patrie l'emporta sur les plus chers sentimens de son cœur. D'ailleurs, comment dérober à la gloire des momens qui n'appartenaient pas à l'amour ? Métusko ne savait que combattre, vaincre ; il

n'avait jamais aimé, et on ne compâtit pas aux peines qu'on ignore. Sobieski se disposa à obéir ; il écrivit sur le lieu même où il avait combattu ; il écrivit avec cette chaleur, ce charme, ce désordre qui jaillissent d'un cœur amoureux comme d'une source inépuisable. Son vieil écuyer Wilfrid, qui, dans les combats, prodiguait sa vie pour veiller sur la sienne, partit avec le précieux paquet, chargé de dire, de répéter ce qui n'était pas exprimé dans la lettre, qui, pourtant, disait tout.

Laissons Sobieski suivre le cours de ses conquêtes, s'enfoncer dans le nord de la Pologne, à la tête d'une armée que son courage, sa douceur, son extérieur séduisant et son éloquence, grossissaient à chaque pas ; laissons-le couvrir la frontière, et tantôt attaquant, tantôt se tenant sur la défensive, déjouer tous les projets de l'électeur de Saxe, qui cherchait à pénétrer dans le pays, par les marches de Brandebourg. Revenons à Métusko, contre qui Rodolphe s'avançait, en personne, par l'Autriche, la Moravie et la Silésie.

L'art de vaincre est peu de chose sans celui de profiter de la victoire : Métusko ne voulut pas perdre un moment. Ses troupes reposèrent sur le champ de bataille ; au point du jour on se mit en marche, et cette marche fut un triomphe. Les Polonais accouraient de toutes parts, pour voir le héros de la patrie ; les jeunes gens s'enrôlaient sous ses étendards ; les mères le montraient à

leurs enfans, trop jeunes encore pour s'associer à sa gloire; les vieillards le comblaient de bénédictions; les jeunes filles semaient de fleurs les chemins par où il devait passer.

Métusko s'avança ainsi jusqu'à Blonie; il en était à peu de distance, lorsqu'il vit un grand nombre d'habitans qui venaient au-devant de lui au son des fanfares. Ils étaient conduits par Polinski, courbé sous son antique armure, qu'il avait voulu revêtir encore en ce jour mémorable. Sa fille, parée de ce que l'art peut ajouter aux dons de la nature, marchait à côté de lui, montée sur un superbe palefroi, qui paraissait fier du fardeau qu'il portait. Polinska avait reçu la lettre de Sobieski. Elle ne devait pas le voir; mais elle pouvait au moins entendre son éloge de la bouche même de son général, et l'amour ne connaît pas de demi-jouissances.

Métusko reçut Polinski comme un homme doublement respectable par son âge et ses anciens exploits. Polinska, encouragée par cet accueil flatteur, allait parler de celui pour qui seul elle respire. Métusko la regarde; son œil enflammé ne peut se détacher d'elle. Polinska rougit, baisse la vue, et le nom chéri expire sur ses lèvres.

Le fier Polonais avait passé sa vie dans les camps, et, jusque alors, il avait considéré l'amour comme une faiblesse indigne d'un grand cœur. Il conservait, à quarante ans, les forces de sa première jeunesse, et jamais il n'avait souri à la

beauté. Il éprouva, à la vue de Polinska, non ce trouble qui précède un amour vrai et délicat, mais le besoin d'être heureux. Extrême en tout, il devait aimer comme il faisait la guerre.

Polinski lui avait offert son château, et le logeait avec ses principaux officiers. Sa fille, intimidée par cet air farouche qui alarme toujours la pudeur, s'était retirée au milieu de ses femmes. Elle seule manquait à un festin somptueux, où les éloges, les honneurs, les marques de déférence et de respect furent prodigués à Métusko. Uniquement occupé d'une passion naissante, mais déja dans sa force, parce qu'elle était le premier tribut d'un cœur neuf, Métusko ne s'aperçut que de l'absence de Polinska. Il se dérobe aux hommages dont on le comblait ; il cherche, il trouve l'appartement de la jeune Palatine. Il ne connaît pas ces tournures délicates qui font, quelquefois, sourire l'innocence ; il annonce ses feux avec cette clarté, cette concision, cette énergie qui forcent une réponse positive. Il offrit sa main avec la franchise sauvage d'un soldat qui sait aimer, et qui ne sait pas le dire ; il prit et baisa celle de Polinska avec la confiance d'un homme à qui rien ne doit résister, et qui pense honorer la femme, quelle qu'elle soit, qu'il daigne élever jusqu'à lui.

Polinska, frappée d'une proposition aussi brusque, sentit les dangers d'un refus. Elle gardait un profond silence, et sa pâleur et ses yeux éteints auraient éclairé tout homme qui aurait eu l'expé-

rience qui manquait à Métusko. Il attribua à la seule modestie une incertitude et des alarmes qui flattaient en secret son orgueil. Il n'était pas dans son caractère de douter que la jeune personne partageât les fers qu'elle donnait au libérateur de la Pologne ; il rentra dans la salle du festin, et s'adressant à Polinski : « Un guerrier compte les « momens, dit-il, et ceux-ci me sont précieux. « Les lauriers qui ornent mon front aujourd'hui, « peuvent demain ombrager ma tombe. Votre « fille est sensible à l'ardeur qu'elle m'a inspirée ; « mon nom, mon rang, ma fortune, je mets « tout à ses pieds. Que le ministre des autels « consacre, à l'instant, mes vœux et les siens. « Aux premiers rayons du soleil, je m'arrache des « bras de mon épouse, je marche contre Rodol- « phe, et de nouvelles victoires illustreront votre « gendre et votre maison.

Avec beaucoup d'usage du monde, on peut être embarrassé, interdit. Il est aisé de pressentir l'état où se trouva un vieux chevalier qui ne connaissait que la loyauté franche des siècles reculés. Il se recueillit quelques minutes, et pensa que l'unique moyen d'éteindre un amour qui s'annonçait avec cet emportement, était de dissiper jusqu'à l'espoir.

Pour la première fois, Polinski descendit à la feinte. Il se plaignit que des engagemens antérieurs l'empêchassent de s'allier au plus grand homme dont s'honorât la Pologne ; mais il se

prévalut de l'inviolabilité de la parole d'un noble Polonais; il insista sur l'obligation qu'impose la nature à un père, d'assurer le bonheur de ses enfans; il déclara enfin, avec modération, avec des marques de déférence, qu'il regrettait qu'un amour, consacré par son consentement, unît Sobieski à Polinska.

Métusko se tut à son tour; mais il était aisé de juger, à l'altération de ses traits, de ce qui se passait dans son ame. Furieux d'un refus qui l'humiliait en présence de ses lieutenans, sa poitrine se gonflait, son air était menaçant, sa main pressait la poignée de son cimeterre, il semblait défier Polinski. Il se contint cependant: une victoire facile était au-dessous de lui. Il se retira avec ses officiers.

Polinski ignorait que sa fille eût refusé les propositions de Métusko. Il passa dans son appartement, et la trouva dans un état difficile à décrire.

Tout ce qui peut affliger, alarmer l'amour malheureux, agitait, tourmentait l'amante de Sobieski; elle eût inspiré la pitié à Métusko lui-même, si un sentiment de plus eût pu trouver place dans son cœur. Elle écouta son père sans sortir de son profond accablement; elle lui reprocha, avec douceur, d'avoir nommé son amant, de l'avoir indiscrètement exposé à la haine, à la vengeance de son général.

Il fallait, disait-elle, ménager son orgueil, employer des défaites, gagner du temps, laisser

partir cet homme terrible, qui eût bientôt oublié, au sein de ses glorieuses entreprises, une femme qu'il n'aurait vue qu'un moment. Polinski, placé entre les craintes qu'inspirait Métusko, les dangers qui menaçaient Sobieski, la douleur qui pénétrait sa fille, Polinski ne savait à quoi se déterminer. Il consola, il chercha à rassurer Polinska, éplorée; il lui peignit Métusko trop grand pour qu'une affaire de cœur influât sur ses sentimens envers Sobieski, et lui fît sacrifier, à une passion aveugle, les grands intérêts dont il était chargé. Sa fille parut se rendre à ces raisons; il la crut tranquille, il l'embrassa, et appela sur elle le sommeil, qui, de long-temps, ne devait fermer ses paupières.

Métusko, renfermé avec ses officiers, s'entretenait de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Il ne concevait pas qu'on pût lui préférer un enfant, qui, à peine, avait tiré l'épée. Cependant cet enfant, beau, brave, riche, aimable, n'était pas un rival à dédaigner, et la seule idée d'avoir à lui disputer un cœur, irritait son amour-propre blessé; ajoutait à des désirs, déja trop violens. Prétendant soumettre une femme comme il réduisait l'ennemi, il se laissait emporter à mille projets différens; il voulait punir Sobieski du bonheur de plaire, en le livrant aux Impériaux; il voulait traîner Polinska à l'autel, et la forcer à recevoir sa main; il voulait que son père, que le ministre des autels, se montrassent, comme

lui, insensibles à la résistance et aux pleurs de la beauté; il voulait... Que ne voulait-il pas?

Un officier, un de ces hommes qui n'ont d'autre mérite que de savoir braver la mort, Ragotzi, capable de tout sacrifier au désir de plaire à son chef, Ragotzi, plus féroce que lui, peut-être, indiqua un moyen affreux, qui tranchait les difficultés, qui mettait Polinska dans la dure nécessité de se donner à Métusko, ou de rougir devant tous les hommes. Qu'importait le don de son cœur, premier besoin d'un amour délicat? C'est sa personne que le palatin voulait, dont il pouvait s'assurer, et des gens à lui répondraient, pendant son absence, de la vertu et des moindres démarches de son épouse.

Ce conseil atroce devait flatter l'impatiente frénésie d'un homme accoutumé à tout voir ployer devant lui; il n'envisagea point les suites de cet horrible attentat. Le souvenir des charmes de Polinska, l'idée plus enivrante qu'il se formait de ses appas secrets, de la facilité de se satisfaire, troublèrent sa raison, égarèrent ses sens. Il jette, loin de lui, les différentes pièces de cette armure qu'il honora dans les champs de la gloire, et dont le poids l'empêcherait de se dégrader; il traverse, avec la rapidité de l'éclair, ces longs corridors qui conduisent à l'asile de l'innocence. C'est un torrent destructeur qui menace, qui va tout renverser. Il entre dans la chambre où, déja, les femmes de Polinska se dépouillaient de leurs

vêtemens; son visage enflammé, son œil hagard, son geste menaçant, l'heure, le lieu, tout se réunit pour inspirer les plus vives alarmes. Elles accourent au-devant de lui; elles espèrent défendre l'entrée du sanctuaire, où le seul Sobieski doit pénétrer un jour. Les bras nerveux de Métusko les saisissent, les rassemblent, les poussent; la porte est fermée sur elles, Polinska est sans défense.

La malheureuse victime pensait à son amant. Elle lui parlait comme s'il eût pu l'entendre; elle lui jurait fidélité, comme si Métusko devait respecter ses sermens... Il paraît. Les remontrances, les prières, les menaces, les pleurs, les sanglots de la beauté, rien ne le ramène à la raison. Le désordre où il l'a mise porte son délire au comble. Il ne se connaît plus, il ose tout; Polinska pousse un cri perçant... Elle est déshonorée.

Ses femmes avaient couru à l'appartement de son père, et le vieillard s'avançait, aussi promptement que le permettait son âge. Il était suivi de ses plus fidèles domestiques, et il portait, dans ses débiles mains, cette épée, jadis si redoutable aux Turcs et aux Hongrois. Il entre... Un spectacle affreux l'éclaire; le glaive est levé, il va frapper... « Je suis sans armes, lui dit froi-
« dement Métusko, et ce n'est pas contre toi
« que je me servirais des miennes. Frappe, si tu
« veux que l'infamie de ta fille soit éternelle;
« écoute, si tu veux lui rendre l'honneur : Je n'ai

« pas voulu commettre un crime inutile et ob-
« scur ; j'ai prétendu m'assurer la possession
« d'une femme sans laquelle je ne pouvais vivre,
« et ses suivantes et mes officiers savent qu'elle
« est à moi. C'est à toi d'achever. Fais venir ton
« chapelain, nomme-moi ton gendre, je suis heu-
« reux, et tout est réparé. »

Ce parti était, en effet, le seul que pût adopter un père. C'était, peut-être aussi, l'unique qui convînt à Polinska. Mais comment s'accoutumer à envisager, sans horreur, l'homme qui venait d'élever une barrière éternelle entre elle et Sobieski? comment se prêter à d'odieuses caresses? comment partager des transports qui lui rappelleraient, à chaque instant, le bien suprême qu'elle avait rêvé si long-temps? comment, enfin, se lier, pour jamais, à un monstre, par la seule raison qu'il s'est rendu criminel? « Non, non,
« s'écria-t-elle, enveloppée dans ses draperies,
« celui qui n'a de l'amour que la brutalité, qui
« m'a rendue indigne de l'homme qui était tout
« pour moi, et pour qui seul je voulais vivre,
« ne me rangera point sous ses lois. Je pleurerai
« ma honte et la perte que j'ai faite; mais ce
« barbare n'obtiendra pas le prix de son lâche
« attentat. Qu'il retourne à son camp, qu'il verse
« le sang à flots, qu'il s'en abreuve, qu'il s'en
« gorge, ce sont là ses plaisirs : il n'en doit pas
« connaître d'autres. »

Polinski était chevalier, et, par conséquent,

incapable de ces froids calculs de convenance et d'intérêts qui dirigent la plupart des hommes. Il ne voyait, dans Métusko, qu'un infame qui avait violé les droits de l'hospitalité, avili une fille digne de ses respects, rompu un hymen sur lequel reposait la consolation de ses derniers jours.

Désespéré que la faiblesse de son bras ne lui permît pas de venger son outrage en champ clos, il appelait, il invoquait Sobieski; il marchait à grands pas; il s'arrêtait devant sa fille; il la fixait douloureusement; il essuyait ses pleurs, et s'adressant, enfin, à Métusko : « Sors, lui dit-il; « fuis d'un asile que tu as profané; délivre-nous, « pour jamais, de ton odieuse présence. »

Toute idée de morale ne s'éteint entièrement que dans l'homme profondément pervers. Métusko, soumis à des passions indomptables, incapable de souffrir aucun frein, était loin, pourtant, d'être un scélérat. Sa première effervescence fut à peine calmée, que la raison reprit quelque empire, et les discours de Polinska et de son père lui firent sentir le trait aigu du remords. Cet homme, si fier, embrassa les genoux de Polinski, descendit, à son tour, à la prière, et ne recueillit, de ses derniers efforts, que des reproches, d'autant plus amers, qu'il sentait les avoir mérités. Il se leva sans répliquer; sortit sans oser lever les yeux sur sa victime; rassembla tous ses chefs, et fit sonner la boute-selle. « L'action que tu m'as conseillée, dit-il à Ragotzi

« en montant à cheval, est d'un tigre ou d'un « lâche. Choisis lequel des deux tu veux être. « Mon bras va châtier le premier, ou chasser « l'autre d'une armée où il n'est pas digne de « servir. — Si celui qui conseille est un tigre, « que dira-t-on de celui qui exécute ? — Qu'il s'est « repenti, et qu'il a su punir l'homme froidement « atroce, à qui une passion désordonnée ne pou- « vait servir d'excuse. »

Ragotzi était brave ; mais la force du corps décidait tout alors, et personne ne pouvait résister à Métusko. Les deux guerriers sont à peine à cent toises de leurs escadrons, qu'ils se chargent avec fureur. Ragotzi, frappé à la poitrine d'un coup de lance qui fausse sa cuirasse, perd les arçons et roule sur la poussière. Métusko saute de cheval, l'aide à se relever, et tirant l'épée : « Ta « vie était à moi, lui dit-il, selon les lois de la « chevalerie ; mais je n'ai pas voulu ajouter à « l'attentat que tu m'as fait commettre, l'infamie « de tuer un adversaire sans défense. Que le « glaive décide entre nous. » Il attaque, il pare, il avance, il rompt, il s'alonge, il se raccourcit ; il joint la vivacité à l'adresse. Le feu jaillit des deux armures sous les coups multipliés ; le heaume de Ragotzi vole en éclats ; une feinte le trompe et lui ouvre le crâne. « Si le crime n'est pas ré- « paré, dit Métusko en remontant à cheval, il « est au moins lavé dans le sang du premier cou- « pable. Il ne reste plus qu'à me rendre justice

« à moi-même, et je jure de me faire tuer à la « première rencontre. » Partout, en effet, il chercha la mort, et partout il trouva la victoire.

On sera étonné, peut-être, que Polinski, dont le courage était devenu impuissant, n'armât point les lois contre un criminel qui avait encouru la peine de mort. Mais faire retentir les tribunaux de ses plaintes, c'était divulguer la honte de sa fille, et ce malheureux secret était concentré entre les officiers de Métusko, qui s'éloignaient, et des femmes dont le dévouement était éprouvé. D'ailleurs, que peuvent les lois contre un guerrier à qui tout est soumis, et qu'environnent sans cesse l'amour et l'admiration aveugle de ses troupes?

L'infortunée Polinska restait abandonnée à l'horreur de son sort. Seule avec son père, qui, lui-même, avait besoin de consolation, elle se rappelait, en pleurant, ces rêves de bonheur qui devaient être suivis de jours si sereins et si doux. C'est lorsqu'on a perdu, sans retour, un amant adoré, qu'on cherche, qu'on détaille ses agrémens, ses qualités, ses vertus, et que souvent l'imagination, toujours créatrice, le pare de charmes qu'il n'a point. Polinska était sans cesse occupée de Sobieski, et le moindre souvenir, un mot de son père, la plongeait dans des angoisses mortelles. Ces scènes douloureuses n'étaient suspendues que par une image plus déchirante encore : le jour, la nuit, au milieu même d'un

sommeil, cent fois interrompu, Métusko se présentait à elle tel qu'il fut à ce moment terrible qu'elle voudrait, qu'elle ne peut oublier. En proie à ce qu'ont d'affreux les songes, elle veut fuir, elle veut jeter des cris : ses pieds et sa voix lui refusent leur secours. Ses bras s'agitent, s'alongent; elle croit saisir ou écarter le monstre : ce sont les colonnes de son lit qu'elle a frappées de ses mains délicates. Les contusions la réveillent; elle est à demi-renversée, ses longs cheveux flottent sur le marbre, une sueur froide mouille tout son corps.

Son malheureux père souffre d'autant plus qu'il s'efforce de renfermer son chagrin. Sa fille est-elle devant lui? Le calme est sur son front et la mort dans son cœur. Souvent au milieu de ces entretiens, où chacun croit éloigner de l'autre des idées insupportables, Polinska s'échappe pour dérober ses sanglots à son père; elle rentre. Le bon vieillard la fuit à son tour. Elle l'appelle, elle le cherche, elle le trouve dans un coin reculé du château, dans les jardins, sur les terrasses. Il s'essuie les yeux à son approche, et s'efforce de lui sourire.

Les lettres de Sobieski ajoutaient encore, s'il est possible, à l'horreur de leur situation. Toujours tendre, toujours fidèle, il faisait des vœux pour la paix, qui pouvait seule le ramener auprès de son amante. Il espérait forcer, de son côté, l'ennemi à reconnaître l'indépendance de la

Pologne, et il ne doutait pas qu'un aussi grand homme que Métusko n'abaissât, du sien, l'orgueil impérial. Alors il revolerait à Blonie ; il reverrait cette allée solitaire, où la beauté reçut ses premiers sermens, où elle daigna y répondre. Il reconnaîtrait, il marquerait, avec elle, l'arbre sous lequel il l'avait trouvée assise ; ils cultiveraient ensemble ces lis qu'elle effeuillait en pensant à lui. C'est sous cette allée solitaire que le premier gage de leur union essaierait ses premiers pas ; c'est là que, des bras de sa mère chérie, il passerait dans ceux de son trop fortuné père.

Et c'est sous cette allée même, à la place que désignait Sobieski, que Polinska lisait, relisait, dévorait ces lettres désespérantes ; c'est là que ses pleurs et ses baisers effaçaient des caractères qui passaient du vélin dans son cœur. Alors elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine ; un profond accablement succédait à la crise qui l'avait agitée, et, revenant tout à coup au sentiment de son malheur, elle s'écriait d'un ton de voix lugubre : « Le crime m'a souillée ; tu ne reverras « plus l'allée solitaire, tu n'as plus d'épouse, tu « n'embrasseras jamais ton fils ! »

Cet état violent durait depuis plusieurs mois ; il avait ruiné les organes déja usés du vieillard, et embrasé le sang de sa fille. Tous deux furent frappés, en même temps, d'une maladie qui les conduisit rapidement aux portes du tombeau. Le père y trouva un asile contre la douleur ; la jeu-

nesse de Polinska, les soins assidus de Clotilde, celle de ses femmes qu'elle affectionnait le plus, la rendirent enfin à la vie. En reprenant l'usage de ses sens elle nomma, elle demanda son père : elle apprit qu'elle restait abandonnée à son courage... Hélas ! elle n'en avait plus. Ses yeux se refermèrent, elle invoqua la mort, elle eût fini par se la donner peut-être... Des mouvemens prononcés l'avertissent que ses jours ne sont plus à elle, et qu'elle est condamnée à vivre pour un être qui n'est pas coupable du crime de son père.

Les premières lettres qu'on avait répondues à Sobieski portaient l'empreinte de la plus douce sensibilité et du charme de l'espérance ; celles qu'il avait fallu lui écrire après le fatal évènement, étaient contraintes, obscures, froides quelquefois. On craignait d'y laisser percer un sentiment qu'il fallait surmonter ; on craignait surtout de flatter le malheureux jeune homme d'un bonheur, auquel ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus prétendre : on lui écrivait cependant. Pouvait-on se refuser cette triste consolation ? Pouvait-on rompre, sans ménagemens, avec ce qu'on aimait, ce qu'on aimerait toute la vie ?

De toutes les passions qui font la félicité ou le tourment de l'homme, il n'en est point qui s'alarme aussi facilement que l'amour. Sobieski ne retrouvait plus ce style animé, enchanteur, qui l'aidait à supporter une longue séparation.

L'absence l'aurait-elle déja changée ? Irait-elle jusqu'à oublier des engagemens que la mort seule devait rompre ? Un rival heureux serait-il parvenu à lui plaire ? Peut-être ils insultent ensemble à sa crédulité ; peut-être le fer ennemi ne l'a respecté que pour le livrer à tous les maux qui peuvent empoisonner l'existence. Déja il est en proie à la défiance, aux soupçons, à la jalousie, qui, pour n'avoir pas encore d'objet déterminé, n'en est pas moins poignante ; il ne peut supporter l'anxiété qui le tue : que devient-il quand la maladie de Polinska l'a mise hors d'état de lui écrire ? Il compte les jours, les semaines ; vingt courriers sont expédiés pour Blonie ; ils reviennent sans réponse, sans avoir pu même approcher Polinska. Sobieski, désespéré, est prêt à abandonner furtivement son armée, à venir disputer la dame de ses pensées à l'audacieux qui croit la lui ravir ; il a donné ses ordres au fidèle Wilfrid, qui sent les inconvéniens de cette démarche ; mais qui est assez faible pour préférer le repos de son maître à sa gloire. Les chevaux sont tirés à l'écart ; Sobieski se dérobe de son camp au milieu de la nuit.

A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il s'arrête, effrayé de sa désertion. Que dira la Pologne entière, qui a sur lui les yeux ? que pensera la postérité, qui juge sans passion ? qu'il a sacrifié son honneur à l'amour, et sa patrie à une femme inconstante ; qu'il a livré, pour elle, au glaive des

Impériaux, la fleur de la noblesse polonaise. Il voit sa mémoire flétrie, et son nom rangé parmi ceux des traîtres. Il frémit, il cache son visage dans ses mains, comme si le soleil éclairait déja sa honte, comme si trente mille témoins la publiaient autour de lui... « Non, dit-il, non, ja-« mais. Laissons la perfidie à un sexe astucieux; « brisons d'indignes fers, et ne pensons plus « qu'au salut de la Pologne. »

Il rentre dans sa tente, et passe le reste de cette nuit cruelle à combattre alternativement l'amour et le devoir. Il aimait trop pour que Polinska ne conservât point des droits que sa raison s'efforçait en vain de proscrire. Il voulut s'assurer d'un malheur dont il croyait ne pouvoir plus douter; il voulut le connaître dans les moindres particularités; il voulut que la multiplicité des torts armât son orgueil contre son cœur. « Pars, dit-il à Wilfrid; entre en secret à Blonie; « informe-toi, avec adresse, de ce qu'elle fait, de « ce qu'elle dit, de ce qu'elle pense même, si « cela est possible; sache surtout le nom de ce-« lui que l'ingrate me préfère. » Wilfrid, également attaché et soumis, monte à cheval à l'instant, et promet à son maître de suivre fidèlement ses instructions.

C'était un vieillard simple et bon, à qui la ruse était étrangère, et qui n'était jamais plus facile à pénétrer que lorsqu'il essayait la dissimulation. Son hôtelier, et tous ceux à qui il

parla à Blonie, jugèrent d'abord que les alarmes de Sobieski étaient la cause de son voyage ; mais le fatal évènement n'avait pas percé au-delà des murs du château, et les officiers polonais, qui auraient pu en parler, étaient déja aux prises avec les Impériaux. Wilfrid apprit seulement que Polinska relevait à peine d'une maladie mortelle ; que, depuis le départ de son amant, elle vivait très-retirée, ne recevait aucun homme, et ne voyait les dames de la ville qu'autant que les bienséances l'y forçaient. Il sut encore du médecin de la jeune personne que, pendant la durée de son délire, elle n'avait pensé qn'à son maître, et n'avait prononcé que son nom. Wilfrid était rassuré par ces détails satisfaisans ; mais comment les accorder avec ces lettres glacées, qui avaient d'abord blessé Sobieski ; avec le silence que gardait Polinska depuis sa convalescence ? Un homme plus pénétrant que Wilfrid eût été embarrassé comme lui.

Il pensa que la jeune dame était conduite par des motifs qu'elle seule pouvait expliquer. Son maître ne lui avait pas défendu de l'approcher, et, puisqu'il était encore aimé, quel inconvénient que son écuyer demandât un entretien qui devait justifier l'amante, dissiper les soupçons de l'amant, et rétablir l'harmonie entre deux cœurs évidemment faits l'un pour l'autre ?

Il arrive au château : personne aux portes. Il entre, il passe d'une pièce dans une autre, comme

au temps où la beauté modeste allait au-devant de lui, souriait en recevant ses messages, rougissait en lui confiant les siens. Il rencontre enfin Clotilde. Il s'attendait à l'accueil affectueux qu'il en recevait autrefois; elle fuit à son approche; les portes se ferment après elle. Il reste stupéfait, anéanti.

Une des compagnes de Clotilde entre dans la salle par une autre porte, lui dit deux mots seulement : *attendez ici*, et se retire. Wilfrid s'assied, et cherche en vain à se rendre compte de cette conduite mystérieuse. Une heure s'écoule; une seconde ensuite : Polinska, Clotilde, personne ne paraît. L'écuyer ne sait que penser, que faire, que devenir. Fatigué d'attendre inutilement, il se lève, et il allait sortir, lorsque Clotilde rentre, lui remet une lettre, s'échappe, et referme de nouveau les portes, sans vouloir répondre à une seule des questions qui se succèdent avec rapidité. Wilfrid remonte à cheval, et reprend le chemin du camp, en prononçant que la raison de la jeune dame et celle de ses suivantes sont indubitablement altérées.

Polinska avait appris l'arrivée de l'écuyer à Blonie, et sa présence inattendue ajoutait à sa peine et à son embarras. Comment se défendre du désir de le voir, et d'entendre de sa bouche les moindres choses qui ont rapport à un homme adoré? Mais aussi comment paraître devant lui, dans l'état où le crime l'a mise?

Depuis qu'elle en a la triste certitude, elle a rompu toutes ses liaisons. Clotilde et une de ses compagnes sont les seules devant qui elle consente a rougir. Cependant cet état ne se manifeste pas encore à un point qu'il ne puisse échapper aux yeux peu exercés d'un vieillard. Si, pourtant, il en soupçonnait quelque chose, ou si sa confusion la décelait, Sobieski pourrait-il croire qu'elle n'ait point été complice de l'atroce Métusko ? En admettant qu'il rendît justice à sa pudeur, que pouvait désormais attendre de lui une femme déshonorée ? Ne devait-elle pas persister dans le dessein de lui résister, si un amour aveugle le portait à braver l'opinion publique ? « Sa com-« passion, dit-elle en sanglottant, voilà tout ce « qu'il doit à Polinska... Mais ne pas voir son « écuyer ; mais le laisser plus long-temps en « proie aux alarmes qui le tourmentent sans « doute... Non, l'affreuse vérité sortira de ma « plume ; je romprai avec lui. Le sacrifice est « horrible ; mais il est indispensable. Je vais re-« noncer au bonheur de ma vie, et je la sup-« porterai pour l'enfant... Ah ! »

Elle écrit, et l'amour dicte pour la dernière fois. Le commencement de sa lettre est brûlant ; son cœur est un foyer d'où s'échappent, par torrent, des feux si long-temps concentrés. Cependant ces phrases préliminaires ne disent rien encore. Il faut entamer l'horrible récit... Sa plume tombe de sa main ; elle n'a pas la force de tracer

ce tableau d'infamie, et sa lettre est en morceaux. « Qu'il me croie capricieuse, ingrate, par-« jure; mais qu'il ignore à jamais que son amante « est avilie. Le temps fermera sa blessure ; il ap-« prendra à prononcer mon nom avec indiffé-« rence ; peut-être d'autres amours... Et moi, je « lui serai fidèle en secret. Seule avec cet enfant, « le premier mot qu'il apprendra à prononcer « sera le nom de Sobieski. Cruel enfant, que tu « coûtes cher à ta malheureuse mère ! » Elle écrit de nouveau ; cette lettre, plusieurs autres, sont déchirées encore. Celle-ci est enfin remise à Wilfrid :

« Nos affections ne dépendent pas de nous. Je « vous ai beaucoup aimé ; le temps et l'absence « ont changé mes sentimens. Je renonce à vous « sans retour, et vous feriez de vains efforts pour « vous rapprocher de moi. Quelque opinion que « vous ayez de mon inconstance, recevez ma « dernière et inviolable promesse, que jamais « nul homme n'aura de droits sur mon cœur, ni « de prétentions fondées à ma main. »

Ce billet devait jeter Sobieski dans le dernier désespoir ; mais il fallait qu'il perdît totalement l'espérance ; il fallait qu'il fût profondément blessé, pour trouver le courage de combattre son amour, et Polinska l'aimait assez pour désirer sincèrement qu'il pût se détacher d'elle.

Le jeune Palatin entra, en effet, en fureur après avoir lu ; mais ce qu'avait prévu son amante

arriva. Le dépit, l'amour-propre, toutes les petites passions qu'il partageait avec les hommes ordinaires, lui furent utiles cette fois, et commandèrent des efforts sur lui-même, qui le ramenèrent à un état supportable. Les travaux de la guerre éloignèrent son imagination d'un objet qui lui fut constamment cher, mais qui, du moins, ne l'occupa plus que par intervalles.

Cependant Polinska supportait seule le poids de leurs malheurs communs, et souvent sa raison, qu'elle invoquait sans cesse, était insuffisante. Elle semblait s'être attachée plus fortement encore à Sobieski, par le sacrifice qu'elle avait eu la force de consommer. Quelquefois elle désirait qu'il revînt, qu'il lui arrachât son secret, qu'il fût convaincu de son innocence, et qu'il imposât silence à sa délicatesse. Elle se laissa aller à ces illusions qui ont toujours des charmes pour une femme sensible, et qui font trève à ses douleurs ; mais si ses yeux se portaient alors sur elle-même, si des tressaillemens intérieurs se faisaient sentir, elle se réveillait aussitôt; le songe s'évanouissait; elle retrouvait sa misère, et, devant elle, se présentait le long et douloureux avenir.

Elle traîna ainsi son existence jusqu'au moment où elle devint mère. Ce moment, si doux pour l'épouse chérie qu'entourent une maman prudente et attentive, un époux qui attend le premier cri de l'enfant désiré, la jeune amie qui

elle-même est mère, et qui l'encourage à supporter des douleurs que doivent suivre tant de jouissances nouvelles, ce moment fut aussi dur pour l'infortunée Polinska que les jours qui l'avaient précédé. Seule avec Clotilde et sa compagne, qui, toutes deux, ignoraient cet art bienfaiteur qui aide à la nature; sans autre appui que leurs plaintes stériles; sans espérer qu'aucune consolation succédera au mal aigu qui la déchire, elle donne le jour à un fils, qui a causé tous ses malheurs, et que, pourtant, elle arrose de ses larmes maternelles.

La fidèle Clotilde avait éloigné les gens du château sous différens prétextes. Elle s'enveloppe dans sa cape; elle cache soigneusement l'enfant; elle sort de Blonie par les rues les moins fréquentées; elle entre dans la campagne, sans savoir à quelles mains elle confiera le dépôt dont elle est chargée. La crainte d'être connue de quelques-uns des serfs qui demeurent dans les environs de la ville, la détermine à marcher longtemps. Elle arrive à la lisière d'un bois; elle entend résonner la hache, dont le bruit sourd se mêle au chant rustique du bûcheron. Elle s'approche avec timidité. Un homme frais et dispos, dont la figure pleine, colorée et ouverte, atteste la paix intérieure, attaque un chêne vieux comme le monde. Sa jeune femme sourit à ses efforts. Elle est assise à peu de distance; un enfant de l'amour, potelé comme lui, est attaché à un sein

blanc comme l'albâtre ; sa jeune sœur, qui se soutient à peine, joue avec les cheveux de sa mère, et les quitte, de temps en temps, pour aller jeter des copeaux sous le vase de terre où cuit le repas de l'heureuse famille. Ce tableau de bonheur enhardit Clotilde. Jeune et jolie comme la jeune femme, elles s'intéressent mutuellement ; quelques rapports d'humeur et de goût, établissent bientôt l'intimité entre elles. Le bûcheron quitte sa coignée, et vient se mêler gaiement à la conversation. Clotilde s'explique : on était disposé à tout faire pour elle ; de l'or, présenté à propos, achève de persuader. L'innocent partage, avec le nouveau-né, le lait et les soins de la jeune femme, qui se félicite de pouvoir ménager ainsi quelques momens de repos au père de ses enfans. C'est désormais dans ce bois que Polinska, déguisée en femme du peuple, ira, avec mille précautions, s'affliger et s'applaudir d'être mère.

Quatre ans s'écoulèrent, et les fléaux, enfans de la guerre, avaient, alternativement, pesé sur les Polonais et les Impériaux. Les grands talens de Métusko, ceux qu'avaient insensiblement acquis Sobieski, avaient enfin fixé la fortune. Rodolphe, forcé de renoncer à ses prétentions, avait affranchi la Pologne du tribut qu'elle payait, et avait consenti qu'elle se choisît des maîtres. Les Polonais se livraient à la joie, et oubliaient,

au milieu des fêtes, leurs sacrifices, leur misère, et le sang qu'ils avaient versé.

Sobieski, rassasié d'honneurs, et rendu au repos, retrouva dans l'oisiveté le germe des sentimens qu'il avait crus éteints, et qui n'étaient que comprimés au fond de son cœur. L'image de Polinska se reproduisait sans cesse, telle qu'elle était lorsqu'elle répondait avec des graces naïves aux expressions de son amour. Elle n'aimait plus, elle l'avait écrit ; cependant, fidèle à sa promesse, elle évitait les regards de tous les hommes, et la renommée ne parlait d'elle que pour rendre hommage aux vertus modestes qu'elle cultivait dans le recueillement.

Peut-être la présence de l'amant qui lui fut si cher ranimera ses premiers feux ; peut-être sa résolution bizarre cédera aux prières, aux supplications, au besoin d'aimer, si naturel à vingt ans. Il suffit d'espérer pour hasarder quelque chose, et qu'a-t-on à ménager, quand on a tout perdu ? Sobieski part du palatinat de Posnanie ; il traverse les montagnes de Lutomirsk, presque seul et dégagé de cette pompe qui embarrasse toujours, et qui satisfait si rarement. Suivi de Wilfrid et de quelques valets, il poussait son coursier, et trompait l'ennui du chemin, en s'abandonnant aux douces chimères qui l'avaient si long-temps abusé. Toujours occupé de Polinska, il ne s'aperçoit point que l'animal qu'il monte

perd, à chaque instant, de son agilité et de ses forces. Impatient d'arriver, il continue de l'exciter machinalement de l'aiguillon ; il entre dans ce bois où s'élevait le fils de Métusko ; il n'est plus qu'à deux lieues de Blonie. Le soleil est sur son déclin ; mais avant que les ténèbres lui dérobent sa route, il sera aux pieds de celle qui a repris sur lui son premier empire.

Son cheval, excédé de fatigue, s'abat tout à coup sous lui, et il fait de vains efforts pour le relever. Il regarde derrière lui ; ses gens, moins avantageusement montés, n'ont pu le suivre que de loin. Il appelle ; l'écho seul répond à sa voix.

On ne connaissait alors ni ces belles routes entretenues aux frais du public, ni ces établissemens utiles où le voyageur reçoit, en échange de quelque argent, les soins de l'hospitalité. Sobieski prévit bien que Wilfrid et ses valets se dirigeraient sur Blonie, par les premiers sentiers qui se présenteraient à eux. Le hasard seul pouvait les mettre dans ceux qu'il avait suivis ; d'ailleurs il fallait perdre du temps à les attendre, et leurs chevaux, moins vigoureux que le sien, ne pourraient lui être d'aucune utilité. Il n'était cependant pas à présumer qu'il pût, avant la nuit, sortir du bois à pied. Il s'exposait à s'égarer, et à reculer le moment qui allait décider de son sort. Si du moins il trouvait un guide. Il se décide à en chercher un, et gagne un plateau élevé, d'où il découvre à une distance assez considéra-

ble. La fumée qui s'élève au-dessus des arbres lui indique une habitation ; il marche droit de ce côté, en écartant, avec son coutelas, la ronce ou le flexible arbuste. Il entre dans une simple chaumière que décore la propreté. Une femme, jeune encore, faisait souper trois enfans qu'appelaient la paille fraîche et le sommeil. Elle est effrayée à l'aspect d'un guerrier dont l'armure bronzée lui rappelle la gloire et les malheurs de la Pologne. Sobieski lève la visière de son casque, et la douceur de ses traits rassure l'aimable villageoise. Il se décoiffe entièrement ; ses longs cheveux tombent en boucles sur ses épaules, sans cacher le sourcil noir qui s'arrondit sur un œil bleu, et la jeune hôtesse, tout-à-fait remise, lui demande, en souriant, à quoi elle peut lui être bonne. « A me trouver quelqu'un qui veuille « bien me conduire à Blonie, répondit le jeune « homme, d'un son de voix argentin. »

Le mari de la paysanne est allé au-devant de deux dames qui ne doivent pas tarder à arriver, qui s'en retourneront vers minuit, et qu'il reconduira encore. Le preux chevalier pourra les accompagner, et les dames n'en seront pas fâchées, car elles sont peureuses. En attendant, on offre, de bon cœur, du lait, des fruits, et la galette de farine de seigle. Attendre était précisément ce que Sobieski voulait éviter. Mais comment faire? La jolie petite femme ne pouvait laisser ses enfans à eux-mêmes : il fallut qu'il se résignât.

Quelque chagrin qui afflige un jeune chevalier, il n'est pas insensible aux graces simples d'une femme quelconque, et il n'est pas à table avec elle sans lui adresser la parole. On est toujours bien aise de connaître le gentil damoisel à qui on s'attache par les services mêmes qu'on lui rend. La conversation s'engage; les questions suivent ; Sobieski y répond franchement.

Le nom du jeune héros a pénétré jusque dans la forêt. La sensible villageoise, frappée d'admiration et de respect, va prendre ses enfans, les amène à ses pieds, et y tombe avec eux. Sobieski les relève, les embrasse, et prend, sur ses genoux, le plus beau des marmots. Il lui parle, et il en reçoit des réponses satisfaisantes ; il le caresse, et l'enfant, enhardi, laisse échapper des traits qui annoncent de l'esprit naturel. La galette, le lait, les fruits, tout devient commun entre eux, et le petit protégé, enchanté des procédés du chevalier, lui rend ses caresses avec usure.

Sobieski avait le dos tourné à la porte. Au moment où il recevait cent baisers de l'enfant, le maître du logis rentre, accompagné de deux femmes enveloppées dans de longues capes. Une d'elles aperçoit le bambin dans les bras d'un homme qui, sans doute, ne la connaît pas, et qui ne doit point lui inspirer de défiance. Elle s'avance avec vivacité, les bras étendus en avant : « Mon fils ! mon cher fils ! s'écrie-t-elle, et fixant

« le Palatin : Dieu ! grand dieu ! c'est lui, c'est « la foudre... Seigneur, je ne suis pas coupable », et elle tombe sans connaissance sur le carreau.

Sobieski a reconnu cette voix qui, si longtemps, flatta son oreille. Il relève l'infortunée, par un mouvement involontaire, et, se rappelant aussitôt ces mots qui l'ont frappé : Mon fils !... mon fils... je ne suis pas coupable, sa jalousie se rallume, sa fierté se réveille ; il sort, déterminé à fuir tous les lieux où la femme perfide et dissimulée pourrait s'offrir à ses regards. Il va se confiner dans ses terres, et y attendre le terme de ses jours douloureux.

Déja il s'est détaché des bras de Polinska, qui ne saurait parler encore, mais qui a repris ses sens ; qui démêle sur son visage les passions qui l'agitent, et qui semble vouloir le retenir pour lui faire entendre sa justification. Déja il a franchi le seuil de la chaumière ; troublé, hors de lui, il marche au hasard : il s'éloigne d'elle, c'est assez. Clotilde ne peut souffrir qu'il emporte une idée défavorable à sa maîtresse ; elle court sur ses pas, elle veut l'éclairer et le rendre à la raison : « Un « mot, seigneur, un mot. — J'en ai trop entendu. « — Les apparences vous abusent. — Elle est « mère, elle en a fait l'aveu. — Et pourtant elle « est innocente. — Impossible, impossible. — Je « le jure, et je vais le prouver. »

Clotilde lui raconte l'arrivée de Métusko, son amour et ses propositions ; le refus de Polinska ;

l'action horrible qu'il a produite; les regrets, les larmes, la constance de sa maîtresse, le sacrifice qu'elle a fait de son bonheur à l'homme qui aimait assez pour l'épouser, chargée d'une infamie dont elle n'est point complice; mais dont il partagerait la honte avec elle. Sobieski passe, en un instant, de la fureur et du désespoir au comble de la joie; il court, il vole à la chaumière, il embrasse les genoux de Polinska, il demande, il sollicite, il presse son pardon. Il ne le mérite pas, puisqu'il a pu douter de sa vertu; mais est-il possible d'aimer, à l'excès, sans être jaloux sur de telles apparences? Cette excuse est la seule qu'il puisse donner : en faut-il près d'une femme dont on est adoré? Polinska est penchée sur lui; il retrouve, dans ses yeux, cette tendresse qui ne s'est jamais démentie; elle lui abandonne sa main, qu'il couvre de baisers; un rayon de joie brille sur tous les traits de l'infortunée : ce moment est le premier d'un bonheur pur qu'elle ait goûté depuis quatre ans. Elle oublie, au sein du plus séduisant délire, son enfant, son détestable père, et ses premières résolutions. Tout ce que peut accorder l'innocence, elle le prodigue à son amant; toutes les sensations délicieuses qui appartiennent au cœur humain, enivrent celui de Sobieski.

Céleste ivresse, qui nous élevez au-dessus de notre être, et qui semblez une émanation de la divinité, pourquoi n'êtes-vous pas éternelle comme votre auteur? A-t-il voulu que nous puissions

pressentir l'étendue de sa félicité, et nous avertir, par un prompt retour sur nous-mêmes, qu'elle n'est pas faite pour nous? Insensiblement, le charme qui égarait Sobieski et Polinska se dissipe. Elle cherche et retrouve son fils; des larmes s'échappent de ses yeux, et le nom de Métusko de sa bouche. Ce nom fait, sur Sobieski, une impression terrible. Ce n'est plus cet homme si doux, soupirant, aux pieds de la beauté, les expressions de l'amour le plus pur et le plus tendre; c'est un soldat blessé dans ce qu'il a de plus cher, qui ne respire que le sang, qui en est altéré, qui brûle de le répandre. Cent lieues le séparent de Métusko, il le croit au moins; mais il les franchira sur les ailes de la vengeance, et la sienne sera affreuse comme le crime qui l'a provoquée.

Ce n'est pas assez, pour Polinska, de ce qu'elle a déja souffert; il faut encore qu'elle tremble pour les jours de son amant. Ce que l'éloquence a de plus fort, le sentiment de plus persuasif, sont employés pour le détourner de son sinistre projet : il n'écoute, il n'entend rien. Elle prend son fils; elle ose le lui présenter. « Il est inno-« cent aussi, et vous n'avez pas le droit de lui « ôter son père. Ce père est coupable, et peut « le devenir davantage en versant votre sang. Que « deviendrai-je alors? survivrai-je à ce dernier « coup?... Ingrat, tu ne le crois point. J'ai regagné « ton estime : qu'elle m'aide, avec ton amitié, à

« supporter le fardeau de la vie. — L'amitié, di-
« tes-vous? Vous exigeriez encore qu'une ame
« de feu se réduisît à un sentiment si froid! Vous
« persisteriez à me punir, à vous punir, avec
« moi, d'un forfait qui nous est étranger à tous
« deux! Vous n'êtes pas moins précieuse à mes
« yeux, vous n'êtes pas moins respectable à ceux
« des honnêtes gens, parce qu'un infame a ravi,
« par la force, ce qui était réservé à l'amour. Et
« vous voulez qu'il vive, ce monstre que je dé-
« teste, que je méprise! Hé bien, madame, il
« vivra, je me sens capable de cet effort. Mais,
« si je vous immole ma haine, vous abjurerez
« vos préjugés. Soyez mon épouse; j'adopte votre
« fils, et je suis assez généreux pour lui vouer
« la tendresse d'un père. »

Que pouvait répondre Polinska? Exposerait-elle, par une plus longue résistance, les jours de Sobieski? Sa double proposition ne prouvait-elle pas l'excès de sa délicatesse? ne devait-elle pas la rassurer sur les procédés à venir, et ne comblait-elle point ses vœux les plus doux? Elle serait à l'homme qu'elle adorait; elle pourrait avouer un fils qui lui était cher, et à qui son époux donnerait son nom; ils iraient tous trois, dans des terres éloignées de Sobieski, cacher leur félicité présente, et perdre le souvenir de leurs malheurs passés.

C'est par ces motifs, que la raison de Polinska ne pouvait rejeter, que Sobieski et sa fidèle Clo-

tilde essayaient de la vaincre. Elle écoutait, elle applaudissait quelquefois; elle balançait cependant encore, quoiqu'en secret elle brûlât de se rendre, tant était forte, dans ces temps qu'on appelle grossiers, l'opinion qu'avait une femme de la retenue et des devoirs de son sexe. « Vous « avez opposé cet enfant à ma vengeance, lui dit « Sobieski, souffrez, qu'à mon tour, je l'oppose « à vos irrésolutions; ne lui refusez pas un père. » Et l'aimable jeune homme, et la bonne Clotilde, et le bûcheron et sa femme, et Wilfrid et les valets, qui arrivent alors, unissent leurs vœux, leurs prières, et la pressent, à genoux, de consentir à être heureuse. « Puisse-tu l'être, toujours, « toi-même, répond-elle avec une modeste rou- « geur, et ne jamais oublier que je m'étais jugée « indigne de toi. »

Ce fut dans la chaumière même du bûcheron, au milieu des transports d'une joie naïve et pure, que furent arrêtés les préparatifs d'un hymen si désiré. Polinska et Sobieski s'aimaient, se le disaient, ne se lassaient pas de le dire, et ne s'occupaient point de ce qui se passait autour d'eux : l'amour sait être solitaire partout. Mais Clotilde, ingénieuse et gaie, réglait la marche et la succession des fêtes. Wilfrid, partisan de l'antique cérémonial, prononçait sur les choses d'étiquette; les valets se permettaient de glisser leur mot; le bûcheron et sa femme se félicitaient d'avoir trouvé, dans leur belle inconnue, la dame de leur canton.

Nuits de bonheur passent si vite! L'aurore commence à dorer le faîte des arbres, et nos amans sont encore à la même place, dans la même attitude; leurs expressions ont le même feu; leurs cœurs éprouvent la même satisfaction. Ce sont deux ames candides qui ne se lasseront jamais de s'épancher, de se confondre. Cependant le retour de la lumière amène certaines réflexions. Polinska rentrera-t-elle à Blonie sous un déguisement que la malignité peut interprêter à son désavantge? Clotilde a fait à peine l'observation, que le vieux Wilfrid est à cheval; il court au château. Il ramène les femmes de Polinska, des piqueurs, des coursiers, qui, dequis quatre ans, s'indignent de leur oisiveté. La jeune dame est revêtue de ces habits brillans de soie et d'or, ornemens jadis à charge à la douleur, aujourd'hui symboles de l'éclat qu'elle a perdu, et que l'hymen va lui rendre. Le fils de Métusko est paré de ce qui peut relever les graces de l'enfance; Sobieski est beau de sa seule beauté. Tous sont montés sur des palefrois dont les housses, brodées d'argent, traînent dans la poussière. Ils entrent, à Blonie, au milieu des acclamations d'un peuple empressé de revoir celui qui, dès longtemps, devait faire le bonheur de leur suzeraine, et dont le vertueux Wilfrid n'a pas manqué d'annoncer le retour.

On se demandait quel était ce bel enfant que Polinska regardait, avec complaisance, quand ses

yeux se détachaient de ceux de Sobieski. Wilfrid était discret, il le croyait du moins; mais, vous le savez, on le pénétrait aisément : quelques mots hasardés avaient circulé, et commençaient à voler de bouche en bouche. Bientôt on soupçonna un mystère que Clotilde s'empressa de dévoiler entièrement pour épargner, à sa maîtresse, le blâme d'un écart dont elle était incapable, et tels étaient l'amour et le respect qu'on lui portait, qu'elle fut jugée encore la femme la plus chaste, et Sobieski l'homme le plus délicat, comme le plus heureux. Il ne lui manquait, en effet, que de rendre son digne père témoin de la félicité qu'il lui avait préparée : il venait de payer, à la nature, le triste tribut que nous lui devons tous.

La noblesse des environs était convoquée, les lices disposées, les amphithéâtres dressés. Les chevaliers arrivaient à Blonie, parés des couleurs de leurs dames, superbement montés, précédés de leurs bannières, et suivis de leurs écuyers. Les rues étaient jonchées de fleurs; des drapeaux flottaient de toutes les croisées; le peuple se pressait dans les rues; Clotilde, Wilfrid répandaient, de tous côtés, des gages de la magnificence et de l'affection de leur maîtres. De nombreux orchestres annonçaient l'alégresse générale, et le son majestueux de l'airain, que le plus respectable des nœuds allait être formé, sous les auspices de la religion.

Sobieski, radieux comme le soleil-levant qui

repousse les nuages, passa dans l'appartement de sa Polinska. Elle l'attendait, embellie encore des charmes du désir. Elle se lève, et lui présente la main. Un cortége imposant et nombreux les précède et les suit; le pontife et ses diacres, revêtus des habits sacerdotaux, les attendent sur les degrés du temple; ils approchent, gardant un silence religieux... tout à coup un cri se fait entendre : C'est lui, c'est Métusko. La marche est suspendue; la mort est dans les yeux de Polinska, la fureur dans ceux de Sobieski, l'indignation dans tous les cœurs. On s'inquiète, on s'interroge, on va, on vient, on rapporte qu'un corps de cavalerie entre dans la ville, et qu'il conduit Métusko prisonnier. Ce sont les lieutenans mêmes d'un homme coupable envers Polinska, mais qui a des droits éternels à la reconnaissance publique, qui le traînent à l'échafaud, pour le punir, disent-ils, d'un crime dont la beauté était loin de désirer qu'on la vengeât. En effet, une heure encore, elle était l'épouse de Sobieski, et ce retour inopiné la réduit à l'alternative affreuse de laisser mourir le père de son fils, pour se conserver à son amant, ou de donner la main à un homme odieux, sacrifice bien plus cruel que celui qu'elle s'était imposé en renonçant à Sobieski. Cependant la loi est formelle, et veut qu'elle se prononce. Ce dernier coup du sort, cet horrible situation, troublent ses sens; on la reporte au château, mourante, inanimée. Sobieski, poussé

au dernier degré de la rage, insulte, brave, menace Métusko. « Si tu étais chargé de fers, je te « ménagerais, lui répondit froidement le guerrier. »

Cet homme, dont la vie entière était une longue suite d'exploits, et à qui on ne pouvait reprocher que la tache dont il s'était couvert à Blonie, avait oublié, au sein des plus nobles travaux, les charmes de Polinska. Le temps, à qui tout cède, avait, insensiblement, affaibli le souvenir d'un attentat qu'avaient d'abord suivi des remords déchirans. Métusko, depuis long-temps, ne vivait plus que pour la gloire, qui, fidèle à ses drapeaux, lui tenait lieu des jouissances du cœur.

Constamment opposé à Rodolphe, le plus grand général de son temps, presque toujours inférieur en nombre, mais sachant multiplier ses forces par l'enthousiasme dont il animait ses troupes, Métusko avait détruit successivement trois armées qui s'étaient présentées devant lui. Son activité, sa valeur, sa prudence, forçaient le destin des batailles ; sa magnanimité séduisait les vaincus ; ses largesses les fixaient dans ses rangs. L'empire, épuisé par une guerre dont l'objet lui était étranger, refusa, enfin, à l'empereur les nouvelles levées qu'il sollicitait encore. Rodolphe fut obligé de traiter avec cet homme, qu'il n'avait d'abord regardé que comme un rebelle, et que les plus brillans succès mettaient au-dessus de lui.

La Pologne pacifiée pensait à se choisir un roi.

Sobieski, qui joignait la douceur aux talens militaires, eût peut-être réuni les suffrages, sans son extrême jeunesse, ou plutôt sans cet amour qui le rendait insensible pour tout ce qui n'était point Polinska. Nous l'avons vu poser les armes lorsqu'il ne lui resta plus d'ennemis à combattre ; laisser les Polonais se donner des lois et un maître, et, satisfait de régner sur un cœur qui était tout pour lui, ne s'occuper que du soin de le reconquérir.

Métusko ne doutait pas que la couronne fût le prix de ses services, et il avait l'ambition d'y prétendre, après avoir su la mériter. Il ne dissimulait plus à quel but il tendait; ses soldats, idolâtres de leur chef, n'attendaient que le moment de le seconder. Il montait sur le trône, si ses lieutenans, jaloux de sa gloire, n'avaient redouté, autant qu'elle, une inflexibilité de caractère, un penchant marqué à l'autorité absolue, qui les réduiraient à n'être que de vains ornemens de la cour d'un tel prince, et à n'y jouir que de la considération qu'il voudrait bien leur accorder.

Le concurrent le plus redoutable que Métusko eût à écarter était Jagellon, duc de Lithuanie, païen encore, ainsi que ses sujets, mais qui avait secouru la Pologne de ses trésors, de ses troupes, et qui, pendant toute la guerre, avait commandé, avec avantage, un corps d'armée, qui,

pourtant, était subordonné à Métusko. Le duc n'était pas sans qualités; mais il était bon, facile, prodigue, défauts dangereux pour le peuple, et toujours utiles aux courtisans. Les Palatins penchaient donc en secret pour Jagellon; mais comment exclure Métusko d'un rang où l'appelait le vœu de l'armée et du reste de la nation?

On sentait qu'il fallait d'abord détacher de lui la multitude. Mais quels moyens employer sur des esprits trop prévenus? Son crime envers Polinska était un ressort sans force sur des soldats, disposés à excuser des excès auxquels ils sont toujours prêts à se livrer. Métusko s'était ouvert, à ses principaux officiers, d'un dessein qu'il nourrissait depuis long-temps, et qu'il comptait exécuter dès qu'il serait sur le trône. C'était d'entretenir, même au sein de la paix, un corps d'armée considérable, qui contînt les Turcs et les Hongrois, ennemis naturels des Polonais; d'introduire parmi ces troupes une discipline sévère, qui garantît les propriétés, jusque alors dévastées par une soldatesque sans frein. Il voulait ôter, aux nobles, le droit de vie et de mort sur leurs serfs; les dépouiller de l'impunité que leur assurait le privilége de n'être arrêtés pour un crime capital, qu'après en avoir été juridiquement convaincus; il voulait que la nation s'adonnât au commerce, qu'un orgueil déplacé abandonnait aux étrangers, qui attiraient à eux

les richesses du pays ; et l'armée, qui ne dépendrait que de lui seul, devait soutenir ses innovations, en réprimant les mécontens.

Ces vues étaient d'un prince digne d'un siècle plus éclairé ; mais il fallait les renfermer jusqu'à ce que les circonstances en permissent l'exécution : l'envie et la malignité les tournèrent contre lui. On répandit sourdement parmi la pauvre noblesse, qui composait seule les escadrons, que Métusko comptait, s'il obtenait la couronne, lui associer des paysans. On ajoutait qu'il se proposait de soumettre les troupes polonaises à la discipline allemande, et, surtout, à ce châtiment infamant, toujours odieux à des peuples fiers, qui ne veulent être conduits que par l'honneur. On insinuait aux Palatins que cette armée, destinée, en apparence, à servir de barrière contre les ennemis extérieurs, ne serait levée, en effet, que contre eux, et deviendrait, entre les mains du nouveau roi, un instrument avec lequel il détruirait, à volonté, leurs priviléges, consacrés par des siècles, et les plus précieux attributs de leur grandeur. On lui reprochait de vouloir transformer en un vil peuple de marchands, la nation la plus belliqueuse et la plus honorée de l'Europe ; on le peignit, enfin, comme un homme emporté, entreprenant, qui abuserait de son autorité, et ploierait ses sujets sous un despotisme inconnu, même sous les maîtres que les empereurs donnaient à la Pologne.

Ces insinuations étaient, en partie, appuyées de preuves qu'on avait eu l'art de surprendre à Métusko, trop généreux pour être défiant. Elles produisirent plus d'effet que s'en étaient promis leurs auteurs; elles aliénèrent, à l'instant, les Palatins et les nobles. Tous se détachèrent d'un homme qui prétendait leur ôter des prérogatives, dont ils étaient jaloux à l'excès, et cette liberté dont il jouissaient à peine, et qui leur avait coûté tant de sang. Les différens partis se réunirent en faveur de Jagellon, et, lors de la convocation de la diète, Métusko était le seul qui ignorât qu'il n'avait plus rien à attendre que de la postérité.

Cependant son exclusion, quelque injuste qu'elle fût, produisit un bien réel. Les Palatins résolurent, unanimement, de borner l'autorité du prince qu'ils allaient nommer, et de ceux qui lui succéderaient. Ils prononcèrent que le sceptre ne serait point héréditaire, et que les rois ne pourraient élever aucune forteresse; qu'ils ne disposeraient pas du trésor public; qu'ils ne leveraient des troupes que du consentement des diètes; ils consacrèrent, enfin, cette fameuse formule que le nouveau souverain devait prononcer à son avènement : « J'invite la nation à me détrôner, « si je n'observe point les lois que je vais jurer. » Ces institutions, proposées par les confidens intimes de Métusko, l'éclairèrent trop tard sur les véritables desseins de la diète; mais elles empê-

chèrent la liberté publique de recevoir aucune atteinte, jusqu'au moment où trois puissances spoliatrices effacèrent, de la carte d'Europe, le nom de la Pologne.

Lorsqu'on eut posé ces bases fondamentales, le Palatin qui présidait la diète, demanda à Jagellon s'il voulait embrasser le christianisme, et réunir, à la Pologne, son duché de Lithuanie. Le prince se soumit sans résistance à ces conditions, et fut aussitôt proclamé roi. On peut présumer de la tranquillité de cette élection, si différente de celles qui l'ont suivie, que tout était préparé, et même convenu d'avance.

Métusko, outré de la préférence que venait d'obtenir sur lui un étranger, n'eut pas la prudence de cacher son ressentiment. Il était révolté surtout que ceux qu'il avait comblés de bienfaits, à qui il avait accordé sa confiance la plus intime, et dont les suffrages lui devaient être acquis, eussent lâchement trahi sa cause. Incapable d'aucune mesure, quand il se livrait à l'irascibilité de son caractère, il sortit de l'assemblée en menaçant hautement tous ceux dont il croyait avoir à se plaindre.

On connaissait sa valeur, sa force prodigieuse; on se rappelait son combat contre Ragotzi; le duel était alors en honneur; aucun Palatin n'eût osé refuser le champ-clos, et se mesurer avec Métusko, c'était s'exposer à une mort presque assurée. L'intrépidité n'est, dans la plupart des

hommes, que la certitude, ou au moins l'espérance de la victoire, et les Palatins, d'ailleurs, ne désiraient plus que ce calme si doux après de longs orages. Pour conserver leur honneur et assurer leurs jouissances, il fallait perdre Métusko.

On ne complota point contre lui. Il est des sentimens secrets qu'on s'avoue à soi-même, et qu'on ne communique à personne. Aucun Palatin n'eût avoué, sans rougir, les motifs qui l'animaient contre le héros de la Pologne ; mais celui qui l'attaquerait, même indirectement, pouvait compter sur l'assentiment des autres. Le Palatin de Rava s'exprima d'abord, d'un ton très-modéré, sur la violence des procédés de Métusko envers quelques-uns des membres de la plus respectable assemblée. Encouragé par l'air d'approbation qu'il remarqua sur tous les visages, il demanda s'il ne convenait point d'examiner la peine que méritait celui qui attaquait ouvertement la liberté des élections. Il donna à penser au roi que Métusko, puissant par l'étendue de ses domaines, par le nombre et l'attachement de ses vassaux, et, surtout, par son courage indomptable, pourrait lui disputer la couronne à main armée, le renverser du trône, ou livrer au moins sa patrie aux horreurs d'une guerre civile. Ces craïntes, qui n'étaient pas sans fondement, furent exagérées encore par les autres Palatins, et le monarque, crédule, en parut vivement frappé.

Aucune loi cependant ne pouvait s'appliquer

au cas dont il s'agissait. Souvent, dans les diètes précédentes, le sabre avait tranché les discussions, sans qu'on vengeât le sang sur ceux qui l'avaient versé. Métusko n'était pas de ces turbulens obscurs que l'autorité s'immole avec impunité; il était à craindre que la Pologne opposât, à des chefs d'accusation imaginaires, les services et les grandes qualités de celui qu'on voulait proscrire. Pour mettre de leur côté une apparence de justice, les Palatins rappelèrent cet ancien crime perdu dans une foule d'exploits; ils en aggravèrent les circonstances. Le roi signa l'ordre de s'assurer du coupable, et l'exécution en fut confiée à ses plus ardens ennemis.

On savait que l'amour unissait Polinska et Sobieski. Elle ne devait voir dans Métusko que le plus odieux des hommes, et il n'était pas vraisemblable qu'elle lui rachetât la vie par le don de sa main. Le succès du plan formé contre lui paraissait donc certain. Il ne restait qu'une difficulté; c'était d'arrêter un guerrier qui mourrait plutôt que de présenter ses mains aux fers qu'on lui destinait, et on prévoyait de quoi il serait capable, poussé au dernier désespoir. On résolut de le surprendre pendant son sommeil, et, pour qu'aucun de ses amis, s'il lui en restait encore, ne l'avertît du péril qui le menaçait, on prolongea l'assemblée assez avant dans la nuit, et on défendit que personne sortît du lieu des séances.

Métusko ne reposait point. Tourmenté par la

violence de ses passions, il marchait à grand pas dans son appartement. Ses écuyers attendaient l'explosion qui allait suivre un silence plus énergique que des mots, quels qu'ils soient. « Non, « dit-il enfin en s'arrêtant, non, ingrate patrie, « je ne te trahirai point ; je ne te remettrai pas « sous le joug dont je t'ai délivrée ; mais je n'a« jouterai pas, par ma présence, au triomphe « d'un souverain indigne de régner sur un homme « tel que moi. Je me retirerai dans mes terres ; « j'y vivrai obscur, et j'y formerai des vœux pour « la prospérité publique. Qu'on prépare à l'in« stant mes équipages et mes chevaux. » Ses écuyers allaient lui obéir ; des valets annoncent que plusieurs Palatins demandent à être introduits. Qu'ils entrent, répond Métusko, et sa redoutable épée est à dix pas de lui.

Aux premiers qui paraissent en succèdent d'autres, et de nouveaux à ceux-ci. Métusko est entouré de traîtres, et ne soupçonne rien encore de leurs desseins. Ils se jettent sur lui comme des bêtes féroces, le renversent, le chargent de liens, et le livrent à ses lieutenans, qui, témoins du malheur de Polinska, consentent bassement à déposer contre celui qui les a toujours conduits à la victoire.

Ils s'attendaient à des emportemens, à des efforts qu'il leur serait peut-être difficile de réprimer : jamais Métusko ne parut plus grand que dans son désastre. Il opposa le calme aux orages,

et sa grandeur au mépris. Il marchait au milieu de ses gardes avec cet air de supériorité qui annonçait qu'il avait été leur chef, et qu'il se sentait digne de l'être encore. Le peuple, faible et irrésolu, se portait en foule sur son passage, le plaignait, et n'entreprenait rien; il semblait attendre un mot de Métusko pour lui former à l'instant un parti. Fidèle à ses dernières résolutions, le guerrier eût continué à dédaigner également l'ingratitude du peuple et la férocité de ses gardiens, si ceux-ci, craignant un mouvement en sa faveur, n'eussent cherché à justifier la rigueur dont on usait envers lui, en l'accusant de crimes imaginaires.

La loyauté de Métusko ne lui permettait pas de dissimuler ses torts, et son austère franchise devait s'irriter de ceux qu'on lui supposait. Il répondit à ces accusations mensongères avec l'énergie qui le caractérisait, et, lorsqu'il eût franchi les bornes qu'il avait imposées à son ressentiment, il s'y livra tout entier. Il reprocha à ses gardiens l'indignité de leur conduite; il rappela ses services aux spectateurs, parmi lesquels il reconnut plusieurs de ses compagnons d'armes. Il les anima par son éloquence, par le feu de sa physionomie, et surtout par son malheur. Ce que ses gardes avaient voulu éviter, fut le fruit de leur imprudence. Le peuple s'exalte, s'échauffe et s'émeut; on court, on s'arme à la hâte de ce qu'on trouve sous sa main; on voit briller la

lance à côté de l'instrument aratoire, et le casque près de l'humble capeline. On environne, on presse, on va attaquer l'escorte, que le nombre intimide, et qui, pourtant, se met en défense; les Polonais sont sur le point de s'entre égorger! Métusko seul peut empêcher l'effusion du sang, et il est assez généreux pour le faire, quelque sort qui lui soit réservé. « Mon siècle, dit-il, peut « être ingrat; les républicains le furent toujours. « Mais la postérité ne me reprochera point d'a- « voir volontairement ensanglanté ma patrie. Je « l'ai affranchie, j'ai fait mon devoir; elle mécon- « naît les siens : hé bien, je verrai s'il est des « juges assez pervers pour envoyer à l'échafaud « le libérateur de la Pologne. Mes vrais, mes fidè- « les amis, vous n'exposerez pas vos jours; vous « ne compromettrez pas la sûreté de vos femmes, « de vos enfans. Je n'attends, je ne veux de vous « qu'un service; mais il me sera cher. Montez à « cheval; conduisez votre général à Blonie; qu'il « paraisse devant le tribunal, environné des té- « moins de sa gloire; que leur présence le jus- « tifie, et que ceux qui m'ont traîné jusqu'ici se « bornent désormais au vil rôle d'accusateurs : « il convient à des ames de boue. »

Ces paroles ajoutent l'étonnement et le respect à l'admiration et à l'amour qu'inspirait déja Métusko. On le sépare de son escorte; un rempart vivant se porte entre elle et lui; c'est à qui touchera son habit, ses éperons, la housse de son

cheval ; chacun veut le suivre, entendre sa justification, ou arracher sa grace de vive force, si, en effet, il est coupable ; on le délivre de ses indignes liens, on lui rend une épée ; ce n'est plus un criminel, que de vils satellites traduisent devant ses juges ; c'est un grand homme qui va, au milieu de ses amis, braver l'injustice, et succomber, s'il le faut, comme il a vécu. Ses lieutenans confus se retirent à la queue du cortége ; la rage et l'envie sont toujours dans leurs cœurs ; mais ils n'osent lever les yeux sur le héros.

Tant de grandeur, tant de désintéressement étonnent, sans doute, de la part d'un guerrier que la circonstance pouvait rendre à la liberté et venger de ses ennemis ; mais, peut-être, était-il effectivement persuadé qu'il ne trouverait pas de juges qui osassent le condamner ; peut-être savait-il que Polinska était libre encore ; peut-être se flattait-il que le temps avait affaibli le sentiment de son outrage, et qu'elle mettrait quelque gloire à sauver un homme tel que lui. Il est au moins certain qu'il plaçait la sienne fort au-dessus de sa vie, et qu'il prétendait l'emporter sans tache dans sa tombe.

A peine il est entré à Blonie, à peine il a prononcé le nom de Polinska, et il sait qu'il est père. Un sentiment nouveau se fait jour dans son cœur, et remplace le mépris de la vie. Il s'y attache, il y tient, et espère la devoir à son fils. Illettré, comme tous les seigneurs de ce temps, il fait

écrire à Polinska, du palais où sa parole seule le retient prisonnier. Sa lettre n'exprimait rien de tendre ; elle était dictée par la roideur de son caractère. Il sollicitait simplement une entrevue, que la loi l'autorisait à exiger, et dont le rang de Polinska ne la dispensait point.

Cette infortunée déplorait son sort ; son fils essuyait ses larmes, et Sobieski était à ses genoux, lorsqu'elle reçut cette lettre cruelle. Voir Métusko, l'entendre, lui parler, était pour elle un supplice affreux : s'y refuser était impossible. Sobieski, combattu par mille mouvemens opposés, essayait de la retenir dans son château ; il voulait fuir avec elle, et la pressait, avec soumission, de prendre ce parti ; l'instant d'après il exigeait, impérieusement, qu'elle se donnât publiquement à lui, après avoir laissé périr un homme que rien ne l'obligeait à sauver, et dont la patrie seule devait embrasser les intérêts. Bientôt, touché de l'ingratitude des Polonais, il oubliait son amour, et s'attendrissait sur le sort d'un héros dont il admirait les grandes qualités, et dont il eût été le plus ardent défenseur, s'il n'eût pas prétendu, comme lui, à la main de Polinska. L'abandonner lui semblait affreux ; lui sacrifier l'objet de sa vive tendresse était au-dessus de ses forces. Cette idée seule le ramenait à celle d'un crime qui lui paraissait impardonnable, et à l'animosité qu'il avait vouée à son auteur.

Il fallait se déterminer. Sobieski ne trouvait

que des plaintes, des imprécations contre le sort, et son amante, des soupirs, des pleurs, et la promesse d'être toujours fidèle. Un second message de Métusko annonce que le temps presse, et qu'il prétend jouir de la faveur que lui accorde la loi. La malheureuse Polinska se lève, traverse ses appartemens, soutenue par ses femmes, et suivie par Sobieski, qui ne peut se détacher d'elle, et qui la suit encore des yeux, après l'avoir conjurée vingt fois de ne pas oublier ses sermens.

Les forces manquèrent tout-à-fait à Polinska lorsqu'elle entra dans la salle où l'attendait le coupable. La présence, l'air froid et sévère des juges, assemblés pour recevoir l'expression de sa volonté, ajoutèrent à sa confusion. Métusko fit quelques pas au-devant d'elle, et parut vouloir lui aider. Son crime, les malheurs qu'il avait causés, ce que cette entrevue aurait de révoltant pour elle, tout ce qui peut effrayer une imagination affaiblie vint l'assaillir à la fois. Elle recula avec horreur, ferma les yeux, et se laissa tomber dans les bras de Clotilde, qui la conduisit à un fauteuil. Le guerrier ne s'attendait pas que sa vue produisît un effet si terrible. Il avait préparé des moyens qu'il croyait propres à ranimer Polinska. Son trouble, sa pâleur, sa faiblesse, l'agitèrent lui-même fortement. Ses remords se réveillèrent, et ce que n'avaient pu les forces réunies de l'empire, une femme timide l'opéra en un instant.

Métusko, embarrassé, confus, sans courage et sans voix, était prêt à tomber à ses pieds.

Ils s'observèrent quelque temps dans un profond silence : les juges invitèrent Métusko à parler. Plus maître de lui, il reprit le libre usage de ses sens. « Madame, dit-il, ne rappelons pas le « souvenir du passé ; il serait cruel pour vous, et « humiliant pour moi : occupons-nous du pré- « sent. Votre sort est tellement lié au mien, que « ce que j'ai à vous dire ne peut vous être indif- « férent. Écoutez-moi avec tranquillité : mes ex- « pressions seront mesurées sur le respect que je « vous dois.

« Je ne tiens pas assez à la vie pour vous en- « gager à la racheter, ne dût-elle vous coûter « que la démarche que vous faites, si je n'envi- « sageais que moi ; mais, madame, si je suis « comptable à vos parens, à vos amis, à la Po- « logne entière, d'une faute que rien ne peut « excuser, vous le seriez, vous, du refus de ré- « tablir votre honneur, que je me propose de « vous rendre. Je ne vous parlerai pas de mes « sentimens : depuis long-temps je n'ai conservé, « pour vous, que ceux de la plus profonde estime. « C'est l'état parfaitement tranquille de mon cœur « qui doit vous rassurer sur les suites d'un hymen « qui, sans doute, vous paraît odieux. Reprenez « la place que vous devez occuper dans la société, « la considération, dont j'ai mérité seul d'être dé-

« pouillé, et je jure par l'honneur, vous savez si « Métusko est capable d'y manquer, je jure de « me séparer de vous en descendant de l'autel; « de vous laisser libre, en quelque lieu qu'il vous « plaise choisir; de ne plus vous revoir, si vous « l'ordonnez, et, surtout, de ne jamais penser à « des droits dont je sens trop combien je suis in- « digne. »

Il attendit une réponse que Polinska était hors d'état de lui faire. Elle n'avait entendu que des sons, dont son extrême désordre ne lui avait pas permis de saisir le sens, et elle restait immobile et muette. Les juges, touchés de son pénible état, l'engagèrent à terminer elle-même la séance, en déclarant si elle acceptait, ou non, Métusko pour époux. « Non, non, dit-elle d'une voix en- « trecoupée, jamais... Non, jamais. Je sais, reprit « le guerrier, qu'un autre amour vous engage. So- « bieski vous fait, seul, rejeter un arrangement « qu'approuverait votre raison; mais, madame, « doit-il rassembler, sur lui, toutes vos affections? « Les droits de votre fils ne balancent-ils pas « ceux de votre amant? C'est pour lui que j'ose « encore élever la voix. Consentirez-vous à lui « rendre compte, un jour, du sang de son père « qu'il vous redemandera; de l'état civil que vous « lui aurez refusé, et quand ce penchant, auquel « vous sacrifiez tout, sera éteint par le temps, et « que vous pourrez vous juger sans passion, vi- « vrez-vous entre la haine de votre fils et le mé-

« pris de vous-même? Songez-y, madame, vous « êtes mère, vous l'êtes par un crime; mais ce « titre ne vous impose pas moins des devoirs sa- « crés. »

Au nom de son fils, Polinska était devenue attentive, et le tableau que Métusko venait de lui mettre sous les yeux, l'affectait profondément. Elle ne se sentait pas capable de renoncer à l'estime publique, et, surtout, à la tendresse de son enfant, premier besoin d'une bonne mère. Elle oublia, un moment, Sobieski; elle balançait... Clotilde lui rappela, à voix basse, ces paroles solennellement prononcées dans la cabane du bûcheron : J'adopte votre fils, je lui donne mon nom, et je lui voue les sentimens d'un père. Les raisonnemens de Métusko l'avaient ébranlée : ces derniers mots de Clotilde la rendirent à l'amour. Elle ne vit plus que Sobieski; elle répéta, à haute voix, le refus de s'unir à Métusko, et sortit.

La force seule semblait pouvoir, désormais, sauver le grand homme. L'arrêt de mort allait s'échapper de la bouche de ses juges. « Je ne « vous demande qu'une heure, leur dit-il, et si « Polinska persiste dans sa résolution, je marche « à la mort. » On ne refuse pas un délai aussi court au coupable le plus obscur : on s'empressa d'accéder à la demande d'un héros. Celui-ci avait lieu d'espérer encore. Un de ceux qui avaient adouci sa captivité sur la route, avait profité de l'absence de Polinska; il s'était introduit dans

son château, et des bijoux et de l'or lui avaient ménagé un libre accès auprès de l'enfant. Son extrême jeunesse ne l'empêcha pas d'éprouver l'intérêt que doit inspirer un père; ses tendres organes furent vivement frappés du danger où il était exposé, et son esprit naturel lui fit saisir les moyens qu'on le pressait d'employer. Le geste, les inflexions de voix, les expressions, tout lui fut répété plusieurs fois, et la conviction intérieure se joignant à une mémoire sûre, la scène devait être énergique, déchirante, et l'effet n'en était plus douteux.

Polinska revenait s'applaudir de sa résistance auprès de Sobieski, et recevoir, de lui, le prix de tant d'amour. Elle était tranquille, heureuse même. Son fils l'aperçoit, il court, il vole, il se jette en travers du pont-levis, et, le visage sur la poussière, et pressant, de ses mains innocentes, les vêtemens de sa mère : « Jamais, dit-il, jamais « je ne quitterai cette position, que vous ne « m'ayez accordé la grace de mon père. Si vous « rejetez ma prière, arrachez-vous de mes bras, « repoussez-moi loin de vous, foulez ces larmes « dont vos pieds sont déja mouillés, allez vous « réunir à votre amant, dont je dédaigne, dont « je refuse les bienfaits, et moi, je cours près « d'un grand homme, dont je suis fier de porter « le nom; je le console, je soutiens son courage; « mes tendres caresses lui dérobent l'approche « du coup mortel, et je reviens, couvert de son

« sang, vous dire et vous répéter, tous les jours :
« *Madame, voilà votre ouvrage!*

Rien de ce discours n'appartenait à l'enfant, que le ton pénétré avec lequel il le prononça. Il n'était pas même d'âge encore à apprécier des menaces qu'il n'était pas en droit d'adresser à sa mère; mais auxquelles il n'était pas possible qu'elle résistât. Elle était presque vaincue; l'enfant acheva de la gagner par ces traits d'ingénuité et de sentiment, par ces doux embrassemens, par ces brûlantes prières auxquelles un cœur maternel ne résiste jamais. « Qu'il vive, dit Polinská; que « son fils lui apprenne que je me rends, et que « je suis prête à jurer le malheur du reste de ma « vie. » L'enfant est enlevé dans les bras de l'ami de son père; ils arrivent au lieu où on le garde; Polinska se renferme et défend, surtout, que Sobieski s'approche d'elle : si elle le revoit, Métusko est perdu.

Le jeune chevalier avait appris que son amante venait d'abandonner son rival à son sort; il accourait, plein de reconnaissance et d'amour. Clotilde lui déclare qu'il n'a plus rien à espérer, et qu'il n'aura pas même la consolation de faire entendre ses plaintes à Polinska. Il devait être accoutumé aux alternatives de malheur et d'espoir, entre lesquels il traînait, depuis long-temps, son existence. Cependant il est des coups qu'on ne saurait prévoir, et contre lesquels la raison est impuissante. Celui qui le frappait le replonge

dans une de ces crises où l'homme qui tient le plus aux convenances, aux procédés, à la vertu, n'est plus maître de lui. Sobieski force l'entrée de l'appartement de Polinska; il ne ménage plus rien; les reproches se mêlent aux caresses, et l'injure à la prière. Polinska éperdue, Polinska, toujours faible, quand la présence de son fils ne la soutient pas contre elle même, Polinska, cependant, fait un dernier effort. Elle parle à son amant, avec cette dignité qui en impose à l'homme le plus exaspéré; elle oppose l'inflexibilité aux instances, et le calme à l'emportement; elle ordonne à Sobieski de sortir du château; elle lui défend d'y rentrer jamais, et se retire dans un cabinet solitaire. Il était temps : elle avait épuisé ce que son sexe a de force. Il fallait fuir, ou tomber dans les bras de Sobieski.

Resté seul, abandonné à ses pensées, le jeune homme se livra à tous les excès qui annoncent la démence, ou qui, du moins, y conduisent. Les imprécations, les sanglots font retentir la salle que Polinska vient de quitter; ce qui tombe sous sa main est brisé ou en lambeaux. Clotilde frémit; elle appelle Wilfrid... Sobieski avait tiré son épée, la pointe était tournée sur sa poitrine, il allait mourir, et combler l'infortune de son amante... Le vieillard, des valets, lui arrachent le fer meurtrier, le saisissent, l'enlèvent, le tirent de ce château, où chaque objet lui rappelle Polinska, et ajoute à sa fureur. Ils se flattent de le conduire

hors de la ville, et de parvenir à calmer ses transports. Il leur échappe dans la rue; il court au palais où on garde encore Métusko.

Le guerrier pressait, pour la première fois, son fils dans ses bras, et il oublia sa brillante carrière et les disgraces qui l'avaient suivie. Un homme s'offre à lui dans un désordre affreux, et se jette à ses pieds. « Ils m'ont empêché d'attenter « à ma vie; arrachez-la moi, ou rendez-moi ce « qui peut seul me la rendre supportable. » Sobieski ne réfléchit pas que c'est la mort de Métusko qu'il lui demande à lui-même. Le héros le lui fait observer, en le relevant avec douceur, et le jeune homme voit, à travers le voile qui obscurcit ses idées, que l'un d'eux ne peut être parfaitement heureux que par le trépas de l'autre. Métusko en convient, et refuse le combat que son rival lui propose. « Ma réputation de bra« voure est faite, lui dit-il; je ne m'armerai pas « contre un homme cher à Polinska, et personne, « au monde, ne prendra ma modération pour « de la lâcheté » Sobieski sent, alors, que son amante est perdue pour lui sans retour; sa tête se trouble tout-à-fait; ses membres se roidissent; il est privé de sentiment. On profite de cette circonstance, on l'emporte dans un château voisin de la ville, où les secours de l'art lui sont prodigués, et Wilfrid ne le perd pas de vue un moment. « Hélas! dit Métusko en le voyant sor« tir, je fais deux malheureux qui, constamment,

« ont cultivé la vertu, et je n'ai de titre au bon-« heur, et même à la vie, que mon crime. »

Cependant les juges se sont retirés; l'appareil de la captivité a disparu, et on vient avertir le guerrier que Polinska va se rendre à l'autel. Il prend son fils par la main : il faut que cet enfant soit toujours entre lui et sa mère. Lui seul peut affaiblir l'horreur que sa présence inspire. Il rencontre l'infortunée au milieu de ses femmes. Leur abattement lui annonce l'état de leur maîtresse. Elle seule se fait violence; elle paraît calme, et lui présente la main. Métusko la prend; mais il n'ose la presser; il craint de lever les yeux sur Polinska. Le dernier effort de la vertu était de rassurer l'homme qu'elle allait prendre pour époux; cet effort était digne de Polinska : elle eut assez d'empire sur elle pour le faire.

La cérémonie commence; les paroles redoutables vont être proférées; la victime conserve sa fermeté. Elle jure, à Métusko, une fidélité qu'elle est incapable de violer, et un amour qu'il ne dépend pas d'elle de sentir. Mais à peine le terrible serment est-il prononcé, qu'elle tombe sur les marches de l'autel. « C'en est trop, dit « Métusko; elle a rempli tous ses devoirs, et elle « m'apprend à connaître les miens, et s'adressant « à Clotilde : Ramenez votre maîtresse; quand « elle reprendra ses sens, mettez son fils dans « ses bras; dites-lui que Métusko veut quelle « vive, et qu'il lui en donnera la possibilité. »

Elle rentre dans son château, la douleur sur le front et la mort dans le cœur. Les caresses de son fils la rendent au sentiment de son malheur. Ses regards s'étendent douloureusement, lentement autour d'elle ; elle ne nomme point son époux ; mais on voit qu'elle a remarqué son absence, et qu'elle lui sait gré de ses égards. Un écuyer se présente, triste, accablé, et remet un paquet. Polinska l'ouvre, et lit :

« Je n'étais pas fait pour périr sur un échafaud ; « y porter l'idée d'un fils rejeté du sein de la « société, d'une femme déshonorée, et d'un jeune « homme épris au point de partager sa honte. « J'ai voulu être votre époux, j'ai dû le vouloir, « vous avez dû y consentir ; mais je ne dois pas « vous faire expier ma faute par un supplice qui « durerait autant que votre vie. Vous avez été « juste envers votre fils et son père ; je le suis « envers vous et Sobieski. Je vous laisse l'héritier « de mon nom et de ma gloire ; il vous apprendra « à me plaindre, et mon dévouement me rendra « votre estime. »

Métusko, en sortant du temple, s'était renfermé dans l'appartement que Polinska lui avait destiné. Fatigué de l'obscurité à laquelle le condamnait l'ingratitude des Polonais, frappé du désespoir de Sobieski, de l'espèce d'héroïsme de son épouse, il avait voulu la surpasser en générosité. Un poison actif avait coulé dans ses veines, et il eut à peine la force de dicter ses dernières

expressions au ministre qu'il fit appeler pour l'aider à son dernier moment.

Dès qu'il eut cessé d'être entre Polinska et son amant, elle sentit les grandes qualités de l'époux qu'elle n'avait plus, et oublia son attentat; elle ne vit, en lui, que le père de son enfant, et elle le regretta sincèrement. Ces regrets, cependant, ne pouvaient être durables. Sobieski rentrait, chaque jour, dans des droits que le devoir n'eût pu que restreindre, et qu'aucune puissance n'aurait anéantis. Une année, qui parut longue, malgré les charmes d'un espoir que rien ne pouvait plus altérer, une année fut donnée aux bienséances, et le reste de leur vie à l'amour.

De cet hymen sortirent les ancêtres de ce fameux Sobieski, qui, n'étant encore que grand maréchal de la couronne, délivra la Pologne du joug des Turcs. La victoire de Chokzim lui donna le sceptre, qu'il illustra par la délivrance de Vienne, et par une réunion de talens qu'on trouve trop rarement dans les souverains.



ADÈLE

ET D'ABLIGNY.

ADÈLE

ET D'ABLIGNY.

QUATRIÈME NOUVELLE.

Monsieur d'Alleville avait servi trente ans avec distinction. Lieutenant-colonel au régiment de Picardie, il se signala à la bataille de Lawfeld, et obtint, avec une retraite avantageuse, le grade de brigadier des armées du roi. Il revint à Amiens, sa ville natale, jouir de la considération des honnêtes gens, et manger une pension de mille écus, donnée en indemnité d'une fortune assez considérable, entièrement dissipée au service.

Recherché par la meilleure société d'Amiens, M. d'Alleville se livra aux plaisirs aimables, dont un officier français ne perd jamais le goût, même dans un âge avancé. Spirituel, enjoué, il savait faire oublier ses cinquante ans, et mademoiselle Derçourt jugea qu'avec ces qualités il pouvait

convenir à une jeune personne jolie, bien élevée, et assez raisonnable pour préférer un bonheur tranquille aux dissipations bruyantes, qui étourdissent toujours, et qui intéressent rarement.

Un homme âgé, qui n'est pas un fat, se rend ordinairement justice. Il se garde bien de s'attacher à une demoiselle de vingt ans; il se garde surtout, s'il a eu le malheur de se laisser surprendre, d'un aveu qui peut lui attirer le désagrément d'un refus, et le ridicule qui accompagne les prétentions déplacées. Un homme âgé, cependant, peut être clairvoyant, et se rendre à l'évidence. M. d'Alleville remarquait dans les manières, dans les procédés de mademoiselle Dercourt, quelque chose d'obligeant, d'affectueux même, qu'il n'osait interpréter en sa faveur; mais qui fixa son attention. La jeune personne lui parut charmante, et elle jugea, à certains mots qui lui échappèrent, que la défiance qu'il avait de lui-même, l'empêchait seule de se livrer à des sentimens qui pouvaient faire leur bonheur commun. Elle était sage, réservée; mais elle désirait un ami solide et vrai : elle crut pouvoir déclarer à M. d'Alleville, ce qu'elle n'eût avoué qu'en rougissant à un homme de vingt-cinq ans.

L'officier-général reçut cet aveu comme une faveur aussi précieuse qu'inattendue, et les articles furent bientôt réglés. De l'attachement et

une estime réciproque, une pension d'un côté, cent louis de rente de l'autre, tout cela fut mis en commun, et mademoiselle Dercourt continua de penser, même après quelques mois de mariage, qu'un époux de cinquante ans, tendre, empressé, aimable, vaut bien un jeune homme qui promet tout, qui ne tient rien, et qui, bientôt, ne laisse à sa femme que le regret de s'être indiscrètement liée.

M. d'Alleville avait une sœur mariée à un président au parlement de Rouen. Cette dame était loin d'être jolie, et les femmes laides sont ordinairement acariâtres. Elle était dévote, et les dévots ont rarement le cœur bon. Une messe ou deux tous les matins, son directeur toute la journée, son mari quand elle y pensait, tel était l'emploi du temps de madame d'Abligny. Il est clair qu'elle n'en trouvait pas pour s'occuper de son frère, et monsieur d'Alleville, entré très-jeune au service, dominé par des goûts différens, avait singulièrement négligé sa sœur. Il n'avait conservé, pour elle, que ces sentimens naturels à un homme bien né, et les égards qu'exigent les convenances. Il lui avait annoncé, par une lettre polie, l'engagement qu'il allait contracter, et madame d'Abligny, son directeur consulté et entendu, avait répondu à son frère, qu'il y avait de la démence à se marier à cinquante ans; que le comble de la folie était de prendre une fille sans fortune; qu'on ne devait rien attendre de

personne s'il arrivait des enfans, à qui on ne pût ni donner d'éducation, ni laisser d'état convenable, et, le soir même, madame d'Abligny avait donné mille écus au couvent des Dominicains, dont son directeur était l'économe.

M. d'Alleville avait été très-vif, et il conservait cette fierté qui sied à un homme estimable. Il opposa, à ces duretés, le langage de la raison; mais de la raison aigrie; il se permit des personnalités d'autant plus piquantes, qu'elles étaient fondées. Sa sœur saisit ce prétexte pour rompre sans retour, avec lui, sur l'observation très-judicieuse du directeur, qu'une sœur opulente gagne toujours à s'éloigner d'un frère dans la médiocrité.

M. d'Alleville était à l'armée lorsqu'il perdit ses parens. Négligent sur ses intérêts, comme tous les jeunes gens qui ne connaissent que la gloire et les plaisirs, il avait chargé de sa procuration un homme d'affaires qui n'avait de pouvoirs que pour lui envoyer de l'argent quand il en avait besoin. Marié, il voulut connaître l'état précis des ses affaires, et, peut-être, les mauvais procédés de madame d'Abligny lui en firent-ils naître l'envie, autant que les instances d'une épouse à qui il ne pouvait rien refuser.

Le président, son beau-frère, s'était saisi de toutes les pièces relatives à la succession, et, sans blesser les principes d'équité et de désintéressement dont il faisait profession, il ne s'était

pas oublié. M. d'Alleville se rendit à Rouen, ne vit pas sa sœur; écrivit à son mari, pour demander communication des pièces. Son homme d'affaires les examina de très-près, et reconnut que M. d'Alleville avait tant dépensé en équipages de campagne, en superfluités, en objets de fantaisie, qu'il ne lui revenait que la modique somme de dix mille francs. C'était peu de chose pour M. d'Abligny; c'était beaucoup pour un officier réduit au simple nécessaire : celui-ci demanda ce qui lui était dû avec le ton d'un homme piqué, et qui ne doit pas s'attendre à un refus.

M. d'Abligny était disposé à payer. Son épouse, qui possédait son évangile, et qui y trouvait, à chaque ligne, le précepte du pardon des injures, ne pardonnait pourtant pas à son frère de réclamer ses fonds, comme il aurait sommé le commandant d'une citadelle de se rendre. Elle ne lui pardonnait pas davantage de n'avoir fait aucune démarche pour se rétablir dans ses bonnes graces, et le père Hyacinthe, qui prévoyait qu'une réconciliation mettrait un terme aux œuvres pies de la dame, nourrissait, augmentait, en secret, son ressentiment, en lui citant, à tort et à travers, des exemples tirés de la sainte bible, et, entre autres gentillesses du peuple de Dieu, Jephté immolant sa fille pour remercier le Seigneur. La jolie action de grace !

Or, si un père immole sa fille, une sœur doit nécessairement haïr un frère qui se marie, parce

que cela lui plaît; qui a le ton tranchant, et qui veut qu'on lui rende compte de sa légitime. Or, quand un directeur a prononcé, une dévote n'a rien à répondre. Or un mari qui aime la paix, ne discute pas avec une femme entichée de dévotion, et M. d'Abligny aima mieux plaider contre un beau-frère qui avait raison, que de se défendre des instigations d'une femme laide, exigeante et acariâtre, et, dans le fait, l'un est plus aisé que l'autre.

Cependant pour ne pas se brouiller avec madame, monsieur le président eut la mortification de perdre ce procès en première et seconde instance; il eut le chagrin de s'entendre blâmer hautement par ses confrères; il eut l'humiliation de voir pour la première fois, chez lui, les huissiers exploitans, le jugement à la main, prétendant saisir son mobilier ou palper les dix mille francs. M. d'Alleville, furieux des mauvaises difficultés que lui avait faites la chicane, n'avait plus rien ménagé. Il retourna à Amiens avec ses fonds, et chargé de la haîne de sa sœur, de son beau-frère, et surtout du père Hyacinthe, que cette affaire ne regardait pas; mais qui se mêlait de tout, selon le louable usage des gens de sa robe.

M. d'Alleville oublia bientôt ces désagrémens passagers, au sein du plus heureux ménage. Sa femme, douce, attentive, prévenante, semblait n'exister que pour embellir ses derniers jours. La certitude d'être bientôt père, mit le comble

à son bonheur. Cet heureux moment fut attendu avec l'impatience naturelle à des époux parfaitement unis. Ils se livraient, d'avance, aux sensations nouvelles qui allaient étendre, multiplier leurs jouissances; ils ne prévoyaient pas que les humains sont bornés; que leurs facultés le sont comme eux, et qu'une félicité continuelle ne saurait être leur partage.

Madame d'Alleville mourut en donnant le jour à une fille. Son mari tenait à elle par l'amour qu'inspire une femme charmante, par la reconnaissance qu'éprouve un vieillard que n'a pas dédaigné la beauté; il tenait à elle par l'habitude d'être heureux, habitude si douce, et à laquelle on renonce si difficilement aux derniers momens de la vie. Il n'est plus de dédommagemens alors, et ce qu'on perd est perdu sans retour. Le coup était terrible, et la raison n'en pouvait adoucir l'amertume; les soins mêmes de l'amitié déchiraient la blessure. Un sentiment unique pouvait remplacer celui auquel il fallait renoncer; la présence d'un objet chéri pouvait seul dédommager de l'absence de celle qu'on appelait en vain, et rattacher à la vie celui pour qui elle n'était plus qu'un fardeau : pour ne pas mourir, enfin, il fallait être père. M. d'Alleville concentra, sur sa petite Adèle, et la tendresse qu'il lui devait, et celle dont il fut prodigue envers sa respectable mère. Jamais enfant ne fut plus tendrement aimé; jamais père ne recueillit un prix

plus doux de ses soins. Celui-ci s'était chargé seul de l'éducation d'Adèle, et les progrès de son intéressante élève répandaient une sorte de charme sur les leçons les plus arides.

La malheureuse guerre de Hanovre amena, dix ans après, un changement fâcheux dans la situation de M. d'Alleville. Les désastres qui nous accablèrent en Allemagne et en Amérique, réduisirent le gouvernement à l'impossibilité de payer les pensions. M. d'Alleville fut obligé d'emprunter successivement différentes sommes sur le modique patrimoine de sa femme, et, à la fin de la cinquième année, les emprunts avaient totalement absorbé le capital. L'honneur était héréditaire dans cette famille. M. d'Alleville ne pouvait s'acquitter qu'en vendant un bien qui appartenait à sa fille. Elle n'avait que quinze ans ; il fallut la faire émanciper pour qu'elle pût signer sa ruine. Son père lui en fit la proposition les larmes aux yeux ; elle lui répondit en l'embrassant.

Il ne leur restait rien que le sentiment intime de leur probité. Si ce sentiment n'efface pas toujours celui de la misère présente, il aide au moins à la supporter. Adèle, résignée et courageuse, possédait des talens aimables et des arts utiles. Elle les consacra à son père, devenu infirme ; elle s'accoutuma à en tirer un honorable salaire ; elle égayait son travail par des caresses touchantes ; elle en coupait l'uniformité par des

attentions douces qui charmaient le vieillard; mais qui ne lui faisaient pas oublier l'état dangereux dans lequel il laisserait sa fille.

L'inquiétude, des chagrins qu'il s'efforçait de cacher, minèrent, tout-à-fait, un tempérament affaibli par l'âge. Tout ressentiment s'éteint sur le bord de la tombe, et l'indigence et les écueils, où Adèle allait rester exposée, rappelèrent, à son père, l'opulence de sa sœur. Dans toute autre circonstance il lui eût paru dur de solliciter, pour sa fille, les bontés de madame d'Abligny; il surmonta sa répugnance, en pensant à son enfant, sans appui et sans ressources. Il écrivit à sa sœur, en père malheureux et suppliant, et il mourut en bénissant Adèle, et en la recommandant à la Providence.

Elle n'avait, de l'extrême jeunesse, que la fraîcheur et la beauté. L'infortune avait formé son caractère et avancé sa raison. Elle sentit qu'elle ne pouvait vivre seule dans une grande ville, où les piéges naîtraient sous ses pas, et où la malignité empoisonnerait, peut-être, ses démarches les plus innocentes. La maison de sa tante ne lui promettait pas un asile riant, et c'était, pourtant, le seul qui lui convînt. Elle avait sacrifié sa fortune à sa probité; elle se décida à sacrifier son repos aux bienséances. Elle vendit le modeste mobilier de son père, et elle se disposait à partir pour Rouen, lorsqu'elle reçut une lettre du père Hyacinthe. Il lui mandait que sa tante

ne pouvait, ne voulait rien faire pour elle, et il lui conseillait, sèchement, d'offrir ses peines au Seigneur.

Adèle avait dans l'esprit une sorte d'élévation qu'elle tenait de son père : cette lettre, froidement insultante, lui coûta des larmes; mais n'abattit pas son courage. Elle oublia une parente qui méconnaissait les droits du sang, et se ploya au seul parti qu'indiquait l'honneur : c'était d'entrer chez quelque dame respectable, qui adoucît les dégoûts du service par égard pour la mémoire de son père. Elle ne doutait pas que toutes les portes ne s'ouvrissent dès qu'elle aurait annoncé son dessein; elle se flattait de n'avoir que l'embarras du choix. L'infortunée! elle ne savait pas qu'avec les vertus qu'on n'a point, on exige, de ses domestiques, cette complaisance aveugle qui supporte les caprices, les défauts, et même les vices des maîtres. Mademoiselle d'Alleville n'était pas une fille à qui on pût commander librement; qu'on voulût rendre témoin de ces nuages qui s'élèvent même entre les honnêtes gens. On le pensait, on ne le disait pas; mais, malgré les graces de sa personne et de son esprit, ses talens et son goût pour le travail, Adèle ne recueillit de ses démarches qu'une stérile compassion.

La vieille Thérèse avait servi M. d'Alleville quinze ans. Lorsque sa jeune maîtresse pensa à se retirer chez sa tante, elle lui avait payé ses gages, en pleurant. Thérèse pleurait en les rece-

vant : elle avait vu naître Adèle, et elle l'avait élevée. Cette bonne femme était, désormais, l'unique ressource de l'intéressante orpheline. Elle fut la chercher; elle la pria de revenir auprès d'elle, et ce jour fut un jour de fête pour Thérèse.

Un très-petit logement, bien élevé, à bien bon marché, mais bien propre, fut aussitôt arrêté. Thérèse se chargea de la propreté intérieure et des courses que nécessiteraient les besoins du petit ménage. Adèle devait dessiner, broder, coudre, et fournir ainsi à une dépense qu'on se promettait de régler d'après la plus sévère économie. Elle ne sortirait que pour entendre la messe, et toujours avec la fidèle Thérèse; mais elle n'y manquerait jamais les jours prescrits : dans l'état où elle était réduite, on a besoin d'un Dieu consolateur.

Pendant plusieurs mois, le plan de vie fut suivi avec exactitude; mais pouvait-il l'être toujours? Des résolutions stables, des privations pénibles, s'accordent-elles avec un jeune cœur, toujours prêt à se développer? Voyons comment celui d'Adèle se développa.

Madame d'Abligny, veuve depuis plusieurs années, n'avait qu'un fils qui ne lui ressemblait en rien. Beau, sensible, aimable, d'Abligny, sans prétentions, plaisait toujours sans le savoir. Il n'avait que dix-huit ans; mais il était l'unique héritier d'une fortune considérable, et déja on pensait à l'établir

Le père Hyacinthe se maintenait dans l'esprit de sa pénitente. Quelquefois elle s'apercevait de l'empire qu'il exerçait sur elle, et elle avait une forte envie de s'y soustraire; mais il faut qu'une femme de quarante ans tienne à quelque chose. Celle-ci aimait beaucoup le bon Dieu; mais elle aimait bien aussi à en parler avec son directeur: il s'exprimait avec tant de ferveur, son style mystique avait tant de grace! et puis le bon père était si adroit! Avait-il un peu trop appesanti le joug, démêlait-il un peu d'humeur? ses manières devenaient plus souples, plus insinuantes; il flattait, alternativement, tous les faibles de la dame. Celui qui la dominait le plus était le désir de se voir renaître dans de petits enfans. Le rusé frocard lui nommait les plus riches héritières de la robe, et lui montrait, dans l'éloignement, d'Abligny parvenu à la première charge de la magistrature, moins par ses qualités personnelles que par la considération dont jouissait madame sa mère. Tel autrefois, ajoutait-il, David monta sur le trône du peuple de Dieu, non parce qu'il fut tempérant, brave, pieux; mais par l'assistance des saints prophètes. Ces galantes comparaisons et la perspective promise, faisaient sourire madame d'Abligny, et jamais elle ne souriait que le père Hyacinthe n'en profitât en religieux attaché aux intérêts de son couvent. Il conserva, quelque temps encore, son ascendant par ses manœuvres; mais enfin un homme, d'un carac-

tère tout opposé, l'attaqua, et le perdit bientôt dans l'esprit de sa pénitente.

M. Montfort venait d'être nommé directeur des fermes, à Rouen. C'était un homme de cinquante ans, très-gros, très-court, très-gai, très-officieux et très-franc. Il était de ces gens qui disent clairement ce qu'ils pensent; qui vous donnent de l'argent en vous envoyant au diable; qui ne font jamais de complimens; mais qui vous serrent la main à vous faire crier, lorsqu'ils vous estiment.

Libre de tout soin, Montfort ne respirait que le plaisir. La table, où il figurait à merveille; les beaux-arts, qu'il connaissait à peine; l'antiquité, qu'il ne connaissait pas du tout; les bals, où il dansait lourdement; les concerts, où il raclait de la contre-basse; tout était de sa compétence. Vingt mille livres de rente, jointes au produit considérable de sa place, lui permettaient de satisfaire tous ses goûts, et lui donnaient l'entrée des meilleures maisons. Il n'aurait eu que des ridicules, s'il avait affecté des prétentions : il avait l'art de tout faire passer, à la faveur de beaucoup de simplicité et d'esprit naturel. Il ne s'était pas marié, disait-il plaisamment, parce qu'il n'avait trouvé qu'une femme qui lui parût digne d'être la sienne; mais aussi, il s'était jugé indigne d'être son mari.

Il rencontrait souvent d'Abligny dans les cercles brillans où il portait sa bizarre originalité. Le jeune homme lui plut beaucoup; il s'attacha

sincèrement à lui, et, à travers ses boutades et ses propos burlesques, il laissait échapper d'excellens conseils, que d'Abligny recevait toujours avec docilité, et dont il profitait quelquefois.

Il était difficile de vivre, dans une certaine intimité, avec le fils, sans avoir quelque envie de connaître la mère. Depuis long-temps, la dame avait quitté le monde. C'est chez elle qu'il fallait l'aller chercher, et le jeune homme se chargea, volontiers, de l'introduction. On n'aborde pas une dévote comme elle approche du Créateur : de là vient, peut-être, le vieux proverbe, *les valets sont plus difficiles que leurs maîtres.* Un jour madame était à l'office; le lendemain elle était en méditation; une autre fois elle était en conférence avec le père Hyacinthe. Montfort vit d'abord à quelle femme il aurait affaire. Il s'en expliqua avec le fils, et il comprit, malgré des réponses très-ménagées, que le bon père était, à peu près, le maître de la maison; que madame d'Abligny lui donnait beaucoup, et que, si elle vivait encore vingt ans, elle pourrait bien ruiner son fils, à la plus grande gloire de Dieu. Il parut piquant, à Montfort, de rendre madame d'Abligny à la société; de reléguer le frocard dans son couvent, et de s'amuser en servant son jeune ami. Il n'ignorait pas que les tics d'une femme de quarante ans sont durs à déraciner, et que la contradiction n'est bonne qu'à les enraciner davantage. Il ne vit qu'un moyen pour se faire

écouter : c'était de faire aussi le dévot. Ce personnage ne s'accordait ni avec ses habitudes, ni avec sa vivacité ; mais quel prix de sa contrainte, que le plaisir d'en rire dans tous les cercles où d'Abligny, qui respectait sa mère, ne se trouverait pas ! Quel triomphe, de supplanter un carme et de pervertir une dévote ! Montfort se disposa à jouer son rôle aussi gaiement qu'il se serait préparé à remplir celui de Lisimon ou de Francaleu.

Il commença par écrire à madame d'Abligny une lettre vraiment édifiante. Lieux communs en usage parmi la monacaille, citations des saints pères, éloges pompeux de la piété de la dame, tout était mis en usage pour la disposer à jeter un œil bénévole sur sa dernière phrase. Il demandait, en finissant, la permission de la voir et de travailler avec elle au grand œuvre de son salut. Des copies de la sainte épître circulèrent dans toutes les sociétés; des paris furent ouverts. Les uns pariaient pour l'homme de Dieu, les autres pour l'émissaire du diable. D'Abligny, seul, ignorait cela, parce qu'on était convenu de changer de conversation dès qu'il entrerait quelque part.

L'original était arrivé à son adresse. Montfort n'était pas assez bon comédien pour n'avoir pas chargé son rôle. La dame avait trouvé la lettre bien; mais le père Hyacinthe, à qui elle la communiqua, comme de raison, la trouva exagérée. L'importance du personnage, d'ailleurs, lui don-

nait de l'ombrage, et un moine, comme un autre, aime à gouverner seul. Hyacinthe fit des efforts incroyables pour persuader à madame d'Abligny, qu'un homme du monde n'écrit ainsi qu'avec le dessein formel de tourner notre sainte religion en ridicule, et il observa qu'en supposant M. Montfort de bonne foi, on s'exposait, en l'admettant, à voir troubler la régularité des exercices pieux, et peut-être, la douce harmonie qui régnait entre le directeur et la pénitente, sans qu'il en pût résulter un accroissement de lumières, parce que, sans doute, un directeur des fermes en sait bien moins en théologie qu'un carme déchaussé.

Madame d'Abligny ne voyait pas, toutefois, comme le père Hyacinthe. Elle était femme, Montfort l'avait louée, et il était difficile qu'il eût tort auprès d'elle. Cependant elle n'osa pas contredire, ouvertement, son directeur. Il fallait répondre au nouveau néophyte, et elle se disposa à écrire, avec docilité, sous la dictée du saint homme. Hyacinthe voulait que la lettre fût conçue de manière à terminer la correspondance. Il n'avait pas coutume de dicter lunettes braquées, et il ne s'apercevait pas que la perfide dévote, qui n'avait pas été élevée, comme lui, avec des cuistres de collége, supprimait ou changeait toutes les expressions déplacées ; il ne se doutait pas, malgré sa grande habitude des parloirs, que ce premier pas fait conduisait nécessairement à

un autre, et qu'avec l'air de l'écouter, et en répétant ses derniers mots, on donnait pour le lendemain, et à la grand'messe de la cathédrale, un rendez-vous, précisément à l'heure où lui, père Hyacinthe, dirait sa messe basse à son couvent. Il est douloureux, sans doute, de voir une femme en Dieu mentir à son directeur, et après cet énorme péché, commis sans remords, il n'est pas aisé de juger où on s'arrêtera. Madame d'Abligny ne fit pas toutes ces réflexions, ou, peut-être, est-il difficile, impossible même de résister à quelqu'un qui a fait sourire notre amour-propre. Quoi qu'il en soit, le paquet fut remis à l'Hôtel-des-Fermes de Rouen.

A l'heure indiquée, Montfort se rend à la cathédrale, suivi des parieurs, des rieurs, des curieux et des oisifs du bon ton. Il entra dans le lieu saint, se mordant les lèvres pour ne pas éclater, baissant les yeux pour ne rien voir qui le ramenât à sa gaieté, et tenant, à deux mains, son gros ventre, toujours prêt à s'échapper. Sur ses pas marche un laquais chargé d'un coussin et d'un sac de velours cramoisi, bordés d'un large galon d'or, et ornés, aux quatre coins, d'énormes glands du même métal. Dans le sac était un livre de prières couvert de maroquin, et garni, à toutes les pages, de vignettes édifiantes. Ces ustensiles du *métier* avaient été prêtés, à Montfort, par une dame qu'Hyacinthe avait aussi dirigée, et qui ne pouvait pardonner à madame d'Abligny de

s'être exclusivement emparée du saint homme. Ces plaisanteries sont autant de sacriléges aux yeux des vrais croyans; elles sont même déplacées à ceux des gens raisonnables, qui ne tiennent à aucune secte, et qui les ménagent toutes; mais le clergé d'alors était si riche, si arrogant, si persécuteur, surtout, qu'aux dévots près, il comptait autant d'ennemis que d'individus. Aujourd'hui il est pauvre, humble, persécuté, semblable en tout, sans en être plus satisfait, à son divin maître, qui naquit dans une étable, vécut dans les carrefours, et mourut assez tristement, pour ressusciter plein de gloire, à ce que dit le clergé, qui, à cet égard, ne lui ressemblera probablement point. Plaignons-le, au reste, et n'en disons point de mal. Puisse-t-il, quels que soient les évènemens, profiter de la leçon!

Montfort était à genoux devant l'autel où Dieu fait homme veut bien encore devenir dieu-pain à Rouen, à Paris, à Rome, à Lisbonne, et dans cinq cent mille paroisses à la fois, ce qui prouve invinciblement contre les obstinés, qui ne veulent pas même concevoir qu'un seul Dieu puisse être trois. Montfort à genoux à côté de madame d'Abligny, qu'on lui a montrée du bout du doigt, tire son bréviaire de son étui doré, et regardant, alternativement, ses vignettes et la dame, il avait l'air de dire au ciel : Mon Dieu, défendez-moi des distractions, et à la béate : Voyez qu'elle est mon exactitude. Le ciel était muet selon sa cou-

tume; mais la dame répondait de la prunelle, et très-distinctement. Il eût été dur de s'en tenir à ce langage ; on peut causer quand le saint sacrifice n'est pas commencé, surtout quand on cause à voix basse, et qu'on ne s'entretient que de choses pieuses. Montfort s'approcha à gauche, madame d'Abligny fit un mouvement à droite; on se fixa, on se parla, on parut content l'un de l'autre. La conversation de Montfort n'avait pas la sècheresse de celle du père Hyacinthe; il ne paraissait ni exigeant ni intéressé; il avait la gaieté naïve de Marthe, qui faisait, quelquefois, sourire Jésus. Il rappelait, très-heureusement, que Notre-Seigneur n'aimait pas la retraite, puisqu'il vécut dans une capitale; qu'il ne haïssait ni la bonne chère, ni le bon vin, puisqu'il daigna figurer aux noces de Cana, qu'il y fit du *Côte-Rôtie* avec de l'eau, et qu'il en but jusqu'à certain point, témoin ce propos qu'il tint à sa mère, et qui s'écartait un peu de la piété filiale: *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Le Sauveur, à jeun, n'eût pas manqué de respect à madame sa mère; il se serait rappelé, surtout, que Marie ne fut jamais femme, bien qu'elle eut conçu et enfanté après avoir épousé le bon, le très-bon homme Joseph. Montfort concluait, de tout cela, que le Sauveur, en se soumettant aux misères humaines, voulut en éprouver aussi les faiblesses, ce qui prouve encore, quoi qu'en di-

sent les casuistes, que Dieu ne nous veut pas meilleurs qu'il nous a faits, et qu'il a trop de loyauté pour nous demander ce qu'il n'a pas voulu ou ce qu'il n'a pas pu nous donner.

Vaincue par la logique de Montfort, madame d'Abligny conçut qu'un dîner qui ressemblerait à la cène ou au souper du château d'Emmaüs, où on n'admettrait que de bonnes ames, où il ne serait pas question de choses mondaines, et où, au lieu de l'ariette du jour, on chanterait quelque cantique... Ici, Montfort reprend : « Oui, ma-
« dame, quelque cantique après lequel on se per-
« met un passe-pied ou une matelote, à l'exem-
« ple du bon roi David, qui dansait devant l'arche,
« en pinçant d'une harpe portative. On peut
« même, par esprit de mortification, mettre des
« coquilles de noix dans ses souliers, ainsi que
« faisait saint Louis, lorsque son rang l'obligeait
« de figurer à des fêtes où il voulait concilier la
« pénitence et la royauté. — Non, simplement
« comme le roi David », répond madame d'Abligny, et elle ne s'aperçoit pas que l'agneau sans tache a été immolé pendant la conversation; que les fidèles son retirés ; qu'elle-même, environnée de dévots de fraîche date, se laisse conduire avec une docilité vraiment chrétienne, et qu'enfin elle est assise à une table de vingt couverts, dont le surtout, chargé d'amours, et d'une voluptueuse Vénus, représente, lui dit-on, les anges, les ar-

changes, les séraphins entourant Marie et la couvrant de leurs ailes, après que le dieu-pigeon lui eut fait... vous savez bien?

Le dîner fut charmant; tout le monde joua parfaitement son rôle, ou si quelqu'un s'échappa, ce fut si modestement ou si bas, que la vertu de la dévote ne pouvait s'en alarmer. Pénétrée d'une joie naïve et pure, elle chevrota la romance de sainte Geneviève de Brabant; après une légère résistance, elle dansa le menuet, danse grave, qui n'éveille pas les sens, et enfin, elle avoua, de bonne foi, que cette façon nouvelle de faire son salut, valait bien celle que prescrivait le froid et boudeur Hyacinthe. Elle convint encore que souvent elle s'ennuyait complètement avec lui, et elle ajouta, à l'oreille de Montfort, que la crainte des dévots et de l'éclat d'une rupture était le seul motif qui la retînt en ce moment. Montfort ne manquait pas de ce qu'on appelle l'esprit du moment: il saisit avidement cette ouverture. Il répondit que les vrais dévots ne peuvent estimer un religieux toujours absent de sa communauté, et s'exposant sans cesse auprès d'une femme aimable qu'il ne doit voir qu'au confessionnal. Ici, madame d'Abligny sourit le plus agréablement qu'il lui fut possible, et Montfort, rassuré sur la manière dont on prenait le premier coup porté au père Hyacinthe, ajouta qu'un moine qui s'est engagé à suivre les traces des pères du désert, doit, non-seulement, vivre, comme eux, dans la

retraite, mais observer surtout son vœu de pauvreté, et ne pas mettre à de fréquentes épreuves la générosité des fidèles qu'il dirige. Quant aux embarras de la rupture, il y avait un moyen tout simple de les éviter, et Montfort présente la main à la dame, et les convives la suivent, et on monte dans cinq ou six carrosses qui attendent à la porte, et on part pour la campagne.

Une maison charmante, où un laquais intelligent courait, ventre à terre, changer des chambres de la plus grande fraîcheur en autant d'oratoires; un jardin anglais délicieux, dont les endroits retirés offraient des statues que le charron du lieu remplaça par des croix faites à la hâte; un Apollon trop pesant pour être facilement transporté, mais à qui on cacha certaines choses avec une peau d'agneau, et qu'on transforma ainsi en saint Jean-Baptiste; un jeune chapelain, frais comme la rose, qui expédiait une messe en cinq minutes, et qui devait dire aussi lestement la prière du matin et du soir; un cuisinier excellent, une cave parfaitement garnie, la balançoire, la chasse, la pêche, pour les heures de récréation, tels étaient les dédommagemens qu'on offrait à madame d'Abligny, de la perte du révérend père Hyacinthe; tels étaient les moyens qu'on opposait à une vieille et insipide habitude. Insensiblement la ferveur diminue, le goût du plaisir augmente, une sincère amitié pour Montfort fait oublier les momeries; on est enfin per-

vertie au point d'écrire très-nettement et très-sèchement au bon père, qu'on le dispense, à l'avenir, de la conduite d'une ame assez forte pour se diriger elle-même, et qu'on espère, en conséquence, qu'il voudra bien ne pas reparaître à l'hôtel.

Hyacinthe n'était pas homme à abandonner ainsi la partie. Il prit tout cela pour l'effet d'une boutade qui ne tiendrait pas contre son éloquence. Il écrivit une espèce d'homélie, qu'on ne manqua pas de tourner en ridicule, parce que cette arme, toute puissante en France, ne laisse aucune ressource à celui qu'elle attaque, et que madame d'Abligny, trop engagée pour reculer, pouvait craindre d'en être frappée elle-même, si elle n'était pas la première à rire de son directeur : or une dévote, telle qu'elle était alors, craint un peu plus le ridicule que le ciel. Madame d'Abligny rit donc, pour la première fois, du style du père Hyacinthe, et là finit, sans retour, son empire, à la grande gloire des conjurés.

On revint à Rouen, et madame d'Abligny se répandit dans le monde ; elle vit tous les jours Montfort et ses amis, son fils à tous les instans ; elle cessa d'entretenir des moines, et elle rétablit l'ordre dans ses affaires, bien qu'elle donnât souvent de très-jolies fêtes, dont Montfort était l'ordonnateur. Montfort enfin devint l'homme par excellence ; il s'attacha à elle à son tour, et cette intimité ne finit qu'avec leur vie. Montfort ne se

borna pas à être un ami vrai et chaud; il entreprit de faire une femme aimable de madame d'Abligny, et il y réussit complètement. L'unique défaut qui lui resta de la dévotion, et dont il ne put pas la corriger, était de ne jamais pardonner à ceux contre qui elle était prévenue; mais elle eût été parfaite sans cela, et il fallait bien qu'elle fût femme par quelque côté.

La jolie et malheureuse Adèle continuait de vivre selon le plan qu'elle s'était tracé; la bonne Thérèse, aussi soumise qu'aimante, ne désobéissait que sur un point. Ne concevant pas que la tante d'une jeune personne aussi séduisante pût être toujours inexorable, elle courait chez l'écrivain public, lorsqu'elle avait mis quelque chose en réserve sur les petites emplettes qu'elle allait faire; elle dictait, en pleurant, des lettres qu'elle croyait très-pathétiques et très-persuasives. Madame d'Abligny n'y répondait jamais, parce qu'elle ne les lisait plus; elle en faisait ordinairement de petites pelottes pour faire jouer *Minet*, et la sensible Thérèse allait régulièrement à la poste savoir s'il n'y avait point de lettres de Rouen à son adresse; elle revenait en soupirant, et s'efforçait de sourire en approchant sa jeune maîtresse. Elle se serait bien gardée de l'affliger en lui parlant de la dureté de sa tante, et elle craignait de plus de se brouiller avec elle pour avoir continué d'écrire malgré sa défense positive.

Une des lettres de cette bonne Thérèse fut re-

mise pendant que Montfort était avec madame d'Abligny. Il marqua de l'étonnement de la voir chiffonner avant qu'on en eût pris lecture ; on lui répondit qu'on avait vu la signature, et que cela suffisait. Les plaintes, les prières, les supplications de Thérèse sont accrochées à un fil, et excitent les mouvemens souples et moelleux de *Minet*. Montfort, stupéfait, ne concevait rien à cette indifférence ou à ce mépris marqué pour l'écrivain ; il en glissa quelques mots en faisant un tric-trac, et n'obtint que des réponses évasives. Il connaissait trop le caractère de la dame pour insister en ce moment ; mais, en se retirant, il roula sous ses pieds le *joujou* que *Minet* avait déja abandonné, et il le mit dans sa poche. On n'accusera pas Montfort d'une indiscrétion condamnable, si on réfléchit qu'une lettre employée à un tel usage, semble abandonnée à quiconque voudra la lire ; n'intéresse, par conséquent, point la personne à qui elle est adressée, et ne doit rouler que sur des choses indifférentes à celle qui l'a écrite. La singularité du procédé de madame d'Abligny, et son affectation à détourner des questions fort simples, était seulement ce qui avait piqué la curiosité de Montfort. Il eût mieux fait, sans doute, de ne pas la satisfaire ; mais il fallait bien qu'il fût homme aussi par quelque côté.

Quelle fut sa surprise lorsqu'il vit que son amie avait, à Amiens, une nièce dans le besoin, aban-

donnée aux écueils de son âge, dont une pauvre servante avait seule pitié, et pour qui elle sollicitait en vain quelques secours ! « Ses yeux, « disait la bonne Thérèse, ses yeux sont rouges « à force de veilles et de travail ; peut-être aussi « est-ce qu'elle pleure quand je n'y suis pas. Un « peu d'aide, ma bonne dame, pour la fille de « votre frère ; un peu d'aide, au nom de Dieu. »

Montfort était vif et gai; mais il était sensible et bon. Il brusquait communément tout le monde; mais il refusait rarement. Les refus obstinés de madame d'Abligny lui firent croire d'abord que sa nièce avait mérité sa disgrace par quelque faute majeure. Cependant il résolut de lui être utile, et, après avoir brouillé madame d'Abligny avec le père Hyacinthe, il était assez naturel de ne pas douter du succès des démarches qu'il se proposait de faire pour la rapprocher d'Adèle. Il était bon, avant d'agir, d'avoir quelque connaissance des faits. Montfort interrogea le jeune d'Abligny, de qui il devait attendre une explication détaillée : le petit cousin ignorait qu'il eût une cousine. Depuis le malheureux procès intenté par M. d'Alleville, on n'avait pas prononcé son nom à l'hôtel, et d'Abligny était encore au berceau lors du mariage de son oncle.

Montfort, aussi opiniâtre à suivre une bonne action qu'une plaisanterie, ne se rebuta point ; il écrivit au directeur de la douane d'Amiens, et lui demanda, sur Adèle, les renseignemens les

plus positifs. La réponse fut tout à l'avantage de l'orpheline. L'écrivain remontait à l'origine de la haine de madame d'Abligny pour son frère et son innocente fille ; il s'étendait avec complaisance sur les charmes, la sagesse, les talens et la résignation d'Adèle ; la lettre, enfin, était conçue de manière à enflammer la tête de Montfort, déja disposé en faveur de la jeune personne. Certain, désormais, d'avoir la raison de son côté, il ne balança plus à parler fortement à sa tante ; il se promit bien de ne rien ménager, et il ne craignait pas de compromettre un empire plus sûr que celui du père Hyacinthe : le sien reposait sur le plaisir.

Il entre chez madame d'Abligny, qui lisait, voluptueusement, le Cantique des Cantiques, si heureusement mis en vers par Voltaire ; elle ne ressemblait pas plus à la Sulamite que Montfort au Chaton ; cependant elle sourit en le voyant. Bienséances, préjugés, devoirs, vous imposez la nécessité de combattre ; mais lit-on le Cantique des Cantiques sans vous oublier un peu ? « Il est « bien question de rire, madame, dit Montfort « en se jetant sur une chaise longue. — Qu'avez-« vous donc, mon ami ? — Je suis dans une colère « épouvantable. — Ah, ah ! hé, contre qui ? — « Hé, parbleu, contre vous. — Voilà du nou-« veau, par exemple. — Ne rougissez-vous pas ?... « — Et de quoi ? Ce livre... — Qu'importe ce bou-« quin ? — C'est Voltaire. — A la bonne heure.

« — Vous me l'avez recommandé. — Soit ; mais « vous avez une nièce, madame, vous avez une « nièce, hé, hé !... —Ne me parlez pas de cela.— « Que tout le monde estime. — J'en suis bien « aise. — Et que tout le monde aime, entendez- « vous, madame, parce qu'elle est fort aimable. « — Après ? — Et vous, femme opulente, qui « prétendez aussi à l'estime des honnêtes gens, « vous laissez cette enfant dans la misère ; vous « la réduisez à travailler, jour et nuit, pour se « procurer une misérable existence ! — Ne me « parlez pas de cela, vous dis-je ; taisez-vous, je « le veux. — Que je me taise, corbleu ! ah, vous « n'êtes pas au bout. Je ne suis pas votre ami « pour applaudir à des sottises ; je le suis pour « vous dire la vérité, et, palsambleu, vous m'en- « tendrez. » Ici madame d'Abligny se lève, jette son livre avec dépit, et sort précipitamment ; Montfort la suit de son boudoir au salon, du salon à la salle à manger, de la salle à manger au jardin ; elle court se réfugier dans le pavillon chinois. Montfort l'aurait suivie au bout de la ville ; il était sur ses talons, et criait à tue-tête : « Quel plus noble usage voulez-vous faire de vos « soixante mille livres de rente, que d'en aider « une fille, belle, vertueuse, infortunée, et dont « vous avez à vous reprocher le malheur ? Croyez- « vous qu'un peu d'or, arraché par mes impor- « tunités, répare vos premiers torts ? Non, ma- « dame, il ne les réparera pas ; mais il les fera

« peut-être oublier à votre victime... Mon amie, « ma bonne amie, ne me mettez pas en colère, « cela trouble la digestion et dérange la santé. » En finissant, Montfort fermait la chinoise, et mettait la clé dans sa poche. « Quoi, monsieur, « me retenir prisonnière ! — Jusqu'à ce que vous « m'ayez promis de faire quelque chose pour « Adèle. — Je ne lui dois rien. — Mais savez-« vous qu'avec tout votre esprit, vous finissez « par extravaguer. Comment ! vous ne devez rien « à votre nièce, vous ne devez rien aux bien-« séances ! — Son père m'a outragée de la ma-« nière la plus sensible. — Prétexte puéril, ma-« dame. Votre frère n'est plus ; les torches de la « haine doivent s'éteindre sur le seuil des tom-« beaux. — Je ne hais personne. — Hé, que « faites-vous donc, si vous ne savez pas pardon-« ner ; si vous délaissez Adèle, Adèle que vous « ne connaissez pas, qui est restée orpheline, sor-« tant à peine de l'enfance, qui n'est donc pas « coupable des fautes supposées ou réelles de « son père ; qui travaille à Amiens, qui travaille « pour avoir du pain, tandis que la fortune vous « comble, à Rouen, de ses plus précieuses fa-« veurs ? Considération, amitié, fils aimable, vous « avez tout, hors le plaisir de faire du bien. Assu-« rez-vous cette jouissance ; elle donne aux autres « un nouveau prix... Que diable, écoutez-moi « donc, ou je me fâche sérieusement ; vous cou-« rez de chaise en chaise, de coin en coin : fai-

« sons-nous une partie de barres, ici ? Finissons, « il en est temps, car je suis hors d'haleine. Le « dixième de votre superflu, madame, et je ne « demande plus rien. — Mais, qu'a-t-elle donc, « cette fille qui vous intéresse tant ? — Ce qu'elle « a, ce qu'elle a ! son malheur et ma sensibilité : « je ne suis pas un élève des Carmes déchaussés. « — Vous êtes un impertinent ! — Non, ma bonne « amie, je suis un homme franc, et vous le savez « bien. — Je me brouillerai avec vous. — Ce se- « rait tant pis pour tous deux. — Ah, de la fa- « tuité ! — Ah, vous changez de conversation ? « Revenez, s'il vous plaît; abjurez une pitoyable « prévention, et rendez-vous. — Efforts inutiles, « je ne la verrai jamais ; je ne ferai rien pour « elle. — Hé bien, corbleu ! je ferai, moi. Je suis « riche aussi, et j'ennoblirai ma fortune par l'u- « sage que j'en vais faire. Je suis garçon, j'adopte « Adèle ; je donnerai, et je ne vous humilierai « point : je donnerai en votre nom. » Montfort rouvre la porte, sort avec vivacité, soutenant d'une main son gros ventre, et essuyant, de l'autre, la sueur qui roule de ses sourcils épais sur son double menton. Il rencontre d'Abligny : « Ta mère est la femme la plus entêtée, la plus « haineuse que jamais moine ait façonnée. Viens « avec moi, mon ami. Ta cousine est une fille « méritante ; il faut qu'elle dorme la nuit, qu'elle « se ménage le jour, et, surtout, qu'elle ne pleure « plus : cela gâte de jolis yeux. » Et les voilà tous

deux dans la voiture de Montfort, traversant les rues de Rouen au galop, et montant à son cabinet, aussi vite que le permettent les jambes courtes et épaisses de monsieur le directeur. Deux rouleaux de cinquante louis sont tirés du secrétaire. « Tiens, d'Abligny, voilà du papier, écris, « et écris au nom de ta mère ; ménageons-là, « quoiqu'elle ne le mérite guère. Hé bien ! pour- « quoi me regarder d'un air mécontent ? Ah... je « vois ce que c'est ; monsieur est délicat, il souf- « fre de voir un étranger venir au secours de sa « cousine. As-tu de l'argent, toi ? Non, n'est-ce « pas ? Laisse donc faire le meilleur ami de ta « famille. Ceci, d'ailleurs, n'est qu'une avance « que je compte, parbleu bien, retirer tôt ou tard. « Allons, finissons ; écris, je dicte : *Ma mère « oublie les torts de son frère, et vous rend son « amitié. Vous recevrez, tous les six mois, une « somme égale à celle que je joins à cette lettre, « et quand vous aurez en vue un établissement, « nous vous donnerons des marques plus sensibles « de notre amitié.* Finis cela par quelque chose « d'affectueux ; fais porter le paquet à la poste, « et ordonne à ton suisse de te remettre toutes « les lettres qui viendront d'Amiens. Je ne veux « pas qu'elles servent de jouet à *Minet*, ni qu'elles « donnent davantage de l'humeur à ta mère, car, « encore, faut-il avoir pitié de sa malheureuse « faiblesse, en attendant que je puisse l'en cor- « riger : ce sera l'affaire du temps. »

La bonne Thérèse avait perdu tout espoir de toucher madame d'Abligny, et, cependant, elle allait toujours à la poste. Ainsi une amante, une mère, une épouse dont l'Océan emporte l'objet le plus chéri, suit le vaisseau des yeux, le cherche long-temps encore après qu'il est disparu, retourne au lieu oû elle l'a perdu de vue, et, lorsque des années ne lui permettent plus de douter que le bonheur de sa vie n'ait été englouti par les flots, elle court encore au-devant du bâtiment qui se présente au port; elle soupire en voyant son espérance déçue; d'autres vaisseaux la tromperont demain, dans un mois, dans un an, et elle ne laissera pas d'espérer : il faut des jouissances à l'être fortuné, et des chimères aux malheureux.

Celle de Thérèse devait enfin se réaliser. Qu'on se figure l'état de la bonne vieille, lorsqu'elle reçut cette lettre tant attendue, et de l'or, beaucoup plus d'or qu'elle n'en avait vu dans toute sa vie. Sa pesante paupière se leva vers le ciel; ses mains se joignirent; ses genoux tremblans se dérobèrent sous elle; mais la joie ranimant bientôt ses membres engourdis, elle trotte, appuyée sur un bâton noueux, elle arrive, elle jette ses bras au cou d'Adèle, lui remet sa lettre et son trésor, et elle tombe, sans force et sans haleine, dans un vieux fauteuil de bois, nouvellement rempaillé.

Si la fierté est naturelle à un cœur bien placé,

qu'elle élève au-dessus du malheur, un acte de bienfaisance, une démarche amicale le ramènent promptement à la bonté qui lui est propre. L'aversion qu'avaient fait naître les premiers procédés de madame d'Abligny, s'effaça aussitôt du souvenir d'Adèle ; elle descendit dans son cœur, le meilleur peut-être qu'ait formé la nature ; elle n'y trouva que la reconnaissance, et, cédant à sa douce impulsion, elle se hâta d'écrire sans réflexion, sans apprêts ; elle laissait courir sa plume ; son ame seule dictait.

Son style, simple comme ses mœurs, touchant comme sa figure, fit une sorte d'impression sur son cousin, si capable de l'apprécier. Il éprouva aussi le besoin d'écrire. Il répondit au nom de sa mère ; mais il commença à parler de lui. Ce n'était pas un sentiment prononcé qui l'entraînait vers Adèle : il ne la connaissait point. Il savait seulement qu'elle était jolie, très-jolie ; sa manière d'écrire le séduisait ; en fallait-il davantage pour qu'il cherchât à entretenir cette correspondance ? Il ne se rendait pas bien exactement compte de ses motifs. Il se disait, il croyait même, peut-être, n'avoir d'autre but que de connaître précisément la situation de la petite cousine, de lui être utile à l'occasion, de réparer, autant qu'il serait en lui, les injustices de sa mère. On fait du chemin en peu de temps, quand on croit n'avoir pour guides que l'humanité et les liens du sang.

Adèle ne manquait pas d'écrire lettre pour lettre, et, à mesure que l'intimité s'établissait, elle écrivait avec plus de grace, avec plus de chaleur, et elle était bien excusable : elle croyait écrire à sa tante. Sa première lettre avait intéressé ; la seconde donna le désir de la connaître ; les autres changèrent ce désir en passion. Seize ans, des charmes, de l'esprit, de la sensibilité, quel homme de vingt ans tiendrait contre tout cela? Ce n'était encore qu'un désir vague, enfant d'une imagination ardente ; mais sa puissance créatrice décore, embellit tout ; elle fait des dieux et les adore. Heureux d'Abligny ! il ne pouvait rien imaginer qui ne fût au-dessous de la réalité.

Mais comment s'y prendra-t-il pour voir sa céleste cousine ? Un jeune homme de dix-huit ans n'est pas tout-à-fait maître de ses actions. Demander à sa mère la permission de faire le voyage d'Amiens, c'était infailliblement se brouiller avec elle ; partir sans son agrément, c'était plus qu'il n'eût osé.

Un parti mitoyen se présenta : amour et jeunesse sont inventifs. Il demanda à Adèle son portrait ; il le demanda pour sa bonne tante, à qui, sans doute, elle ne refuserait pas cette marque d'attachement, et la candide Adèle fait courir Thérèse. On trouve un peintre à qui le modèle inspire le feu du génie. La beauté pose, l'ivoire s'anime, le portrait se termine, il est expédié pour Rouen. Il était charmant, et n'é-

tait point flatté : on gâte quelquefois les graces; on ne saurait les embellir.

Ce dangereux portrait fixa enfin les idées du petit cousin. Il connut sa cousine; mais l'ivoire ne lui suffit plus. Il sentit que le bonheur l'attendait près du modèle, si un sentiment sympathique parlait aussi en sa faveur. L'espérance, la crainte le flattaient, l'agitaient tour à tour, et la lettre qui accompagnait le portrait, ajoutait à son trouble, et le jetait dans un embarras inexprimable. Adèle, entièrement subjuguée par les choses tendres et délicates qu'on lui écrivait au nom de sa tante, persuadée, par la demande de son portrait, qu'il ne restait plus de traces des anciennes divisions, Adèle avait cru pouvoir renouveler ses premières instances, et elle demandait, pour unique grace, d'être admise dans une maison qu'il lui était permis de regarder comme son asile naturel. Que pouvait répondre d'Abligny? Avoüer ses petites ruses, c'était se perdre sans retour, peut-être, dans l'esprit de sa cousine; lui déclarer que la haine de sa tante se maintenait dans toute sa force, c'était détruire une erreur qui, depuis quelque temps, consolait, soutenait la trop intéressante orpheline; la faire arriver à Rouen, sur l'espoir de l'effet qui pourra résulter d'une entrevue entre elle et madame d'Abligny, c'était la compromettre de la manière la plus évidente. Que faire donc, bon dieu! disait d'Abli-

gny en se frottant le front et en frappant du pied ?

Il eut quelque envie de s'ouvrir franchement à Montfort. Ce parti était le plus sage sans doute ; mais amour et sagesse ont-ils jamais habité ensemble ? D'Abligny cherchait, comme tous les jeunes gens, des raisons à opposer à la raison elle-même. Montfort avait cinquante ans : compatirait-il à des peines qu'il ne pouvait plus éprouver ? Entrerait-il dans des détails qui lui paraîtraient au-dessous de lui ? Favoriserait-il une intrigue tout-à-fait opposée aux vues de sa meilleure amie ? Et s'il croyait sa délicatesse intéressée à avertir sa mère de sa conduite envers Adèle, s'il supposait Adèle elle-même d'intelligence avec lui, qu'il retirât la main bienfaisante qui l'avait arrachée à la misère... Non, il ne pouvait s'ouvrir à Montfort ; il ne pouvait choisir pour confident qu'un jeune homme, porté aux mêmes goûts, sujet aux mêmes faiblesses, et, par conséquent, rempli d'indulgence. Son choix tomba sur un joli capitaine de cavalerie, en garnison à Rouen, bien étranger à toutes ces circonstances, mais bien sémillant, bien vif, et, peut-être, un peu libertin ; faisant le bien par boutade, le mal par occasion, tenant beaucoup à sa figure, raillant agréablement, riant de tout, tournant tout en ridicule, et ne connaissant qu'un devoir, celui d'être brave : c'était un jeune homme du meilleur ton.

Voilà mes Catons de vingt ans, conférant, raisonnant, discutant et arrêtant, après bien des débats, que l'article essentiel était de gagner du temps, et que, pour cela, il fallait continuer de mentir; qu'en conséquence d'Abligny écrirait à Adèle qu'on la recevrait avec un vrai plaisir; mais qu'on allait lui arranger un appartement convenable, et qu'ainsi elle ne pouvait penser à se mettre en route avant deux mois. Or, comme deux mois sont un terme prodigieux, il est impossible qu'il ne se présente pas, en deux mois, quelque circonstance favorable, et il n'était pas douteux que tout s'arrangeât au gré de d'Abligny, qui ne savait pas encore ce qu'il voulait.

Cependant deux mois sans voir Adèle, paraissaient bien longs au petit cousin. Il devenait triste, rêveur; l'incarnat de ses joues, le velouté de la pêche, dégénérait en une pâleur alarmante. La saison des semestres approchait; le joli capitaine était de Lyon, il se disposait à partir; il jugea que la dissipation, que des objets nouveaux rétabliraient le calme dans le cœur de son jeune ami. Il lui proposa de venir passer l'hiver à Lyon; d'écrire à Adèle la simple vérité; de s'excuser sur la légitimité de ses premiers motifs, et définitivement de la laisser bouder, si elle ne recevait pas convenablement ses excuses.

A la seule pensée de rompre avec Adèle, d'Abligny sentit combien elle lui était déja chère; mais l'ouverture de son ami ne fut pas perdue pour

l'amour. Il se livra à une foule d'idées romanesques, qui font le charme et le tourment de tant de jeunes têtes. Celle qui l'occupa le plus d'abord, fut d'obtenir de sa mère la permission de voyager, et d'en profiter pour se rendre à Amiens, au lieu d'aller à Lyon. Le petit comité décida ensuite que le capitaine ouvrirait les lettres que madame d'Abligny adresserait à son fils; qu'il répondrait à celles qui seraient de quelque importance, au nom de son ami, qu'il supposerait être où il voudrait; qu'il les lui enverrait toutes à Amiens, et que d'Abligny ferait passer ses réponses par Lyon, sous double enveloppe.

Sa mère, inquiète sur son état, l'avait souvent interrogé, et comme, dans certains cas, on ne dit jamais la vérité à sa mère, elle n'avait rien obtenu de son fils. Montfort, dont on redoutait le rigorisme, n'avait pas été plus heureux. L'un et l'autre reçurent, avec plaisir, la proposition du jeune capitaine, et on disposa tout pour que d'Abligny pût figurer, avec avantage, à côté de la jeunesse la plus brillante de Lyon.

Les deux amis montèrent dans leur chaise, et prirent ensemble la route de Paris. La conversation fut animée, parce qu'Adèle en était constamment l'objet. Cependant d'Abligny ne prévoyait pas où le conduirait cette aventure. Il ne pouvait penser à épouser sa cousine : sa mère n'y consentirait jamais. Il était incapable de penser à en faire sa maîtresse; il l'était également de

s'arrêter à un plan suivi; mais il fallait qu'il vît Adèle, qu'il lui parlât, qu'il fît tout pour son bonheur : son repos en dépendait.

Nos jeunes gens se séparèrent à Paris, en se jurant une amitié éternelle. A peine le capitaine fut-il sur le chemin de Lyon et d'Abligny sur celui d'Amiens, qu'ils ne pensèrent plus l'un à l'autre, comme il arrive, assez communément, à des étourdis que tout attache et que tout distrait. D'Abligny disparut devant la longue suite de plaisirs que le jeune officier entrevoyait du fond de sa voiture; Adèle effaça le souvenir du brillant capitaine, et, sans doute, d'Abligny était le plus excusable des deux.

Il rêvait, en roulant, à la manière dont il se présenterait chez sa cousine, et à mesure qu'il approchait d'Amiens son embarras augmentait. S'il s'annonçait comme cousin, il faudrait entrer dans des détails, affligeants pour Adèle, et qui prouveraient sa dissimulation; la tromper plus long-temps, lui paraissait impossible, s'il ne voulait descendre jusqu'à la fourberie; se donner pour étranger n'était pas le moyen d'avoir promptement accès. Il arriva, à son auberge, sans avoir rien déterminé.

Il était huit heures du soir, et il envoya chercher Thérèse : il est des circonstances où on ne peut rien remettre au lendemain. Elle entra avant qu'il sut encore ce qu'il allait lui dire. Elle était venue avec empressement; elle fronça le sourcil

en voyant un jeune homme, beau, bienfait, et dans un négligé galant, qu'il semblait parer lui-même; elle s'enfuit lorsqu'il eut prononcé le nom d'Adèle. D'Abligny court après elle, saute les degrés, l'arrête par le bras ; un coup de sa béquille, appuyé assez vertement sur ses doigts, lui fait lâcher prise; il oublie toutes les belles choses qu'il a préparées; il ne peut dire qu'un mot : *Je suis son cousin.*

A ce mot, Thérèse s'arrête : le cousin était en grande vénération dans son esprit. Mais la preuve de tout cela... dit-elle d'un air revêche. D'Abligny raconte ce qu'il a fait; il parle des fonds envoyés, des lettres qu'il a écrites; il répète, par cœur, celles d'Adèle, il les tire de son sein, il les présente; mais Thérèse ne sait pas lire. Il va chercher, sur son cœur, le séduisant portrait... « Vous « êtes son cousin, lui dit Thérèse; mais vous êtes « un petit fripon : ce n'est pas à vous que le « portrait était destiné. Vous l'avez volé à votre « mère, ou vous nous avez menti : dans l'un ou « l'autre cas, vous ne verrez pas la chère enfant », et Thérèse continue sa route. D'Abligny marchait à côté d'elle; il la pressait, il la conjurait de l'introduire ; Thérèse était sourde et muette, et quand le petit cousin approchait de trop près, le bâton noueux le remettait à une distance convenable. Il enrageait; mais il n'osait brusquer la femme de confiance de la petite cousine. Ils arrivent, ensemble, à la maison où elle logeait;

Thérèse ouvre à demi, se glisse, de profil, dans l'allée, ferme la porte au nez de d'Abligny, et se hâte de pousser deux énormes verroux.

Le petit cousin n'augurait pas bien du début; mais il est un âge où on ne se rebute pas aisément; d'ailleurs, il fallait poursuivre ou repartir, et le choix n'était pas douteux, et puis, Adèle n'avait pas prononcé encore, et fille de seize ans ne voit pas comme femme de soixante. Il était certain que Thérèse raconterait, à sa jeune maîtresse, ce qui venait de se passer, et il était bien naturel d'attendre ce qu'elle déciderait. D'Abligny s'assit sur un banc de pierre adossé à la maison en face de celle d'Adèle, un peu confus des manières libres de Thérèse; mais assez confiant dans sa jeunesse et dans ses petits agrémens.

Thérèse n'avait pas manqué d'entrer dans les moindres détails. Elle appuyait, avec complaisance, sur les circonstances qui pouvaient alarmer Adèle et écarter le dangereux cousin; elle ne tarissait pas sur les charmes de sa figure, sur sa tournure distinguée, sur le velouté de sa voix; elle se servait d'autres termes, qu'Adèle traduisait fidèlement du langage populaire dans le langage du cœur, langue qu'on parle si bien partout, sans l'avoir jamais apprise. Elle n'éprouvait, certainement, qu'un mouvement de curiosité; mais elle combattait toutes les observations de Thérèse. Si son cousin l'avait trompée, il était répréhensible, et il fallait bien qu'elle en convînt;

mais il lui avait rendu des services essentiels, et ses torts ne la dispensaient pas d'être polie. Comment refuser de recevoir un proche parent qui a fait trente lieues pour la voir, et qui ne peut être méchant, puisqu'il a la voix si douce et la figure si heureuse? Thérèse prétendait qu'entre jeunes gens de différens sexes, l'intérêt va toujours en croissant, et qu'il mène directement à l'amour. Adèle reprenait qu'elle n'en pouvait ressentir que pour l'homme qui pouvait être son mari; mais ne devait-elle pas, à son cousin, quelques marques de reconnaissance et d'affection? Thérèse répliquait qu'il était bien difficile de s'en tenir à cela avec un beau jeune homme. Adèle soutenait qu'une fille sage est toujours maîtresse d'elle-même. Thérèse, ne sachant plus que dire, grondait entre ses dents; Adèle, qui craignait de désobliger sa bonne vieille, ne disait plus rien, et se tenait dans son coin, d'un petit air boudeur; Thérèse, en la voyant bouder, se mit à pleurer; Adèle se leva et fut embrasser Thérèse. Thérèse, désarmée, ne gronda plus, et, après de mûres réflexions sur l'heure la plus convenable et sur les bienséances à observer, elle descendit, et annonça, au petit cousin, qu'on le recevrait le lendemain à midi. Le petit cousin embrassa aussi Thérèse, et Thérèse pensa qu'un baiser, donné de bon cœur, fait plaisir à tout âge.

Adèle ne dormit point, d'après un usage aussi vieux que le monde. La figure enchanteresse, la

tournure distinguée, la voix douce, revenaient, en dépit d'elle, à son imagination, et pourtant elle n'aimait pas son cousin, et bien certainement elle ne l'aimerait jamais. En sortant du lit, elle courut à son petit miroir; elle se trouva les yeux battus, et cela lui fit de la peine, car enfin, quoiqu'on n'ait aucune prétention, on est bien aise de se montrer avec tous ses avantages. Elle ne pensait pas à plaire; mais elle se mettait avec soin. Elle attendait midi sans impatience; mais, à chaque instant, elle ouvrait sa fenêtre, et regardait à l'horloge voisine. Midi sonna, et le cœur lui battit... Ah, c'est qu'on éprouve toujours une sorte de trouble, quand on voit quelqu'un pour la première fois.

D'Abligny s'était mis avec la plus grande simplicité : il savait que l'étalage de l'opulence ramène l'infortuné au sentiment de son malheur. Il s'était promis de ne rien dire à sa cousine, qui pût lui rappeler la différence de leur situation, et cela n'était pas difficile, il n'avait qu'à lui parler d'elle; il s'était interdit toute espèce d'expression qui pût découvrir ses vœux secrets et faire naître la défiance, et cela n'était pas si aisé.

Il rougit de plaisir en abordant Adèle; Adèle rougit seulement de pudeur. Ils se regardèrent en même temps, et baissèrent les yeux à la fois. Adèle, sans oser lever les siens, montra, de la main, un siége à son cousin; elle fut s'asseoir à

l'autre extrémité de la chambre, et Thérèse se plaça entre eux, dans son grand fauteuil, ses lunettes sur le nez, son coton à ses pieds, et son tricot à la main.

Adèle ne savait trop quelle contenance tenir; elle fut prendre son ouvrage sur la chaise où elle l'avait laissé. Celle-là se trouva, par hasard, un peu plus près du petit cousin, et Adèle y resta. D'Abligny cherchait un premier mot: celui-là est toujours le plus difficile à trouver. Que je me sais gré, ma chère cousine... Je suis fort aise, mon cher cousin... Leurs yeux se relevèrent; ils rougirent encore. D'Abligny joua avec ses manchettes, Adèle se mit à broder.

Insensiblement cette extrême contrainte se dissipa; on parvint à lier quelques phrases, la conversation prit une tournure suivie, et, à mesure qu'on était plus à son aise, les chaises se rapprochaient, car, enfin, on ne peut pas se parler d'une lieue. Le grand fauteuil de Thérèse changeait de place, et se trouvait toujours entre le cousin et la cousine. Souvent il formait une éclipse totale, et les chaises s'agitaient en avant, en arrière, et le fauteuil sautillait, et les cols s'allongeaint, et, enfin, le rire prit à tout le monde: ce fut le moment où la confiance s'établit. D'Abligny se leva, se colla au métier de la cousine, et Thérèse perdit, sans retour, l'avantage de sa position.

Le portrait d'Adèle était ressemblant; mais il

n'était pas animé. Adèle était donc mieux que le portrait qui avait commencé la défaite du cousin. Elle fut entière en un instant, et la tête lui tourna tout-à-fait. Il oublia la réserve qu'il s'était promis de mettre dans ses expressions ; il ne prononça point le mot *amour:* hors cela, il dit tout. Adèle ne parlait pas; mais elle souriait à propos : c'était répondre.

D'Abligny voulut s'expliquer franchement, s'accuser de ses mille et une supercheries : « Oh, ne « vous les reprochez pas, mon cousin; je leur « dois le plaisir de vous connaître. » La phrase était aussi claire que flatteuse; d'Abligny, ivre de joie, prit la main de sa cousine; la cousine sentit son cœur battre plus fort, et ne pensait pas à retirer sa main. Thérèse, qui observait tout par-dessus ou par-dessous ses lunettes, Thérèse toussa, Adèle eut peur, elle retira la main blanchette; mais une pression assez sensible consola le petit cousin.

On dîna ensemble. Thérèse était toujours là; mais le pied d'Adèle se porta, par hasard, sur celui du jeune homme, et le jeune homme resta immobile, de peur de l'avertir de sa distraction. On changea plusieurs fois de verre; on laissa échapper de ces mots si clairs pour ceux qu'ils intéressent, si indifférens pour la bonne Thérèse. Le reste du jour se passa à s'approcher, à s'éloigner, selon les mines ou les mouvemens de la vieille gouvernante.

D'Abligny revint le lendemain, le surlendemain, tous les jours. Tous les jours il trouvait Adèle plus séduisante ; Adèle ne disait pas qu'elle trouvait son cousin charmant, et à quoi bon le lui dire, ne lisait-il pas dans ses yeux ?

Il est bien ennuyeux d'être seul dans une auberge ; il est bien agréable, pour une jeune personne laborieuse, d'égayer son travail par des lectures utiles, surtout quand le lecteur lit si parfaitement. Insensiblement le petit cousin s'établit chez la cousine, pendant des journées entières. Il avait fallu que Thérèse y consentît ; mais elle avait imposé des conditions : qu'on ne se prendrait pas les mains, et qu'on ne lirait que des ouvrages très-moraux. Le petit traité s'observa assez exactement ; mais le livre se fermait souvent ; on commentait l'auteur, et il n'est pas de commentaire qui ne puisse prendre une tournure tout-à-fait sentimentale. Ce qui tient uniquement au sentiment, ne peut effrayer une bonne indulgente ; une jeune personne sensible s'en effraie moins encore. Quoi de plus pur que cela? Mais l'amour prend toutes les formes ; il se glisse, il pénètre, enflamme, consume ; on le sent à la fin, on cherche à se le dissimuler, l'évidence éclaire ; mais on n'a ni la force, ni le courage de revenir sur ses pas : il est si doux d'aimer !

Ces jolis préliminaires ne menaient encore à rien de positif. D'Abligny craignait de s'expliquer ; Adèle ne pouvait l'y inviter. Il fallait que

Thérèse sortit souvent, pour les besoins d'un ménage augmenté d'un tiers. Ce jour-là, le livre de morale fut mis à l'écart, et d'Abligny en tira un autre de sa poche. On est bien aise de lire aussi quelque chose de doux, d'attachant, qui peigne, à peu près, ce qu'on éprouve, qui tienne lieu, d'une part, d'un aveu qui pourrait être repoussé de l'autre. D'Abligny ouvrit la nouvelle Héloïse, Adèle écoutait avec avidité, et deux tourterelles, qu'elle brodait, s'animaient à mesure que les sensations de Julie éveillaient celles de la charmante brodeuse. On en était à l'effet du premier baiser... Premier baiser d'amour, Jean-Jacques, lui-même, n'a pu te décrire! Adèle et d'Abligny ne te connaissaient pas; mais la nature était leur guide; ils sentaient combien le tableau devait être au-dessous de la réalité. On ne lisait plus, on rêvait. Le cousin, animé par le désir, n'en paraissait que plus beau; l'œil de la cousine se fermait à demi; ses lèvres de rose étaient brûlantes et entr'ouvertes; l'aiguille tombe de ses jolis doigts. D'Abligny s'élance pour la relever; un faux pas le fait tomber aux pieds d'Adèle. Adèle, effrayée, pousse un cri et avance la main; d'Abligny la saisit et ne la quitte plus. Ils sont sages l'un et l'autre; mais ils sont ivres d'amour. Ils gardent cette position dangereuse. Les yeux d'Adèle se ferment tout-à-fait; nouveau Saint-Preux, d'Abligny cueille ce premier baiser, si délicieux et si terrible. Il rend d'Abligny plus

entreprenant; mais il ramène Adèle à l'idée du danger. Elle se lève précipitamment; elle fuit à l'autre extrémité de la chambre : « Ne me suivez « pas, monsieur; je vous le défends. — Adèle, je « vous adore! — Et à quoi cela me conduira-t-il? « — Ah! si vous m'aimiez un peu! — Ah, si je « vous aimais moins! — Ce mot décide mon sort. « — Il rend le mien plus affligeant. — Non, vous « serez ma femme. — Je n'ose l'espérer. — Je le « jure par le ciel, par l'honneur, par vous. — « Et votre mère? — Elle m'aime. — Elle me hait. « — Un jour elle vous chérira. Réponds, mon « Adèle, veux-tu être à moi? — Et à qui donc, « grand Dieu! oui... oui, à toi ou à personne. »

Dès ce moment, plus de raison, plus de prudence. De tout ce qui gouverne les hommes, il ne reste que la vertu; mais cette vertu qui défend l'innocence, sans la rendre sévère; qui prévient une chute, et qui laisse entrevoir un bonheur légitime; qui permet de s'y arrêter, d'en désirer, d'en hâter le moment par toutes les mesures que suggèrent les circonstances. Projets raisonnables, fous, téméraires; persuasion, violences, supplications, supercheries, d'Abligny imagine, veut tout exécuter à la fois. Adèle discute, autant qu'on peut discuter au milieu de ces caresses qui, pour être pures, n'en troublent pas moins l'imagination. Thérèse rentre, regarde et gronde; certain désordre lui donne des soupçons qui paraissent fondés; son injustice blesse

Adèle; mais sa présence est utile : il faut nécessairement parler raison devant elle, et ne parler que cela.

Les projets extravagans de d'Abligny sont renversés par Thérèse elle-même, qui n'a qu'un gros bon sens; mais aussi qui n'a pas d'amour. Si ce qu'on a proposé, jusque alors, paraît impraticable à la bonne vieille, elle est touchée des intentions louables de d'Abligny; elle sourit au dessein prononcé du jeune homme, de relever la famille de son oncle, et de faire le bonheur de sa cousine; elle attend tout du temps; elle encourage les jeunes gens; elle leur prêche la patience, et elle ne demande au ciel que de vivre assez pour tenir le premier né dans ses bras.

Il lui paraissait essentiel que madame d'Abligny vît Adèle sans la connaître. « On ne voit « pas cette chère enfant-là sans l'aimer, et quand « on l'entend, on l'admire. Et quand elle chante, « et quand elle fait raisonner son instrument, et « quand elle sourit, et quand elle caresse!... « Allons, allons, il n'y a qu'un cœur de bronze « qui puisse résister à tout cela, et celui de ma- « dame d'Abligny doit être fait comme un autre. » Le jeune homme portait ses espérances bien plus loin encore que Thérèse; il ne doutait pas que son mariage ne fût arrêté au moment où sa mère verrait Adèle. Adèle n'était pas si confiante; c'est qu'elle était moins vive, et qu'on croit difficilement ce qu'on désire avec ardeur. Elle seule

maintenant prévoyait jusqu'à la moindre difficulté. « Comment se présenter seule à Rouen « dans un âge aussi tendre ? — J'habillerai notre « bonne Thérèse ; elle passera pour votre mère. « — Son langage la décélera. — Qu'importe, si « ma mère vous a connue. — Elle ne pardon-« nera pas ce mensonge. — Vous m'avez par-« donné tous les miens. — Quelle différence ! — « Je n'en vois aucune. — Ce qui est pour vous « une simple étourderie, serait, pour moi, une « infraction aux bienséances, et justifierait l'a-« version de ma tante. Quoi ! je me déguise-« rais pour l'approcher ; je surprendrais sa bien-« veillance sous un faux nom ; je dévoilerais, par « une démarche aussi inconsidérée, que j'aime « mon cousin ; sa main pourrait être le prix « d'une ruse que désavoue la décence ! Non, « mon ami, n'y comptez pas. Vous m'êtes infini-« ment cher ; mais, quel que soit le sort qui « m'attend, jamais vous n'aurez à rougir de votre « cousine, ou de votre épouse. »

Thérèse écoutait attentivement Adèle, et elle marquait, par des signes de tête, qu'elle revenait à son avis. Le petit cousin s'impatientait, pérorait, disait de très-belles choses, et ne donnait pas une raison : le hasard concilia tout. Le capitaine ne négligeait pas de faire passer, à Amiens, les lettres de madame d'Abligny. On en remit une à son fils, au moment où, battu, de toutes les manières, par Adèle et par Thérèse elle-même, il allait se désoler.

Madame d'Abligny avait passé de l'amour contemplatif du Créateur, au goût le plus décidé pour les plaisirs terrestres. Elle se livrait, sans réserve, à tous ceux qui peuvent flatter un goût fin et exercé ; mais les jouissances de ce genre sont très-bornées à Rouen, et, après avoir épuisé ce que lui offrait cette ville, elle désira un champ plus vaste, où la variété fût unie à la quantité. Elle n'avait vu Paris que dans sa première jeunesse, et elle ne le connaissait pas du tout, parce qu'on ne l'avait conduite qu'à Notre-Dame, à la Sorbonne, aux Écoles de droit et au Palais de justice : le reste paraissait, à monsieur son père indigne d'un œil observateur. Si madame d'Abligny estimait les sciences, elle idolâtrait tout ce qui tient aux arts. Elle se proposait bien de passer aux Bibliothèques, à l'Observatoire, au jardin des Plantes ; mais elle voulait fréquenter les théâtres, les concerts, les bals, les promenades publiques, les grands danseurs de corde, et le combat du taureau. Elle voulait connaître Versailles, Saint-Cloud, Meudon, Marly, et jusqu'aux matelotes du Gros-Caillou. Ses fantaisies étaient opiniâtres, et, depuis long-temps, elle pressait Montfort, sans qui elle ne faisait plus rien, de l'aider à satisfaire à celle-ci. Une femme d'un certain rang ne court pas sans compagnon, et, de tous les hommes qu'elle connut, Montfort était le seul qui pût ajouter aux agrémens d'un tel voyage.

Cependant monsieur le directeur des fermes tenait autant à son devoir qu'à ses plaisirs. Il répondait aux sollicitations de son amie, qu'on ne lui donnait pas de gros appointemens à Rouen, pour s'aller promener à Paris, et, quand la dame devenait trop pressante, il tournait les talons, prenait son chapeau et sa canne, et retournait brusquer ses commis.

Le bail de Julien Alaterre finissait. La compagnie demandait à le renouveler à des conditions plus avantageuses. Il fallait, pour cela, fournir, au contrôleur-général, des éclaircissemens sur une foule d'objets. Montfort avait des connaissances et le travail facile; il fut mandé à Paris, pour coopérer à celui-ci, et on lui promettait de le faire sous-fermier, si son intelligence et son activité contribuaient au succès des vues de sa compagnie.

L'occasion était précieuse pour madame d'Abligny, et elle la saisit avec vivacité. En vingt-quatre heures elle a pris congé de ses amis; elle a fait faire ses malles; elle a écrit à son fils, qu'elle veut présenter aux gens en place, de la venir joindre rue de Richelieu, hôtel des Colonies; elle est enfin montée dans sa berline avec son gros financier, et quatre vigoureux chevaux de poste secondent son impatience.

La lettre de la maman avait passé par Lyon, et était arrivée un peu tard à Amiens; mais elle ranima les espérances du petit cousin, et il atta-

qua les scrupules d'Adèle avec de nouvelles armes. Tout le monde peut loger dans un hôtel garni, et surtout à Paris : la cousine logera donc sur le carré même de sa tante. Il est naturel de se parler entre voisins ; d'Abligny avertira donc Adèle des momens où sa mère sortira, de ceux où elle doit rentrer, et elle se trouvera, comme par hasard, sur son passage. La première, la seconde fois, une simple révérence ; la troisième, quelques mots polis ; un autre jour la conversation s'engage ; celle de la jeune personne est piquante, et on cherche à se lier avec elle ; on l'attire chez soi, et elle plaît toujours davantage ; l'intérêt qu'elle inspire fait naître la curiosité ; on l'interroge sur sa naissance, sur ses affaires, et Adèle se découvre, rassurée par la bienveillance qu'on lui marque ; le fils, alors, embrasse sa maman, il tombe à ses pieds, il la conjure, avec toute la chaleur du sentiment, de faire le bonheur de sa vie, et sa mère vaincue par le mérite éminent de sa nièce, l'unit à son amant.

Tel était le roman du petit cousin : il pouvait se réaliser dans tous ses détails. Si, par malheur, les choses ne tournaient point comme il l'espérait, Adèle reviendrait à Amiens sans avoir été connue, sans être compromise. Si le secret de son voyage transpirait, que pourraient dire les gens les plus sévères sur les bienséances ? Elle serait allée à Paris avec un jeune homme ? mais ce jeune homme est son cousin, son cousin ger-

main, et puis Thérèse ne serait-elle pas en tiers dans la voiture, dans les auberges? Adèle aura logé dans un hôtel garni? mais sa chambre touchait à l'appartement de sa tante; elle n'a vu qu'elle et son cousin; elle n'est pas sortie de l'hôtel; elle n'a eu d'autre but que de se rétablir dans les bonnes graces d'une parente respectable: bien certainement il n'y a rien de répréhensible dans tout cela.

A la rigueur, Adèle aurait pu objecter quelque chose; mais cet ensemble était satisfaisant; le résultat qu'il promettait flattait trop la petite cousine pour qu'elle combattît plus long-temps. Quelle est la femme, d'ailleurs, qui ne se lasse pas de combattre? Adèle consulta Thérèse... pour la forme; Thérèse trouva le plan superbe; Adèle se rendit, et le cousin, enchanté, fut disposer tout pour le départ.

La jeune personne soupira en montant en voiture. Cette démarche, hasardée, était la première qu'elle se fût permise encore; mais la présence, les graces de d'Abligny, ces épanchemens si doux, ces illusions, si puissantes sur un cœur sensible, la rendirent bientôt à l'amour. Prodigue, elle-même, de ces expressions touchantes que les amans croient inépuisables, elle portait l'ivresse dans les sens de son cousin : la route entière fut un enchantement. Thérèse, elle-même, oubliait son âge en écoutant Adèle et d'Abligny; elle se rappelait ces temps, déja si loin d'elle, où son pau-

vre Jacques ne lui disait pas de si jolies choses; mais où il prouvait énergiquement son amour, ce qui valait bien autant pour Thérèse. Plus d'une fois, dans les auberges, ranimée par le vin d'Aï, elle passa sa main desséchée sous le menton du beau jeune homme; elle sauta, appuyée sur la crosse de son bâton noueux, en chantant la chansonnette, et les jeunes gens souriaient à sa gaieté franche et naïve.

Le tableau changea, quand la voiture entra dans Paris; les rêves de bonheur s'évanouirent; l'inquiétude les remplaça. Adèle ne voyait plus que madame d'Abligny, implacable et terrible; ses alarmes augmentaient à mesure qu'elle s'approchait d'elle; la pauvre petite ne trouvait plus un mot. L'audacieux, l'entreprenant d'Abligny sentait sa confiance s'évanouir, et il jugea à propos qu'on ne vît pas, à l'hôtel des Colonies, sa cousine descendre, avec lui, de la même voiture. On fit arrêter les postillons. Adèle et Thérèse montèrent dans un fiacre, leur petite malle debout entre elles deux. La cousine promit au cousin, en essuyant furtivement une larme, de se donner pour une jeune personne qui venait, avec sa gouvernante, au-devant de son père, arrivant de Saint-Domingue, devant débarquer, au premier jour, à Marseille, et de là se rendre à Paris. On pouvait trouver extraordinaire qu'une jeune demoiselle voyageât avec une femme dont l'extérieur n'était pas fort imposant; mais on n'a-

vait pas eu le temps de penser, en route, à ce qu'on dirait en arrivant, et cette histoire fut ce qu'on trouva de mieux pour le moment.

Heureusement, pour nos pauvres jeunes gens, madame d'Abligny et Montfort étaient à l'Opéra. Avant leur retour, Adèle eut le temps de se remettre, et d'Abligny celui d'aider, sans qu'il y parût, à ses petits arrangemens. Deux chambres se trouvèrent précisément à la porte de l'appartement de madame d'Abligny, et le cousin, tout en ayant l'air d'attendre sa mère, soufflait ce qu'il fallait dire, à la cousine que tout embarrassait. Elle fut installée aussitôt, et par reconnaissance des bons offices que l'inconnu avait bien voulu lui rendre, elle l'invita à se reposer chez elle jusqu'à la sortie de l'Opéra. Voilà donc la connaissance faite, comme par hasard, et, désormais, d'Abligny pourra se montrer chez la jeune créole, sans que les gens de la maison les soupçonnent d'avoir été d'intelligence : autant de gagné.

Un bonheur ne va pas sans l'autre. L'appartement de madame d'Abligny, très-élégant, très-frais, n'avait pourtant que deux chambres à coucher, et le jeune homme était trop poli pour consentir à déplacer M. Montfort. Il devait passer les journées auprès de sa mère, et le moindre coin lui suffisait pour la nuit. Quoique Montfort pût dire et faire, d'Abligny chercha ce réduit, et s'établit, aussi près que possible, du logement

de son Adèle. En se retirant, il eût le plaisir de lui souhaiter le bonsoir; le lendemain, il souhaita le bonjour, avant que sa mère fût visible, et, en allant et venant, il avait toujours quelque chose à souhaiter.

Jusque-là tout allait bien. Il s'agissait, maintenant, d'exécuter le plan concerté, et les choses n'allèrent pas exactement comme on les avait arrangées à Amiens. Adèle passa plusieurs fois à côté de sa tante d'un air gauche et timide, les yeux baissés, la rougeur sur le front, et sa tante ne l'avait seulement pas regardée. Ces démarches lui peinaient cruellement; mais d'Abligny la conjurait de ne pas se rebuter, et pouvait-elle rien refuser à d'Abligny? Ce qui la tourmentait, autant que l'inattention de sa tante, c'étaient les attentions, très-marquées, de Montfort, qui, après l'avoir plusieurs fois lorgnée, finit par aller tout bonnement chez elle s'informer de sa santé. Montfort était honnête; d'Abligny le savait, et il était le premier à rassurer sa cousine sur les vues qu'elle pouvait prêter au financier; mais il n'en était pas moins une espèce de fléau pour eux. Parce qu'il travaillait le matin avec ses fermiers-généraux, il fallait que d'Abligny accompagnât sa mère, ou lui tînt compagnie chez elle; l'après-dîner il n'osait entrer chez sa cousine, de peur d'y rencontrer Montfort. Adèle était toujours ou avec Thérèse, qui ne lui suffisait plus, ou avec le fâcheux qui écartait l'amour, et comment éconduire un homme

que l'âge rend sans conséquence ; que sa gaieté, ses soins honnêtes, sa bonté, rendraient intéressant dans toute autre circonstance ? C'était risquer de s'en faire un ennemi, et on savait ce qu'il pouvait sur madame d'Abligny. Le jeune homme se dépitait ; la petite cousine était triste et rêveuse : il fallait prendre un parti. Le petit cousin commença à jouer le rôle qu'il destinait à sa mère. En lui donnant la main, il saluait Adèle avec respect, il saluait très-bas ; sa mère le tirait après elle, passait comme un trait, ne prenait garde à rien : c'était désespérant. Le cousin se décida à un coup d'éclat.

Il fit semblant de faire un faux pas ; il mit le pied sur la queue de la robe d'Adèle ; en paraissant vouloir se retenir, il poussa fortement la jeune personne, et la robe se déchira du haut en bas. On ne déchire pas la robe d'une femme sans lui faire, au moins, des excuses. D'Abligny en fit d'assez froides ; Adèle y répondit sur le même ton ; la maman, qui courait à un concert où elle devait entendre le chanteur par excellence, ne put, cependant, se dispenser de s'arrêter, et de dire quelque chose de poli à la jeune personne. C'est alors qu'elle fixa sa nièce pour la première fois, et elle parut frappée de sa figure. « Voilà « une jolie personne, dit-elle à son fils, en mon- « tant en carrosse. — Mais, pas trop, madame. — « Vous êtes difficile, mon ami. — D'ailleurs, je « ne lui crois pas d'esprit ; à peine vous a-t-elle

« répondu. — Votre mal-adresse l'avait étourdie, « et lui a probablemeut donné de l'humeur. »

En rentrant, madame d'Abligny pensa que la jeune personne n'était peut-être pas riche, et qu'elle lui devait d'autres réparations que de vains complimens. Elle voulait lui faire accepter une robe sans blesser son amour-propre. Elle ne connaissait ni sa naissance, ni sa fortune; elle passa chez elle, pour régler ses procédés sur les apparences, et fut assez étonnée d'y trouver Montfort. « Corbleu, madame, savez-vous que nous « avons une voisine charmante? — C'est une re- « marque que j'ai faite. — Très-bien élevée. — « On n'en doute point en voyant mademoiselle. « — Sage, surtout. — La sagesse est le fard de la « beauté. — Depuis qu'elle est à Paris, elle n'a « pas mis le pied hors de l'hôtel, et elle n'a reçu « que moi. — Cela prouve encore en faveur de « mademoiselle. — C'est la fille d'un colon, qui « a passé son enfance au couvent, et qui vient « au-devant de son père, qu'on attend de jour « en jour. — Monsieur votre père, mademoiselle, « sera fier de sa fille. — N'est-ce pas? Parbleu, « il me vient une idée. Le matin je suis à mes « affaires, vous retenez d'Abligny, et à dix-neuf « ans on aime à courir. Mademoiselle est d'une « société agréable; la vôtre la flatterait sans doute, « et, sous vos auspices, elle verrait Paris sans que « la critique pût mordre. Allons, mesdames, vous « êtes faites pour vous connaître et vous aimer. »

Que pouvait répondre madame d'Abligny à une proposition aussi inattendue, et qui s'accordait assez avec son inclination? Présenter la main à Adèle; la conduire à son appartement, et ce fut ce qu'elle fit.

Adèle avait rougi, pâli, en voyant entrer sa tante chez elle; elle s'était remise par degrés, et elle soutint la conversation avec infiniment de graces. Lorsqu'il lui échappait une saillie, un trait d'esprit, madame d'Abligny applaudissait; Montfort se frottait les mains en sautant dans son fauteuil; le cousin reprenait sa confiance, son cœur se dilatait; l'espérance renaissait dans celui de la cousine.

Adèle joignait une rare modestie à toutes les qualités aimables. Elle voyait madame d'Abligny depuis plusieurs jours, et n'avait pas laissé soupçonner qu'elle eût aucun de ces talens qui font le charme de la société. Son cousin, qui ne devait pas la connaître, se gardait bien d'en parler. Sans autres avantages que les graces de sa personne et celles de son esprit, Adèle ne plaisait pas moins à sa tante, qui s'attachait à elle sans s'en apercevoir, et qui finit par exiger qu'elle ne la quittât plus.

Cette liaison intime, qui semblait conduire ces amans au but qu'ils se proposaient, avait, pourtant, des désagrémens réels. Le père qu'on s'était donné n'arrivait pas; madame d'Abligny en faisait quelquefois l'observation; alors il fallait

qu'Adèle éludât des questions trop directes, qu'elle trouvât des défaites, et elle mentait si mal! Son cousin venait à son aide; mais d'une manière si gauche! Ses phrases étaient si étrangement tournées, que sa mère eût, infailliblement, conçu des soupçons, si la toilette, la musique, le bal, les projets du jour et ceux du lendemain ne l'eussent occupée à la fois. Ce qui affligeait encore nos jeunes gens, c'est cette contrainte insupportable, qui avait succédé à cette liberté décente, qui faisait le charme de leurs entretiens. Une inflexion de voix, un coup d'œil, un geste, pouvait éclairer madame d'Abligny; on ne se croyait pas encore assez sûr d'elle pour oser se laisser pénétrer, et quand on n'était pas contenu par sa présence, on rencontrait le très-assidu Montfort, qui avait, peut-être, plus d'intérêt qu'un autre à bien voir. Souvent on ne trouvait pas, dans toute une journée, l'occasion de se dire deux mots; on était réduit à se presser la main à la dérobée, et quelquefois, à table, un pied légèrement appuyé sur l'autre, deux genoux qui se cherchaient, qui se trouvaient, disaient et répondaient tout : on s'entend si bien quand on s'aime! Mais le soir, quand d'Abligny rentrait dans sa chambre, que la bienséance clouait l'importun Montfort dans la sienne, la porte d'Adèle était entre-bâillée : c'était le moment de l'amour; c'est alors qu'il oubliait ses privations.

Un grand évènement, un évènement de la plus

haute importance sembla devoir changer l'état des choses, et précipiter le dénouement. Un concert brillant se préparait; madame d'Abligny devait y chanter, et c'était, pour elle, la première de toutes les affaires. Elle chantait mal; mais elle avait la manie du chant, et Montfort lui avait apporté l'ariette du jour : c'était un morceau italien qu'elle ne pouvait prononcer ni déchiffrer. Adèle avait l'oreille blessée; par un mouvement involontaire, elle s'était approchée du fauteuil de sa tante, et lisait par-dessus son épaule. « Quoi, « ma petite, vous seriez musicienne! — Un peu, « madame. — Et vous sauriez l'italien? — Assez « passablement. — Et vous chanteriez cela? — « Mais, je le crois. — Oh, ce serait délicieux. « Voyons, mademoiselle, voyons. »

Adèle prend l'ariette et se met au piano. Montfort est tout oreilles; d'Abligny jouit d'avance; sa mère se place pour tourner. La ritournelle part; la voix argentine se fait entendre. Précision, goût, ame, exécution brillante, tout est réuni, et l'enchantement est général. Montfort félicite Adèle, avec cette chaleur qui lui est naturelle; le petit cousin renferme sa joie; mais lorsqu'il voit sa mère combler Adèle de caresses, la serrer dans ses bras, lui prodiguer les noms les plus tendres, il croit devoir saisir ce moment heureux, et cependant, contre l'ordinaire des jeunes gens, il n'avance qu'avec discrétion. « Ma« demoiselle, dit-il, me rappelle une cousine qui

« doit être de son âge, et qui a, dit-on, de la « figure et des talens. » Il n'était pas prêt à finir sur le sujet qu'il traitait; mais la physionomie de sa mère avait changé dès le premier mot, était devenue glaciale, et commandait le silence. « Ma « foi, ma bonne amie, reprend Montfort, je « trouve que votre fils avait fort bien commencé, « et vous aurez beau faire la mine, cela ne mem-« pêchera pas, moi, de poursuivre. Savez-vous « que depuis près d'un an, c'est d'Abligny et moi « qui soutenons votre nièce; que votre entête-« ment vous fait le plus grand tort dans le monde, « et qu'il est temps que cela finisse? — Mais, « monsieur, qu'elle opiniâtreté vous fait, sans « cesse, revenir là-dessus? Je la hais cette Adèle, « et vous me la ferez haïr davantage. Je n'en « veux plus entendre parler, ou très-décidément, « je me brouille avec vous. — Qu'est-ce à dire, « s'il vous plaît? vous vous brouillerez avec moi, « parce que je vous mets vos devoirs sous les « yeux; que je veux vous forcer à les remplir, et « vous rendre toute l'estime des honnêtes gens! « Sachez, madame, que j'aime mieux rompre avec « vous, que de passer pour le complaisant de « vos bizarreries... Tenez, tenez, voulez-vous « savoir ce que pensent de vous les personnes « même indifférentes à tout ceci? Voyez dans « quel état votre dureté met mademoiselle; elle « compatit au sort de votre nièce; elle a le cœur « excellent... Mais coupez-lui donc son lacet; que

« diable, je ne peux pas me charger de cela, « moi... Oh! qu'elle femme! elle n'agira point! « Mademoiselle a-t-elle aussi encouru votre dis- « grace, parce qu'elle est touchée du malheur « d'Adèle? Souvenez-vous, au moins, qu'elle n'a « pas dit un mot... Rose, Amélie, arrivez donc! « Portez mademoiselle chez elle, et donnez-lui « tous vos soins. Hé bien, abandonnerez-vous « cette chère enfant à vos femmes de chambre? « Hé, allez donc, madame; au nom de Dieu, « allez donner vos ordres. »

Madame d'Abligny suivait Adèle; Montfort grondait et jurait même un peu entre ses dents; d'Abligny était consterné. Plus d'espoir qu'à sa majorité, et six ans encore à attendre! Quel amant n'est effrayé de voir cet intervalle immense entre lui et le bonheur?

Pour achever de le désespérer, Adèle, en reprenant ses sens, fit des réflexions très-sensées sur sa position présente. « Non, dit-elle à son « cousin, je ne me sens pas faite pour dissimuler, « pour recevoir des marques d'amitié qui ne s'a- « dressent point à moi, pour supporter la haine « et le mépris. Mon ami, j'ai fait assez pour l'a- « mour; je dois quelque chose aussi à ma tran- « quillité, à la mémoire de mon père qu'on ou- « trage. Je partirai, j'y suis déterminée. — De « grace, écoute-moi. — Non, je céderai si je « t'écoute. Il le faut, cher d'Abligny, il le faut, « je renonce à toi. — Quel mot as-tu prononcé!

« — Mon amour, ma jeunesse m'ont trompée; « je n'ai vu que le bonheur d'être près de toi. « Je sens, en ce moment, tout ce qu'a de cruel « le rôle pénible auquel je suis assujettie. Toi-« même, mon ami, peux-tu le supporter? — Hé « bien, tu partiras, j'y consens; tu quitteras des « lieux où tu es méconnue; oui, tu partiras; mais « avec ton amant, ton cousin, ton frère. — Que « me proposes-tu? — Nous sommes inséparables. « — Je ravirais un fils à sa mère; je mériterais sa « haine! Un songe flatteur nous a séduits; le ré-« veil est affreux, mais il faut se soumettre. — « Et c'est ainsi que tu aimes, et tu m'as jamais « aimé! Ah! ce n'est pas là ce sentiment vain-« queur qui me pénètre, qui me brûle. Je ne vis « que par toi, je ne vis que pour toi; je ne vois, « je ne pense, je ne rêve qu'Adèle. Ton cœur, « ton cœur ingrat n'a plus un battement qui ne ré-« ponde au mien. Ton vêtement que je touche, « ton œil que je fixe, ton haleine que je respire, « tout m'entraîne, me subjugue. Je ne peux vivre « sans toi, et malheur à toi si tu me réduis au « désespoir. »

D'Abligny allait, en effet, abandonner sa mère pour voler sur les traces de sa cousine; rien ne pouvait le détourner de ce dessein. Les prières d'Adèle n'étaient pas écoutées; ses larmes étaient sans pouvoir. « Te voir, disait-il, te voir sans « cesse, à tous les instans du jour, ou mourir. » La tendre fille fut obligée de sacrifier ses dégoûts,

sa délicatesse à l'emportement de son cousin, à ses intérêts, à sa réputation à elle, que perdrait sans retour une fuite, qu'on ignorerait, ou qu'on ne croirait pas qu'elle eût combattue. Elle sentit qu'il fallait céder; elle consentit à rester encore; mais la tristesse l'accablait. En vain d'Abligny appelait le sourire sur ses lèvres : il s'éloigne avec la gaieté.

Quand le jeune homme eut imaginé l'histoire d'un père arrivant de Saint-Domingue, il avait consulté les papiers publics, et il avait trouvé un vaisseau, le Centaure, parti depuis six mois de Marseille, pour aller faire un chargement au Port-au-Prince, et devant revenir incessamment. C'est sur le Centaure qu'il avait mis M. Duval, le père prétendu, dont Adèle montrait plusieurs lettres fabriquées et timbrées par son cousin : l'amour rend faussaire aussi. Fort heureusement pour lui, le Centaure n'arrivait pas, car il aurait fallu quitter la partie, et il ne serait resté de moyen à Adèle pour sortir d'embarras, qu'une nouvelle lettre de ce père, que des affaires empêcheraient de se rendre à Paris, et qui manderait à sa fille de le venir trouver à Bordeaux, à Baïonne, n'importe où, et le cousin n'aurait pu s'opposer au départ de la cousine. Un autre incident produisit le même effet. Montfort avait terminé ses opérations; le succès les avait couronnées; il était nommé sous-fermier, et il fallait qu'il allât, sans délai, à Rouen mettre ses comptes en état. Ma-

dame d'Abligny, fatiguée du bruit et des plaisirs de Paris, dont on se fatigue comme d'autre chose, annonça qu'elle partirait avec monsieur le sous-fermier.

A moins que d'être tout-à-fait extravagant, d'Abligny ne pouvait pas exiger qu'Adèle suivît sa mère à Rouen : quelle couleur donner à cette démarche? D'un autre côté, la jeune personne le menaçait, s'il la suivait à Amiens, d'écrire à l'instant à sa tante, et la menace était sérieuse. Il fallait donc se séparer, ou trouver des ressources dans son imagination : celle d'un amoureux est inépuisable.

De son autorité privée, d'Abligny fit périr le Centaure, et noya M. Duval, qu'il envoya au fond de la mer avec toute sa fortune. Il écrivit une lettre, signée d'un négociant connu de Marseille, et il la porta au rédacteur de la Gazette de France, qui l'inséra, n'ayant rien de mieux à donner au public. Le lendemain, d'un air très-affecté, il donna la feuille à lire à sa mère et à Montfort. Il appuya sur la ruine absolue de mademoiselle Duval, sur sa douleur, sur l'embarras affreux où cet évènement allait la jeter. « Une « jeune personne de cet âge, sans parens, sans « ressources, abandonnée à une gouvernante in- « firme et sans moyens, disait le petit fourbe! Et « tout ce qu'il faut pour plaire, continuait Mont- « fort, et, par conséquent, pour être séduite, « poursuivait madame d'Abligny. Quel malheur ce

« serait, ajoutait le sous-fermier ! Parbleu, madame,
« gardez-là avec vous. — Je le veux bien, mon
« ami. — Elle est trop intéressante pour que
« vous ne trouviez pas à l'établir à Rouen, et s'il
« faut une dot, hé bien, nous la ferons à nous
« deux : tu ne t'y opposeras point, n'est-ce pas,
« d'Abligny ? — Ma mère est maîtresse de sa for-
« tune, et je la verrai toujours avec plaisir en
« faire un si noble usage. »

Tout réussissait au gré du petit cousin, et il était sûr de ne pas s'éloigner de la cousine. Mais sa mère porta l'attention plus loin qu'il le désirait. Elle passa chez sa nièce pour lui apprendre la mort du père supposé, avec les ménagemens d'usage, et elle se flattait de calmer sa douleur, en lui annonçant ce qu'elle comptait faire pour elle. D'Abligny n'avait pas compté sur tant de prévenances ; il ne s'était pas empressé de se concerter avec sa cousine, et il avait lieu de craindre un *quiproquo* désagréable. Il crut devoir accompagner sa mère, et suppléer, par ses signes, à ce qu'il n'avait pas le temps de dire. Il voulait aussi contenir, par sa présence, sa trop délicate Adèle, qui pouvait refuser les offres de sa mère, et saisir une occasion, toute naturelle, de s'éloigner de Paris.

Madame d'Abligny, de la meilleure foi du monde, pénétrée de la perte qu'avait faite mademoiselle Duval, les larmes dans les yeux et le mouchoir blanc à la main, madame d'Abligny se

présenta en silence chez la jeune personne; l'embrassa en suffoquant; s'assit près d'elle; lui prit les deux mains, et chercha des termes également propres à l'éclairer et à adoucir le coup qu'elle allait lui porter. Adèle ne comprenait rien du tout à ce que lui disait sa tante; elle attendait qu'elle s'expliquât; elle la regardait attentivement, et ne voyait pas les signes d'intelligence que prodiguait le très-prévoyant cousin. Madame d'Abligny lui rappela, enfin, que notre sort, à tous, est dans les mains de la Providence, et que l'épreuve qu'allait subir sa vertu, pouvait devenir, pour elle, un moyen de sanctification (vieux style qu'elle n'avait pas tout-à-fait oublié, et qu'elle mettait encore en usage dans les grandes occasions). Elle déclara nettement à mademoiselle Duval, à la suite de ces phrases préparatoires, que monsieur son père était noyé; que sa fortune était perdue; mais elle ajouta, avec milles caresses, que jamais elle ne connaîtrait le besoin; qu'elle se chargeait de son sort, et qu'elle ferait tout pour le rendre agréable.

Étonnement, stupéfaction de la part d'Adèle, que les caresses mêmes de sa tante l'empêchèrent de remarquer; larmes abondantes, arrachées par un regard douloureux du petit cousin, qui arrêta un refus positif qui allait repousser les propositions de sa mère. Il était dans les principes d'Adèle de ne pas les accepter; il était dans son cœur de ne pas affliger son amant, et l'amour

devait l'emporter sur toute autre considération. Elle se rendit donc aux instances de sa tante, en pleurant sa faiblesse et les désagrémens qui devaient suivre sa condescendance, et ses pleurs furent attribués à l'excellence de son naturel, à sa piété filiale, à sa reconnaissance envers sa bienfaitrice, à tout enfin, hors à leur véritable cause.

Dès le même jour, d'Abligny envoya Thérèse chez une couturière : il fallait que les choses fussent faites dans les règles. Adèle, engagée, ne put pas reculer; elle fut obligée de commander de longs habits de deuil, et elle se couvrit de crêpes de la tête aux pieds, pour un père qu'elle n'avait jamais eu. Il était très-inconvenant, sans doute, que d'Abligny se jouât ainsi de sa mère, et lui distribuât le rôle principal dans sa comédie; mais il avait dix-neuf ans, beaucoup d'amour, et cela efface bien des torts : qui de nous ne voudrait pas en avoir de semblables encore ?

Malgré sa répugnance, voilà donc Adèle enchaînée à sa tante; la voilà produite dans les cercles de Rouen, plus jolie encore sous ses habits de deuil; tournant toutes les têtes, intéressant tous les cœurs par la mort malheureuse de son père, que madame d'Abligny avait grand soin de raconter partout, et dans le plus grand détail. Elle souffrait, plus que jamais, des mensonges continuels où il fallait descendre; mais

était-elle un moment seule avec son cousin, la remerciait-il de sa bonté, de son amour, de ses complaisances, avec ce ton pénétré et reconnaissant qu'on n'imite jamais ; lui prodiguait-il ces tendres caresses, si puissantes sur un jeune cœur, alors elle oubliait tout, elle était heureuse, jusqu'à ce qu'il fallût se rapprocher de sa tante, et mentir de nouveau à sa société.

Il semblait qu'elle n'eût rien de plus fâcheux à redouter. Le petit cousin bornait ses vœux à vivre auprès d'elle, et il attendait assez patiemment quelque évènement favorable. Un incident, bien imprévu, troubla leur tranquillité, et leur fit éprouver ce qu'a de plus cruel la crainte la mieux fondée.

Un homme de cinquante ans n'adresse pas ses vœux à une demoiselle qui en a dix-sept, une grande fortune et mille charmes ; mais lorsqu'il ne lui reste que ses agrémens personnels ; que cet homme peut offrir le partage de biens considérables, il s'enhardit nécessairement, et sa proposition même annonce une sorte de délicatesse, qui exclut le ridicule. Depuis la mort prétendue du prétendu M. Duval, Montfort s'était laissé aller au penchant qui l'entraînait vers Adèle, et qu'il combattit jusque alors. Il ne pouvait avoir que des desseins honorables sur la protégée de sa meilleure amie ; il n'avait trouvé jadis qu'une femme digne d'être la sienne ; Adèle était la seconde, et bien qu'il se jugeât au-dessous d'elle,

il présumait, avec quelque raison, que son dénuement absolu la rendrait moins exigeante; que son opulence, à lui, effacerait la disproportion d'âge, et, toutes réflexions faites, il se décida à réaliser, pour lui-même, le projet d'établissement dont il avait parlé à madame d'Abligny et à son fils, avant de quitter la capitale.

Le difficile était de se déclarer : si mademoiselle Duval était désintéressée, elle pouvait lui rire au nez. Il se regardait dans sa glace, et il perdait courage en se voyant si gros, si court, si vieux. « Mais, se disait-il, des terres, des va-
« lets, des femmes de chambre, un équipage,
« des bijoux, dix mille francs par an en épin-
« gles, cela doit couvrir quelques rides naissantes,
« et diminuer mon embonpoint : après tout, il
« faut voir. » Il monte en voiture, descend chez madame d'Abligny, et demande à mademoiselle Duval un entretien particulier.

« Un mot, mademoiselle. — J'écoute, mon-
« sieur. — Vous pardonnerez ce que mes expres-
« sions auront d'incorrect : je parle mal, et je
« pense bien. Laissez donc les mots, et attachez-
« vous aux choses. Je n'ai point de parens; j'ai
« peu de fantaisies, et je suis bien aise de placer
« avantageusement mon argent. — Je ne vous
« entends pas, monsieur. — Non? hé bien, je
« vais tâcher de me rendre intelligible. Ma pro-
« position vous paraîtra peut-être un peu brus-
« que; mais dans six mois nous ne nous con-

« naîtrons pas davantage. Ce n'est qu'après le « mariage qu'on sait à quoi s'en tenir, et à mon « âge on n'a pas de temps à perdre. — Monsieur... « je... vous... si... — Monsieur, je, vous, si... « verbiage que cela, mademoiselle. Je suis garçon, « j'ai cinquante ans, et soixante mille livres de « revenu. Pendant long-temps, les plaisirs bruyans « et la manie des arts m'ont suffi. Depuis que « je vous connais, je m'aperçois que je suis seul; « quelquefois ma solitude m'effraie, et je crois « que vous me convenez tout-à-fait. Voulez-vous « m'épouser, mademoiselle ? — Mais, monsieur... « — Oui, je prévois vos objections. Vous n'avez « pas d'amour pour moi, c'est tout simple : on « n'en inspire plus à mon âge. Vous m'aimerez « comme vous voudrez, comme vous pourrez ; « vous me permettrez de vous aimer à ma ma-« nière, et je n'en veux pas davantage. — Je vous « assure, monsieur, que je n'ai aucun goût pour « le mariage. — Raison de plus pour m'épouser. « — Mais vous tirez des conséquences... — Toutes « naturelles. Voici mon plan. Je ne vous ferai « point acheter la fortune ; j'aurai mon apparte-« ment, et vous le vôtre. J'irai déjeuner avec « vous, quand vous voudrez bien le permettre ; « je préviendrai vos désirs; je fêterai vos amis; « je vous dispenserai de voir les miens. En échange « de tout cela, vous m'accorderez quelque recon-« naissance. Si votre cœur est libre, je dois vous « convenir. Arrangeons-nous sur-le-champ, et

« finissons. — Je sens comme je le dois, mon-
« sieur, ce que vos procédés ont de délicatesse...
« — Et vous acceptez ? — Je ne le puis. — Ah,
« voilà du caprice ! — Je vous ai dit, monsieur,
« que je n'ai maintenant nulle envie de me ma-
« rier. — J'entends, l'envie peut vous en venir
« plus tard... — C'est ce que je ne saurais dire.
« — Et si cette envie vous prend, ce n'est pas
« moi qui la ferai naître... Diable ! diable !... Ah !
« je fais une réflexion. L'envie de vous marier,
« dites-vous, peut vous venir plus tard ? on ne
« prévoit pas une envie à venir, sans en sentir
« déja quelque chose. Avez-vous une inclination ?
« Votre réponse décidera mon sort. — Monsieur...
« — Point de détours, mademoiselle : vous me
« devez au moins de la franchise. Avez-vous une
« inclination ? oui ou non. — Monsieur... — Mon-
« sieur, monsieur... Avez-vous une inclination ?
« Que diable, où donc est le mal d'avoir une in-
« clination ; où est la difficulté d'en convenir ? Je
« vous aiderai, je servirai votre amour, je me
« sens capable de cet effort. — Non, monsieur,
« non, je n'ai pas d'inclination. » Et Adèle dans un trouble inconcevable, incapable de soutenir plus long-temps cette conversation, Adèle fuit sans rien vouloir écouter davantage. Elle court au hasard dans l'hôtel, et elle entre précisément dans l'appartement de son cousin.

La scène fut longue et déchirante. Elle reprocha à d'Abligny ce qu'elle avait déja souffert pour

lui; elle lui fit envisager ce qu'elle aurait à souffrir des importunités de Montfort; l'impossibilité où elle était de rester plus long-temps chez sa tante, si elle lui refusait sa main; l'impossibilité de la donner quand son cœur était à un autre, et les soupirs, les larmes, les expressions les plus tendres terminèrent cette explication orageuse. Ils ne savaient ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient, ni ce qu'ils voulaient faire. D'Abligny, qui avait plus de caractère, prit enfin un parti qui pouvait tout perdre; mais aussi qui pouvait tout arranger. C'était de déclarer à Montfort qu'Adèle était sa cousine; qu'ils s'aimaient; qu'elle n'avait rien fait qu'à sa sollicitation; qu'ils n'avaient d'espoir qu'en sa générosité; qu'ils espéraient, au moins, qu'il sacrifierait un amour qui ne pouvait être partagé, et qu'il leur garderait le secret, s'il ne pouvait prendre sur lui de chercher à les servir.

Il aborda courageusement Montfort, et lui raconta tout, de la manière qu'il crut la plus propre à le persuader. Montfort fut étourdi de la confidence. Il ne s'attendait pas à trouver un rival aussi redoutable : son dépit perça malgré ce qu'il venait de promettre à Adèle. Il moralisa, il trouva des objections. « D'abord, monsieur, « dit-il à d'Abligny, on ne se marie point à votre « âge, ou on a tort. — On se marie bien au « vôtre, monsieur. — On a peut-être tort aussi; « mais au moins je n'aurais que celui-là, et vous

« avez des fautes graves à vous reprocher. — Et « lesquelles, s'il vous plaît ? — Vous avez man- « qué à votre mère : on ne ment pas à ceux « qu'on respecte. — Monsieur ! — Vous avez « manqué à votre cousine plus essentiellement « encore. Vous l'exposez au ressentiment d'une « tante qui sera enchantée de lui trouver des « torts; vous la compromettez de la manière la plus cruelle, et vous croyez l'aimer ! Non, mon- « sieur, non, vous ne l'aimez pas. — Je ne l'aime « pas, je ne l'aime pas, osez-vous dire ! — Est-ce « en perdant ce qu'on aime, qu'on prouve son « amour ? Quoi ! parce qu'une fille jeune, belle, « sensible, sans expérience, répond à vos senti- « mens, vous la portez à des démarches hasar- « dées; vous l'introduisez dans cette maison, sous « un nom supposé ; vous la faites descendre jus- « qu'à l'artifice ; vous lui imposez l'obligation de « mentir sans cesse à elle-même, et à ceux qui « l'environnent ; vous l'exposez enfin à des ou- « trages que votre légèreté lui attirera tôt ou « tard ! Que vous restera-t-il alors à tous deux ? « de vains regrets, qui ne la dédommageront pas « de la perte de sa réputation. Réfléchissez, mon- « sieur, réparez vos écarts. Qu'Adèle retourne à « Amiens. »

Montfort cherchait à intimider le jeune homme; il voulait le séparer de sa cousine ; il se flattait que l'absence produirait son effet ordinaire, et que, alors, il serait écouté plus favorablement.

D'Abligny, certain que Montfort était incapable de les déceler à sa mère, lui opposa une résistance opiniâtre ; il attaqua sa raison, il intéressa sa sensibilité. « Que me demandez-vous, mon-« sieur ? éloigner Adèle, c'est m'ôter la vie : n'in-« sistez pas, je vous en conjure. A votre âge on « surmonte l'amour ; au mien, c'est un poison « qui brûle, qui dévore. Vous avez toute votre « raison, et la mienne n'est qu'à son aurore. Je « vous aime, je vous respecte ; ne me réduisez « pas au dernier désespoir ; ne portez pas la mort « dans le cœur d'Adèle. Forcez-la à vous aimer « aussi, et bornez vos vœux à jouir de notre re-« connaissance. — C'est fort bien dit, tout cela, « c'est fort bien ; mais, renoncer à Adèle me « paraît dur. Cependant elle ne peut nous épou-« ser tous les deux, et il faut bien que le plus « raisonnable cède. Je sens que je ne peux pas « faire ici le héros de roman : ce personnage-là « n'irait pas avec mon gros ventre et mon double « menton. Allons, laisse-moi faire. Il m'en coû-« tera ; mais, après tout, tu mérites bien la pré-« férence, et, puisque je ne peux être l'époux de « l'enchanteresse, je veux au moins mériter son « amitié. »

Il passe chez madame d'Abligny, et il entre en grondant et en frappant du pied. « Qu'avez-« vous donc encore, mon ami ? Je ne vous re-« connais plus. — C'est votre fils qui me met « dans cet état. — Ah, bon dieu ! qu'a-t-il donc

« fait ? — Mademoiselle Duval a des talens. —
« Beaucoup. — De l'esprit. — Comme un ange.
« — Une figure... — Céleste. — Elle tourne la
« tête à votre fils. — Vous croyez ? — Il vient de
« m'en faire la confidence. — Vous m'alarmez. —
« Je le crois. — Si c'était une de ces femmes...
« — Oui, qui n'inspirent qu'un goût passager,
« on aurait moins d'inquiétudes. — J'aurais dû
« prévoir cela ; cependant, je ne dois pas punir
« mademoiselle Duval de mon imprudence. J'é-
« loignerai mon fils, je le ferai voyager. — J'ai
« un moyen plus sûr de dissiper vos alarmes.. —
« Et lequel ? — Vous ne vous moquerez pas de
« moi ? — Hé, non. — Vous me le promettez ?
« — Sans doute. — Je me suis aussi avisé d'aimer.
« — Ah, par exemple, je ne m'en serais pas dou-
« tée. — Ma foi, ni moi non plus. — Mais enfin,
« j'aime mademoiselle Duval, et je l'épouserai
« pour vous tirer d'embarras. » Ici Montfort se
met à un secrétaire, et écrit. « Mais, mon ami,
« reprend madame d'Abligny, si mon fils aime
« cette demoiselle, il est à craindre qu'il n'ait su
« plaire : elle vous refusera. — Elle m'a déja re-
« fusé. Je n'ai pas le droit de la contraindre ; ce
« que j'écris la déterminera. — Qu'est-ce ? —
« Une donation de tous mes biens, après moi,
« bien entendu. — En effet, ce moyen pourrait
« la décider, car, enfin, soit dit sans vous fâ-
« cher, elle doit sentir qu'elle ne convient pas
« du tout à mon fils. — Sans doute. — Et sa

« position lui fera accepter, avec reconnaissance, « l'établissement que vous lui proposez. — C'est « cela précisément. Signez — Pourquoi donc? — « Ne lui tenez-vous pas lieu de mère? Vous « acceptez en son nom. Voilà qui est bien. Am- « broise, Ambroise! cherchez mademoiselle Du- « val; qu'elle vienne à l'instant. — Quelle préci- « pitation! Cela tient de l'étourderie. — Je n'aime « pas les affaires qui traînent en longueur. Je « veux savoir à quoi m'en tenir. » Et il serre le papier dans son porte-feuille.

Ambroise n'eut pas de peine à trouver Adèle: les deux jeunes gens, empressés de savoir ce qu'allait faire Montfort, avaient l'oreille au trou de la serrure. D'Abligny, persuadé, par ce qu'il venait d'entendre, qu'il était lâchement trahi, voulait éclater, quoi qu'il en pût arriver, et la cousine faisait de vains efforts pour l'arrêter, lorsqu'Ambroise parut. « Venez, venez, mon- « sieur, cria Montfort en apercevant d'Abligny, « vous ne serez pas de trop ici. » Le jeune homme lui répondit par un coup d'œil foudroyant, et Montfort, sans se déconcerter, s'adressa à Adèle. « Mademoiselle, vous m'avez refusé tantôt, et « peut-être avez-vous eu raison; mais tout mon « bien, que je vous assure après moi, et que je « vous ferai attendre le plus que je pourrai, ne « m'ôtera-t-il point quelques années? — Je crois, « monsieur, ne vous avoir laissé aucun doute sur « mes sentimens. — C'est-à-dire que vous per-

« sistez. — Un peu d'or n'est pas le bonheur. —
« Elle est désintéressée ; c'est une qualité de plus,
« madame ; mais c'est diabolique. Il lui faut ce-
« pendant un mari : on ne reste pas fille avec ce
« mérite-là. Voyons, à qui la marierons-nous ?
« Et où voulez-vous en venir, reprend vive-
« ment madame d'Abligny ? — Hé, parbleu, au
« dénouement. Mademoiselle est charmante, et
« vous en convenez ; votre fils l'aime ; ma dona-
« tion aura lieu. Allons, ma bonne amie, il faut
« s'exécuter. — Mais, monsieur... — Mais, ma-
« dame, vous ne trouverez peut-être pas mau-
« vais qu'une épouse accomplie double la fortune
« de votre fils. — Vous m'impatientez ; ce n'est
« pas là ce que je veux dire ? Je ne connais pas
« la famille de mademoiselle ; il faut au moins
« prendre des informations. » Ici Adèle pâlit,
d'Abligny tremble, Montfort lui-même est inter-
dit. « Sa famille, sa famille, reprit-il d'un ton
« plus bas ? Je la connais, sa famille, et avec la
« philosophie que vous avez, on ne tient pas in-
« finiment aux noms. Que mademoiselle se nomme
« Duval, qu'elle se nomme d'Alleville, qu'im-
« porte ? D'Alleville ! s'écrie madame d'Abligny.
« L'individu est toujours le même, reprend Mont-
« fort. D'Alleville ! d'Alleville ! répétait avec co-
« lère madame d'Abligny. » Et la malheureuse
Adèle se laissait aller sans connaissance ; le pauvre
petit cousin la soutenait dans ses bras ; Montfort
priait, criait, n'obtenait rien. « Sacrebleu, c'en

« est trop, dit-il enfin. Vous serez punie de cette « horrible obstination, et mademoiselle sera votre « bru malgré vous : le papier que vous avez signé « avec moi, l'établit mon héritière, et contient « votre consentement dans la meilleure forme. « Le voilà, mademoiselle, le voilà, ce papier. « Servez-vous-en sans scrupule contre une parente « qui ne mérite de vous aucun ménagement. »

Adèle prit le papier, et regardant sa tante, avec une modeste fierté, elle le mit en pièces. « Non, « dit-elle, je ne mériterai point la haine de ma- « dame. J'adore mon cousin; mais la volonté de « sa mère sera toujours respectable pour moi. Je « souffrirai plutôt toute ma vie, que de me per- « mettre d'attenter à ses droits. — Tant d'hon- « nêteté, de délicatesse me désarme, et me fait « enfin ouvrir les yeux. Viens, ma fille, embrasse « ta mère, et reçois la main de ton époux. Ah « ça, M. Monfort, vous vous servez de moyens « un peu extraordinaires... —J'en conviens; mais « ils réussissent. Hé, qu'importe comment se fait « le bien, pourvu que le bien se fasse. »

FIN DES CENT VINGT JOURS.

ENCORE

DU

MAGNÉTISME.

VITAM IMPENDERE VERO.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MM. LES JOURNALISTES.

Vitam impendere vero! Quelle épigraphe pour un romancier, pour un sceptique prononcé! Quels articles piquans cette épigraphe seule peut faire jaillir de vos plumes, gaies et épigrammatiques! Quel aliment elle fournira à cette partie du public, qui rit de tout, même de ce qu'il ne voit pas! heureuse classe d'hommes, que la nature semble n'avoir formée que pour rire, et que vous servez si bien, quand vous avez le bonheur d'être neufs! il est vrai que vous ne trouvez pas toujours de bonnes fortunes; mais en voilà une que je vous offre. Avec quel empressement, quel plaisir vous en jouirez! sous combien de formes différentes vous reproduirez la même idée, ce qui prouvera, jusqu'à l'évidence, votre inépuisable fécondité.

Il me semble inutile, messieurs, de m'étendre davantage sur une épigraphe, qui est peu de

chose ; qui même, à la rigueur, n'est rien. Il vous suffira d'un ou de deux articles pour en prouver le ridicule. Mais que direz-vous, bon dieu, quand vous aurez lu ce petit ouvrage ! quoi, cet auteur doute de tout, et il croit au magnétisme, au rêve absurde d'un médecin allemand, qui, à l'aide de ses rêveries, est venu faire fortune à Paris; qui n'a persuadé que quelques femmelettes, que certains ignorans de la lie du peuple, et dont le système mensonger a été publiquement condamné par les commissaires du roi, qui, bien certainement, voyaient les choses comme elles sont !

Avouez, messieurs, que vous me devez de la reconnaissance. Quand on a tous les jours une feuille à remplir, on n'est pas sûr de trouver un contingent bon ou agréable, et voilà pourquoi vous n'êtes pas régulièrement instructifs et amusans. Ici vous serez l'un et l'autre. Vous amuserez, en décochant le trait délié de la satire; vous instruirez, en prouvant physiquement, et même mathématiquement, que le magnétisme n'existe point.

M. Geoffroi, d'honorable et de si digne mémoire, a fait cinquante ou soixante feuilletons pour persuader au public que Zaïre est une dé-

testable tragédie. Je ne suis pas Voltaire. Mais, en jugeant, du petit au grand, par analogie, il est possible que je vous fournisse ici dix ou douze articles de quatre colonnes chacun, et cette modique récolte n'est pas à dédaigner.

Je reviens à messieurs les commissaires du roi, dont l'opinion, sur le magnétisme, est infiniment respectable, car on comptait parmi eux des médecins, à la science desquels tout Paris rendait hommage, ce qui, pourtant, ne les empêchait pas de tuer, à l'occasion, leurs malades tout comme les autres.

Il est vrai que M. de Jussieu, qui, sans doute, ne valait pas ses confrères, s'est permis de voir et de juger autrement qu'eux. Il est vrai qu'il a fait son rapport particulier, et qu'il a reconnu l'existence du magnétisme, et beaucoup de ses effets. Mais un seul individu peut-il avoir raison contre sept autres ? D'ailleurs le témoignage de M. de Jussieu pouvait-il être de quelque poids, comparé à celui de docteurs qui guérissent leurs malades par le seul amour de l'humanité, et qui auraient adopté, avec empressement, un moyen d'abréger les maladies, et de ménager des estomacs que détruisent les préparations chimiques, si ce moyen eût existé ? Sans doute encore, nos

docteurs auraient renoncé, avec autant d'empressement que de satisfaction, à ces vieilles formules, fatigantes à prononcer pour eux, et pénibles à écouter pour des êtres souffrans, formules qui sont un arrêt de mort, et qu'on entend répéter tous les jours : *il faut vivre avec son ennemi. Telle maladie est incurable.* L'improbation formelle des membres de la faculté prouve invinciblement la non existence, ou l'inutilité du magnétisme.

Mais le monde est plein de gens singuliers, qui écoutent tout, qui relèvent les expressions, qui les commentent, qui se rapprochent, et qui finissent par s'entendre et former un parti d'opposition. Ceux-là prétendent que dire à un malade : *Il faut vivre avec son ennemi*, signifie *vous ne guérirez jamais*; que *telle maladie est incurable*, équivaut à *la médecine ne sait pas la guérir*, et que comme on n'avoue pas facilement son insuffisance, on la cache sous des mots imposans, prononcés d'un ton solennel.

Ces êtres singuliers prétendent encore que le magnétisme a guéri quelques-unes de ces maladies, réputées incurables. Ils présentent des certificats, signés par des gens en place, par des savans, et même par quelques médecins de bonne foi; mais qui, probablement, sont des ignorans,

dont on a fasciné la vue. Il est évident que ces pièces sont controuvées, car un magnétiseur qui ne reçoit pas d'argent, qui se fatigue, pendant plusieurs mois, à soigner un malade, qui n'obtient, pour prix de ses travaux, ni confiance, ni considération, a un intérêt réel à tromper le public.

Il est évident, au contraire, que le bonnet doctoral étant l'éteignoir des passions, aucun médecin ne se livre à des spéculations pécuniaires, et que les docteurs-commissaires du roi n'ont pu s'arrêter un moment à l'idée que la pratique du magnétisme porterait un certain dommage au produit de *leur pavé*.

Ces docteurs-commissaires ont laissé, dit-on, un digne successeur dans la personne de M. de Mont.... Il cite faux quelquefois, il se trompe quelquefois, il s'emporte toujours ; il va jusqu'à se permettre l'injure, et on dit encore que ce moyen n'est pas le meilleur pour prouver qu'on a raison. On ajoute que M. de Mont.... persécuterait, s'il en avait la puissance, et que la persécution prouve seulement que celui qui l'emploie redoute ses adversaires. Pour moi, je pense que M. de Mont.... est digne, en tout, des docteurs-commissaires, ses devanciers, et je me plais à lui

rendre cette justice, qu'il est tout aussi sincère qu'eux.

Cependant comme les bons exemples sont souvent sans effet sur un être entêté ; que, d'ailleurs, on peut être fort honnête homme sans être tout-à-fait de l'avis des docteurs-commissaires et de M. de Mont...., je déclare que je crois à l'existence du magnétisme, à ses effets salutaires, et que je considère la faculté de l'exercer comme l'une des plus belles que l'homme ait reçu de la nature.

Je reviens enfin à vous, messieurs, à qui je dédie ce petit ouvrage. Vous êtes fondés à m'adresser un reproche bien grave, en apparence, du moins. J'ai écrit quelques plaisanteries sur le magnétisme, dont je me déclare aujourd'hui le défenseur ! qu'est-ce que cela prouve ? un aveugle né, nie l'existence des couleurs ; une main habile enlève la cataracte, et la richesse, la variété des nuances ne sont plus contestées.

Je persiste à croire que je vous ai vraiment rendu un bon office en écrivant cette brochure, et que vous me devez quelque reconnaissance. J'attends votre remercîment, par votre prochain numéro. Vous maniez, à ravir, l'arme du ridicule, et vous en connaissez la puissance. Mais usez-en,

dans cette circonstance, avec modération, parce que le temps n'est peut-être pas éloigné où vous parlerez du magnétisme d'une manière un peu différente, et il est dur, pour un homme d'esprit, d'être forcé de louer ce dont il s'est moqué.

En attendant, s'il en est entre vous quelqu'un à qui son médecin ait dit : *Il faut vivre avec son ennemi*, qu'il aille trouver un magnétiseur. On lui dira : *Essayons de vous défaire de votre ennemi*. Si on ne le guérit pas, ce qui est très-possible, on le soulagera du moins. On lui donnera des soins affectueux, soutenus, et qui ne lui coûteront que la perte d'une heure dans la journée. Il éprouvera des effets, je n'en doute point. Alors il prendra, comme moi, pour devise : *Vitam impendere vero*.

J'ai l'honneur de vous assurer, messieurs, de ma très-parfaite considération,

PIGAULT-LEBRUN.

ENCORE

DU

MAGNÉTISME.

Personne ne nie l'existence d'un fluide électrique, d'un fluide galvanique; personne ne conteste à l'aiman ses inconcevables propriétés; on convient assez généralement qu'il est un magnétisme minéral; peut-être, si on voulait s'attacher à une suite d'expériences, avouerait-on, sans peine, qu'il y a encore un magnétisme végétal. Mais un magnétisme animal! Non, cela n'est pas possible.

Endormir quelqu'un qui rit, qui joue, qui folâtre; l'amener à parler en dormant; étendre ses facultés intellectuelles, en développant en lui un nouveau sens, quelle absurdité!

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens d'esprit.

Mais qu'est-ce que l'esprit? Est-ce la raison? est-ce le jugement? Non, sans doute. L'esprit, dans l'acception que nous donnons au mot, n'est-il pas la facilité de s'énoncer avec grace, d'effleurer les superficies, et de tourner en ridicule le fonds, qui échappe toujours à la paresse et à l'insou-

ciance? L'esprit, quand on a le bonheur d'en rencontrer dans le monde, fait le charme de la société; il précipite la course du temps, qui déja est si rapide. Mais que reste-t-il à celui qui a passé quatre heures avec des gens d'esprit? Ce qu'emporte avec lui l'homme qui vient de voir lancer une centaine de fusées.

Il n'y aurait pas grand mal à n'avoir entendu que de jolies phrases, des saillies piquantes, de petits traits méchans, dont le souvenir s'efface si promptement, si les gens d'esprit, les femmes jeunes, et spirituelles surtout, n'avaient aussi leur magnétisme d'influence, qui tend sans cesse à éloigner les vérités, qui portent nécessairement à réfléchir et à méditer. Et quoi de plus ennuyeux, de plus maussade, de plus fatigant que la réflexion et la méditation? L'homme est-il né pour cela? Non, sans doute, dit la femme d'esprit; il est né pour le plaisir, et en est-il un plus piquant que de verser le ridicule à pleines mains, et de cacher ses épines sous des flots de feuilles de roses?

Si, par hasard, un homme de bon sens se trouve là, il élève une voix timide; il soutient, avec modestie, que l'homme est né aussi pour réfléchir et méditer un peu, puisqu'il en a la faculté. On l'interrompt, on le persiffle; on lèverait les épaules, si l'usage du monde le permettait, et l'homme, qui a voulu essayer le magnétisme du bons sens, est réduit au silence.

S'ensuit-il de là que la jolie femme d'esprit ait tort? Non, sans doute, puisqu'elle s'amuse, et que s'amuser c'est, au moins, jouir du moment. L'homme de bon sens a-t-il raison? Non, sans doute, parce qu'il ne faut raisonner qu'avec ceux qui peuvent nous entendre.

Quel parti va donc prendre l'auteur qui semble se mettre dans une situation assez embarrassante? J'ai bien peur que, semblable à l'homme de bon sens, il ne parle à des gens décidés à ne pas l'écouter. Il s'efforcera, du moins, d'éviter le ton grave, et de jeter quelque intérêt sur un des objets les plus importans dont on puisse traiter.

« Madame, disais-je hier à une femme fort ai-
« mable, déraisonnons un peu, et dites-moi
« pourquoi, en convenant de l'existence de l'é-
« lectricité, du galvanisme, de l'aiman, vous
« condamnez, sans appel, notre pauvre magné-
« tisme? — Vous voulez que nous déraisonnions,
« dites-vous, et vous commencez par m'accabler
« sous vos mots scientifiques! Abrégeons, s'il vous
« plaît. Je crois à l'électricité et à l'aiman, parce
« que j'en ai vu des effets; au galvanisme, parce
« qu'on a mis sur le bout de ma langue un mor-
« ceau de zinc et une pièce d'argent, et, au fond,
« il m'importe peu que tout cela existe ou non.
« Mais votre magnétisme, monsieur, votre ma-
« gnétisme! Le nom seul m'en éloignerait, si je
« voulais m'en occuper. Que n'avez-vous trouvé
« une dénomination agréable, harmonieuse, et

« qui dise quelque chose à mon imagination ?
« J'aurais pu vous donner cinq minutes. Mais que
« faire de ce mot magnétisme ? — Hé, madame,
« occupons-nous de la chose, et laissons le mot.
« — Les mots, monsieur, les mots sont tout pour
« nous autres gens du monde, qui n'approfon-
« dissons rien. Combien de temps n'avons-nous
« pas vécu de calembourgs ? — Je vois qu'aux
« magnétismes, dont j'ai déja parlé, il faut joindre
« encore le magnétisme des paroles. Tout serait-il
« magnétisme sur notre petite terre ? — Assez,
« assez... Ah ! mon dieu, j'ai déja une migraine
« épouvantable, et c'est à vous que je la dois.
« Éloignez-vous, monsieur ; éloignez-vous. — Ne
« ferai-je pas mieux, madame, de guérir votre
« migraine ? — Vous, me guérir ! vous ! Ah, cela
« serait fort !... Prenez donc garde à ce que vous
« faites ; vous me décoeffez... Mais, en effet, le
« mal diminue... Il s'éteint... Il est dissipé... Voilà
« qui est singulier ! Ah, c'est que le mal devait
« disparaître.

« — Voudriez-vous me dire, madame, ce que
« vous penseriez d'un joli homme à qui vous au-
« riez consacré une heure tout entière dans la
« soirée, près de qui vous vous seriez donné la
« peine de développer vos graces, de mettre en
« action toutes les ressources de votre esprit, et
« qui, en vous quittant, dirait : Mon dieu, que
« j'ai été facile à amuser aujourd'hui ! — Je dirais :
« Cet homme est un ingrat. — Et vous le diriez

« avec le petit ton piqué que vous venez de pren-
« dre. Regardez-moi, madame; je suis parfaite-
« ment calme, et vous me traitez, précisément,
« comme aurait agi envers vous le joli homme
« dont je viens de parler. — Quel rapport y
« a-t-il, s'il vous plaît?... — Cet homme serait in-
« sensible à des bontés dont on vous sait très-
« économe, et vous l'êtes, vous, à celles de la
« nature, qui vient de vous ôter votre mal avec
« le bout de mes doigts! — Ah, vous revenez à
« votre but par un détour. — Il est des choses,
« madame, qu'il est difficile, qu'il serait impoli
« de faire sentir autrement que par des compa-
« raisons.

« Dites-moi, je vous prie, madame, pourquoi
« j'ai tant de plaisir à vous voir; pourquoi je vous
« cherche, lorsque j'entre dans un salon; pour-
« quoi je suis triste quand je ne vous y vois pas?
« — C'est parce que je suis jolie, monsieur. —
« Madame voudra bien remarquer qu'elle n'est
« pas la seule jolie femme de Paris, et qu'aucune
« autre ne m'inspire le même sentiment. — Hé
« bien, monsieur, vous êtes attiré vers moi par
« un mouvement sympathique. — Serait-il im-
« possible, madame, que le magnétisme fût autre
« chose qu'une sympathie, produite et prolongée,
« entre un homme sain et robuste et un être souf-
« frant? — Oh, une sympathie, qui fait dormir
« l'un, pendant que l'autre veille! — Je conçois,
« madame, qu'il n'est pas d'homme qui puisse

« dormir auprès de vous; mais vous avez trop à
« vous louer de la nature, pour lui contester la
« variété de ses effets, et surtout pour assigner
« des bornes à sa puissance. — Vous me flattez
« maintenant, vilain homme que vous êtes. —
« Avec quelle grace vous me repoussez! quel
« moelleux, quel charme inexprimable dans le
« contour de ce bras! A quoi dois-je donc le
« plaisir d'avoir senti les extrémités de ces jolis
« doigts effleurer ma poitrine? — Mais à ma vo-
« lonté, sans doute. — Hé, quel est l'agent que
« votre volonté met en action? — En vérité, je
« n'en sais rien. — Il y en a un, pourtant, car il
« me semble que votre volonté seule ne ferait
« pas agir vos membres. — Vous croyez cela?
« — Que votre volonté ordonne à ce candelabre
« de se porter de la gauche à la droite de cette
« cheminée... — Hé, monsieur, je sais, comme
« vous, qu'il ne remuera pas. — Vous avez donc
« en vous un agent assez délié pour être inacces-
« sible à vos sens; assez susceptible pour être mis
« en action par l'effet seul de votre volonté; assez
« puissant pour agir sur vos nerfs, et produire
« les mouvemens que vous voulez opérer. — Cela
« peut être, et je m'en inquiète peu. — Et si cet
« agent pouvait être poussé au-dehors par un
« autre effet de votre volonté; s'il était de nature
« à s'insinuer dans un autre corps, à donner une
« action nouvelle et plus forte à l'agent du ma-
« lade, qui ne peut vaincre les obstacles que lui

« oppose une obstruction, ou un autre mal lo-
« cal; si le magnétisme, enfin, n'était que l'ex-
« tension de la faculté que vous avez d'agir sur
« vous-même?.... — Oh, finissons, monsieur,
« finissons. L'ennui me gagne, et je commence à
« bâiller. — Permettez-moi de vous soustraire à
« l'ennui. — Hé, comment? — En vous livrant
« un moment aux douceurs d'un repos répara-
« teur. Je vois dans ces beaux yeux-là qu'ils ne
« sont pas difficiles à fermer. — Vous revenez
« toujours à votre chimère. Laissez-moi donc...
« Que ferai-je dans cette immense bergère... Mes-
« dames, défendez-moi... Otez vos mains, mon-
« sieur; elles me font mal à l'estomac... à la bonne
« heure, revenez aux épaules... je vous les aban-
« donne... Encore!... Laissez-moi... je... ne... veux...
« pas... »

Les yeux de ma jolie dame sont fermés; sa tête se penche; elle ne m'entend plus. J'avoue que je suis content de moi. Je regarde furtivement ceux qui font cercle autour de nous; je prête l'oreille. « Dort-elle dit l'une? — Hé, non, dit « l'autre. — Elle n'a pas pourtant d'intérêt à nous « tromper, reprend un troisième. » Un jeune médecin, qui ne juge des choses que sur l'avis de la faculté, et qui a encore toute la ferveur de l'esprit de corps, se lève et prend la parole. « Quand madame dormirait, dit-il, qu'y aurait-il « là d'étonnant? Qui de nous n'a pas été quel- « quefois assoupi dans la journée? Monsieur a

« voulu vous amuser un moment, mesdames. Il « a trop d'esprit pour croire à de pareilles jon-« gleries. — Vraiment, docteur, vous êtes per-« suadé que le magnétisme n'existe pas? — Fi « donc, fi donc! sottise à reléguer dans les car-« refours et les greniers. »

Quoique ce jeune homme ait voulu adoucir, par une espèce de compliment, ce qu'une impertinence a d'amer, j'étais piqué, oh, très-piqué. Mais décidé à ne pas imiter M. de Mont...., j'ai gardé un dédaigneux silence, et j'ai ouvert les yeux de ma jolie dame. « Avez-vous vraiment dormi, lui crient dix bouches rosées à la fois? — « Hé, sans doute, j'ai dormi », et partant d'un grand éclat de rire « non, non, je n'ai pas dormi. « — Mais je l'aurais cru. — Et moi aussi. Je vous « le disais bien, s'est écrié le docteur, monsieur « a voulu vous amuser, et madame s'y est prêtée. »

Au bout d'une demi-heure, il n'était pas plus question de magnétisme que de la pièce tombée hier; du bonnet dont on était folle il y a deux jours; de cet écrin qu'un amant a trouvé le moyen de faire présenter par le mari. Chacun jouait ou causait de son côté, lorsque ma jolie dormeuse est venue me dire à l'oreille : Suivez-moi. Elle m'a conduit dans le seul coin inhabité du salon; nous nous sommes assis. « Monsieur, j'ai dormi, « très-bien dormi; mais je n'en conviendrai ja-« mais. — Hé, pourquoi donc, madame? — Les « demoiselles d'un certain état se marient de

« bonne heure, et toute femme de vingt ans veut « jouer un rôle dans la société. Chacune prend « le masque qui convient à ses intérêts, ou a son « goût. J'ai choisi celui de la frivolité, parce que « mon mari est sérieux, et que je voulais at- « tirer les plaisirs chez moi. Peu à peu, il a cédé « à l'ascendant qu'une femme adroite prend tou- « jours dans sa maison. Il a mieux aimé que je « m'amusasse chez lui qu'ailleurs, et son hôtel, « triste et désert, est devenu l'asile des ris et des « jeux. Mais j'ai contracté, envers le public, l'obli- « gation de rire et de me moquer de tout. J'ai « décoché cent traits épigrammatiques sur ce pau- « vre magnétisme, et si je me rétracte, ou si je « me permets de raisonner un moment, je me « perds de réputation.

« Venez demain chez moi. Nous serons seuls, « et vous verrez que je ne suis pas aussi frivole « que vous avez pu le supposer. »

Un rendez-vous, donné par une femme jeune, jolie et aimable, a des attraits pour un magnétiseur, comme pour tout autre. Le médecin de la nature ne lui conteste jamais ses droits; il se plaît, au contraire, à s'abandonner à ce que son empire a de plus doux. Je volai chez madame d'Arancy.

On m'attendait dans un boudoir, que le luxe et le goût avaient décoré à l'envi. Un pinceau léger et gracieux y a multiplié des scènes qui, bien que décentes, sont passablement gaies. J'ai cru devoir prendre un ton convenable au lieu dans

lequel on me recevait. Madame d'Arancy m'a arrêté dès les premiers mots. « Je suis fatiguée « de porter toujours un masque dans le monde. « Permettez que je le dépose un moment. Il sera « nouveau et piquant pour moi de parler raison. « Oublions que nous sommes dans un petit temple « consacré à la folie ; consultons notre jugement, « et donnons un libre essor à nos idées. Parlez, « monsieur. Qu'avez-vous à me dire du magné-« tisme, auquel, jusqu'à certain point, je suis « forcée de croire, puisque j'en ai éprouvé des « effets. »

« Madame, dis-je à la comtesse, je crois que, pour bien s'entendre, il est essentiel de définir la chose dont on traite, de manière à ce que les conséquences dérivent naturellement de la définition donnée. Vous avez éprouvé des effets du magnétisme; vous trouverez tout simple que je le considère comme une faculté naturelle à l'homme, au moyen de laquelle il agit, plus ou moins, sur les organes de ses semblables.

« Si vous admettez que le magnétisme soit une faculté naturelle à l'homme, vous conviendrez qu'elle est aussi ancienne que l'espèce humaine, et que la médecine de l'art a pu naître de celle de la nature.

« En effet, tel individu qui n'a pas la moindre notion du magnétisme, se frappe contre un corps dur. Son premier mouvement est de porter la main sur la partie macérée; il la frotte, par un

instinct purement machinal, et le magnétisme n'est, en grande partie, que des frictions régularisées par l'expérience.

« J'aime à croire que le premier magnétiseur a été une bonne mère. Son enfant s'est blessé; elle l'a pris dans ses bras; elle a passé et repassé la main sur sa blessure; elle l'a portée sur son front et sur ses yeux, pour arrêter ses larmes. L'enfant s'est calmé; il s'est endormi. La bonne mère, ignorante, mais sensible, n'a rien remarqué que le soulagement qu'elle a procuré au petit être qui lui est si cher. Dans les premiers temps, on ne connaissait pas les arts. La bonne mère n'a pu deviner qu'il existe des plantes salutaires; mais sa main a soulagé son enfant; elle essaie de le soulager encore. Elle répète les mêmes attouchemens; ils produisent des effets plus prompts. Étonnée d'un sommeil auquel l'enfant n'a pas l'habitude de céder pendant la journée, elle observe, elle multiplie ses essais, et toujours le succès couronne ses efforts. Enchantée de ce qu'elle voit, de ce qu'elle fait, elle se félicite; elle adresse à l'enfant des félicitations qui jaillissent du fond de son cœur. L'enfant l'entend, et lui répond. La mère est muette d'étonnement. Des idées nouvelles succèdent aux idées anciennes. Elle se remet cependant. Elle interroge de nouveau l'enfant, qui lui indique une plante, dont le suc achèvera ce que sa main maternelle a si heureusement

commencé. L'enfant guérit ; on proclame la vertu de telle plante, et voilà le berceau de la médecine.

« Ingrats docteurs, vous avez beaucoup étudié, beaucoup observé. Vous avez rendu des services signalés à l'humanité souffrante. Mais, semblables au *Glorieux* de Destouches, qui méconnaît son père, voùs repoussez le vôtre; vous en éloignez ceux mêmes que vous ne savez pas guérir. Nous reviendrons sur ce sujet qui est bien digne de quelques développemens.

« Il est facile de préjuger que la bonne mère a parlé à ses compagnes, et de l'accident arrivé à son fils, et des moyens auxquels elle a dû sa guérison. Bientôt on ne s'entretient plus d'autre chose. Les mères, qui ont un enfant souffrant, le soulagent par les mêmes procédés, et la botanique commence à naître. Peut-être une peuplade va-t-elle jusqu'à penser que les femmes seules sont dépositaires d'un don qui leur paraît vraiment céleste. Telle est, peut-être, l'origine de l'espèce de culte que diverses nations ont rendu à ce sexe enchanteur. Les dernières traces de cette adoration se sont perdues avec le peuple germain, et une froide galanterie, trop générale pour être flatteuse, trop monotone pour ne pas fatiguer, a remplacé ce tribut de reconnaissance, si doux à recevoir quand on l'a mérité.

« Il est très-vraisemblable que les premiers hommes, effrayés de leur faiblesse, des phénomènes

que la nature produisait autour d'eux, ont cherché des appuis, se sont créé des dieux, auxquels ils tenaient dans la proportion des qualités bizarres dont ils les avaient revêtus. Le soleil devait être le dieu bienfaisant; les ouragans et la foudre étaient des génies malfaisans, qu'il fallait apaiser par des expiations. Que leur offrira-t-on? Quels sacrifices leur seront agréables? Celui qui, le premier, a osé résoudre cette question, a été le premier prêtre.

« Par quelle contradiction remarquable les hommes, que la nature a faits égaux, ont-ils tous, plus ou moins, l'esprit de domination? Est-il inné en nous? Est-il le résultat des institutions sociales? Il est au moins constant que la puissance de l'opinion, ayant besoin d'être maintenue par des efforts continuels, toute corporation qui règne sur les esprits, doit accroître son ascendant, en ne faisant rien, peut-être, que pour le conserver.

« Ainsi, les prêtres de ces dieux, étonnés de la crédulité du peuple, de la facilité avec laquelle il se ployait sous le joug, ont senti qu'il pouvait suffire d'un éclair de raison pour détruire leur échafaudage, dont quelques vieillards avaient pu voir élever les premières pièces. Ils ont senti le besoin de s'investir de toutes les forces de la nature, pour écraser le vulgaire sous le poids de l'admiration; et que connaissaient-ils, qu'y a-t-il, en effet, de plus fécond que le magnétisme en

prodiges apparens? Un coup de tonnerre a été l'interprète des volontés du ciel. Il ne veut pas que des mains profanes dispensent le plus précieux de ses bienfaits. Ses ministres sont seuls dignes de faire disparaître les maux qui affligent l'humanité. Les mères tremblantes se courbent, se taisent, et adorent. C'est au temple qu'on ira désormais demander, à genoux, le retour de la santé.

« Les prêtres se consultent; ils méditent; ils étendent la théorie d'une découverte précieuse, dont ils se sont saisis dès sa naissance. Des phénomènes, plus prodigieux, font oublier les phénomènes connus. Un somnambule, interpellé au nom des dieux, découvre et proclame une action héroïque, annonce un crime qui se commet à cent lieues de lui. L'influence du sacerdoce et des prodiges n'a plus de bornes.

« Bientôt les murs du temple se couvrent d'inscriptions, qui indiquent les maladies et le remède qui les a guéries. Des hommes, jaloux d'obtenir une considération secondaire, copient ces inscriptions. Ils se répandent dans les contrées, trop éloignées du temple, pour qu'on puisse y aller chercher sa guérison. Ils se gardent bien de magnétiser : ils savent que la main d'un dieu vengeur peut les atteindre partout. Peut-être même le secret du magnétisme est-il déja caché dans l'ombre du sanctuaire. Mais ces hommes s'efforcent de connaître les maladies par les symp-

tômes extérieurs ; ils indiquent le remède qu'ils croient devoir les guérir, et, de génération en génération, de siècle en siècle, ils préparent la naissance de la faculté de médecine, et de la société royale de Londres.

« Ne croyez pas, madame, ajoutai-je, qu'il y ait ici exagération. Les savans conviennent qu'Hippocrate a voyagé à Éphèse et à Memphis. Il est plus que vraisemblable qu'il a trouvé, dans les temples d'Isis et d'Esculape, ces aphorismes que nos docteurs admirent encore.

« Cependant, les prêtres de ces dieux étaient restés paisibles possesseurs du secret de la nature. Chaque jour ils le couvraient davantage des voiles du mystère, et des prestiges de la superstition. Le peuple est convaincu de l'étendue de leur puissance. Mais on veut avoir d'aveugles émissaires, qui, frappés de terreur par ce qu'ils auront vu dans l'intérieur du temple, puissent dire, avec conviction, à des parens, à des amis, qui oseraient élever un doute : Croyez, et taisez-vous. De là est venue l'institution des mystères, où, après avoir fait prononcer aux initiés les plus redoutables sermens de ne jamais rien révéler, on leur faisait voir ce que le magnétisme a de plus prodigieux et de plus imposant. »

« Mais êtes-vous bien sûr, me demanda madame d'Arancy, de tout ce que vous me dites là ? »—« Je suis parti, lui répondis-je, de faits historiques, dont personne ne conteste la vérité, et j'en ai

tiré des conséquences assez naturelles. Ouvrez l'ouvrage du père Montfaucon, tome second, page 330. Examinez la planche qui porte pour titre *mains votives*. Il vous sera impossible de n'y pas reconnaître le magnétisme. Le père Montfaucon, qui n'en avait aucune idée, ne sait comment expliquer ces mains votives. Il dit que les Égyptiens, le plus superstitieux des peuples, adoraient tout, jusqu'à des mains. Mais n'eût-il pas été absurde d'offrir des dieux à d'autres dieux, et n'est-il pas tout simple de croire qu'on votait à Isis une image plus ou moins précise de l'instrument dont on attendait sa guérison? » — « Oh! me répliqua madame d'Arancy, je n'irai pas bâiller sur le père Montfaucon. J'aime mieux m'en rapporter à vous. Continuez. »

J'ai repris. « On trouve partout, dans l'histoire, des traces de ces grandes révolutions politiques, où les peuples se roulent les uns sur les autres, et changent, en peu de temps, la surface du globe. Une nation entière passe sous un joug étranger; on lui conteste ses goûts, ses habitudes; on lui ôte ses lois; on profane ses temples; on en arrache ses dieux. L'opinion, semblable à un roc inébranlable, reste debout sur des ruines, et brave la puissance du vainqueur. On ne fait plus de prêtres d'Esculape et d'Isis; mais la foi reste dans les cœurs; les ministres et les sectaires observent leurs sermens, et meurent dans la pratique secrète de leur religion.

« Le dernier prêtre, le dernier initié emportent, dans la tombe, des secrets salutaires qu'ils n'ont pas voulu communiquer à leurs oppresseurs. Le magnétisme disparaît de la surface de la terre. La médecine se hâte d'occuper sa place, et présente des conjectures, quand elle ne trouve pas la vérité.

« Ne croyez pas cependant, madame, que le magnétisme ne se soit pas reproduit à certains intervalles. Vous craignez d'ouvrir Montfaucon à une page indiquée ; vous ne compulserez pas Aristote, Strabon, Pline le jeune, Jamblique, Pomponace, Bacon, l'histoire de Greatrakes, ce qu'on a écrit sur la double vue de certains habitans des îles Hébrides. Des amis du magnétisme vous ont épargné la peine de faire des recherches. Lisez quelques articles des Annales magnétiques, et de l'excellent ouvrage de M. Deleuze. Vous y trouverez des citations précises, qui prouvent que les anciens et les modernes ont reconnu des indices positifs de notre agent de la nature, dont se servaient, sans le connaître, des êtres qu'on croyait privilégiés, quand on ne les accusait pas de sorcellerie. Faites-vous lire vingt passages de Rollin, qu'on a long-temps traités, que bien des gens traitent encore de fables. Les convulsions des sibylles, l'histoire de l'homme qui voyait Cyrus faisant cuire, à deux cents lieues de là, une tortue dans un vase d'airain, et tant d'autres

faits, que Rollin a la bonté d'attribuer au diable, ne peuvent être que des effets du magnétisme.

« Nous arrivons à une époque que l'enthousiasme, l'exagération, des plaisanteries outrées, des dénégations formelles, n'ont pu empêcher d'être célèbre. Mesmer a retrouvé le magnétisme, à peu près perdu depuis si long-temps. Il n'est pas présumable que ses réflexions seules l'aient porté sur ses traces : on ne cherche jamais ce dont on n'a pas d'idée. Il est plus vraisemblable que Mesmer, ayant lu les ouvrages que je viens de citer, en ait comparé plusieurs passages ; qu'il se soit essayé, dans le silence, à produire des effets analogues à ceux que ces auteurs n'indiquent que vaguement. Il a trouvé des idées plus positives dans Pomponace et Pechlin, qui ont écrit sur la médecine d'attouchement ; il a certainement emprunté de Maxwell quelque chose de sa théorie. Quelles que soient, au reste, les sources dans lesquelles il a puisé, il est constant qu'il a rendu, à l'espèce humaine, un service signalé, et la reconnaissance de la postérité le vengera des tracasseries et de l'ingratitude de ses contemporains.

« Il serait étonnant que Mesmer ait apporté, en France, une découverte, dont il devait d'abord enrichir sa patrie, s'il eût trouvé, dans ses compatriotes, les dispositions d'esprit nécessaires pour s'en faire écouter. Les Allemands commencèrent

par le contredire, et finirent par le persécuter. Il put croire, au moins, que si le magnétisme n'était pas adopté en France, celui qui l'y produirait n'aurait pas à redouter le sort de Christophe Colomb, bafoué pour avoir annoncé un nouveau monde, et de Galilée, jeté dans les cachots de l'inquisition, pour avoir trouvé le mouvement de la terre.

« Quoi qu'il en soit, tout le monde sait que c'est à Paris que Mesmer a fait ses premiers essais publics. Des succès variés, mais constans, ont couronné sa persévérance. Un enthousiasme, qui tenait du délire, s'est emparé de presque toutes les classes ; l'exagération a proclamé des prodiges. Plus les partisans de Mesmer dépassaient la vérité, plus une incrédulité fondée se prononçait contre eux. Les plaisans intervinrent entre les deux partis. Dans les salons, les chansons et les épigrammes ; sur les théâtres, des niaiseries dialoguées suffirent pour ramener les Français à un caractère qui les porte à rire de ce qu'il y a de plus important, de plus grave, et même de leurs propres infortunes.

« Ces adversaires-là n'ont pas été cependant les plus redoutables que le magnétisme ait eu à combattre. L'homme, tout-à-fait ignorant, adopte toutes les erreurs ; à demi savant, il repousse les vérités qui blessent ses intérêts, sa vanité et même ses habitudes, et il est facile de prouver, en peu de mots, que nous ne sommes encore

que des demi-savans. Il n'y a pas de systêmes en mathématiques, où tout est démontré, et nous n'avons que systêmes dans ce qu'on appelle les hautes sciences. Un homme, qui a aperçu quelques effets, en cherche les rapports; bientôt il veut remonter à la cause, qui est impénétrable pour lui. A défaut de la véritable, il en suppose une; il en tire des conséquences; il lie, avec art, toutes les parties de son système; il cherche à persuader les autres; il peut croire de bonne foi lui-même avoir découvert la vérité.

« A peine son livre a-t-il paru, qu'il est attaqué, combattu. On ne dit pas à l'auteur ce qui est, parce qu'on ne le sait pas; mais on prouve qu'il s'est trompé sur des points essentiels. Les critiques sont critiqués à leur tour, et tous supportent le trait malin, tant qu'ils n'ont que leur livre pour appui. Mais qu'un homme nouveau paraisse; qu'il apporte une vérité nouvelle; que cette vérité renverse, jusqu'en leurs fondemens, des édifices élevés avec tant de peines, nos demi-savans se rallient, s'agitent, cherchent des armes contre l'ennemi commun, et ne sont pas toujours délicats dans le choix. Ainsi Mesmer a trouvé à combattre de grands intérêts d'une part, de fortes préventions de l'autre, et il était seul contre tous.

« Peut-être s'il eût opéré mystérieusement, s'il eût mis dans sa pratique quelque chose d'imposant et de solennel, eût-il entraîné le peuple, toujours partisan du merveilleux. Mais on n'eût

pas manqué de lui reprocher l'obscurité et l'ignorance de ces nouveaux sectaires. Mesmer, d'ailleurs, ne voyait, dans le magnétisme, qu'une faculté naturelle à l'homme; il l'a annoncé de bonne foi et avec simplicité ; il s'est mis en but aux traits de tous les partis, et il en a été écrasé.

« Si je tenais une vérité dans ma main, disait Fontenelle, je me garderais bien de l'ouvrir. Mesmer, plus courageux, a ouvert les siennes. Qui des deux avait raison ? C'est par le fait qu'il faut juger : la vérité de Fontenelle serait perdue pour nous, et le magnétisme nous reste.

« Il est à remarquer que la faculté de médecine s'est montrée la plus ardente à persécuter le magnétisme, non sur la partie du public que sa puissance ne peut atteindre ; mais sur ceux de ses membres convaincus d'avoir pratiqué, ou du moins d'être partisans du mesmérisme. Elles les a fait comparaître à sa barre ; elle a dépouillé de leurs dignités doctorales ceux d'entre eux qui en avaient ; elle a enjoint aux autres d'être plus circonspects à l'avenir.

« Si le magnétisme n'existe point, ou si ce n'est qu'une folie, pourquoi tant de sévérité ? Ne pourrait-on pas en inférer que la faculté a voulu éteindre le flambeau auquel, dans les siècles les plus reculés, le premier médecin a emprunté ses premières lumières ?

« Veut-on connaître quelle sera l'opinion de tel homme sur tel objet d'une certaine importance ?

qu'on consulte son intérêt personnel, et on se trompera rarement. Examinons si la faculté avait un intérêt réel à admettre ou à rejeter le magnétisme.

« Il est malheureusement trop vrai que, sous beaucoup de rapports, la médecine n'est qu'une science conjecturale, et qu'il est certaines maladies, qu'elle connaît très-bien, mais dont elle ignore le remède. Les conjectures sont souvent funestes au malade, et je ne répéterai pas les plaisanteries de Molière et de Beaumarchais, que tout le monde sait par cœur. Le somnambule magnétique n'est jamais incertain. Il voit clairement son état, et s'il ne se prescrit pas le meilleur remède, il est sans exemple qu'il en ait indiqué de nuisibles. Il ne guérit pas toujours, parce que la nature veut que nous finissions, et que, d'ailleurs, sa puissance peut avoir des bornes. Peut-être aussi le magnétisme n'est-il encore qu'à son aurore. Les anciens ont pu connaître des procédés plus forts, plus salutaires que les nôtres. Peut-être les retrouvera-t-on un jour; mais tel qu'est à présent le magnétisme, il me paraît pouvoir soutenir honorablement toute espèce de comparaison avec la médecine, et je m'exprime, je crois, assez modestement.

« On m'objectera, sans doute, que la médecine a rejeté d'abord la circulation du sang, l'émétique, le quinquina, l'inoculation, la vaccine; qu'elle s'est empressée de les adopter, dès qu'elle

a reconnu leur efficacité, et qu'elle n'eût pas rejeté le magnétisme, s'il avait les vertus que certaines personnes lui supposent. Cette objection est facile à détruire. La médecine, en réunissant des remèdes nouveaux à ceux qu'elle connaissait déja, a étendu son domaine, et cette conduite dérive naturellement de l'intérêt personnel. Mais le magnétisme ne pouvait devenir partie intégrante de la médecine; il prenait nécessairement le premier rang, et quel homme, après avoir joué, pendant trente ans, le premier rôle, voudra descendre au second, s'il n'est pas doué d'une réunion de qualités qu'on rencontre rarement dans un même individu? Ces idées me conduisent nécessairement à quelques détails.

« La médecine s'empare de l'homme dès sa naissance; elle ne le quitte qu'à sa mort. L'enfant balbutie à peine, qu'il voit ses parens soumis au joug d'un docteur, savant ou non. L'influence de la crédulité fait, de cet enfant, un esclave de plus, sur lequel on exerce un despotisme d'opinion absolu. Le remède le plus repoussant est pris sans résistance. S'il produit un effet contraire à celui qu'attendait le médecin, on persuade facilement que la maladie devait tourner ainsi. Les décès sont toujours imputés à la nature, et les guérisons sont l'effet de l'art. Les remèdes composés, qui fatiguent en affaiblissant les viscères, rendent les convalescences longues et pénibles. Le moyen curatif, lui-même, a sou-

vent produit le germe d'une maladie nouvelle, parce que le docteur interprète, arrange ce qu'il n'entend pas, ce qu'il ne voit pas. Plus le malade s'affaiblit, plus il est docile et confiant.

« Il est des médecins qui joignent au talent de bien observer, une honnêteté, une délicatesse, même un désintéressement digne des plus grands éloges. Mais plus ils obtiennent de succès, plus ils doivent tenir à la considération, qui en est toujours la suite, et vous croiriez, madame, que l'esprit de domination puisse jamais s'éteindre dans l'homme ! Quoi ! celui dont les ordonnances sont des lois, qu'on ne se permet pas même d'examiner, irait consulter un somnambule sur telle maladie qui échappe à ses recherches ; il solliciterait la connaissance d'un remède propre au mal ; il dérogerait à la dignité de médecin, en devenant l'exécuteur de ce qu'aurait prescrit l'interprète de la nature, plus clairvoyant que lui ; il descendrait aux fonctions modestes d'agent secondaire ; il renoncerait à ses connaissances en chimie, parce qu'un somnambule n'ordonne que des remèdes simples ; il avouerait, par cette conduite, qu'il a professé une science incertaine, et quelquefois mensongère ! Connaissez-vous quelqu'un, madame, qui soit capable d'un tel héroïsme ?

« Peut-être les médecins feraient abnégation d'eux-mêmes, si la médecine n'était pratiquée que par des gens opulens. Mais le corps des mé-

decins se compose, en général, de jeunes gens issus de familles honnêtes, mais peu fortunées. Leurs parens ont fait, pendant dix ans, des sacrifices pour leur faire apprendre ce qu'ont écrit leurs devanciers. L'homme de génie recule les limites de la science. Mais excellent ou médiocre médecin, l'élève a semé, il veut recueillir; il doit le vouloir, surtout s'il a une famille à élever, quelque parent pauvre à soutenir, et on s'étonne que nos docteurs éloignent le magnétisme de tous leurs moyens, de toutes leurs forces! Descendons dans notre cœur, et soyons vrais. Si nous étions médecins, nous conduirions-nous autrement?

« Déja le magnétisme est en honneur en Prusse. Le roi vient de donner à un médecin de Berlin, cent lits dans un hôpital, pour y exercer la médecine de la nature, et l'académie des sciences de cette ville va décerner un prix de trois cents ducats à l'auteur qui aura fait le meilleur Mémoire sur le magnétisme. Le roi de Suède, les empereurs de Russie et d'Autriche ont envoyé à Berlin des médecins qui doivent s'instruire dans la pratique de M. Wolfart. Les plaisans sont moins communs en Prusse qu'en France, et les chanteurs de Berlin ont probablement cessé de chanter. Nos railleurs français n'examineront pas ce qu'il est plus facile de tourner en ridicule que d'approfondir. Mesmer a vainement essayé de propager le magnétisme chez nous. Il nous re-

viendra du nord de l'Europe, paré du prestige que nous attachons à tout ce qui est étranger. Alors, il ne sera plus permis, dans un certain monde, de douter de ses propriétés; il sera du bon ton de lui attribuer des miracles. »

« Savez-vous, monsieur, s'est écriée madame « d'Arancy, que vous poussez les choses un peu « loin ? S'il y a des plaisans en France, il y a aussi « des hommes désintéressés et bons observateurs. « Pourquoi donc votre magnétisme y reste-t-il tou- « jours dans l'obscurité ? pourquoi, dès qu'il ose « se montrer, suffit-il d'un mot piquant, d'une « saillie pour le replonger dans l'ombre ? »

« J'aime à croire, répondis-je, madame, que les magnétiseurs se composent, en partie, des hommes éclairés dont vous venez de me parler. Je vous ai exposé les causes principales qui s'opposent à la propagation du magnétisme. Je peux vous en indiquer d'autres, qui, moins importantes, méritent cependant d'être examinées.

« Les expériences de salon nuisent au magnétisme, en lui donnant une apparence de frivolité qui éloigne la confiance et la considération. On cause, on rit, on plaisante; on conteste ensuite la réalité des effets; on soupçonne du *compérage;* on le dit avec une sorte de réserve; mais on finit par n'avoir rien vu, après avoir été présent à des phénomènes dignes d'être remarqués. On porte son jugement, sans vouloir examiner davantage, et ce jugement est sans appel.

« J'ai cédé, comme bien d'autres, au désir de convaincre, et j'ai partagé leur sort. Je m'applaudis cependant de ce que j'ai fait hier, puisque j'ai gagné au magnétisme une dame, dont l'opinion serait d'un grand poids, si elle osait se prononcer. »

« N'y comptez pas, monsieur, ni comptez pas, « a-t-elle repris vivement. Je vous ai confié mon « secret, et je tiens irrévocablement au parti que « j'ai pris. Voyons la suite des causes secondaires, « qui empêchent le magnétisme de se répandre. »

« J'ai repris. — « Un magnétiseur, d'une faible constitution, se laisse aller à un sentiment de bienveillance et d'humanité. Il n'a pas consulté ses forces, et, après quinze jours, un mois de soins assidus, il reconnaît l'insuffisance de ses moyens; il éprouve une sorte d'épuisement qui le décourage. Souvent un malade, impatient, se lasse de ne pas arriver à ces effets prodigieux, dont il a lu des relations. Le traitement est interrompu, et les parens, et les amis, et les incrédules, et les malins disent, répètent partout que le magnétisme ne guérit pas.

« Les gens du bon ton, qui ne font pas de systèmes, parce que le bon ton n'est pas la demi-science, mais qui écoutent avec assez de docilité ceux qui ont des connaissances, qu'on n'acquiert pas dans les boudoirs, ces gens-là ne peuvent admettre un moyen auquel le pauvre accorde assez de confiance, et ils ont raison, car il est

constant que le riche et le pauvre ne sont pas pétris du même limon. Ils nous reprochent, sans cesse, de n'exercer notre influence que sur des êtres accablés de misère, et, par conséquent, incapables de penser. Je vous assure, madame la comtesse, que si on dit de très-jolies choses dans les salons, on n'y pense pas plus que sous le chaume. Mais laissons de côté les distinctions, et voyons pourquoi le plus grand nombre de ceux qui se confient à un magnétiseur, sont véritablement des malheureux.

« Un médecin traite un homme opulent ; la maladie traîne en longueur ; le malade s'affaiblit, au lieu de guérir ; ses forces s'épuisent, et le docteur double ses soins. Il ne quitte plus le chevet du malade ; il le console ; il relève son courage ; il ranime ses espérances. Le malade meurt ; mais qui ne meurt pas ? Son médecin mérite des éloges : il a fait ce qu'il a pu, s'il n'a pu bien faire... il a fait glisser le défunt de la vie à la tombe, sans qu'il s'en soit aperçu.

« Le même médecin voit un misérable, dans un hôpital ou sur un grabat. Il fait, en honnête homme, tout ce qui dépend de lui pour le soulager ; mais un médecin, honnête homme, n'a pas contracté l'engagement d'être toujours heureux. Celui-ci s'aperçoit que la médecine fait peu de progrès, et que la maladie en fait beaucoup. Il abandonne le malade à la nature, et, dans cette seconde circonstance, le médecin a encore

raison, car s'il eût traité le pauvre diable pendant un mois ou deux de plus, il l'eût envoyé dire à l'homme opulent :

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

« Cependant, ce pauvre diable ne peut acheter ni consolations, ni espérances. Accablé de maux et de misère, il se désole, il va tomber dans le désespoir. Il entend parler du magnétisme; il cherche, il trouve un magnétiseur. Mais la nature épuisée n'offre plus de ressources; le pauvre diable se condamne lui-même dans le sommeil somnambulique; il s'éteint, et on publie partout que le magnétisme l'a tué.

« Le pauvre diable guérit-il ? on crie de toutes parts qu'il n'était pas malade. C'est ce qui est arrivé à M. Court de Gébelin.

« Il n'y a plus de médecins qui nient l'existence du magnétisme; cela serait maladroit. Mais ils en contestent les effets; ils en parlent avec une indifférence, qui éloignerait la confiance, si elle commençait à naître, et vous conviendrez, madame, que ces petites choses-là ne tendent pas à propager le magnétisme.

« Les magnétiseurs vivent isolés. Ils opèrent dans le silence, et souvent dans le secret, pour échapper aux railleurs. Ils se connaissent peu, et ne se communiquent que des observations d'un intérêt majeur. Ils ne peuvent étendre ainsi une

théorie, dont le perfectionnement amènerait des succès plus frappans, plus certains, et qui convaincraient les incrédules.

« Les prêtres d'Isis, au contraire, formaient une corporation nombreuse; ils vivaient dans un même lieu, et ils avaient beaucoup de loisirs, parce qu'ils étaient dans l'opulence. Probablement ils ne dédaignaient pas de se communiquer des observations de détail, qui, dans plus d'un genre, ont conduit à des résultats importans. De ces communications continuelles, a dû naître une suite de découvertes nouvelles, et ces prêtres, déja forts de l'opinion publique, étaient certains de lui voir adopter et consacrer ce qu'ils ajoutaient à leurs connaissances acquises.

« D'après ce rapprochement, je suis porté à croire que le magnétisme ne fera pas de grands progrès en France, tant que le gouvernement ne s'en occupera pas. Il est beau d'imiter les étrangers dans ce qu'ils font de bien. On pourrait même aller plus loin qu'eux : des colléges de magnétiseurs (1), dotés par l'état, tireraient de leur établissement même une grande force d'influence. On croirait à la médecine de la nature, qu'on verrait encouragée à ce point. Il n'y aurait plus, je l'avoue, que peu de médecins, et moins encore d'apothicaires. Mais serait-ce un

---

(1) Cette idée appartient à M. Deleuze.

grand mal pour la société? Je ne le crois pas, et peut-être serait-il aisé de prouver le contraire. »

« Je vois, monsieur, me dit la comtesse, que « vous êtes à la fin de votre dissertation, et j'en « suis fort aise. Hier, vous m'avez donné un lé- « ger mal de tête, que nous sommes convenus « d'appeler migraine, comme vous appelez char- « mante une femme assez ordinaire, comme on « proclame divins des vers heureux, qui ne sont « qu'un jeu de l'esprit. Aujourd'hui, j'ai la mi- « graine la mieux conditionnée... A quoi suis-je « réduite! à ne pouvoir parler raison, pendant « une demi-heure, sans être indisposée, et cela, « parce que j'ai voulu donner à jouer et faire « danser des gens qui se soucient fort peu de « moi, et dont je ne me soucie pas davantage. « Les veilles m'ont ôté ma fraîcheur et m'affai- « blissent l'estomac. La sotte chose que de tout « faire pour le public, et de n'oser avouer une « pensée à soi, quand elle choque un préjugé! »

Je demande à tous les magnétiseurs possibles, quel parti ils auraient pris auprès d'une femme intéressante, repentante, malade, et croyante surtout. Ils se seraient empressés de la soulager, et c'est ce que j'ai fait. Si la voix de l'humanité se fait entendre, quand nous voyons un être souffrant, combien cette voix est plus forte, lorsque cet être est une jeune femme, dupe, jusqu'à ce moment, de ses préventions, et qu'on a l'espoir

de rendre, sans retour, à des sentimens raisonnables!

J'attaque donc cette migraine, *si bien conditionnée,* et madame d'Arancy se prête à mes soins, avec une facilité, un abandon, qui me charment. Ces grands yeux bleus, qui se sont fermés hier, se ferment aujourd'hui plus promptement encore. Elle dort de ce sommeil doux et réparateur, qui, seul, est déja un remède puissant. Je l'interroge; elle me répond!... Madame d'Arancy est somnambule.

Déja la migraine est dissipée; mais l'estomac est souffrant. Il faut lui rendre des forces, et rappeler, sur ces joues décolorées, les roses du printemps. « Madame, quel est votre médecin?
« — Oh! monsieur, c'est un homme charmant,
« qui n'a rien de la pesanteur de son état; qui
« ne m'aborde jamais que le sourire sur les lè-
« vres, et une historiette à la bouche. — C'est
« fort bien, madame; mais son talent? — Il ne ha-
« sarde jamais rien, et ne prescrit que des choses
« très-simples. — Vous m'inspirez de l'estime pour
« lui, madame; mais jugez-le avec connaissance
« de cause; examinez votre estomac, et voyez si
« ce qu'il vous ordonne est bien ce qui vous con-
« vient. — Oh, le malheureux! avec ses petits
« contes et son eau de poulet, il m'aurait tuée
« en moins de deux ans. — Expliquez-vous plus
« clairement, je vous en prie. — A la fin du car-

« naval, j'ai éprouvé des tiraillemens à l'estomac. « Le docteur a prétendu qu'il y a de l'irritation. « Je vois à présent que c'est fatigue et faiblesse, « et son eau de poulet augmente le mal tous les « jours. — Hé bien, madame ! que vous faut-il ? « — Un verre de vin d'Espagne le matin et le « soir. — Le remède est facile. — Et agréable à « prendre. — Et les veilles, madame ? — Elles me « sont absolument contraires. — Votre médecin « vous les a sans doute interdites ? — Oui ; mais « je l'ai forcé de transiger avec moi. Nous sommes « convenus que je pourrais me coucher à une « heure du matin, pourvu que je prisse une tasse « d'eau de poulet en me mettant au lit. — Ma- « dame, il faut congédier ce médecin-là. — Hé ! « comment le congédierais-je ? c'est l'homme à la « mode. — Hé bien, gardez-le ; mais ne faites « rien de ce qu'il vous prescrira. — A la bonne « heure. — Si, pourtant, vous en vouliez un au- « tre ? J'en connais qui ne vous feront pas de « contes, et qui savent beaucoup. — Du vin d'Es- « pagne, monsieur, et pas d'autre docteur. Vous « savez, mieux que moi, que je n'en ai pas be- « soin. — Permettez-moi de vous faire observer, « madame, que vous passez de l'incrédulité à « l'exagération. Je vous assure qu'il y a de très- « bons médecins qui, cependant, sont loin d'être « infaillibles. — Oh, oui ! il y a de bons méde- « cins... Mais ce sont les magnétiseurs. — Re- « marquez encore, madame, que les médecins

« connaissent parfaitement l'intérieur du corps « humain, et que s'ils voulaient faire concorder « leur science avec les lumières certaines des som- « nambules... — Oui, oui, ils connaissent toutes « les parties intérieures du corps humain; mais « ils n'ont jamais pu, ils ne pourront jamais les « voir que mortes. Moi, je les vois vivantes et dans « toute leur action. Cela se ressemble, comme la « figure d'un homme qui vient d'expirer, et celle « qu'il avait dans un état de santé parfaite (1). »

Je jouissais d'une satisfaction inexprimable; mais je sentais qu'elle allait s'évanouir avec le sommeil de madame d'Arancy, qui ne devait laisser aucune trace dans sa mémoire. Je jugeais qu'elle m'opposerait de nouveau ses petits préjugés de coteries, et je me suis décidé à la mettre dans l'impossibilité de rétrograder.

Je lui ai franchement exprimé mes craintes. « Vous avez raison, m'a-t-elle répondu. Éveillée, « je ne serai plus qu'un grand enfant. Mais que « faut-il faire? — Écrire ce que nous venons de « dire, si nous n'en avons pas oublié la plus « grande partie. — Oh! je m'en souviens à mer- « veille. Voulez-vous que je me mette à mon se- « crétaire? — Allez. »

---

(1) Ces deux dernières réponses m'ont été faites littéralement, et en présence de plusieurs personnes, par une somnambule que j'ai eue à Saint-Quentin.

Elle se lève; je la suis. Elle traverse son appartement d'un pas ferme et assez égal. Elle écrivait, quand M. d'Arancy est entré. Je l'ai mis au fait en peu de mots, et il m'a embrassé avec beaucoup d'affection. « Henriette, m'a-t-il dit, a tout « ce qu'il faut pour être aussi estimable qu'elle « est séduisante, et je vous dois déja beaucoup. »

J'attendais qu'il s'expliquât plus clairement, quand il a pris le papier de madame d'Arancy. Il m'a prié ensuite de l'éveiller.

Il est impossible d'exprimer la confusion qu'a éprouvée la jeune femme, quand son mari lui a lu ce qu'elle venait d'écrire. Elle protestait qu'elle se trouverait mal, si on ne lui rendait ces rêveries. « Non, ma chère amie, non. Ici tu parles « sous ton masque, et tout à l'heure tu étais toi; « c'est toi que j'aime et que je veux conserver. « Tu t'es rendue malade pour le monde; tu re-« couvreras la santé pour ton mari et ton enfant. « — Et que faut-il faire pour cela, monsieur? — « Boire du vin d'Espagne, non à Paris, où tu ne « pourrais renoncer à tes habitudes; mais à notre « terre, où tu fixeras les plaisirs qui conviennent « à une femme de ton âge, et qui sont sans dan-« gers. — Il n'y a là que des campagnards. — « Tant mieux. Pas de faste, pas de représenta-« tion, pas d'excès en aucun genre, et surtout « pas de veilles. Nous remplacerons toutes ces fa-« daises par la simplicité, qui sied à tout le monde,

« et surtout par une vie réglée. Je renonce vo-
« lontiers aux prétendues délices de Capoue : se-
« ras-tu moins généreuse envers toi ? — Mais que
« dira-t-on de moi ici ? — Ce qu'on voudra. —
« Les plaisans ne finiront jamais. — Les plaisans
« ne sont dangereux que pour ceux qui ont la
« sottise de les craindre. Et puis, ma chère, il
« n'y a à Paris que des liaisons, et huit jours après
« ton départ, personne ne s'occupera plus de toi.
« — Ah, mon ami ! qu'exiges-tu ? — Ce papier
« parle ; veux-tu que je le fasse circuler ? — Ah,
« mon dieu ! tu me fais trembler. — Fais venir
« tes femmes ; qu'elles préparent tout, et que
« dans une heure nous soyons en route. — Oh !
« oui, oui, oui. Si tu me donnais le temps de
« réfléchir, je ne partirais plus. — Monsieur est,
« après moi, ton meilleur ami. Il voudra bien
« nous accompagner, et là, nous magnétiserons
« tous ensemble. — Nous magnétiserons ! Quoi !
« serais-tu ?... — Hé, oui, ma chère amie ! Je ma-
« gnétise depuis six ans. — Et jamais tu ne m'en
« as rien dit ! — A quoi bon parler à des sourds ? »

On fait les malles, les paquets, en riant, en chantant, en folâtrant ; on monte en voiture, et bientôt le grand air donne de l'appétit. On se souvient qu'on n'a pas pensé à prendre de provisions, et on se décide à dîner au premier cabaret. « Madame d'Arancy dîner dans un cabaret
« de village ! Oh ! si nos amis étaient là, ils di-

« raient... — Ce qu'ils voudraient, ma chère amie.
« Moi, je leur répondrais qu'il vaut mieux dîner
« au cabaret, que ne pas dîner du tout. »

Tout était fait de travers, tout était mal servi; le vin était détestable, et tout cela paraissait très-plaisant. Un dîner, qu'assaisonne la gaieté, n'est jamais mauvais, et il se digère facilement. Madame d'Arancy a fort bien supporté celui-ci.

Nous arrivons au château, où on ne nous attendait pas, et où tout était sans dessus dessous. Nouveau sujet de rire, et du désordre qui régnait partout, et de l'embarras du concierge, et de ses grandes phrases, et de son imperturbable attention à renvoyer ses enfans, qui rentraient aussitôt par une autre porte, etc., etc.

Il y a huit jours que nous sommes ici, et déja le vin d'Espagne fait des merveilles. Déja le magnétisme est en honneur dans le canton, et madame d'Arancy convient, de très-bonne foi, que cette occupation-là vaut bien une walse, ou une partie de bouillotte.

FIN DU MAGNÉTISME.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME VI.

LA FOLIE ESPAGNOLE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME SIXIÈME.

A BRUXELLES.

1824.

LA FOLIE ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Cid, si fameux encore en Espagne, et que nous ne connaissons guère que par l'un des chefs-d'œuvre de notre grand Corneille, le Cid avait chassé les Musulmans de Valence et de Tolède. Quelques efforts de plus, et le mahométisme disparaissait de ce continent; mais il fallait de l'union, et l'Espagne était divisée en plusieurs royaumes dont les rois ne s'accordaient point entr'eux, ce qui souvent est arrivé depuis et arrivera encore.

Don Ramire, roi d'Aragon, avait pris les armes contre celui de Castille. Il avait appelé, sous ses drapeaux, ses grands et sa noblesse. Les comtes d'Aran et de Cerdagne, jeunes seigneurs catalans, tous deux beaux, fiers, pleins d'ardeur, et brûlant de se signaler, étaient cependant retenus dans leurs domaines, par des motifs bien excusables. Le comte d'Aran

était marié, depuis un an, à une jeune dame qu'il aimait passionnément. Elle venait de le rendre père d'un fils, qui annonçait, dès le berceau, les traits touchans et chéris de sa mère. Cerdagne adorait Léonore de Lampurdan, jeune veuve riche, aimable, et qui unissait la sensibilité, naturelle à son sexe, aux singularités qui distinguent les siècles de la chevalerie.

D'Aran était heureux, Cerdagne allait le devenir, et souvent les plaisirs du cœur l'emportent sur les jouissances de la gloire. L'appel de leur roi avait réveillé en eux l'antique valeur espagnole; mais ils mettaient, dans leurs apprêts, cette lenteur, qui annonçait le regret de s'éloigner des vallées de la Catalogne.

Madame de Lampurdan mit un terme à tant d'incertitudes : « Partez, dit-elle à Cerdagne, » ou je romps avec un amant, qui semble me » préférer à l'honneur, et ne me revoyez que » quand vous aurez mérité ma main, que je jure » de vous conserver. » Son caractère était un mélange de tendresse et d'héroïsme; elle était ferme dans ses résolutions; elle se renferma dans son château, en interdit l'entrée à Cerdagne, et, pour dernière expression de sa volonté, elle lui envoya une écharpe, décorée de ses couleurs.

Les châteaux de Cerdagne et d'Aran n'étaient

guere qu'à quinze lieues l'un de l'autre. L'amant de la fière Espagnole vole chez son ami ; il en attendait des consolations ; il le trouve occupé à vaincre la résistance d'une épouse qui, pour le retenir, usait des moyens les plus forts : elle pleurait, et lui présentait son fils. Qui pourrait la condamner ? elle était mère. D'Aran la chérissait tendrement, je l'ai dit ; mais aime-t-on son épouse de la même manière que sa maîtresse ? Il s'arrache des bras de la comtesse, il revient à elle, il la comble des plus tendres caresses ; il s'éloigne de nouveau, un cri de l'enfant le ramène ; il s'échappe enfin, en essuyant une larme, et il entraîne Cerdagne sur ses pas.

Leurs écuyers, leurs bannières, leurs armures, leurs palefrois se rencontrent au village de Cénet. D'Aran y avait envoyé les siens, et ceux de Cerdagne les suivaient de loin, par ordre de madame de Lampurdan. Ils traversent la Catalogne, et arrivent à Sarragosse, où don Ramire assemblait son armée.

Cette ville, qui est encore une des plus belles cités de l'Espagne, offrait un spectacle aussi nouveau qu'intéressant à deux jeunes gens, qui ne connaissaient, à peu près encore, que leurs donjons, leurrs créneaux, leurs ponts-levis, leurs meutes et leurs maîtresses. Le bon

roi Ramire aimait le luxe et le plaisir, dont il avait été privé pendant quarante ans, qu'il fut moine et évêque. On assure même qu'il ne haïssait pas les femmes, et qu'il se maria très-volontiers, lorsque le pape Innocent II voulut bien le lui permettre. Et le moyen de s'y opposer ? ne fallait-il pas des successeurs au trône ?

Le bon Ramire, qui n'avait pas appris à faire la guerre dans un cloître, et qui ne se souciait pas trop d'en braver les dangers, voulut au moins en avoir une idée, et ce fut au milieu des tournois et des fêtes, qu'il préparait une invasion en Castille.

Cerdagne et d'Aran étaient partout, et partout on ne voyait qu'eux. Personne ne brisait une lance avec autant d'adresse; personne ne dansait une sarabande avec autant de grâce; personne ne donnait autant d'inquiétude aux pères et aux maris. Cerdagne surtout, plus vif, plus sémillant, d'un esprit plus cultivé, n'avait qu'à se montrer pour plaire, et plus d'une matrone lui fit même des avances, de la part de très-belles dames, qu'il n'avait pas distinguées, car enfin un joli homme n'est pas de fer.

Ce n'est pas qu'il oubliât sa charmante veuve, ni d'Aran sa respectable épouse; mais il est des privations que la jeunesse ne sup-

porte pas, et le moyen de refuser quelques complaisances à des princesses, qui veulent bien les solliciter ? Madame de Lampurdan avait donné à Cerdagne un écuyer, qui lui était tout-à-fait dévoué, et qui lui rendait un compte exact des infidélités de son maître. Toujours singulière, elle s'en applaudissait. « Il est bon, disait-elle, qu'il connaisse plu-
» sieurs femmes; je gagnerai à la comparai-
» son, et s'il en est qui m'égalent en beauté,
» je les surpasserai toutes en tendresse, en
» égards, en prévenances, et surtout dans l'art
» heureux de chasser l'uniformité, qui tue le
» sentiment, en me montrant toujours nou-
» velle. »

Quand Cerdagne était dans l'ivresse d'une nouvelle passion, elle ne lui écrivait pas; quand il commençait à bâiller auprès de sa belle, la correspondance s'engageait de nouveau. Le jeune comte, rendu à lui-même, écrivait des lettres de feu, et madame de Lampurdan disait en souriant : « Ces femmes-là ne
» flattent que les sens ; moi seule ai su tou-
» cher son cœur. »

Après avoir bien fait la petite guerre, il fallut entrer en campagne. A peine Cerdagne et d'Aran furent-ils sortis des murs de Sarragosse, qu'ils oublièrent les plaisirs frivoles, qui vo-

laient pour ainsi dire au-devant d'eux. Cerdagne regardait son écharpe blanche et rose, qui lui rappelait sa chère Léonore ; il répétait les derniers mots qu'elle lui avait adsessés ; il soupirait après les combats, pour se montrer digne d'elle ; il faisait des vœux pour la fin de la guerre, d'où dépendait l'instant de son bonheur.

Il est plus aisé de conduire un diocèse qu'une armée. Après trois ans de combats, dont je ne vous ferai pas le détail, dans lesquels d'Aran et Cerdagne se signalèrent constamment, mais dans lesquels aussi le prêtre-roi eut presque toujours le désavantage, la Navarre fut enlevée à la couronne d'Aragon, passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, ensuite à Philippe-le-Bel, fut annexée à la couronne de France, et se fondit enfin dans la monarchie espagnole.

Pendant ces trois années, le galant Cerdagne avait séjourné dans plusieurs citadelles, où l'amour s'introduisait avec lui. Son armure bronzée et damasquinée en or, son panache blanc, sa contenance fière, frappaient d'abord les yeux. Levait-il la visière de son casque, il fixait tous les cœurs. Le raisonnement de la belle Léonore fut justifié à la fin. « Ma foi, » dit-il un jour à son ami d'Aran, les femmes

» qui me recherchent n'aiment en moi que le
» plaisir ; celle-là seule sait aimer, qui sacrifie
» ses désirs à sa vertu, à l'estime publique,
» et surtout à celle de l'homme qu'elle a l'in-
» tention de fixer, et cette femme est Léonore
» de Lampurdan. Elle est la plus respectable,
» comme la plus belle de toutes celles que le
» hasard a présentées à mes yeux. La paix est
» faite, je me fixe à jamais, et je l'épouse. »

Bien que le prêtre-roi eût perdu dans cette guerre une assez belle partie de ses états, il n'en prétendit pas moins récompenser dignement les guerriers qui l'avaient suivi. Au défaut de terres, de pensions, que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de donner, il se rejeta sur les décorations, qui ne coûtent rien, et qui flattent bien plus les grands qu'une augmentation de fortune, dont ils n'ont que faire.

Pendant qu'on se battait en Aragon et en Castille, les Maures, habiles à profiter des divisions des Chrétiens, avaient repris Valence. Des moines de l'ordre de Cîteaux, assez nombreux et assez puissans pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères lais, leurs domestiques, leurs paysans, qui combattirent sous le scapulaire. Telle fut l'origine de cet ordre mili-

taire-religieux de Calatrava, qui eut tant de lustre pendant plusieurs siècles, dont les statuts permettaient de se marier une fois, et dont il ne reste plus que quelques Commanderies, que le roi d'Espagne confère à qui bon lui semble.

L'ordre de Calatrava avait besoin, à son origine, d'un grand-maître qui lui donnât autant de consistance que d'éclat; qui en ennoblît la marque distinctive, en la portant lui-même, et qui la fît ainsi désirer aux seigneurs de sa cour. Les moines de Cîteaux devaient la préférence au roi d'Aragon, qui avait été leur camarade, et le bon Ramire, flatté de leur déférence, accepta un titre qui l'allait mettre à même de récompenser ses chevaliers sans frais. D'Aran et Cerdagne retournèrent dans leurs châteaux avec la croix de l'ordre au cou, distinction d'autant plus précieuse, qu'elle était rare encore; qu'elle serait, aux yeux de madame de Lampurdan, un signe non équivoque de la valeur de son amant; mais qui ne valait pas une portion de ses domaines, qu'il avait engagée, par parties, pour faire face aux dépenses de ses campagnes, car les seigneurs, alors, se faisaient tuer à leurs frais : usage très-commode pour les rois, et qui, malheureusement pour eux, est tout-à-fait perdu.

Nos deux chevaliers traversaient la ville de Benavarri, sur les frontières de la Catalogne, où le bruit de la paix les avait devancés. Cette paix n'était pas honorable; mais elle ne nuisait directement qu'aux intérêts du prêtre-roi, et une paix, quelle qu'elle soit, est toujours très-bonne pour le peuple. L'Aragon, la Catalogne se livraient à la joie : chacun rentrait dans son manoir. Les uns trouvaient leur famille augmentée; les autres travaillaient à l'augmenter eux-mêmes; tous étaient bien reçus, et, dans le fond, que pouvaient-ils désirer davantage? on connaissait déjà le proverbe, *les absens ont toujours tort*, proverbe tombé en désuétude, aujourd'hui que l'inconstance, le libertinage, et le divorce donnent si souvent tort aux *présens*.

Revenons. Madame d'Aran et la belle Léonore, tendres, sages, et par conséquent fidèles, ne purent résister au désir de se réunir plus tôt, l'une à son époux, et l'autre à son amant. Elles se voyaient fréquemment, pendant l'absence de leurs messieurs : confidences d'amour sont un besoin pour deux cœurs sensibles; soirées d'hiver sont moins longues, quand la conversation est attachante.

Nos deux belles travaillaient dans une des salles du château d'Aran. Les petites-maî-

tresses de ces temps reculés ne connaissaient pas la bougie, et la chandelle ne s'allumait que les grands jours. Une lampe à trois becs, d'un cuivre très-clair, était suspendue, par une chaîne de laiton, à une voûte rembrunie, que décoraient des étendards et des timbales, pris, sur les Maures, par les premiers comtes d'Aran; des chaises d'érable à grands dossiers, une grande table de noyer, formaient l'ameublement; le fauteuil du seigneur était là, et personne ne s'y était assis pendant son absence: c'eût été une espèce de profanation, dans un siècle où les femmes ne rougissaient pas encore de reconnaître leur maître dans leur époux.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, car je veux être lu de nos beautés modernes, qui trouvent tout simple de mener leurs maris par le nez; de dissiper leur fortune; de faire assez souvent pis; qui crient au ridicule, au scandale, si le cher homme pense seulement à rétablir chez lui l'ordre et la décence, et qui ont incontestablement raison, car enfin, d'autres temps, d'autres mœurs.

Les deux dames étaient donc assises sur de simples chaises, brodant près de la table; leurs demoiselles, placées à une distance convenable, cousaient en silence (les suivantes de ce temps-

là savaient se taire), lorsqu'un homme, armé de pied en cap, se présenta dans la salle : c'était l'écuyer que madame de Lampurdan avait donné à son cher Cerdagne. Il s'était détaché, à l'instant où la paix venait d'être conclue, et avait marché aussi vite qu'on le peut faire sans relais et sans chevaux de poste : nos aïeux n'avaient pas toutes leurs aises.

Pendant que l'écuyer festoyait, sur le bout de la table, un reste de pâté de sanglier, qne lui avait présenté, avec une jolie révérence, une des demoiselles de madame d'Aran, il contait, dans certains intervalles, les faits et gestes des deux amis, et les dames laissaient tomber leur ouvrage, se penchaient vers lui, l'œil fixe et leurs lèvres purpurines entr'ouvertes; leur sein palpitait, à la peinture vive et animée des dangers; le sourire reparaissait au détail d'une victoire. Une noble fierté parut sur leur visage, quand elles se représentèrent un époux et un amant recevant, de leur roi, et l'accolade et la croix de l'ordre de Calatrava; mais au mot *paix*, que personne n'avait entendu encore dans ce canton, à la nouvelle du licenciement de l'armée, madame d'Aran tombe à genoux pour remercier le Ciel, et la belle Léonore ordonne qu'on apprête à l'instant sa plus vigoureuse haquenée : « Où voulez-vous aller ? lui dit son amie. —

» Au-devant de Cerdagne. — Il fait nuit. — Que
» m'importe ? — Et les brigands ? — Craint-on
» quelque chose quand on aime ? »

Madame d'Aran eût rougi de ne pas faire pour son époux, ce que Léonore faisait pour son amant. Suivantes, pages, valets, tout est en l'air dans le château ; les armoires sont renversées pour chercher des équipages de voyage ; le pavé des écuries résonne sous les grosses bottes des piqueurs ; les cuisiniers chargent le fourgon de viandes froides et de bon vin ; les valets s'arment à la hâte ; le cornet à bouquin se fait entendre, le pont-levis se baisse, nos amazones sont en route.

La nuit est froide, l'amour l'échauffe de son flambeau ; le chemin est difficile, l'amour l'aplanit ; on mesure l'intervalle qui sépare encore du bonheur, l'amour le remplit, en y plaçant l'espérance.

En parlant, chantant, mangeant le jour, en reposant la nuit, dans le fourgon, on avançait, sur les renseignemens, que donnaient des pelotons de soldats, qui s'en retournaient gaîment chez eux, et qu'on rencontrait de distance en distance. Quelquefois, il fallait payer leurs avis par l'abandon d'une hure, ou d'un filet de chevreuil; quelquefois, il fallait entendre des propos grivois, qui déplai-

sent toujours aux dames, à ce qu'elles disent; mais Léonore avait du caractère, et se mettait au-dessus de ces détails; elle inspirait son courage à madame d'Aran.

Cependant elles avisèrent de se voiler, et firent bien, car la soldatesque, qui peut tout, respecte moins une femme de qualité qu'une grisette. Un certain capitaine, Diégo, surnommé *le Dévirgineur*, accompagné d'une trentaine de drôles de sa trempe, se trouva, au point du jour, en face du fourgon, et lorgna les demoiselles suivantes. Tout était bon au capitaine en temps de paix; mais après trois ans de guerre et de privations, à une grande distance de toute habitation, dans un temps où il n'y avait ni grands chemins fréquentés, ni maréchaussée, où les différens se terminaient à la pointe de l'épée, quelle trouvaille, pour le capitaine et sa bande, que sept à huit filles, toutes jolies, bien qu'elles ne valussent pas leurs maîtresses!

Il les invite à descendre sur l'herbe verdoyante. Des cris d'abord, comme cela se pratique, et ensuite la résignation, car enfin toutes les femmes ne sont pas obligées d'être des Lucrèce. Il est des cas, d'ailleurs, où ce joli péché cesse d'en être un, selon l'avis des plus savans casuistes; témoin Judith, qui for-

niqua en sûreté de conscience avec Holôpherne, parce qu'il fallait sauver Béthulie; sainte Marie Égyptienne, qui, faute d'argent, paya de sa personne le batelier qui la passait, car toute peine mérite salaire, et notre grand'maman Eve elle-même, n'a-t-elle pas commencé à mettre la fornication en honneur, car enfin, lorsqu'elle était seule avec le grand-papa, qui diable avait pu les marier?

Les pages et les valets des deux dames s'étaient présentés dabord, pour s'opposer aux desseins du capitaine, et sa redoutable épée les avait dispersés, comme le vent chasse et roule les feuilles mortes. Quelle extrémité pour des filles d'honneur! Elles faisaient de leur mieux pour ne pas pécher, en ne s'unissant point d'intention, et n'y réussissaient pas toujours. Les dames, qui occupaient le fond du fourgon, s'étaient hâtées, avant que les demoiselles en descendissent, de se tapir sous une couverture de soie verte, brochée d'or; les demoiselles, jalouses de prouver leur dévouement à leurs maîtresses, en supportant seules ces outrages multipliés, ne disaient pas un mot qui pût déceler les dames; les dames, fatiguées d'une position très-gênante (l'une avait le manche d'un gigot qui lui rentrait dans les reins; l'autre s'était assise sur une paire d'éperons qui se trouva là par malheur), les da-

mes faisaient des mouvemens qui ne furent aperçus que lorsque le capitaine et ses gens furent susceptibles de quelqu'attention. Heureusement pour elles, les combattans étaient absolument hors de combat, car elles eussent obtenu la préférence qu'elles méritaient à tant d'égards. Le capitaine Diégo passa son chemin, en jurant de dépit de n'avoir pas fait perquisition dans ce chariot; en se plaignant de la nature, qui mettait des bornes à ses exploits. Les dames le virent s'éloigner avec un sensible plaisir, bien qu'un homme aussi valeureux ait toujours quelqu'attrait pour le sexe; mais nos dames n'avaient de leur sexe que les vertus.

Elles consolèrent leurs demoiselles. qui prétendaient être au désespoir de cette aventure, et qui ne se cachaient pas quand on rencontrait un nouveau peloton, parce qu'il était de leur devoir de s'immoler pour leurs maîtresses. *A quelque chose malheur est bon.* Des œuvres du capitaine Diégo naquirent, au bout de neuf mois, deux chenapans qui ne valurent pas mieux que leur père, qui eurent des enfans qui ne valurent pas mieux qu'eux, et, à la sixième génération, sortirent de cette illustre souche Cortez et Pizarre, qui allèrent, en Amérique, égorger, à la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne, douze millions d'hom-

mes, qui n'avaient qu'un tort, celui de n'être pas les plus forts.

Deux femmes, échappées à un semblable péril, le plus terrible qui puisse menacer des femmes d'une certaine façon, doivent nécessairement de la reconnaissance au Ciel, qui les a visiblement protégées. Nos dames promirent une neuvaine à saint Jacques de Compostelle, le plus grand saint du paradis, à ce qu'on assure en Espagne, et, en entrant dans cette ville de Benavarri, dont je vous parlais tout à l'heure, elles mirent pied à terre, pour se rendre à l'église principale, et commencer l'exécution de leur vœu. Une pluie épouvantable survint, les incommoda beaucoup; mais ne leur parut qu'un moyen dont le patron se servait pour éprouver leur ferveur. Deux chevaliers bien montés, accompagnés d'une suite nombreuse, se montrent dans l'éloignement; nos belles comtesses distinguent leurs couleurs, les armures, et enfin Cerdagne et d'Aran. Elles oublient le capitaine Diégo, saint Jacques de Compostelle, et la pluie; elles courent, elles prononcent les noms chéris; d'Aran et Cerdagne les entendent, les reconnaissent, sautent de leurs palefrois; ils sont dans les bras les uns des autres, ils se pressent, ils s'enlacent; un doux frémissement

agite tout leur corps ; soupirs brûlans sont le seul langage qu'ils emploient : quel autre vaudrait celui-là ?

Cependant d'Aran, qui n'était plus que le mari de sa femme, la conduisait insensiblement dans un lieu où ils pussent au moins causer à couvert. Cerdagne, malgré ses infidélités, n'avait pas cessé d'aimer sa belle Léonore, et le premier coup d'œil de la charmante veuve avait ajouté à la vivacité de ses feux. Cependant, l'eau, qui tombait à flots, s'amassait entre sa cuirasse et sa cotte de mailles ; bientôt elle perça le pourpoint, et emplit le haut-de-chausses. Il n'est pas d'amour qui tienne contre cette froide et subite immersion. L'ivresse de Cerdagne se dissipa aussitôt ; il présenta la main à sa belle pour la conduire dans un endroit plus convenable. « Il y a trois » ans que vous ne m'avez vue, lui dit madame » de Lampurdan, et vous vous apercevez qu'il » pleut !..... vous ne m'aimez pas. — Je ne vous » aime pas ! ô ciel ! — Point de mots, des choses. » — Quelle preuve exigez-vous de mon amour ? » Faut-il armer mes vassaux et mes domes- » tiques ; aller, seul avec eux, attaquer et » reprendre Valence ; défier le roi maure en » combat singulier ; le pourfendre, ou l'amener » à vos pieds reconnaître que vous êtes la plus

» belle, et qu'il s'estime heureux d'être vaincu » pour vous? faut-il.... — Il faut vous taire » pendant un an. — Comment, madame....... » — Je vous aime trop pour exposer votre » vie; et je me soucie fort peu que votre roi » maure me trouve belle ou non; mais je » veux qu'un effort pénible me prouve que » vous ne me confondez pas avec ces belles » dames, qui ont cru avoir votre cœur, que » peut-être je ne possède pas plus qu'elles. — » Vous me feriez l'injustice.......... — Si vous » proférez un mot de plus avant le délai » prescrit, Léonore de Lampurdan est perdue » pour vous. »

Quelqu'amoureux qu'on soit, il est dur de se soumettre à une épreuve aussi bizarre, surtout quand on joint aux formes aimables qui nous font rechercher, cette gaîté naturelle qui a sans cesse besoin de s'épancher. Cependant, si les maris du douzième siècle trompaient, tourmentaient, désolaient leurs femmes, comme ceux du dix-huitième, les amans tremblans devant leurs belles, aveuglément soumis à leurs moindres volontés, ne savaient qu'obéir, quand elles avaient prononcé. Ce respect extraordinaire était un reste du culte que les Gaulois et les Germains rendaient à un sexe en qui ils reconnaissaient quelque chose de divin. Un

amant rebelle ou parjure était, dans les fastes de la chevalerie, une chose inouie, qui entraînait nécessairement la dégradation. Aussi, voyait-on alors autant d'amans parfaits, qu'on voit maintenant d'usuriers en France, de penseurs en Angleterre, de paresseux en Espagne, de banqueroutiers en Hollande, de buveurs en Allemagne, de fourrures en Russie, etc., etc.

Bien que Cerdagne fût un parleur, et un parleur aimable, il tenait à ses éperons, à sa croix de Calatrava, et surtout à sa charmante veuve. Un mot l'aurait fait traduire devant une cour d'amour, qui lui eût tout ôté à la fois. Il se décida donc à se taire ; mais il tenta un dernier effort qui ne pouvait pas le compromettre. Il tire ses tablettes, car il était savant pour le temps où il vivait : il lisait fort bien, et écrivait assez lisiblement. « Je vous permets
» de m'écrire, lui dit madame de Lampurdan ;
» je vous promets de vous répondre, et même
» de vous parler ; mais je vous défends de
» faire connaître, à qui que ce soit, que
» c'est par mon ordre que vous êtes muet,
» ni de penser à l'hymen avant l'expiration de
» l'année. » Sans s'occuper davantage du mauvais temps, Cerdagne, désespéré de la double peine, improvisa quatre ou cinq vers, aussi mauvais que tous ceux qu'on faisait alors. Il

les présenta à madame de Lampurdan, qui, charmée de se voir célébrée en vers pour la première fois, lui présenta sa main à baiser: elle lui devait quelque adoucissement. Elle s'appuya sur son poignet, couvert de son gantelet, et le conduisit dans le palais, où s'étaient retirés monsieur et madame d'Aran. L'eau coulait de toutes les parties de leur corps. On rit beaucoup de cette ardeur, qui les avait rendus insensibles à un orage tel qu'on n'en voit pas un semblable en dix ans. Pour toute réponse, madame de Lampurdan fit avancer le fourgon et ses femmes, et fut se sécher dans une salle voisine. Cerdagne, qui voulait paraître aimer la pluie, depuis un moment, n'entendait pas se changer; il regardait d'Aran et sa femme d'un air bête; il se pinçait les lèvres, pour ne pas rire, et répondait par signes à tout ce qu'on lui disait. D'Aran l'aimait véritablement; il s'alarma tout à coup, s'écria que l'amour avait rendu Cerdagne fou. Cerdagne répondit à cela par un grand éclat de rire, qui confirma son ami dans son opinion. L'alarme se répandit dans le château; on courut chercher le médecin le plus renommé de Benavarri, qui accourut, suivi d'un frater et de deux apothicaires: ces gens-là courent toujours où

il y a beaucoup à gagner. Le médecin prit la main de Cerdagne, qui le laissa faire. Inspection faite du pouls, le docteur décida qu'il y avait dérangement à la glande pinéale, et Cerdagne lui rit au nez; le docteur, plus convaincu que jamais par cette irrévérence, ordonna au frater d'ouvrir la veine, et aux apothicaires de préparer et de mettre en place des laxatifs. Cerdagne n'entend pas pousser la plaisanterie aussi loin; il jette la trousse du frater au feu, la perruque du docteur par la fenêtre, et les deux apothicaires à la porte.

Le docteur prononce que ce genre de démence vise à l'hydrophobie, et qu'il faut lier le malade. A ce mot, Cerdagne entre vraiment en fureur, et saute sur son épée. Ses gens désolés s'arrêtaient devant lui, sans savoir quel parti prendre; d'Aran pleurait, et avait pourtant aussi tiré son coutelas, à tout événement; le docteur, le frater, les apothicaires, des harts à la main, sautillaient autour de Cerdagne, qui les écartait à grands coups de plat d'épée; madame d'Aran, inutile jusqu'alors au tableau, avait pris le parti de s'évanouir, pour le compléter. Le désordre était au comble, lorsque madame de Lampurdan rentra, brillante de son propre

éclat, et de celui de l'habit qu'elle avait été prendre. « Comte, dit-elle à Cerdagne, je » n'ai pas plus envie de vous voir enrhumé » que de vous envoyer reprendre Valence; » allez changer de vêtement. » Cerdagne sortit avec une profonde révérence, et personne ne concevait comment ce fou, qui était menacé de la rage, obéissait au moindre mot de la beauté.

Cependant le membre de la faculté et ses suppôts n'entendaient pas désemparer. Ils redemandaient à grands cris leur malade; il fallait qu'il fût saigné et clystérisé, parce que les arrêts d'un médecin sont sans appel. « Je » paie la cure, et je vous dispense de la » faire, dit madame de Lampurdan, en ti- » rant sa bourse : qu'avez-vous à ajouter? » — Rien, sans doute, que des révérences. » Et ces messieurs se retirèrent à reculons, la tête penchée sur leurs genoux.

Madame d'Aran était revenue à elle, et parlait à son mari de l'inconcevable état du pauvre Cerdagne; d'Aran avouait tout bonnement qu'il n'y comprenait rien, mais que leur ami ne pouvait être dangereux, puisque madame de Lampurdan avait sur lui un empire aussi absolu. Ils arrêtèrent, tous à la fois, qu'on prendrait certaines précautions contre un

nouvel accès, qui pouvait n'être pas éloigné. Madame de Lampurdan écoutait avec une feinte indifférence, et s'enorgueillissait intérieurement de la soumission d'un homme, dont le bras avait souvent fait trembler la Castille. Cerdagne, en changeant d'habit, pensait à la singulière punition que sa maîtresse lui avait infligée, il en murmurait mentalement; il en riait l'instant d'après, et il reparut dans la salle commune, le front serein, et beau comme l'Apollon du Belvéder.

Il fut s'asseoir près de sa belle Léonore; il lui peignait son amour et la joie qu'il avait de la revoir, par les gestes les plus expressifs. Sa Léonore lui répondait, de vive voix, les choses les plus tendres, et les plus pathétiques, l'étonnement des spectateurs allait toujours croissant : « S'il n'est pas fou, qu'est-il donc ?
» s'écria enfin d'Aran. — Je suis muet, écrivit
» Cerdagne. — Muet! reprend son ami. —
» Muet ! continue son épouse. — Et com-
» ment ?........ — Et par quelle aventure ?.....
» — Ah ! dites-moi ?....... — Expliquez-vous,
» de grâce !...... — Je suis muet, je ne puis
» vous en écrire davantage. — C'est une para-
» lysie sur la langue. — Il faut faire revenir le
» médecin. — Sans doute. »

A cette menace, Cerdagne reprend ses ta-

blettes : « S'il reparaît devant moi, je le tue ;
» je ne veux pas guérir. Voyez les regards
» d'amour que m'adresse ma Léonore : il
» semble que je lui devienne plus cher par
» mon accident. — N'en doute pas, mon ami,
» répond la belle veuve, et elle offre sa joue à
» son amant. — Oh ! à pareil prix, écrit de
» nouveau Cerdagne, je serais muet toute
» ma vie. »

On soupa très-gaîment. L'aventure des filles d'honneur empêcha de se remettre en route la nuit. Madame d'Aran, d'ailleurs, était bien aise, après trois ans d'absence, de causer de près avec son mari. L'agrément particulier et l'intérêt général exigeant donc qu'on passât la nuit à Benavarri, chacun se retira de bonne heure. Monsieur et madame d'Aran firent ce qu'ils voulurent ; madame de Lampurdan se rappela ses nuits passées, et celles que l'amour lui réservait ; Cerdagne, causa tout seul : c'est une jouissance quand on s'est tu forcément pendant la journée.

On arriva, sans mésaventure, au château d'Aran. Les amans y laissèrent les époux, et se retirèrent dans leurs donjons. Pas un voisin qu'on pût voir décemment ; c'étaient de pauvres gentillâtres, des bûcherons, des laboureurs, quelques chapelains. Il y avait, par-ci,

par-là, des jouvencelles, qui méritaient l'attention du comte de Cerdagne, mais il lui était défendu de parler, et elles ne savaient pas lire : il fallait donc être fidèle malgré soi. Le pays était abondant en gibier ; mais on ne chasse pas, sans parler à ses chiens et à ses piqueurs ; il fallut donc encore renoncer à ce plaisir-là. On pouvait aller voir madame de Lampurdan ; mais la décence ne permettait pas qu'on couchât chez elle. On n'avait alors pour ressource qu'un mauvais lit, offert de bon cœur par un pauvre curé, et on se lasse d'être mal couché : les séjours n'étaient donc pas très-prolongés. Le château de Lampurdan était à douze lieues de celui de Cerdagne : les voyages ne pouvaient donc pas être très-fréquens. La seule jouissance qui restât à Cerdagne, était d'écrire, tant que bon lui semblait, à sa fière veuve ; mais cette jouissance même lui rappelait ses privations, et puis, quand on a écrit tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent, qu'on a dit tout ce qu'on peut dire, il paraît assez insipide de recommencer. Cerdagne s'ennuyait, oh! il s'ennuyait............ comme un écolier en classe, comme un juré à l'audience, comme un rentier qui attend son quartier, comme un mari près de sa femme. Quand il était bien sûr d'être seul, et de n'être pas

entendu, il parlait, il parlait tout haut contre la fantaisie de sa Léonore, et, sans son attachement à ses éperons, et à sa croix de Calatrava, je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé.

Madame de Lampurdan n'était pas plus heureuse. Quand elle ne voyait pas Cerdagne, elle brodait et se dépitait ; l'ouvrage va mal quand on n'est pas à ce qu'on fait. Elle quittait le métier, et relisait sans intérêt des lettres qu'elle savait par cœur. Lorsqu'elle en eut écrit elle-même une trentaine, elle se répétait à chaque mot, et déchirait le poulet, de peur de donner à Cerdagne une mauvaise opinion de son esprit : femme, belle et riche, elle devait avoir tous les genres d'amour-propre.

Si Cerdagne paraissait, elle volait au-devant de lui, lui disait des choses charmantes, et s'ennuyait bientôt de l'uniformité de ses signes. Elle regrettait intérieurement de ne plus entendre cette voix si touchante, qui arrivait si sûrement à son cœur. Elle se rappelait certain moment assez doux de son premier hymen, et convenait, à part elle, qu'il y aurait de la duperie à reculer le second d'un an : la nature ne perd jamais ses droits. Que faire cependant ? Revenir sur ses pas ? Ren-

dre la parole à Cerdagne? ne serait-ce pas marquer un empressement qu'il pourrait interpréter à son désavantage? Son orgueil permettait-il d'ailleurs qu'elle transigeât avec son amour, et l'orgueil n'est-il pas, soit dit sans méchanceté, le sentiment dominant chez les femmes? Tout cela était embarrassant, cruel, diabolique. « Je languis, je sèche, se disait-» elle quelquefois; mais je mourrais plutôt » que de céder. » Et, pour se dissiper, elle faisait enrager ses femmes.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. L'amour, la jalousie, des craintes, assez fondées peut-être, rapprochèrent, raccommodèrent tout. C'était la fête de madame de Lampurdan, et ces jours-là se célébraient alors avec une pompe qui devait flatter singulièrement l'habitant de la voûte azurée. Cela se réduit à présent à un bouquet, à une mesquine sérénade; la belle fait servir en reconnaissance, la tourte de frangipane; on lui chante, en buvant son vin, quelques couplets assez plats, et on s'en retourne bâiller au coin de son feu : aussi nos patrons célestes, justement choqués de cette parcimonie, nous abandonnent tout-à-fait, et il y paraît bien.

Madame de Lampurdan avait rassemblé chez elle la haute noblesse de vingt lieues à

la ronde. Un prodigieux abatis de gibier avait été fait la vieille dans ses parcs et dans ses forêts ; ses gens étaient habillés de neuf, et elle venait de finir de sa main blanchette la broderie d'une robe qui devait habiller le lendemain l'image de sa patronne, qui figurait en pied sur le maître-autel, et qui foulait d'un air de dignité les Dieux du Paganisme.

L'aurore de ce grand jour ne fut pas annoncée au bruit du canon, parce qu'on ne connaissait pas la poudre en Europe ; mais les timbales, les cymbales, les clairons et tous les instrumens qu'on avait imités des Maures, et qui ont au moins l'avantage de ne pas ébranler les maisons de ceux qui ne veulent pas prendre part à la fête, ces instrumens, bien ou mal embouchés, résonnèrent à la fois. Les comtes, les barons, les chevaliers, les dames, les jouvencelles, sortent de leurs couchettes, revêtent leurs habits somptueux, leurs armes, leurs joyaux. La nombreuse assemblée se réunit, gaîment, dans une salle, où était servie une table de cent couverts, chargée de toutes sortes de mets, au milieu desquels figurait l'*olla podrida*, qu'entouraient vingt flacons d'un excellent vin de la Manche.

Il n'était encore que huit heures ; mais alors on se levait matin, et on déjeunait fort.

La comtesse de Berga, la plus jolie de toutes les dames, après celle du château, était, par hasard, ou autrement, auprès de Cerdagne, qu'aucun cavalier n'égalait en bonne mine. Le dangereux fripon se livrait à son goût pour la variété, et parlait, de ses yeux, à madame de Berga ; mais d'une manière si positive qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Madame de Berga avait un mari vieux et infirme ; Cerdagne était charmant, et un muet ne laisse pas d'indiscrétion à craindre, car un galant homme n'écrit jamais ce qui peut lui échapper dans la vivacité de la conversation. Madame de Berga faisait toutes ces réflexions, et regardait aussi Cerdagne d'une manière très-significative. Madame de Lampurdan, à qui rien n'échappait, avait de l'humeur, et faisait fort mal les honneurs de chez elle.

On savait, par toute la Catalogne, les engagemens qui existaient entre Cerdagne et sa belle. Madame de Berga ne voulait pas être l'objet d'une fantaisie, et, pour former avec le paladin une liaison durable, il fallait le détacher de ses premiers nœuds. Elle crut avoir trouvé un moyen innocent de jeter de la défaveur sur madame de Lampurdan. Elle plaignit en géné-

ral les jeunes seigneurs, qui s'attachent à des dames, qui répondent plutôt à leur amour par vanité que par véritable tendresse.

Un coup d'œil très-vif de madame de Lampurdan la convainquit que le paquet était arrivé à son adresse. La réponse ne se fit pas longtemps attendre : « Je ne conçois pas, moi, re-» prit la belle veuve, qu'on se permette des » observations aussi directes, sans un motif qu'il » est facile de pénétrer. » La glace était rompue, et madame de Berga s'était trop avancée pour reculer : « Il est permis, poursuivit-elle, de » plaindre un chevalier qu'une infirmité subite... » — Prive du cœur de sa maîtresse, n'est-ce pas » là ce que vous voulez dire, madame ? — Il me » semble, au moins, que son accident m'eût fait » hâter un hymen, nécessaire à sa consolation. » — Je ne suis pas faite, moi, madame, pour » consoler un mari infirme. — Quoi ! madame, » des applications ! — La patience est une vertu » que je vous souhaite et que le Ciel m'a re-» fusée. Eh bien ! madame, vous vous taisez ! » je vous mets cependant à votre aise. Allons, » déclarez franchement à Cerdagne que ma » conduite doit lui inspirer de l'indifférence ; » qu'il peut chercher ailleurs des dédomma-» gemens, et que peut-être il n'ira pas loin » pour en trouver. »

Les convives stupéfaits laissaient tomber leurs fourchettes à manche de bois de cerf; madame de Berga était atterrée; Cerdagne croyait presser de son genou celui de sa jolie voisine, et l'engager à continuer un combat qui lui assurait une épouse adorée, ou une maîtresse piquante; madame de Lampurdan se pinçait les lèvres, et réfléchissait profondément. Le tréteau que Cerdagne avait pris pour le genou de madame de Berga, et dont la pression soutenue lui paraissait si flatteuse, le tréteau céda à la fin, il tomba, et entraîna la table; madame de Lampurdan tirée de sa rêverie par l'éclat de la chute, éclairée sur le manége de Cerdagne, par la rougeur et l'embarras extrême de sa rivale, poussée par sa sensibilité alarmée, et peut-être par un mouvement de justice, madame de Lampurdan se leva, et prenant cet air de dignité qui en imposait même à l'amour : « Je ne donnerai pas lieu davantage, dit-elle, » aux plaintes qu'une compassion bien innocente » m'adresse en faveur de mon amant; je n'au» toriserai plus, par mes délais, des galanteries » dont je ne pourrais raisonnablement m'of» fenser. Cerdagne, je vous épouse aujour» d'hui, et madame, qui s'intéresse si vivement » à vous, me saura gré sans doute de ma » condescendance. Elle me plaindrait proba-

» blement, si j'avais des infirmités à vous faire
» oublier, et, pour la mettre absolument à
» son aise, je vais lui faire juger la différence
» qui existe entre l'attrait du plaisir et l'a-
» mour, fondé sur l'estime; pour cela je n'ai
» besoin que d'un mot, et je le prononce:
» Parlez, Cerdagne. »

Cerdagne, hors de lui, tombe aux pieds de sa Léonore, et ne voit plus qu'elle. Des exclamations sans suite, mais très-distinctement prononcées, prouvent qu'il n'est pas muet; madame de Berga, poussée à bout par son heureuse rivale, se croit jouée par le trop aimable chevalier: elle monte sa haquenée, et pousse à grands coups de fouet une pauvre bête bien étrangère à tous ces démêlés. Très-heureusement le comte de Berga était retenu chez lui par la goutte, et elle n'avait à Lampurdan aucun chevalier qui s'intéressât assez à elle pour jeter à Cerdagne le gage du combat.

Le tragique de la scène avait fait perdre de vue les détails comiques; les plats et les bouteilles cassées; les limiers se jetant sur les débris du festin, les pages, s'empressant de réparer le désordre, culbutés par les chiens, et les culbutant à leur tour; la selle de la haquenée de madame de Berga, placée à la hâte, tournant au bout de cinq pas; l'amante

malheureuse renversée, les jambes en l'air, et son écuyer lui tournant respectueusement le dos, tirant sa flamberge, pour écarter les indiscrets, et laissant sa maîtresse se dépêtrer de son mieux, ou subir le sort de la reine Brunehaut, plutôt que de souiller ses charmes d'un regard téméraire. On ne voyait que la belle, que la fortunée Léonore; on ne pensait qu'à féliciter Cerdagne. L'effort qu'avait fait sur lui-même un jeune homme aussi léger, était la preuve la plus incontestable de l'amour le plus vrai, et le garant le plus sûr du bonheur futur de madame de Lampurdan. Elle oublia la robe brodée de sa patrone, la patrone elle-même, et conduisit son cavalier à l'autel.

D'Aran et son épouse, enchantés d'un dénouement qu'ils étaient loin de prévoir, présentèrent le plus beau couple de toutes les Espagnes au chapelain, qui s'attendait à chanter l'office du jour, et qui ne s'était pas préparé à célébrer des épousailles; mais comme il était le seul qui sût le latin, il récita les *Oremus* en l'honneur de sainte Léonore, et prononça à haute et intelligible voix, l'*Ego vos conjungo*, qu'on entend à merveille dans tous les pays, et qu'on se repent par fois de s'être fait prononcer.

Vous présumez bien que la fête changea

absolument d'objet. Cerdagne fut le patron du jour ; il en fit le charme par un mélange de sentiment et de gaîté, qui s'échappèrent comme un torrent qui a brisé les digues qui l'arrêtaient. De ce jour aussi, madame de Cerdagne abjura l'autorité qu'elle avait prise sur son amant. Elle ne prétendit d'autre empire, sur son époux, que celui de la beauté et des grâces, des attentions et de la douceur. Cerdagne avait souvent murmuré contre son despotisme : sa délicatesse le charma, et il s'empressa de la justifier par tout ce que devait attendre de lui une épouse accomplie. On assure même qu'il lui fut fidèle....... autant qu'un mari peut l'être.

Neuf mois s'écoulèrent dans des plaisirs toujours vifs, parce qu'ils paraissaient toujours nouveaux. Madame de Cerdagne allait resserrer les liens qui l'unissaient à son époux ; un gage de l'union la plus douce était attendu avec impatience, et on attendait le moment heureux, en faisant de ces rêves de bonheur, si naturels à de jeunes époux. Ce serait un garçon ; il aurait la beauté, la sensibilité de sa mère ; l'esprit et la valeur de Cerdagne. On le voyait s'échapper des bras de la comtesse pour hasarder quelques pas sur le gazon ; on l'entendait balbutier ces noms chéris de père et de mère ;

on souriait à ses saillies enfantines. A ces illusions succédaient des plans d'éducation, qui ne ressemblaeint en rien à celle qu'on donnait alors aux enfans. Puis on l'envoyait faire ses premières armes contre les Maures, et l'établissement le plus beau d'Aragon était le prix de ses exploits.

Hélas! il vint trop tôt ce jour si ardemment désiré. Après des douleurs horribles, madame de Cerdagne donna une fille à son époux, et mourut dans ses bras.

Les caractères vifs sont plus fortement frappés que d'autres, et, par une juste répartition de la nature, les chagrins les plus violens sont aussi les moins durables. Cerdagne désespéré, ne voulait pas survivre à son épouse; il l'appelait à grands cris; il couvrait de baisers ses restes insensibles; il fallut employer la force pour l'en séparer. Il la suivit, baigné de larmes, dans la sépulture de ses pères, et l'instant où on finit de murer le caveau, amena une crise terrible: il tomba, sans connaissance, aux pieds de son cher d'Aran, qui était accouru pour partager ses peines. Une salle tendue en noir, éclairée par une lampe funéraire, fut la retraite où Cerdagne s'ensevelit; d'Aran eut le courage de s'y renfermer avec lui; d'entendre, pendant plusieurs jours, et de répondre à des soupirs, et à des plaintes, continuellement répétés. C'étaient

ses soins et ses prières qui déterminaient Cerdagne à prendre quelque nourriture ; c'était sa conversation simple et attachante qui forçait l'attention de son ami, et qui faisait diversion à sa douleur.

D'Aran n'avait pas cette finesse, ce tact exquis qui distinguaient Cerdagne ; mais il avait un sens droit, et son caractère réfléchi lui avait donné le loisir d'étudier les hommes. Il sentit d'abord qu'entreprendre de fermer une plaie aussi fraîche, c'était vouloir la déchirer ; il savait qu'une perte, aussi cruelle, suspendait toutes les fonctions de l'âme ; mais aussi, lorsque les larmes se tarirent, que les soupirs devinrent moins fréquens, que le nom de Léonore était prononcé avec une sensibilité profonde, mais sans aucune marque de désespoir, d'Aran jugea qu'un attachement d'un autre genre, mais aussi fort sans doute, balancerait d'abord le premier, l'emporterait bientôt sur de simples souvenirs, et il prononça le nom de sa fille.

Au nom de cet enfant, dont Cerdagne ne s'était pas occupé encore, il parut sortir d'une longue léthargie. Il demanda instamment à voir sa Séraphine, et d'Aran, habile à profiter du moment, lui représenta que l'aspect de ce lieu lugubre pourrait agir trop fortement sur des organes si faibles encore. Il prit la main de son ami, et

l'amour paternel l'arracha de l'espèce de tombeau, où l'avait renfermé l'amour conjugal.

La vue de Séraphine rappela vivement l'idée de sa malheureuse mère; mais insensiblement cet enfant réunit tous les sentimens dont son père était occupé. Il n'oublia jamais sa tendre, son incomparable Léonore; mais il l'aima dans sa fille, et sacrifiant à la mémoire de la première, à l'intérêt de la seconde, le reste d'une jeunesse très-brillante encore, il jura de ne jamais former d'autres nœuds, et fut fidèle à son serment.

Un an ou deux s'écoulèrent, et Cerdagne les avait passés, tantôt chez lui, tantôt au château d'Aran. Les plaisirs, nécessaires à un homme de vingt-cinq ans, avaient repris leur cours ordinaire. Cependant leur uniformité fatiguait un jeune seigneur, qui avait vu la brillante Sarragosse; sa jeunesse lui imposait la loi d'ajouter de nouveaux lauriers à ses premiers exploits; certain besoin de gloire, que l'amour ne contenait plus, se développait dans toute sa force; sa fille, très-riche héritière, pouvait, à la rigueur, se passer de son père, et son intérêt semblait exiger qu'il illustrât encore son nom déjà fameux. Sa vivacité naturelle lui faisait saisir, avec avidité, des idées qui l'avaient flatté dans tous les temps; mais

de quel côté tourner ses pas? L'Aragon était en paix avec la Castille; les souverains espagnols avaient conclu une trève de trois ans avec les Maures : un fou lui procura les occasions de se signaler.

Il était difficile, alors comme aujourd'hui, d'obtenir de la considération sans fortune, sans esprit et sans naissance; on y arrivait par la dévotion, et il n'est pas de faquin qui ne soit flatté de sortir de la classe commune. Un malheureux d'Amiens, nommé *Coucoupêtre* ou *Cucupiètre*, et que nous connaissons sous le nom de *Pierre-l'Ermite*, fit long-temps, à la porte de la cathédrale, les jongleries que fit depuis, à Rome. Jean Labre, autre gueux de Boulogne-sur-Mer, qui ne fit et ne devait faire aucune sensation au dix-huitième siècle, lorsqu'au douzième, maître Coucoupêtre réussit à bouleverser l'Europe et l'Asie.

Parvenu à une certaine réputation à Amiens, Coucoupêtre crut y ajouter en allant visiter à Jérusalem le saint tombeau, qui est un peu plus apocryphe que celui de Mahomet. Quoi qu'il en soit, on montre à Jérusalem une pierre qu'on dit être le saint sépulcre.

Notre gueux, revêtu par l'évêque de la robe crasseuse et du cordon de Saint-François, part la besace sur le dos; s'arrête de porte en

porte ; reçoit partout d'abondantes aumônes, et arrive, gros et gras, à Jérusalem, qui a été une ville superbe, à ce que disent les auteurs juifs, qui ont pu mentir sur cet article, comme sur mille autres, mais qui certainement n'est aujourd'hui qu'une bourgade.

Monsieur Coucoupêtre recommença, à Jérusalem, les farces qu'il avait jouées, avec tant de succès, à Amiens ; mais d'autres lieux, d'autres usages. Les Mahométans le prirent pour un fou, et les fous sont partout bafoués, et honnis par la canaille. Les Chrétiens de la Palestine aiment beaucoup qu'on leur porte des aumônes, et ne se soucient pas d'en faire. Coucoupêtre fut donc vilipendé par les infidèles, et abandonné par les disciples de Christ. Notre Picard, opiniâtre comme tous les gens de son pays, jura qu'il se vengerait des uns et des autres, ce qui n'est pas très-chrétien ; mais tout le monde sait que la religion doit ployer sous les petites passions de ceux qui la professent.

Coucoupêtre conçut un projet dicté par la démence ; mais il n'est pas d'absurdité qu'on ne fasse adopter à des cerveaux exaspérés, et toute l'Europe avait alors la fièvre de la superstition. Si Coucoupêtre se fonda sur cette observation, pour espérer quelque succès, il n'était pas aussi bête qu'on pourrait bien le croire.

Il se rendit à Rome, fut admis à baiser l'orteil du Saint-Père, et lui fit une peinture si touchante des avanies que l'on faisait essuyer aux Chrétiens en Palestine, c'est-à-dire, de celles qu'ils s'étaient attirées, qu'Urbain II, assez bonhomme, mais Chrétien aussi vain et aussi entêté que Coucoupêtre, ne dédaigna pas de faire cause commune avec lui.

Il l'envoya gueuser de province en province, et communiquer partout son enthousiasme et son ressentiment. Le Picard était vif; mais sans éloquence. Le Ciel est avare de ce don, et aurait pu en faire part à un homme, qui embrassait aussi chaudement ses intérêts. Coucoupêtre passa encore pour un fou, quand il proposa, sérieusement, aux heureux habitans de l'Italie, d'aller conquérir l'Arabie-Pétrée, qu'il était impossible de garder. D'ailleurs, une figure assez commune, des sandales, des pieds crasseux, des reins ceints d'une corde, pouvaient donner une haute idée de la piété du personnage, mais n'annonçaient pas de moyens fort étendus. Coucoupêtre, à peu près aussi furieux contre les Italiens que contre les Mahométans, revint épancher sa bile dans le sein du Saint-Père.

Le Saint-Père trouva très-mauvais que tous les fidèles ne se fussent pas levés en masse à la

voix de son envoyé. Plein de confiance dans ses talens oratoires, et dans la grâce de Dieu, il convoqua un concile à Plaisance. Le coup électrique n'est pas d'un effet plus prompt aujourd'hui, que l'était alors un mot, un seul mot du Saint-Père. Tout le clergé italien, jusqu'aux enfans de chœur, et environ trente mille laïques, se rendirent à Plaisance. Comme il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas, et qu'il n'y aura jamais de bergerie assez vaste pour contenir un pareil troupeau, sa Sainteté fut obligée de haranguer en plein champ, ce qui n'est pas du tout avantageux à la poitrine d'un pape, ordinairement très-usée. Il perdit ses beaux mouvemens oratoires; mais en se passant le mot de proche en proche, tout le monde sut qu'il s'agissait d'aller guerroyer contre les Palestins, qui avaient maltraité monsieur Coucoupêtre. On trouva le projet superbe; on s'écria de tous les côtés qu'il fallait partir, et personne ne bougea.

Le Turc Soliman, maître déjà de la plus belle partie de l'Asie mineure, avait établi le siége de sa domination à Nicée, et semblait de là menacer Constantinople. L'empereur grec, Alexis Comnène, sentait sa couronne chanceler sur sa tête débile. Il ne douta point que les Chrétiens d'Europe, consultant leurs vrais inté-

rêts, ne s'unissent à lui pour faire rentrer les Ottomans dans leurs premières limites : ce plan avait le sens commun, et voilà pourquoi il ne fut pas adopté. Les ambassadeurs, qu'Alexis avait envoyés à Plaisance, furent à peine écoutés.

Eh! le moyen que le pape soutînt des Grecs, qui ne voulaient pas adopter cinq à six mots, qu'il avait plu aux Romains d'ajouter au symbole; des Grecs, qui communiaient avec du pain levé, et qui prétendaient que manger, en carême, des œufs et du fromage, c'était faire gras! Il était bien plus simple de traverser leur pays, à main armée, de les piller, si on pouvait, de s'exposer à être défait par eux, avant d'arriver à la sainte pierre, objet de tant de bruit : au moins on ne reprocherait pas au Saint-Siége d'avoir traité avec des schismatiques.

Urbain, que Coucoupètre avait tout-à-fait enfiévré, ne fut pas rebuté par le mauvais succès de sa première tentative. Il compta sur l'esprit inquiet des Français; sur leur enthousiasme pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire; sur une foule de seigneurs perdus de dettes, de débauche, aimant le plaisir, la guerre, le pillage surtout, et devant seconder ses vues, par l'ignorance la plus crasse. Urbain partit pour Clermont en Auvergne. Il pérora

sur la grande place ; les têtes s'échauffèrent. Les Syriens vaincus, conquis, dévalisés ; leur pays partagé entre vingt ou trente seigneurs, qui ne possédaient qu'un donjon, entouré d'un fossé bourbeux, flattèrent plus les imaginations que la remise des péchés commis et à commettre, que promettait le Saint-Père à ceux qui s'armeraient. On prit la croix à l'envi. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout voulut partir. On enrôla une infanterie innombrable. Tous ceux qui pouvaient disposer d'un cheval, se réunirent en corps de cavalerie. Les moindres châtelains partirent à leurs frais ; les pauvres gentilshommes leur servaient d'écuyers. Godefroy de Bouillon, Baudouin son frère, et plusieurs seigneurs se croisèrent. Tous vendirent leurs biens au clergé, et ne les regrettèrent pas : ils allaient conquérir des royaumes. L'exemple d'une poignée de Normands qui venaient de soumettre Naples et la Sicile, semblait justifier ces chimères ; mais ces Normands étaient commandés par Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Humfroi, et les Croisés l'étaient par Coucoupêtre. La reconnaissance, la piété et la bêtise lui avaient déféré cet honneur.

Voilà où en étaient les choses, quand le bruit de cet armement extraordinaire pénétra

dans la Catalogne. Cerdagne, riche, désintéressé, ne pouvait être conduit par l'intérêt; ceux qui aiment le plaisir ne sont pas dévots; Cerdagne devait donc se soucier fort peu d'indulgences; mais il était inquiet, inconstant, entreprenant; il voyait de la gloire à battre les Ottomans, qui étaient redoutables alors; sa fille était trop jeune pour l'intéresser beaucoup encore; d'Aran trop raisonnable, pour que sa conversation fût variée; sa femme trop sage, pour faire attention aux grâces de Cerdagne, et consentir à lui rendre le séjour de la Catalogne supportable. Il trouvait superbe d'être cité comme le plus brave, le plus beau, le plus désintéressé de l'armée des Croisés; de chercher Soliman dans la mêlée, de le pourfendre; d'entrer à Nicée avec les fuyards; de s'établir dans le sérail du maître, et de prouver, à ces dames, qu'un seigneur catalan vaut tous les soudans du monde.

Pendant plusieurs jours il entretint d'Aran et sa femme de ces folies. A force d'en parler, il se persuada, à lui-même, que son projet était le plus beau qu'on eût jamais imaginé; il proposa sérieusement à son ami de l'accompagner.

A cette proposition, madame d'Aran jeta les hauts cris. Il n'était pas nécessaire qu'elle fît

taut de bruit : d'Aran était sage, et il avait les inclinations casanières. Il fit ce qu'il put pour détourner Cerdagne d'aller pourfendre des Turcs, qui ne lui avaient rien fait : Cerdagne était têtu. Il fit ses préparatifs en secret ; il chargea du soin de sa fille et de sa maison, Théodora, la plus âgée, la moins jolie, et la plus acariâtre, mais la plus affectionnée et la plus intelligente des femmes qui avaient servi sa Léonore. Il laissa, pour d'Aran, un écrit, par lequel il le chargeait du gouvernement en chef de ses propriétés. Il sortit, à la tête d'un train magnifique, et d'une suite nombreuse. Il traversa les Pyrénées, le Roussillon, et joignit ces héros chrétiens, dont il s'était fait une si haute idée.

Il fut un peu étonné de voir, à la tête de cette armée, Coucoupêtre en uniforme d'ermite, un chapelet dans une main, et une rouillarde dans l'autre. Ce qui convenait à Bouillon, duc de Brabant, pouvait très-bien déplaire à un seigneur de Catalogne ; mais il eût été dangereux de marquer du mécontentement, et Cerdagne se résigna.

Le général Coucoupêtre se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille vagabonds. Il n'avait pas de magasins, ne doutant pas que les Chrétiens ne s'empressassent de gagner des in-

dulgences, en apportant, sur la route, des vivres à son armée. Il se trompa. Ceux qui avaient des provisions, les gardèrent, suivant un adage très-vieux, et toujours très-neuf: *Primò mihi.*

Cependant il faut avoir l'estomac garni pour se battre en faveur de Dieu, comme en faveur du Diable. On avait faim, et le miracle des cinq pains ne se renouvelait pas. On était près d'une petite ville chrétienne de la Hongrie, nommée *Malavilla.* Le général ermite somma ses frères, en Jésus-Christ, de nourrir ceux qui allaient délivrer le saint tombeau: *Primò nobis*, répondirent ceux de Malavilla. Aussitôt la ville est attaquée, prise d'assaut, livrée au pillage, et les habitans égorgés. Un des lieutenans de l'ermite, *Gautier-Sans-Argent*, traitait aussi brutalement les Chrétiens de Bulgarie. Une autre horde de ces aventuriers s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs, parce qu'ils avaient pendu Jésus-Christ. Il y en avait un nombre considérable sur les frontières de France; ils tenaient l'entrepôt du commerce entre la Germanie et la Gaule. On les massacra au nom de Dieu. Verdun, Spire, Worms, Cologne et Mayence furent inondés du sang de ces malheureux. Jamais, depuis Adrien, on n'en avait fait un aussi horrible

massacre. Les peuples voisins, irrités de cette conduite, qui n'était pas chrétienne du tout, se réunirent contre ces brigands. Les *Pater* et les *Ave* de Coucoupêtre étaient sans vertu, contre la tactique des chefs qu'on lui opposa. Il fut battu dans toutes les rencontres, et arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille malheureux mourant de faim.

D'autres vagabonds, Italiens et Allemands, s'étaient rassemblés près du Bosphore, et se réunirent au général ermite. Tous avaient besoin de la protection de l'empereur grec, et ils commencèrent par piller les environs de sa capitale. L'empereur grec pouvait aisément exterminer cette foule sans ordre, sans discipline : il aima mieux traiter avec eux. Il leur fournit des bâtimens, pour les porter à l'autre rive du Bosphore.

Le général Pierre eut enfin le plaisir de se trouver aux prises avec les Mahométans. Soliman sortit brusquement de Nicée, à la tête de ses meilleures troupes; il fondit sur les disciples de Christ, et les tailla en pièces. Monsieur Coucoupêtre se sauva du massacre avec beaucoup de peine, et retourna à Constantinople. Il était seul, on ne le craignait plus; on le reçut avec le mépris qu'on aurait dû lui marquer partout.

Vous prévoyez aisément que les premières sottises de Coucoupêtre avaient fait abandonner ses drapeaux, par tout ce qu'il y avait d'illustre et de raisonnable parmi les Croisés. Il ne lui resta que la canaille, à qui il procura l'inestimable avantage de mourir de la mort des martyrs.

Godefroi de Bouillon était à la tête de soixante et dix mille fantassins et de dix mille cavaliers, couverts de fer. Hugues, frère du roi de France, Philippe Ier, s'avançait par l'Italie, suivi d'une foule de seigneurs. Robert, duc de Normandie, engagea cette province au roi d'Angleterre, pour avoir de quoi payer les frais de son armement: superstitieux et pillard, il devait entreprendre le saint voyage. Le vieux Raymond, comte de Toulouse, souverain du Languedoc et d'une partie de la Provence, passa les Alpes à la tête de près de cent mille hommes. Bohémond, fils de Robert, conquérant de la Sicile, rassembla dix mille cavaliers, bien équipés, et quelques fantassins. Cet enthousiasme épidémique avait gagné partout, et les Asiatiques pouvaient croire qu'il n'y avait que des fous en Europe; mais des fous de la plus dangereuse espèce. La princesse Anne Comnène, fille de l'empereur grec, a décrit ces événemens, dont elle était témoin oculaire : « On eût cru, dit-elle, que

» l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait
» tomber sur l'Asie. »

L'empereur était fort incertain du parti qu'il prendrait avec des gens, beaucoup plus redoutables que Coucoupêtre et ses goujats. Les Croisés voulaient des vivres ; l'empereur, en affamant sa capitale, n'en eût pas fourni une demi-ration à chaque homme. Il négocia, il fit des présens. Godefroi, qui avait faim, n'entendait pas raison ; il attaqua les faubourgs de Constantinople. L'empereur les défendit assez bien, pour un prince amolli. Un évêque auvergnat, nommé *Monteil*, voulait absolument qu'on commençât la guerre contre les infidèles, en assiégeant la capitale du premier prince chrétien. Bohémond appuyait l'enragé Auvergnat. Aléxis calma Bohémond en lui abandonnant des ouvrages d'or et d'argent, des bijoux de toute espèce, qui emplissaient un cabinet du palais impérial. Il fit distribuer des vivres ; il fit passer, successivement, tous ces corps d'armée dans l'Asie mineure, et, trop heureux d'en être débarrassé, il ordonna des prières publiques pour le succès de leurs armes, en souhaitant intérieurement que les Mahométans les enterrassent, jusqu'au dernier, à côté de leur divin maître.

Cette multitude fut passée en revue près de Nicée. Il est exactement vrai qu'on compta cent

mille cavaliers, et six cent mille fantassins. Les Gênois, les Pisans, les Grecs eux-mêmes longeaient les côtes de l'Asie mineure, avec des vaisseaux chargés de vivres, qu'ils vendaient chèrement aux Croisés.

Coucoupêtre venait de reparaître sur la scène. Il criait à tous les chefs qu'un homme comme lui devait être employé. Godefroi en fit son premier aumônier, et Coucoupêtre, après avoir fait cahoter le coche, se contenta d'en être la mouche.

Le malheureux Soliman ne concevait pas l'acharnement qu'on mettait à sa perte. Il se défendit en brave homme; mais il céda à ce débordement européen. Ses armées furent battues deux fois; sa ville de Nicée fut prise, pillée, brûlée, en l'honneur de Jésus-Christ.

Chacun commença à penser à soi. Bohémond se fit abandonner Antioche, et le pays qui en dépend. Baudouin s'empara d'Edesse, et se fit souverain d'un pays, qui ne valait pas six bourgades de son duché de Brabant. Chacun voulait dominer, et chacun établit sa domination sur un petit coin de la Palestine. Il y eut des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. On s'occupa enfin de l'affaire principale, en apparence; mais qui n'était qu'accessoire par le fait : on

mit le siége devant Jérusalem, et la ville fut emportée d'assaut le trente-cinquième jour. Il est clair que les Mahométans, qui avaient respiré l'air de la sainte Sion, méritaient tous la mort; aussi ne fit-on grâce à aucun. Les Chrétiens pacifiques de Jérusalem conduisirent les vainqueurs dans des souterrains, où s'étaient réfugiés les femmes et les enfans; tout fut égorgé sans pitié, et les fidèles, dégouttans de sang, allèrent, en procession, chanter un *Te Deum*, autour du saint tombeau. Telles sont les plates horreurs, qui ont produit le plus beau des poëmes dont s'honore l'Italie.

Il y eut encore d'autres croisades, jusqu'à celle qui se termina par la mort de saint Louis. Il est assez inutile de vous raconter ces pieuses extravagances, qui, pour l'esprit et la conduite, se ressemblent généralement. D'ailleurs l'intervalle, de la première à la dernière croisade, étant d'environ trois cents ans, vous sentez que Cerdagne n'a pu les faire toutes, et je reviens à mon galant Espagnol.

Il s'était battu en brave paladin. Il était lié avec Renaud et Tancrède, redouté d'Argant; aimé clandestinement d'Herminie, de Clorinde, d'Armide, et de toutes les belles de la famille du Tasse; mais il plaignait intérieurement ce pauvre Soliman, dont on dé-

vastait les états, uniquement parce qu'il portait un turban. Le libertinage, la crapule de la plupart des Croisés le révoltaient, il était excédé des bénédictions et des *Oremus* de Coucoupêtre; choqué de la morgue d'Amberto, légat du pape près des Croisés. Il avait cru faire la guerre en chevalier, et les Chrétiens se conduisaient en bouchers. Il prit congé de Godefroi de Bouillon, après la prise de Jérusalem, c'est-à-dire six ans après avoir quitté son château. Il reprit la route de Constantinople, avec ce qui lui restait de cette suite brillante, qui l'avait accompagné. Alexis Comnène était un prince doux; Anne, sa fille, était sensible : Cerdagne fut reçu comme un homme qui réunissait l'amabilité grecque à la valeur, qui séduit partout. Il acheva de se former à la cour d'Alexis, et perdit jusqu'à la trace de cette rudesse, qui distinguait encore les seigneurs d'Europe.

Après deux années de séjour à Constantinople, Cerdagne partit chargé des bienfaits de l'empereur. Plus riche, plus aimable que jamais, il prit la route de la Catalogne. Il approchait de l'âge où on préfère une vie tranquille aux plaisirs bruyans, et aux rêves de l'ambition. Sa fille, qu'il connaissait à peine, et qui entrait dans sa douzième année, lui promettait les jouissances du cœur, dont il se fai-

sait d'avance une idée délicieuse. Son éducation devait être son ouvrage. Quelques années encore, et il s'occuperait de son établissement : tout concourait à le fixer en Catalogne.

D'Aran avait quarante-cinq ans, et quelques infirmités. Depuis long-temps, son épée et sa cuirasse étaient rouillées ; ses lièvres et ses chevreuils rongeaient, en paix, les récoltes que ses paysans n'osaient défendre ; madame d'Aran n'était plus que son amie ; il passait le temps à écrire à son fils, espiègle déterminé, qui faisait ses exercices à Sarragosse, à se faire lire la Bible par Trufaldin, que je vous ferai bientôt connaître, et à boire de très-bon vin, en assez grande quantité pour avoir de fréquens accès de goutte.

Louis XI, qui ne naquit guère que trois cents ans après, n'avait pas encore pensé à rétablir les postes, si régulièrement servies sous l'ancien empire romain. D'Aran n'avait donc reçu aucune nouvelle de Cerdagne. Il le croyait encore avec ces enragés, qui avaient couru en Judée, sans savoir pourquoi. Il s'était mis à la tête de ses affaires ; les régissait en ami fidèle ; montait à cheval, quand sa santé le permettait, parcourait ses domaines, faisait réparer son château, et allait, une fois l'an, à Barcelone, visiter la petite Séraphine, qu'il avait mise dans

un couvent, fameux pour l'éducation des jeunes demoiselles. Là, elle apprenait à lire, à coudre, à prier Dieu, à rougir, et à faire des confitures pour les malades. Depuis, tout a changé. Il faut aujourd'hui que les jeunes personnes sachent chanter, toucher du piano, peindre, danser, tout faire avec grâce, même un faux pas; aller au spectacle, lors même qu'on donne le Mariage de Figaro; y paraître la gorge et les bras nus; y recevoir, y glisser un billet doux; c'est charmant; mais au bon vieux temps on ne connaissait pas tout cela.

D'Aran était au coin de son feu, la jambe étendue sur un coussin, couvert en cuir; il sommeillait, pendant que Trufaldin, assis sur un tabouret, un pupitre devant lui et la Bible ouverte, lisait avec onction le saint inceste du saint homme Loth avec ses saintes filles; madame d'Aran travaillait, de l'autre côté de la cheminée, à un morceau de tapisserie qui représentait le roi Agag, haché en morceaux, par ordre du saint prophète Samuël; une demoiselle suivante raccommodait, derrière sa maîtresse, une paire de haut-de-chausses; une autre jouait avec le faucon favori; tout le monde était occupé, lorsque cinq à six cornets sonnèrent à la fois en dedans et en dehors du château. On a eu à peine le temps de lever les yeux, et une

troupe de cavaliers est entrée, au galop, dans les cours. D'Aran, réveillé en sursaut, s'écrie : Ce sont les Maures ! Il se lève, pour sauter sur son épée de bataille ; la goutte le cloue sur le pavé. Trufaldin renverse son pupitre, et se sauve à la cave ; madame d'Aran se jette sur une estrade, et les demoiselles suivantes, qui n'ont pas oublié le capitaine Diégo, vont bravement ouvrir la porte.

Cerdagne entre, en riant, aux éclats, du désordre qu'il a causé. On le reconnaît, on se précipite dans ses bras, on le reçoit comme un ami, qu'on ne comptait plus revoir. Après les embrassades, vinrent les épanchemens ; ensuite on parla d'affaires, car enfin on ne peut pas toujours s'embrasser, et se dire des douceurs.

En écoutant ce que d'Aran lui racontait de ses soins pour sa fille, et de l'entretien de ses châteaux, Cerdagne lorgnait la suivante, qui avait repris le faucon au poing. Elle avait vingt-quatre ans ; elle était fort jolie, avait beaucoup d'esprit naturel, copiait, à merveille, les grands airs de sa maîtresse, et se livrait indistinctement à la volupté ou à la morale, selon que ses petits intérêts, ou les circonstances l'exigeaient. En répondant tant bien que mal à d'Aran, Cerdagne s'approchait

de la belle, caressait l'oiseau, d'une main qui en masquait une autre, qui cherchait à s'occuper plus agréablement. Rotrulde repoussait doucement la main audacieuse, et regardait le paladin avec étonnement. Elle ne concevait pas qu'un seigneur qui avait vécu dans la plus grande intimité avec de grandes dames, voire même des princesses, pût s'amuser à cajoler une suivante, et pourtant cela était tout simple : les empressemens qu'on marque à une femme ne se mesurent guère que sur ses agrémens. Cependant Rotrulde n'avait pas entendu l'ordre, deux fois répété par la comtesse, d'aller dire au majordome de traiter plus splendidement encore que de coutume : elle était occupée à se défendre, ou l'attaque lui plaisait trop pour qu'elle fût à autre chose. La troisième invitation fut prononcée si haut, et avec tant d'humeur, que Rotrulde fit un mouvement aussi rapide que la pensée, pour obéir à sa maîtresse ; mais Cerdagne lui pressait fortement le genou. Elle perdit l'équilibre, fit une volte pour se remettre, et ne pensa plus à l'oiseau. Elle lâcha la chaîne, et le faucon, effrayé de ces tournoiemens, s'enfuit à tire-d'ailes, traînant sa chaînette après lui. Il sortit par une croisée, qu'on avait laissée ouverte pour donner issue à la fumée : on ne savait

faire encore, au-dessus des foyers, que de larges conduits, par lesquels l'air ne tirait point, et on ne connaissait pas les fumistes.

Je voudrais bien voir nos belles d'aujourd'hui dans une halle de vingt pieds carrés, surmontée d'une voûte gothique, pavée de larges pierres; je voudrais les voir les mains, la figure enfumées, les yeux rouges, et rire et chanter malgré cela. C'est pourtant ainsi que vivaient nos pères, et ils étaient fiers comme on l'est aujourd'hui.

Madame d'Aran appelait l'oiseau chéri, et l'oiseau n'entendait rien : une terreur panique nous prive de tous nos sens. Il volait d'un donjon sur une tourelle; de là sur les créneaux de l'enceinte. Il se percha ensuite sur l'écusson de la maison d'Aran, qui décorait l'extérieur de la principale entrée. Un hibou s'était retiré sous l'aile d'un aigle de pierre, qui formait le support, et s'envole à l'approche de l'oiseau royal. Il se jette dans la campagne. Le faucon retrouve son instinct, il vole après le hibou; madame d'Aran le perd de vue, et s'évanouit. Cerdagne, toujours galant, même avec les femmes dont il ne se souciait pas, Cerdagne, appelle ses piqueurs, demande son palefroi, et veut se mettre à la quête du diable de faucon. Ses piqueurs, fêtés par la valetaille

du château, n'entendent pas la voix du maître. Cerdagne se décide au parti qu'on devrait toujours prendre, pour être bien servi, celui de se servir soi-même. Il prend le chemin des écuries, et entend un carillon infernal dans la cave, devant laquelle il passait. Il prête l'oreille ; il croit distinguer une voix de femme ; et comme une femme, quelle qu'elle soit, l'intéresse plus que tous les oiseaux du monde, il oublie le faucon, et descend, au risque de se casser le cou sur les degrés.

Vous vous rappelez qu'au cri terrible du comte d'Aram, *ce sont les Maures !* Trufaldin s'était réfugié à la cave. Il s'était blotti, comme un lièvre, derrière un tonneau de vin, tremblant de tous ses membres, et priant Dieu, comme on le prie quand on a peur. Rotrulde avait exécuté les ordres de madame. Le majordome avait envoyé le sommelier à la cave, et Rotrulde y était descendue avec lui, parce qu'elle avait les clefs des petits caveaux de madame, et qu'elle n'était pas fâchée d'avoir un prétexte pour se trouver en tête-à-tête avec le sommelier.

Je ne finirais pas, si je détaillais les commodités et les douceurs de la vie qu'on ne soupçonnait pas au douzième siècle. Il faut pourtant que je vous dise qu'on était bien éloigné

de mettre le vin dans des bouteilles de verre, car si on en avait eu, le sommelier n'aurait pas été remplir ses dame-jeannes de grès au tonneau, derrière lequel s'était tapi Trufaldin.

Trufaldin, en entendant jouer le robinet, ne doute pas que les Maures ne viennent boire le vin de son suzerain. Sa peur augmente un moment; mais le calme qui règne autour de lui, lui rend l'usage de la réflexion. Il pense que le Maure est seul; qu'il vient à la provision pour ses camarades; que s'il l'aperçoit, il lui fera sauter la tête d'un revers de son cimeterre, et qu'il est facile de le prévenir, sauf à devenir ensuite ce qu'il plaira à Dieu.

Trufaldin n'était pas homme à assommer un Maure d'un coup de poing : il lui fallait une arme, et il n'en avait pas. Il invoqua Samson, qui, avec certaine mâchoire, se tira d'un pas bien plus épineux, et comme il est dit dans l'Écriture : *Aide-toi, et je t'aiderai*, Trufaldin cherche doucement autour de lui. Une masse de bois, qui servait à bondonner et à débondonner les pièces, lui tombe sous la main; il se glisse le long de la pièce. Le bon sommelier, le dos baissé, son bout de résine allumé d'une main, sa dame-jeanne de l'autre, pensait à sa petite Rotrulde, qui ne devait pas tarder à sortir du caveau de madame. Le mal-

adroit Trufaldin fait quelque bruit : « Ah ! te » voilà, ma belle, dit le pauvre sommelier. » Un coup terrible lui tombe d'à-plomb sur les reins, et lui arrache un cri, qui fait retentir les voûtes souterraines; sa résine s'échappe, et s'éteint dans le vin qui continue de couler. Trufaldin ne veut pas laisser sa victoire imparfaite; il allonge autour de lui de nouveaux coups, qui d'abord ne frappent que l'air; mais bientôt l'instrument à bondons lui meurtrit la rotule du genou, avec une telle violence, que le cœur lui manque, et qu'il tombe à vingt pas du vaincu.

Mademoiselle Rotrulde, effrayée du cri du sommelier, accourait à la hâte; elle dirigeait son flambeau vers l'endroit où devait être son bien-aimé; son œil cherchait à percer les ténèbres dans l'éloignement; elle ne prenait pas garde à ce qui se passait à ses pieds. Elle accroche Trufaldin, elle chancelle, elle tombe, elle roule, en criant à son tour. Son flambeau, son panier, deux jolies dame-jeannes, tout s'échappe, se heurte, se brise; le vin de Pobla coule sous sa cotte; une obsurcité profonde ramène la terreur dans tous les esprits.

Cerdagne était descendu, aussi vite que le permettaient les ténèbres, et un escalier tournant, qu'il ne connaissait pas. Il appelle, il

écoute; personne ne répond. Il avance, il met le pied dans la boue, formée de la terre glaise qui garnissait la cave, et du précieux vin de Pobla. Il glisse, il tombe à son tour; mais il tombe assez heureusement. Des cheveux tressés et rattachés sur le haut d'une tête mignonne, se rencontrent d'abord sous sa main. Il est assez naturel de connaître à quel ennemi on a affaire, et Cerdagne continue la plus exacte inspection. Une fraise, plissée et droite, garnissait le derrière de la tête, et descendait sur quelque chose d'intéressant, qui cependant n'arrêta pas le paladin : les grands hommes ne s'amusent pas aux détails. Celui-ci donna toute son attention à une cotte d'un tissu d'écarlate, bordée par le bas d'un réseau d'or. Sous cette cotte était le plus joli petit pied, la jambe la mieux tournée, et probablement quelque chose de plus séduisant. Je ne sais pas ce que le paladin fit de tout cela; mais je puis assurer que l'examen fut long, que Rotrulde était très-rouge et Cerdagne très-gai, quand ils rentrèrent dans la salle.

Madame d'Aran avait son oiseau au poing, et le couvrait de baisers. Son retour était une espèce de miracle. Une demoiselle suivante, qui ne pouvait pas voler après lui, était montée sur la plus haute des tourelles, pour suivre

au moins son vol des yeux. Elle l'avait vu saisir et mettre en pièces le malheureux hibou, lorsqu'un vautour vint à tire-d'ailes fondre sur le faucon. Un danger imminent fait bientôt oublier un danger chimérique. Le faucon jugea, comme bien d'autres, qu'il valait mieux fuir que soutenir un combat inégal. Il avait repris son vol vers le château; il était rentré par la fenêtre, par laquelle il était sorti, et la joie de madame d'Aran ne lui permettait pas d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Cerdagne faisait l'aimable, en se chauffant les gras des jambes devant le foyer, et il ne s'apercevait pas que le devant de son pourpoint, de son haut-de-chausses, et le cuir rouge de ses bottines, à entonnoirs, étaient couverts de terre glaise et de vin de Pobla. Rotrulde, toujours rouge et toujours les yeux baissés, avait pris de l'ouvrage pour lui servir de contenance, et elle ne se doutait pas que le vin de Pobla et la terre glaise couvraient le derrière de ses tresses, de sa fraise, de son juste et de sa cotte. Madame d'Aran, lasse de caresser son oiseau, jeta les yeux sur Cerdagne, et partit d'un éclat de rire. D'Aran fit un effort; se tourna péniblement de côté, pour savoir de qui on riait. Il vit, malgré les oreillettes de son grand fauteuil, le devant glaisé de son ami,

et rit à son tour. Cerdagne interdit d'abord, s'examina enfin, et rit avec les autres. Il raconta l'aventure de la cave, avec beaucoup de grâce et de facilité; mais il la raconta comme il voulait qu'on la crût. Les femmes sont pénétrantes. Madame d'Aran regardait Rotrulde, pendant que Cerdagne contait. La petite, qui craignait que le paladin ne la sacrifiât au plaisir de dire un bon mot, était plus embarrassée que jamais, et cet embarras ne parut pas naturel à sa maîtresse. Elle jugea que Rotrulde devait avoir enlevé aussi une certaine portion de terre glaise et du vin de Pobla. Pour savoir précisément à quoi s'en tenir, elle envoya Rotrulde chercher, dans sa chambre à coucher, son fuseau d'or, et sa laine de Ségovie. Elle se pinça les lèvres, en voyant le derrière de sa fille d'honneur, jaspé d'une étrange manière; elle se recueillit pour décider ce qu'il y avait à faire, dans une circonstance aussi importante, et jugea que, sans faire des reproches à Cerdagne, sans même entrer en explication avec lui, il fallait congédier Rotrulde, qui bien certainement n'avait pas provoqué le chevalier, et voilà comme les grands font justice.

Dans sa narration, Cerdagne n'avait pu parler ni de Trufaldin, ni du sommelier, parce qu'il

n'avait pas laissé à Rotrulde le temps de lui en rien dire. Cependant d'Aran avait conclu, avec beaucoup de sagacité, que le bruit, que son ami avait entendu à la cave, devait nécessairement avoir une cause. Il fit venir quelques écuyers, ordonna à ses valets de porter des flambeaux devant eux, et envoya voir, dans le souterrain, ce qui avait pu donner lieu à ce vacarme.

On descend : on trouve le sommelier étendu sur le ventre, l'épine du dos fracassée. On l'entoure, on le relève, et Trufaldin, plein de l'idée que les Maures sont maîtres du château, et qu'ils vont venger sur lui la mort de leur camarade, Trufaldin se relève à genoux, commence à haute voix son *Confiteor*, et se psalmodie un *De profundis*. On avance à sa voix, il reconnaît les commensaux de la maison, il juge que les Maures sont en fuite; il retrouve ses sens et ses forces, et il raconte gravement qu'il a tué un ennemi de six pieds de haut, qui buvait le vin du patron. Un écuyer, plus vif que les autres, lui répond qu'il a cassé les reins au sommelier, et qu'il n'est qu'un imbécile. Trufaldin, très-bonhomme, fond aussitôt en larmes, et se jette sur le corps de son ami le sommelier, à qui il fait un mal épouvantable. On veut l'écarter; il serre le blessé dans ses

bras, en lui demandant pardon, et le serre si bien qu'il lui fait passer une vertèbre à travers la peau. Le pauvre sommelier, excédé de douleur, croit se défaire de Trufaldin en lui mordant vigoureusement l'oreille. Trufaldin croit mettre fin à son supplice, en appliquant un vigoureux coup de poing sur la face du sommelier. Celui-ci serre plus fort; Trufaldin crie plus haut; l'écuyer, dont j'ai déjà fait mention, s'impatiente, prend Trufaldin par l'autre oreille, et l'envoie rouler dans la terre glaise et le vin de Pobla.

On remonte le sommelier, sur une espèce de brancard, qu'on a fait, en croisant quelques piques. Trufaldin suit en silence, son mouchoir sur les yeux. Il paraît au grand jour, et fixe tous les regards. Sa jaquette noire est garnie, de haut en bas, comme le devant de Cerdagne, et le derrière de Rotrulde, et il a une épaule couverte de sang, parce que l'écuyer l'a tiré, avec tant de violence, par une oreille, que l'autre est restée dans la bouche du sommelier.

On s'occupe aussitôt des blessés. Un frater, qui ne savait d'anatomie que ce qu'on en connaissait dans un temps où c'était un sacrilége d'exhumer des morts, décida, et devina juste, que le sommelier en serait quitte pour

être bossu, et Trufaldin pour la perte de son oreille.

Trufaldin était un pauvre diable, fils d'un cordelier d'Urgel, et de la cuisinière d'un prébendier du chapitre de Sainte-Thérèse de la même ville. Il ne fut, en conséquence, reconnu par personne; mais le révérend père veillait sur le fruit de ses amours, et payait les mois de nourrice, avec l'argent que les fidèles destinaient à l'entretien des autels. A l'âge de quatre ans, il le mit chez une dévote, à qui il persuada de se charger du pauvre orphelin, pour l'amour de saint François. A sept ans, Trufaldin servait joliment une messe; à huit ans, il savait lire; à dix, il savait autant de latin que son papa avait pu lui en apprendre.

Les révérends pères cordeliers, étonnés de la prodigieuse facilité de cet enfant, délibérèrent, en chapitre, sur son sort, et l'admirent dans le couvent en qualité de marmiton. C'est là qu'il se perfectionna dans la belle latinité, au point d'entendre parfaitement les psaumes, et de soutenir, facilement, une conversation dans ce latin, vulgairement appelé *latin de cuisine*.

C'était plus qu'il n'en fallait pour être cordelier; mais Trufaldin voulait devenir un des aigles de l'ordre. Dispensé, à quatorze ans, du service de la cuisine, à cause de son grand

savoir, il se livra uniquement à l'étude; il lut les Pères de l'Église, et les plus fameux théologiens; il commenta l'Apocalypse; il fournit des articles à la Fleur des Saints et à la Légende dorée; dans ses momens perdus, il apprenait le plain-chant, et comme il avait la voix très-forte, il économisa bientôt un serpent à la communauté.

Tant de gloire ne pouvait être contenue par les murailles de la petite ville d'Urgel; elle s'étendit jusqu'en Aragon. Le révérendissime évêque de Sarragosse, car les évêques n'avaient pas encore l'orgueil anti-évangélique de se donner du monseigneur, le révérendissime voulut voir ce miracle nouveau de saint François. Il avait convoqué ce qu'il y avait de plus ergoté en théologie, pour décider d'un cas important, sur la conception de la vierge Marie. Ces assemblées se nommaient *conciles provinciaux*, et le prieur des cordeliers d'Urgel, qui se croyait très-savant, ne manqua pas de partir pour Sarragosse. L'évêque l'avait invité à amener Trufaldin avec lui; mais les laïcs ne pouvaient être admis aux conférences. Trufaldin, après un court examen et des réponses qui charmèrent le prélat, reçut de sa main les quatre mineurs, ou, pour parler plus clairement, il fut tonsuré.

Le grand jour arriva enfin, et l'évêque proposa la fameuse question, *an virgo Maria semen emiserit, in copulatione cum Spiritu sancto?* La discussion s'engagea gravement d'abord, vivement ensuite; enfin tout le monde parla à la fois, et on eût parlé pendant des siècles sans s'entendre, si Trufaldin n'eût demandé humblement la parole, et, sans se jeter dans des discussions scientifiques, il trancha la question avec deux mots : *Mulier erat; ergo semen emisit.*

L'évêque, étonné qu'un enfant de quinze ans décidât, avec autant de précision, un cas qu'il ne devait pas même entendre, le fit mettre à genoux devant son fauteuil, lui donna sa bénédiction, et y ajouta un *pax tecum*, un baiser au front, et prononça qu'un jour cet enfant s'asseoirait sur la chaire de saint Pierre.

Pour aider lui-même à l'accomplissement de sa prophétie, le prélat notifia au prieur qu'il entendait garder le jeune néophyte au palais épiscopal, où il serait à la source des lumières. Cette notification déplut beaucoup au cordelier; mais comme un moine n'a rien à refuser à un évêque, il fit de nécessité vertu, et s'en retourna seul à Urgel.

Voilà donc Trufaldin, bien vêtu, bien logé, bien nourri, admis à la familiarité du réveren-

dissime, occupé à faire ses mandemens, à lui trouver des citations pour ses prônes, et ayant la perspective du premier bénéfice vacant, et du saint ordre de prêtrise, quand il aura l'âge requis : le diable en ordonna autrement.

Parmi ses familiers, l'évêque avait un jeune clerc, de ceux qu'on a depuis nommés *enfans de chœur*, et qui n'étaient pas tondus encore. Celui-ci avait des cheveux blonds, qui tombaient, par boucles, sur ses épaules; un sourcil noir, bien marqué, couronnait un œil bleu, plein de douceur et d'expression; des lèvres rosées s'entr'ouvraient, pour laisser voir les plus belles dents du monde; sur ses joues le duvet de la pêche; de l'embonpoint, la main charmante, et beaucoup de piété; tel était le petit Pedro.

C'est lui qui habillait et déshabillait le révérendissime, qui, par humilité, ne voulait point de valet de chambre; c'est Pedro qui lui apportait son déjeuner; qui le revêtait des habits sacerdotaux; qui servait sa messe, quand il lui plaisait de la dire; qui dînait à côté de lui, pour lui couper ses morceaux et lui verser à boire; mais, aux heures de travail, il laissait la place d'honneur à Trufaldin; allait assister aux offices; revenait souper, et se coucher, dans une chambrette, que l'évêque avait fait

arranger, auprès de sa chambre à coucher, pour le trouver s'il avait quelque besoin la nuit, et pour établir le jour plus de facilité dans le service.

Pedro et Trufaldin étaient à peu près du même âge. Ils se lièrent insensiblement, bien que le révérendissime fît ce qu'il pût pour empêcher toute relation directe entr'eux. Un jour, que le prélat officiait pontificalement, Pedro quitta sa stalle, et vint en occuper une vide à côté de Trufaldin. Deux jeunes gens, qui ne peuvent se parler qu'à la dérobée, ont nécessairement beaucoup de choses à se dire, quand ils peuvent causer en liberté. Ceux-ci allaient en venir aux confidences, et Pedro en pouvait faire d'assez extraordinaires, lorsque le prélat se retourna pour pousser un *Dominus vobiscum.*

Il chercha son Pedro des yeux, et le trouva, en prolongeant un peu plus que de coutume l'extention de ses bras. Il fronça le sourcil, en le voyant dans la stalle voisine de celle de Trufaldin, et lui fit signe de retourner à la sienne. Pedro, en quittant son camarade, lui dit que sa chambrette avait un escalier dérobé qui descendait à l'oratoire de l'évêque; où on entrait par la salle des conférences, qui communiquait à la salle des retraites, laquelle ou-

vrait sur la salle à manger, qui était ouverte à toute heure. Il glisse, à Trufaldin, une clef qui ouvrait toutes les salles, et il ajoute qu'il l'attendait à minuit, si toutefois le révérendissime n'avait pas besoin alors de ses services; mais, dans tous les cas, il ne se ferait pas longtemps attendre.

Trufaldin n'entendait rien à cette manie de vouloir passer les nuits à jaser. Jusqu'alors elles lui semblaient faites pour dormir, et la conversation du petit Pedro, bien qu'elle lui plût beaucoup, ne lui paraissait pas un dédommagement de son sommeil. Il ne s'occupa plus de cela, et se remit à chanter machinalement ses *antiennes*, d'une viox qui faisait résonner, comme un tambour, les voûtes de la cathédrale.

Après l'évangile, le révérendissime était monté en chaire pour faire le prône. Il allait prêcher contre l'intempérance; il avait arrangé une description, très-agréable et très-poétique, de la goutte, qui en est la suite. Trufaldin avait trouvé dans le Psalmiste un texte qui renfermait tout le prône en quatre mots : *Pedes habent, et non ambulabunt*, et le prélat avait daigné sourire à l'à-propos de la citation.

Mais ce prélat était un pauvre latiniste. Il débita avec emphase : *Pedes habent, et non ambularunt*. « *Ambulabunt !* s'écria tout haut

» Trufaldin. Que diable, révérendissime, quand » je vous donne un texte, je n'y fais pas de » solécismes. » Tout l'auditoire se mit à rire; le révérendissime se déconcerta; la mémoire lui manqua net; il fut obligé de descendre, et de retourner continuer sa grand'messe. En passant devant Trufaldin, il lui lança un regard foudroyant. Trufaldin sentit bien qu'il venait de faire une sottise; mais ce n'est pas à quinze ou seize ans qu'on est maître de contenir sa fatuité, ce n'est pas même l'âge des longs repentirs. Il ne pensait plus au solécisme, ni même au prône, quand vint l'heure de se mettre à table; mais la conduite du prélat lui fit sentir qu'il conservait de la rancune. Ce fut Pedro qui reçut l'ordre de dire le *Benedicite*, que récitait ordinairement Trufaldin; ce fut Pedro qui resta enfermé, avec l'évêque, à l'heure où Trufaldin avait coutume de travailler avec lui; ce fut Pedro qui fit la prière du soir, de toute la journée; enfin Trufaldin ne put approcher son révérendissime. Il jugea qu'on ne l'avait pas encore renvoyé, de peur de paraître céder à un désir de vengeance; mais qu'on ne manquerait pas de saisir le plus léger prétexte. Il se rappela la vieille histoire de Gros-Jean, qui veut en remontrer à son curé; il déplora sa funeste imprudence; il maudit sa

vanité ; mais il se consola en pensant que Pedro pouvait tout sur l'esprit du patron ; il se rappela la clef qui lui avait été donnée à l'église, et il partit à minuit précis, pour aller trouver celui à qui il destinait l'emploi de médiateur.

Il n'a pas pris de lumière, de peur d'être remarqué ; il ouvre et referme les portes, avec l'adresse naturelle à son âge ; il arrive à la chambrette de Pedro ; il appelle à voix basse, Pedro ne répond pas ; il cherche, il tâtonne, il trouve un lit ; le lit est chaud, mais il est vide. Il était clair que le révérendissime avait eu besoin du service du petit clerc, et il était plus simple de se réchauffer dans son lit, que de grelotter en l'attendant. En deux tours de main Trufaldin est déshabillé, et étendu sur une couchette, beaucoup plus douillette que la sienne.

Il n'attendit pas long-temps. Pedro rentra, une lumière à la main, et parut fort aise de trouver son camarade ; le camarade parut fort étonné de voir à Pedro un bonnet de nuit de femme. Pedro rit de l'étonnement du camarade, souffla son flambeau, et se coucha, sans autre formalité. La main du camarade, guidée par un soupçon, qui n'était pas sans fondement, éclaircit le plus piquant des mystères. Le petit Pedro était une très-jolie fille qui ra-

nimait quelquefois la vieillesse de monseigneur ; qui était toujours vierge ; qui se lassait de l'être, et qui avait conjecturé que Trufaldin ferait mieux qu'inspirer le désir. Trufaldin était sage ; mais qui pourrait résister à une semblable occasion ? Il eût fallu être un Joseph : Trufaldin était un homme, et il paya les dettes du prélat.

Ce jeu, tout neuf pour tous deux, leur parut si joli, qu'ils résolurent de faire, chaque nuit, leur petite partie, si l'évêque n'y mettait obstacle. Il s'agissait de le ramener sur le compte de Trufaldin, et ce n'était pas chose aisée. Il avait déjà senti quelques mouvemens de jalousie, et le reproche public de se faire fournir des textes, avait excité une colère, d'autant plus forte, qu'il s'efforçait de la concentrer, et qu'il en cachait même le véritable motif. Lui proposer de faire grâce, c'était montrer du goût pour le coupable ; c'était au moins annoncer une sorte d'intérêt, qui pouvait donner plus de force encore à sa jalousie. La petite Batilde était femme, et par conséquent adroite : elle s'y prit à merveille.

Cette petite Batilde était la fille d'une sœur du pot, qui avait été élevée à l'hôpital, à peu près comme Trufaldin l'avait été aux Cordeliers. Le prélat faisait un jour sa visite dans l'intérieur de la maison, et la beauté de Ba-

tilde le frappa. Il lui releva le menton; lui fit quelques questions de catéchisme, et la sœur maman, flattée des marques de bienveillance du révérendissime, s'était approchée de la petite, et lui soufflait les réponses, avec un air d'intérêt, qui éclaira le prélat, grand connaisseur en peccadilles. Il tira la sœur Thérèse à part; lui parla de sa chute, comme s'il en connaissait les détails; la troubla, la terrifia, lui arracha son secret, et lui souriant ensuite, d'un air benin, il rendit le calme à son âme, en l'assurant qu'il était toujours des moyens de trouver grâce aux yeux du Dieu des miséricordes. Vous vous doutez bien de celui qu'il proposa. Thérèse tenait à l'honneur de sa fille. Le prélat jura de la ménager, et il était incapable de manquer à son serment. Il ajouta qu'à dix-huit ans elle serait mariée convenablement, et comme il est dans la règle qu'une mère, qui traite de la pudicité de sa fille, y trouve son compte, le prélat examina la communauté, dans les plus petits détails, jugea la supérieure coupable de petites négligences tellement multipliées, qu'elles équivalaient à une faute grave, la destitua, et nomma sœur Thérèse à sa place.

Il vaut mieux, disait César, être le premier dans une bicoque, que le second dans Rome. Sœur Thérèse, flattée d'être promue à la pre-

mière dignité de son hôpital, ne trouva plus de scrupules à opposer au saint évêque. Elle s'occupa, pendant quelques jours, à styler la petite, à qui la figure du prélat ne revenait point, et qui rétorquait les raisonnemens immoraux de sa mère, avec des syllogismes théologiques; mais quand on l'eut convaincue, la Bible à la main, que David, le plus saint des rois, avait fait assassiner le bonhomme Urie, pour s'approprier sa femme Bethsabée; quand on lui prouva que ce saint roi David faisait réchauffer ses vieux pieds par une très-jeune et très-jolie fille; quand surtout on lui montra, dans la perspective, un mari beau, galant et vigoureux, et une dote rondelette, qui seraient le prix de quelques complaisances, Batilde se rendit en soupirant.

Il était incontestable que l'évêque de Sarragosse avait, de droit divin, la faculté de se permettre, dans sa vieillesse, ce que s'était permis le prophète-roi dans la sienne; mais comme les usages étaient un peu changés, depuis David, il parut convenable de dérober au public ce petit commerce charnel. La maman supérieure, qui disposait de tout, avait escamoté, de la sacristie, un habit de clerc complet, qui alla tant bien que mal à Batilde, et qui ne la rendit que plus jolie. Pendant les

vêpres, où elle s'était dispensée d'assister, sous prétexte d'une migraine, elle avait métamorphosé sa fille en garçon, et l'avait présentée à l'évêché, comme un jeune clerc, son neveu, pour qui elle venait implorer les bontés du du révérendissime. Vous savez le reste.

A la fin de cette nuit délicieuse, dont j'ai supprimé les détails, par égard pour votre pudeur, Batilde, embellie des roses du plaisir, s'était levée pour aller faire son service ordinaire auprès du prélat. Elle ne savait trop comment faire tomber naturellement la conversation sur Trufaldin. Un de ses manuscrits se trouva sous sa main; elle le jeta au feu, en prononçant son nom avec colère, et le prélat rougit de fureur, en l'entendant nommer. Batilde s'écria qu'elle ne concevait point comment le révérendissime laissait son offense impunie, et le révérendissime déclara tout bonnement qu'il le chasserait, s'il ne craignait pas que le public ne crût que c'était une victime, qu'il immolait à son amour-propre blessé, ce qui nuirait essentiellement à la réputation de sainteté, dont il jouissait dans la ville; mais que, dans quelques mois, il lui apprendrait ce qu'on gagne à se jouer à son maître. Batilde répliqua que le crime de Trufaldin était le péché d'orgueil, que l'apostolat devait punir publiquement, et

que la punition ne pouvait être regardée comme une vengeance du prélat, qui d'ailleurs gardait le coupable chez lui; mais comme une expiation nécessaire envers le Ciel. Le prélat, qui trouvait fort bon d'humilier Trufaldin, en l'éloignant de Batilde, prononça que le délinquant se rétracterait au premier prône; que, pendant trois mois, il assisterait aux offices, à genoux, au milieu du chœur; que, pendant ce temps, il serait privé de sa table et d'approcher de sa personne, et qu'à l'expiration du trimestre, il entrerait au séminaire.

Le corps de la sentence convenait beaucoup à Batilde, parce que Trufaldin avait conservé la clef des salles; la dernière partie la contrecarrait, parce qu'elle ne pouvait lui donner celle de la porte du palais; mais dans trois mois, on a le temps d'arranger bien des affaires. D'ailleurs Batilde savait compter, et quatre-vingt-dix nuits, bien employées lui paraissaient un très-passable pis-aller.

Elles furent si bien employées, en effet, que le prélat, qui avait la peau très-douce, et par conséquent le tact très-fin, crut remarquer de certains changemens, qui ne déposaient pas en faveur de la sagesse de Batilde. Des yeux cernés, une sorte de pâleur, un dégoût marqué, confirmèrent ses soupçons. Il était bien sûr

de n'être pas l'auteur du cas ; mais qui diable pouvait-ce être ? Depuis que Trufaldin était relégué dans les cuisines, Batilde ne parlait à aucun homme, qu'à l'église, et ce n'est point à une grand'messe qu'une fille coiffe un révérendissime. Il se douta de quelqu'aventure de nuit, et, blessé à l'endroit sensible, il eut la force de dissimuler, et se décida à observer de quel côté ce coup pouvait venir.

Trufaldin n'avait pas manqué une nuit d'aller visiter sa petite Bathilde, et son embonpoint naissant était le sujet de leurs inquiétudes, et de leurs conversations, quand ils ne s'occupaient pas plus agréablement. Il n'y avait pas d'apparence à se flatter que le saint évêque pardonnât la plus cruelle des offenses ; il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre, et il n'y avait qu'un moyen de tout concilier, c'était de s'enfuir ensemble, par la salle des conférences, qui donnait sur le potager ; de monter sur un cerisier, qui paraissait planté exprès contre le mur ; de sauter dans la rue ; de sortir de la ville, et du royaume d'Aragon ; de se réfugier en Castille, et, comme on ne voyage pas sans monnaie, et que l'état de Batilde exigeait des soins, il fut convenu qu'elle ferait, le lendemain, une visite au coffre-fort du prélat, selon le précepte de l'évangile,

prenez ce que vous trouverez, passage qui n'a rapport qu'à la nourriture des apôtres, mais que Trufaldin interpréta à son avantage, ainsi qu'on a toujours interprété les saintes écritures.

On ne discute pas sur une affaire majeure, sans s'échauffer un peu. On avait parlé plus haut que de coutume; et le révérendissime, qui ne dormait plus, avait entendu quelque chose. Il avait pris ses pantoufles de buffle fourrées, sa simarre de molleton de laine, car on ne se servait pas alors de douillettes, faute de coton, parce que l'Amérique n'était pas découverte, et que la soie, très-rare encore, se vendait au poids de l'or en Europe; il avait à la main son bâton pastoral, avec lequel il se proposait de châtier son fortuné rival. Il s'était approché doucement de la chambrette de Batilde; mais quand il entendit tourner son amour débile en ridicule; quand il entendit Batilde partager des transports réels, au lieu des chimères, avec lesquelles il avait cru assoupir les premiers feux de la jeunesse; quand il entendit concevoir, mûrir, régler le plan d'évasion, il ne fut plus maître de lui. Il sauta lourdement, appuyé sur sa crosse, et renversa un prie-dieu. Les amans, avertis par le bruit, sautèrent lestement de leur couchette, et les ennemis furent en présence.

Le révérendissime avait l'air d'un satyre en fureur. Ses jambes et ses cuisses ramassées étaient couvertes d'un poil épais ; la moitié de ses cheveux, gris et crépus, s'échappaient de dessous l'énorme calotte de drap, qui lui emboîtait la tête ; ses lèvres pendantes étaient chargées d'une écume, qui coulait, et tombait aux deux extrémités ; ses petits yeux ardens ressemblaient à des escarboucles ; son bâton pastoral, dont il menaçait l'Amour, complétait le tableau.

Trufaldin, bon garçon, qui allait toujours droit devant lui, et qui n'entendait finesse à rien, Trufaldin se crut perdu sans ressource, et tomba à genoux devant le révérendissime. Batilde eut de la présence d'esprit pour deux : « Je ne peux nier, dit-elle, que j'aie un amant, » puisque vous l'avez surpris ; et j'ai eu raison » d'en prendre un, puisque vous êtes nul. Vous » allez faire un éclat ? qu'y gagnerez-vous ? Les » grands-vicaires, les diacres, les sous-diacres, » les clercs, les valets accourront au bruit, et » que verront-ils ? Une fille au lieu de Pedro ; » une fille grosse, et qui, depuis six mois, est » constamment renfermée jour et nuit avec vous. » Ils trouveront Trufaldin, à qui vous ferez les » honneurs de la paternité ; mais je sais seule » que vous n'y êtes pour rien. Que deviendra » alors le manteau de l'hypocrisie ? Il sera sou-

» levé en entier. Allons, révérendissime, exé-
» cutez-vous de bonne grâce; payez-moi la
» dot que vous m'avez promise, nous partons
» à l'instant, et vous ferez demain, sur l'éva-
» sion de vos clercs, une histoire telle que vous
» pourrez l'imaginer. »

Le révérendissime avait toujours sa crosse levée, et il brûlait de bâtonner les amans. Cependant, les raisonnemens de Batilde, bien qu'outrageans pour lui, revenaient à sa pensée. Il sentait, intérieurement, qu'un évêque ne peut rien gagner à être pris *flagranti delicto* : « Al-
» lez, dit-il, canaille maudite, allez fouiller
» dans mon coffre-fort, emportez mon argent,
» mon bonheur, et partez chargés de mon ex-
» communication. » Batilde se moquait complètement des foudres de l'église; Trufaldin ne les redoutait guère; sa maîtresse était sa divinité; son cœur était son temple; ses faveurs la suprême béatitude. Ils remplirent leurs poches des doublons du prélat; Batilde lui souhaita plus de continence ou plus de moyens; elle s'appuya sur le bras de Trufaldin, et sortit avec lui de Sarragosse, sans regretter ni sa mère, ni son hôpital, ni le sort heureux dont elle jouissait à l'évêché : Trufaldin était tout pour elle, et la somme qu'ils emportaient lui paraissait inépuisable.

Le pauvre évêque passa le reste de la nuit

dans d'assez tristes réflexions. Il s'occupa même de projets de vengeance, qu'il eût sans doute exécutés, si, en faisant arrêter monsieur Pedro, il eût pu cacher son sexe, dont la publicité lui ferait un tort irréparable. Il eut enfin le bon esprit de se prêter à la nécessité; il eut même quelques idées philosophiques, chose assez rare dans un prélat du douzième siècle, et il convint, avec lui-même, qu'une fille de seize ans ne peut pas plus s'attacher à un podagre de soixante, qu'un corps vivant ne s'attache volontairement à un corps mort.

L'évasion de Trufaldin devint publique le matin à l'évêché, et l'évêque ne manqua pas de dire que le petit vaurien avait voulu se soustraire à la pénitence, qui lui était infligée. Il joua assez bien l'étonnement, en ne trouvant plus Pedro, et il ne manqua pas d'ajouter que le malheureux Trufaldin avait abusé de la facilité de ce petit garçon, pour l'engager à le suivre. Il ne dit mot d'une trentaine de marcs d'argent, qui manquaient dans sa cassette, et après s'être entretenu deux heures de cet événement, on l'oublia pour aller chanter la messe. Le révérendissime renonça aux petites filles, et fit bien; mais il devint plus gourmand que de coutume, et il eut tort, car il mourut d'une indigestion.

Laissons décrire de magnifiques obsèques à ceux qui aiment les tableaux rembrunis, et suivons nos jeunes gens, gais, heureux, se croyant riches, et persuadés qu'ils s'aimeront éternellement. Ils sortent de Sarragosse, et se jettent dans la campagne, sans savoir encore de quel côté ils tourneront. Trufaldin, qui n'était pas fat du tout, consulta Batilde, dont l'imagination vive lui avait déjà été utile, et Batilde décida qu'il fallait mettre les frontières d'Aragon entre eux et les suppôts du révérendissime. En conséquence, il fut arrêté qu'on se rendrait à Burgos, capitale de la Castille-Vieille, et qu'on y passerait le reste de ses jours, dans l'abondance et les plaisirs, à l'aide de l'argent du révérendissime.

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'ils ne connaissaient pas les sentiers qui conduisaient en Castille. Des chemins, il n'en était pas question; les sentiers même variaient selon le temps des moissons, du labourage ou des semailles. Trufaldin était très-embarrassé; Batilde, toujours inventive, conduisit le petit ami sous un taillis que la lune éclairait à peu de distance; elle se coucha gaîment sur la mousse, Trufaldin se coucha près d'elle, et comme il n'était pas brave, et que le lieu n'avait rien de rassurant, il ne pensa pas à

dormir, et parla très-haut à Batilde, pour faire peur à de plus poltrons, si par hasard il pouvait s'en trouver là. « Pourquoi nous arrêter
» ici? — Pour attendre le jour. — Alors que
» ferons-nous, ma chère petite? — Nous irons
» à la première hutte. — Et alors que ferons-
» nous, cher amour? — Nons demanderons
» notre route, mon cher cœur. — Et si on a
» couru après nous?.... — C'est le pis-aller. —
» Si on nous trouve?.... — C'est le pis-aller. — Si
» on nous arrête?... — C'est le pis-aller. — C'est
» le pis-aller, c'est le pis-aller; et notre évê-
» que? — S'il a été assez maladroit pour faire
» courir après nous, je parlerai, moi. Le haut
» clergé s'empressera d'étouffer mes plaintes,
» et tout s'arrangera pour l'honneur du corps.
» D'ailleurs, mon ami, quand on craint tout,
» on n'entreprend rien. Laisse-moi dormir, je
» suis fatiguée, et décidée à ne plus te ré-
» pondre. »

Vous voyez que la petite avait d'heureuses dispositions. Elle s'endormit tranquillement, et Trufaldin se mit à chanter les litanies des Saints, d'une voix si forte, qu'un lièvre et quelques coqs de bruyères, qui reposaient aux environs, en furent effrayés et commencèrent un carillon qui fit taire le chanteur. Le lièvre, aussi troublé que Trufaldin, vint lui passer sur le ventre;

les coqs, en cherchant à éviter les branches, volaient au niveau du sol, et l'un d'eux lui rasa le nez du bout de son aile. Trufaldin ne doute plus que le bois ne soit enchanté ; il se lève vivement, il oublie Batilde, et fuit sans savoir où il va.

Les premiers rayons du soleil dorent l'horizon, et il court encore. Il s'arrête, il regarde derrière lui : il ne voit qu'une nature riante ; il se rassure, il retourne sur ses pas, et il se met à la recherche de Bathilde, qu'il est désespéré d'avoir perdue, pour deux raisons : la première c'est qu'il l'aimait de tout son cœur ; la seconde, qui avait bien aussi son importance, c'est qu'elle portait le petit trésor.

Il appelait, et les angles des rochers répondaient seuls à sa voix ; il montait sur les arbres les plus élevés ; il regardait et ne voyait rien, il courait au hasard ; changeait de route, sans motif ; s'arrêtait, trépignait, s'arrachait les cheveux, pleurait..... Une bonne vieille, qui filait au fuseau, et qui arrachait alternativement, une poignée de poils à cinq ou six chèvres qu'elle faisait paître, moyen économique de filer, la bonne vieille sortit de dessous un couvert de coudriers, attirée par les plaintes du jeune Trufaldin. Elle fit trois ou quatre révérences, en voyant sa calotte et son aube,

blanche comme la neige; elle s'agenouilla en approchant le ministre subalterne des autels, et lui demanda respectueusement si elle pouvait lui être utile.

Trufaldin était sans finesse; mais Batilde ne disait pas un mot, qui ne s'imprimât dans son esprit. Il jugea que si elle ne le prenait pas pour un sot, elle gagnerait, ainsi qu'ils en étaient convenus, la première cabane; à moins toutefois que le diable, qui l'avait houspillé, n'eût fait pis à la petite amie. Il pria la vieille de le conduire à son humble domicile, et comme il était indifférent à la pastourelle de faire paître ses chèvres à droite ou à gauche, elle marche devant, en répondant pieusement à un *Miserere* que chantait Trufaldin, pour intéresser le Ciel à ses amours illicites.

Cependant Batilde, qui ne craignait ni les revenans, ni les lièvres, s'était profondément endormie au chant du petit ami. La fraîcheur du matin l'avait réveillée. Étonnée de se trouver seule, elle avait appelé, ainsi que Trufaldin, et aussi inutilement. Elle eut la plus grande envie de monter, comme lui, sur un chêne, qui semblait défier les siècles; mais l'écorce, dure et inégale, lui déchirait les mains, dont une femme fait tant de cas, et pour cause, quand elle les a jolies; ses cuisses ron-

delettes, mais courtes, n'embrassaient pas l'arbre à moitié ; et puis elle éprouvait certaine pression, dont la continuité pouvait priver l'Espagne d'un petit Trufaldin. Elle renonça à l'entreprise en soupirant ; mais revenant bientôt à son caractère, elle sortit du bois en chantant la petite chanson.

Un père dominicain cheminait, sur sa mule, et s'était détourné, en entendant les cris de Batilde. Chargé d'amulettes et d'*Agnus Dei*, il ne craignait pas les voleurs, et ne risquait, au plus, que de partager, avec eux, un civet de lapin qui pendait, dans une boîte de fer-blanc, au bât de sa mule. Il fut assez étonné de trouver, en ce lieu solitaire, un jeune clerc beau comme l'amour, et dont les vêtemens religieux étaient d'une élégance peu commune. Il interrogea le pauvre petit, qui avait une présence d'esprit admirable, et qui aussitôt composa un roman.

Il était parti de Sarragosse, avec un diacre que le révérendissime envoyait en mission à Épila ; c'était une des villes par lesquelles il fallait passer pour gagner la vieille Castille. La nuit les avait surpris ; ils avaient gagné le taillis, avaient soupé sur l'herbe fine, et se disposaient à s'endormir, après s'être recommandés à la Providence, lorsqu'une louve vint se jeter

sur la mule qui les portait tous deux, pendant que trois louveteaux s'acharnaient après le diacre. Tout cela fut déchiré à belles dents : « Et » moi, ajouta Batilde, moi dont les faibles » mains ne pouvaient défendre l'oint du Sei» gneur, par la vertu de saint Jacques de Com» postelle et de mes jambes, je me suis trouvée » à une grande distance de cette horrible scène, » et j'appelais à mon secours les fidèles qu'il » plairait à Dieu d'y envoyer, quand vous m'a» vez entendue.

—Par saint Dominique, reprit le religieux, » si je n'étais attendu à Épila, pour y prêcher » après-demain, contre le roi d'Aragon, qui » veut être le maître chez lui, je me ferais un » vrai plaisir de vous reconduire à Sarragosse. » —Non pas, s'il vous plaît, révérend père, » je serais au désespoir de vous retarder : prê» cher contre un roi !.... — Et confesser. — La » confession et la prédication ! Ce prince est » détrôné.—Sans doute : j'allume le fanatisme, » la guerre civile, j'aiguise les poignards. — C'est » charmant, c'est charmant, révérend père : » eh ! qu'a-t-il donc fait ce roi d'Aragon ? — Ce » qu'il a fait, mon fils, ce qu'il a fait ! Il pré» tend tenir ses états de Dieu seul, et ne veut pas » être tributaire du pape. Il se joue au clergé ! » têteubleu ! Quand nous étions à Rome, obscurs,

» pauvres, simplement tolérés par les em-
» pereurs, nous étions humbles, soumis; main-
» tenant que nous avons, dans nos richesses,
» des moyens de séduction, que nous trou-
» vons, dans la crédulité, un glaive à deux
» tranchans, avec lequel le vulgaire frappe à
» notre gré, il faut que tout ploie devant nous,
» et tout ploiera jusqu'à ce que les hommes
» voient clair, ce qui n'est pas l'affaire d'un
» jour, d'un an, d'un siècle. Mon fils, vous
» êtes sans doute appelé à l'ordre de prêtrise.
» Vous êtes jeune, et vous verrez bien des
» choses dont mes yeux ne seront pas témoins.
» Si vous voyez du relâchement dans la ferveur
» et dans la foi, servez-vous de vos avantages
» extérieurs pour approcher les grands; de votre
» esprit pour les aveugler; excitez une persécu-
» tion; elle enfantera le fanatisme, et consolidera
» votre empire: J'ai peut-être tort de vous ré-
» véler les secrets de l'église; mais vous n'êtes
» point un homme ordinaire; d'ailleurs, vous
» m'intéressez, et je vous le prouve en vous
» offrant la croupe de ma mule, pour vous
» conduire à Épila, puisque vous n'êtes pas
» pressé de retourner à Sarragosse.»

Une pareille proposition n'était pas à rejeter dans la position où se trouvait Batilde: Si Trufaldin n'est pas un sot, se disait-elle, en

appuyant son pied mignon sur celui du révérend, pour enfourcher la mule, si Trufaldin n'est pas un sot, il se rendra comme il pourra à Épila, où il sait que nous devons passer, et le premier arrivé attendra l'autre. A la vérité, il n'a pas un grain d'argent; mais avec une aube, et une calotte rouge on ne manque de rien. Les paysans lui offriront leurs poules, leurs lapins, leur vin, et le fripon aurait leurs femmes et leurs filles, qui se dévoueraient pieusement, si mon petit homme pouvait m'être infidèle.

Pendant ce monologue, la mule trottillait, et Batilde, qui n'avait pas de principes d'équitation, se collait au dos du révérend. Celui-ci remarqua d'abord un ventre rondelet, que n'ont pas ordinairement les jeunes garçons; deux boules, blanches comme l'albâtre, dures comme elle, appuyaient sur ses omoplates, et fixèrent son attention. Il fit aussi son monologue. Par saint Dominique, se disait-il, il y a du micmac dans le fait de ce petit clerc. Dieu sait si j'ai jamais cherché des aventures; mais puisque celle-ci se présente tout naturellement, je serais bien dupe.... et puis rien n'arrive ici-bas que par ordre de la Providence. La Providence a voulu que cette jolie petite fille prît un habit de clerc; la Providence a voulu que

le fripon de diacre, qui sans doute abusait de son innocence, fût mangé par les loups; la Providence a voulu que je me trouvasse, à point nommé, pour tirer la petite de ce bois malencontreux; la Providence veut que j'aie des désirs; la Providence veut donc que je les satisfasse : obéissons à la Providence.

Le révérend passa sa jambe droite par-dessus le col de sa mule, et le voilà assis sur son bât. Il regarde, il fixe Batilde, il détaille les jolis traits de son visage, et, sous prétexte de remettre en ordre les plis du devant de son aube, il s'assure de la vérité de ses conjectures. Il pousse sa mule à travers le taillis; il s'enfonce dans un fourré : « Mais, mon révérend, dit Batilde, » je ne crois pas que ce soit là le chemin » d'Épila? — Non, mon cher petit; mais vous » avez passé une mauvaise nuit; vous avez » besoin de vous remettre, et j'ai un civet » admirable, plus deux petits gâteaux, et une » excellente bouteille de vin d'Estramadure. » Batilde avait, en effet, besoin de restaurans, et elle sauta gaîment de sa croupe à terre. Le révérend exhiba ses provisions, avec une sorte de galanterie, et ce premier besoin satisfait, il entra en matière : « Ah ça, friponne, conte-» moi ton histoire. — A qui croyez-vous parler, » révérend? — A une petite espiègle, qui n'est

» pas novice du tout, et avec qui je ne per-
» drai pas le temps dans un vain cérémonial. »
Et en effet, il se mit à jouer des mains d'une terrible manière. Batilde faisait, sans effort, une superbe défense. Le moine n'avait rien de séduisant, et elle tenait à son Trufaldin. Le frocard se démenait comme un diable au fond d'un bénitier, et n'avançait pas. On ne viole pas aisément une fille décidée à se défendre, et qui porte un haut-de-chausses sous sa jaquette et son aube. Le dominicain écumait, Batilde lui mordait les doigts et lui égratignait le visage; le dominicain et elle avaient également besoin de reprendre haleine, et les hostilités cessèrent un moment.

Batilde, plus jeune, plus agile, et qui, d'ailleurs, n'avait employé que ses dents et ses ongles, était la moins fatiguée. Le moine essuyait, avec un morceau de serge blanche, la sueur qui filtrait, à travers sa barbe, le long d'un double menton, et il jurait très-énergiquement qu'après s'être refait un peu, il allait mettre en pièces aube, jaquette, et haut-de-chausses. Batilde, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, commença, sur la continence, un discours pathétique, dont le but était d'endormir la vigilance du frocard, et elle portait, à la ronde, un œil observateur, disposé à saisir la moindre circonstance.

La mule, étrangère à ces débats, paissait en liberté la tendre feuillée, et s'était éloignée de quelques pas. Batilde s'interrompt au milieu d'une superbe période, elle se lève, et le moine aussi; elle court, il la suit; elle gagne du terrain, il enrage; elle saute sur la mule, il blasphème; elle presse la monture, elle sort du fourré, et le moine la regarde aller, les bras pendans, la bouche ouverte, et n'ayant plus la force de renier Dieu.

Trufaldin suivait la vieille, et continuait de chanter. Il aperçoit, de loin, un objet..... Il s'arrête, se tait et regarde. « Ah! mon Dieu, » c'est un paladin armé de toutes pièces, dit- » il à la bonne femme. — Eh! non, eh! » non, c'est un homme d'église. — Monté sur » un palefroi bardé de fer. — Monté sur une » bonne mule. — Vous ne voyez pas sa cotte » de mailles blanche? — C'est une aube. — » Son casque teint de sang? — C'est une ca- » lotte rouge. — Son bouclier pendu à l'arçon » de sa selle? — C'est une boîte de fer-blanc. » — Vous croyez? — Si je le crois! mais, » saint homme de Dieu, la peur vous a » brouillé la vue. » Trufaldin regarde de nouveau, il croit distinguer des traits, des formes... Il se remet, il se rassure, il court, il vole, il tient une jambe de Batilde, il y colle sa

bouche, il la presse contre son cœur. « Ce » n'est pas le moment, dit la petite. Saute » lestement derrière moi : nous n'avons pas » de temps à perdre. » Et voilà Trufaldin en croupe, s'abandonnant à la conduite de Batilde, et dévorant ce que le bon père dominicain avait bien voulu laisser dans la boîte de fer-blanc.

Après avoir emporté l'argent d'un évêque, et volé la mule d'un dominicain, il n'y avait plus de quartier à attendre des gens d'église. Il fallait devancer sa révérence à Epila; il fallait surtout un guide, et la Providence, qui avait sauvé Batilde des griffes du dominicain, permit que la vieille eût un petit-fils, de dix-huit à vingt ans, qui connaissait parfaitement les sentiers. On jucha la vieille derrière Trufaldin, pour faire plus de diligence, et la Providence permit que la mule ne ralentît pas sa marche, parce que le bâton noueux de la vieille lui frappait vigoureusement les côtes et le gras des fesses, ce qui n'était pas absolument juste; mais comme il est prouvé que Dieu a tout fait pour le service de l'homme, et qu'il a voulu que l'homme abusât de tout, on ne pensa seulement pas à plaindre le pauvre animal.

On arrive à la hutte, et le jeune pâtre ne

sut pas plutôt ce qu'on attendait de lui, qu'il passe, en faisant le signe de la croix, son pourpoint des dimanches; il coiffe sa capeline, ornée de plumes de coq, et le voilà en route. Il trotte, il court, pour seconder l'impatience des voyageurs, et ne pas céder à la prestesse d'une mule. En vain Trufaldin lui propose de descendre, de courir à son tour, et de le faire monter pour prendre un peu de repos; le pâtre répond, la main à la capeline, qu'il ne sera pas dit qu'un paysan d'Aliva sera à cheval, pendant qu'un très-digne clerc ira à pied, et il recommence à courir.

On arrête deux fois dans la journée, pour faire boire et manger la mule, et le coureur. Les villages, auxquels on accorde la préférence de l'hospitalité, l'exercent dans toute sa latitude, et attendent, en échange, les grâces du Ciel, qui viennent ou ne viennent pas. On entra, sur le soir, à Épila, et comme toute peine vaut salaire, Batilde donna sa bénédiction au jeune guide, qui s'en retourna, au pas, enchanté de sa journée.

Nos jeunes gens, plus enchantés encore, soupèrent et se couchèrent gaîment, sans craindre la crosse bénite de leur évêque. Ils se levèrent, de grand matin, et se joignirent à un muletier, qui conduisait des voyageurs à

Aranda. Il n'était pas probable que le dominicain vînt prêcher contre le roi d'Aragon, avec un visage sillonné par les ongles de Batilde; mais on aime à respirer en paix, et pour cela, il faut s'éloigner du péril.

Les voyageurs que conduisait le muletier, étaient trois marchands très-âgés, très-intéressés, très-occupés de leurs affaires, et qui ne firent aucune observation sur les formes arrondies de Batilde, ni sur l'amitié, un peu trop prononcée, qui paraissait unir les deux petits clercs. Il n'en fut pas ainsi du muletier, égrillard exercé, qui ne tarda pas à démêler la partie intéressante de la vérité, et qui se garda bien de hasarder, pendant la journée, le moindre mot, le moindre geste, qui annonçassent des projets; mais la nuit!.... Nuit désastreuse, nuit terrible, que je voudrais passer sous silence, si la véracité d'un historien s'arrangeait de ces restrictions.

Nos petits amans soupaient à table d'hôte, l'un à côté de l'autre; une jambe de Batilde était passée entre celles de Trufaldin, en attendant mieux : le doux sourire de la sécurité était sur leurs lèvres; l'impatience de l'amour se réveillait au fond de leurs cœurs. Étrangers aux objets de commerce, que traitaient leurs compagnons de voyage, ils oubliaient et le

danger que la petite avait couru la veille, et le jeûne, et la fatigue; ils jouissaient du bonheur présent, et de celui dont ils se faisaient, pour l'avenir, une si délicieuse idée. O vicissitudes des choses humaines, qui peut vous prévoir et vous éviter !

Dans le cabaret où ils soupaient, servait une grosse tetonnière d'Andalousie, rousse et puante, sale et d'un tempérament fougueux. Elle avait prodigué long-temps ses faveurs au muletier, qui avait justifié ses bontés par des exploits, qui auraient honoré une princesse; mais, comme on se lasse de tout, et même du bonheur, la servante andalouse avait formé d'autres engagemens, à la grande satisfaction du muletier, qui commençait à s'en lasser. Mais aussi comme l'amour, chez les honnêtes gens, est toujours remplacé par une amitié solide, le muletier et la servante se rendaient mutuellement de bons offices de tous les genres.

L'Andalouse avait fait les lits des petits clercs dans une chambre à l'extrémité de la maison, et, pendant qu'ils soupaient, le muletier avait fait sauter le seul verrou, à l'aide duquel ils pussent se fermer en dedans, et il avait mis, dans sa poche, une double clef de la serrure. Nos deux pauvres enfans avaient fermé les

deux tours, et déposé la clef qu'on leur avait donnée, sur une escabelle vermoulue. Batilde avait déposé ses habits de clerc, et n'offrait plus qu'une fille charmante, aux yeux émerveillés de son amant; l'empressé Trufaldin se hâtait de suivre un si doux exemple; Batilde est dans un des lits, Trufaldin croit le partager; et pourquoi en douterait-il?.... Il entend mettre une clef dans la serrure; il s'étonne, il attend......... La porte s'ouvre, le muletier paraît.

C'était un grand drôle, de vingt-cinq à trente ans, au sourcil noir et épais, au teint brun, aux cheveux crépus, aux épaules larges, et au jarret tendu. « Or çà, dit-il en prenant » un air menaçant, vous êtes de petits liber- » tins, qui avez fui de chez vos parens, qui » ne voulaient pas vous marier; vous avez » pris de saints habits, que vous profanez, et » je ne peux me dispenser, en arrivant à » Aranda, de vous mettre entre les mains de » l'inquisition. » Batilde, très-pénétrante, vit d'abord où cet exorde la conduirait, et le muletier n'était pas un homme dont on pût se défaire avec les ongles et les dents. Trufaldin ne voyait pas si loin, et, toujours poltron, il crut désarmer le terrible muletier en lui racontant naïvement et avec vérité les cir-

constances essentielles de leur histoire. « C'est
» bien pis que ce que je soupçonnais, s'écria
» le rusé coquin. Enlever la concubine d'un
» saint évêque, et lui escroquer de l'argent;
» voler la mule d'un dominicain qui lui avait
» honnêtement offert sa croupe! Brûlés, brûlés
» vifs, et sans miséricorde! — Ah! seigneur
» muletier, n'y aurait-il pas quelque moyen
» de vous engager au silence? — Je n'en con-
» nais qu'un. » Ici Batilde s'enveloppe, se
roule dans la couverture. « Et quel est ce
» moyen, seigneur muletier? J'embrasse vos
» genoux. — Et que m'importe tes prières? —
» Ah! ce n'est pas cela! Voulez-vous que nous
» partagions l'argent du révérendissime? vou-
» lez-vous le tout? voulez-vous la mule du
» dominicain? — C'est bien de tout cela qu'il
» s'agit. — Hé, que voulez-vous donc? — C'est
» moi qu'il veut, dit Batilde en pleurant. —
» Ou brûlés au premier *auto-da-fé*. — Et j'y
» consentirais! reprend Trufaldin. — Ou brûlés,
» vous dis-je. — Je ne te laisserai pas brûler,
» mon cher petit; l'effort est cruel, mais il
» s'agit de ta vie. » Et la couverture se dé-
roulait, et le muletier avait refermé la porte,
et Trufaldin, qui perdait de vue les bûchers
de l'inquisition, à mesure que son rival deve-
nait plus entreprenant, Trufaldin, dont le sang

s'échauffa un moment, Trufaldin saisit d'un bras ferme le muletier, qui, d'un coup de poing sur l'oreille, l'envoya rouler sous l'autre lit, où il se tint coi jusqu'au jour.

Batilde se prête, avec répugnance d'abord, et par pur attachement pour Trufaldin, aux emportemens du muletier. Mais quand elle eut reconnu, admiré ses qualités secrètes; quand cet athlète terrible, infatigable, l'eut en vain réduite à demander quartier, elle compara ses deux amans, et se promit bien de remarquer, à l'avenir, les hommes aux épaules larges, et aux sourcils épais. Rien ne forme la jeunesse comme l'expérience.

Le muletier, rassasié de plaisir, se leva enfin, prit Trufaldin par une jambe, le tira de dessous le lit, l'enleva comme une plume, et le jeta à côté de Batilde. « Ah çà, leur dit-» il, je suis honnête homme à ma manière, » et je veux vous donner des avis dont je vois » que vous avez besoin. Le premier, c'est que » la petite quitte ses habits d'homme, qui ne » sont bons qu'à donner des soupçons, et toi, » que tu prennes un habit de cavalier, puis-» que tu veux l'accompagner. Tu auras une » épée au côté : tu n'oseras pas t'en servir; » mais cela en impose toujours. Je vais courir » le village pendant que mes mules déjeune-

» ront. J'ai un ami, à qui j'emprunterai ce
» qu'il aura de mieux. Vous me rendrez cela
» à Aranda, où je dirai que vous êtes deux
» enfans que je conduis chez une vieille tante
» à Burgos, et que leur mère m'a confiés à
» Épila. Pour que nos trois marchands ne se
» doutent de rien, je leur dirai que vous m'a-
» vez quitté ce matin, et vous nous suivrez,
» à deux cents pas, sur votre mule, et dans
» votre nouveau costume, qui vous rendra
» méconnaissables à ces yeux à lunettes. Si
» quelqu'un vous attaque, je suis à vous, et,
» pour tout cela, je me contente des nuits
» que nous avons encore à passer, dans trois
» ou quatre mauvais gîtes. Voilà de la pro-
» bité, voilà de la raison. Au reste, il faut
» que cela soit, car je le veux ainsi. » Ba-
tilde s'était trop bien trouvée de la première épreuve, pour en refuser une seconde; la joue enflée de Trufaldin ne lui donnait pas envie d'oser dire non. Tous deux gardèrent le silence, et le muletier en conclut que le traité était accepté, selon le vieux proverbe : *Qui ne dit mot consent.*

Fidèle à l'exécution de ses promesses, il rapporte des vêtemens assez propres, et qui n'allaient pas trop mal. Il enjoint aux jeunes gens de se vêtir à la hâte, de le laisser partir

avec ses trois marchands, et de suivre sur leur mule, à la distance convenue. Il était bien sûr que l'envie de lui échapper ne les porterait pas à rétrograder vers Épila, où ils pouvaient rencontrer le dominicain. Batilde, d'ailleurs, s'était comportée de manière à ce qu'il dût à peu près compter sur elle, et il s'était aperçu qu'elle menait Trufaldin par le nez.

Les voilà donc en route, Batilde, jolie comme un ange, sous ses nouveaux habits, très-résignée aux événemens, mais n'osant pas en rire par égard pour Trufaldin, et Trufaldin, triste, pensif, la regardant la larme à l'œil, et la trouvant plus séduisante, depuis qu'il avait un coadjuteur.

La petite crut lui devoir quelque consolation, et les fatigues de la nuit n'empêchaient pas qu'elle ne pût faire une libation à l'amour : le Ciel, qui a voulu gâter les femmes, a permis que certaine source soit intarissable chez elles. Elle tire une des rênes de la mule, et la dirige vers un ombrage épais. Bien que Trufaldin fût un peu nigaud, et qu'il ne pénétrât pas l'intention de la belle, il lui vint pourtant à l'esprit qu'il devait profiter des journées, puisque le droit de la force lui enlevait les nuits. Il saute lestement à terre, présente la main à sa belle, et s'assied avec

elle sur le gazon....... O malheureux, ô incroyable voyage ! à peine Trufaldin s'est-il érigé en sacrificateur, à peine des doigts de rose ont-ils entr'ouvert l'entrée du sanctuaire, qu'une vigoureuse taloche tombe d'à-plomb sur la joue que le muletier a épargnée. Trufaldin jette un cri, se relève, et reste ébahi, son haut-de-chausses sur ses talons, et la main sur sa joue, devant un chevalier beau comme Batilde, vigoureux comme le muletier, et qui était descendu du ciel à l'aspect du couple amoureux. « Ote-toi de là, ma-
» raud, dit-il à Trufaldin. Il te convient bien
» de t'amuser dans mes forêts; ôte-toi de là,
» te dis-je, ou je te perfore de ma lance. —
» Mais c'est ma femme, monseigneur. — Ah !
» c'est ta femme, petit coquin. Hé! m'as-tu
» payé les droits de jambage, de cuissage,
» de marquette et de prélibation? Ces droits
» charmans s'acquittent sous la feuillée, comme
» dans un palais; éloigne-toi, il y va de ta
» vie. »

Trufaldin avait renoué ses aiguillettes, pendant cette harangue désespérante. Il avait une rouillarde au côté, mais il n'avait ni le courage, ni l'adresse de s'en servir. Il remonta sur la mule, pour se soustraire aux déportemens du chevalier, s'il lui prenait envie de

le maltraiter, autrement que par des paroles, et il le regardait faire en soupirant. Pour Batilde, elle avait été si violemment frappée des prétentions insolentes du nouvel assaillant, qu'elle n'avait pas eu la force de changer de position, ni même de faire un mouvement. Malheureux Trufaldin! il faut que tu sois témoin de tes infortunes, et que tu n'y puisses mettre un terme!

Le pauvre diable attendait, les yeux levés au ciel, pour ne rien voir des choses terrestres; il espérait au moins que lorsque Batilde aurait acquitté le droit, il lui serait permis de rentrer dans les siens. Vaine espérance! le chevalier ne se lassait pas dans ses prétentions, et Batilde, toujours plus étonnée, disait à mots entrecoupés : « Ah! Trufaldin, » reçois encore ce sacrifice, c'est à toi seul que » je l'offre; mais, en vérité, tu n'es ni un » muletier, ni un prélibateur. »

Le muletier cependant s'était impatienté de ne pas voir arriver sa belle. Il crut que les jeunes gens cherchaient à lui échapper à travers les bois. Il se sentait encore très en fonds, et il avait la meilleure envie de les faire valoir. Il prétendit avoir perdu une valise, pria ses marchands de l'attendre un quart d'heure, et poussa vigoureusement sa mule, en rétro-

gradant et en regardant de tous côtés. Il n'a pas fait un quart de lieue, qu'il aperçoit, à la lisière du bois, Trufaldin sur sa monture, les yeux toujours en l'air, et les bras croisés sur sa poitrine. Il pousse à lui : « Eh! que fais-tu » là, imbécile? — Hélas! je ne fais rien. — » Que fait Batilde? — Elle ne fait rien non » plus, elle laisse faire. — Et où est-elle? — » Sous ces arbres, à vingt pas. — Donne-moi » ton épée. — Oh! de grand cœur. Échinez-» moi cet homme-là; et puisqu'il faut être » cocu, j'aime mieux l'être de la façon d'un » seul que de deux. »

Le muletier saute à terre, et court en jurant, en espadonnant de l'épée qu'il ne sait pas manier, mais dont le coup sera terrible, s'il porte juste. Le bruit de sa course et de ses jurons avertit le chevalier, qui se relève aussi sot que Trufaldin, mais sans le moindre mouvement de frayeur. Sa lance n'est qu'à quelques pas; mais un homme ne marche pas facilement dans l'état où il était. Il avait l'épée au côté, il la tira, et regretta sa dague, restée à l'arçon de sa selle; mais il s'aperçut que le muletier n'en avait pas, qu'ainsi la partie était égale : il se disposa bravement au combat, et pria seulement Batilde de lui rattacher quelques aiguillettes pendant qu'il parerait quelques coups.

Batilde était assez satisfaite de lui pour lui rendre ce petit service; il était d'ailleurs trop beau, pour que ses vœux secrets ne fussent pas en sa faveur; mais le muletier lui lança un coup d'œil si furieux, qu'elle jugea bien qu'il la rendrait responsable de l'aventure, s'il était victorieux, et le sort des armes est si incertain! Elle jugea qu'il était plus sage de s'enfuir, et, pour aller plus vite, elle détacha le cheval du paladin, et sauta dessus. En passant près de la monture du muletier, elle coupa les sangles avec la dague du cher prélibateur, pour ralentir au moins les poursuites; c'était une fille qui pensait à tout. Enfin elle rejoignit Trufaldin : « Au galop, marche! lui cria-t-» elle. » Et Trufaldin de galoper à ses côtés. « Je t'ai trompé, mon ami, lui disait-elle; je » t'ai trompé dix à douze fois, bien involon-» tairement; mais à quelque chose malheur » est bon. Nous avons gagné à cela une belle » mule, des habits laïques assez passables, et » un superbe cheval, sans compter ce qu'il y » a dans la valise du chevalier. » Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le cocuage rapporte quelque chose.

Ce raisonnement ne paraissait pas péremptoire à Trufaldin; mais que diable faire? Il n'y avait pas de remède au passé; il fallait se

prémunir contre les événemens futurs, et, tout en galopant, il priait, il suppliait Batilde de tâcher de ne le plus faire cocu. Batilde le promettait, de la meilleure foi du monde, et se promettait de tenir parole, bien que convaincue, par son second essai, que Trufaldin était un homme fort ordinaire; mais que peuvent les résolutions d'une jolie fille contre la méchanceté des hommes! Toujours galopant, la fringante Batilde et son triste compagnon avaient dépassé les trois marchands, dont les mules, chargées de ballots, n'étaient pas propres à courir après des fuyards. Ces marchands, d'ailleurs, avaient autre chose à penser que des amourettes, et ne les avaient pas seulement remarqués. Nos jeunes gens allaient, au hasard de s'égarer, suivre le premier sentier qui se présentait, lorsqu'ils aperçurent un homme qui trottillait sur sa monture; ils le joignirent bientôt, et lui demandèrent le chemin d'Aranda. Trufaldin voulait passer, après sa réponse; mais son extérieur le rassura. C'était un bon papa, de soixante ans, qui cheminait, son rosaire d'une main, et l'autre appuyée sur des sacoches, bien attachées sur le devant de son bât, et dont la vieillesse et les yeux calmes n'annonçaient aucune mésaventure. Trufaldin, tourmenté de la crainte d'avoir à

ses trousses le muletier, ou le paladin, hasarda de lui faire quelques questions. Il lui demanda, entr'autres choses, si, pour aller à Burgos, il était nécessaire de passer par Aranda. Le vieillard répondit que la route la plus courte et la plus sûre était par Moncayo; que c'était celle qu'il allait prendre à une demi-lieue de là, que, s'ils voulaient, ils feraient route ensemble.

Jamais proposition ne vint plus à propos, et ne fut acceptée avec plus de plaisir. Insensiblement, la confiance s'établit, et la conversation s'engagea. La vieillesse est curieuse, et la jeunesse inconsidérée. Nos amans apprirent que le bon Perez était un riche marchand de bœufs, qui en avait été vendre cent cinquante à la foire d'Épila; qu'il en rapportait le prix dans ses sacoches; que ses valets revenaient à pied, à petites journées; qu'il disait son rosaire en route, pour que Notre-Dame du Mont-Carmel le garantît des voleurs, et qu'il allait à Burgos joindre le magot qu'il rapportait, à d'autres fonds déjà considérables, avec lesquels il se proposait de finir tranquillement ses jours. En échange de sa courte histoire, Trufaldin, qui avait besoin de se décharger le cœur, lui conta longuement ce que vous avez lu, malgré les signes de Batilde, qui jugeait cette confidence au moins inutile.

« Mes chers enfans, leur dit le vieillard,
» vous n'avez éprouvé tant de disgrâces que
» parce que vous n'avez pas fait consacrer vos
» nœuds par un saint prêtre aussitôt que vous
» l'avez pu ; mais enfin, à tout péché misé-
» ricorde. Promettez au bon Dieu de vous
» marier en arrivant à Burgos, et sûrement il
» vous garantira d'ici là de tout accident ; mais,
» comme il est dit dans l'Écriture, que je n'ai
» pas lue, parce que je ne sais pas lire, *aidez-*
» *vous, et je vous aiderai*, il est à propos
» que le long de la route, vous passiez pour le
» frère et la sœur, à cause de votre jeunesse,
» qui donnerait des soupçons, et pour rendre
» le tout plus vraisemblable, je dirai que la
» signora est ma femme. C'est un mensonge ;
» mais le Ciel me le pardonnera en faveur du
» motif. — Ah çà, dit Trufaldin, vous ne
» me donnerez pas de taloches sur les mâ-
» choires? — J'en suis incapable, mon petit
» ami. — Vous ne coucherez pas avec Batilde?
» — Non ! ni vous non plus, jusqu'à ce que
» vous en ayez reçu la permission de notre
» mère la sainte Église. »

Ce nouveau traité, qui arrangeait parfaitement Trufaldin, et qui ne déplaisait pas à Batilde, qui sentait bien qu'une épouse n'est pas plus responsable des accidens qu'une maîtresse,

ce nouveau traité fut solennellement accepté, et l'observation en fut jurée. Il paraissait tout simple au bon jeune homme, qu'on respectât une femme en pouvoir de mari, et d'un mari aussi riche que vénérable par son âge. Les galans avaient bien la ressource de la séduction; mais Batilde avait promis de ne pas se laisser séduire.

On avait quitté la route d'Aranda ; on marchait dans celle de Moncayo; on était gai, on riait, on chantait un psaume, on accolait la gourde, que le bon Perez portait toujours avec lui, lorsqu'on aperçut, sur une hauteur, un gros de cavaliers. A cet aspect, Perez descendit de sa mule, la donna à conduire en main à Trufaldin; monta le cheval de Batilde, la mit derrière lui, l'enveloppa dans son manteau, et baisa, en se recommandant au Ciel, un morceau de la culotte de saint Pancrace, qu'il portait dévotement sur lui. Il craignait les voleurs, Trufaldin le cocuage : nous allons voir ce qui en était.

Les deux troupes s'approchent. Trufaldin se met provisoirement à trembler, et la richesse des habits rassure le bonhomme Perez : « Ne » craignez rien, dit-il aux jeunes gens, c'est le » comte de Ciria. Celui-ci n'en veut qu'aux » vierges, et il s'en faut bien que vous le soyez,

» signora. » Et il leur conta, en quatre mots, l'histoire du comte.

Ce seigneur, gros, court, mal bâti, laid, velu et fort comme un ours, avait, je ne sais par quel hasard, fait à la comtesse sa femme une fille, qui passait, à seize ans, pour la merveille du canton. Le comte de Moncayo l'avait demandée en mariage; mais il avait eu le malheur de solliciter et d'obtenir, dans une cérémonie de cour, le pas sur le comte de Ciria : un tel affront ne se pardonne jamais, et la proposition de Moncayo fut rejetée d'une manière offensante. Outré du procédé de Ciria, Moncayo vint attaquer ses donjons, les enleva d'assaut, et viola la belle Léonore. Ciria jugea qu'une fille de qualité, qui a été violée, ne mérite plus de vivre, et il passa paternellement son épée à travers du corps de la sienne. Le lendemain il fut assiéger le château du comte, le prit, et le tua de sa main. On croirait que tout finit là : pas du tout. Ciria jura de faire de fréquentes courses dans le comté de Moncayo; de violer toutes les vierges qu'il rencontrerait, et de les éventrer ensuite, en expiation du crime de leur seigneur, qui ne les regardait pas du tout. Quand Ciria en avait violé et tué une trentaine, il retournait dans ses terres, réparait ses forces, et recommençait. Les gens de Moncayo se plai-

gnaient au roi d'Aragon, et ce roi, qui avait bien de la peine à se soutenir contre celui de Castille, et qui avait intérêt à ménager ses grands vassaux, n'écoutait pas les paysans. Ceux-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour soustraire leurs filles à la fureur de cet enragé, que de les déviriginer eux-mêmes, avant qu'elles pussent tenter personne. Cet usage s'étendit aux pays voisins; Il s'est conservé, à peu de chose près, et c'est ce qui fait que partout les pucelles sont si rares.

O combien, en écoutant cette admirable histoire, Trufaldin s'applaudit que Batilde ne fût pas neuve ! Il s'applaudit presque d'être cocu, et improvisa, sur l'air du *Pange lingua*, dix ou douze vers latins sur les dangers de la sagesse. Ces vers sont perdus, depuis que les petites filles n'ont plus besoin de les dire pour savoir prendre leur parti.

Cependant nos voyageurs et la cavalerie du comte sont en présence. Le comte courait depuis quatre jours ; il n'avait rencontré que des femmes, ou l'équivalent, et il avait de l'humeur : « Quel est, dit-il, d'une voix terrible à » Perez, ce paquet que tu portes derrière toi ? » — Monseigneur, c'est ma femme. — Lève-» moi ce manteau....... Comment, cette jolie » personne est la femme d'un vieux rêtre » comme toi ! — Hélas ! monseigneur, on fait » des folies à tout âge. — Prends garde de me

» mentir, car je te pourfends des épaules à la
» ceinture. — C'est ma femme, monseigneur,
» c'est ma femme, à qui même j'ai eu le
» bonheur de faire un petit enfant. — Je ne
» m'aperçois pas de cela. — C'est qu'elle n'est
» pas très-avancée, et puis, monseigneur,
» l'étoffe de sa cotte est grossière... — Tais-toi;
» tes détails m'ennuient. Tu m'assures qu'elle
» est ta femme, il faut me le prouver : use à
» l'instant de tes droits de mari. »

Perez alléguait un vœu de continence, fait à saint François pour en obtenir un heureux voyage, et le comte avait tiré son épée, qui tournoyait déjà sur la tête du vieillard. Il descend de cheval, et représente humblement au comte qu'à son âge on n'épouse pas sa femme à commandement : « Épouse, te dis-je, et si » tu ajoutes un mot, tu es mort. » Dans un semblable embarras, quelle ressource restait-il au bonhomme Perez? Faire semblant d'obéir, s'il ne pouvait davantage.

Il donne la main à Batilde, qui se laisse conduire, et qui dit en passant, à l'oreille de Trufaldin : « Ne te fais pas de peine, mon » petit; cette fois, ce ne sera que pour rire. »

A soixante ans, on n'est pas homme tous les jours; mais on l'est encore quelquefois. Les attraits de Batilde, que Perez fourrageait par

obéissance, commencèrent une espèce de résurrection; la chaleur d'un corps céleste auquel il accolait ses ruines, le ranima tout-à-fait. Il demanda pardon à Dieu, et se tira assez gaillardement d'affaire. Batilde fut très-étonnée d'être épousée tout-à-fait; Trufaldin ne concevait rien à cette force de courage, et le comte, outré de ne faire que de vaines recherches, s'avisa de chercher une querelle d'allemand au bonhomme. Il prétendit que Perez ne s'était marié avec une jouvencelle, qui était à peine nubile, que pour la sauver de ses mains. La contestation s'échauffait d'un côté; l'embarras de Perez, qui ne mentait pas avec facilité, augmentait de minute en minute : la scène allait devenir tragique. Trufaldin, toujours prudent, prend le galop avec sa mule et celle du marchand de bœufs; Batilde remonte à cheval, pour courir après Trufaldin, et laisse Perez s'arranger comme il pourra avec l'excellence.

« Allons, disait-elle, mon cher petit, ce » qui est fait est fait. Quand tu pleureras, » quand tu te désespéreras, qu'y gagneras-tu? » Il faut savoir prendre le temps comme il » vient. Je vois dans tout ceci deux motifs de » consolation. Fort heureusement j'étais grosse; » tous les seigneurs ou goujats, que nous ren- » contrerons, ne sauraient empêcher que tu

» ne sois véritablement le père de ton enfant, et
» nous tenons les sacoches du marchand, que
» nous pouvons emporter sans scrupule, puis-
» qu'enfin il a eu du plaisir pour son argent. »

Ils apercevaient les clochers de Moncayo; ils pouvaient y arriver sans guide, et ils avaient lieu de se flatter que la police s'y faisait plus exactement que dans les bois, ce qui n'était que trop vrai.

Le factionnaire, qui gardait la porte de la ville, trouva extraordinaire que deux jeunes enfans voyageassent seuls, avec deux mules, et un cheval, dont la beauté et l'embonpoint ne s'accordaient pas avec des habits de villageois. Les sacoches, dont il fit résonner le contenu, et l'énorme valise du chevalier lui donnèrent des soupçons : il fit entrer Trufaldin et Batilde au corps-de-garde. L'officier les interrogea séparément, et ils se coupèrent; il les envoya chez le corrégidor, qui, en voyant une si jolie fille, eut envie de la trouver innocente, et fit sortir tout le monde. Interrogés de nouveau, sur ce qu'il y avait dans la valise et les sacoches, les jeunes gens ne surent que répondre. Atteints et convaincus au moins d'escroquerie, Trufaldin se mit à pleurer, et Batilde, qui ne perdait jamais la tête, fit les yeux doux au magistrat.

Il était difficile à celui-ci de faire fouetter et

marquer le jeune homme, sans que la jeune fille subît la même punition ; il lui paraissait cruel de laisser macérer un aussi beau corps, et, pour s'assurer à quel point il méritait ses égards, le seigneur corrégidor en fit une inspection exacte, qui se termina comme l'aventure du muletier, du chevalier et du bonhomme Perez : « Si du moins je ne le voyais pas ! » disait Trufaldin au désespoir. Et il lui fut impossible de rien ajouter ; la crainte des verroux, des cachots, du fouet et de la marque lui glaçait la langue.

Le seigneur corrégidor, enchanté des appas, de la courtoisie, de la résignation de Batilde, notifia qu'il faisait grâce à l'amant en faveur de la maîtresse ; qu'il gardait celle-ci, et que l'autre pouvait se retirer où il voudrait avec ses mules, son cheval, sa valise et ses sacoches ; mais que, de peur de quelque nouvel accident, il ferait bien de sortir de suite, et à petit bruit, de Moncayo : « Allons, mon cher petit, lui » dit tendrement Batilde, soumets-toi à la né» cessité. Si le chevalier, le muletier, ou le » bonhomme Perez te trouvent ici et t'accu» sent, le seigneur corrégidor, malgré ses bon» tés pour toi, ne pourrait te sauver ; tu m'en» traînerais dans ta chute, et tu m'aimes trop » pour vouloir que je sois fouettée et marquée. » Va, mon cher ami, vends tes mules et ton

» cheval au premier maquignon; fais-toi promp-
» tement conduire à Burgos, et sois sûr que je
» ne t'oublierai jamais. »

Trufaldin n'avait rien de mieux à faire que de suivre ce conseil, et cependant le démon de la concupiscence le retenait près de Batilde. Le corrégidor le poussa hors de son cabinet; il sortit de la maison, la tête basse, vendit ses trois bêtes, à peu près pour rien, selon l'usage des jeunes gens, et se mit en route pour la capitale de la Castille-Vieille.

Batilde resta avec son corrégidor, qui l'aima à la fureur pendant quinze jours; qui la passa ensuite à un inquisiteur; qui la repassa au gouverneur de la ville; qui la céda à un président du conseil d'Aragon; des bras duquel elle tomba dans ceux d'un gros cantayor, puis d'un médecin, d'un usurier dévot, d'un notaire, d'un vieux licencié, d'un petit marchand, d'un vieux sergent, de tous les laquais de Moncayo, et enfin du public, où nous la laisserons, si vous le voulez bien.

Trufaldin se consola bientôt de la perte d'une fille qui l'avait si facilement abandonné, et que tout le monde caressait, hors lui. Une somme, très-forte pour ce temps-là, et pour un jeune homme, qui n'avait jamais eu rien en propre; la dissipation à laquelle il se livra à

Burgos, lui firent totalement oublier l'objet de ses premières amours. Il goûta, avec avidité, tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer, au douzième siècle, avec de l'argent, les femmes exceptées, qu'il n'aimait pas essentiellement, et auxquelles peut-être il n'eût jamais pensé, sans les avances, très-prononcées, de la signora Batilde.

Tous sentez bien qu'un homme de seize à dix-sept ans, qui veut jouir de tout, qui ne connaît la valeur de rien, et dont s'emparent les escrocs de tous les genres, et de tous les sexes, voit bientôt la fin de sa fortune. Celui-ci, simple et bonace, était plus facile à attraper qu'un autre, et on lui joua des tours très-plaisans, dont je vous fais grâce, parce que l'ingénieux auteur de Gil-Blas ne nous a rien laissé à désirer à cet égard.

Il restait quelques ressources encore à Trufaldin, lorsqu'il eut le bon esprit de se jeter dans la réforme. Il acheta une guitare, meuble utile en Espagne, de temps immémorial; il apprit à en jouer sans maître, et se proposa de tirer parti de ce talent, quand les circonstances l'exigeraient, ce qui ne tarda pas à arriver.

Il balança s'il ne se raccrocherait pas à notre mère la sainte Église; mais les petits démêlés qu'il avait eus avec plusieurs membres du clergé, lui firent redouter la férule un peu

dure de ces messieurs. Il jugea plus convenable de garder son indépendance et son épée, et il sortit, en faisant l'énumération des moyens multipliés, qu'il avait de gagner sa vie. La lecture, l'écriture, le latin, le plain-chant, une belle voix et sa guitare, ressources prodigieuses pour le temps, le rassurèrent sur son avenir.

Il commença par montrer la guitare à la jeune femme d'un très-vieil officier, qui le chassa, parce qu'il avait interposé ses bons offices pour le faire cocu, la centième, ou la millième fois.

Il entra dans un couvent de nonnes, pour copier des missels et enseigner le plain-chant. Il était fort bien là; mais il eut le malheur de trouver l'abbesse dans une posture équivoque, avec le directeur, et l'abbesse le chassa, de peur qu'il ne fût indiscret.

Un célèbre médecin qui ne savait pas le latin, le prit pour lui enseigner cette langue, et le chassa, parce qu'il n'était qu'un beau garçon sans complaisance.

Une vieille dévote s'en accommoda pour se faire expliquer les saints pères, et le chassa, parce que ses mains décharnées n'opéraient aucun effet sur lui.

Un vieux seigneur le mit auprès de ses enfans, pour leur apprendre à lire et à écrire, et le chassa, parce qu'il eut la bêtise de remar-

quer, en présence d'une courtisane, qui le ruinait, qu'il avait des poils gris dans sa moustache.

La courtisane le prit, et le chassa bientôt, parce qu'elle s'aperçut, ainsi que Batilde, qu'il ne valait pas un muletier.

Un gros négociant, qui voulait sacrifier sa fille, très-jolie et très-éveillée, à un grand benêt de fils, et qui la destinait au cloître, le mit près d'elle, pour lui apprendre le plain-chant, et le chassa encore, parce que la petite égrillarde l'avait conduit derrière un paravent, pour savoir un peu ce qu'était le monde, qu'elle allait quitter tout-à-fait.

Fatigué d'être toujours chassé, il se mit à composer des sermons pour les prédicateurs qui n'avaient que de l'organe, et il gagna très-gros, parce que le nombre de ces prédicateurs était très-grand, et que les dévotes qu'ils dirigeaient payaient très-bien. Cette ressource lui manqua, parce qu'il eut le malheur de donner le même sermon à deux orateurs de la même ville, qui le débitèrent le même jour, dans deux églises, à heures différentes, et qui se firent moquer d'eux, par les coureurs de prônes, aussi communs en Espagne que les coureurs de spectacles à Paris.

Il ouvrit une école qui fut toujours déserte, parce qu'on ne soupçonnait pas alors les avantages de la science, qu'on commence à ne plus connaître aujourd'hui.

Enfin, il vendit, le jour, sa voix aux chœurs de différentes églises, et sa guitare, la nuit, aux donneurs de sérénades. Il vieillit, en faisant ce triste métier, et l'aurait fait toute sa vie, si le comte d'Aran ne se fût servi de lui, lorsqu'il n'était que l'amant de sa femme, à Burgos. En réglant la sérénade, Trufaldin fit parade de son érudition. Il ne parut alors qu'un original au comte; mais quand il fut père, il crut qu'un original pouvait donner d'excellentes leçons, et comme les maîtres étaient rares, il s'attacha celui-ci, au moyen d'un traitement honnête, et tira de lui le parti le plus avantageux. Trufaldin était revenu de toutes les erreurs de sa jeunesse, et, à sa niaiserie, sa poltronnerie et son pédantisme près, c'était un homme comme un autre.

Revenons au comte de Cerdagne. Fêté longtemps, et las de l'être, il prit enfin congé du comte d'Aran et de sa famille, et, poussé par le désir si naturel de revoir sa fille, il prit, avec sa suite, la route de Barcelone. Le premier objet qui se présenta à lui, en sortant du château d'Aran, fut cette même Rotrulde, qui avait été si faible sans le prévoir, sans le vouloir, et que madame d'Aran n'avait pas manqué de congédier, ainsi qu'elle se l'était promis, parce qu'une femme sage ne se contente pas du témoignage de sa conscience : il faut qu'elle

joigne la pruderie à la sagesse, et qu'elle ne pardonne rien aux autres.

Depuis que la gentille Rotrulde était sans condition, et par conséquent sans ressource, elle attendait, dans un hameau voisin, le jour du départ de Cerdagne, que les apprêts, nécessités par une suite nombreuse, ne pouvaient lui laisser ignorer. Elle se para le mieux qu'il lui fut possible, se mit sur son passage, et lui peignit son triste état, dans une harangue qui passa pour un *impromptu*, mais qui était préparée à loisir. Cerdagne était peu constant dans ses goûts, et ne pensait plus à Rotrulde; mais il était galant, aimable, généreux : une femme qui perdait tout pour lui, et par lui, devait l'intéresser. D'ailleurs, elle était jolie, et pouvait être l'objet d'une seconde, et même d'une troisième fantaisie, quand il ne trouverait pas mieux. Il l'envoya au château de Cerdagne, sous la garde d'un écuyer et de quelques valets, et comme une femme, qu'il avait honorée de ses bontés, devait y être sur un certain pied, il envoya à l'acariâtre Théodora l'ordre de la commettre à l'entretien des tapisseries, des crépines, des estrades et des lits, et à la garde et distribution des vins fins.

Rotrulde partit, bien persuadée que ses charmes la mèneraient plus loin que l'entretien du lit

du maître, et Cerdagne continua sa route pour Barcelone, où il arriva heureusement, parce qu'il avait trop de forces pour que les bandits osassent l'attaquer, et il étonna toute la ville à son entrée, par un luxe délicat et recherché, qu'il avait emprunté de la cour de Constantinople, et dont on n'avait pas encore l'idée dans le reste de l'Europe.

Il se présenta au couvent qui renfermait Séraphine, plutôt comme un souverain qui vient répandre des grâces, que comme un père qui redemande sa fille. Enchanté de la beauté, des grâces modestes, du jugement de la jeune personne, il combla les religieuses de présens; il fit renouveler tous les ornemens de l'église; doubla le nombre des vases sacrés; donna un missel en vélin, écrit et décoré de vignettes, par la main du premier artiste de l'empire grec; il fit célébrer une grand'messe chantée par toutes les basses-contre de Barcelone, et, au lieu de s'y occuper de Dieu, il lorgnait les dames, qu'avait attirées la pompe de cette cérémonie. En échange de tant de belles choses, l'abbesse fit suspendre l'écusson de ses armes en dedans, et en dehors de l'église du couvent, et de ses dépendances : c'était la magnificence du temps.

Son retour de Barcelone à Cerdagne ressembla plutôt à une marche triomphale qu'à un

voyage. Ses gens étaient couverts de fer et d'or ; ses chevaux , les plus beaux de l'Andalousie , semblaient partager la fierté de ses écuyers ; on allait à très-petites journées, pour ne pas fatiguer Séraphine , l'objet de tous les soins, de toutes les prévenances , et de tous les respects. On arrêtait aux heures des repas ; des tentes magnifiques étaient tendues ; des bannières de cent couleurs , et d'une recherche , inconnue jusqu'alors , étaient plantées devant le pavillon , sous lequel se retirait Séraphine ; son père seul y entrait , y mangeait avec elle ; c'était à qui les servirait , à qui préviendrait leurs goûts. Le site était-il romantique , paraissait-il fixer l'attention de la jeune personne , était-il abondant en gibier ? on y passait des heures , des jours. Remarquait-on la satiété dans les yeux de Séraphine ? les tentes étaient ployées à l'instant , les palefrois caparaçonnés , et les instrumens de guerre donnaient le signal du départ.

C'est ainsi qu'on arriva au château d'Aran. Cerdagne , fier de sa fille , avait voulu la présenter à son ami , qui ne l'avait pas vue depuis deux ans. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel que d'Aran , dans un moment d'effusion , proposa à Cerdagne d'arrêter l'union des deux familles , et de resserrer , de la manière la plus agréable , les nœuds d'une antique amitié. Cer-

dagne accepta, avec joie, une proposition, dont l'effet remplirait tous ses vœux. Les domaines de d'Aran étaient immenses; il jouissait de la plus haute considération; sa noblesse remontait à l'établissement même de cette distinction, et son fils joignait, disait-on, à la plus aimable figure, un esprit vif, enjoué, et une amabilité peu commune. Les deux pères fixèrent à trois ans l'exécution de leurs projets, et convinrent de les cacher à leurs enfans, qui ne répondraient peut-être aux vues de leurs parens que par des contradictions, et qui ne pouvaient manquer de s'aimer, quand le hasard paraîtrait seul les réunir. Cerdagne conduisit dans son château sa Séraphine, qui fixa, près de lui, les jouissances douces, et ce calme du cœur si préférables aux plaisirs tumultueux des passions. De temps en temps, il s'égarait encore avec Rotrulde, dans ses longues galeries, dans ses bosquets solitaires; mais ce n'était qu'un reste d'habitude qu'on ne surmonte pas facilement. Il mettait, d'ailleurs, dans sa conduite, cette décence que commandait la présence de sa fille, et qui n'accommodait pas trop Rotrulde. Elle ambitionnait le titre avoué alors de concubine; mais Cerdagne notifia sa volonté, et il fallut qu'elle ployât de toutes les manières.

Don Mendoce d'Aran continuait ses exer-

cices à Sarragosse, et on n'y parlait que de lui. Personne ne rompait une lance avec autant de grâce; n'attaquait l'épée à la main avec autant de vigueur; ne parait avec autant d'adresse le coup d'estoc et de taille. Personne n'ajustait une flèche avec autant de justesse, et ne lançait aussi sûrement la javeline dans un combat de taureaux. Entrait-il dans une assemblée, il fixait tous les regards. Dansait-il une sarabande, accompagnait-il sa guitare de sa voix, il attirait tous les cœurs. Cerdagne ne pouvait choisir un gendre qui lui rappelât plus sûrement les agrémens de sa brillante jeunesse, et dont le caractère eût plus de rapport avec le sien.

Cependant le charmant Mendoce entrait dans l'âge des passions. Persuadé de ce qu'il valait, et des facilités qu'il rencontrerait de toutes parts, il était difficile qu'il ne s'égarât point : il lui eût fallu, à cette époque dangereuse, un guide sage et prudent, et malheureusement il n'avait près de lui que des valets destinés à obéir, et un écuyer qui aimait trop le plaisir lui-même, pour contrarier ses goûts. Mendoce se livra bientôt à tous les travers. Il commença par donner des fêtes aux dames, et finit par les déshonorer. Il se battit avec des époux et des frères qu'il tuait ou estropiait ; ce qui donnait encore plus d'éclat aux fredaines de leurs sœurs

ou de leurs femmes. Il jouait aux dés, jeu respectable par son antiquité, et qui remonte au moins à Jésus-Christ, car l'Évangile nous apprend que les soldats de Caïphe ou de Pilate jouèrent, aux dés, la tunique sans couture du Sauveur. Or, comme on ne donne pas de fêtes, et qu'on ne joue pas aux dés sans dépenser beaucoup, Mendoce, dont la pension était forte, mais bornée, fut bientôt réduit aux expédiens. Ses grâces lui avait donné des facilités auprès des dames; son nom lui valut des avances de la part des usuriers. Il empruntait d'une main pour répandre de l'autre, et il eût fini par dépenser au-delà du capital de son père, si les premiers prêteurs, alarmés de ses prodigalités, et tremblans pour leurs créances, n'eussent député un des leurs au château d'Aran, pour instruire le papa-comte de la conduite de son cher fils.

D'Aran était plein d'honneur, et dans ces temps, à demi-barbares, l'honneur consistait autant à payer ses dettes, qu'à se battre courageusement. Il fut effrayé de l'énormité des sommes qu'avait dépensées son fils. Il ne se décida pas moins à payer; mais il voulut, comme de raison, mettre un terme à cette inconduite. Il rappela Mendoce, par une lettre foudroyante, qui chassait l'écuyer qui avait

favorisé ses désordres, et, pour s'assurer que les dettes seraient exactement payées, il remit ses fonds à Trufaldin, le fit partir pour Sarragosse, lui ordonna de satisfaire les créanciers, et de ramener son fils.

Trufaldin ne pouvait pas prendre un grand ascendant sur l'esprit d'un jeune homme, qui avait contracté l'habitude de l'indépendance; mais les infirmités du comte ne lui permettaient pas d'entreprendre le voyage de Sarragosse, et Trufaldin était celui de ses gens en qui il avait le plus de confiance. D'ailleurs, il avait élevé la première enfance de Mendoce; il avait été, à la fois, son maître et le compagnon de ses jeux. Mendoce pouvait négliger ses avis; mais il ne pouvait le confondre avec un domestique ordinaire, que probablement il n'écouterait pas du tout. Trufaldin partit donc, accompagné de manière à ne pas craindre les voleurs.

Le bonhomme aimait beaucoup Mendoce, qu'il regardait comme son ouvrage; mais il sentit que c'était, ou jamais, le cas de réveiller son éloquence, assoupie dans un long repos. Les bonnes gens ont leur petite vanité, comme les autres. Fier de porter les ordres et l'argent du papa; flatté de la commission de chapitrer le fils, il jugea qu'il convenait de l'aborder,

avec une harangue, d'un style relevé, où la sévérité fût tempérée par l'indulgence. Il employa, à écrire ce discours, le temps que son escorte passait à manger et à dormir; il le lisait, le relisait en marchant, pour trouver des inflexions de voix, propres à donner plus de force, de grâce ou de noblesse à ses phrases, et les paysans, devant qui il passait, se mettaient à genoux, persuadés que Trufaldin était un prédicateur ambulant. Un licencié, maître d'école à Venasque, le supplia de lui donner au moins son brouillon, pour servir de catéchisme, en attendant que son évêque fût assez savant pour en faire un. Vous allez juger si le discours de Trufaldin méritait cet honneur. Vous y trouverez des choses qui vous paraîtront au-dessus de sa portée; mais daignez vous rappeler que, depuis trente ans, il était compilateur, et je vous ai dit qu'il avait de la mémoire. Figurez-vous le bonhomme, monté sur sa mule, les jambes pendantes, criant, gesticulant, suant, et perdant, de temps en temps, la parole, parce qu'il n'avait pas fait une étude de l'art de respirer à propos.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère, toutes les folies qui peuvent désoler un papa, faire mourir une maman, et vous n'annoncez encore ni le repentir, ni même du penchant à la repentance. Il faut donc éclairer votre esprit, purifier votre cœur par la vertu de la parole, et vous ramener aux vrais principes dont vous vous êtes écarté. Établissons ces principes, discutons-les, l'un après l'autre, et soyons court et clair si nous pouvons.

L'art d'être aussi heureux que notre nature en est susceptible, se réduit à quatre choses :

1° Discerner prudemment ce que notre intérêt et celui de la société nous ordonnent, ou nous défendent;

2° Être assez courageux pour lui obéir, quelques obstacles qu'on ait à surmonter;

3° Préférer l'honnête à l'utile;

4° Mettre un frein à ses désirs.

Divisons donc notre sujet, ainsi que le bon sens l'indique, et traitons en quatre points de la *prudence*, de la *force*, de la *justice* et de la *tempérance*, quatre vertus, que vous n'avez pas pratiquées du tout, quoiqu'elles vaillent bien les vertus théologales, qui sont, ainsi que vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, la foi, l'espérance et la charité, vertus qui ont pu faire des saints, et qui n'ont formé que de petits hommes.

PREMIER POINT.

La *prudence* est l'art de choisir. On est prudent, lorsque, de plusieurs objets, on sait discerner celui qui mérite la préférence. La prudence a deux emplois; elle éclaire l'intelligence, et règle la volonté. Elle tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation. Fort de cet appui, il ne donne aux objets, qu'on lui propose, que le degré d'adhésion, proportionné à leur degré de certitude. Il croit fermement ceux qui sont évidens; il range ceux qui ne le sont pas, dans la classe des probabilités; mais si le merveilleux s'y joint, il devient moins crédule; il commence à douter; il se défie des charmes de l'illusion.

Les lois de la prudence sont un peu moins sévères à l'égard de certaines actions. Le cœur

n'attend pas, pour se résoudre, une évidence complète, mais il lui faut, du moins, des motifs probables pour se déterminer raisonnablement. Désirer des choses vraisemblablement contraires au bonheur, serait une imprudence préjudiciable; en désirer qui fussent contraires aux bonnes mœurs, en serait une criminelle; et ce qui est criminel ne peut manquer de devenir funeste.

C'est ainsi, mon cher frère, que je définis la prudence et ses effets. Vous ne connaissez pas l'une, et vous n'avez pu éprouver les autres.

La prudence vous eût rendu *circonspect*, et vous eût appris à vous défendre des sentimens dangereux, ou nuisibles, d'autant plus difficiles à combattre, qu'ils tiennent de plus près à notre nature. Vous eussiez d'abord résisté à l'*orgueil*, qui naît de l'idée trop avantageuse que nous nous faisons de nous-mêmes. Il ne faut donc, pour surmonter le penchant à l'orgueil, que s'apprécier soi-même, avec justesse et précision, ce qui, je l'avoue, est assez difficile, quand on tient soi-même la balance.

La prudence eût réglé *vos appétits corporels*, qu'il faut satisfaire, loin de les combattre, parce que nous les tenons de la nature, mais auxquels il faut donner des bornes. S'il est de la prudence de s'abstenir de ce que nous dé-

fend la droite raison, il est raisonnable aussi de satisfaire, avec modération, les besoins de tous nos organes, sans exception; mais tout ce qu'on donne au corps, au-delà du besoin, est un excès qui le détruit. Les plaisirs même les plus doux, les plus vifs, deviennent, par leur continuité, un vrai supplice, auquel se joint le regret de se les être procurés.

L'*avarice* n'est pas votre défaut; vous n'êtes pas dans l'âge de l'*ambition;* mais la prudence vous garantira plus tard de deux vices, qui, corrigés par une sage modération, redeviennent des affections innocentes. L'or ou l'argent étant une conséquence d'une convention générale, est devenu le signe représentatif de tous les objets de besoin, ou de plaisir. Il n'est pas plus criminel de désirer de l'or, que les choses même qu'il nous procure. L'homme de bien n'accumule jamais, il sait jouir; mais il s'applaudit en ajoutant, par son industrie, quelque chose de plus au bien-être d'une épouse douce et sensible, à celui d'enfans dociles et reconnaissans.

Il y a deux sortes d'*ambition*. La première inspire à l'homme, qu'elle tourmente, l'envie de parvenir à un rang élevé; ne lui permet de voir, dans ce désir, que la passion des grands cœurs, et lève tous les scrupules qui pourraient

l'arrêter dans sa carrière. Tous les moyens lui conviennent, s'ils peuvent le conduire au but. La cause du crime même lui paraît si belle, qu'il est persuadé qu'elle en doit être l'excuse. Sa conscience parle-t-elle ? Il sait lui imposer silence. Quiconque se laisse ébranler par l'horreur du crime, ou n'était pas né ambitieux, ou ne l'est qu'à demi : ce n'est pas sur lui que tomberont les grâces et les dignités.

L'homme de bien, qui sent ce qu'il vaut, peut avoir la louable ambition d'être utile à l'état; mais il est rare que l'état s'occupe de sa fortune. Il a les qualités nécessaires pour bien servir son gouvernement, mais il n'a pas la souplesse, qui rampe sous les gens en place, et c'est là le talent essentiel, sans lequel on reste en chemin.

C'est cette première sorte d'ambition qui fait les conquérans inhumains, violateurs du droit des nations, et de la sainteté des traités, fléaux des étrangers, et tyrans de leurs sujets.

C'est elle qui fait de lâches magistrats, vendus aux passions des grands; trop faibles pour leur donner des avis salutaires, assez injustes pour prononcer, sans discernement, des arrêts dictés par le despotisme, oppresseurs des peuples, dont ils devraient être le refuge.

Chose étonnante, mais vraie, on n'a point une ambition démesurée sans y joindre une extrême bassesse. Avide de grandeurs, sans savoir ce qui est véritablement grand, l'ambitieux rampe pour s'élever, à la manière des serpens, qui ne s'élancent qu'en foulant la terre de leur ventre.

La seconde espèce d'ambition, moins criminelle sans doute, est puérile et ridicule. Elle ne s'élève pas jusqu'à la brigue des rangs, et des distinctions; elle se borne à en affecter les manières, et à les copier comme elle peut.

Le vulgaire est si persuadé qu'il est de la dignité d'un grand d'être vain et arrogant, que lorsqu'un homme, sorti du néant, cherche à faire oublier son origine, il croit ne pouvoir mieux faire que de s'annoncer dans le monde par des fatuités. Il parvient à se donner un regard méprisant, un abord glacé, un ton tranchant, un sourire dédaigneux. Il veut avoir à sa table des troubadours, et des moines; il les met aux prises, il les raille, il les déconcerte, il ricane. Ce dernier genre d'ambition, mon cher frère, est au-dessous de vous, et que le grand saint Dominique vous préserve du premier.

La *circonspection dans les paroles* est encore fille de la prudence. Savoir maîtriser sa

langue est une chose rare, mais nécessaire et par conséquent bonne. On est déjà avancé dans cet art, lorsqu'on a commencé par régler ses pensées, ses désirs et ses sentimens, car la langue n'est que l'interprète de tout cela ; mais tout n'est pas fait encore. Il est telles pensées, tels désirs, tels sentimens, qui sont innocens, tant qu'on les renferme en soi, et qui sont indécens et blâmables si on les publie.

Vous pouvez, sans que votre conscience en souffre, apprendre les dérèglemens d'une femme dont on croit la conduite pure ; vous êtes coupable si vous les divulguez.

Vous avez désiré savoir le secret de votre ami, et votre curiosité ne blesse pas votre honneur : il le serait si vous le révéliez.

La circonspection dans les paroles prévient la *médisance*, qu'il est nécessaire de bien définir.

Donner atteinte à la réputation de quelqu'un, en découvrant ses fautes ou ses vices secrets, est une action indifférente en elle-même. Elle est permise, quelquefois même nécessaire, s'il en résulte un bien pour la personne qu'on accuse, ou pour celles qu'on veut garantir. Sans doute on a raison d'informer un père de l'inconduite de son fils ; un abbé, des dérèglemens d'un moine vagabond ; le gouvernement, des projets téméraires d'un factieux ;

le public, des noirceurs que médite un hypocrite respecté. Mais un trait malin décoché sans motif, contre un absent, un libelle diffamatoire, sont des fautes graves qu'on a sévèrement condamnées dans tous les États policés.

La médisance, à l'aide de laquelle on provoque l'attention dans les petites coteries, est moins dangereuse sans doute ; mais elle annonce la nullité de celui qui désespère de se faire autrement écouter ; elle décèle la rivalité d'homme à homme, la jalousie de femme à femme, l'orgueil insupportable de prétendre humilier des gens, ou médiocres, ou faibles à la répartie. En ce cas, la médisance rentre dans la *raillerie piquante*, autre défaut que ne connaît pas l'homme circonspect dans ses paroles.

La raillerie blesse moins l'équité naturelle et le droit des gens, que la médisance, et la raison en est simple. Celui qu'elle attaque est présent, et à portée de se défendre ; mais si elle est moins criminelle que la médisance, elle est peut-être plus offensante : elle attaque l'amour-propre, elle flétrit, elle déconcerte. Elle ajoute au chagrin qu'on éprouve d'être accusé d'un défaut, d'un travers ou d'une faiblesse, le dépit humiliant de n'avoir pas repoussé le trait piquant par un trait plus vif encore.

Cependant la raillerie n'est pas toujours un

outrage, et si l'esprit et la prudence étaient toujours d'accord, la raillerie deviendrait aimable, car jamais un railleur n'est un sot. Mais loin que cette sorte d'esprit soit prudente et réservée, elle est ordinairement plus ou moins inconsidérée, en raison de sa promptitude et de sa fécondité. Sacrifier un bon mot, renoncer au plaisir de briller un moment, est souvent impossible, dût-on payer cet éclair de plaisir de la perte d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un patron.

Interdire absolument la raillerie, ce serait, mon cher frère, mettre trop à l'aise les vices et les ridicules. La raillerie modérée est le sel de la conversation; ce sel est âcre si on le prodigue. Raillez, si votre humeur vous y porte, mais raillez avec prudence.

Respectez ceux que l'âge et le caractère mettent au-dessus de vous. C'est une imprudence odieuse que de railler un vieillard, un supérieur, un père.

Ménagez ceux qui sont au-dessous de vous. Votre supériorité leur imprime un respect timide, qui vous les livre sans défense. C'est attaquer avec trop d'avantage, c'est battre un homme nu et sans armes, c'est terrasser un enfant.

C'est peut-être entre égaux que la raillerie

est permise. Elle peut devenir alors un jeu d'esprit innocent, dont les chances variant sans cesse, amusent agréablement, si les forces sont à peu près égales, car il y a de la lâcheté à railler quelqu'un qui n'a pas reçu de la nature le don de la répartie.

L'*indiscrétion dans les paroles* est plus dangereuse encore que la médisance et la raillerie, et l'homme prudent et circonspect ne la connaît pas. Révéler le secret de quelqu'un, c'est disposer d'un bien dont on n'était pas le maître, c'est spolier un dépôt, et ce crime doit être irrémissible, parce qu'il est irrémédiable. Dissipez les fonds qu'on vous a donnés en garde; vous pouvez les rendre un jour; mais ferez-vous rentrer dans l'ombre du mystère un secret que vous aurez divulgué?

Recommander la discrétion à son confident est inutile, s'il est prudent et circonspect; la recommander à un sot est aussi inutile. Quel fardeau qu'un secret pour un homme sans jugement! Croyez-moi, mon cher frère, gardez le vôtre vous-même; mais s'il vous importune et vous pèse, si vous le confiez à quelqu'un, ne soyez pas blessé que cet autre ne soit pas plus discret que vous.

Une rupture avec le dernier des hommes, avec le meilleur de vos amis, n'éteint pas

l'obligation du secret : on n'a pas payé sa dette, parce qu'on s'est brouillé avec son créancier, et quelle horrible perfidie que de tirer, de la confiance ou de l'amitié, des armes qui favorisent un ressentiment, souvent injuste et toujours vil ! Un insensé peut rompre les nœuds les plus doux de la vie ; rien ne le dispense de la droiture et de la bonne foi.

L'*homme licencieux*, mon cher frère, et qui a l'habitude de la licence, contracte celle de s'exprimer comme il pense, et ce défaut capital n'est devenu que trop commun. Ne croyez pas que je prétende exclure la galanterie de la conversation. Elle a ses expressions mystérieuses, qui embellissent jusqu'à l'idée du plaisir ; elles le couvrent d'une gaze légère, qui n'en dérobe pas les charmes, et qui en rend l'aspect supportable : cette langue est celle des hommes élevés ; elle est la seule qu'on puisse se permettre devant des femmes, et elle serait déplacée ou inutile devant des vierges : il n'est pas dans les convenances de leur parler de ce qu'elles doivent ignorer.

Ce langage, piquant ou dangereux, selon le moment, ce langage circonspect, qui n'admet ni une expression sale, ni même indécente, a des bornes que lui ont fixé la bonne compagnie. Ce n'est qu'elle qui sait le parler ; ce

n'est que d'elle qu'on peut l'apprendre. Essayons de donner une idée de cette bonne compagnie, si utile à connaître.

Écartons d'abord les gens grossiers, sans politesse, sans mœurs, sans délicatesse et sans goût; écartons encore les dévotes et les précieuses, les pédans et les fats, ce qui restera pourra former une société estimable. Ce sera une réunion de gens de bien, d'une humeur facile et liante, où la vertu, l'ordre et les bienséances seront toujours respectées. On y fera un fonds commun d'esprit, de gaîté, d'enjouement; la liberté y sera admise, la licence en sera exclue. On y trouvera quelquefois le plaisir, auquel commandera la sagesse.

Nous venons de traiter assez longuement, mon cher frère, de la circonspection dans les paroles. Peut-être avez-vous oublié ce que je vous ai dit, et ce serait un malheur pour vous, qui avez besoin de vous corriger. C'en serait un autre pour moi, qui me suis donné la peine d'écrire, ce qui pourtant ne m'empêcherait pas de terminer ce premier point sur la prudence, par quelques réflexions sur la *circonspection dans les actions.*

Il ne suffit pas que la vertu soit dans le cœur; il faut la rendre visible. Il faut qu'elle répande, sur toutes nos actions, un coloris si lumineux,

qu'elles ne soient point équivoques, car les hommes ne voient que notre extérieur, et c'est par nos actions qu'ils jugent de nos sentimens ; c'est sur le rapport de leurs sens qu'ils nous pèsent et nous apprécient. Vous devez donc, par intérêt et par devoir, ne donner lieu à aucune idée, qui nuise à votre réputation ; par intérêt, parce qu'ayant besoin sans cesse du secours de vos semblables, il vous importe de vous en faire estimer ; par devoir, parce qu'en effet tout être raisonnable doit contribuer à la perfection générale, par une conduite qui fasse naître l'amour du bien.

Or, l'*exemple* est le moyen le plus sûr de produire cet effet, et c'est souvent le seul qu'ait l'homme privé à sa disposition. Tous n'ont pas le talent, ou le loisir de faire des livres, des sermons ou des lois. Ce ne sont là, d'ailleurs, que des tableaux sans vie, qui remuent rarement le cœur.

L'exemple, au contraire, est un tableau vivant. Il peint la vertu en action ; il communique l'impression qui l'anime, à tous les cœurs qui en sont les témoins, et chacun peut donner des exemples de vertu, s'il veut sincèrement être vertueux. Chacun peut, dans le cercle qu'il occupe, éclairer, vivifier ce qui l'approche. Un homme, monté au faîte des grandeurs, répand

au loin ses influences salutaires, non parce qu'il est plus lumineux que l'homme de bien qui vit isolément; mais parce que le rayon part d'un lieu plus élevé.

La circonspection dans les actions consiste surtout à respecter l'*honnêteté publique* : c'est un devoir de rigueur que la société impose à tous ses membres.

Vous serez époux un jour, et, en cette qualité, vous aurez, sur votre épouse, des droits qu'elle ne vous contestera ponit; mais le temple où on vous les aura donnés, n'est pas le lieu où il vous est permis d'en jouir, et les témoins de votre engagement ne doivent pas l'être de vos caresses.

Respectez, recherchez la pudeur dans le sexe, et le sexe s'écartera rarement d'une vertu, qui répand, sur la volupté même, le charme le plus attrayant.

Ne confondez pas cependant la pudeur avec la chasteté. La pudeur n'est qu'une vertu de bienséance, uniquement fondée sur l'honnêteté publique, et qui peut quelquefois être moins rigoureuse. La chasteté ne souffre aucune atteinte, et c'est là le caractère de la véritable vertu. La sincérité, par exemple, en est une; elle est toujours indispensable.

L'obscurité, la solitude dispensent de la pu-

deur, et ne dispensent pas de la chasteté. Mettez, en général, au nombre des actions, sur lesquelles il convient d'étendre un voile épais, toutes celles que l'instinct naturel nous fait dérober au grand jour.

Voilà, mon cher frère, ce que j'avais à vous dire de la prudence. Passons maintenant au second point, où je traiterai de la force. Invoquez, pour moi, les lumières du Saint-Esprit, par un *Veni Creator*, ou, si vous avez plus de confiance dans madame sa belle-mère, dites un *Ave Maria*.

SECOND POINT.

Vous concevez bien, mon cher frère, que je n'entends pas traiter ici de la force du corps. Il n'y a pas plus de vertu à être aussi fort que Samson, qu'à être aussi grand que Goliath. La *force*, dont j'entends parler, est cette noblesse de sentimens, qui élève l'âme, et lui fait braver, quand il le faut, le danger, la douleur et l'adversité.

Or, quand faut-il se résoudre à souffrir? c'est lorsque le mal est inévitable, ou qu'il peut en résulter un bien réel. Supporter un mal, qu'on ne saurait empêcher, c'est *patience;* s'exposer,

volontairement, à souffrir dans l'espoir d'un bien, c'est *courage*.

On peut réduire à quatre classes les peines dont la vie est surchargée, et qu'on ne supporte que par la patience.

1° Les *maux naturels*, auxquels nous assujétit notre organisation physique.

2° Les maux, dont une conduite prudente et sage nous aurait garantis, et que j'appellerai *châtimens*.

3° Les maux, qui exercent la constance de l'homme de bien, et que j'appellerai *persécutions*.

4° Enfin les *contradictions*, que nous font sans cesse éprouver l'opposition de sentimens, de mœurs et de caractères de ceux avec qui nous vivons.

Les incommodités de l'enfance, les douleurs de l'enfantement, la perte de ceux qui nous sont chers, les infirmités et la mort, voilà, je crois, tous les maux naturels. Les autres sont ou chimériques, ou les fruits de l'imprudence, du désordre, de la mollesse ou de l'intempérance.

De tous les maux naturels, il n'en est que deux qui exigent quelque fermeté d'âme, la mort des personnes qui nous sont chères, et la nôtre. Il ne faut, pour combattre les autres, qu'une vertu commune; peut-être n'en faut-il pas du tout.

Les maux de l'enfance s'oublient promptement, et vouloir persuader la patience à un petit être, encore dépourvu de raison, serait la chose la plus absurde. D'ailleurs, qu'un enfant soit patient ou non, c'est, je crois, une chose fort indifférente pour l'homme fait.

Les douleurs de l'enfantement sont, dit-on, très-aiguës. Je me persuade qu'elles sont supportables, par l'exemple de tant de veuves, qui se remarient, et par celui des bêtes, qui les souffrent patiemment.

Je ne trouve pas non plus les vieillards fort à plaindre, parce que leurs sensations s'affaiblissent à mesure que leurs infirmités s'accroissent, et que le plaisir de vivre encore les dédommage des peines de la vie.

Mais perdre un ami, un fils, un père, une épouse chérie, sont des coups violens, qui attaquent, qui froissent, qui brisent le cœur, ce foyer de notre sensibilité. C'est contre ces coups qu'il faut rassembler toutes les forces de son âme. Les plaintes, l'impatience seraient une faiblesse, qui ne remédierait point à ce que vous souffrez déjà. Savoir souffrir, est un pas de plus vers la vertu ; se résigner, en est un vers la raison. Songez, d'ailleurs, que les regrets, quelque violens qu'ils soient, vont toujours en faiblissant.

Les maux de la seconde classe, et que j'appelle *châtimens*, sont peut-être aussi des maux naturels, parce que la nature a voulu qu'ils devinssent la peine du dérèglement des mœurs. Tels sont la perte des forces et de la santé, que produit l'intempérance; l'indigence, qui suit la prodigalité; l'ignominie, qui frappe une bassesse.

Tous les vices traînent, après eux, leur genre de punition. Le tyran qui se fait craindre, tremble à chaque instant pour lui-même; le père qui ne réprime pas le désordre de sa maison, est puni par l'inconduite de ses enfans; la coquetterie d'une mère passe dans le sang de sa fille, et sa honte future rejaillira sur elle; celui qui trompe les hommes, n'échappe point à sa conscience, et ses remords sont ses bourreaux.

Les amis de la vertu sont exposés aux *persécutions* : elles sont inévitables; ils doivent les attendre. Les richesses, les honneurs, les grands emplois, ne sont pas la dot de la vertu; c'est une vierge orpheline, abandonnée, méconnue, et sans dot.

Cependant les gens vicieux, dont le monde fourmille, n'osent pas ouvertement proscrire la vertu; ils ne la combattent que par l'abus des mots; ils la persécutent, en décorant les

vices de ses livrées. Ainsi ils nomment imbécillité, la droiture et la bonne foi; lâcheté, le pardon des injures; pédantisme, la sage circonspection; le mépris de l'or, folie; la générosité, faiblesse. L'ambition, au contraire, est une noble émulation; la ruse et la perfidie sont de l'industrie et de l'adresse; la duplicité est de la politique; la dissimulation, de la prudence; l'emportement, de la vivacité, et la férocité, bravoure. Leurs éloges sont des outrages; gardez-vous de les mériter : on ne les obtient qu'aux dépens de la probité.

Ils terniront votre gloire, par d'indignes calomnies. Applaudissez-vous qu'on ne puisse vous attaquer que par de fausses imputations. Ils vous traduisent devant les tribunaux; la passion guide vos accusateurs et vos juges, on vous condamne injustement. Vaudrait-il mieux que vous fussiez coupable, et votre peine s'adoucirait-elle par le remords?

La véritable force consiste à suivre la vertu, sans envisager le péril. Quel qu'il soit, si c'est un mal, il devient nécessaire, puisque vous ne pouvez l'éviter sans vous dégrader. Se lasser de souffrir pour la vertu, c'est approcher bien près du crime.

Ployez votre humeur aux *contradictions*. Autant la nature a répandu de variété sur les

visages, autant elle en a mis dans les goûts et les caractères. Il est aussi fou d'exiger que toutes les humeurs se conforment à la vôtre, qu'il le serait de prétendre que tous les hommes prissent vos traits.

On n'imagine pas combien est borné le nombre de ceux qui s'étudient eux-mêmes, et travaillent à devenir meilleurs. On se pardonne tout, on ne passe rien aux autres ; on voudrait réformer le genre humain, et on s'excepte de la réforme.

Quand tous les hommes aimeraient également la vertu, ils ne laisseraient pas de différer sur bien des points. Ils ne se copieraient pas dans les choses indifférentes, et en effet rien ne les y oblige. Supposons donc une société de gens de bien ; ils exerceront mutuellement leur patience. L'esprit fin et pénétrant supportera difficilement l'homme lourd et pesant ; la gaîté ne sympathisera pas avec la mélancolie, ni la vivacité avec la lenteur.

Vous êtes loin d'être parfait ; supportez donc les imperfections des autres, ou renoncez à leur indulgence. Fussiez-vous sans défauts, vous n'auriez pas le droit d'insulter à ceux qui en ont : ce serait simplement une raison de les plaindre davantage.

Vous avez vu, mon cher frère, la nécessité

de la patience ; passons maintenant à l'utilité du *courage*.

J'appelle *courage* cette vigueur de l'âme, qui fait exécuter des choses qui paraissent impossibles à des cœurs pusillanimes. Les obstacles sont en nous, ou nous sont étrangers : de là deux espèces de courage. L'un nous rend forts contre nous-mêmes, nous apprend à nous vaincre, et se nomme *grandeur d'âme ;* l'autre agit au dehors, renverse les obstacles, les barrières, et se nomme *héroïsme*.

La *grandeur d'âme* ne consiste pas à négliger ses propres intérêts ; mais à ne désirer que des biens solides et vrais. L'honnête homme a, pour la félicité, la même ardeur que le méchant ; mais il connaît mieux les routes qui y conduisent. Si, sans blesser la pureté de ses mœurs, et la paix de sa conscience, qu'il met au-dessus de tout, il peut se procurer une vie aisée et tranquille, il la préférera, sans doute, à une existence accompagnée de revers, de vexations, d'opprobres et de souffrances ; mais donnez-lui le choix d'une action vertueuse, qui ruine sa fortune, et d'une action lucrative qui ruine sa vertu, son choix est fait, il n'hésitera point : il a de la grandeur d'âme.

La conformité de goût, d'esprit et de caractère, eût établi une union inaltérable entre lui

et une femme qui a disposé de sa main. Il l'aime cependant, et s'il continue de la voir, il l'aimera davantage, et deviendra faible. Il n'a qu'un moyen de prévenir sa chute, moyen violent, pénible, c'est la fuite, et il s'y décide, parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Il est dépositaire d'une riche succession, qu'un oncle, dont il se croyait l'héritier, le charge, en mourant, de remettre à un fils, que la loi ne reconnaît point. S'il remet le dépôt, il est réduit à l'indigence; s'il le garde, on l'ignorera; mais il le saura, lui, et il fait son devoir, parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Attaché sur un bûcher, par des gens qui tuent des hommes, sous prétexte de religion, on va le détacher, s'il veut trahir ses sentimens, et mentir à sa conscience. Ce qu'on exige de lui est pis encore que le mal qu'il va souffrir s'il refuse; il meurt avec sa grandeur d'âme.

L'*héroïsme* tient de très-près à cette derrière vertu. On n'est pas héros avec un cœur bas et rampant; mais l'héroïsme diffère de la simple grandeur d'âme, en ce qu'il est accompagné de ces vertus d'éclat, qui excitent l'étonnement et l'admiration. Le héros, dans le sens déterminé par l'usage, est un homme *ferme* dans les difficultés, *intrépide* dans les périls, et *vaillant* dans les combats.

La fermeté et l'opiniâtreté ont quelques traits de ressemblance. L'opiniâtreté est un entêtement aveugle, et soutenu, pour un objet frivole ou injuste. Elle est le partage d'un esprit sot ou méchant, ou méchant et sot à la fois, qui croirait sa gloire blessée s'il cédait, lorsqu'on lui prouve qu'il s'égare.

La fermeté, au contraire, est la résolution constante d'un homme sensé, qui persiste dans un dessein juste et utile, en dépit des obstacles qu'il rencontre. L'honneur, la vertu, l'amour du bien public inspirent la fermeté.

L'*intrépidité* est une suite de la fermeté; mais elle en est indépendante. Éprouvée par les dangers et les privations, elle caractérise plus particulièrement le héros. Distinguons-la de la brutalité, qui peut produire les mêmes effets; mais qui ne part pas du même principe. Souvent l'intrépide et le furieux ne diffèrent que par la cause qui les anime. L'un sacrifie sa vie à des richesses idéales, à des honneurs chimériques, à des riens, qui méritent à peine d'être l'objet d'un désir; l'autre, au contraire, connaît le prix de son existence, les charmes du plaisir, et les douceurs du repos. Il y renoncera pour affronter la mort, si la justice et son devoir l'ordonnent; mais il n'y renoncera qu'à ce prix.

La *vaillance*, qui proprement caractérise le héros, s'assoupit dans la société. Elle s'éveille sur les théâtres sanglans, où le vulgaire a placé l'héroisme. Il faut la chercher dans les camps, sous des murailles, dans les combats. Voyons si ces triomphateurs, décorés du nom de héros, sont dignes des éloges qu'on leur prodigue.

La valeur est sans doute une vertu d'un grand prix, puisque c'est elle qui exige les plus grands sacrifices.

Un jeune officier, du sein de l'abondance, des ris, des jeux, entend le son de la trompette guerrière; il se lève, il part, il vole aux combats. Amour, plaisirs, vous n'étiez pour lui que des délassemens frivoles; vous amusiez ses loisirs, vous ne remplissiez pas son cœur. C'est depuis qu'il vous a quittés, qu'il vit dans son élément..... Mais est-ce lui que je vois? La poussière, la sueur, le sang, la faim, la soif, les fatigues ont dénaturé ses traits; je ne le reconnais qu'à la vigueur de son bras, au brillant de ses exploits. Tout plie, tout cède à ses coups; la mort a remis dans ses mains ses droits et son arme homicide. Les bataillons ennemis sont d'impuissantes barrières; il les moissonne, il les renverse, ainsi que de faibles épis.

J'en conviendrai; c'est un héros, si l'honneur, le devoir, la justice l'ont armé; mais c'est un monstre odieux, si ces flots de sang ne sont versés que pour assouvir son avarice ou son ambition.

Puisque l'homme est méchant, la guerre est nécessaire; mais c'est un mal qu'aucun résultat heureux ne saurait compenser. Fille de la férocité, la guerre n'enfante que forfaits, meurtres, cruautés. Elle déchire le cœur des mères, des épouses, des amantes; elle dépeuple les provinces; ravage les campagnes; réduit les villes en poudre; elle déprave les mœurs, éteint le goût des beaux-arts, et, sur les ruines des vertus sociales, des sciences et des lettres, elle établit la grossièreté, l'ignorance et la barbarie. C'est alors que l'inhumanité brille sous le nom de *bravoure* : on ne connaît plus de vertu, que la soif du sang humain.

Le mépris de la vie n'est un mérite en soi, qu'autant que le danger qu'on brave mène à une fin bonne et utile. Il est beau de mourir pour défendre sa patrie, son honneur, sa conscience; mais il est honteux de mourir victime de ses passions, de ses desseins ambitieux, de son avidité sordide, de sa fureur vindicative.

Tâchez donc, mon cher frère, de n'être jamais un héros; mais ayez cette force d'esprit

qui constitue l'homme ferme, qui donne la vraie grandeur d'âme; qui fait supporter les maux et les persécutions, et passons au troisième point, pendant que je suis dans la chaleur de la composition.

TROISIÈME POINT.

J'ai divisé ce discours en quatre parties.

De la *prudence*.

De la *force*.

De la *justice*.

De la *tempérance*.

Nous en sommes à la *justice*, qui n'est pas l'objet le moins important de ce discours.

La justice, en général, est la vertu par laquelle nous rendons à nous et aux autres ce qui est dû à chacun : être juste de cette manière, ou vertueux, c'est la même chose.

Les qualités sociales sont fondées sur les liens qui unissent les hommes, l'amour, la subordination, la reconnaissance. La justice se défait de ces liens, qui, loin de la rendre plus active, gênent ou empêchent son action. Ce n'est point par amitié, par bonté, par compassion que nous devons être justes; nous devons l'être, dussions-nous blesser nos plus douces affections, parce que la justice est un droit im-

prescriptible, sacré, que le dernier des étrangers a le droit de réclamer de nous.

On a distingué jusqu'ici deux sortes de justice, et nous suivrons cette distinction. L'une s'appelle *commutative* : elle est l'arbitre des différens qui s'élèvent de particulier à particulier. L'autre se nomme *distributive* : cette dernière est celle des souverains et des magistrats.

La droiture est la base de la justice commutative. Elle réside dans la *sincérité* en paroles, et la *bonne foi* en traités. La sincérité inspire la confiance; la bonne foi la confirme et la maintient.

Si nous avions des âmes dégagées et indépendantes de la matière, l'une lirait au fond de l'autre; la pensée serait visible, la parole inutile, et la sincérité de nécessité absolue; mais lorsque la matière seule peut correspondre à la matière, il faut un organe qui en frappe un autre. La langue est le seul qui puisse remplir cet office; elle est coupable, dès qu'elle est infidèle. L'homme faux ne s'excusera point par ces raffinemens, ces équivoques, ces subterfuges par lesquels il cherche à composer avec sa conscience. Il mentira, lorsqu'il donnera volontairement lieu à autrui de croire vrai ce qu'il sait être faux, ou de croire faux ce qu'il sait être vrai.

La sincérité est d'une obligation si étroite, que nos anciens magistrats paraissaient ne pas douter qu'un accusé ne fût sincère, même contre lui. C'était un usage général de faire affirmer à un accusé, avant de l'interroger, qu'il répondrait selon la vérité. On lui faisait donc l'honneur de supposer qu'il pouvait bien, quoique coupable du crime à lui imputé, être encore assez homme de bien pour déposer contre lui-même, au hasard de perdre ignominieusement la vie, et eût-on fait cette supposition avant que nous fussions redevenus barbares, si on n'eût pas jugé que la sincérité est de droit naturel?

Cependant ce serment exigé était une suite d'un principe reconnu, mais dont l'application était fausse. Interroger quelqu'un, qui a un intérêt majeur à mentir, c'est lui en fournir l'occasion, et le parjure n'est plus criminel que le mensonge, qu'en ce qu'il est plus solennel.

La morale de la plupart des hommes est facile en sincérité. On se permet des mensonges officieux; on ment, pour ne pas blesser quelqu'un, pour obliger quelqu'un, pour disculper quelqu'un. On rit des mensonges badins, des historiettes controuvées. Un homme de bien s'amuse comme un autre; mais un homme de bien n'a jamais menti.

La calomnie n'est qu'un mensonge, et chacun poursuit un calomniateur. Ce n'est pas qu'on aime la vérité, la sincérité, la probité; c'est qu'on craint d'être, à son tour, la victime de la calomnie.

Un moyen sûr, et le seul qui soit de ne point calomnier, c'est de ne jamais médire.

Voulez-vous exiger, avec raison, de la sincérité dans les autres? soyez, vous-même, sincère et véridique; vous aurez au moins le droit de vous plaindre.

La *bonne foi* n'a pas hesoin d'être définie. Elle est sentie par ceux qui en manquent ouvertement : ils voudraient que tous les hommes en eussent, pour les tromper plus aisément.

La bonne foi est tellement respectable, que le fripon le plus avéré n'ose la décrier. Il ne s'écarterait pas d'elle, si son misérable intérêt ne l'en détachait.

Ainsi des ministres imposteurs d'idoles muettes et sans vie, ont forgé des mystères, des prodiges, ont imaginé des indulgences, des dispenses, des expiations achetées à prix d'argent.

Ainsi l'amant adultère proteste à la femme qu'il convoite, que la sainteté du mariage est chimérique, et persuade à la sienne que ce nœud est sacré.

Ainsi le voleur public rejette, devant ses

juges, ses attentats sur l'excès de sa misère, et il sait que le travail l'en eût garanti.

Ainsi le marchand, qui laisse un faux jour, pratiqué à son magasin, pour me cacher les défauts de sa marchandise, ne croit point blesser la bonne foi ; il ne m'oblige point à acheter.

Ainsi mon procureur, désintéressé, n'exige que le paiement de ses écritures. Il ne passe en compte ni ses démarches, ni ses soins. A-t-il de la bonne foi, s'il a écrit trois fois plus qu'il ne fallait écrire ?

La manière de violer la bonne foi, dont on rougit le moins, c'est d'emprunter, et de ne pas rendre. Aujourd'hui, on entend dire, de tous côtés, qu'on n'est pas fripon pour devoir. On ne vole pas seulement en prenant le bien d'autrui ; on vole en le retenant.

Un débiteur ne possède, en propre, que l'excédant de ses dettes : ce qu'il consomme au-delà, il le vole à ses créanciers. L'humanité lui permet de vivre ; mais rien de plus, encore est-ce à condition qu'il travaillera sincèrement à se libérer.

La *justice distributive* est de première nécessité, parce que les quatre cinquièmes des hommes sont des fripons. C'est une digue, qu'il a fallu opposer à leur rapacité, et qui serait inutile, s'ils étaient équitables ; mais la préférence qu'ils donnent à l'utile sur l'honnête,

est la source de tant de procès injustes, et de tant de forfaits !

Il a donc fallu, pour prévenir l'horrible confusion qui aurait agité et dissous la société, remonter aux lois éternelles de la justice, peser les contestations, et punir les attentats.

Ce droit magnifique de distribuer la justice à tous, a été déféré à ceux d'entre les hommes, qui avaient, sur les autres, une prééminence acquise et reconnue. La justice distributive a dû, dans les premiers temps, être l'apanage des souverains.

Plus chargés d'affaires à mesure que leur domination s'est plus étendue, ces souverains ont été forcés de remettre une partie de leurs droits entre les mains de magistrats subalternes, qu'ils ont investis d'une portion de leur autorité. Où les charges sont vénales, l'incapacité ralentit l'action de la justice, ou commet des erreurs; où les juges sont salariés, on ne peut exiger que leur présence. Ils écoutent ou non, comprennent ou non, leur vacation est gagnée.

Ceux-là jugeraient bien, qui, ne désirant rien du côté de la fortune, accepteraient des fonctions pénibles, par le seul désir d'être utiles aux hommes. Si on ouvrait cette carrière à la plus noble émulation, se présenterait-il des candidats? J'en doute.

Quels que soient vos juges, respectez-les : ils sont vos arbitres. Sans eux, les crimes, qui affligent la société, se multiplieraient d'une manière effrayante. Ils ne font pas tout le bien qu'ils peuvent. Tenez-leur compte de celui qu'ils opèrent, car peut-être en feriez-vous moins qu'eux.

Quelque vicieux que soient les liens qui unissent les membres d'une même société, gardez-vous de rien faire, de rien dire qui tende à les rompre. Le temps peut amener des changemens heureux, parce qu'ils seront imperceptibles. La précipitation, en ce cas, ne produit que le chaos.

Supportez l'injustice, qui vous frappera, et n'oubliez jamais qu'elle ne vous dispense pas d'être juste envers les autres.

Vous trouvez mon discours un peu long, mon cher frère; ne vous impatientez pas. J'en viens à mon quatrième point; mais redoublez d'attention, je vais vous parler des vertus que sans doute vous pratiquez le moins.

QUATRIÈME POINT.

La *tempérance*, dans son acception vague et générale, est la sage modération qui fixe dans de justes bornes nos désirs, nos senti-

mens, nos passions. Pour ne pas trop m'étendre, je lui donnerai, ici, une signification plus bornée; je la considérerai comme un frein, qui contient nos penchans corporels, et qui, nous faisant éviter les excès opposés, rend ces penchans non-seulement innocens, mais utiles.

Les principaux vices que réprime la tempérance, sont l'incontinence et la gourmandise. Les autres dérivent tous de l'une ou l'autre de ces deux sources, et, par conséquent, les deux bases de la tempérance sont la *chasteté* et la *sobriété*.

La chasteté ne doit pas être confondue avec la continence. On peut être chaste sans être continent, comme on peut être continent sans être chaste. La pensée seule fait perdre la chasteté, et ne suffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes, sans exception, doivent être chastes; nul n'est obligé d'être continent.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; la chasteté, à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la loi naturelle le permet, et de la manière qu'elle le permet. La continence, bien que volontaire, n'a rien d'estimable en elle-même; qualité inutile ou nuisible à la société, elle mérite plutôt le blâme que l'éloge.

Quiconque est conformé de manière à pou-

voir procréer son semblable, a droit de le faire, et le doit. Voilà la voix de la nature, et la nature est au-dessus des institutions, ou des motifs particuliers, qui semblent devoir lui imposer silence.

Il n'est donc pas de raisons qui obligent à une continence perpétuelle. Il en est qui la rendent utile; mais pour un temps. Je m'explique. Il est de droit naturel que chacun puisse disposer du bien qui lui appartient en propre; cependant la prudence veut qu'un mineur, un furieux soient privés de l'exercice de ce droit, dont ils abuseraient infailliblement. Ainsi, quoique le commerce, entre les deux sexes, soit naturel, il est des circonstances où il peut être légitimement suspendu.

Il est bien, par exemple, qu'un enfant, qui n'a pas encore le jugement formé, ne puisse, sans l'aveu de ses parens, contracter un engagement sérieux; il y aurait, au contraire, de l'inhumanité à l'abandonner à la témérité et à l'inconsidération naturelles à son âge; mais la continence est toujours un devoir pour lui.

Une jeune personne, sous la tutelle d'un père avare, attend, patiemment, que son tuteur veuille bien lui remettre le bien de sa mère. Un jeune homme aimable se présente; sa tendresse et ses soins lui méritent le cœur de l'objet

qu'il aime. Sa fortune et son rang ne permettent pas de douter que ses vues honorables ne soient encouragées par le tuteur. Il parle, il est refusé. Le père ne déclare pas le motif de son refus : on devine aisément qu'il est dicté par l'avarice. Il prie le jeune homme de cesser ses assiduités, et la difficulté de se voir ajoute, selon l'usage, à l'ardeur des jeunes amans. Ils prennent un parti, qu'ils croient immanquable, pour arracher le consentement du père. Ce moyen ne réussit pas auprès de lui. Dût l'ignominie de sa fille rejaillir sur lui-même, ce père s'emporte, éclate, et la condamne au repentir et aux pleurs.

Auquel imputerons-nous le tort de cette scène scandaleuse? A tous trois, sans doute. Un père dur et injuste, un amant qui séduit sa maîtresse, une fille qui méprise l'autorité paternelle, sont également coupables.

L'union de deux amans n'exige pas, me dira-t-on, ce vain cérémonial auquel on les assujétit. La loi naturelle ne veut que le consentement libre des parties, et je conviens de la vérité du principe; mais la simplicité même de cette loi a autorisé les législateurs à régler, par des lois positives, la solennité des mariages. Elles n'obligent, à la vérité, que comme lois de police; mais les lois de police obligent tous les membres d'un état.

Vous sentirez la nécessité de celles-ci, si vous réfléchissez combien il importe à la société que le mariage soit un lien durable. C'est dans l'amour conjugal que la tendresse paternelle et maternelle prend sa source ; c'est cette tendresse, qui assure l'existence, l'éducation, le bien-être futur des enfans. Que deviendraient-ils, privés de ces secours, et qui les leur offrirait, si le mariage n'était qu'un engagement passager ? Les lois positives, en déterminant la solennité des mariages, secondent la loi naturelle, en assurant sa durée. Le rendre plus authentique, c'est le rendre plus difficile à dissoudre. On rompt aisément un engagement secret et furtif ; mais quelle force n'acquiert pas un nœud, contracté devant des témoins respectables, cimenté par la puissance paternelle, et consacré par les lois de l'état ?

Cependant deux jeunes gens, maîtres de leurs actions, vivent ensemble, sans tenir l'un à l'autre par d'autres liens que ceux d'un amour constant. La possibilité d'une rupture les alarme sans cesse, et de cette crainte, que tempère la certitude d'être aimé, naissent ces égards mutuels, ces soins, ces complaisances qui alimentent leur amour. Libres de se séparer, ils n'en sont que plus unis. Ce qui est volontaire ne coûte rien ; mais le plaisir même fatigue lorsqu'il est un devoir.

Je conviens, sans difficulté, que l'union de ces amans n'a rien qui blesse la nature. C'est ainsi, sans doute, que se formaient les engagemens des premiers âges. Les amans consentaient à se prendre pour époux; ils agissaient en conséquence, et ils l'étaient en effet; mais aujourd'hui que toutes les nations attachent, par considération d'état, une infamie à ces sortes d'unions, comment, si vous joignez l'estime à l'amour, proposerez-vous à l'objet qui vous les inspire, une association qui le déshonore? De quel front profiterez-vous de la loi qui vous autorise à reconnaître vos enfans naturels, lorsqu'il faudra déclarer, devant une assemblée de magistrats, que leur mère et vous, vivez dans le libertinage?

Mais combien sont plus coupables encore ces voluptueux inconstans, qui n'aiment que pour jouir, et qui cessent d'aimer quand ils ont joui; qui, semblables aux animaux, méconnaissent l'objet qui concourait à leurs plaisirs, et les fruits qui en résultent! La nature, quelqu'indulgente qu'elle soit, proscrit de semblables feux. Les unions qu'elle forme ont une postérité pour objet, et c'est ce que ces libertins décidés craignent et évitent.

Quelqu'inexcusable que soit ce honteux libertinage, ce n'est encore qu'un léger égarement,

comparé à l'adultère. A l'excès d'incontinence et de lubricité, qu'il a de commun avec les autres vices, qui blessent la chasteté, l'adultère ajoute l'injustice, le parjure et la perfidie.

L'épouse adultère est parjure, en ce qu'elle viole la foi jurée; injuste, en ce qu'elle donne ou s'expose à donner à son époux des enfans étrangers, qui dépouilleront les enfans légimes; perfide, en ce qu'elle masque son impudicité; qu'elle entretient la confiance par des caresses feintes, dont l'air de vérité prouve une longue étude de la dissimulation, et la corruption la plus profonde.

Et son complice, croyez-vous que je l'excuse? Non. Cette femme fût peut-être restée vertueuse, si elle n'eût pas trouvé un suborneur; mais eût-elle été elle-même la corruptrice, le compagnon de ses désordres est criminel, comme elle, car c'est commettre un crime que d'y concourir.

Cependant, par une inconcevable perversité, l'adultère passe communément pour une galanterie excusable. Un tas de gens, sans mœurs, en font gloire, loin d'en rougir, et les gens sans mœurs pullulant, dominant dans la société, on les écoute, on leur applaudit. Mais les brigands se glorifient aussi de leurs forfaits, et lorsqu'il est question de prononcer sur l'énormité d'un crime, est-ce donc le criminel même qu'il convient de consulter?

La *sobriété* consiste dans l'usage modéré des alimens, et dans le bon usage des richesses; celui-ci est, au moral, ce que le premier est au physique : de l'un dépend la conservation de la santé, de l'autre la conservation de la vertu.

Pour inspirer aux jeunes Lacédémoniens le goût de la sobriété, on amenait devant eux des esclaves qu'on avait exprès enivrés, et ce honteux abrutissement, dont l'ivresse est accompagnée, faisait, sur des organes neufs, une impression profonde. On n'est plus réduit à se servir de ce moyen bizarre. Beaucoup de nos concitoyens, de toute espèce, et de tout état, prennent, très-volontiers, le rôle des esclaves de Sparte. Vous les voyez, énervés, débiles, perclus, passer leur vie à boire et à dormir. Vous les rencontrez sans connaissance, sans pouls, meurtris, livides et sanglans, les jambes fléchissantes, les bras sans action, et ces leçons vivantes sont sans effet, parce qu'elles sont trop fréquentes.

La nature a déterminé la quantité d'alimens que nous devons prendre. Aller au-delà, c'est altérer sa santé, c'est abréger sa vie, et se détruire volontairement; c'est enfreindre la loi naturelle, qui veut que nous nous conservions.

La sobriété, ainsi que toute autre vertu,

tient un milieu entre les deux extrémités opposées. Détruire son tempérament, par des abstinences outrées, est aussi condamnable, qu'abréger ses jours, par l'excès de la bonne chère. Celui qui prend un poison lent est-il moins homicide que le frénétique qui se poignarde, et si vous condamnez l'un, pourquoi ferez-vous grâce à l'autre ?

La *sobriété dans l'usage des richesses* n'est pas plus commune que la première ; mais l'abus est moins sensible, en ce qu'il n'altère pas l'extérieur d'une manière frappante : il est plus cruel, peut-être, dans ses effets.

Des différentes classes d'hommes riches, la plus raisonnable est composée de ceux qui, de père en fils, ont toujours maintenu leur aisance, et savent, à peine, s'il est quelqu'un qui manque du nécessaire. A la vérité, ils sont ordinairement insensibles à la misère d'autrui ; mais c'est le seul reproche qu'on puisse leur faire, car enfin ce n'est pas un crime que d'être riche.

Ceux que la fortune change le plus, sont les nouveaux enrichis, qui semblent porter sur leur front, le montant des sommes qu'ils possèdent. Leur fierté, leur hauteur, leur arrogance augmentent avec leurs richesses. Ce qui peut consoler l'honnête homme de leur impertinence,

c'est que ces fortunes faites si rapidement fondent avec autant de rapidité.

Pour accumuler et dissiper des richesses immenses, il ne faut que deux générations. Le père amasse, le fils dépense; voilà le cours ordinaire des choses. C'est là ce qui facilite le commerce, ce qui fait circuler le bien des familles.

Souvent on se croit économe, parce qu'on n'est pas précisément prodigue. On ne se reproche pas ses dépenses frivoles, parce qu'elles n'excèdent pas le revenu, et que le fonds reste intact. Soulager les malheureux n'est pas considéré comme un devoir; on ignore même que ce puisse être un plaisir.

Par quelle fatalité est-on moins disposé à secourir l'indigence, selon qu'on en est plus éloigné par sa fortune? Les indigens obtiennent plus des êtres presqu'aussi indigens qu'eux, que des riches. Il semble qu'on ne compatisse qu'aux maux qu'on éprouve en partie. Je dis en partie, car un homme accablé de misère, épuise sur lui-même toute sa sensibilité, et l'excès du malheur rend aussi incapable de commisération, que le comble de la prospérité.

On appelle, dans le monde, se faire honneur de son bien, tenir une table splendide, avoir un hôtel, des meubles précieux, des bi-

joux de prix, un domestique nombreux, de brillans équipages; se livrer enfin aux jouissances du luxe autant qu'on le peut, sans déranger sa fortune. J'appelle, moi, se faire honneur de son bien, en user en homme sage, et surtout en homme bienfaisant.

Tels sont, mon cher frère, les résultats de mes réflexions sur la sagesse et sur les vertus isolées dont le rapprochement la constitue. Puissiez-vous profiter de cette leçon, que je crois salutaire dans toutes ses parties! c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Trufaldin arriva à Sarragosse, sans s'en apercevoir. Il répétait sur la route les parties de son discours, qui devaient faire le plus d'effet sur son pupille; il essayait les intonnations les plus nobles, et non les plus vraies, et le temps passe vite pour un auteur que l'amour-propre enivre de ses fumées.

Trufaldin descend à un superbe palais, que lui indique son guide, et lui, qui entendait parfaitement la sagesse par divisions et subdivisions, ne concevait pas qu'on pût, sans une obole, se loger aussi magnifiquement. Il entre; il est arrêté à chaque pas, par des valets qui se multiplient de chambre en chambre, et il ne concevait pas qu'on pût se charger de nourrir

tant de monde, sans avoir pour soi-même, des moyens d'existence. Il arrive à la salle où Mendoce badinait avec une jeune esclave maure, jolie comme les amours, et il ne concevait pas comment on achète une jolie femme qu'on peut être forcé de revendre le lendemain.

C'est que Trufaldin n'avait pas une idée à lui; que sa fibre la plus heureusement organisée, était celle qui fournit à l'action que nous appelons *mémoire;* que sa mémoire lui persuadait, ainsi qu'à tous les compilateurs, qu'il avait beaucoup d'esprit, et qu'il en avait aussi peu que d'usage du monde, qui expliquait ce qu'il voyait.

Mendoce reconnut d'abord le complaisant de son enfance, et son indulgent instituteur. Sa présence lui rappela mille souvenirs, d'autant plus agréables qu'ils étaient innocens. Il laissa sa Mauresque, se leva, et vint, avec cordialité, jeter ses bras au cou de Trufaldin. Trufaldin, qui s'était préparé à jouer le maître d'école, ne pouvait se prêter à des caresses, qui ne ne s'accordaient pas avec la sévérité d'un sermonneur. Il écarta doucement Mendoce, de la main, arrangea sa jaquette, sa cravatte et sa moustache; toussa, cracha, et commença.

A peine eut-il articulé ces mots : *Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon*

très-cher frère.... à peine eut-il débité cette phrase, que la jolie esclave maure éclata de rire ; ses filles suivantes rirent ; ses valets rirent, et Mendoce, prenant Trufaldin par un bras, et lui faisant faire une pirouette, rit à son tour, et s'écria : « Que vient me conter ce » vieux roquentin ! — Je puis être un vieux » roquentin, seigneur Mendoce ; ce qui n'em- » pêchera pas que mon discours, en quatre » parties, ne soit très-raisonnable. — Garde tes » prônes pour les prédicateurs, qui voudront » te les acheter. Je ne connais qu'une morale, » jouir de la vie ; qu'une occupation, jouir de » la vie ; qu'une chose utile, jouir de vie. — » Mais, mon très-cher fils, on se damne avec » tout cela. — Qui te l'a dit ? — L'Écriture. — Qui » l'a écrite ? — Des hommes. — Et pourquoi ces » hommes auraient-ils plutôt raison que moi ? » Mon cher Trufaldin, j'ai un estomac pour » digérer, des jambes pour courir, un cœur » pour aimer, et une imagination vive pour » tout saisir, tout caresser. — Ah ! mon cher » frère, semblable à l'enfant prodigue... — Hé, » va te promener, avec ton enfant prodigue. » Tu n'a pas foit soixante milles pour me parler » uniquement de l'enfant prodigue. Au fait : » que viens-tu faire à Sarragosse ? — Payer vos » dettes, méchant enfant que vous êtes. —

» Payer mes dettes ! Ah ! cela vaut bien mieux
» qu'un sermon. Un temps viendra, sans doute,
» où il sera du bon ton de ne les pas payer,
» mais ce temps est éloigné encore : il faut
» plier sous les préjugés du siècle où l'on vit.
» Vite, qu'on assemble mes créanciers. »

Ce mot fait un effet, plus prompt que le tocsin. En cinq minutes, les créanciers se rassemblent; on examine, on conteste leurs titres; on caresse les uns, on intimide les autres; on gagne un quart sur le tout, et les créanciers gagnent moitié sur le reste.

Mendoce avait pris les fonds des mains de Trufaldin; il avait payé lui-même, il avait serré le surplus; sa jolie Mauresque s'applaudissait d'avoir de l'or à dissiper; Mendoce était enchanté de pouvoir faire de nouvelles folies, et Trufaldin ne concevait rien à une joie, qui lui paraissait sans fondement.

Exact à remplir les missions dont le chargeait son suzerain et maître le comte d'Aran, il tira, de son sein, la lettre qui était autrement énergique que le sermon, et qu'il était impossible de ne pas lire, comme on avait refusé d'écouter l'autre. Il la présenta respectueusement à Mendoce. « Ah, ah ! mon père
» m'écrit; je le croyais brouillé avec moi;
» voyons ce qu'il me mande. Vous vous êtes

» conduit comme un insensé.......... J'en con-
» viens. Je dois mettre ordre à vos déporte-
» mens.......... Hé, de quelle manière ? Je me
» gêne pour payer vos dettes.......... C'est bien
» paternel, assurément. Mais vous partirez sur
» l'heure......... Pour aller où ? Vous suivrez
» Trufaldin.......... Cela n'est pas sûr. Il vous
» ramènera dans mon château.......... L'agréa-
» ble séjour ! Et du consentement de votre
» mère....... Ah, ah ! à quoi ma mère a-t-elle
» donc consenti ? Je vous enfermerai dans la
» tour du Nord.......... Diable ! Où vous res-
» terez le temps nécessaire pour reconnaître vos
» erreurs, et malheur à vous, si vous vous
» permettez de nouveaux écarts, lorsque mon
» indulgence vous aura rendu la liberté !

» Oh ! bien certainement, je ne partirai pas.
» — Mais, mon cher seigneur, la docilité
» filiale..... — N'exige pas que je me constitue
» prisonnier. — Mais votre père le veut ainsi.
» — Mon père a tort de le vouloir ainsi. — Mais...
» — Trufaldin, tu m'ennuies. — Semblable à
» l'enfant prodigue........ — Vas-tu recommen-
» cer ? — Non, je renonce, puisque vous ne
» voulez pas m'entendre, aux applaudissemens
» que vous m'eussiez prodigués, si vous m'eus-
» siez entendu : je vais vous parler raison. Vous
» dépendez de votre père ; partez, puisqu'il le

» veut. — Je ne partirai pas. — Hé, que ferez-
» vous ici? de nouvelles dettes? Je suis chargé
» de vous ôter le crédit. — C'est égal, je ne par-
» tirai pas. — Hé, de quoi vivrez-vous? — Je n'en
» sais rien. — Flétrirez-vous la noblesse de votre
» origine, en escroquant le tiers et le quart?
» — Trufaldin! — Supporterez-vous la misère,
» vous qui avez l'habitude du superflu? — Peut-
» être. — Consentirez-vous à tenir votre exis-
» tence de la générosité de vos égaux? — Ja-
» mais. Quelle horreur! — Partons donc. —
» Pour la tour du Nord? — Vous y aurez le
» grand nécessaire, et j'y adoucirai votre sort,
» en trichant un peu votre papa, et en vous
» administrant les secours spirituels, si néces-
» saires aux malheureux. Semblable à l'enfant
» prodigue, vous avez fait, mon très-cher
» frère........ — Trufaldin, je vais t'assommer.
» — Je me tais, monseigneur. »

Trufaldin se retire dans un coin, tremblant, selon sa coutume ordinaire. Mendoce délibère cinq minutes avec sa Silvia, et Silvia, qui est attachée à Mendoce, autant par inclination que par intérêt, Silvia, qui jouit d'une sorte de considération à Sarragosse, parce que les époux, les pères, les amans lui doivent quinze jours de repos, Silvia opine pour le départ, parce que le prêtre-roi a des obligations au comte d'Aran,

et qu'il pourrait fort bien sacrifier le fils par égard pour le père.

Où ira-t-on ? On n'en sait rien. De quoi vivra-t-on ? On ne s'en inquiète guère. On congédie les valets, les servantes ; on vend son mobilier ; on fait ses ballots ; on ordonne au palefrenier qui reste, de bâter trois mules, et on se dispose à sortir gaîment de Sarragosse. Qu'a-t-on à craindre ? on a de l'argent pour trois mois, si on veut vivre économiquement, et trois mois sont un siècle, dont on ne peut atteindre le terme.

Trufaldin, présent à ces arrangemens, ne manqua pas de citer le passage de son discours qui avait un rapport direct à la circonstance. « Combien sont coupables les voluptueux in-» constans, qui n'aiment que pour jouir, et qui » cessent d'aimer quand la jouissance a amené » la satiété...... — Pour la seconde et dernière » fois, tais-toi, faquin : je veux courir les » champs. — Je les courrai avec vous. — Pour » instruire mon père ? — Pour vous empêcher » de faire des sottises majeures. — Tu te crois » donc bien sûr de ton ascendant ? — Pour vous » aider au moins, vous consoler quand vous » les aurez faites. — A la bonne heure. — Pour » vous servir, puisque vous avez renvoyé vos » valets. — Soit. — Je me perds dans l'esprit

» du comte d'Aran. — C'est clair. — Mais il
» viendra un temps où vous pourrez me dé-
» dommager de mes sacrifices.... — Je n'y
» manquerai pas. En attendant, si mon père,
» instruit par d'autres ou par toi, envoie ses
» hommes d'armes sur mes traces, avant qu'ils
» s'assurent de ma personne, je t'ouvre le crâne
» de ma hache, et tu iras prêcher chez les morts.
» Voilà le traité que je te propose, accepte-le
» si tu veux. »

Trufaldin accepta sans balancer, non qu'il eût envie d'observer le traité dans tous ses points, mais il était timoré, et incapable de s'opposer ouvertement aux projets de l'étourdi et fougueux Mendoce. Or, puisque le jeune homme partait, que pouvait-il faire de mieux que de le suivre? Il est certain que ses remontrances pouvaient être utiles, et qu'au moins le comte d'Aran aurait quelquefois des nouvelles de son fils. Trufaldin, en paraissant se détacher des intérêts du père, n'avait voulu que s'assurer la confiance du jeune homme. Cependant la menace d'être envoyé prêcher les morts, avait opéré quelques changemens dans ses idées. Il écrivit, en cachette, une belle lettre au papa, où il lui prouvait, par divisions et par subdivisions, que les voyages formeraient bien autant son fils que le séjour de

la tour du Nord; que la misère, qu'il éprouverait, sans doute, ferait plus d'effet que ce qu'on pouvait lui dire de plus beau sur l'économie; que las de souffrir, il soupirerait pour la maison paternelle, et se croirait enfin trop heureux d'y rentrer; et pour éviter que l'apparition subite des hommes d'armes n'autorisât Mendoce à jouer de la hache, Trufaldin se garda de donner aucun renseignement sur le chemin que prendrait le jeune homme. Ayant accordé ainsi sa sûreté personnelle avec son devoir, il attendit l'occasion de faire remettre son épître.

Quand il fut sorti de Sarragosse, et un peu avancé dans la campagne, Trufaldin essaya indirectement une dernière tentative. « L'affreux » pays! — Superbe, Trufaldin. — Superbe! des » rochers, des ronces, des précipices, des » torrens! — Rien de pittoresque comme cela. » Arrêtés à chaque pas... — Cela exerce la pa» tience. — Accablés de fatigue.... — L'exercice » fortifie le corps. — Et la signora, comment » supportera-t-elle cela?.... — L'amour fait tout » supporter. — Et quand il s'éteint? — On se » quitte. » Allons, dit Trufaldin entre ses dents, je ne ne ferai jamais rien de cet homme-là : il se moque de tout.

Comme on marchait à l'aventure, on se

trouva bientôt dans des bois tellement fourrés, qu'on n'avançait plus qu'en coupant, ou en arrachant les broussailles, dans lesquelles les mules entraient jusqu'au ventre. « Vous avez » beau dire, dit Trufaldin, jamais vous ne » vous accommoderez de ce genre de vie-là. — » Vie délicieuse. — Fastidieuse, périlleuse, cala- » miteuse. — Des entreprises hardies, des aven- » tures piquantes, des plaisirs variés, les plus » heureux souvenirs.... — Ils seront beaux, nos » souvenirs! des dangers, des combats, des » gourmades. Un jour, couchés sur la dure. » — Le lendemain, sur le duvet. — Chassés d'un » côté. — Accueillis de l'autre. — Ici un mari » jaloux. — On le brave. — Plus loin, des » Maures à pourfendre. — Oh! rien n'est gai » comme cela. — Je veux que le diable m'em- » porte si je vois là rien de plaisant. — Je n'y » vois rien que d'enchanteur. — Ah çà, écoutez » donc, les chevaliers errans déjeunent quel- » quefois. — Et font déjeuner leurs dames, et » n'oublient pas leurs écuyers. »

Aussitôt Mendoce étale, sur l'herbe, des provisions assez copieuses, et comme on oublie, assez facilement, les distinctions au sein d'une nature sauvage, le palefrenier, le précepteur, le chevalier et la dame s'assirent sans façon, autour d'une cuisse de chevreuil, et n'en lais-

sèrent que les os. En mangeant et en digérant, Trufaldin faisait de nouvelles réflexions. Il pensait que le nom d'*Aran* était tellement connu dans le royaume d'Aragon, que le vieux comte serait tôt ou tard informé des lieux où son cher fils faisait le vagabond ; qu'il ne manquerait pas de mettre des hommes d'armes à sa poursuite, et que lui, innocent envers Mendoce, n'en serait pas moins exposé au tranchant de sa hache. Or, comme le sentiment de sa conservation est celui qui agit plus fortement sur un poltron, Trufaldin reprit la parole : « Il me vient une idée. — Et » laquelle ? — Vous ne voulez pas retourner » au château ? — J'ai pris mon parti, et certainement je n'en changerai pas. — Vous ne » voulez pas, non plus, être obligé de batailler » avec les soldats du comte ? — Ce serait ma » dernière ressource. — Hé bien, il faut changer de nom. — Tu pourrais bien avoir raison. » — Vous serez un jeune chevalier, échappé » des fers des Sarrasins. — Des Sarrasins ! — » Oui, du romanesque. Cela frappe l'esprit; » cela intéresse. — A la bonne heure. — Il ne » s'agit plus que de trouver un nom prépondérant, un nom qui en impose... Almanzor, » par exemple. — Almanzor, soit. — Et toi ? » — Oh ! je veux continuer de me nommer

» Trufaldin : ce nom-là n'est ni fameux, ni
» connu. Mon habit est moitié ecclésiastique,
» moitié séculier; je serai votre chapelain. Et
» la signora Silvia, qu'en ferons-nous? — Hé
» parbleu, ce sera la belle Roxane, la sultane
» favorite du soudan d'Égypte, qui aura fa-
» vorisé mon évasion, et que j'aurai épousé
» par reconnaissance. Ainsi, nous pourrons
» coucher ensemble, sans scandaliser personne,
» et le plaisir de faire un roman, de tromper
» la bonne foi des uns, de mettre en défaut
» la finesse des autres. Oh! cela sera char-
» mant, délicieux! »

On remballe les dames-jeannes, les petits couteaux, et les fourchettes de fer; on remonte sur les mules, et le palefrenier, en avant, continue d'ouvrir le passage, la hache à la main. La journée se passe gaîment. Vers le soir, on découvre un ermitage, bâti sur le haut d'un rocher, et on se décide à demander le couvert au saint ermite, et à partager avec lui ce qu'on a encore de provisions. On tourne autour de la roche, on découvre un étroit sentier taillé dans la pierre; on y fait grimper les mules, au hasard de rouler, avec elles, dans les précipices. Fait-on un faux pas? On rit. La sultane est-elle obligée de s'accrocher, pour avancer, à la jaquette de Trufaldin? On

rit. Reculent-ils six pas après en voir fait péniblement deux? On rit. On arrive, excédé de fatigue, hors d'haleine, trempé de sueur, à la porte du bon ermite, et on y arrive en riant. La belle chose que l'insouciance!

Le bon ermite était à genoux devant une image de saint Pacôme. Il détourna un peu la tête, à l'arrivée des bruyans voyageurs, il leur fit un signe léger, de la main, et continua sa prière. « Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est » que l'amour du devoir, rien ne détourne ce » saint homme du sien, ni la beauté de la » sultane, ni votre habit doré, ni ma mine » vénérable. Prenez exemple, et profitez, sei- » gneur Almanzor. »

Le seigneur Almanzor tourne le dos au prédicateur, qui, pour passer le temps, se met à prier avec l'ermite; il prend la main de la belle Roxane, parcourt, avec elle, l'ermitage, et fait, en deux minutes, l'inventaire des lieux. Une tête de mort sur un prie-dieu; un grand crucifix pendu au mur, un grabat, assez propre, d'ailleurs, et où on peut fort bien coucher deux; plus, un jardin garni d'assez beaux fruits, au fond duquel est une petite grotte, où on a juché l'image de la Vierge, et derrière laquelle sont placés, au frais, le lait, le beurre, les œufs, et quelques outres

pleines d'un vin vieux, destiné sans doute à fortifier l'estomac du vieillard.

Il s'avançait vers Almanzor et Roxane, d'un air serein et calme, lorsqu'ils sortirent de la grotte : « Vous cherchez un asile, leur dit-il, » et j'ai bien peu à vous offrir; disposez de » l'offrande de la pauvreté pénitente : Dieu » me récompensera demain; il ne laissera pas » manquer son serviteur. — Voyez, disait Tru- » faldin, ce que c'est que l'amour de l'huma- » nité; vous n'avez jamais fait part aux mal- » heureux de votre superflu, et le saint homme » se prive, pour vous, du nécessaire : prenez » exemple et profitez. » Et, pour passer le temps, il fit un tour de jardin, et cueillit les plus beaux fruits.

Mendoce remercie poliment l'anachorète, et comme il sent que ses provisions pourront lui être nécessaires le lendemain, il accepte, avec cordialité, ce qu'on lui offre avec franchise. Le lait, le beurre, les œufs, les plus beaux fruits, le meilleur vin, passent de main en main, et arrivent en un clin d'œil à l'oratoire, où on avait pratiqué une petite cheminée. La sultane du soudan d'Égypte prend une mauvaise poêle, et la nettoie; Mendoce casse les œufs; Trufaldin ramasse des brins de bois sec, et fait du feu; l'ermite conduit le palefrenier

et les mules à un endroit écarté, où la roche forme un toit naturel; ils les déchargent des ballots, et leur donnent ce qui reste d'orge à l'ermitage.

Quand l'anachorète rentre, le souper se trouve prêt; chacun se dispose à y faire fête. Mendoce invite son hôte à partager un festin, dont il fait seul les frais : « C'est jour de jeûne, » répond l'ermite; je resterai près de vous, et » en vous regardant manger, je me mortifierai » davantage. — Voyez, disait Trufaldin, comme » l'homme de bien est toujours maître de » lui-même. Le bon frère n'a rien pris depuis » dîner, demain les fidèles ne lui apporteront » rien peut-être, et il remplit ses obligations, » sans rien prévoir que le témoignage d'une » conscience pure : prenez exemple, et pro- » fitez. » Et, pour passer le temps, Trufaldin se mit à manger comme deux, et à boire à l'avenant.

Les autres, qui avaient aussi bon appétit, expédièrent promptement les provisions de l'ermite. Ce ne fut pas, cependant, sans s'interrompre quelquefois, pour répondre aux questions, assez naturelles, du frère, sur le hasard qui les avaient conduits à l'ermitage; sur leur naissance, leur état, leurs aventures. Mendoce improvisa une histoire très-courte, très-claire,

très-variée et très-satisfaisante, et après avoir trompé la simplicité de l'ermite, il ne pensa plus qu'au coucher.

La politesse voulait qu'il refusât le grabat, que l'ermite voulait absolument lui céder ; mais comment laisser coucher, à terre, une sultane favorite qui a beaucoup fatigué le jour, et qui probablement fatiguera autant le lendemain ? Tout fut arrêté, ainsi qu'il suit, par le bon frère. Le chevalier Almanzor et la digne épouse qui a sauvé un chrétien, occupent le grabat ; Trufaldin et le palefrenier s'étendent, à côté d'eux, sur de la paille fraîche, et l'ermite, à qui ses hôtes n'ont pas donné le temps de dire ses offices du soir, se retire auprès des mules pour les garder, et passer le reste de la nuit en prières : « Prenez exemple, disait Trufaldin, en » s'endormant ; prenez exemple, et profitez. »

Quand on a beaucoup marché, et qu'on a l'estomac garni, on dort profondément et long-temps. Il était grand jour quand Trufaldin se réveilla. Il étend les bras, se frotte les yeux ; tire le palefrenier par une jambe, et comme ils n'avaient pas eu le temps de se déshabiller, ils sont aussitôt prêts que debout. Ils laissent reposer les époux, pendant qu'ils vont préparer les mules, et relever le saint ermite, qui doit avoir souffert de la fraîcheur de la nuit. Ils ar-

rivent, et le palefrenier se frotte les yeux, une seconde fois, parce qu'il ne voit pas ses mules. Trufaldin ne doute pas que l'ermite qui dort à terre, ne les ait laissé échapper. Il s'approche pour l'éveiller : c'est, en effet la robe de l'ermite; mais le frère n'est plus dedans. Près de la robe sont quelques toiles de ballots, les provisions de bouche, la guitare de Trufaldin et celle de Mendoce, une paire de castagnettes à mademoiselle Silvia; mais l'or, l'argent, les effets précieux, tout est parti avec les mules et l'ermite.

Trufaldin tombe d'abord dans un état de stupeur, naturel à un homme vulgaire, que frappe un coup inattendu. Il lève les yeux au ciel, il serre les dents, il bat ses cuisses de ses mains, il trépigne, et tout à coup il prend sa course vers l'ermitage, et le palefrenier, machine passive, le suit en imitant ses gestes convulsifs.

« Nous sommes volés, nous sommes volés ! » s'écrie Trufaldin en entrant dans l'oratoire. » Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser, au lieu de la » passer en prières. » Almanzor et Roxane se réveillent en sursaut, se mettent sur le derrière, comme deux singes, regardent, écoutent, et Trufaldin leur crie de nouveau aux oreilles : « Ce fripon, que je croyais un saint, a em-

» ployé la nuit à nous dévaliser ! — Bah ! dit Sil-
» via. — Diable ! reprend Mendoce. — Diable !
» bah ! réplique Trufaldin. Est-ce ainsi qu'on se
» détache des biens de ce monde ? Levez-vous,
» seigneur chevalier ; prenez votre flamberge,
» et votre hache d'armes, et courez après le
» voleur. — Hé ! où veux-tu que je l'aille cher-
» cher ? il connaît le pays, et nous ne pouvons
» faire quatre pas sans arrêter. Allons, prêche
» donc, vieux rhéteur. Rien ne détourne ce
» saint personnage de son devoir......... Il se
» prive pour vous du nécessaire.......... Il va
» passer la nuit dans le jeûne, et l'oraison.....
» Prenez exemple, et profitez. Hé, parbleu,
» profite toi-même, et apprends que les vertus
» exagérées ne peuvent être sincères. La per-
» fection n'est point le partage de l'homme, et
» celui qui en prend l'extérieur, ne peut être
» qu'un fripon, ou un charlatan. Oh çà, ce
» drôle-là a-t-il en effet tout emporté ? — Il a
» laissé quelques lambeaux de toile, le pâté de
» sanglier, des guitares, des castagnettes......
» — Il a laissé tout cela ? — C'est bien heureux,
» n'est-il pas vrai ? — Trop heureux, sur mon
» honneur, et peut-on manquer de quelque
» chose avec ces effets précieux ! — Croyez-moi,
» seigneur, retournons au château. La sultane
» favorite du soudan d'Égypte pourra être reçue

» parmi les suivantes de votre mère; vous en
» serez quitte pour un séjour, d'un mois ou
» deux, dans la tour du Nord, et cela sera
» infiniment plus doux que les hasards que
» vous pourriez courir. — Retourner au châ-
» teau, quand je suis sans ressources; don-
» ner lieu à mon père de croire que la
» misère, et non le devoir me ramène au-
» près de lui ! Ton conseil n'a pas le sens
» commun. — Mais, que voulez-vous faire?
» — Je n'en sais rien; mais nous verrons.
» Vous verrez, vous verrez..... Mais il faut
» voir tout de suite. — Rien ne presse, mon
» ami : nous avons un pâté de sanglier. —
» Quelques andouillettes... — Ah, ah! — Plus,
» les outres pleines de vin, qui sont cachées
» derrière la statue de la Vierge. — Avec tout
» cela, on a le temps de tenir conseil. Nous
» sommes ici à l'abri de la pluie et de la
» chaleur; nous ne craignons pas les voleurs,
» puisque nous n'avons plus rien : déjeunons,
» et délibérons. »

Trufaldin apporte le pâté, en grondant; le palefrenier va prendre du vin, sous les jupons de la sainte Vierge. On se met à table, on mange on boit, on chante, on rit, comme si on était sûr du lendemain. Trufaldin seul, Trufaldin dévot, et par suite gourmand, fai-

sait la grimace. Conseil privé du chevalier, il ouvrit mille avis, qui tendaient tous à s'assurer une existence honnête et paisible; le palefrenier opinait de la tête, et appuyait les ouvertures de Trufaldin; Silvia, vive, légère, inconsidérée, très-attachée à Mendoce, qui était fort aimable, se trouvait bien avec lui, dans un palais, dans un ermitage; elle ne l'eût pas quitté dans un désert: elle attendait donc qu'il lui plût de prononcer, pour se ranger de son avis, et Mendoce prononça:

« Comme ton saint ermite nous a volé » beaucoup au-delà de la valeur de sa bicoque, la bicoque nous appartient de droit. » — Après? dit Trufaldin. — Nous resterons » ici, jusqu'à ce que nous ayons fait les dispositions nécessaires, pour le projet que je » vais vous communiquer. — Soit. — Les fidèles » qui apporteront les offrandes à Dieu, les » consacreraient en effet au diable, puisque » l'ermite est un escroc. Or, les choses ne » changeront pas de destination, quand nous » nous les serons appropriées. — Mais vous » n'avez pas l'air d'un ermite, et on ne vous » donnera rien. — Je vais t'en donner l'air. » Tu endosseras la robe du papelard; tu as » son maintien réservé, pieux; la manie de » parler de vertus, que tu ne connus jamais,

» et en te faisant une barbe des cheveux du
» palefrenier, le déguisement sera parfait. —
» Vite, vite, au projet, car je ne veux pas
» jouer éternellement l'ermite. — Pendant que
» tu occuperas l'oratoire, que tu amuseras les
» imbéciles, en regardant le ciel de travers, Sil-
» via et moi, nous nous occuperons utilement.
» — Oui, à faire de petits ermites, peut-être ?
» Mais observez donc qu'on ne peut passer toute
» la journée à jouer à ce jeu-là. — Hé ! laisse-
» moi donc parler, bavard impitoyable. —
» J'écoute. — Avec nos morceaux de toile,
» Silvia nous fait des habits longs, et des
» toques, et moi, assis à côté d'elle, j'écris
» les vers qu'elle m'inspire. — Et à quoi
» cela mènera-t-il ? — Je me fais troubadour.
» — Autre idée biscornue. — Pas tant, pas
» tant. Nous vivons honorablement, d'un talent
» recherché partout. Il n'est pas de château,
» où nous ne soyons accueillis, considérés, et
» nous offrirons aux seigneurs châtelains un as-
» semblage de talens, tels qu'aucune troupe de
» troubadours n'en a présenté encore. Tu sais
» parfaitement le plain-chant, tu mettras mes
» vers en musique. J'ai une haute-contre pas-
» sable ; toi, une très-belle basse-taille ; Silvia,
» un dessus précieux ; nous pinçons fort bien
» de la guitare : en faut il plus pour vivre heu-

» reux et indépendans ? Voilà, mon ami, voilà
» comme l'homme que rien n'affecte, brave la
» misère, l'écarte, jouit du présent, et se mo-
» que de l'avenir. Prends exemple à ton tour,
» et profite.

» — Quoi, sérieusement, vous voulez vous
» faire troubadour ? — Très-sérieusement. —
» Le fils d'un seigneur, propriétaire de trente
» lieues à la ronde ? — Le fils d'un seigneur
» peut n'être qu'un sot, et celui qui vit ho-
» norablement de ses talens est toujours re-
» commandable. Prends exemple, et profite.
» — Mais....... — Quoi ? — Vous ne serez pas
» troubadour toute votre vie. — Je ne sais pas
» même si je le serai dans huit jours. Ne me
» romps pas la tête davantage, et obéis. —
» Mais...... » Ici Mendoce lève le bras, d'une manière si expressive, que Trufaldin court, passe la robe, coupe les cheux du palefrenier, se barbouille de miel le bas de la figure, se colle une longue barbe, et se montre devant le patron, qui lui rit au nez, qui le plante à genoux devant le prie-dieu, lui met un rosaire à la main, lui ordonne d'attendre les chalands dans cette attitude, et passe, avec sa sultane, dans la grotte du jardin.

Pendant que Silvia taille et coud, Almanzor enlève la seconde écorce d'un cerisier, il ar-

rache une des pointes de la couronne de fer de la sainte Vierge, et il laisse couler ses vers :

ROMANCE.

Sur la tombe d'Isidore
L'amitié jette des fleurs.
Au trop malheureux Zamore
Elle donne aussi des pleurs.
Tous deux jeunes, tous deux tendres,
Devaient-ils sitôt mourir ?
Honorons au moins leurs cendres,
Et gardons leur souvenir.

Ce fut un cruel roi maure
Qui jadis donna le jour
A la sensible Isidore,
Victime d'un triste amour.
Sans fortune et sans naissance,
Zamore n'avait qu'un cœur :
C'est bien peu pour l'espérance,
C'est beaucoup pour le bonheur.

L'amante savait se taire,
Et l'amant savait jouir.
Le voile heureux du mystère
Embellit jusqu'au plaisir.
Au sein d'une nuit profonde
Le roi maure les surprit.
Bonheur passe comme l'onde,
Et le malheur lui survit.

L'infortunée Isidore
Fuit de rochers en rochers;
Le tendre amant qu'elle adore
La soutient dans les dangers;
Mais le père outré de rage,
Paraît avec ses soldats.
Nos amans perdent courage,
Un torrent retient leurs pas.

L'œil effrayé d'Isidore
En sonde la profondeur;
Cet œil revient sur Zamore,
Et sur son père en fureur.
Elle hésite..... elle s'écrie :
« Rien ne peut nous secourir;
» Pour toi seul j'aimais la vie,
» Te perdre est plus que mourir. »

Les bras de la tendre amante
Pressent l'amant qu'elle aimait,
Et sur sa bouche brûlante
Sa bouche encor s'attachait.....
Ces déplorables victimes
Du roc s'élancent enfin;
L'onde entr'ouvre ses abîmes....
Ils terminent leur destin.

En ce temps-là, on aimait les longues chansons qui voulaient dire quelque chose, témoins la romance de Geneviève de Brabant, de Joseph, du Mauvais Riche, et autres, qui, heureusement, ont été recueillies dans le *Cantique* de

Marseille, gros volume *in-octavo*, que personne ne lit plus, et dont les chansons pourtant sont bien aussi insignifiantes que celles qu'on fait tous les jours avec des *roses* fraîchement *écloses*, des *soupirs* doux comme *zéphir*, des *flâmes* qui brûlent les *âmes*, de très-innocentes *beautés*, et des torrens de *voluptés*. Chaque siècle a son goût. On voulait des choses alors; aujourd'hui on se contente de mots, pourvu qu'ils soient mis en roulades, avec un accompagnement de timbales : *benè sit.*

Quoi qu'il en soit, les vers de Mendoce, qui n'étaient pas très-mauvais, pour des vers du douzième siècle, ses vers l'étonnèrent à un point, le transportèrent tellement, qu'il se leva comme un inspiré, une main sur le front, et l'autre sur le cœur; qu'il courut à l'oratoire pour faire passer sa verve dans les veines de Trufaldin, et lui faire produire, à la minute, un chant digne d'accompagner ses paroles.

Pauvre Trufaldin! il était dans un embarras, tout autre que celui de la composition. Le père d'une petite fille charmante, à qui l'ermite, qu'il représentait, avait fait pieusement un enfant, vengeait à grands coups de bâton l'honneur de sa famille outragée. Le palefrenier, effrayé de la vivacité de l'attaque, avait pris la fuite, et ne reparut plus, ce qui était assez égal

à Mendoce, cas enfin, quand on n'a plus de mules, on n'a plus besoin de palefrenier, et son état présent ne lui permettait pas de garder des bouches inutiles. Il n'en était pas ainsi de Trufaldin, qui devait mettre ses vers en musique, les chanter avec lui, et aider à la sultane à faire la cuisine, quand il faudrait dîner en plein champ. Mendoce, outré de la manière dont on traitait son camarade en Apollon, prit le paysan par un bras, l'envoya à l'autre bout de l'oratoire, et sentait une forte démangeaison de le rosser; mais Trufaldin lui représenta que le cas s'ébruiterait, que les paysans des environs viendraient tomber sur l'ermitage et les ermites, et qu'il aimait mieux pardonner les coups qu'il avait reçus, que de se voir exposé à être échiné tout-à-fait. Pour la première fois, Mendoce écouta cette remontrance, pleine de sens, et commença à parlementer avec le paysan. A peine a-t-il commencé le récit du tour perfide, que leur a joué le véritable ermite, qu'une jeune fille, jolie comme un ange, et la taille rondelette, entre, le petit panier au bras, dans lequel est le fromage à la crême. Le père, indigné que sa fille reparaisse à l'ermitage, malgré ses défenses, n'écoute plus le troubadour, et tombe sur elle; Mendoce tombe sur lui; le futur de la petite, qui avait promis de

tout oublier, et qui l'épiait, entre, et tombe sur elle; quatre à cinq femmes qui apportaient leur offrande, s'indignent que les pères et les maris trouvent mauvais que les ermites fassent des enfans, et elles tombent sur le père et sur le futur; on se mêle, on se pince, on se mord, on s'égratigne; la sultane, qui accourt au bruit, est renversée d'un soufflet de jambon qui était destiné au papa. Une autre femme s'embarrasse dans sa cotte, tombe sur elle, et une seconde sur celle-là; elles saisissent les paysans aux jambes, les entraînent, après elles, et les paysans entraînent, après eux, ce qui reste de femmes debout. On se bat sur le carreau; toutes les cottes sont en l'air. L'une découvre une jambe, une autre sa cuisse; celle-ci son devant, celle-là son derrière. Mendoce riait aux éclats, et rirait peut-être encore, s'il n'eût pensé que sa sultane, qui était dessous, allait être suffoquée; mais comment la tirer d'entre sept à huit personnes, accrochées les unes dans les autres? Il se fait aider par Trufaldin; ils apportent une grande jarre pleine d'eau, et la vident sur les combattans. On se relève, on s'écrie, on se disperse; on renverse, en fuyant, prie-dieu, crucifix, têtes de morts et rosaires; en deux secondes, il ne reste, sur le champ de bataille, que le bénitier, les deux paysans, les

deux troubadours et la sultane. Toutes les femmes ont disparu, et ont pris la route du jardin. Mendoce regarde, et ne voit personne. Cependant le jardin est petit; pas de grands arbres, et la grotte est sans profondeur. La frayeur leur a-t-elle fait sauter le rocher, qui domine à pic sur un précipice effroyable. Mendoce monte sur un cerisier planté sur le bord de la roche; il avance bravement le long d'une forte branche qui s'étend au-dessus du précipice; il regarde, et ne voit rien. « Allons, dit-il en » descendant, elles sont parties par la voie des » airs. » Cela aurait été croyable, si les ballons eussent été inventés.

Trufaldin, qui s'embarrassait fort peu de ce qu'étaient devenues ces femmes, et qui ne se souciait plus de jouer à l'ermite, avait été reprendre ses habits, et faisait tranquillement sa toilette, au pied de la statue de la sainte Vierge. Il la priait, dévotement, de le garantir de nouvelles algarades; il baisait, avec respect, le bas de sa robe de bois, lorsque le très-petit bout d'une chaînette de laiton, qui dépassait la robe, s'embarrassa dans ses doigts. En retirant maladroitement sa main, il tire la chaînette, la sainte Vierge fait un grand mouvement, et Trufaldin fait un saut arrière; il relève les yeux, et ne voit plus de sainte Vierge.

Il aperçoit, sur une surface beaucoup plus large, trois diables, très-bien faits, car ils étaient fort laids. A leurs pieds, était un trou étroit, mais qui paraissait profond. Il ne doute pas que l'enfer ne vienne de s'ouvrir, pour le punir d'avoir endossé une robe, qu'il était indigne de porter. Il fait un second saut en arrière, et tombe dans l'oratoire en poussant un cri affreux. Mendoce accourt; Trufaldin, dans des transports à se faire crever lui-même, et à faire mourir les autres de rire, lui montre de la main l'enfer prêt à l'engloutir; les deux paysans, terrifiés à ce spectacle, nouveau pour eux, s'écrient que le diable a pris possession de l'ermitage, pour punir l'ermite de ses crimes, et qu'il a emporté les femmes qui se donnaient à ce malheureux; ils se plongent le visage et les mains dans le bénitier, de quinze ou vingt pintes, et ils sortent à genoux, et à reculons, en se promettant bien de ne jamais remettre les pieds dans ce lieu de terreur.

Mendoce, qui ne craint ni le diable ni l'enfer, s'approche des trois figures et reconnaît, en riant, selon sa coutume, que la sainte Vierge et son saint piédestal s'ouvraient, du haut en bas, et démasquaient l'entrée d'un petit escalier, grossièrement taillé dans le roc. Il démêle, avec sa sagacité ordinaire, que les diables sont en

dedans, pour effrayer les bons chrétiens du douzième siècle, qui, par hasard ou par curiosité, tireraient la chaînette; il conclut enfin que toutes ces dames sont descendues, par l'escalier, à un lieu qui leur est parfaitement connu, et où l'ermite se dédommageait amplement de la sévérité des mœurs qu'il affectait en haut.

Mendoce saute sept à huit degrés, décidé à vérifier les faits : les ténèbres le forcent à s'arrêter. Il écoute, le plus profond silence règne partout. Il est brave; mais le cas est épineux. Il se consulte, il remonte, renferme les diables sous l'enveloppe extérieure de la bonne Vierge, et assemble une seconde fois son conseil.

Il fait part à Silvia et à Trufaldin de ses observations, et de ses idées. Trufaldin n'entendait plus rien, et il fallut ouvrir et fermer, plusieurs fois, la machine devant lui, pour le convaincre qu'un escalier n'est pas l'enfer, et que les diables qu'il a vus, sont de la façon de quelque bâtier de village. Les têtes remises, la discussion s'engagea.

Mendoce concevait bien que la petite fille se fût réfugiée là, pour échapper à son père et à son futur; mais il ne devinait pas pourquoi des femmes, qui ne devaient de compte à aucun des spectateurs, s'étaient réfugiées dans les entrailles de la terre, au lieu de s'aller bonnement sécher

au soleil. Le cas parut extraordinaire à Silvia, et Trufaldin déclara modestement qu'il n'y comprenait rien.

C'est bien ici que je pourrais vous conter des choses, bien invraisemblables, bien impossibles, qui empêcheraient les petites filles de dormir, et qui feraient serrer les jeunes maris de si près, qu'il faudrait bien qu'ils se réveillassent; mais la vérité, que je respecte au suprême degré, ainsi que je l'ai prouvé, en plusieurs volumes, ne me permet pas d'imaginer. Un historien fidèle doit se borner au simple récit des faits.

Mendoce, qui avait à lui seul de la tête pour trois, pensa que quelque motif qui eût déterminé ces dames à descendre, il n'était pas probable qu'elles passassent la journée entière loin de ceux à qui elles devaient compte de leur conduite; que, sans doute, elles attendaient, pour sortir, le moment où elles croiraient que l'ermitage serait évacué, par des hommes, qui n'avaient plus d'intérêt à y rester, et jugea qu'il fallait provoquer leur sortie par une retraite simulée, sauf à revenir ensuite faire une inspection exacte des lieux, le flambeau d'une main, et la hache de l'autre. Trufaldin trouvait très-bien qu'on se retirât, et ne jugeait pas à propos qu'on revînt; Silvia ne s'en souciait pas non plus; mais Mendoce observa que, depuis trente-

six heures qu'ils avaient quitté Sarragosse, ils n'avaient eu d'autre aventure que de se laisser platement voler, et que si le souterrain ne promettait ni monstres, ni génies à combattre, il pourrait au moins satisfaire la curiosité. Il ajouta d'ailleurs qu'il le voulait ainsi, et il commença le déménagement, qui ne fut pas long.

Il enveloppa le pâté de sanglier, les andouillettes, les guitares et les castagnettes dans les robes des troubadours, qui étaient à peine coupées; il mit le paquet sous un bras, prit la sultane sous l'autre, et Trufaldin suivit en branlant la tête, et disant entre ses dents:

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile.

On descend le rocher; on monte un rideau couvert de bois; on coupe des branches qu'on fiche en terre autour de soi, pour n'être pas vus, et on se ménage des jours pour pouvoir tout observer.

Au bout du rideau était un terrain sablonneux, et à travers les énormes racines d'un vieux chêne, on voyait un trou qui annonçait l'entrée du terrier d'un renard ou d'un blaireau: nos aventuriers n'y firent pas grande attention en passant. Mendoce cependant aimait la chasse; mais il n'avait ni meutes ni furets, et il était occupé d'autre chose.

Ils n'avaient pas passé denx heures au milieu de leurs branchages, qu'ils aperçurent, dans la campagne, les six à sept paysannes, qu'ils reconnurent à leurs habits; mais ce qui paraissait inexplicable à Mendoce, c'est que ces habits, qui avaient été couverts d'eau et de terre, paraissaient de la plus grande propreté; le bavolet et le bas de coton étaient d'un blanc à éblouir; les cheveux étaient en ordre, et retroussés avec grâce : il s'y perdait.

Par où, d'ailleurs, étaient-elles sorties, puisqu'elles avaient paru d'un côté opposé à l'ermitage? On soupçonnait bien qu'elles n'étaient aussi propres que pour ne pas donner des soupçons chez elles; mais la petite ne pouvait en imposer ni à son père, ni à son futur, et puis il y avait donc, dans ce trou, quelque bonne fée, compatissante aux faiblesses des femmes, et réparant, d'un coup de baguette, le désordre de leur toilette.

« Il est évident, seigneur, disait Trufaldin,
» qu'il y a de la diablerie là-dedans. — Il n'y
» a pas de diablerie; mais il y a quelque chose
» d'inconcevable que j'éclaircirai, dussé-je ne
» pas sortir du trou. — Ah! seigneur, au nom
» de votre digne père, qui est un peu sévère,
» mais qui vous aime; au nom de votre mère,
» de ses maux de cœur de neuf mois, et de ce

» qu'elle a souffert en vous mettant au monde...
» Il ne m'écoute seulement pas. » En effet, Mendoce était déjà bien loin.

Silvia, qui l'aimait vraiment, courait à côté de lui, et Trufaldin était resté à sa place, parce qu'il fallait, disait-il, qu'il en restât au moins un pour garder les équipages.

En repassant devant le prétendu terrier à blaireaux, Mendoce s'arrêta, et trouva le fond tapissé de mousse, ce qui ne lui parut pas naturel. Il écarte, avec quelque peine, des racines entrelacées; il s'engage sur les genoux et sur les mains; le trou s'élargit insensiblement : « Je suis
» heureux, dit Mendoce, voilà le commence-
» ment d'une véritable aventure. »

Le sexe aime aussi les aventures, mais d'un genre tout différent, et Silvia oublia sa tendresse, à l'aspect des difficultés, et par la peur des tenèbres, toutes-puissantes sur les esprits faibles. Elle retourna près de Trufaldin, qui lui passa la main sous le menton, et qui lui dit : « Consolez-vous, consolez-moi, consolons-
» nous; je vous épouserai quand nous serons
» sûrs que l'insensé aura trouvé sa fin. » Un soufflet fut la réponse de Silvia, parce que s'il est vrai qu'une femme puisse se décider à tout, il est au moins des propositions que l'amour-propre ne saurait entendre.

Mendoce n'avait pas fait trente pas, qu'il était absolument privé de la lumière, et que la voûte était assez élevée pour qu'il pût se tenir debout. Le vent qui lui soufflait au visage, annonçait un souterrain tortueux, et prolongé. Il se repentit de s'être engagé dans ce mauvais pas. Il se rappela les dernières paroles de Trufaldin, et balança s'il retournerait en arrière. Une fausse gloire lui fit tout mépriser; il tira son épée, et s'avança tête baissée.

Bientôt des soupirs se font entendre; Mendoce s'arrête, et un malheureux caillou, qui roule sous ses pieds, le décèle : « Est-ce vous, frère » Pacôme ? dit une voix argentine. — Oui, oui, » c'est moi, répond Mendoce à voix basse. — » Ah! que vous vous êtes fait attendre. — Il a » bien fallu donner à ces malencontreux che- » valiers le temps d'évacuer mon pauvre ermi- » tage. — Mon père m'a trouvée là-haut, et il » m'a battue; je n'ose plus retourner chez nous. » — Tu n'y retourneras plus, et il ne te trou- » vera pas ici. » En écoutant, en répondant, Mendoce s'avançait. Il approcha si près, qu'enfin la petite fille se trouva sous sa main. Elle était étendue sur un lit de feuilles sèches. Mendoce l'avait trouvée fort jolie; il était jeune, et il n'y avait pas d'apparence que Silvia vînt le déranger. Ce qui est nouveau est toujours le plus

beau, et l'amour de la nouveauté fait faire des prodiges. Mendoce en fit tant, que la petite s'écria à la fin : « Non, tu n'es pas frère Pa-
» côme ! »

La paix est bientôt conclue, quand on fait mieux que son rival. Mendoce et la petite s'expliquèrent amicalement. Il raconta, lorsqu'il ne put plus agir, ce qu'il lui était arrivé à l'ermitage, et la petite lui dit, sans rougir, parce qu'il ne la voyait pas, que l'ermite était un homme de trente ans au plus, qui portait une fausse barbe, pour inspirer la sécurité aux hommes, et la confiance aux femmes ; qu'il amadouait celles-ci avec de belles paroles, les engageait à revenir, leur faisait boire de bon vin, dans lequel, sans doute, il mettait quelque chose ; qu'alors on se laissait aller : « Et vous
» savez bien, ajouta la petite, que quand on a
» eu une fois ce malheur-là, on n'est pas fâché
» de recommencer.

» — Hé, depuis quand ce chien d'ermite de-
» meure-t-il ici ? — Depuis cinq à six ans. — Et
» pourquoi ce souterrain, puisqu'il peut, quand
» vous êtes seules, là-haut, avec lui, vous ren-
» dre malheureuses, tout comme ici-bas ? — Oh !
» le souterrain était fait, et la sainte Vierge
» aussi. — C'est-à-dire, qu'il a pris tout cela des
» mains de son prédécesseur. — Je le crois. —

» Aussi fripons l'un que l'autre ; mais, encore
» une fois, à quoi bon ce souterrain ? — Je vais
» vous le faire voir. » La petite tire, de sa poche, un briquet et de l'amadou ; une lampe s'allume. La petite fixe le chevalier, et lui sourit ; le chevalier la rend malheureuse encore, et la petite sourit de nouveau. « Oh,
» oh ! dit-il, je ne saurais faire face à de
» nouveaux malheurs. Voyons, examinons
» ceci. » C'était le roc brut, sans art, sans apprêts ; mais le coquin d'ermite y avait réuni toutes les commodités de la vie. Excellente couchette, siéges douillets, provisions délicates, habits de femme, qui tous étaient alors faits d'une grosse étoffe de laine noire. « J'y suis, dit
» Mendoce : ces dames n'ont fait que changer
» de vêtement, ce qui leur arrive, sans doute,
» quand le frère Pacôme les a un peu trop
» chiffonnées. Il n'est pas bête du tout, cet
» ermite-là : là-haut l'apparence de l'austérité,
» et ici tout ce qui fait le prix de l'existence.
» Ah, ah ! qu'est-ce que cette grande armoire ?
» — Je n'en sais rien, seigneur chevalier ; frère
» Pacôme ne l'ouvre jamais devant nous. — Je
» vais le savoir à la minute. » Et le chevalier fait sauter la porte avec le pommeau de son épée.

Mendoce et la petite voient d'abord quelques

rouleaux d'étoffe noire, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des bavolets tout coupés. « Fort » bien, dit Mendoce, l'ermite s'occupe de ses » femmes; voilà de la reconnaissance. — Oh! » nous faisons cela nous-mêmes, à nos momens » perdus, et les habits neufs, que nous rap- » portons à la maison, sont des dons que frère » Pacôme a reçus, à la ville, pour les pauvres » du pays. — Hé bien! voilà qui est tout-à-fait » vraisemblable; et ces chapelets, ces scapu- » laires, ces *agnus Dei*? — C'est ce que nous » rapportons aux enfans... — Du frère Pacôme? » — Et à ceux de nos maris : ils en font aussi » quelquefois, seigneur chevalier. — C'est bien » heureux, en vérité. »

Deux tiroirs fixent l'attention de Mendoce: ils étaient fermés à clef, et les clefs ne se trouvaient pas. Mendoce se servit de la pointe de son épée, et fit sauter les serrures : les tiroirs étaient remplis d'argent. « Oh, oh! je ne suis pas le seul que ce » coquin-là ait volé. — On l'a dit, et je com- » mence à le croire. — Il reviendra sans doute, » car il n'est pas présumable qu'il abandonne » ici le double au moins de ce qu'il m'a pris. »

La petite regardait cet argent d'un air ébahi, et, réfléchissant à ce que venait de dire Mendoce, elle pensa, comme lui, d'autant mieux que l'ermite ignorait encore que son père eût

découvert sa grossesse. L'entrée du souterrain, qui donnait dans le bois, lui permettait de retourner la nuit à l'ermitage sans être aperçu, et il pourrait voir, par une petite fente que la sainte Vierge avait au bas du ventre, s'il devait se rétablir dans son domicile.

Il y avait lieu de croire, cependant, que son absence durerait quelques jours, car il devait penser qu'un jeune homme alerte ne manquerait pas de courir le pays après son voleur, comme il était présumable qu'il s'en éloignerait, après avoir fait des recherches inutiles. Ces raisonnemens étaient fondés; mais une chose embarrassait Mendoce. Ceux que l'ermite avait volés avant lui, devaient avoir fait de l'éclat dans les environs, et avoir nui singulièrement à la réputation du personnage. « Ils ont crié en » effet, dit la petite, mais les femmes raccom- » modent tout : le premier était un menteur. » — A la bonne heure pour le premier, mais » les autres? — L'un était un hypocrite, qui » voulait faire chasser l'ermite, pour s'emparer » de l'ermitage. Celui-là se vengeait, disait-on, » de ce que le frère Pacôme lui avait refusé » l'hospitalité, parce qu'il avait tenu des propos » irréligieux; enfin, les femmes exigent, une » autre fois, que leurs maris fassent perquisition » dans l'ermitage, quand le frère est disposé

» à les recevoir, et que tout annonce la fer-
» veur et la pauvreté. »

Après cette courte explication, la petite prit la main de Mendoce, et le pressa de sortir et de s'éloigner, parce qu'elle craignait que son père ne revînt, quand sa frayeur serait passée. Elle craignait bien aussi que l'ermite rentrât. Il avait pris de l'ascendant sur elle, et elle n'avait pas envie de quitter Mendoce pour le frocard.

Le jeune homme avait grande envie d'attendre son ermite, et de lui donner une de ces leçons dont on se souvient toute la vie; mais il fallait passer une nuit ou deux à la belle étoile, et le seigneur Mendoce aimait ses aises; d'ailleurs, il ne voyait pas grand honneur à étriller un ermite. Il se disposa donc à céder à l'empressement de la petite, et il commença à se faire restitution, aux dépens des deux tiroirs, ce que le rigoriste le plus sévère ne peut certainement blâmer.

Il avait scrupuleusement compté un nombre de marcs, égal à ceux qu'on lui avait pris, et il s'éloignait, la lampe à la main. La petite le tira par son pourpoint : « Et ce reste-
» là, que deviendra-t-il? — Je ne m'en inquiète
» guère. — Vous le laissez! — Prendre au-delà
» de ce que j'ai perdu, ce serait me dégrader!
» — Mais j'ai perdu, aussi, moi, et il est na-

» turel que je me rembourse. — Oh! cela, c'est
» une autre affaire. — Dix marcs pour mon
» pucelage. — Ce n'est pas trop. — Vingt pour
» mes complaisances. — A la bonne heure. —
» Et le reste pour mon douaire. — C'est trop
» juste. » Et le reste fut en effet emporté.

Mendoce, enchanté de se retrouver en fonds, au moment où il y comptait le moins, aussi charmé d'avoir conquis une jolie fille qui jetterait de la variété dans ses amours, Mendoce rejoignit, en chantant, Trufaldin et Silvia. La vue de l'argent opéra, dans les esprits, un changement aussi rapide qu'heureux; mais la sultane fronça le sourcil quand Almanzor lui annonça que l'humanité ne permettant pas d'abandonner la petite au ressentiment de son père, ils allaient la prendre avec eux. Il eut beau lui faire observer qu'elle avait besoin d'une aide, qui partageât, avec elle, les petits soins de la communauté; il eut beau lui protester que son attachement pour elle l'avait déterminé, autant que le désir de rendre service à la pauvre petite fille, Roxane crut voir en elle une rivale, et les femmes se trompent rarement sur cet article. Elle regardait la petite en dessous, et ses charmes et sa fraîcheur, et certains regards, qu'elle interceptait au passage, confirmèrent bientôt ses soupçons. Que

pouvait-elle dire? Rien : elle appartenait à Mendoce. Que pouvait-elle faire? Barrer cette nouvelle intrigue; c'est le parti que prennent toutes les femmes, et c'est ce qui ne manque jamais de faire, d'une fantaisie, une inclination sérieuse.

Tout le monde se mit en route, les uns fort contens, les autres feignant de l'être. La petite, qui connaissait ces bois, comme le souterrain de l'ermitage, conduisit la caravane par des sentiers qui l'éloignaient de la cabane de son père, et de la ville de Plasencia, où frère Pacôme allait ordinairement faire ses emplettes, et où, sans doute, il était allé vendre les mules, en habit de cavalier.

Trufaldin retrouva l'usage de la parole, à mesure qu'il s'éloigna des lieux, où il avait été tourmenté de la crainte des hommes et des diables. « Maintenant que vous êtes en » fonds, dit-il à Mendoce, vous renoncerez » sans doute à la fantaisie de vous faire trou- » badour? — Pas du tout. — Quoi! vous » voulez encore aller gueusant de porte en » porte?—Qu'appelles-tu gueuser! Demander, » recevoir l'hospitalité, dans les châteaux; » payer dans les chaumières; porter partout » le plaisir avec moi, et me faire la réputa- » tion du plus aimable et du plus éloquent

» de tous les menestrels. Tiens, prends mes
» vers, et fais-moi du chant là-dessus. —
» Composer en marchant! — La marche éveille
» l'imagination. — Et ce paquet la tue. —
» Donne-le-moi. — Je souffrirais, seigneur.....
» — Donne, te dis-je : l'égalité est le premier
» charme du métier que nous allons faire. »

Et on chemine, Mendoce le paquet sur la tête, sautant comme un chevreuil; Silvia observant la petite; la petite sautant autour de Mendoce, et Trufaldin marchant gravement, battant la mesure, sur l'écorce où étaient écrits les vers, essayant des tons, et gravant ceux qui lui paraissaient dignes de passer à la postérité.

En marchant, en sautant, en chantant, en buvant, en mangeant, on arriva à la vue d'une ville qu'on ne connaissait pas; mais comme on est bien reçu partout avec de l'argent, il était assez égal d'entrer dans cette ville, ou dans une autre. Mendoce était bien aise qu'il s'en présentât une, parce qu'il voulait équiper sa troupe, d'une manière digne d'un troubadour de distinction. Le chant était fait; il en était content, et il se proposait de commencer, dès le lendemain, l'exercice de l'honorable profession. Il le commença en effet; mais non pas précisément comme il se l'était proposé.

La ville qu'il voyait est la bicoque appelée *Longarès*. Il suivait les bords rians d'une jolie petite rivière, qui y conduit, et dont j'ai oublié le nom, lorsqu'il distingua, dans l'éloignement, un grand homme, d'assez mauvaise mine, et assez bien armé, qui venait droit à lui. On ne se connaît pas dans ce monde, et précaution est mère de sûreté. Mendoce avait à défendre sa personne, son argent, ses deux femmes, le camarade Trufaldin, et les débris de son pâté : des intérêts aussi majeurs exigeaient qu'il fût sur ses gardes. Il rendit le paquet à Trufaldin, et s'avança le premier, pour reconnaître les dispositions de l'arrivant. Celui-ci s'arrête à quelques pas, fixe Mendoce, fait un saut en arrière, et met la main sur la garde de son épée. La petite, qui ne quittait pas Mendoce, fixe l'inconnu, jette un grand cri, fait un demi-tour à droite, et s'enfuit en criant : « C'est l'ermite ! »

L'ermite, reconnu, tire l'épée; Mendoce, honteux de s'être laissé prévenir, tire la sienne, et se précipite. Bientôt il s'aperçoit que son adversaaire a autant d'adresse, et plus de force que lui. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre pourquoi ils se battaient, car Mendoce avait repris ce qu'il avait perdu, et l'ermite ignorait qu'il eût fait restitution ; mais enfin c'est ainsi qu'on

se bat d'ordinaire, d'homme à homme, et de peuple à peuple.

Frère Pacôme serrait vivement le chevalier. Il écarte son fer d'un vigoureux coup de talon, fait une passe sur lui, jette son pied gauche derrière le pied droit de son adversaire, le pousse rudement de la poitrine, le renverse, saute par-dessus lui, allonge un coup de pied dans les côtes de Trufaldin, qui priait Dieu sur le paquet, pour le succès des armes de son maître, charge le paquet sur son épaule, s'élance dans la rivière, la traverse en plongeant, reparaît à la rive opposée, et montre son derrière à son ennemi stupéfait, qui n'a pu le suivre, parce qu'il ne sait pas nager.

« La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

» disait Trufaldin, en se frottant le côté. La
» petite a conservé son argent, parce qu'elle
» a pris la fuite ; vous avez fait le bravache, et
» vous avez perdu le vôtre : que ne vous sau-
» viez-vous aussi ? — Malheureux ! — Hé, sans
» doute. Je suis poltron, et je m'en trouve bien.
» Je me tire de tout avec quelques coups de
» pied ou de bâton ; mais vous, vous exposez
» à vous faire tuer ! Si ce chien d'ermite ne
» préférait le butin au sang, j'aurais une belle
» nouvelle maintenant à porter au château d'A-

» ran. Voyez-vous votre père au désespoir ; » votre mère mourante, dont la malédiction » vous poursuit au fond de la rivière, où cet » enragé-là n'eût pas manqué de vous jeter ?.... » Voyez-vous.... — Voyez-vous un valet mal- » adroit, qui raisonne, quand je suis furieux. » Viens, coquin, viens te placer à côté de Sil- » via ; veille à sa sûreté, autant que le peut un » poltron, et je vais châtier de la manière la » plus éclatante, ce coupe-jarret qui m'affronte. » Attendez-moi tous deux ici. »

Trufaldin n'osait plus parler raison ; mais il eût donné sa vie, si elle lui eût été moins chère, pour prévenir un second combat. Il ne trouva pas d'autre moyen pour arrêter son maître, que de flatter son goût dominant : « Observez, » lui dit-il, votre précepte d'hier ; bravez la » misère, jouissez du présent, et moquez-vous » de l'avenir. Renoncerez-vous, parce qu'un » insolent vous a montré son derrière, au plai- » sir de chanter vos vers si harmonieux et si » coulans ? Qu'est devenue cette émulation, qui » allait faire de vous le premier menestrel de » l'Espagne ? — Je le serai toujours, corbleu ! » — Vous ne le serez pas si vous vous faites » tuer. — Les armes sont journalières, et je » n'aurai pas été impunément volé et insulté » par un coquin. »

Il partait en effet, lorsque Silvia, qui, pour ne pas user son crédit, ne faisait de remontrances que dans les grandes occasions, lorsque Silvia prit la parole, et représenta à Mendoce que la présence de la petite, et le contenu du paquet prouveraient, à l'ermite, que tous ses secrets étaient connus; qu'il se garderait bien de retourner à l'ermitage, où il ne pouvait s'attendre qu'à un mauvais parti, et que tout le fruit que Mendoce retirerait de sa démarche serait de brûler, s'il voulait, une cabane, ce qui n'est ni bien difficile, ni bien glorieux : « Hé bien, chantons, reprit Mendoce.
» Nous avons encore mes vers, ta musique,
» vos guitares et les castagnettes; allons, chan-
» tons et marchons.

« Loin de nous la prospérité,
» Des sots éternelle manie :
» La médiocrité
» Est mère du génie. »

» Tiens, mets-moi cela en musique. — Pardon,
» seigneur, mais il y a, dans vos vers, quelque
» chose qui n'est pas exact. — Qu'est-ce, doc-
» teur ? — La médiocrité soupe, et nous ne
» souperons pas; on n'héberge point les trou-
» badours dans les villes. — Non ? hé bien, fai-
» sons une chanson de table, et célébrons au

» moins des plaisirs que nous ne pouvons goû-
» ter. Nous dormirons ensuite, et vive la joie,
» quoi qu'il arrive. Écoute :

« Pour bannir le chagrin,
» Et jouir de la vie,
» Buvons d'excellent vin,
» Prenons femme jolie.
» Moquons-nous d'un oison
» Qui condamne l'ivresse :
» Ce qu'on perd en raison,
» On le gagne en tendresse.

» Allons, mes amis, avec ces trois morceaux, » et ma fécondité, nous sommes en fonds » pour notre début. Nous n'avons pas d'habit » de costume, hé bien! nous nous en passe- » rons. Marchons et chantons. »

Un vieux château, dont les donjons n'étaient pas si élevés que les clochers de Longarès, se montra tout à coup, au détour d'une colline : « Nous souperons! s'écria Trufaldin. — Nous » souperons! répètent Mendoce et Silvia. Accor- » dons nos guitares; faisons un bout de répé- » tition en pleins champs, et allons enchanter » le seigneur châtelain. »

Le pont est levé selon l'usage. Le nain, qui veille au haut de la tour, prend son arbalêtre, ajuste la flèche, et crie : *Qui vive!* Les guitares, et un chant chevaleresque répondent, pour les

troubadours. Les sons mélodieux parviennent jusqu'à la salle basse, où le seigneur châtelain sommeillait en digérant un copieux dîner; il secoue l'oreille, ouvre les yeux, se lève, court à sa fenêtre, et ordonne qu'on baisse le pont, et qu'on introduise les trouverres.

Mendoce se présente avec les grâces que donne l'éducation; Silvia avec la modestie piquante de la beauté; Trufaldin avec sa bonhomie accoutumée. « Voyons d'abord un essai » de vos talens, dit le seigneur châtelain, car » je suis connaisseur, et on ne m'en fait ac- » croire sur rien. Si vous êtes vraiment des » troubadours, ce château sera votre demeure, » autant de jours qu'il vous plaira y rester. »

On commence la fameuse romance: *Sur la tombe d'Isidore*, avec accompagnement en deux parties, ce qui ne s'était pas entendu jusqu'alors, et, à la fin de chaque strophe, le châtelain s'écriait: « Ce sont, parbleu, ce sont » des troubadours!

» —Nous souperons, disait tout bas Trufaldin; » —Nous souperons, reprenaient Silvia et Men- » doce.—Mais comment, poursuivit le seigneur, » des trouverres voyagent-ils dans cet équipage? » l'un ressemble à un chevalier.....—Je le suis » en effet, seigneur, répond Mendoce. » Et il raconte avec emphase les fariboles, qu'il a arrêtées avec Silvia et Trufaldin.

Un chevalier troubadour, un chevalier qui a été de la seconde croisade, un troubadour qui s'accompagne en deux parties, était un être précieux pour le châtelain. Ce qui surpassait tout à ses yeux, c'était la sultane favorite, qui avait rendu la liberté au chevalier; c'était le chevalier, qui, par reconnaissance, avait épousé la sultane; c'était enfin l'aumônier, qui les accompagnait partout, pour attirer sur eux les bénédictions du ciel. Dès ce moment les égards se joignirent aux marques d'intérêt. Il fut décidé que les troubadours feraient une neuvaine au château, et qu'il leur serait donné des mules, de l'argent, et des valets pour les conduire, ensuite, où ils voudraient se rendre.

Le seigneur châtelain prend la main de la belle Roxane, et la conduit à la chambre, où s'ennuyait sa jeune et belle épouse, en faisant semblant de travailler; mais en pensant à ce qui occupe les jeunes femmes, qui ont de vieux maris. Il fut décidé encore que la sultane reposerait sur une couchette, qu'on dresserait à côté de celle de madame, ce qui arrangeait le seigneur, qui avait toujours besoin de repos, et le preux Almanzor, qui avait bien acquis le droit de se reposer, avec sa petite qui lui plaisait tant, et à laquelle il ne pensait plus.

Pendant qu'on apprête un somptueux souper,

le patron fait passer Mendoce dans un vaste cabinet, et comme l'amour-propre est toujours la première sensation qu'on cherche à satisfaire avec des inconnus, il lui montra les portraits, en pierre, de ses nobles aïeux. Il les avait fait enlever de leurs tombeaux, et en avait garni le pourtour du cabinet, ce qui faisait un coup d'œil très-divertissant. Il raconta, au brave Almanzor, les exploits de chacun, ce qui fut bien aussi ennuyeux que l'histoire de Mézerai, sans pourtant être aussi long. Il raconta que, déjà surchargé de la gloire de ses ancêtres, il avait jugé inutile d'en acquérir, pour son compte particulier; qu'il avait passé sa vie à faire enrager ses vassaux, ses domestiques, et à tromper ses maîtresses. « A propos de cela, » dit-il, je vais vous prouver la multitude et » les agrémens de mes conquêtes. » Il en prouva la quantité, par autant de bracelets en cheveux, accrochés chacun à un clou doré, et rangés par ordre chronologique. Il prouva ses plaisirs, par les obstacles qu'il avait eu à vaincre, les ruses qu'il avait fallu employer. Il conta si longuement, qu'Almanzor allait s'endormir, malgré son appétit, si le châtelain n'eût fini de la manière la plus propre à réveiller l'attention d'un amateur. Il apprit au jeune troubadour que, depuis six mois, il avait épousé une jeune per-

sonne, jolie au-delà de l'imagination, parce qu'une belle femme ne coûte pas plus qu'une laide; il ajouta qu'il n'était pas jaloux, parce qu'il avait éprouvé que cela ne servait à rien; il conclut, en disant qu'il amusait sa femme avec des fêtes, parce que femme dont la tête est occupée a le cœur en repos, et il invita le chevalier à imaginer quelque chose aussi galant que nouveau.

Mendoce, dont la tête et le cœur étaient également ardens, prit feu à la minute pour la châtelaine, qu'il ne connaissait pas, et ne pensa plus qu'à prolonger son séjour, pour mettre à fin une intrigue, qui ne devait pas se terminer, avec une dame du haut parage, comme avec la petite du souterrain. Il proposa de l'amuser, deux ou trois jours, avec des chansons nouvelles, et pendant qu'elle les apprendrait, de lui préparer la plus piquante des surprises.

« On voit tous les jours, dit Mendoce, des » événemens inattendus, extraordinaires, atta- » chans; on entend des conversations vives, pres- » sées, spirituelles; pourquoi ne mettrait-on pas » cela en action, en ôtant aux conversations ce » qu'elles ont de trop long, et en ajoutant » quelque chose aux événemens trop communs? » —Bien, seigneur Almanzor, bien, très-bien, » de par Dieu! — J'ajoute, à la prose lan-

» guissante, la force et le charme des vers.
» — C'est cela, mon ami, c'est cela. — Et
» pour inspirer plus de vénération pour mon
» talent, je le consacre à des sujets révérés du
» vulgaire. — De mieux en mieux, sur mon
» âme. — Le mystère de la Conception, par
» exemple. — Oh ! que ce sera beau. — Avez-
» vous des vassaux intelligens, adroits ? — Par
» centaines, mon ami. — Je fais construire une
» maison, tout-à-fait semblable à celle de
» Notre-Dame de Lorette. La Vierge est en
» prières, et se détourne à l'aspect de la Vo-
» lupté, que le Diable lui présente. Elle va
» céder, car elle est femme ; mais le beau Ga-
» briel entre par la croisée, son rameau de lis
» à la main. A son aspect, la Volupté et le
» Diable disparaissent ; la Vierge conçoit sans
» plaisir, pour accoucher avec peine, et le
» spectacle finit par un *Stabat Mater*, sur un
» air nouveau. — Embrassez-moi, homme éton-
» nant, embrassez-moi encore. Votre idée aura
» des imitateurs, je vous en réponds. » Et en
effet, Mendoce fut l'inventeur de ces mystères
qu'on joua dans toute l'Europe chrétienne,
jusqu'à l'époque où la renaissance des lettres
tira de la poussière les Grecs et les Romains,
et fournit des modèles, que nous avons surpassé
quoi qu'en disent les vieux admirateurs des vieilles
choses.

« Ah çà, reprit le châtelain, qui jouera le
» diable? c'est un vilain rôle. — Mon aumô-
» nier; il est déjà habillé de noir. — Et il
» n'est pas beau : j'ai un bois de cerf qui lui
» ira à merveilles. — Sans doute; cette coiffure
» va à tout le monde. — Et la Volupté? — Ma
» sultane. Elle a un petit air fripon, qui ca-
» ractérisera le personnage. — Et l'ange Gabriel?
» — Moi, si vous voulez. — Vous. Chevelure
» blonde et bouclée, œil bleu, taille élancée;
» avec cela une tunique blanche, de longues
» ailes faites avec les queues de mes paons,
» et ce sera parfait. Et la sainte Vierge? — Ah!
» voilà où je suis un peu embarrassé : il faudrait
» une seconde femme.... — La mienne, che-
» valier, la mienne. Personne n'a l'air aussi
» virginal, et, entre nous soit dit, elle est
» encore vierge, ou peu s'en faut. Ah çà, mais
» ne faudrait-il pas, pour la bienséance, que
» je jouasse avec madame... une jeune épouse...
» — Ah! vous avez raison, il ne faut pas que
» vous perdiez vos droits sur madame, même
» en plaisantant : l'honneur, la réputation....
» Hé, m'y voilà : vous serez saint Joseph. —
» Justement, c'est mon patron. — Je vous en
» fais mon compliment. »

La grosse cloche annonce que le souper est sur la table, et le châtelain invite Mendoce à

descendre. La jeune Séphora était déjà placée. Elle leva, sur Mendoce, un grand œil humide, qu'elle baissa, en s'inclinant légèrement. Mendoce salua profondément, et se mit auprès d'elle ; le châtelain s'assit auprès de la sultane. Trufaldin enchanté, entonna un *Benedicite* sur un air de sa façon, et se mit à jouer de la mâchoire à sa manière ordinaire, c'est-à-dire de façon à étonner les plus gourmands. Mendoce partageait le temps entre deux appétits ; les meilleurs morceaux pour son estomac ; les propos les plus délicats, les plus fins pour la dame. La dame ne répondait pas directement ; mais un sourire payait la louange adroite. Insensiblement, la modestie céda aux charmes d'une conversation enjouée ; elle répondit par de simples mots, à la vérité ; mais de ces mots heureux, soignés, qui annoncent l'esprit, joint au désir de plaire. Le châtelain était enchanté : « Bravo! criait-il à chaque instant, » bravo! C'est un combat, un carrousel, un » tournois d'esprit. Corbleu! madame, je ne » croyais pas que vous en eussiez tant, et je » rends grâce au gentil trouverre, qui l'a dé- » veloppé tout à coup. Il vous en fera bien » voir d'autres. L'ange Gabriel, saint Joseph.... » Ah! ah! ah! mais ceci est encore un secret. » Ah çà, contez donc à madame comment

» vous vous êtes tirés des mains de ce vilain
» soudan d'Égypte. Cela doit être curieux, et
» les dames aiment l'extraordinaire. »

Mendoce n'était pas préparé à conter, et d'ailleurs il avait à dire, à madame, des choses plus intéressantes que ce qu'il pouvait imaginer. Il répondit que son aumônier, qui narrait parfaitement bien, allait satisfaire la curiosité du seigneur châtelain. Trufaldin, qui avait l'imagination paresseuse, se défendait de toutes ses forces. Un geste impératif de Mendoce lui ouvrit la bouche, et pendant que Trufaldin contait, le chevalier jasait avec la dame, qui riait quelquefois, en regardant son mari, qui écoutait, la bouche ouverte, et qui gobait les niaiseries, qui lui débitait monsieur l'aumônier.

« Les Chrétiens et les Turcs, disait Tru-
» faldin.......... Et l'Europe et l'Asie..........
» Aidez-moi donc un peu, seigneur Alman-
» zor........ Ah! m'y voilà, seigneur châte-
» lain. Je cherchais quelques détails, qui m'é-
» taient échappés, et j'entre en matière. J'avais
» marché à la croisade, pour prêcher les
» Chrétiens, et combattre les Turcs, ainsi
» qu'ont fait beaucoup de gens d'église. Après
» des succès, mêlés de revers, nous arrivâmes
» sous les murs d'Antioche, où se livra cette

» fameuse bataille, dont vous avez sans doute
» entendu parler. J'y coupai les oreilles au
» tambour-major du soudan d'Égypte, et j'al-
» lais le dégalonner, suivant le droit de la
» guerre, lorsqu'un marabout, qui battait de
» la grosse caisse, me la passa tout entière,
» de la tête aux talons. Comme il faut pou-
» voir agir pour se battre, et que j'étais en-
» caissé, j'en passai par ce que voulurent mes-
» sieurs les Sarrasins. On me roula dans mon
» tonneau jusqu'au Caire, où j'arrivai, tout
» étourdi, ainsi que vous pouvez le croire,
» et on m'enferma dans le sérail du soudan,
» pour enseigner la musique à ses enfans de
» chœur. C'est là que je connus le seigneur Al-
» manzor, dont Argant avait arrêté les exploits,
» au moyen d'un nœud coulant, qu'il lui jeta
» au cou, et qu'il serra de manière qu'Al-
» manzor fut obligé de le suivre en laisse. La
» princesse Abaquaba, que vous voyez devant
» vous...............—Abaquaba! reprit le vieux
» Gonzalve. Ne m'avez-vous pas dit que la
» princesse se nomme Roxane? — Eh! oui.....
» oui, seigneur châtelain, elle a pris ce nom,
» depuis que nous voyageons incognito; mais
» elle est de la célèbre famille Abaquaba, dont
» le fondateur a bâti les murs de Jéricho.....
» —Que Josué renversa au son des trompettes?

» — Précisément. — Famille ancienne, seigneur
» aumônier; diable! Poursuivez. — La princesse
» Abaquaba et sa cousine Ibiquibi, deux des fem-
» mes du soudan, qui en a beaucoup trop, nous
» firent d'abord les yeux doux, et en chevaliers
» galans nous les aimâmes à l'adoration. Elles
» jurèrent de nous délivrer et de se délivrer avec
» nous, et un soir qu'on les croyait endormies,
» elles descendirent doucement sur la ter-
» rasse qui donne sur la mer; nous nous mîmes
» tous quatre sur une table de cèdre du Liban,
» et élevant les jupons de ces dames au-dessus
» de nos têtes, nous descendîmes assez douce-
» ment de la terrasse dans la mer. Deux re-
» quins, qui passaient par-là, sentirent la chair
» fraîche, et se jetèrent sur Abaquaba et Ibi-
» quibi, beaucoup plus fraîches que nous. A
» notre tour, nous sautâmes sur le dos des re-
» quins; nous leur passâmes, dans la gueule,
» les jarretières de nos dames, qui sautèrent
» lestement en croupe derrière nous, et nous
» forçâmes nos montures à nager vers Cadix.
» Nous n'en étions guère qu'à cent lieues,
» lorsqu'un corsaire de Tripoli parut, et vint
» sur nous à pleines voiles. Dans ce péril émi-
» nent, j'invoquai saint Jacques de Compos-
» telle, en qui j'ai toujours eu beaucoup de
» confiance; mais, hélas! qu'arriva-t-il? Ibi-

» quibi, qui avait eu le malheur de s'attacher
» à un prêtre de la sainte Église, fut prise par
» le corsaire, je ne sais pas trop comment, et
» saint Jacques nous transporta en un clin
» d'œil, mon compagnon, sa sultane et moi,
» dans le cœur de la métropole de Tolède.
» Depuis ce moment fatal, nous courons le pays,
» prêchant une nouvelle croisade, et tâchant
» de lever des soldats pour délivrer Ibiquibi
» des mains des corsaires tripolitains, et Dieu
» sait dans quel état nous la retrouverons !

» Voilà, je crois, seigneur, un récit à tirer
» des larmes de tous les yeux. — Et le sujet
» d'une superbe romance, continua le seigneur
» châtelain. Seigneur Almanzor, il faut faire
» cela à madame. — Si madame le permet... —
» Comment donc, mon cher ami, elle en sera
» très-reconnaissante. »

Séphora rougit, Mendoce pressa, légèrement, un genou qui ne répondit pas; mais qui ne se retira point. Silvia à qui rien n'échappait, se mordait les lèvres. Trufaldin essuyait les siennes, avec l'importance d'un auteur, qui a recueilli les applaudissemens de l'assemblée, et le bon Gonzalve commença à chanter. Il mit tout le monde en train. Mendoce improvisa, avec succès, des couplets, qu'il chantait au mari, et qui s'adressaient à la femme; la volupté les dictait,

et le désir se cachait sous le voile de la décence. Séphora n'était plus à elle ; le feu circulait avec son sang. Elle se leva, pour cacher son trouble, et sortit avec ses femmes et Roxane, qui devait coucher auprès d'elle. Chacun se retira de son côté. Séphora ne dormit point, parce que l'amour naissant chasse le sommeil ; Roxane ne dormit pas, parce que la jalousie la tourmentait ; Almanzor ne dormit pas, parce que tantôt il pensait à Séphora, et tantôt il écrivait les premières scènes du Mystère de la Conception ; Trufaldin ne dormit pas, parce qu'il réfléchit aux moyens de faire parvenir, au père de Mendoce, certaine lettre que vous avez peut-être oubliée ; Gonzalve dormit profondément, parce qu'il ne pensait à rien.

Mendoce ne savait pas trop comment il profiterait des heureuses dispositions qu'il avait remarquées dans la belle Séphora. Les mœurs espagnoles sont sévères, et pénétrer dans son appartement sans son aveu, c'était s'exposer à un éclat qui le perdrait dans l'esprit du mari, qui n'était pas dangereux, mais qui avait bien le droit de mettre l'ange Gabriel à la porte. Silvia avait trop d'intérêt d'ailleurs à ne pas laisser Séphora seule, pour ne pas manquer de lui faire assidûment sa cour. Tout cela était embarrassant ; mais l'amour trouve toujours

quelque moyen conciliatoire. Mendoce écrivit une lettre passionnée, qu'il se promit de glisser, pendant le dîner, sur les genoux de la dame. Probablement elle n'oserait pas la lui rendre, en présence de son mari; plus probablement encore elle la lirait, quand elle serait seule, et la lecture d'une lettre aussi agréablement tournée, la disposerait à en recevoir une seconde. L'intrigue se lierait alors, car enfin c'est répondre à des billets doux que les recevoir et les lire. Il passa la matinée à donner ses idées et ses ordres aux charpentiers, menuisiers et décorateurs du seigneur Gonzalve. Les quittait-il un instant? Il venait écrire une scène. Était-il las de composer? Il retournait presser l'établissement des ateliers; il marquait, dans le parc, les arbres dont la grosseur et la direction des branches pouvaient abréger la main-d'œuvre; il faisait les billets d'invitation pour la noblesse du voisinage; il envoyait avertir les ménétriers des environs de se tenir prêts à la première sommation; le seigneur Gonzalve suivait ses opérations, admirait sa vivacité, la clarté de ses plans, voyait déjà tous les tableaux, et jouissait d'avance.

On sonne enfin le dîner, et chacun se rend à la salle commune. Mendoce remarqua que Séphora était plus parée que la veille, et il en

augura bien. Elle rougit encore en le voyant; un sourire imperceptible effleura ses lèvres de rose, et lorsqu'elle s'assit, son pied se trouva, par hasard sans doute, sur celui de l'aimable chevalier. On ne connaissait pas les serviettes, qu'on étend à volonté sur ses genoux, et même sur ceux de sa voisine, et qui permettent à deux mains, qui se cherchent, de se rencontrer et de se toucher un moment. Un gros chien favori, portant le collier doré, aux armes du maître, suppléa aux serviettes: tout sert à l'amour. Le chien était couché paisiblement sous la table; Mendoce lui pressa vivement la queue du pied qu'il avait libre, le chien se leva, en jetant un cri; Mendoce prétendit qu'il lui avait mordu la jambe; il se baisse pour y regarder; Séphora se baisse aussi, par un intérêt bien naturel; Mendoce lui prend la main, l'ouvre, y met son billet, la referme, se lève aussitôt, fait quelques tours par la salle, en disant à Gonzalve inquiet: « Ce n'est rien, » ce n'est rien; ses dents n'ont pas percé ma » bottine. »

Que devait faire Séphora de ce billet caché dans sa main? Le rendre était impossible; le remettre à son mari eût été d'une imprudence impardonnable. C'était troubler son repos sans nécessité; c'était compromettre un étourdi, très-blâmable sans doute, mais qui

n'était pas coupable au premier chef, parce qu'il aimait une jolie femme. Il n'y avait qu'un milieu dans tout cela, c'était de mettre le billet dans sa poche, et ce fut ce qu'elle fit.

On se remit à table, et Mendoce ne retrouva ni le pied, ni le genou. Il ne s'en étonna point. Il avait donné l'éveil à la pudeur, qui devait combattre, au moins, pour la forme; mais l'agitation du sein, l'incarnat soutenu des joues, lui prouvaient que ces combats étaient trop vifs pour être durables.

Après le dîner, il reprit ses travaux. Silvia s'attacha, plus que jamais, à obséder la jeune dame; Trufaldin chercha à se lier avec un vieux écuyer, dont il comptait faire son confident, et Gonzalve fut faire sa méridienne, et s'endormit, en chantonnant un nouveau couplet du jeune troubadour.

Au souper du soir, au dîner du lendemain, à tous les repas qui suivirent, Mendoce remettait un billet. On les prenait tous, on ne répondait à aucun, et le silence de femme qui aime ne saurait être éternel. L'amoureux chevalier pensa enfin que Séphora recevait ses lettres, parce qu'il y avait du danger à les refuser, et que sa complaisance n'irait pas plus loin.

Séphora, de son côté, pensait que le chevalier n'avait épousé la sultane que par reconnais-

sance, comme elle n'avait épousé Gonzalve que par intérêt. La froideur du jeune homme pour cette Roxane, ses empressemens auprès d'elle, annonçaient clairement de l'indifférence pour l'une, et de l'amour pour l'autre. Il est agréable, pour une femme sage, d'être aimée d'un petit être charmant, qui, en vingt-quatre heures, est devenu l'ami de la maison; mais à quoi cela peut-il mener? Se manquer à soi-même, quelle horreur! Et puis le chevalier doit bientôt partir; point de ressources.

Trufaldin avait empaumé son écuyer. Intendant des châteaux et domaines du seigneur Gonzalve, il avait toujours un prétexte, qui autorisait des courses, plus ou moins longues: il partit avec la lettre de monsieur l'aumônier, pour rendre le calme à un père au désespoir.

Silvia sentait bien qu'elle ne pouvait rien attendre que d'une nouvelle infidélité, qui peut-être lui ramènerait le volage. C'était un pis-aller fort incertain; mais Mendoce l'avait achetée, payée, il était le maître, et il n'y avait rien à gagner à se brouiller ouvertement avec lui. Il était facile de le faire congédier, en informant Séphora qu'il n'était point son mari, et Gonzalve, que les princesses Abaquaba et Ibiquibi, les requins et saint Jacques de Compostelle, étaient autant de chimères, imaginées par mon-

sieur le chapelain ; mais Mendoce pouvait découvrir cette menée, passer de l'indifférence à la haine, la revendre à quelque roturier, la donner même à quelque goujat. Sans ces considérations, quel tapage elle eût fait ! Elle plus jolie, plus aimable, plus enjouée que cette Séphora, qui ne pouvait avoir, aux yeux du petit traître, que le très-mince mérite de la nouveauté. Ainsi pensait Silvia, ainsi pensent toutes les femmes, sur le compte de leurs rivales.

Gonzalve, vieux, cassé, n'ayant plus que le souvenir de ses qualités physiques, avait cependant conservé un libertinage de tête, qui ne va pas loin, mais qui ne laisse pas d'amuser celui qui est forcé de s'en tenir là. Il savait sa femme par cœur ; il continuait de fourrager par habitude, mais sans plaisir, et le sixième jour de l'arrivée du chevalier, il lui passa par la tête que de nouveaux appas pouvaient être piquans à parcourir, et opéreraient peut-être une espece de résurrection. Il était d'ailleurs naturaliste, et l'histoire naturelle d'une princesse africaine ne doit pas ressembler à celle d'une Aragonnaise. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que Mendoce était jeune et beau ; qu'il était vieux et laid, et femme qui se prête à une infidélité, veut pouvoir compter sur un bénéfice clair.

Cependant ce beau chevalier était le mari de la princesse ; les maris, jeunes et beaux, négligent leurs femmes, et les femmes n'aiment pas à être négligées. Un vieillard bien empressé, bien tendre, faisant peu, mais essayant l'impossible, prouve au moins sa passion, et les femmes aiment les hommes passionnés. D'ailleurs le preux Almanzor faisait voyager sa princesse à pied, lui faisait faire maigre chère, et elle trouverait, au château, le nécessaire et le superflu, motif tout-puissant sur une femme, qui a raison de craindre que la pauvreté n'altère sa fraîcheur. A la vérité, Séphora pouvait trouver extraordinaire qu'une étrangère s'établît chez son époux ; mais un vieillard madré a tant de moyens d'en faire accroire à une femme de dix-huit ans, qui n'a d'expérience que celle qu'il lui a communiquée, et c'est si peu de chose que cela ! Il était possible qu'Almanzor prît de l'humeur, en se voyant souffler sa femme ; mais si cette femme s'obstinait à rester, ou si elle partait pour revenir, qu'aurait à se reprocher le vieux châtelain, et qu'entreprendrait un jeune homme contre un sexagénaire, qui ne pouvait plus soutenir une lance ? Et puis, n'avait-on pas main-forte au château ? Gonzalve arrêta donc à part lui, qu'il saurait comment sont faites les princesses africaines.

Il fit l'empressé auprès d'Abaquaba, et Mendoce n'eut pas l'air de s'en apercevoir : il fallait qu'il jouât le mari; mais il s'applaudissait, intérieurement, d'une fantaisie, qui lui donnerait plus de liberté. Il se conduisit cependant avec une extrême circonspection, parce qu'il savait que le mari, le plus convoiteux de la femme du prochain, ne se soucie pas du tout que le prochain convoite la sienne.

Un jour pourtant que Silvia et Gonzalve se promenaient dans le parc, Séphora, qui les voyait de sa chambre, descendit, sans autre intention, sans doute, que de savoir ce qui occupait si fort le chevalier avec les ouvriers du château. Mendoce la voit, va au-devant d'elle, lui remet une quinzième ou seizième épître, que Séphora lui rend avec les précédentes, en lui disant à demi-voix : « Parlez-» moi, si vous avez quelque chose à me dire; » mais ne m'écrivez plus : je ne sais pas » lire. »

Elle avait cela de commun avec la plupart des belles dames de ce temps-là ; mais ce n'était pas moins diabolique pour Mendoce. Que de peines, que d'esprit il avait perdu ! « Hé » bien, madame, puisque vous ne savez pas » lire, il faut s'expliquer clairement, et surtout » brièvement : je vous adore. — Ah ! c'est là ce

» que vous m'écriviez! — Que puis-je espérer? — » Rien. — Quoi! mon amour... — Il m'offense, » il outrage mon époux, qui vous a reçu comme » un père. » Séphora ne pensait pas précisement tout cela; mais sa gouvernante lui avait appris ces expressions banales, qui éloignent l'homme qui aime faiblement, et qui font faire, à l'amant passionné, les extravagances, qui prouvent la sincérité de son amour, distinction qu'une femme sage est toujours bien aise de pouvoir faire.

Gonzalve et Silvia, qui aperçurent Mendoce et Séphora, se hâtèrent de les joindre, pour n'avoir pas l'air d'être en tête-à-tête. Mendoce, toujours maître de lui, se plaignit amèrement de ce que Séphora répétait de travers son rôle de la sainte Vierge; Séphora qui ne savait de quoi il était question, mais qui avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment, répliqua avec aigreur à Mendoce qu'elle ne pouvait savoir des vers qu'il ne lui avait lus que deux fois; Gonzalve se plaignit de ce que Mendoce avait trahi son secret; Mendoce répliqua que la Vierge ne pouvait écouter l'ange Gabriel, et lui répondre convenablement, s'ils ne commençaient par s'entendre : « Oh! » oh! oh! dit Gonzalve en riant, la princesse » jouera parfaitement la Volupté, et sans leçons. » — Et vous jouerez aussi saint Joseph à mi- » racle. — Vous croyez? — Je vous en réponds.

» — Bon, bon. Continuez vos leçons à la
» Vierge, moi, je vais faire travailler la Vo-
» lupté. »

Les deux couples se séparent. Le châtelain et la sultane s'enfoncent dans un bosquet; Mendoce en cherchait un opposé; mais Séphora voulait savoir ce que faisaient les charpentiers; elle voulait avoir une idée générale de la fête; elle voulait, surtout, que Mendoce lui répétât plusieurs fois quelques tirades saillantes de son rôle, et, pour cela, il n'était pas nécessaire de chercher l'ombre et le secret. Mendoce insista; elle se défendit en femme décidée. Il céda, persuadé qu'elle évitait toute espèce de conversation particulière : moi, je crois qu'elle n'était que prudente, et qu'elle voulait seulement avoir l'air de s'être occupée de la fête, et pouvoir répondre à son cher époux, s'il lui plaisait de lui en parler. Le rusé Mendoce jugea, qu'avec une pareille femme, il n'avait rien à attendre que d'une circonstance heureuse, qu'elle éloignerait, qu'il fallait faire naître, et dont il était essentiel de savoir profiter. Trufaldin avait pris, sans difficulté, le rôle du Diable, qui choquait son amour-propre, parce qu'il voulait entretenir Mendoce dans une parfaite sécurité. Il passait, à l'étudier, le temps qu'il employait ordinairement en remontrances, et il était assez avancé.

Silvia avait peu à dire, et était prête; Gonzalve n'avait que quatre vers; mais il y avait beaucoup d'action dans tous les rôles. Mendoce représenta la difficulté de prendre de l'ensemble; la gloire qu'il y aurait à surprendre la noblesse des environs, par l'exécution vraie et précise d'une chose, tout-à-fait nouvelle; il conclut en déclarant qu'on n'arriverait à ce but qu'à force de répétitions.

Gonzalve fut entièrement de cet avis. Une seule difficulté l'arrêtait; c'est que la copie de la sainte maison de Lorette n'était pas terminée. Mendoce répondit qu'il arrangerait quelques chambres du château, de manière à pouvoir répéter son mystère. En effet, il coupa une vaste salle en deux, avec des tapisseries de haute-lice, très-exactement cousues ensemble. D'un côté, il établit l'oratoire de la Vierge, et de l'autre le laboratoire de saint Joseph.

Une croisée en face de l'oratoire, ouvrait sur un beau verger. C'est de là que la Volupté et le Diable devaient tenter la brune Marie. Pour l'ange Gabriel, qui n'avait pas encore ses ailes, il convint d'entrer tout bonnement par la porte. Le public devait voir commodément tous les acteurs, en supposant abattu le mur qui fermait la maison du côté du verger, et qui ne

se trouverait pas à la cellule qu'on bâtissait dans le parc.

La leçon bien faite à chacun, saint Joseph passe dans son laboratoire, prend sa hache, et se met à équarrir un chevron. Deux ou trois polissons, qui devaient figurer des chérubins, étaient autour de lui. L'un retournait la pièce de bois, quand le saint personnage l'avait suffisamment hachée d'un côté; l'autre ramassait précieusement les copeaux; le troisième recevait, dans une bouteille, les *hans* que le saint charpentier poussait à chaque coup de hache, tableau aussi piquant que varié, et qui enchantait le seigneur châtelain.

La croisée était ouverte, et le Diable présentait à la Vierge, la Volupté dans un désordre et dans des attitudes propres à faire naître certaines idées. La sainte Vierge, à genoux, ne levait pas les yeux de dessus son livre, et faisait force signes de croix, qui ne produisaient aucun effet sur l'esprit tentateur. Le Diable, plus enflammé, plus entrepenant que jamais, par les charmes que son rôle lui permettait de découvrir et de toucher, attendait avec impatience que l'apparition de Gabriel le chassât, avec la Volupté, dans le fond du verger. Un moraliseur est un homme comme un autre.

Ce beau Gabriel paraît enfin, prononce un

exorcisme en vers pompeux, les ennemis du salut disparaissent, et saint Joseph, qui ne doit rien savoir de l'étonnante visite que reçoit sa femme, continue à travailler. Gabriel s'approche de la Vierge, et, sans préambule, sans perdre de temps, il débute avec la pétulance d'un petit-maître et la vigueur d'un Alcide. La Vierge prie, conjure à voix basse; Gabriel n'écoute rien, et ne lui dit que ces mots: « Votre mari est là, et je suis décidé à tout. »

Il était aimé, la Vierge était prudente, sa tête était échauffée....... Elle la perdit tout-à-fait.

Saint Joseph, tout à son rôle, dit en soufflant, et appuyé sur sa hache:

« Non, mon espoir n'est pas déçu:
» Honneur à ma rare industrie,
» Ma pièce est enfin équarrie.

» Et la sainte Vierge a conçu,

reprend l'ange Gabriel.

C'était le dénouement, et certes il n'était pas malheureux. Gonzalve passe par-dessous la tapisserie, et vient embrasser sa femme, en se frottant les mains. Il la trouve sur son prie-dieu, qu'elle n'a pu quitter; le corps voluptueusement penché en arrière, et soutenue sur ses deux coudes; son visage, rouge comme du feu, qu'elle s'efforçait de cacher dans ses mains:

« Bravo ! bravo ! s'écria-t-il, quelle vérité ! Oh !
» je n'en reviens pas. Je crains que madame ne
» retrouve pas devant le public ce beau mou-
» vement d'émotion. — Je ne le crois pas non
» plus, dit Mendoce en souriant ; mais il n'est
» pas nécessaire, pour que la représentation
» plaise, qu'elle soit portée à ce degré de vé-
» rité. Faisons de suite une seconde répétition,
» pour ne rien perdre des effets que nous avons
» trouvés. — Excellente idée, mon ami, et si
» ma femme n'est pas fatiguée.... — Oh ! ma-
» dame ne saurait l'être encore. » Séphora n'é-
tait pas remise, elle ne savait que répondre, ni
que faire ; elle resta sur son prie-dieu, et regarda
le chevalier d'un air, moitié tendre, moitié co-
lère. Après tout, elle n'avait consenti à rien ; ce
qui était fait, était fait ; le caractère imprimé aux
Joseph ne peut s'effacer, et quelques fois, de
plus ou de moins, ne font rien à l'affaire.

Gonzalve court, pesamment, après la Vo-
lupté et le Diable, qu'il fallait ramener, pour
commencer une seconde répétition. Séphora,
la belle, la trop sensible Séphora, saisit ce
moment pour donner un libre cours à son dé-
sespoir, à ses larmes, à ses reproches, ou peut-
être pour jouer tout cela. Mendoce n'était pas
novice ; il savait que femme qui aime pardonne
toujours ce qu'elle n'a pas dû permettre, et

qu'il n'est qu'un moyen de mériter le pardon. Il mérita le sien d'une manière si complète, que Séphora lui donna, d'elle-même, le baiser de paix.

Gonzalve avait trouvé la Volupté dans un désordre, un peu plus caractérisé, que celui qu'il fallait pour la scène; cependant il n'avait rien vu qui pût établir des soupçons fondés. D'ailleurs, il n'était pas possible qu'une sultane préférât un pauvre chapelain à un seigneur d'importance : ainsi raisonne l'amour-propre. La vérité est que l'ardente Silvia se voyait négligée par Mendoce; elle avait éprouvé que Gonzalve ne pouvait rien; Trufaldin n'était pas beau, il n'était pas jeune; mais il était homme, très-homme. Il ne s'était pas arrêté à des propositions, qui valent des soufflets; il avait agi tout bêtement, et, ma foi, on l'avait laissé faire.

On repéta une seconde, une troisième fois; on répéta le lendemain, le surlendemain, et Séphora finit par demander elle-même des répétitions. Mendoce n'en pouvait plus; Trufaldin marchait courbé sur sa canne; Gonzalve se moquait d'eux, et jurait qu'il était infatigable, et qu'il répéterait cinquante fois par jour : je le crois.

Ce jour qu'on attendait, si doucement, et pour lequel on avait fait de si grands prépara-

tifs, parut enfin. La sainte maison était placée sur une éminence couverte de gazon; derrière la maison étaient les ménétriers, qu'on avait soigneusement cachés dans des arbustes, pour que cette musique invisible parût tout-à-fait céleste. Elle devait avoir toute l'harmonie que nous supposons à celle des anges, car il faut toujours. et partout, que le spectateur aide un peu à la lettre, et cherche à se faire illusion.

Sur un côté de la sainte maison, était une touffe de coudriers, dont Mendoce avait fait abattre le centre: c'était la loge où devaient s'habiller les acteurs, et où devait être un buffet de rafraîchissemens.

En avant de la maison, étaient des gradins en amphithéâtre. Les premiers étaient couverts des tapisseries, dont on pouvait se passer au château, et de toutes les housses des mulets, brodées aux armes du châtelain; ces gradins étaient réservés à la haute noblesse. Les autres, en simples planches, étaient destinés aux écuyers, aux gentillâtres, aux gens de service, aux manans que la curiosité attirerait.

Dans un coin du parc, on avait établi les cuisines: il fallait que tout fût champêtre. Un bœuf entier tournait, embroché par un baliveau de quatre ans. Trente serfs étaient commandés pour le servir sur un brancard, garni

en dessous, de terrines, pour recevoir le jus, que ferait couler à flots monsieur l'écuyer tranchant. Près du bœuf rôtissait un veau, de très-belle apparence; à dix pas de celui-ci, cuisaient modestement trois moutons; enfin on avait enfilé, dans trois vieilles lances suspendues les unes sur les autres, faisans, perdreaux, oisons, poulets et autres volailles.

Autour d'une table de six cents couverts, qu'ombrageaient de vieux chênes, étaient rangées, debout, vingt à trente pièces de vin, et une salle verte avait été percée, battue et sablée pour le bal.

Déjà le cornet sonnait, à chaque instant, du haut de la tour; déjà le château s'emplissait de gens, et les écuries de mules. Gonzalve, enchanté des dispositions de son cher ami Almanzor, recevait ses convives, avec l'empressement que donne la vraie gaîté, et leur promettait une journée miraculeuse. Mendoce s'était échappé de la foule; il était monté chez Séphora, qui se formait de jour en jour, et qui savait déjà éloigner ses femmes, sous des prétextes si naturels, que les plus fins eussent été en défaut. Ils se dédommageaient, bien innocemment, de la contrainte qu'ils éprouveraient dans la journée, et dans les intervalles d'un dédommagement à un autre, Mendoce,

qui n'avait pas de raisons de rien cacher à une femme, dont il s'était assuré, et qui, peut-être, était flatté de lui apprendre qu'il n'était rien moins qu'un aventurier, Mendoce contait à Séphora sa véritable histoire.

Séphora jouissait du plaisir d'avoir fixé un des premiers seigneurs de la Catalogne, elle s'applaudissait, surtout, de ne trouver dans cette épouse, qu'elle craignait tant, qu'une esclave, dont on disposerait, si on avait intérêt à l'éloigner; elle voyait, dans la sécurité de son mari, son goût pour les fêtes, et dans la féconde imagination de Mendoce, des moyens sûrs de perpétuer une intrigue, qui faisait le bonheur de sa vie. Elle couvrait son amant de caresses; elle souriait aux sermens qu'il lui faisait d'aimer toujours, sermens qu'il prononçait de bonne foi, bien qu'il en eût violé mille de cette espèce, et que rien ne dût lui faire croire qu'il tiendrait plutôt ceux-ci que les précédens; mais notre cœur est fait ainsi : *la passion voit tout éternel, et la nature humaine veut que tout finisse.*

La grosse cloche du château a sonné; on se rassemble de toutes parts. Mendoce présente à une assemblée, aussi nombreuse que brillante, sa Séphora, parée des mains de l'art, et embellie par celles du plaisir; sa Séphora, qui ne

voit que lui dans une foule de jeunes chevaliers, qui semblent se disputer un seul de ses regards ; sa Séphora, qui n'a qu'une attention, qu'un travail, qu'une gêne, c'est de cacher l'amour qui la consume, et qui la nourrit.

On dîne, on mange, on boit, on rit. Gonzalve prie son cher Almanzor de commencer l'enchantement ; il avait fait des couplets délicieux : le bonheur n'en dicte pas d'autres. Silvia et Trufaldin l'accompagnaient de leurs guitares ; cette nouveauté enchaînait toutes les langues, flattait toutes les oreilles. Pas un vers sentimental, que chaque femme ne pût s'appliquer ; pas un qui ne fût fait pour Séphora, pas un qu'elle ne s'appliquât. Ivre de son amour, de celui de son amant, de ses grâces mâles et fières, elle croyait n'avoir plus rien à désirer. Les éloges flatteurs, dont on le combla, lui procurèrent un plaisir, dont elle n'avait pas d'idée, celui de le voir recherché, caressé, honoré par des gens, dont l'hommage désintéressé n'était que plus flatteur. Il semble qu'un cœur amoureux s'enrichisse de l'éclat, des qualités, des succès de l'objet aimé.

Gonzalve s'était enroué à force de crier, bravo ! « Messieurs, criait-il, messieurs, j'ai » imaginé ces fêtes, parce qu'il faut des plaisirs » innocens à une femme sage ! » Ici Séphora

rougit. « L'homme qui les dirige, l'homme » que vous applaudissez et qui vous étonnera » encore davantage, n'a pas reçu de récom- » pense; je lui réserve, à vos yeux, celle qui » doit flatter le plus un chevalier : allons, » Almanzor, levez-vous, et, pour la première » fois, embrassez madame, je le permets. »

Mendoce se lève, en riant de tout son cœur. « Voyez, voyez, disait Gonzalve à un » seigneur qui était près de lui, ce baiser ne » lui fait pas la plus légère impression. Oh, » c'est un garçon sage, réservé........ Voyez, » voyez comme madame rougit. Ils ont pour- » tant répété souvent ensemble; mais c'est » qu'elle est d'une pudeur, d'une chasteté!.... » Heureux, mon ami, cent fois heureux » l'homme à qui le Ciel accorde une pareille » femme! »

Les tambours battent, les fifres jouent, les trompettes sonnent, tout annonce des plaisirs nouveaux. On quitte la table, on court, on s'empresse, les acteurs s'habillent, les spectateurs se rangent, les invisibles ménétriers commencent; quarante violons raclent, à la fois, la même partie d'une vieille chanson, faite en l'honneur du Cid, et on s'extasie, et on applaudit des pieds et des mains. Ce n'est pas que l'air eût rien de bien étonnant; mais ja-

mais quarante violons ne s'étaient trouvés ensemble, depuis l'invention de l'instrument, et ces sons aigus, qui sifflaient à travers les branches, ou qui arrivaient sur les ailes du vent de bise, avaient quelque chose de si extraordinaire, pour des gens qui n'avaient vu aucune de nos merveilles, qu'il n'est pas permis de se moquer d'eux. Ce n'était rien encore : des hérauts d'armes annoncent que la maison, qu'on voit, est celle de la sainte Vierge, et qu'on va représenter le Mystère de la Conception, rendu par des figures vivantes. On ne se possède plus ; le délire est au comble.

La sainte Vierge est en costume; sa figure céleste est voilée; ses mains officieuses ont attaché les ailes à l'ange Gabriel, et sa belle bouche a dit bien bas : *Pour la première fois, l'amour les coupera ce soir*. Le Diable s'est coiffé de son bois de cerf; saint Josph a pris sa hache; ses chérubins l'entourent; douze rideaux, qui n'en font qu'un, se tirent sur un long cordeau de la buanderie de madame; des mains, déjà enflées, applaudissent à la bonhomie du représentant du patron des bons maris. On regarde la Vierge; toutes les femmes envient ses charmes, tous les hommes voudraient être l'ange Gabriel. Personne, hélas! ne se doutait de l'accident dont on était menacé.

On avait à peine débité dix vers, que le majordome annonça un grand seigneur catalan, que la renommée avait instruit de la magnificence de la fête, et qui venait pour y prendre part. Il était suivi de ses écuyers et de cinquante hommes d'armes, ce qui n'était pas suspect alors, parce que les grands voyageaient ainsi, et en mettant, pour le souper, un bœuf de plus à la broche, on était sûr de traiter dignement ce seigneur et son escorte.

Saint Joseph oublia un moment son rôle, et vint féliciter l'arrivant. L'arrivant lui dit, à l'oreille, qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui révéler; saint Joseph répondit qu'il ne pouvait donner audience à personne, que lorsque la sainte Vierge aurait conçu, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de recommencer les dix vers, qu'il avait débités. Il retourne à sa place, reprend sa hache, et recommence. C'est de cette époque que les prédicateurs ont pris l'usage de recommencer leur sermon, lorsqu'un personnage distingué entre, même à la fin du discours.

Tout alla fort bien, jusqu'à l'entrée de l'ange Gabriel. Il était monté à la croisée sur une échelle, ainsi que cela se pratique encore à présent, et il s'était couché, sur le ventre, les ailes étendues, au bout d'une planche, frottée

de savon vert, qui allait en baissant, jusqu'au pied de l'oratoire de Marie, et qui était barbouillée en jaune, pour figurer un des rayons de gloire, qui accompagnent, ou qui précèdent l'ambassadeur du Saint-Esprit.

L'ange galant s'agenouille devant la séduisante Marie, et la salue d'un *Ave Maria*. Toutes les femmes se disent à l'oreille que le bel ange est digne d'être le père du Sauveur ; les hommes se disent que la Vierge mérite d'en être la mère et l'épouse, ce qui, à la rigueur, pouvait être sans inceste, puisque c'était le bon Dieu qui se faisait lui-même. Oh ! si nous avions tous cette faculté, que de perfections nous rassemblerions sur nous ! Taille, tournure, fraîcheur, jeunesse éternelle, fortune immense, que de choses nous nous donnerions ! Pour de l'esprit, du jugement, de la moralité, personne n'y penserait sans doute, car nous savons tous que nous avons de tout cela beaucoup plus qu'il n'en faut.

Au milieu de ces murmures d'approbation, le seigneur catalan s'était levé, regardait l'ange Gabriel, le reconnut au son de voix, et s'écria : « Par la sambleu ! je crois que voilà mon » drôle ! » Le fripon d'ange, frappé de l'organe qui a articulé ces paroles, regarde aussi, et s'écrie à son tour : « Par la sambleu ! je crois

» que c'est mon père ! » Il repasse par sa fenêtre, prend son échelle, la jette dans les jambes des chevaux de quelques hommes d'armes du papa, qui voulaient lui disputer le passage, sans chausses, sans haut-de-chausses, il court à travers le bois, en petite tunique blanche, qui ne descend qu'aux genoux, et il est arrêté, à chaque pas, par ses grandes ailes, qui ploient, qui cassent, qui se déplument, et qu'il n'a pas le temps d'arracher tout-à-fait.

A ces terribles mots, *Voilà mon père*, Séphora, qui sait ce qu'a à craindre son amant, se trouve mal; Trufaldin, qui veut recueillir le prix de son zèle, n'entend pas que le jeune homme s'échappe; il court après lui, en habit de diable, son bois de cerf noué sous le menton, et l'appelle en feignant de vouloir l'accompagner; mais en effet pour avertir les hommes d'armes de la route qu'il prenait. Les hommes d'armes, que le comte d'Aran avait mis, prudemment, en vedette, avaient vu passer un ange et un diable, et ne sachant rien de ce qui se faisait à cent pas devant eux, ils avaient été terrifiés, et restaient immobiles, comme vous le seriez, si les fantômes de Robertson vous apparaissaient au milieu de la nuit, sans que vous fussiez prévenu. La Volupté cherchait à faire revenir la sainte Vierge: saint Joseph, avec sa

bonhomie ordinaire, les fourrageait toutes deux; les spectateurs, empressés de l'aider, sautèrent par-dessus les bancs, renversèrent, éteignirent quatre flambeaux qui éclairaient la scène. Quand on est dans les ténèbres, il faut nécessairement jouer des mains, et ce jeu-là mène promptement à un autre. On était mêlé; celui qui rencontrait une femme s'accrochait à elle, quand les formes ne le repoussaient pas; celle qui trouvait à prendre s'accrochait, et ne lâchait prise que lorsqu'il ne restait plus rien. Alors, on accrochait, ou on se laissait accrocher ailleurs. Le tumulte dura jusqu'au jour, et personne ne s'en plaignait, parce que chacun y trouvait son compte. Quelle nuit pour les vieilles dont les ruines se soutenaient encore! quelle nuit pour les jeunes, qui avaient rencontré leur amant! quelle nuit pour les amans, qui soupiraient après l'instant du bonheur! quelle nuit pour les amans qui brûlaient d'être infidèles! quelle nuit pour les maris qui désiraient un héritier de leur nom, et qui, par amour-propre, croyaient leurs femmes stériles! Oh! mais, c'est qu'il y eut des enfans de faits! il y en eut! il y en eut! Vous seul pouvez les compter, mon Dieu! et tout cela pour célébrer la Conception de madame votre mère.

Laissons le Diable et l'ange Gabriel courir

les champs. Revenons aux comtes d'Aran et de Cerdagne, depuis si long-temps oubliés.

D'Aran avait fait arranger la tour du Nord, pendant que Trufaldin était allé lui chercher son fils. Les portes étaient réparées, les serrures, rouillées, étaient frottées et huilées, des grilles neuves étaient posées aux fenêtres, un domestique bègue, sourd, et ne sachant pas lire, était chargé des fonctions de geôlier. Il devait fournir au jeune captif d'excellens alimens, parce qu'il ne faut, dans aucun cas, altérer l'estomac d'un fils unique; il lui était enjoint, en outre, d'ouvrir sa fenêtre deux heures par jour, pour renouveler l'air de ses poumons. Quant à l'exercice, on jugea qu'il en avait assez pris à Sarragosse, et de toutes les manières, pour pouvoir s'en passer pendant quelques mois.

La comtesse d'Aran n'avait pas vu d'un bon œil ces rigoureux préparatifs. Elle était mère, bonne mère, et ce sexe indulgent le devient davantage, quand le coupable est aussi cher. Elle avait essayé plusieurs fois de fléchir son mari qui était bon père aussi, mais qui avait de la fermeté, et même de la roideur dans le caractère, et qui termina les sollicitations par un *je le veux*, prononcé avec la dignité d'un héros du douzième siècle.

Depuis quinze jours on attendait le prison-

nier, et on n'en avait pas de nouvelles. On comptait les heures, les minutes; madame d'Aran ne dissimulait plus ses alarmes, le comte renfermait les siennes, mais le Diable n'y perdait rien.

Il était en effet extraordinaire que Trufaldin n'écrivît pas s'il était arrivé quelque chose de funeste; il n'était pas vraisemblable que sept à huit hommes armés qui l'accompagnaient, eussent tous péri, et aucun n'avait reparu. Le comte voulait faire partir quelques écuyers pour Sarragosse; la comtesse observait que la goutte laissait du relâche à son mari, et qu'il est des cas où on ne doit s'en rapporter qu'à soi-même. Le comte se décida donc à se mettre dans sa litière; il se fit accompagner d'une forte escorte, et partit pour aller lui-même aux informations.

Son premier soin, en arrivant à Sarragosse, fut d'aller présenter ses respects au prêtre-roi, qui le reçut fort bien, mais qui ne put lui donner des nouvelles de son fils, parce qu'on n'avait pas encore imaginé les lieutenans de police, les exempts, les inspecteurs, les mouchards, le guet, les réverbères, et tant d'autres moyens de servir les uns, et de désoler les autres. Aussi se couchait-on à sept heures dans la capitale du royaume d'Aragon, parce

que les rues n'étaient point pavées; qu'on risquait, en sortant, la nuit, de se mettre dans la boue jusqu'aux aisselles, ou d'être dépouillé par les filous, ou de recevoir, sur la tête, des cassolettes, que chacun avait le privilége de vider par sa fenêtre.

En récompense, c'était une ville charmante le jour. Le boulanger vous vendait à faux poids; le boucher vous donnait de la viande pourrie; le marchand de vin vous faisait boire du poiré pour du vin blanc; on vous égorgeait chez les filles; on vous volait dans les tripots. Vous opposiez votre poignard à ces petits inconvéniens; il servait vos haines personnelles, votre ambiton, votre intérêt, et si vous pouviez, après avoir poignardé sept à huit personnes, gagner la porte d'une église, d'une chapelle, d'un couvent, il n'était plus question de rien. Oh! que nous avons raison de regretter le bon vieux temps.

Ce n'était pas tout-à-fait la même chose dans le quartier de la cour. On n'y était assassiné qu'en duel, parce qu'une garde nombreuse veillait sur toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au prince; on n'y craignait que des indigestions, parce que les pourvoyeurs se faisaient donner ce qu'il y avait de mieux; les dames ne vous volaient point, parce que vous leur prêtiez volontairement de

l'argent, qu'elles vous rendaient en toute autre monnaie; on n'osait vous accuser d'un crime, parce que vous appeliez au jugement de Dieu, que vous faisiez venir votre accusateur en champ clos, et que si vous aviez le bras bon, vous prouviez évidemment votre innocence, en lui passant votre lance au travers du corps. Aussi le quartier de la cour était celui de tous ceux qui laissaient à la canaille les petites friponneries, les forfaits obscurs, dont j'ai parlé plus haut. C'était là que le comte d'Aran avait pris un logement. Tous les matins, il montait sur sa mule, et parcourait les différens quartiers de la ville, suivi de quatre officiers. Il prenait des informations, n'apprenait rien, revenait s'ennuyer orgueilleusement, auprès du monarque, qui tombait dans l'enfance, de ses courtisans, qui le regardaient comme un provincial, et des dames de la cour, qui ne prenaient pas garde à lui, parce qu'il était vieux.

Ce genre de vie l'ennuya bientôt. Il sentit qu'il était plus agréable de commander dans ses domaines, que de ramper à la cour; il sentit que toutes ces beautés capricieuses ne valaient pas une épouse, dont les soins tendres, empressés, soutenus, dont la société égale et douce effaçaient les rides naissantes; mais

comment retourner auprès d'elle, sans lui apporter des nouvelles de son fils ?

Fidèle à la loi qu'il s'était imposée de passer ses matinées en recherches, il aperçut un jour un des gens qui avaient accompagné Trufaldin. Ce drôle, ainsi que ses camarades, s'était bien trouvé du séjour, et de la licence d'une grande ville; ils l'avaient préférée aux travaux utiles et honnêtes, qui avaient occupé leur première jeunesse, et ils avaient pris chacun un maître, qui les habillait, les nourrissait, les payait bien, et ne leur donnait rien à faire. C'est depuis ce temps que les jeunes paysans ont pris la louable habitude de quitter la charrue; de venir endosser la livrée, dans la capitale; de passer les journées entières, à la porte de l'hôtel, à ricaner au nez des passans, ou à faire pis.

Le comte d'Aran n'eut pas plutôt aperçu celui-ci, qu'il poussa sa mule, le fit entourer par ses estafiers, et lui ordonna de lui dire ce qu'était devenu son fils. Le drôle répondit qu'il appartenait à M. le comte de Pardès, qui ne souffrirait pas qu'on insultât sa livrée, et qu'il exigeait, au nom de son maître, qu'on lui laissât le passage libre. Comme il était convenu, entre gens d'un certain rang, qu'un père infortuné, ou tout autre, ne pour-

rait faire parler un coquin, qu'autant que son maître le trouverait bon, le comte d'Aran fut trouver le comte de Pardès, commença par l'informer des égards qu'il avait eus pour son nom, lui exposa ensuite le sujet de son voyage, et apprit, selon toutes les règles de l'étiquette du temps, que son fils et Trufaldin étaient disparus, et couraient le pays. Le malheureux papa n'était plus en état de courir comme eux ; il reprit tristement le chemin de son manoir, et voulut, en passant, avoir la consolation de s'affliger avec son cher Cerdagne.

Cerdagne avait cinquante ans ; mais nulle infirmité. Il ne jouait plus que rarement avec la petite Rotrulde, qu'il gardait à peu près par reconnaissance. Tous ses goûts, tous ses plaisirs, tous ses vœux se réunissaient sur sa fille, belle au-delà de l'expression, aimante comme sa mère, douce comme madame d'Aran, aimable et polie comme son père. Seul capable de faire l'éducation de Séraphine, il avait formé son esprit, et lui avait communiqué ces qualités séduisantes, auxquelles il avait dû tant de brillantes aventures, et dont elle était incapable d'abuser.

Tout-à-fait revenu des étourderies de sa jeunesse, Cerdagne ne haïssait pas les jeunes gens étourdis. Il prétendait qu'un sage, de vingt ans, doit n'être qu'un sot à trente, et au lieu

de se répandre en doléances, pendant le long récit de l'ami d'Aran, il rit beaucoup des extravagances de son gendre futur, et en plaisanta tant, que d'Aran étonné, s'arrêta au moment où il allait assaisonner sa péroraison de quelques larmes, qui, selon lui, devaient faire un grand effet sur son auditeur.

« Je n'aurais pas cru, dit-il, en remettant » son mouchoir qu'il avait tiré d'avance, je » n'aurais pas cru qu'il y eût le mot pour rire » dans tout cela. — Je ne vois pas qu'il y ait » de quoi pleurer : ton fils fait des sottises à » dix-huit ans, tant mieux. — Comment, tant » mieux ! — Aimerais-tu mieux qu'il en fît après » être marié ! — Je ne veux pas qu'il en fasse » du tout. — Un jeune homme vif, enjoué, » aimable, ne pas faire de sottises ! — Je n'en » ai pas fait, moi. — Hé bien, il paie ta dette. » — Il me paiera la sienne ; la tour du Nord » l'attend. — Es-tu fou ? — Je suis juste. — Tu » ne sais ce que tu dis. La justice n'est autre » chose que l'action de rendre, à soi-même, et » aux autres, ce qui leur est dû. Ton fils ne » mérite pas d'être enfermé dans une vilaine » tour, parce qu'il t'a mangé de l'argent, et » qu'il court l'Aragon pour se soustraire à ta » sévérité ; voilà pour lui. Tu ne te donneras » pas le chagrin de le voir souffrir ; tu ne t'ex-

» poseras pas à perdre son cœur, par une ri-
» gueur inutile ; voilà pour toi. — Inutile, dit-tu ?
» — Très-inutile. Mon ami, la nature fait les
» têtes folles, et la nature seule les mûrit. Ren-
» verse tes grilles et tes verroux, embrasse ton
» fils quand tu le verras, recommande-lui d'être
» sage ; il te le promettra, et il tiendra parole
» s'il le peut ; voilà tout ce que je vois à faire
» dans cette circonstance. — Et tu lui donneras
» ta fille ! — Oui, parbleu, je la lui donnerai. J'en
» ai fait bien d'autres, à son âge. En ai-je moins
» été excellent mari, bon père, bon ami ? Tu
» ne sais pas, toi, qui as toujours été sage,
» quel ascendant prend sur une jeune tête, une
» femme belle, aimable et vertueuse. — Ce
» malheureux Mendoce, que fait-il à présent ?
» — Des étourderies. Que veux-tu qu'il fasse ?
» — Pas de ressources ! pas d'argent ! — Ah !
» avoue donc que tu serais trop heureux de
» pouvoir lui en envoyer. Tu me fais pitié,
» avec ta tour du Nord. — Il tombera dans la
» misère. — Tant mieux encore. — Je ne vois
» pas cela. — Hé ! mon ami, l'infortune est le
» grand précepteur des jeunes gens ; il n'y a
» pas de sermons, de verroux qui vaillent ses
» utiles leçons. — Mais, s'il pâtit ? — Nous le
» remettrons. — S'il est rejeté ? — Il poussera
» plus loin. — Outragé ? — N'a-t-il pas une

» épée ? — Tu me fais frémir. — Allons, toujours extrême ! Tout à l'heure, tu étais un homme dur ; te voilà maintenant père pusillanime. — Si du moins je savais où il est ! — Il faut le chercher. — Puis-je courir sans cesse, m'exposer à être repris de ma goutte dans un bois, dans un village ? — Je courrai pour toi. — Ah ! mon ami ! mon digne ami ! — Pas de remercîmens, tu ne m'en dois pas : il faut bien que je tâche de retrouver mon gendre. Retourne dans ton château ; envoie quelques-uns de tes gens, car je ne connais pas ton fils ; je me mettrai à la tête de tout mon monde ; nous nous partagerons en quatre troupes ; nous fouillerons la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, et quelque sottise d'éclat nous le fera retrouver. »

Le comte d'Aran repartit pour son château, persuadé par Cerdagne qu'il ne faut exiger de la jeunesse que ce qu'elle peut donner, et que les pères les plus sévères ne sont pas les plus heureux. Il consola un peu sa femme, en lui rappelant l'adresse et l'activité de son ami ; ils espéraient tout de l'avenir, en pensant que la raison cachée sous l'amabilité de Cerdagne, pourrait beaucoup sur leur cher Mendoce. Une seule chose leur paraissait inexplicable, c'était que Trufaldin, qui leur devait tant, qu'ils

croyaient digne de leur confiance, eût consenti à partager les travers et la fuite de son jeune maître : c'était sur lui que devaient retomber les effets d'une colère que Cerdagne avait détournée de Mendoce. On ne trouvait pas de châtimens assez sévères pour punir sa perfidie, quand le vieux écuyer de saint Joseph parut avec la lettre de ce pauvre Trufaldin.

Elle fit passer tout à coup cette famille désolée, de l'excès de la douleur au comble de la joie. Le comte d'Aran ne connaissait pas le seigneur Gonzalve, qui avait passé les deux tiers de sa vie dans une entière obscurité; mais il comptait avec raison, sur les égards que personne ne pouvait refuser à un nom illustré par ses aïeux et par lui. Cependant un héros a la goutte comme un chanoine; d'Aran sentait quelques picotemens, provoqués par le voyage assez pénible qu'il venait de terminer. Il écrivit une belle et longue épître au seigneur Gonzalve, et il fit partir le plus leste de ses écuyers sur le meilleur de ses chevaux, pour porter le paquet à Cerdagne, qu'il rendait dépositaire de l'autorité paternelle.

Dès ce moment madame d'Aran pria moins le bon Dieu; elle oublia sa Bible; elle délaissa sa tapisserie; elle sourit à ses gens; elle caressa son mari; son mari, aussi gai qu'elle, répondit à

ses agaceries. Des appas, qui pouvaient passer encore pour un hasard supportable, et que trois épais fichus dérobaient, depuis des années, à tous les yeux, eurent pour lui les charmes de la nouveauté. Les jésuites n'étaient pas encore inventés; mais on connaissait déjà certaine grâce efficace, dont la femme la plus réservée fait toujours un certain cas. Madame d'Aran avait la main très-belle; il est des circonstances, où le devoir conjugal peut s'étendre un peu loin, et le comte se trouva enfin en état de grâce. Madame d'Aran, bien sûre de lui, le quitte, et va, les yeux baissés, et rougissant à demi, ordonner à sa femme de confiance de préparer la couche nuptiale, abandonnée, depuis quinze ans, à la poussière, et à son chat favori. Il n'était pas impossible encore qu'un petit frère ou une petite sœur vînt, dans neuf mois, punir le fougueux Mendoce, et madame d'Aran caressait cette idée. Une fille surtout comblerait tous ses vœux; elle ne ferait pas de sottises, elle lui tiendrait fidèle compagnie, et la piété filiale lui fermerait les yeux.

Le souper fut animé comme l'imagination des deux époux. Propos galans, petits soins, attentions fines, tout fut mis en usage de part et d'autre. Les domestiques étaient émer-

veillés; d'Aran était étonné, lui-même, et madame s'applaudissait de son ouvrage. Elle se frottait les mains, qu'elle regardait avec complaisance, et elle se promettait *in petto* d'en faire quelquefois encore des instrumens de grâce efficace. Enfin on se met au lit, dans ce lit, jadis le théâtre de plaisirs purs et multipliés, et qui va l'être encore, à la multiplicité près.

En effet, tout allait au mieux. La bonne comtesse avait déjà été heureuse; le comte touchait au moment de l'être, et sa laborieuse épouse le secondait de son mieux. Tout à coup......... crac, crac, crac......... une des barres de la couchette casse, elle entraîne le dossier; les deux colonnes de la tête se brisent, les colonnes du pied ne peuvent plus soutenir un ciel de six pieds en carré; elles rompent aussi. Les matelas étaient descendus assez mollement à terre; les époux s'étaient prêtés à une chute, assez indifférente jusqu'alors, et le brave d'Aran n'avait pas perdu les arçons; mais le dossier lui tombe sur la tête, le ciel du lit lui couvre tout le corps, et le tient cloué à son poste. Madame d'Aran crie qu'elle étouffe; le comte d'Aran crie qu'il ne peut faire le moindre mouvement, et comment remuer, sous un ciel de lit de bois de noyer, à mou-

lures d'or, entouré de grosses verges de fer, qui supportent huit rideaux d'un point de Hongrie d'un quart de pouce d'épaisseur?

Les malheureux époux continuaient de crier, et eussent crié jusqu'à extinction de forces et de chaleur, si un fripon de page, qui les avait servis à table, et qui comptait sur une scène comique, n'eût été, après souper, écouter à la porte de la chambre nuptiale. Le bruit, occasioné par la chute du lit, et les premières exclamations du comte et de la comtesse le mirent d'abord au fait; mais comment entrer, lui qui devait être couché à l'autre extrémité du château, sans déceler sa petite curiosité, et s'exposer à être chassé? Il était plus simple d'aller avertir une des femmes de madame, avec qui il n'était pas mal, et qui trouverait peut-être un prétexte pour entrer chez sa maîtresse. Il cherchait, en tâtonnant, la chambre de sa belle, et sa belle, qui ne l'attendait pas cette nuit, s'était levée doucement, et était allée, au bout de la grande galerie, chercher un bel écuyer, qui ne pouvait la venir trouver, parce que sa chambre n'était separée de celles des autres femmes que par une mince cloison. Le page ne concevait pas où pouvait être sa maîtresse, à pareille heure; il ne soupçonnait pas qu'elle eût, ainsi que bien d'aimables fri-

ponnes, l'art de mener deux intrigues de front. Il ne savait quel parti prendre; il allait, il venait, et ses maîtres suffoquaient, victimes de ses irrésolutions. « Si du moins j'avais fini, disait » le malheureux comte, en haletant. — Hélas! » j'allais finir pour la seconde fois, reprenait la » comtesse en mots entrecoupés. Qu'il est dur » d'être étouffés dans un semblable moment! »

Une demi-heure de plus, et ils l'étaient infailliblement; mais le Diable, qui aime les pages, leur souffle toujours quelqu'expédient. Le démon familier de notre espiègle lui suggéra d'aller mettre le feu à un tas de bourrées qui était dans le fournil, précisément au-dessous de la salle des pages. Il était tout simple, alors, de sonner la grosse cloche, de crier au feu, de mettre tous les gens sur pied, et de se faire un mérite d'avoir été le premier levé. A la vérité, ce moyen pouvait incendier tout le château; mais le Diable ne donne pas un conseil qui ne soit une méchanceté.

Au tapage infernal que fit le page quand il eut allumé ses bourrées, il eût réveillé toute une armée. L'un courait, son haut-de-chausses à la main; celle-là, en se couvrant un sein d'une main, découvrait l'autre; celui-ci, pour se cacher le derrière, démasquait le devant. On allait, on criait, on se heurtait, on ne s'enten-

dait pas ; les fagots brûlaient toujours, madame était toujours écrasée par monsieur, qu'écrasait, à son tour, le fardeau qu'il portait.

Quand le page vit que les femmes ne s'occupaient que de leurs tétons, dont la plupart ne valaient pas la peine d'être cachés, il courut lui-même à la chambre des maîtres, car enfin ce ne peut être un crime que de sauver son seigneur de la grillade. Lorsqu'il vit leur situation diabolique, il hurla, parce que personne ne l'eût entendu, s'il n'eût fait que crier. Deux ou trois valets vinrent, et mêlèrent leurs hurlemens à ceux du page. En un instant, palefreniers, écuyers, marmitons, filles d'honneur, filles suivantes, toute la maison est dans la chambre. Six hommes vigoureux enlèvent le bois de noyer, le fer et le point de Hongrie. Monsieur et madame respirent ; mais dans quel état, grand Dieu, s'offrent-ils à tous les regards ! Monsieur, pour s'ébattre plus voluptueusement, avait quitté sa chemise de laine, et la honte empêche madame de penser à sa position. Monsieur, enragé que le point conjugal paraisse au grand jour, court comme les autres par la chambre, et cherche de quoi le couvrir. Il veut arracher un juste, un fichu, une cotte, à quelqu'une des femmes, toutes se sauvent devant lui. Il les traite de folles, d'imbéciles, et il ne réfléchit pas

qu'il est nu, et loin de cet état qui détermine quelquefois une femme à s'arrêter. Il continue de les poursuivre; elles s'obstinent à le fuir; il traverse une salle basse, il croit voir un vieux manchon sur le carreau, il le prend, remonte, s'approche de madame, applique le manchon au point central, et madame se lève brusquement en poussant des cris affreux, et elle se met à courir comme les autres, précisément dans l'état où était Eve avant qu'elle pensât à la feuille de figuier, mais n'ayant pas les cheveux aussi longs que ceux de la grand'maman du genre humain.

Le comte la regardait avec étonnement, et ne concevait rien à la conduite de ce modèle de chasteté. Il ne savait pas que ce qu'il avait pris pour un manchon était un hérisson qu'il avait saisi par la tête, et dont les pointes avaient chassé la pudeur jusqu'au fin fond de sa grotte rosée.

Lorsqu'on parvint à s'expliquer et à s'entendre, car c'est toujours par-là que se termine le désordre le plus extraordinaire; lorsque chacun eut caché, tant bien que mal, ce qu'on montre avec tant de répugnance, ou avec tant de plaisir; lorsqu'on eut humecté, avec de l'eau-de-vie de lavande, les piqûres multipliées qu'avait faites le bien innocent hérisson, on

s'aperçut que le feu avait gagné la salle des pages. Oe s'empressa pour l'éteindre; mais comme on n'avait ni administration des eaux, ni pompiers, ni seaux de cuir, ni échelles pour les incendies, toute l'aile brûla, avec trente pauvres mules qu'on oublia dans l'écurie qui touchait au fournil, et tout le château eût brûlé sans doute, si les gros murs de l'aile incendiée, déjà très-vieux et soutenus debout par les poutres qui portaient les planchers, ne se fussent écroulés d'eux-mêmes, et n'eussent en grande partie étouffé le feu. Il ne périt sous les décombres que sept palefreniers. On donna de petites pensions aux veuves de ceux qui en laissaient, et on ne s'occupa plus des maris, qui, en effet, n'étaient que des roturiers, qu'on appelait alors des *vilains.*

Pour le page qui avait sonné le tocsin, à qui monsieur et madame croyaient devoir la conservation du reste de leur château, et à qui ils devaient en effet de n'être pas morts de suffocation, il fut élevé au grade d'écuyer, et admis à la familiarité du maître.

Cependant un lit cassé, un enfant manqué, le papa contusionné, la maman lardée, une aile brûlée, etc., étaient autant de présages funestes auxquels s'arrêtait péniblement madame d'Aran, et qui furent justifiés par l'événement.

Le courrier revint le lendemain du château de Cerdagne, et rapporta que le comte, ami ardent et esclave de sa parole, était parti, la veille, pour courir après son gendre; qu'il n'avait laissé chez lui que le nombre de gens nécessaire à la garde de son manoir; qu'il s'était réservé la Castille-Neuve, jaloux de prouver son zèle en cherchant Mendoce dans la province la plus éloignée, et le courrier observa qu'avant qu'il eût pu le joindre, le jeune seigneur aurait peut-être pris congé du bon châtelain Gonzalve.

Le comte d'Aran sentit tout cela, et bien que moulu par son ciel de noyer doré; bien que tourmenté par sa jambe goutteuse qui le dardait fréquemment, il monta, en soupirant, dans sa litière, et se fit porter, à petites journées, chez Gonzalve, ce qui donna le temps à l'ange Gabriel de répéter, tant que le jeu plut, à lui, et à la brune Marie.

Vous avez vu comment Mendoce a esquivé la férule paternelle; comment le traître Trufaldin l'a suivi; comment on se mêla d'abord, pour rendre la connaissance à la Vierge, et ensuite pour avoir du plaisir; mais ce que vous ne connaissez pas, et ce que je dois vous apprendre, car je n'ai rien de caché pour vous, c'est que le bon homme Gonzalve et le sage

d'Aran avaient été tâtonnés, par de jolies petites menottes, qui, s'étaient vite retirées, en trouvant une barbe épaisse, un gros ventre, et un haut-de-chausses vide. D'Aran, qui n'avait plus l'esprit tourné à la plaisanterie, criait à Gonzalve de faire monter ses convives à cheval ou à mule, et de les mettre à la poursuite de son fils. Gonzalve, qui ne se doutait pas que d'Aran fût le père de l'ange Gabriel, et qui était bien aise de profiter aussi des ténèbres, n'écoutait pas le seigneur catalan. Le seigneur catalan, las de crier en pure perte, rentra, comme il put au château, appela, en vain, ses gens et ceux de Gonzalve, qui tâtonnaient aussi de leur mieux; il parcourut vingt ou trente salles, ou chambres; ne sachant enfin à qui s'adresser, et pressé du besoin de se reposer, il se déshabilla et se coucha dans un lit, assez beau, après avoir poussé la porte, et fermé le pêne d'une serrure saillante.

Gonzalve, beaucoup moins sage que lui, restait dans la foule, tâtait partout, était bien reçu d'abord, et entendait, avec un dépit mortel, la jeune ou vieille déité s'éloigner de lui, en riant aux éclats. Jaloux de jouer son rôle, tout comme un autre, il glisse son poignard dans son haut-de-chausses, en fait passer le manche par la brayette, et le fait prendre

effrontément à la première dondon qui se présente. La dame, enchantée, ne pousse pas plus loin ses recherches; Gonzalve, très-gascon sur l'article, veut que la méprise lui fasse honneur, il se nomme, et pousse l'aventure à bout. La dame se sent inondée au visage, aux cuisses, à toutes les parties nues, et ne conçoit rien à cette immersion, qui ne devait pas être extérieure. C'est que le bon Gonzalve n'était pas absolument maître de ses voies urinaires, et certaine évacuation s'opérait d'un côté, pendant que le manche du poignard jouait au *remplaçant* de l'autre. La dame trouve un pli de sa robe chargé de quelque chose, dont la limpidité annonçait de la supercherie; elle démonte son écuyer, et se sauve dans un autre coin. Elle éprouve bien quelqu'embarras dans sa marche; mais elle l'attribue aux exercices répétés de la nuit.

Un cavalier la saisit. Son menton est à peine couvert d'un léger duvet; ses formes masculines ont encore les contours gracieux de la jeunesse. Il couvre, de baisers, le plus beau sein du monde; la nature et la force de son imagination font le reste. Il culbute sa donzelle, se présente en vrai brave, recule, et court en criant partout qu'il y a conspira-

tion contre le sexe masculin, et que les femmes viennent de se mettre des éperons.........

Aussitôt tous les hommes s'arrêtent; les femmes se relèvent, et crient à la calomnie. Les valets, qui craignent d'être éperonnés par telle ou telle comtesse, courent chercher des flambeaux; l'ordre se rétablit aussitôt. « Que diable!
» s'écria le chevalier blessé, je ne sais qui c'est,
» mais je n'ai pas calomnié. Si la dame est
» si sage, elle pouvait se retirer de la foule,
» et il n'était pas nécessaire, pour prouver sa
» vertu, qu'elle me fît une boutonniere au
» ventre.

» — Seigneur, lui dit Séphora, il est possible
» que, pendant que nous étions dans les ténè-
» bres, une de nos filles suivantes.... — Je ne
» sais si elle est maîtresse ou suivante; mais
» c'était la septième à qui je faisais la cour,
» et je me présentais assez bien à celle-ci, pour
» qu'elle ne me jouât pas un tour de cette es-
» pèce. — La sixième, la septième! reprit
» Séphora d'un petit air prude; vous avez
» rêvé cela, seigneur, ou vous seriez donc le
» seul pour qui on ait eu des bontés, ce qui
» n'est pas présumable. Voyez si ces chevaliers
» parlent de quelque chose. — Corbleu! ma-
» dame, s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils n'ont
» pas trouvé de femmes éperonnées. — C'en est

» trop, seigneur Gonzalve, on perd votre » maison d'honneur. Le combat à outrance, » voilà le noble moyen d'imposer silence à ce » malencontreux chevalier. »

Gonzalve aimait beaucoup sa vie casanière; il ne s'était jamais battu, et ne se souciait pas de commencer : « Venez, madame, venez, » disait-il, que je vous parle en particulier. » Et pendant qu'il la tirait à l'écart, qu'il lui représentait qu'il était ridicule de jouer sa vie contre un préjugé, qu'il se serrait contre elle pour lui parler plus bas, quelque chose d'aigu lui entra dans la cuisse, et lui fit faire un saut de six pieds. Séphora, déjà intriguée par les plaintes du chevalier, ne sachant à quoi attribuer le saut de son mari, et se sentant coupable de quelques peccadilles nocturnes, laisse Gonzalve geindre, et prendre le parti qu'il voudra. Elle regagne le château, clopin-clopant, monte à sa chambre, tire sa clef, ouvre sa porte, la referme, se déshabille seule, et sans lumière, pour la première fois de sa vie, et se jette dans son lit, espérant trouver le repos dont elle avait tant besoin. Un cri perçant part à ses oreilles; un animal, quel qu'il soit, saute par-dessus elle, et renverse tous les meubles, en répétant vingt fois : *Je suis mort.*

C'était le comte d'Aran, qui ne connaissant pas la distribution des appartemens, s'était fourré dans la couchette de Séphora; c'était le diable de poignard, dont la pointe lui était entrée dans la fesse, qui le faisait sauter comme un chevreuil. Séphora, plus étonnée que jamais de ce troisième accident, s'inspecta d'un tour de main, et trouva que sa difficulté de marcher, attribuée mal à propos à un exercice forcé, était l'effet de ce chien de poignard, qui s'était glissé là, sans qu'elle sût comment. La présence d'un être quelconque l'autorisait à appeler; elle ouvrit sa fenêtre sous ce prétexte; mais son but principal était de jeter le poignard dans le fossé fangeux du château, sauf à laisser trouver les causes de tant de blessures par les gens, qui ont assez d'esprit pour tout expliquer.

On avait conduit, dans une salle basse, le chevalier, qui avait une boutonnière au ventre. Il jurait pendant qu'on le pansait, que s'il connaissait la donzelle, il tuerait son père, son mari, ses frères, et tous les mâles de sa lignée. Peudant qu'il se répandait en menaces, on amena, dans la même salle, Gonzalve, qui traînait sa cuisse, qui ne pensait plus à son poignard, qu'il croyait perdu. Il était loin de s'imaginer qu'il l'eût planté à sa femme elle-même,

qui lui avait paru bien plus séduisante, lorsqu'il l'avait prise pour la femme d'autrui. Vous savez la chanson : *On veut avoir ce qu'on n'a pas*, *etc*. On était monté, aux cris de Séphora, et on amena encore, dans cette salle, le malheureux d'Aran, tenant sa fesse à deux mains, protestant qu'il ignorait comment il avait été blessé ; mais assurant qu'il n'avait vu ni armes ni éperons à madame, dont il se repentait bien sincèrement d'avoir pris le lit par méprise.

Tous les hommes se rassemblèrent insensiblement dans cette salle. Chacun donnait son avis, sur cette aventure ; on déraisonnait à qui mieux mieux. Gonzalve voulut émettre son sentiment tout comme un autre : « Messieurs, dit-il, » messieurs, je vois ici un miracle. » Le lecteur rit, peut-être, de l'idée de Gonzalve. Hé bien, monsieur le lecteur, ses auditeurs ne rirent pas du tout : c'était le temps où on commençait à faire liquéfier, tous les ans, le sang de saint Janvier à Naples ; où on montrait, en France, la sainte Ampoule, que le Saint-Esprit avait incontestablement apportée dans son bec, pour le sacre de nos rois ; c'était le temps où on montrait, ailleurs ; le prépuce de Jésus-Christ, et nous avons vu, de nos jours, le diacre Pâris faire des cabrioles dans le cimetière de saint Médard, sans avoir eu de long-temps l'envie

d'en rire. Nos Aragonais ne rirent donc point, et ce n'est pas étonnant ; mais la première donnée de Gonzalve demandait des développemens, qu'il s'empressa de donner : « Messieurs, » reprit-il, c'est sans doute une œuvre méritoire » que d'avoir représenté d'une manière sensible » le saint Mystère de la Conception. Le Ciel, » touché de cet hommage nouveau, a voulu » qu'à l'avenir, madame fût pure comme la » mère du Sauveur, qu'elle a rendue visible » à vos yeux ; il a frappé, et il frappera sans » doute à l'avenir tous les hommes qui l'appro- » cheront de trop près, comme il a frappé de » mort subite les Philistins qui osèrent mettre » la main sur l'arche sainte. Pour moi, je jure » que dès ce moment je renonce à mes droits » de mari. » Le bonhomme ne promettait rien que de très-facile à tenir.

Les uns s'écrièrent hautement que son explication était toute naturelle ; quelques mécréans, car il y en a partout, doutaient un peu que le le Ciel lui-même eût perforé un ventre, une cuisse et une fesse ; mais ils se gardèrent bien de dire ce qu'ils en pensaient, parce qu'ils savaient que des chrétiens d'une foi robuste, mutilent, brûlent, tuent ceux qui ne sont pas de leur avis. Le chevalier donna pourtant à entendre que Séphora n'était pas de moitié dans

le châtiment que lui avait infligé le Ciel, et qu'il concluait de ses manières accortes, qu'elle ne désirait pas qu'il fût puni aussi cruellement. « Comment donc, je le crois, reprit Gonzalve ; » madame est la douceur même, et je suis » sûr qu'elle est désespérée de tout ceci. Pau- » vre petite mignnone, il t'en coûtera de re- » noncer aux caresses conjugales ; mais, sem- » blable à l'Église, tu abhorres le sang, et tu » ne consentirais pas à répandre le mien une » seconde fois. »

Qu'arriva-t-il de tout ceci ? que les chevaliers et leur suite s'en allèrent chez eux, après avoir épuisé les provisions du château ; que d'Aran remonta dans sa litière avec un emplâtre au derrière, et retourna chez lui, plus affligé que jamais ; que Silvia abandonnée à elle-même, s'attacha exclusivement à Gonzalve ; que Gonzalve, persuadé que nul homme ne pouvait approcher sa femme, sans avoir un trou au ventre, renvoya ses duègnes, la laissa aller partout, et recevoir chez elle qui lui plaisait ; que la petite femme, qui avait pris goût à la chose, renia sa patrone, et suivit le sentier, battu par Madeleine pécheresse ; qu'elle se trouva grosse sans que Gonzalve sût comment, ni elle non plus, car enfin, disait-elle, aucun de ceux que je vois n'a de

trou au ventre, et c'était très-vrai; que Gonzalve enfin, persuadé que le Saint-Esprit s'était encore mêlé de cette affaire, attendit, avec la dernière impatience, la naissance de cet enfant, qui devait être pape pour le moins... mais cette fois la sainte Vierge accoucha d'une fille.

Il y avait de quoi dérouter la confiance la plus opiniâtre, et Gonzalve ne voulut pas démordre de son opinion. On se moqua de lui, et vous vous en moquez peut-être aussi. Hé bien! tous les railleurs eurent tort. Cette fille fut cette fameuse papesse Jeanne, qui a fait tant de bruit de son vivant, et qui fut cause, après sa mort, que le pape, nouvellement élu, est mis sur une chaise percée, pour constater qu'il a, en effet, les pièces dont il a promis à Dieu de ne se servir jamais.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le comte et la comtesse d'Aran avaient perdu l'envie de donner un frère, ou une sœur au fugitif Mendoce. Ils n'avaient qu'un désir, de le revoir et de lui pardonner; qu'un espoir, que la division de la troupe de Cerdagne, qui courait l'Aragon, pourrait enfin le ramener. Il était écrit, là-haut, que son retour ne serait pas si prochain, et qu'il s'opérerait d'une toute autre manière.

Nous l'avons laissé courant avec Trufaldin, l'un habillé en ange, et l'autre en diable. Mendoce sautant les halliers, les buissons, pour éviter les épines; Trufaldin, qu'on avait mis dans une peau de sanglier, passait partout, et allait aussi vite que Mendoce, qui se piquait, de temps en temps, et qui s'arrêtait, pour se frotter les jambes. Il était sans armes; Trufaldin était dans la vigueur de l'âge, il sentait la possibilité d'arrêter seul un jeune homme, qui n'avait pas encore toute sa force; mais ce jeune

homme était brave, Trufaldin était poltron, et il se contentait de se retourner, et d'écouter si les hommes d'armes venaient, ou ne venaient pas.

Après quelques heures de course, Mendoce, excédé de fatigue, s'arrêta et s'assit. Il repassait, dans sa tête, les événemens de la nuit, et ne comprenait rien à la brusque apparition de son père. Gonzalve ne l'avait pas mis sur la liste des invités; il ne lui en avait jamais parlé; jamais son père ne lui avait dit qu'il connût Gonzalve; il était donc clair qu'il n'était pas attendu chez le châtelain; il était donc évident qu'il n'y était venu que pour le faire transporter dans sa chienne de tour. Mais comment avait-il su qu'il trouverait son fils dans ce château? Mendoce n'avait été rencontré par personne, qui pût instruire son père. Toutes réflexions faites, le jeune homme jugea que Trufaldin avait profité d'un séjour de plusieurs semaines, pour dépêcher quelqu'un au château d'Aran. Il était fort aise que cette aventure l'eût débarrassé de Silvia; mais il regrettait la dame du lieu, dont il se croyait aimé, qu'il avait vu s'évanouir, et qu'il ne soupçonnait pas capable de l'avoir oublié, cette nuit même, dans les bras du premier consolateur. Il ne se doutait pas, non plus, que le premier mi-

nois piquant lui ferait oublier Séphora : ce que c'est que nous !

Quoi qu'il en soit, Mendoce plein d'amour, à ce qu'il croyait, furieux contre Trufaldin, qui s'était assis près de lui, dédaignant d'entrer en explication avec le traître, lui assène un coup de poing terrible sur l'oreille. Une des pointes du bois de cerf, auquel il ne pensait plus, lui entre dans la main, et le rend plus furieux encore. Il se jette sur Trufaldin stupéfait, étourdi et tremblant; une force surnaturelle l'arrache de ses mains; Trufaldin ne court plus, il vole; Mendoce craint qu'il n'aille encore le trahir, et le livrer, et il vole sur ses pas. L'œil sans cesse fixé sur lui, pour ne pas le perdre dans l'obscurité, Mendoce le voit d'une taille, d'une grosseur prodigieuse, et il lui semble qn'il a quatre pieds. « Oh, oh! dit-il » en courant, le Diable, pour le punir de l'avoir » joué, lui aurait-il en effet donné sa figure? » Mais eussé-je affaire au diable lui-même, je » n'en démordrai pas, et je déchirerai, avec » mes dents et mes ongles, l'animal que j'ai » devant moi. »

Il continue à courir, et tout à coup il voit le monstre s'abîmer dans les entrailles de la terre. « Je te suivrai jusqu'en enfer! s'écrie » Mendoce. Les comtes d'Aran ne connaissent

» pas la frayeur. » Il fait quelques pas encore, et il roule, non pas en enfer, mais sur une vieille femme, sur Trufaldin, et sur une mule, qui vient de manquer des quatre pieds.

La vieille avait été vendre quelques denrées à Longarès, et elle revenait, de nuit, pour traire ses vaches au point du jour. Elle approchait, avec sécurité, du lieu où Mendoce assis réfléchissait. Elle s'était trouvée presqu'en face de lui, lorsqu'il gourma Trufaldin; Trufaldin, en voulant esquiver les coups, avait gagné les bords du chemin; la vieille, effrayée de l'apparition subite d'un ange qui battait un diable, avait piqué vivement sa mule; la mule, en passant devant Trufaldin, avait accroché le bois de cerf dans ses sangles, et avait traîné le diable après elle; cédant enfin au poids qui la tirait de côté, et qui détruisait l'équilibre, elle s'était laissée aller à terre.

Mendoce était naturellement bon. Ce tableau, si différent de celui qu'il attendait, dissipa sa colère; il éclata de rire. Trufaldin se rassura; il avoua sa perfidie, que le motif rendait bien excusable; il jura, par tous les saints du paradis, par son âme, par celle de Mendoce, qu'il se bornerait désormais à le servir fidèlement. Mendoce pardonna, et s'approcha de la vieille : « Mon bon ange gardien,

» lui dit-elle à genoux, renvoyez le Diable en
» enfer, et ordonnez à ma mule de se relever. »
Mendoce se remit à rire, conta ensuite à la vieille les raisons du déguisement.

Et comme on ne peut pas toujours rire, quand on est à peu près nu, sans argent, que la nuit est fraîche, et qu'on n'a pas de gîte, Mendoce interrogea la vieille sur sa localité et ses moyens. Pour toute fortune, elle avait deux vaches; pour tout mobilier, un grabat; pour toute société, une orpheline dont elle était l'aïeule. Mendoce s'enquit aussitôt de l'âge, de la taille, de la figure de l'orpheline. Elle était au plus jolie, faite au tour, et âgée de huit ans. Mendoce, qui devenait déjà infidèle à Séphora, répliqua à la vieille qu'il n'entendait pas la déranger; mais qu'elle lui indiquerait sans doute quelque château voisin où on exerçait l'hospitalité. « Hélas! mon bon
» seigneur, il n'y a pas, dit la vieille, de
» château dans ce canton; mais au bout de
» cette percée, à un quart d'heure de route,
» vous trouverez un joli manoir, nouvellement
» bâti, et dont la maîtresse est tout-à-fait
» revenante. — Trufaldin, gagnons le manoir.
» —Mais, reprit la vieille, le maître est un peu
» brutal. — Je le mettrai à la raison. — Et vous
» n'avez pas d'armes. — Ah! c'est vrai. Trufal-

» din, tu te présenteras, et nous lui ferons
» peur, puisque nous ne pouvons le battre.
» — Ma foi, seigneur, présentez-vous vous-
» même. S'il y a des coups à recevoir, ils vous
» reviennent de droit, à vous qui êtes le plus
» brave. — Marchez devant, sans observations,
» monsieur le faquin, ou vous allez recevoir
» par-derrière les coups que vous craignez
» par-devant. »

Avec quelques mots énergiques, on faisait de Trufaldin ce qu'on voulait. Il prit le devant; la vieille releva sa mule, lui remonta sur le dos, et s'éloigna lestement des originaux qui lui avaient d'abord fait tant de peur, et dont la présence continuait à l'intriguer. Elle alla traire ses vaches, et Mendoce et Trufaldin arrivèrent, avec le crépuscule, à une porte de chêne doublée en fer, qui ouvrait sur la cour de la maison, qu'entourait un ruisseau d'eau vive qui servait à la fois de fortification et d'étang.

« Si nous frappons à la porte, dit Mendoce,
» on ne nous ouvrira point, dans l'état où nous
» voilà. — Eh bien! seigneur, tournons d'un
» autre côté. — Non pas, s'il vous plaît; la
» maîtresse est jolie. — Il y a de jolies femmes
» partout. — Je veux voir celle-ci. — Mais pour-
» quoi chercher des difficultés.... — Elles ajou-
» tent un charme au plaisir. Allons, on t'a

» cousu dans une peau de sanglier ; descends
» le fossé, je te sauterai sur les épaules, et nous
» passerons à l'autre bord. — Ce malheureux
» goût pour les aventures ne sera donc jamais
» satisfait ? — Oh ! que de raisons ! monsieur,
» portez-moi, et passez. »

Trufaldin obéit. Au milieu du fossé il trouve une fouêne qui servait à piquer des anguilles. « Voilà une arme, dit Mendoce, qui doit » mettre à la raison le mari le plus brutal. » Il relève les trois pointes de la fouêne, en appuie le manche contre son épaule, et ressemblerait à Neptune armé de son trident, s'il était vieux et laid comme le dieu ; s'il portait une couronne, et si son joli corps était drapé, au lieu d'être nu.

Les voix de nos voyageurs avaient pénétré jusque dans la maison. La maîtresse était seule ; elle n'avait rien distingué du colloque ; mais, surprise d'entendre des hommes à pareille heure, lorsque l'humeur connue de son mari les éloignait, même en plein jour, elle descendit dans une première enceinte fermée par une grille de fer, et cria *qui vive !* à travers les barreaux.

A ce cri, que Trufaldin crut sorti du plus mâle des poumons, il se jeta la face contre terre. Mendoce se retint au manche de sa fouêne, monta sur les reins de son écuyer, et

se plaçant en héros de théâtre, il répondit qu'il s'appelait *saint Michel*, qu'il venait une seconde fois de terrasser le démon, qui rôdait sans cesse autour de cette maison, sur laquelle lui archange veillait; qu'il priait la maîtresse d'ouvrir la grille, afin qu'il jetât l'esprit immonde dans sa mare, parce que la bouze de vache a une vertu particulière, ignorée en Europe, et très-connue sur les bords du Gange.

La dame ne savait pas ce que c'est que le Gange, et elle trouvait que saint Michel pouvait fort bien jeter son diable dans un puits qui était dans la première cour. Trufaldin, qui ne voulait pas jouer Satan jusqu'au bout, se dérobait de dessous les pieds de Mendoce, et courait sur ses genoux et sur ses mains. Mendoce répondait à la maîtresse du logis; la maîtresse lui répliquait; plus le colloque se prolongeait, plus les idées superstitieuses s'éloignaient, et moins saint Michel espérait que la grille s'ouvrirait. Il allait essayer de la faire sauter avec son trident, qand Trufaldin poussa un cri à épouvanter tous les loups de la forêt. Mendoce se retourne, et voit un homme vigoureux qui brisait à grands coups de fléau les épaules de son écuyer, et qui disait en grinçant des dents: « Je vais arranger saint Michel comme le diable, et leur apprendrai à tous deux à venir » faire des contes bleus à ma femme, quand

» je n'y suis pas. — Hélas! disait le diable en » faisant des grimaces vraiment diaboliques, » jamais je ne fais de mal à personne, et je » suis battu par tout le monde. » Comme il finissait ce mot, son redoutable adversaire tombe sur lui de toute la pesanteur de son corps, en poussant un profond soupir. Mendoce, qui trouvait fort mauvais qu'un autre que lui battît son écuyer, venait, sans autre formalité, d'enfoncer sa fouêne dans le flanc du batteur, sans réfléchir que sur les bords du Gange, comme en Europe, chacun est maître chez soi, et que celui qui viole un domicile, doit s'estimer heureux, dans tous les pays du monde, d'en être quitte pour quelques coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'homme au fléau se mourait, et bien que le tragique n'appartienne pas à cet ouvrage, vous conviendrez qu'on ne fait pas un roman de chevalerie sans tuer quelqu'un, et il vaut mieux que ce soit un fripon qu'un autre.

Mendoce se repentait amèrement de sa vivacité. Oter la vie à un homme, lui paraissait un acte horrible, quand la nécessité y forçait; c'était un crime irrémissible quand on le commettait de sang-froid, ou par un simple mouvement d'orgueil. Il sentait des larmes qui allaient s'échapper, lorsque la dame du logis

ouvrit la grille avec vivacité, courut à son mari, en sanglotant, le jugea mort, le retourna, avec son pied, pour s'en assurer tout-à-fait, et jetant ses bras au cou de Mendoce, elle lui couvrit le visage de baisers, en lui disant avec effusion : « Ah ! de quel homme tu m'as délivrée ! »

Mendoce regardait cette femme la bouche béante, les bras tombans, et à chaque baiser son étonnement redoublait. « Allons, dit-il, » si j'ai fait une bonne œuvre, à la bonne » heure ; mais, ma foi, je ne m'en serais pas » douté. » Il relève Trufaldin, et la dame dit qu'elle va le coucher dans son propre lit, et lui bassiner tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée : autre stupéfaction de la part de Mendoce. Trufaldin, qui était rancuneux et qui ne craignait pas le défunt, le prit par les deux jambes, et le porta sur le bord du puits ; la dame laida à l'y jeter, et Mendoce ne concevait pas que la haine conjugale pût aller jusque-là. « Que diable ! disait-il, il y a des cocus » partout ; mais accabler de caresses le meur- » trier de son mari, aider à le jeter dans un » puits, c'est un peu fort : à quel monstre » ai-je donc affaire ? »

Il avait pris Trufaldin sous un bras, pour l'aider à marcher, et la jeune femme s'empresse de le soutenir sous l'autre. « Ah ! mon

» Dieu ! ah ! mon Dieu ! répétait-elle à chaque » pas, de quel homme je suis délivrée ! »

Mendoce, dont la conscience se calmait par ces exclamations réitérées, revenait à son caractère, et cherchait à démêler, autant que le permettait la faiblesse du jour, les traits de cette femme que la vieille avait dit être si jolie. Il crut trouver quelques rapports entre ce visage et celui de certaine fillette........... Pour la taille, il était difficile de la juger, la dame était grosse, très-grosse, et cet état n'est pas avantageux.

En entrant dans la maison, la lumière d'une lampe qui brûlait encore, termina les incertitudes de Mendoce. « Hé ! c'est toi, ma chère » enfant ! — Ciel ! juste ciel ! c'est le gentil » chevalier de l'Ermitage ! — Hé ! par quelle » aventure !.... — Par quel heureux hasard ?... » — Depuis quand mariée ? — Depuis quand » changé en saint Michel ? — Mais, ce mari » que j'ai tué...... — N'empêchera plus que je » sois au seul homme que j'aie jamais aimé. » — Mais enfin, quel était-il ? — L'ermite. — » L'ermite ! Oh, le coquin, je lui devais bien » cela. Embrassons-nous, ma chère petite ; je » t'assure que je ne t'ai pas oubliée un instant. » — Ah ! mon Dieu ! ni moi non plus. » Ils disaient aussi vrai l'un que l'autre.

« Allons, dit Trufaldin, au moins, dans ce
» cas-ci, il n'y a pas d'adultère ; c'est même
» une œuvre pie que de consoler les veuves :
» mais ne pourriez-vous remettre les consolations après mon pansement, car je souffre
» comme un damné ?—Il a raison, dit la petite.
» Laisse-moi un moment, mon ami : la maison, de l'or, des provisions et le temps,
» tout est à nous. »

Elle allume un grand feu ; elle fait chauffer des restaurans, et Mendoce et Trufaldin se restaurent. Elle couvre le blessé de compresses d'eau-de-vie ; elle bassine un bon lit, et elle aide à l'écuyer, qui avait à peine la force d'y monter. En allant et en venant, en servant, en caressant Mendoce, elle lui contait l'histoire du frère Pacôme.

Ce drôle avait servi, en qualité de soldat, dans la seconde croisade. Il avait contracté, en Syrie, l'habitude de la bonne chère et de la licence. De retour en Espagne, il trouva très-dur de travailler beaucoup, de manger peu, de dormir moins encore, et il se fit voleur. Il avait une bande nombreuse, à la tête de laquelle il faisait un butin considérable ; mais ce métier, qui paraît si avantageux, dans un pays sans police, avait pourtant ses inconvéniens. Les seigneurs du pays armèrent contre Pacôme ;

il était obligé de se battre tous les jours. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'était plus occupé qu'à se défendre.

Il jugea qu'il ferait bien de jouir des douceurs de la vie, et pour cela il commença par voler ses camarades, les abandonna ensuite, et chercha les moyens de se dérober à toutes les recherches. Il trouva l'ermitage habité alors par un honnête homme, car on n'en disait ni bien ni mal. Il lui proposa, d'un ton hypocrite, de faire son salut avec lui. L'autre ermite était vieux; il avait besoin de quelqu'un qui pût aller à la quête, et faire le gros ouvrage de la maison : il admit Pacôme, et il mourut le troisième jour, probablement parce que le genre de vie, que comptait mener le nouveau venu, demandait qu'il fût seul.

Vous savez comment, en paraissant vivre dans l'abstinence, il se procurait jusqu'au superflu; comment, en affectant la chasteté, il s'était fait un joli sérail : voici ce que vous ne savez pas.

Lorsque, pour la seconde fois, il eut dévalisé Mendoce, et passé la rivière à la nage, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas, et il fallait qu'il déposât son or quelque part. Il était bien décidé à ne pas retourner à son ermitage; mais il connaissait, à l'autre rive,

des grottes, des chênes creux, où il avait souvent fait des dépôts, quand il exerçait la charge de capitaine. Il repassa donc la rivière, quand Mendoce fut éloigné; il se jeta dans le bois, et rencontra la petite, que le poids de sa dot empêchait d'aller bien lestement.

Il la battit d'abord à outrance, parce qu'il prétendit qu'elle l'avait volé. Il la traîna, par une oreille, de caverne en caverne, et, lorsqu'il voulait dormir, il lui attachait les deux jambes, lui liait les mains derrière le dos, et la menaçait de lui ôter la vie, si elle faisait le moindre effort pour s'échapper. Débarrassé de son masque de dévot, il se livrait à sa férocité naturelle. Il était brutal, lors même qu'il faisait le mari, ce qui arrivait très-fréquemment, et c'étaient les momens les moins malheureux de la petite.

En allant et venant avec elle, il avait rencontré la maisonnette agréable, que venait de faire bâtir un prébendier de Longarès. Le terrain relevait du seigneur Gonzalve, qui, moyennant un léger tribut annuel, promit au prébendier sûreté et protection. La maison plut à Pacôme, et il proposa au propriétaire de la lui vendre. Le propriétaire répondit qu'il l'avait fait bâtir pour son usage, et qu'il n'entendait pas s'en défaire. Pacôme eut envie

de le tuer, pour terminer la contestation; mais il pensa qu'il ne fallait point se brouiller avec un seigneur, dont il aurait besoin à son tour, s'il s'établissait sur des terres de sa relevance. Il jugea qu'un prébendier devait avoir quelque vice capital, et il espionna celui-ci. Il ne découvrit rien, et il envoya la petite elle-même le tenter, avec l'ordre de lui donner toutes sortes de facilités. La petite accepta volontiers une mission, qui lui donnerait quelque relâche. Elle espérait même trouver les moyens de s'échapper; mais Pacôme rôdait sans cesse autour de la maison. Ce n'est pas qu'il aimât encore la petite, mais il trouvait du plaisir à la tyranniser.

Cette petite avait souvent envie d'avertir le pauvre prébendier de ce qu'on machinait contre lui; mais il y allait de sa vie, et la crainte lui glaçait la langue. Douce, bonne, elle caressait son hôte, qui était paisible et aimant. Ce qui devait arriver arriva : ils finirent par coucher ensemble.

Pacôme était convenu avec elle d'un signal extérieur, quand ils en seraient là. La petite ne le donna pas la première, la seconde, la troisième nuit; mais le jour qui suivit, elle aperçut de sa fenêtre le redoutable Pacôme, qui lui faisait des gestes furieux, et le soir,

elle attacha, en pleurant, son fichu blanc en dehors de la maison, et descendit ouvrir le verrou d'en-bas, quand le prébendier fut endormi.

Pacôme avait employé utilement ces trois ou quatre jours. Lorsque la petite le croyait caché sous un mur, derrière un arbre, il rassemblait des témoins, aussi honnêtes gens que lui, et un tabellion qui l'avait deux fois tiré d'affaire, en percevant pour épices la moitié des effets volés. Ils entrèrent à petit bruit, et ils entourèrent le lit du prébendier avant qu'il fût éveillé. Le tabellion le tira par la barbe, et lui dit avec dignité qu'il avait été informé de ses désordres, auxquels il refusait d'ajouter foi, et que sa visite n'avait eu pour but que de le justifier aux yeux de ses accusateurs; mais qu'une jeune femme dans son lit était une preuve sans réplique, et qu'il ne pouvait se dispenser de faire son devoir. Il commença un procès-verbal, qu'il allait, disait-il, envoyer à l'évêque de Sarragosse.

Pacôme intercéda vivement pour le prébendier: « Il ne faut pas, disait-il, que cet ecclé-
» siastique perde sa prébende et sa liberté,
» parce qu'il a été faible; on assure d'ailleurs
» qu'il n'est pas coutumier du fait. Il ne faut pas
» non plus que le scandale qu'il cause reste

» sans punition ; le châtiment le plus chrétien,
» parce qu'il sera le plus utile, c'est de lui
» ôter une maison, qui lui procure la facilité
» de pécher. Je lui en ai offert un bon prix ;
» j'en vais donner moitié, qui sera partagée en
» vacations, entre le seigneur tabellion et ses
» gens. Le contrat qu'on va faire portera quit-
» tance du total, et tout sera dit. »

Il est dur de payer aussi cher les bontés d'une jolie fille ; mais il est cruel d'expier quelques jolies nuits dans la misère et la captivité. Le prébendier apprécia les sollicitations de Pacôme à leur juste valeur ; mais il se crut trop heureux de s'en débarrasser, en lui abandonnant sa maison. Il signa le contrat, fut éveiller son vieux domestique, monta sur sa mule, et retourna à Longarès, dégoûté pour jamais de la manie de bâtir.

Le fripon de Pacôme s'établit aussitôt dans son nouveau domaine, et paya le prix convenu à ses fidèles amis. Satisfait de la docilité de la petite, il voulut lui donner la marque la plus flatteuse de sa satisfaction, le don de sa main. La vérité, qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait s'attacher une femme, dont il venait d'éprouver l'adresse, et qu'il comptait employer souvent à l'avenir. La petite n'osa le refuser, en partie par timidité, un peu par l'espoir

d'un sort avantageux, du moins du côté de la fortune, et par l'idée, assez vraisemblable, que l'opulence pourrait faire de son mari, comme de tant d'autres que nous connaissons, un homme à peu près honnête.

Le mariage fait, elle vit qu'elle s'était trompée sous tous les rapports. Les prodigalités de Pacôme le réduisaient sans cesse aux expédiens. Il jurait, il battait alors, et menaçait souvent de faire plus : c'était un enfer anticipé que la vie de la petite.

Une des grandes ressources de son mari, était d'exercer l'hospitalité, et de dévaliser ses hôtes, sans qu'ils pussent se plaindre, car il avait grand soin de se maintenir dans les bonnes grâces du seigneur Gonzalve, qu'il achetait à la vérité un peu cher. Il avait triplé, quadruplé le tribut que lui payait le prébendier; mais il savait s'en dédommager.

Un étranger, égaré ou surpris par la nuit, se présentait-il chez lui? La petite était obligée de lui faire les yeux doux. Cent coups de fouet si elle y manquait, cinquante si le voyageur ne se prenait pas dans ses filets, et jamais Pacôme ne manquait à sa parole. Grande chère et bon vin achevaient ce que les œillades de madame avaient commencé. Pacôme alors feignait d'être dans l'ivresse, il gagnait, en chancelant,

une chambre voisine ; se jetait sur une couchette, et ronflait bientôt à tout faire trembler. L'état présumé du mari faisait naître la confiance du voyageur ; il devenait entreprenant ; la petite se montrait facile, et au moment le plus intéressant, Pacôme arrivait, sa longue épée à la main, et paraissait prêt à percer d'un même coup l'ingrat qui outrageait la sainte hospitalité, et la perfide qui le déshonorait. Ce coquin avait un extérieur imposant et une voix forte ; il ne manquait pas d'esprit, et il avait arrangé un protocole tel, qu'un seigneur ne se serait pas exprimé autrement. Il intimidait le pauvre voyageur, qui se trouvait trop heureux de composer avec le mari outragé ; de se retirer, sain et sauf, en lui laissant son argent, et il gardait le silence sur le tout, parce qu'on ne se vante jamais d'une aventure galante dont on a été la dupe.

La petite était née sensible, et l'éducation n'avait pas éloigné d'elle la faiblesse, compagne ordinaire de la sensibilité. Toujours prête à céder à son cœur, elle détestait la vie crapuleuse, où l'abus de la force la réduisait. Si du moins elle avait eu quelque domestique, à qui elle pût se confier, et qui fût disposé à la tirer de cet insupportable esclavage ! mais

Pacôme avait trop d'intérêt à n'avoir pas de témoins de ses actions, pour vouloir être servi par d'autres que sa femme. Ce service était pénible; il était exigé avec la plus impérieuse dureté, et tel était l'état de cette malheureuse, qu'elle avait souvent pensé à se détruire, quand Mendoce vint la délivrer de son scélérat de mari.

Rien ne s'oublie aussi aisément que le mal passé. La petite se voyait une veuve, très-opulente, pour son état; l'avenir ne lui promettait que des jouissances, et le présent lui offrait un joli homme, à qui elle avait souvent été infidèle, mais qui avait fait une forte impression sur son cœur. Elle lui proposa tout bonnement de l'épouser, et de partager avec lui ce qu'elle avait. Mendoce s'était promis de ne jamais se marier, que pour un mois. Il rit beaucoup de la proposition de la petite veuve, l'épousa sur-le-champ; l'épousa, plusieurs fois encore, dans un lit bien chaud, qu'elle consentit à partager avec lui; mais sans notaire et sans prêtre. Il protestait à la petite que cette manière valait mieux que l'autre, et la petite convenait qu'au moins les résultats étaient les mêmes.

« Ah çà, dit-il en s'éveillant, comment » vais-je m'habiller, car je suis las de jouer

» à l'ange et à l'archange? — Mon cher petit,
» tu choisiras au magasin. — Ah! tu as un
» magasin? — Complet. Magistrats, guerriers,
» marchands, tout a passé ici.......... — Et y a
» laissé quelque chose? Voyons ton magasin. »

Il était amplement fourni. En tournant et retournant tout, Mendoce reconnut deux ou trois de ses habits, autant de soutanelles à Trufaldin, qui étaient dans les ballots, que portaient les mules, qu'avait si bien gardées le frère Pacôme : « Ma foi, dit-il, c'est une
» vraie trouvaille, et personne ne dira que
» nous nous sommes habillés à la friperie. »
L'ange Gabriel reprend la tournure d'un élégant et riche seigneur; la petite le regarde, essuie furtivement une larme, et lui dit : « J'ai
» eu tort de te proposer de m'épouser tout-à-
» fait; mais si je ne suis pas digne de ton
» nom, je mérite ton cœur; donne-le moi,
» reste ici; tu partiras, quand tu seras fa-
» tigué de ta petite; mais elle fera tout
» pour te plaire long-temps, car elle sent
» que son bonheur la quittera avec toi. »

Mendoce était léger, inconsidéré, fou; mais il avait le cœur bon. Ce langage, simple et vrai comme la nature, dont il était l'organe, fit, sur lui, une forte impression; il promit à sa petite plus qu'on ne peut tenir à vingt ans,

et sa petite le crut, parce qu'elle désirait qu'il fût sincère.

Trufaldin, qui n'avait rien de mieux à faire que de réfléchir dans son lit, et que la peur rendait prévoyant, les interrompit pour leur demander ce qu'ils comptaient faire de feu frère Pacôme, qui gisait dans le puits, et que le premier venu pouvait reconnaître: « Que » m'importe ce drôle? disait Mendoce. — Et » à moi? ajoutait la petite. — Que diable? » reprenait Trufaldin, soyez donc conséquent » une fois dans votre vie. Vous avez tué un fri- » pon, c'est fort bien; mais vous n'ignorez pas » qu'il est défendu de se faire justice soi-même. » — Et quand on ne nous la fait pas? — Il » faut souffrir. — Je ne souffre rien. — Il n'est » pas question ici de faire l'aimable. Il faut » tirer Pacôme du puits; l'enterrer de votre » mieux, puisque je suis hors d'état de vous » y aider, et dire à ceux qui viendront le de- » mander, qu'il est disparu, et qu'il a aban- » donné sa pauvre petite femme. Sans cela, » partons à l'instant, et je vous suivrai comme » je pourrai, ou bien il faudra vous suivre en » en prison, dont votre père vous tirerait sans » doute; mais il n'est pas agréable d'avoir un » procès criminel sur le corps, quand on peut » se l'épargner. — Allons, tais-toi, bavard,

» nous allons suivre ton conseil, pour t'engager
» au silence. — Bavard! bavard! on bavarde tou-
» jours, quand on vous parle raison. »

La petite prend un croc et une corde, Mendoce la suit et essaie à repêcher le défunt. Il y mettait toutes ses forces; mais il était maladroit, comme un seigneur. La petite secondait ses efforts, et elle fit tant, que le fils de Pacôme, de Mendoce, ou de tel autre, incommodé de cet exercice, demanda à sortir, d'une manière si positive, que madame sa mère jeta les hauts cris, et rentra en tenant son petit ventre à deux mains. Mendoce jeta sur Pacôme quelques paquets d'osier, destinés probablement à attacher des treilles, qui grimpaient le long des murs, et qu'il était assez naturel d'humecter. Il courut après la petite, embarrassé comme un jeune homme, qui ne connaît de l'amour que la partie agréable, et qui, jusqu'alors, s'était fort peu inquiété des suites de ses plaisirs.
« Ah, mon Dieu! disait-il, en courant çà et
» là, ah, mon Dieu! pas de matrone, et où
» aller en chercher une? Trufaldin, entends-tu
» quelque chose à cela? — Oui, sans doute,
» je sais qu'il faut rendre, douloureusement,
» ce qu'on a pris avec volupté, d'après l'arrêt
» de Dieu, qui prononça que, puisqu'Eve avait
» mangé une pomme, les femmes enfanteraient

» auparavant, butor? — Avec délices, sei-
» gneur. — Il faut que leur construction ait
» diablement changé; mais ce n'est pas de cela
» dont il s'agit : il faut aider cette chère enfant;
» lève-toi, et viens ici. — Hé, je ne saurais me
» remuer. — En ce cas, je vais faire la sage-
» femme. — Ah, mon Dieu! mon Dieu! que
» je voudrais voir cela. »

Mendoce retrousse ses manches, et se met à genoux devant sa petite, qui l'effrayait par ses cris. Faites ceci, faites cela, lui disait-elle, et Mendoce éperdu faisait tout le contraire. Il avait les mains partout; il suait sang et eau, et il allait probablement tuer l'enfant et la mère, lorsqu'il aperçut quinze à vingt cavaliers dans la cour, dont probablement Pacôme avait laissé la porte ouverte en rentrant. Il les prend pour des compagnons du défunt; il laisse sa petite crier, saute sur une hache, et s'avance bravement au-devant de cette troupe, en criant : *Vinci aut mori*, reste précieux du latin que lui avait appris Trufaldin.

« *Vinci aut mori* est excellent à la guerre,
» lui répond un homme qu'il reconnaît pour le
» frater du château de son père, *nunc est bi-*
» *bendum.* »

Mendoce sentit d'abord que c'était lui qu'on cherchait, et ne concevait pas que frater ne le

reconnût point. Il y avait de bonnes raisons pour cela. En faisant la sage-femme, en portant ses mains partout, il les avait aussi portées à son visage couvert de sueur, et il avait plutôt l'air d'un boucher, que du fils du seigneur propriétaire d'un cinquième de la Catalogne.

« *Nunc est bibendum*, répète le frater. Il s'a-
» git bien de boire, répliqua Mendoce, per-
» suadé qu'il n'était pas connu, par un prodige
» qui le confondait, aidez-moi, si vous pouvez,
» à sortir du plus grand embarras où je me
» sois jamais trouvé. — Qu'est-ce que c'est?
» — Ma femme accouche.... — Ah! et vous avez
» voulu faire un métier auquel vous n'entendez
» rien; je croyais que vous veniez d'égorger
» un bœuf. Voyons votre femme. — Le sei-
» gneur est homme de l'art? — Chirurgien-
» major des villes et villages du comte d'Aran.
» — Ah! comment se porte ce cher comte?
» — Mal. Il a un libertin de fils qui le mettra
» au tombeau; mais voyons votre femme. —
» Et croyez-vous que le fils ait des torts? Un
» père qui veut l'enfermer.... — Qui vous a
» dit cela? — La renommée. — Et ce fils n'a
» pas passé par ici? — Je ne crois pas. — Nous
» le cherchons partout, avec les hommes d'ar-
» mes du comte de Cerdagne; malheur à lui
» avec douleur. — Et comment enfantaient-elles

» si nous le rencontrons. — Prenez garde, frater, » qu'il ne vous châtie lui-même. — Oh! je suis » en force, nous sommes vingt contre un; mais » voyons votre femme. »

Mendoce ne se souciait pas trop que le frater entrât, parce qu'il ne pouvait manquer de reconnaître Trufaldin, que le mal tenait cloué dans son lit. D'un autre côté, il sentait le besoin qu'avait la petite d'un secours urgent, et il trouvait plaisant de faire accoucher sa maîtresse par le chirurgien de son père. Il pesait le pour et le contre, et l'accoucheur était déjà en position, et commençait son office. Mendoce, intrigué, prit une couverture, la jeta sur le lit de Trufaldin, et dit bien près du traversin : « Si tu » remues ou si tu parles, tu es mort. »

Trufaldin avait eu d'abord une forte démangeaison de se faire reconnaître, et de rendre son maître à sa famille; mais il avait fait des sermens affreux, et on ne perd pas son âme pour obliger les hommes. Il sentait que les cavaliers le forceraient à parler, s'il se laissait voir par eux. Rompre le silence lui paraissait impossible; s'exposer à être battu............ Il l'avait été, autant que mortel puisse l'être, sans en mourir. Il s'était tiré de son lit, comme il avait pu, et s'était allé blottir dans une grande armoire, qui servait de garde-manger.

Nunc est bibendum, redit le fratrer, en recevant un enfant gros et gras, qui ne se sentait nullement des chagrins de madame sa mère. Mendoce, enchanté de voir la petite délivrée, conduisait l'accoucheur au garde-manger, lorsqu'une seconde troupe parut dans la cour. C'était l'intendant de Gonzalve, qui cherchait à réparer le vide que la dernière fête avait fait à sa caisse, qui faisait une tournée chez ses redevables, dans une litière bonne et commode, et qui faisait escorter, d'une manière imposante, ses sacoches, qu'on portait devant lui.

Mendoce, que tout intéresse ou intrigue, s'arrête, regarde; le frater ouvre l'armoire, et voit quelque chose de velu derrière une moitié de cochon; il examine de plus près, distingue une figure humaine, et s'écrie : « Le voilà! le voilà! — » Qui donc? reprennent ses hommes d'armes. » — Trufaldin, celui qui accompagne notre » jeune maître, et il va nous dire où il est. » Mendoce rougit, Trufaldin mit le doigt sur sa bouche, pour indiquer qu'il ne pouvait rompre le silence; le chef des hommes d'armes, impatient, s'avance vers lui, la masse levée; Mendoce se jette en avant avec sa hache, et jure qu'il ne souffrira pas qu'on porte la main sur un homme qu'il a reçu chez lui, et qu'il a trouvé dans la forêt, moulu des coups, que lui a donnés son maître, en le quittant.

Ce conte assez vraisemblable, d'après la violence connue du jeune d'Aran, l'air naturel du conteur, en imposèrent aux cavaliers, qui allaient s'en retourner, en se contentant de ramener Trufaldin, quand l'intendant de Gonzalve entra dans la maison, entendit des cris d'enfant et félicita la petite. Il ne fallut qu'un mot pour mettre le frater sur la voie. Il conta le plus prolixement qu'il put, que le mari de la jolie petite femme avait failli la tuer par un zèle mal entendu; qu'heureusement lui, chirurgien, était arrivé assez à propos pour prévenir un malheur. Vint ensuite l'énumération des bévues du mari, et des difficultés étonnantes que l'art avait surmontées. « Tout cela » est fort bien, reprend l'intendant, et je vous » fais mon compliment; mais je n'ai pas de » temps à perdre : voyons, où est le mari? — » Hé! parbleu, le voilà, dit le frater en lui » montrant Mendoce. — Cette figure barbouillée, » lui! Pacôme est plus grand que lui de toute » la paume de ma main. »

Mendoce sentait bien qu'il était inutile de chercher à en faire accroire à l'intendant, et qu'il fallait enfin prendre la route de la tour du Nord. Il se mit à siffler un petit air, en homme décidé, qui a fait ce qu'il a pu pour éviter la prison, mais qui a le courage de la braver.

Pendant qu'il sifflait au milieu des hommes d'armes, qui formaient un cercle exact autour de lui, l'intendant interrogeait la petite, qui mentait, comme de raison, et le frater s'approchait de son jeune seigneur, un bassin d'eau claire à la main. « J'ai eu l'honneur, lui dit-il » respectueusement, de faire l'accoucheur à votre » sollicitation, permettez que je fasse maintenant » le barbier. Je ne vous épilerai pas la mous- » tache, puisque vous n'en avez pas encore; » mais je m'assurerai, du moins, si la jolie » figure, que je soupçonne sous cette marque- » terie rouge, y est en effet. — Allons, soit, » dit Mendoce en riant, viens, viens, mon » cher Domingo, viens me débarbouiller. »

Le frater saute de joie, en s'entendant nommer, et ne doute plus de rien. Il persuade à Mendoce, en le décrassant, que son père lui pardonnera bientôt; que sa mère le fléchira sans doute; mais qu'à tout événement il fallait qu'il marchât avec ses hommes, dont il serait traité avec le respect qui lui était dû, s'il n'était pas récalcitrant. Ces gens-là, disait Mendoce en lui-même, ne peuvent avoir l'ordre de me tuer; si je les attaque, ils fuiront devant moi...... Oui, mais je suis à pied, et ils sont à cheval; ils me suivront, me harcèleront, ils ne me laisseront pas un instant de relâche, ils finiront par me

forcer comme un lièvre, et ils m'emporteront : « Allons, allons, dit-il tout haut, faites mon » paquet, celui de Trufaldin, et partons pour » la tour du Nord, puisque définitivement il » faut en essayer. »

Trufaldin finissait de s'habiller, à l'aide de son intendant, qui l'avait reconnu, et ils se félicitaient ensemble d'un dénouement, qui allait rendre monsieur l'aumônier à la vie douce, pour laquelle la nature l'avait formé. La petite, bien fâchée de perdre son joli seigneur, sentait pourtant que les prérogatives du veuvage et son enfant pouvaient consoler de bien des pertes. Cette scène, qui avait pu être orageuse, allait se terminer avec simplicité, résignation et bonhomie, lorsqu'un homme de l'escorte de l'intendant entra en criant : « Au meurtre ! au » meurtre ! en voulant faire boire nos chevaux, » nous avons tiré Pacôme du puits. »

A ces mots, le tableau change en un clin d'œil. Mendoce pâlit, Trufaldin trembla, et la petite se mit à pleurer. L'intendant, assez bon diable, ne condamnait encore personne ; mais le chef de son escorte, homme madré, et considéré de Gonzalve, s'érigea aussitôt en juge, et interrogea sévèrement la veuve. Mendoce, trop généreux pour la laisser sous le soupçon d'un crime, dont elle était innocente,

prit la parole, s'accusa avec fermeté; fournit en preuves, contre lui-même, l'habit mouillé encore, avec lequel Trufaldin avait passé le fossé; la fouêne, dont le manche couvert d'une humidité verdâtre, n'avait pu être trouvé que dans l'eau; les dents de cette fouêne faisant autant de blessures au flanc du défunt; le fléau, avec lequel Pacôme avait éreinté Trufaldin, qui, douze heures auparavant se portait à merveille, et jouait les saints Mystères au château même de Gonzalve; enfin il conclut que la petite veuve n'avait pu être d'intelligence avec eux, qui avaient passé un mois chez le châtelain, et que le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était d'être entrés par un autre chemin que la porte, et qu'au reste Pacôme, dont il cita les hauts faits, avait bien mérité sa triste fin.

L'officier, après avoir réfléchi, pesé, commenté chaque phrase et vérifié chaque fait, proclama la petite veuve innocente, et il ajouta que le seigneur Gonzalve ne souffrait pas qu'on tuât impunément des vassaux, qui lui payaient soixante marcs d'argent par an; que ce seigneur avait sans doute beaucoup d'amitié pour Mendoce; mais que son devoir, à lui, était de le conduire provisoirement dans les prisons de sa juridiction..... « Dans tes prisons, faquin!

» interrompit fièrement Mendoce. -- Qui osera
» l'y conduire, reprit, plus haut encore,
» l'officier de Cerdagne, et faire un tel affront
» au nom d'Aran? — Ce sera moi. — Toi! —
» Il ira. — Il n'ira point. — Il ira, vous dis-je.
» — Par saint Jacques, tu en as menti. » Un vigoureux soufflet est la dernière réplique de l'officier de Gonzalve, et celui de Cerdagne tire aussitôt l'épée.

« Amis, dit-il à ses hommes d'armes, nous
» devons rendre ce jeune seigneur à son père,
» et vous devez venger l'affront que votre
» chef a reçu. En avant, marche. »

Les deux troupes se choquent; se battent d'abord dans la maison; se poussent, et se développent dans la cour. Ceux qui ont le temps de saisir leurs chevaux, sautent dessus; les autres combattent à pied; on se charge avec une égale fureur.

Mendoce était bien loin de vouloir du mal à Gonzalve, et même à ses gens. Il se jeta dans la mêlée, il parla, il cria, il proposa des voies d'accommodement; peine inutile. L'officier de Cerdagne était brave comme son seigneur, et incapable de pardonner un soufflet; l'autre n'était pas homme à se laisser tuer sans se défendre, et tout ce que Mendoce gagna à vouloir arranger des gens, décidés à se battre,

ce fut un coup de poitrail de cheval, qui le jeta à dix pas.

Il prit de l'humeur à son tour, et se rangea du parti de ceux qui appartenaient à l'intime ami de son père, et qui voulaient lui sauver la honte d'être emprisonné comme un criminel. Sans casque, sans cuirasse, sans la plus légère cotte de mailles, il se jette au milieu des hommes d'armes, couverts de fer, et joue de sa hache en déterminé. Joignant la ruse à la valeur, il se glissait entre les chevaux, leur coupait les jarrets, et échappait aisément à ceux qui combattaient à pied, et que le poids de leur armure empêchait de courir aussi lestement que lui.

L'affaire fut long-temps à se décider. Ces armures complètes rendaient les guerriers presqu'invulnérables; il était plus facile de les assommer que de les blesser. Cependant les troupes de Cerdagne, exercées, aguerries, devaient l'emporter sur celles du pacifique Gonzalve, et ce fut ce qui arriva. Mendoce s'était emparé d'un cheval, qui errait çà et là, sans cavalier, et il acheva de fixer la victoire. Quand il la vit certaine, et qu'il crut pouvoir quitter le combat sans honte, il prit un parti fort simple; il fit une volte de côté, enfila, au grand galop, la porte de la cour, et se

jeta dans le bois en s'écriant : « Ma foi, me » voilà encore une fois revenu de la tour du » Nord. »

Sa fuite fait cesser à l'instant la bataille, dont il était l'unique cause. Ceux des deux partis qui se portaient bien, se mettent à l'instant à sa poursuite ; les uns pour le ramener chez son père, les autres pour le conduire dans les prisons de Gonzalve. Leurs prétentions réciproques, trop clairement énoncées en galopant, amenèrent, à la lisière du bois, une seconde rixe très-favorable au fugitif. Il suivit un sentier battu, de toute la prestesse de son cheval ; ne s'occupa plus de ce qui se passait derrière lui, et fort peu de l'avenir. Il avait bien déjeuné, et n'était pas homme à s'inquiéter, tant qu'il n'avait besoin de rien.

Quand les combattans eurent brisé bien des épées et bien des lances, et qu'ils eurent épuisé leurs forces, il fallut qu'ils s'arrêtassent. Ils convinrent qu'ils s'étaient tous comportés en braves gens, et que, puisque Mendoce s'était échappé, ce qu'ils pouvaient faire de mieux, c'était de s'aller refaire chez eux ; et ils en avaient besoin : il n'en était aucun qui ne fût couvert de contusions, beaucoup étaient blessés, heureusement il n'y avait pas de morts. Le frater fit les premiers pansemens, du mieux qu'il

put, et on se sépara bons amis, en apparence, et sans avoir rien gagné que des coups, ce qui arrive communément à la fin de toutes les guerres. L'intendant seul perdit à celle-ci : il ne retrouva pas sa litière.

La troupe de Cerdagne trouva, en arrivant au château, les trois autres corps rentrés. La longueur, l'inutilité des recherches, les fatigues continuelles avaient dégoûté jusqu'à Cerdagne lui-même; la mauvaise saison approchait, les chemins devenaient impraticables; il licencia son monde jusqu'au printemps, selon l'usage du siècle, où les vassaux ne devaient de service que pendant un temps limité.

Cerdagne fut rendre compte du triste succès de son entreprise. Il raconta à d'Aran comment on avait trouvé son fils près du château de Gonzalve; comment il s'était échappé de nouveau; il jugea de son séjour dans ce canton, qu'il était retenu par quelqu'amourette. Il espérait qu'un autre moyen qu'il avait imaginé, réussirait mieux que le premier. Le comte d'Aran n'y comptait guère, et la réserve de la comtesse ne permettait pas qu'on s'ouvrît à elle sur cette dernière ressource. Cerdagne prévoyait que, dans tous les cas, Mendoce resterait aux environs de Longarès, jusqu'à la belle saison, puisqu'il était à peu près nu et sans argent,

et il conclut qu'au pis-aller il fallait prendre patience jusque-là.

Le papa se désolait ; la maman était au désespoir. Cerdagne ne riait plus ; l'escapade commençait à lui paraître longue et forte. Cependant trois affligés trouvent toujours quelques motifs de consolation, et le moins triste amuse quelquefois les autres : c'est ce que fit Cerdagne pendant plusieurs jours. Il vit ses amis sourire à l'espoir du printemps ; il retourna près de sa Séraphine, la seule avec qui il pût converser, depuis que l'enjouée, la sémillante et parfois raisonnable Rotrulde était absente, et pour cause.

Courons maintenant sur les traces de Mendoce, que nous avons laissé galopant sur son grand cheval de bataille. Il chantait, le monsieur, et ne pensait pas aux entrailles maternelles que son absence déchirait, aux larmes secrètes qu'il faisait répandre. Ingrats enfans, que vous nous causez de peines ! Et vous vous plaindrez, quand les vôtres nous vengeront un jour, et vous trouverez des gens qui vous plaindront, et vos enfans aussi seront plaints à leur tour, quand vos petits-enfans commenceront leurs fredaines, car tout le monde en doit faire plus ou moins. Le premier homme a donné un mauvais exemple ; ceux-là se suivent aisément, et celui d'A-

dam le sera jusqu'au dernier homme. Après cela, la fin du monde ; l'extinction de la matière, qui ne peut s'anéantir ; l'éternité, que personne ne conçoit, mais dont on ne saurait douter ; le paradis, placé on ne sait où ; l'enfer, au centre de la terre, qui ne sera plus ; le purgatoire....... Mais où diable vais-je m'embarquer? Rions, rions, et laissons toutes ces rêveries aux cerveaux atrabilaires.

Mendoce galopait donc, et chantait la chansonnette. Il suivait un sentier, aussi riant, que le permet la nature à la fin d'octobre. Les arbres verdoyaient encore, et un soleil faible, mais pur, dardait ses rayons à travers les branches qui se dépouillaient à chaque coup de vent. Mendoce était sur une éminence où quatre chemins se croisaient : « Lequel prendrai-je ? di-» sait-il. Ma foi, pour les affaires que j'ai à » suivre, la route est bien indifférente. « Et il se décide pour celle qui lui offrait les sites les plus piquans.

Il descendait, galopant toujours, et faisant succéder une seconde chanson à la première, quand il aperçut une litière dans le fond du vallon, sur lequel il dominait. Elle allait au pas, comme vont toutes les voitures, portées sur le dos de deux mules, et l'aimable polisson devait la joindre en dix minutes. « Je trouverai

» là-dedans, disait-il encore, quelque prélat,
» quelque douairière, quelque médecin. Le premier doit nourrir son prochain, la seconde sera sensible à mes charmes, et je ne crains le troisième qu'au coin de mon chevet : avançons. »

En avançant, il reconnaît des panaches de mulets aux couleurs du seigneur Gonzalve; bientôt il aperçoit sa bannière flottant à la tête de la litière : « Parbleu, dit-il, c'est Séphora qui » se promène, et quoiqu'il fasse un peu frais, » je peux jouer à l'ange Gabriel, ici comme » ailleurs. Elle n'a pas de suite, et cela ne laisse » pas d'être commode. » Il pousse plus vivement encore, il approche, et il voit deux ou trois individus mêlés dans la litière : « Adieu, » dit-il, adieu, flatteuse espérance de doux » plaisir : c'est un hôpital ambulant que j'ai » devant moi. » Il arrive, il voit son cher Trufaldin. Il regarde de plus près, c'est la petite veuve et son enfant. « C'est un prodige. — C'est » un miracle. — Je suis ravie. — Je suis comblé. — Et pourquoi...... — Comment....... — » Raconte-moi...... — Raconte toi-même. »

La petite, effrayée du carillon infernal qu'on faisait dans sa cour, craignant pour elle, pour le précieux et dernier rejeton du sang de Pacôme, la petite s'était levée comme elle avait

pu. Tout le monde se battait, hors Trufaldin, qui tremblait des quatre membres. Ils s'étaient mutuellement entr'aidés, et s'étaient juchés dans la litière, à laquelle personne ne pensait plus; ils étaient sortis à la barbe des combattans, qu'occupaient le désir de tuer, la nécessité de se défendre, et, comme Mendoce, ils avaient pris le premier chemin qui s'était présenté devant eux.

« Hé! où vas-tu comme cela, ma petite?
» — Je n'en sais rien, mon petit, et toi? — Je
» n'en sais pas davantage. Je bénis le hasard qui
» nous réunit. — Tiens, cher Mendoce, ne
» nous quittons plus. — C'est bientôt dit, ma-
» dame; je n'ai rien, et vous voulez que je me
» charge d'une femme en couche et d'un enfant
» auquel, à la vérité, je peux avoir contribué...
» — Bah! reprit Trufaldin, ne savez-vous pas
» que les femmes pensent à tout: nous avons
» dans la litière l'or et l'argent du défunt.
» Madame n'a laissé que des habits, dont elle
» se soucie peu, et sa maison, que personne
» n'emportera. — Allons, soit, voyageons; je
» peux, sans scrupule, manger quelques marcs
» du trésor du frère Pacôme: ce sera une
» restitution. Sur quelle route sommes-nous
» ici? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni
» moi. — Quelle est la ville la plus prochaine?
» — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. —

» Quel parti allons-nous prendre? — Je n'en
» sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Voilà un
» voyage qui commence bien: tâchons au moins
» de nous orienter. A six lieues devant nous,
» un peu à droite, un peu à gauche, doit être
» la ville de Longarès, qu'il faut éviter, de
» peur de trouver le château de Gonzalve,
» que je ne me soucie pas de revoir, depuis
» que nous avons échiné ses gens. En tour-
» nant du côté du levant, nous trouverons
» la grande rivière d'Ebre, sur laquelle nous
» voguerons. Nous la descendrons jusqu'à son
» embouchure, où nous nous embarquerons
» pour la Catalogne : c'est prendre le long
» tour, mais personne ne nous suivra là. Nous
» nous tiendrons à dix ou douze lieues des
» domaines paternels, et, certes, ceux à qui il
» prendra envie de me chercher encore, éten-
» dront leurs courses plus loin, parce qu'ils ne
» me soupçonneront pas l'audace de me tenir
» aussi près: voilà un plan arrêté. Le soleil va se
» coucher derrière nous, donc nous avons le
» levant en face. Vive la joie! et poussons
» en avant.

» — Ah çà, dit Trufaldin, en se tournant
» péniblement du côté de Mendoce, voilà un
» plan arrêté, c'est fort bien. Je m'embar-
» querai avec vous, moi, qui crains l'eau

» comme les chats ; mais nous ne sommes
» pas encore à l'embouchure de l'Ebre. Il est
» possible que nous ne trouvions pas un ha-
» meau, d'ici à demain matin, et croyez-vous
» que je puisse passer la nuit dans une litière
» ouverte, moi, rompu à votre service, et
» votre petite, puisque vous la nommez ainsi,
» votre petite, qui est accouchée ce matin,
» peut-elle supporter le froid, pendant une
» traite aussi longue? Que le diable m'emporte,
» si j'entends rien à votre façon de voir. Vous
» seriez à merveille dans une des tours de
» votre père ; vous feriez votre paix avec lui ;
» vous reviendriez un haut et puissant sei-
» gneur, et vous aimez mieux courir les
» champs ! A quoi vous a mené cette chienne
» de manie? En sortant de Sarragosse, vous
» vous réfugiez chez un ermite, qui vous vole.
» Vous le retrouvez, en habit de cavalier ;
» vous vous battez avec lui ; il vous désarme,
» et m'enfonce une côte d'un coup de pied.
» Vous entrez chez un seigneur qui a une
» jolie femme......... crac, la tête se monte,
» vous lui faites jouer la vierge Marie, et
» saint Joseph à son époux. Vous êtes forcé
» de vous sauver de là, sans haut-de-chausses
» et sans bonnet, et vous courez comme un
» basque après moi, qu'entraîne la mule d'une

» vieille sorcière. Elle vous parle d'une autre
» jolie femme... pan, vous entrez chez elle sur
» mes épaules, le mari m'éreinte, et vous le tuez.
» Après cela, vous faites le mari vous-même,
» vous faites l'accoucheur; que ne faites-vous pas?
» Des hommes armés se présentent; vous vous
» battez avec eux, comme si vous étiez dans une
» peau d'acier; enfin vous voilà parti pour la
» mer Méditerranée, et un naufrage terminera
» nos caravanes. Quel chien de plaisir trou-
» vez-vous donc au métier que vous nous faites
» faire ? Il me déplaît, seigneur, il me déplaît,
» et beaucoup. — L'ennuyeux péroreur ! Hé
» bien ! prends mon cheval, et de l'argent
» dans tes poches, retourne au château, et ne
» me romps pas la tête davantage. Moi, j'aime
» le genre de vie que je mène; je respire le grand
» air, je m'amuse de tout, je ne dépends de
» personne, je suis enfin un habitant de l'u-
» nivers. — Le beau titre ! — Tu te plains des
» coups que tu as reçus, pourquoi n'es-tu pas
» plus brave ? — Ma foi, monsieur, la valeur
» est un don que Dieu fait à qui bon lui semble.
» — Tu crains de mourir de froid dans ta litière,
» descends. J'ai ma hache d'armes, je bâtis,
» en une demi-heure, une cabane pour nous
» tous, et le premier caillou, frotté sur mon
» arme, nous allume du feu. Tu vas me dire

» maintenant que tu crains la faim et la soif.....
» — Non, seigneur, non, je ne dirai pas cela;
» j'ai, comme madame, ma petite prévoyance:
» sous ce matelas, est la moitié de cochon
» derrière laquelle j'étais caché dans l'armoire;
» plus, deux gâteaux cuits sous la cendre, et
» une dame-jeanne pleine d'un excellent vin.
» — Mais voyez donc ce maraud, qui a un
» magasin complet, et qui ose se plaindre,
» lorsque je voyageais gaîment, persuadé que je
» ne trouverais, dans ce bois, que des cure-
» dents! Allons, arrête tes mules, et je mets
» la main à l'œuvre. »

Il descend en effet de cheval, passe ses rênes dans une branche fourchue, et attaque le premier arbre à grands coups de hache. Il se hâte; les coups se succèdent sans interruption; il est hors d'haleine, et l'ouvrage avance peu. Il ne se décourage pas; mais il est forcé de prendre un peu de repos: « Voyez, disait-il, une main
» appuyée sur sa hache, et s'essuyant le front
» de l'autre, voyez s'il est une position aussi
» agréable que la nôtre: cet endroit nous plaît,
» hé bien! nous y couchons. Demain, autre
» habitation, autres mets. Je bâtis une cabane
» en roseaux, sur le bord de l'Ebre; je fais
» des lignes avec la queue de mon cheval, et
» je vous sers un souper tout en poisson. Après-

» demain........ — Après-demain, nous ferons » comme nous pourrons; tâchez seulement de » nous arranger un abri pour ce soir. » Et Mendoce se remet à l'ouvrage, travaille beaucoup, et fait peu de chose. Il s'arrête une seconde fois, et voit, à quelque distance, une tête qui se montrait derrière un gros orme, et qui le regardait fixement. Il court de ce côté, la hache à la main, et trouve un jeune homme d'une figure très-agréable, qui lui sourit avec douceur.

La jeunesse inspire la confiance, et la hache de Mendoce tomba d'elle-même, à la vue de l'étranger. L'étranger s'avança vers Mendoce, lui présenta la main, et voilà la connaissance faite : « Je suis surpris par la nuit comme vous, » lui dit le jeune homme; j'ai poussé mon » cheval, guidé par les coups de votre hache, » qui retentissaient dans la forêt. Je croyois » trouver un bûcheron, que j'allais prier de me » conduire à sa hutte, et je me suis arrêté à l'as- » pect de votre litière, et des personnes qui sont » avec vous. Votre conversation, que j'ai enten- » due, m'avait donné, sur vos moyens d'exis- » tence, et vos principes, des soupçons, qui m'ont » déterminé à me cacher; mais une figure comme » la vôtre dissipe à l'instant toutes les craintes, » et je vois que vous êtes simplement un ami » du plaisir, qui se dérobe à la sévérité pa-

» ternelle. — Précisément, seigneur, et peut-
» être y a-t-il quelqu'analogie entre vos goûts
» et notre situation. — C'est absolument la
» même chose. — Parbleu, seigneur, je suis
» enchanté de ces rapports. — Je passerai la
» nuit avec vous, si vous le permettez, et je
» vais vous épargner bien du travail. — Vous
» me rendrez service, car je suis sur les
» dents. »

Mendoce croyait que le jeune homme allait prendre la hache à son tour : point du tout. Il remonta à cheval, s'éloigna au grand galop, et revint, l'instant d'après, avec un énorme paquet derrière lui. « Mon valet, dit-il, por-
» tait, en croupe, cette tente et ces provi-
» sions. C'est un garçon déterminé et bien
» armé. Je l'ai laissé à cinquante pas, pour
» veiller aux environs, avec l'ordre de se
» reployer sur nous, s'il entendait quelque
» chose de suspect. »

Aussitôt le jeune homme et Mendoce déroulent une assez belle tente. Les piquets sont enfoncés, la toile est tendue, et on a une maison. On y porte les matelas de la litière, et voilà des lits, où on couche les malades. Le jeune homme exhibe un fort joli souper, et Mendoce, qui ne veut pas lui céder en générosité, allume un bon feu, embroche son

quartier de lard, à un bâton bien effilé, assied Trufaldin sur un tas de feuilles sèches, et le charge de tourner le rôt. Pendant qu'il cuit, on cause, on plaisante, on se plaît mutuellement, la confiance s'accroît, et on se raconte ses aventures. Le jeune homme commence, et conte ce qu'il veut. Mendoce prend la parole après lui, et conte ce que vous savez. Il n'avait pas de motifs de rien cacher à un ami, qui, comme lui, fuyait un père, qui paraissait de si bonne foi, et qui, dans aucun cas, ne pouvait être à craindre, puisqu'il était sans armes.

A mesure que Mendoce contait, la figure du jeune homme s'épanouissait davantage; la joie brillait dans tous ses traits. Mendoce attribuait cette gaîté à sa manière plaisante de conter : elle avait un motif tout différent.

Pendant que ces messieurs se faisaient des confidences réciproques, la petite veuve réfléchissait sérieusement à sa position critique. Si le jeune homme ne s'était pas présenté, elle n'aurait eu pour toit que le ciel. Ce désagrément l'attendait le lendemain, et peut-être les jours suivans, sans compter les dangers, les aventures désagréables, le défaut de soin dans des marches pénibles et longues, et tout cela, comparé à la vie douce qu'elle pouvait mener dans sa jolie maison, nuisait singulièrement aux

charmes du beau Mendoce, et effaçait insensiblement le plaisir de l'avoir retrouvé. A la vérité, se disait-elle, c'est un joli homme; mais on en trouve partout. C'est un seigneur, et il me quittera au premier jour. Un bon mari, qui me plaise, et dont je ferai la fortune, me conviendrait bien mieux; mais comment quitter Mendoce, après lui avoir proposé moi-même de le suivre?

En effet, ce changement subit devait la faire accuser d'inconséquence, et je ne sais pourquoi on brave plus aisément la peine, les fatigues, qu'un ridicule.

Trufaldin, lui, tournait la broche, sans penser à rien qu'à se chauffer. Il présentait au feu son dos macéré, autant que le permettait l'exercice, dont son maître l'avait chargé. L'eau-de-vie et la chaleur opérèrent un changement assez sensible. Il débrocha son porc, et le servit à ces messieurs avec assez de facilité.

Le souper fut très-gai, de leur part au moins, car la petite continuait à penser, et Trufaldin, qui se sentait mieux, ne s'occupa qu'à faire fête à tous les mets qu'il avait devant lui.

Le jeune homme trouvait admirable l'idée que Mendoce avait conçue de suivre les bords de l'Ebre : « Quoi de plus plaisant, disait-il, » que de voyager sur l'eau, pendant que le

» papa vous cherche sur terre ! il y a là de
» quoi le désespérer. — Je serais pourtant fâché
» d'ajouter à ses chagrins. — C'est à lui seul
» qu'il doit s'en prendre : enferme-t-on des
» jeunes gens comme nous ? — C'est vrai, c'est
» très-vrai, ce que vous dites-là, et je l'ai sou-
» vent pensé. — Malgré cela, pas de rancune ;
» à la santé de nos papas. — Oh ! du meilleur
» de mon cœur. »

Le jeune homme insinua ensuite qu'il était difficile de voyager avec une femme dans l'état de la petite ; qu'elle exposait visiblement sa vie, et qu'on était revenu de la folie de se tuer, pour prouver sa fidélité. Il ajouta qu'il était indispensable qu'elle retournât à son domicile, dont la frayeur l'avait chassée ; qu'elle s'y rétablirait ; qu'elle y reprendrait cette fraîcheur qui avait charmé son chevalier ; qu'ils se rejoindraient facilement à Ampesta, dernière ville à l'embouchure de l'Ebre, ou dans une des jolies îles situées à peu de distance du rivage, où Mendoce vivrait agréablement et ignoré, jusqu'au moment où l'amour viendrait l'y combler de nouvelles faveurs. Très-probablement le jeune homme avait une intention en proposant ce plan ; mais la petite et Mendoce ne virent que ce qu'il avait de raisonnable. Il favorisait les projets actuels de la première, et la fatigue de

la soirée avait fait revenir le second de sa manie des cabanes.

Cependant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Les amans se quittaient au douzième, comme au dix-huitième siècle; mais ils ne se disaient pas en face qu'ils s'ennuyaient mutuellement, et qu'ils seraient enchantés d'être débarrassés l'un de l'autre. Ce qui contribuait, surtout, à ranger intérieurement Mendoce de l'opinion du jeune homme, c'est que sa petite était dans un état à ne pouvoir le dédommager, de longtemps, des peines qu'il prendrait pour elle, et comme elle, il disait à part lui : C'est une jolie femme, mais on en trouve partout.

C'était au plus adroit à amener une rupture, dont personne n'eût à se plaindre, et dans les jeux de caprice, les femmes ont un tact, une finesse, qu'il a plu à la nature de nous refuser.

La petite trouva un moyen, qui conciliait tout. Elle se plaignit un peu d'abord, beaucoup ensuite, très-fort dans le milieu de la nuit. Mendoce, qui avait eu bien de la peine à s'endormir, fut réveillé par ses gémissemens continuels. Il s'approcha d'elle, d'un air touché; il lui dit, en s'efforçant de pleurer, qu'il l'aimait trop pour souffrir qu'elle devînt victime de son amour, et il la conjura de retourner chez elle. La petite lui répondit, en pleurant tout de

bon, car la nature a accordé à ce sexe charmant le don de pleurer à volonté, la petite répondit qu'elle mourrait peut-être du regret de le quitter; mais qu'elle sentait bien qu'elle mourrait sûrement si elle continuait le voyage, et qu'elle prenait, par excès d'amour, le seul parti qui pouvait la lui conserver. La vérité, c'est que cette petite, Séphora et toutes les femmes que Mendoce avait trouvées jusqu'ici, n'aimaient que le plaisir, à qui elles donnaient le nom d'*amour*, beaucoup plus décent, ainsi qu'il a plu au charmant Boufflers d'appeler des cœurs.... ce que vous savez bien. Une autre vérité, c'est que Mendoce avait donné de bonne foi dans la même erreur. Il trouvera peut-être une femme, qui lui fera connaître le véritable amour.

Au point du jour la petite, après avoir rendu à Mendoce l'or que feu Pacôme lui avait volé, se laisse porter dans sa litière. Elle sanglotait, pendant le court trajet; elle sanglotait, quand elle fut dedans; elle ne pouvait détacher ses bras du cou de Mendoce; elle sanglotait, après l'avoir quitté; on l'entendit sangloter, après qu'elle fut partie, et quand elle eut fait quatre pas, on n'entendit plus rien.

Trufaldin avait voulu monter à côté d'elle, parce qu'il n'était pas encore, disait-il, en état

de marcher. Le jeune homme avait observé qu'il était utile à son maître; qu'il commençait à se rétablir. Il avait offert d'accompagner la petite veuve, et il avait instamment prié Mendoce d'accepter, comme une marque de sa sincère amitié, son cheval, pour son écuyer, et sa tente, pour les nuits qu'ils seraient obligés de passer en plein vent. Cette générosité n'était pas trop naturelle; mais Trufaldin y trouvait son compte, et Mendoce n'en était pas étonné, parce qu'il se sentait capable, en pareille circonstance, d'un semblable procédé. Il avait un peu résisté, pour la forme, et le jeune homme avait levé toutes les difficultés, en l'assurant que son valet gardait deux forts chevaux, et qu'il recevrait avec plaisir les mêmes secours de Mendoce, s'il le rencontrait un jour dans un état de détresse, ce qui n'était pas impossible.

« Le drôle de garçon! disait Trufaldin à » Mendoce, quand ils se mirent en marche. » Me voilà bien monté; je porte notre maison » derrière moi; vous avez, devant vous, des » sacoches qui valent un buffet complet, et » qui sont garnies au moins pour deux jours; » et ce jeune homme nous a tout abandonné, » avec autant de facilité, que si cela ne coû- » tait rien: tenez, seigneur, jeunesse, géné- » rosité, ou insouciance à part, cette conduite

» ne me paraît pas très-naturelle, et il y a
» quelque chose là-dessous. — Et que veux-tu
» qu'il y ait? — Moi, je ne veux rien : je désire
» que tout ceci soit aussi simple que vous le
» croyez. — Au móins, tu n'accuseras pas ce
» jeune homme d'être un voleur! — Oh! non,
» ses manières grandes.... — Il n'a pas l'air d'un
» trompeur. — Non, mais il pourrait en être
» un. — Et que peut-il nous faire? — Je ne
» sais pas. — Tu vas voir qu'après nous être
» tirés des mains d'une cinquantaine d'hommes
» d'armes, je craindrai un jeune homme seul,
» plein de candeur et de franchise, parce qu'il
» m'a abandonné une tente et un cheval dont
» j'avais besoin : va, tu n'es qu'un sot, et tu
» finiras par avoir peur de ton ombre. — Je
» ne suis qu'un sot, c'est bientôt dit : si vous
» aviez voulu écouter, à Sarragosse, le sermon
» que j'avais composé pour vous, vous auriez
» de moi une opinion toute différente. — Hé
» bien, voyons ton sermon? aussi bien je n'ai
» pas reposé de la nuit, et un chevalier errant
» doit dormir à cheval comme dans un lit. —
» C'est trop flatteur, en vérité; n'importe, je
» commence, et les beautés de mon discours vous
» tiendront éveillé. » Et il reprend : « Semblable
» à l'enfant prodigue, mon très-cher frère... »
Et il n'avait pas fini le premier point, que

Mendoce dormait d'un profond sommeil, et il le tirait par la manche, et Mendoce ouvrait les yeux, écoutait une ou deux phrases, bâillait et se rendormait, et Trufaldin se mord les lèvres, et il veut punir son cheval, qui n'avait pas besoin de sermon, du mépris que Mendoce faisait du sien. Il lui allonge un coup de houssine sur les flancs, et le cheval prend le grand galop, et l'emporte à travers la forêt, et Trufaldin, qui n'a galopé de sa vie, jette les hauts cris, et Mendoce se réveille en sursaut, et il galope après son écuyer. Ils traversent des halliers, des ravins; ils arrivent à un chemin qui paraît assez fréquenté. Le cheval de Trufaldin se jette de lui-même dans cette route, et court plus vivement encore. Trufaldin, désarçonné, se tient d'une main à la crinière, et de l'autre à la queue. Il fait des grimaces épouvantables, et finit par faire dans son haut-de-chausses.

Mendoce le suivait toujours, et riait aux éclats. Trufaldin, indigné de cette gaîté hors de saison, lui tirait la langue, ne pouvant faire mieux. Dans la violence de ses efforts, il relève la queue de son cheval, à laquelle il se tenait, la croupière sort, la selle tourne, Trufaldin tombe, et le cheval galope tout seul. Mendoce, qui sent le besoin de monter son écuyer, galope après sa monture, et le laisse geindre, et se frotter le derrière contre un arbre.

A force de galoper, le beau chevalier découvre les bords rians de l'Ebre, un peu au-dessus de la ville de Quinto. « Le cheval de » Trufaldin, disait Mendoce, semble avoir de» viné mes intentions : il m'a conduit à mer» veille. Sans doute il s'arrêtera, à moins qu'il » ne passe la rivière à la nage. » Le cheval ne s'arrêta point; il tourna à droite, continua à galoper, sur le gazon qui bordait l'eau, et entra dans une maisonnette, dont Mendoce était encore éloigné de deux cents pas.

A peine le cheval est-il entré par une porte, qu'il ressort par une autre; un homme saute dessus, et repart au galop; Mendoce enfonce ses éperons dans le ventre de son coursier, en criant *au voleur!* Le voleur gagne le bois, et disparaît. Mendoce arrive au lieu d'où ce malheureux cheval venait de repartir; il met pied à terre; il entre, la hache à la main : ce n'est pas une maisonnette, c'est une écurie assez vaste, dont les mangeoires, encore garnies, annoncent que dix ou douze chevaux viennent d'en sortir. Pas d'habitation auprès, par conséquent personne à qui on puisse demander des renseignemens, et, pour comble de malheur, la tente et les provisions du jeune homme sont derrière le cheval, qu'on vient de voler, avec tant d'effronterie.

Mendoce écumait de fureur ; il frappait, de sa hache, les râteliers et les mangeoires, qui volaient en éclats. Fatigué de ce jeu, qui ne le menait à rien, il sort pour reprendre son palefroi ; il ne le trouve plus. Il s'étonne, il jure, il tempête, il regarde de tous côtés ; un autre homme, sorti il ne sait d'où, s'enfuyait dessus à toute bride : Allons, se dit Mendoce, Trufaldin avait, ma foi, raison : ce jeune homme se sert des avantages de sa figure pour gagner la confiance des voyageurs. Il m'a donné son cheval, bien sûr qu'il me conduirait ici, et que, de gré ou de force, on m'y prendrait le mien. Il faut pourtant avouer, ajouta-t-il en riant, que le tour est bien joué. J'aime qu'on montre de l'esprit, et même à mes dépens. Après tout, j'ai mon or dans mes poches. Je comptais voyager sur l'eau ; cet événement rend nécessaire ce que j'avais décidé comme chose d'agrément, et je ne verrais pas le moindre mal à tout ceci, si j'avais déjeuné.

Pour tromper son appétit, il usa de sa ressource ordinaire ; il commença la chansonnette, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Trufaldin, dont la société lui devenait plus nécessaire que jamais : c'était un être bien heureusement organisé, que ce jeune Mendoce.

Après un quart d'heure de marche, il aperçut son écuyer, qui débouchait du bois, monté sur un âne, qui trottillait d'assez bonne grâce : Allons, se dit Mendoce, nous perdrons quelque chose au change; mais enfin, pour un blessé, un âne vaut beaucoup mieux que rien.

Trufaldin s'avançait, avec un air de satisfaction qui annonçait qu'il n'avait pas regret au troc. Mendoce le regardait venir, assis sur l'herbe, continuant sa chansonnette, et s'interrompant quelquefois, pour rire de la figure hétéroclite du bon homme. Ils s'approchent enfin : « Et où as-tu pris cet âne ? — Je ne » l'ai pas pris. — Où l'as-tu trouvé ? — Je ne » trouve jamais rien de bon. — On te l'a donc » donné ? — Précisément. — Ah, ah ! — Un » homme a paru tout à coup, et m'a dit : » Monte là-dessus, laisse-toi conduire, et il » a disparu. — Ces voleurs-là sont polis, au » moins, ils ne veulent pas qu'un pauvre blessé » aille à pied. — Ah ! vous convenez enfin que » ce sont des voleurs ! — Il faut bien que j'en » convienne, puisqu'ils m'ont repris leur cheval, et qu'ils ont emmené le mien. Au » moins ne sont-ce pas des voleurs malfaisans; » mais qu'as-tu dans ce bissac ? — Je n'y ai pas » regardé; je ne pensais qu'à vous rejoindre. » — Voyons, mon ami, voyons.... du pain,

» une volaille froide, du vin.... Diable, c'est » une trouvaille que cela : déjeunons. »

Mendoce détache le bissac; il aide à Trufaldin à descendre; il passe les rênes de la bride de l'âne dans son bras; il coupe la volaille en quatre avec sa hache, faute d'un couteau, et nos voyageurs reprennent des forces.

Ils finissaient de déjeuner, lorsqu'ils aperçurent un homme, assez bien mis, et monté sur un cheval pie, qui venait à eux, au petit pas. Mendoce, qui commençait à devenir défiant, donne les rênes à tenir à Trufaldin, et se lève, la hache au poing. Bientôt il reconnaît, dans cet homme, un chevalier qui avait assisté à la représentation du mystère de la Conception, et qui, dans la journée, lui avait fait toutes sortes de prévenances. Mendoce fut un peu honteux d'être trouvé dans un aussi pauvre équipage; mais il n'y avait plus moyen d'éviter la rencontre, et il entra en conversation avec cette facilité, cette grâce qui ne le quittaient jamais.

Le chevalier s'arrêta près de Trufaldin, lui dit les choses les plus flatteuses sur la manière dont il avait représenté le Diable, Trufaldin ouvrait la bouche, et gobait l'encens, lorsque le chevalier tira brusquement l'épée, coupa d'un coup les rênes que tenait l'écuyer, en appliqua un vigoureux sur la croupe de l'âne, qui partit

au galop. Le chevalier poussa son cheval, en chassant l'âne devant lui, et l'âne, le chevalier et son cheval disparurent en un moment.

« Que le diable m'emporte, s'écria Mendoce, si j'entends rien à tout cela ! — Allons-nous-en, seigneur, allons-nous-en. — Hé, tu dis que tu ne peux marcher? — Je ferai un effort. Par grâce, allons-nous-en. — Mais que signifie tout ceci? — Je n'en sais rien; mais allons-nous-en. — Celui-là donne un cheval; celui-ci un âne; d'autres semblent se faire un malin plaisir de nous reprendre tout; des chevaliers même se mêlent à ce jeu : je m'y perds. — Il est joli, le jeu ! Ne voyez-vous pas que ce chevalier est un voleur comme les autres; qu'il s'est introduit, à la faveur de la foule, chez le seigneur Gonzalve, pour y faire quelque coup? Partons, au nom de Dieu, partons. — Partons, soit. Appuie-toi sur mon bras et tâche de te traîner.... Mais, quelle chienne d'odeur sens-je donc? — Oh? c'est que.... c'est que.... — C'est que? — Quand ce cheval m'emportait.... — Hé bien? — La peur.... — — Après? la peur?.... — M'a fait lâcher.... — — Descends à la rivière, vilain, lave-toi de la tête aux pieds! ou je laisse. — Aidez-moi du moins un peu. — Le joli métier que je

» fais depuis hier! Un accouchement là-bas,
» et ici....—Ah! commencez-vous à vous dé-
» goûter....—Tu m'en dégoûterais pour la vie.
» Allons, faquin dans l'eau, et jusqu'aux
» oreilles. »

En descendant, du chemin vert, au bas bord de la rivière, ils aperçurent un autre homme qui dormait, ou qui en faisait semblant. « En-
» core un voleur, dit Trufaldin. — Hé, tu ne
» rêves que voleurs. Ne vois-tu pas ces lignes
» tendues, ce poisson dans cette poche? c'est
» un pêcheur. Bon homme, bon homme,
» éveillez-vous, et dites-nous le nom, et la
» distance de la première ville, en descendant
» la rivière. » Le pêcheur, véritable ou supposé, ouvre les yeux, étend les bras, bâille avec assez de vérité pour dissiper les soupçons de Trufaldin, et il nomme à nos aventuriers la ville de Quinto, distante encore de deux lieues. « Je n'irai pas jusque-là, dit Trufaldin. — Je
» vous y conduirai, si vous voulez, mes bons
» seigneurs, dans la nacelle de mon maître.—Et
» où est cette nacelle? reprit Mendoce. — Là-
» bas, derrière cette roche. — Va la chercher,
» reviens en diligence, et tu seras content de
» moi. — J'y cours. »

Pendant qu'il va et revient, Trufaldin lave sa personne, ses habits; les tord pour en ex-

traire l'eau, et il grelotte, et les dents lui claquent, et Mendoce rit en le forçant à prendre son pourpoint.

« Nous voilà bien, dit le jeune homme. Ce » matin nous étions richement vêtus; nous » avions deux bons chevaux, et nous n'avons » plus à notre service qu'un pourpoint et un » haut-de-chausses à nous deux. Si on ren- » contrait ici des gens disposés à vêtir le pro- » chain, comme on en trouve de prêts à lui » fournir des montures! — Oui, et à cent pas » plus loin nous en trouverions d'autres qui » nous dépouilleraient, et qui vous battraient, » vous, parce que vous voudriez les battre. — » Hé bien! ce serait le pis-aller; mais je souffre » de te voir le derrière au vent, et moi, les » épaules nues. Comment entrer dans une ville, » fagottés de cette manière? »

Le pêcheur revient; il fend vigoureusement l'onde, qui s'oppose en vain à ses efforts; il il remonte, il arrive, il s'arrête. « Allons, dit » Trufaldin, des habits dans le fond de la » barque! il y a de la diablerie là-dessous. — » Il n'y a rien que de très-simple, répondit » en souriant le pêcheur : ce sont des habits » dont mon maître se couvre pour se garantir » du froid, quand il va à la pêche. — Veux-tu » nous les prêter? reprit Mendoce. — Bien

» volontiers, mes bons seigneurs : ils sont » grossiers, mais propres. »

Mendoce et Trufaldin font leur toilette, en descendant rapidement la rivière. Ils passent devant l'écurie où Mendoce était entré. « Mon » ami, dis-moi pourquoi cette écurie est ainsi » isolée ? — Je l'ignore, mon bon seigneur. — A » qui appartient-elle ? — Je l'ignore. — Par quelles » gens est-elle fréquentée ? — Je l'ignore. — Hé, » que diable ! tu ignores tout. — C'est que je » suis pêcheur, et que je ne m'occupe que de » mon métier. — Cette écurie ne dépendrait- » elle pas de cette jolie habitation que je vois » là-bas ? — Oh ! non, cette maison est celle de » mon maître. — Diable ! il est donc riche, ton » maître ? — Il est du moins fort aisé. — Et sait- » il que tu nous mènes à Quinto ? — Non, il » est à Ampesta ; mais en passant je prévien- » drai sa fille. — Il a une fille ! — La plus » jolie du canton. — Ah ! oui, oui, il faut » prévenir sa fille : je veux la saluer, la re- » mercier, la....... — Hé, monsieur, lui dit tout » bas Trufaldin, ce sera encore quelque coupe- » gorge que cette maison-là. — C'est le pis-aller ; » mais je ne passerai pas sans voir la jolie » fille. — Oh ! quel homme ! quel homme ! » Et le pêcheur, qui prêtait l'oreille, entendait tout, à peu près, et souriait, penché sur ses avirons.

On arrive devant la maison rustique. Rien que de très-simple, et en même temps rien de gai, de propre comme cela. Mendoce, qui ne perdait pas la maison de vue, depuis qu'il savait qu'elle était l'asile de la beauté, Mendoce, en approchant, avait remarqué une femme qui, de temps en temps, entre-bâillait la porte, regardait sur la rivière, et se renfermait, pour recommencer le même manége un moment après. Il semble, disait à part lui Mendoce, qu'elle attend un amant que favorise l'absence du père : quel qu'il soit, je le supplanterai.

Il n'attend pas que la barque soit tirée et attachée à terre, il franchit, avec la légèreté d'un oiseau, l'intervalle qui le sépare du bord. Il est dans la maison, et Trufaldin n'est pas encore levé de son siége. Une fille, âgée de vingt-quatre ans à peu près, un peu marquée de la petite-vérole, que les Arabes venaient de nous communiquer, et cependant fraîche comme la rose, piquante comme toutes les brunes, vive comme elles, la jolie fille se lève, et demande modestement au chevalier à quoi elle peut lui être bonne. « A tout, » signora, à tout. » Et il tourne le compliment le plus agréable, le plus spirituel, et la jolie fille baisse les yeux, et elle rougit, et elle fait une révérence qui n'est pas gauche du tout, et elle se remet sur sa chaise, et Mendoce, assis

déjà auprès d'elle, sans y être engagé, sans même qu'on lui ait répondu un mot, Mendoce continuait à la faire rougir, à lui faire baisser les yeux, et quelquefois la jolie brune les relevait tout à coup, regardait Mendoce, et se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Oh! disait en lui-même le jeune homme, à qui tant de succès avaient donné la plus haute idée de son mérite, elle rougit, parce qu'elle a de la pudeur; elle baisse les yeux, parce qu'elle ne juge pas à propos de m'y laisser lire encore, et elle sourit à mes saillies, parce qu'elle en sent le mérite. L'esprit et la gaîté paraissent propres au climat, ou du moins aux individus qui habitent cette maison. J'ai vu aussi notre pêcheur sourire, toujours à propos, et son langage n'est pas aussi grossier que celui des gens de cette espèce.

Trufaldin entre, en se traînant lourdement. Il fait à peine attention à la jolie brune, et il commence une inspection exacte de la maison. Chambres, cabinets, armoires, il ouvre tout : « Que fais-tu là? — Je m'assure s'il n'y a pas » des hommes cachés ici. — Insolent! — Comme » il vous plaira; des injures font moins de mal » que des coups : je me moque des unes, et je » suis bien aise de me garantir des autres. — Tu » manques de respect à madame. — Bah! vous

» lui en manquerez bien davantage, si elle
» vous laisse faire. Rappelez-vous seulement
» que partout où vous avez trouvé une jolie
» femme, il vous est arrivé une catastrophe.
» Votre métier est de faire l'amour; mon devoir
» est de prévenir les accidens : faisons chacun
» notre affaire. Dites des jolies choses, faites-
» en si vous pouvez, moi, je poursuis mon
» examen des lieux. »

Mendoce se lève pour châtier Trufaldin; la jolie brune le retient, lui proteste que les propos de l'écuyer ne l'empêchent pas de rendre justice au mérite du maître, et elle pense qu'on peut pardonner bien des choses à un vieux domestique : « Tenez, tenez, dit Trufaldin, en jetant
» un gros paquet au milieu de la chambre,
» j'avais tort, n'est-ce pas, d'avoir mauvaise
» opinion de cette demeure? Voilà vos habits
» et les miens que j'avais liés dans une serpil-
» lière, lorsque vous vous disposiez à partir,
» de chez la petite veuve, pour la tour du
» Nord. Le paquet y était resté, oublié par vous
» qui vous battiez, et par moi qui me sauvais.
» Qui diable l'a apporté ici? Des voleurs qui
» sont entrés chez la petite, après notre départ,
» et qui établissent leur magasin dans cette
» maison. »

La preuve jetée sur le plancher, était d'une

certaine évidence ; Meudoce prit le ton sérieux, et fixa la jolie brune. Loin de paraître embarrassée, elle sourit avec plus de grâce que jamais, et raconta qu'un chevalier, fort bien monté, était passé, il y avait environ une heure ; qu'il portait, devant lui, ce paquet qui l'embarrassait, et qu'il l'avait priée de le garder jusqu'à son retour : « Monté sur un » cheval pie ? reprit Trufaldin. — Précisément, » répondit la jolie brune. — C'est le coquin » qui m'a volé mon âne. Il fait sans doute » une tournée générale ; mais, d'après le pro- » verbe, *On prend son bien où on le trouve*, » permettez que nous reprenions nos habits, » dont nous avons le plus grand besoin, et » que nous partions pour Quinto, avant le » retour de ce drôle-là, avec qui vous vous » arrangerez, madame, comme bon vous » semblera. »

La jolie brune se plaignit alors amèrement, d'un incident, dont elle n'avait pu prévoir les conséquences, et qui allait la perdre dans l'estime d'un jeune seigneur, qui ne l'aurait jugée que sur les apparences. Elle ajouta qu'il était permis, sans doute, de reprendre son bien ; que l'air de Mendoce ne lui permettait pas de douter de l'assertion de son écuyer ; mais qu'une femme seule avec un valet sexagénaire, ne

pouvait rester exposée aux outrages du brigand, qui devait repasser dans le jour : « Mon » père est à Ampesta, dit-elle. Ce que je » peux faire de mieux, c'est de l'aller joindre, » et si je ne craignais pas d'être incommode, » ajouta-t-elle en regardant Mendoce, comme » vous a peut-être regardé quelquefois femme » qui était bien aise de vous plaire, si pourtant, lecteur, vous en valez un peu la peine, » je vous proposerais, continua la jolie brune, » de me permettre de vous accompagner. — » Vous, incommode, signora ! vous, demander, comme une grâce, la plus précieuse » faveur que vous puissiez m'accorder ! Ma » hache, mon bras, mon sang, mon cœur, » tout est à vous. — J'accepte votre secours, » seigneur ; pour votre cœur.............. — Hé » bien ! mon cœur?......... — Je ne sais pas » si l'offre doit me flatter. — Que puis-je vous » offrir davantage? — Je ne suis pas faite pour » être votre femme, et je suis trop fière pour » être votre maîtresse. — Voilà qui s'appelle parler, interrompit Trufaldin. Vous ne seriez » pas dans tous ces embarras, si vous eussiez » toujours rencontré des femmes comme madame, en supposant toutefois qu'elle ne vous » tienne pas la dragée haute, pour vous faire » sauter après. — Faquin ! — Faquin........ c'est » répondre à des choses par des mots.

» — Pédrillo, dit la jolie brune au bon pê-
» cheur, aussi tranquillement que si elle n'eût
» rien entendu, apprêtez la barque couverte;
» portez-y ce que nous avons de meilleur,
» appelez un aide, et partons. »

Pédrillo obéissait aux ordres de sa maîtresse, et Mendoce faisait des efforts incroyables, pour imposer silence à Trufaldin. Il était plus aisé de l'assommer que de le faire taire, et Mendoce n'était pas encore assez amoureux pour en venir à une pareille extrémité. Il prit le parti de laisser gronder le bavard, et il causa avec la jolie brune, pour détourner son attention. Les réparties étaient vives, spirituelles; Mendoce ne concevait pas que la fille d'un pêcheur pût s'énoncer ainsi. Il était quelquefois tenté de penser comme Trufaldin, et de la prendre pour une aventurière; mais, après tout, si cette jolie femme n'était qu'une friponne, que devait-elle gagner en s'éloignant de ceux, qui pouvaient l'appuyer par la force, et pourquoi quitter sa maison, pour faire tomber dans le piége ailleurs un homme qui n'avait que peu de chose à perdre, et qui paraissait lui inspirer déjà une sorte d'intérêt?

Mendoce se promenait par la chambre, en réfléchissant à tout cela, quand on l'avertit que la barque était prête. Il passa avec Tru-

faldin dans la chambre voisine; ils ouvrirent leur paquet, et s'habillèrent plus convenablement. Mendoce mit dans son costume une recherche qui annonçait le désir de plaire. Il rentra dans la chambre, où ils avaient laissé la jolie brune, et il la trouva vêtue d'une manière aussi éloignée de son état, que propre à relever sa beauté. Mendoce resta interdit devant elle; la jolie brune lui lança encore un de ces regards, qui font naître l'amour, ou qui le portent jusqu'au délire; elle lui sourit sans baisser les yeux, lui montra les plus belles dents du monde, et lui dit: « Ici je suis la » fille d'un pêcheur; à Quinto, et ailleurs, » je suis l'unique héritière d'un homme aisé. » L'extérieur est ce qui frappe d'abord les yeux, » et pourquoi ne pas donner, de soi, une cer» taine opinion, quand on le peut sans déran» ger ses affaires? »

Elle présente la main à Mendoce, avec cette grâce, cette aisance qu'on n'acquiert que dans le plus grand monde, et que le jeune chevalier ne manque pas d'attribuer à une éducation soignée. Trufaldin lui-même ouvrait de grands yeux, et se repentait presque de l'indiscrétion de ses propos: ce n'était rien encore.

On monte sur un bateau, au milieu duquel s'élève une chambre; on entre dans cette cham-

bre, on la trouve décorée de ce qu'avait de plus recherché le luxe de ce temps : partout la commodité se trouvait alliée à la richesse. « Quel pêcheur que ce pêcheur-là! disait Men-
» doce. C'est quelque prince maure qui s'est
» réfugié dans ce canton. — Que je suis bête,
» disait de son côté Trufaldin, d'avoir tenu
» des propos à cette femme! S'il lui prenait
» fantaisie de me faire jeter à l'eau, pour me
» punir! — C'est le pis-aller, lui répondit Men-
» doce. — C'est le pis-aller, c'est le pis-aller...
» Respect à part, seigneur, allez-vous faire
» lanlaire, avec vos pis-aller. »

La jolie brune, la princesse maure, ou telle autre que vous connaissez bien, et que vous ne devinez pas, était couchée sur une chaise longue et brodait. Mendoce observait ses doigts, et se disait : Jamais cette femme-là n'a été à la pêche; cette peau d'une blancheur, d'un moelleux!... Diable m'emporte, si je me doute qui elle peut être; mais quelle qu'elle soit, il ne faut pas qu'elle m'échappe; cette conquête manque à ma gloire, et je la crois disposée à orner mon front d'un myrte de plus.

Il prend un pliant, et s'assied près d'elle; il attaque, on se défend. Ce n'est plus la modestie d'une petite bourgeoise, qui combat le plaisir; c'est une femme qui parle un langage ana-

logue à ses habits, qui persifle avec finesse, qui rit d'un soupir, qui prévient le découragement par un mot, et qui d'un mot arrête l'indiscret qui va s'égarer. Mendoce s'est joué de toutes les femmes; celle-ci le joue à son tour. Il s'étonne de plus en plus; la difficulté ajoute au désir; la tête s'embrase; pour la première fois, le cœur est effleuré. Il devient timide, et la jolie brune lui dit, avec un sourire enchanteur : « Je conçois, en effet, » qu'une femme jolie, spirituelle, aimable » et aimante, pourra tout faire de vous. — » Ordonnez, madame, ordonnez. — Je ne suis » pas la femme que je viens de dépeindre. — » Vous les surpassez toutes. »

On arrive sous le pont de Quinto : « Appelez » Pédrillo, dit la jolie brune à Mendoce. » Le vieux domestique paraît, et elle continue : « Pédrillo, je n'arrêterai pas à la ville, ce jeune » seigneur n'y serait pas bien. On le recevra » convenablement où vous savez : descendez » jusque-là. »

Pédrillo sort, avec une inclination respectueuse, reprend ses avirons, et on recommence à voguer. Mendoce recommence propos galans et tendres, et, chose remarquable, il ne se répète pas, parce qu'il parle d'après son cœur. La jolie brune répond des mots, mais des

mots toujours heureux. Mendoce brûle de la traiter à sa manière accoutumée, et de finir un cérémonial qui ne le conduit à rien. La jolie brune le devine, et un regard sévère calme, ou contient, au moins, l'effervescence du jeune homme. Il ne se reconnaît plus.

Le bateau s'arrête. La jolie brune sort; Mendoce se précipite pour lui offrir la main. Il la conduit à une maison apparente, située sur le bord de la rivière. On entre, on ne rencontre personne; la jolie brune parcourt les appartemens aussi librement que si elle eût été chez elle. Un domestique se présente enfin, un second, un troisième : « Ah! signora, dit le premier, que votre cousin sera fâché de ne s'être » pas trouvé ici, pour vous recevoir. — J'en suis » fâchée moi-même; mais je serai plus heureuse une autre fois. Cependant, Alvaro, il » faut me traiter, moi et mes compagnons de » voyage. — Comment donc, madame, avec un » sensible plaisir. Vous dînerez sans doute? » — Et de grand appétit, n'est-il pas vrai, chevalier? — Nous n'avons que peu de chose à » vous offrir; mais du moins vous n'attendrez » pas. » Et les domestiques sortent en souriant.

Que diable! se disait Mendoce, le rire est donc une maladie particulière à cette famille, et à ceux qui la servent, car enfin, loin d'être

ridicule, je suis au contraire..... Il est interrompu, dans ses réflexions satisfaisantes, par les deux domestiques qui apportent une table, toute servie et chargée des mets les plus délicats : « Comment recevez-vous donc, s'écria Mendoce, ceux que vous attendez ? Votre cousin, » madame, est donc un seigneur de la plus » haute distinction ? — Mon cousin est un » pêcheur. — Cela n'est pas croyable. — Je vois » ce que c'est, reprit Trufaldin ; ce sont des » pêcheurs comme était pasteur Abraham, qui » couvrait toute la Mésopotamie de ses trou- » peaux et de ses serviteurs. — Précisément, ré- » pondit la jolie brune. » Et elle sourit encore.

Elle fit placer Mendoce vis-à-vis d'elle. Sa belle main lui servait ce qu'il y avait de mieux, et lui versait les vins les plus recherchés. Rassurée, en apparence, par une distance convenable, elle répondait, plus directement, aux choses tendres qu'il lui adressait ; elle ne dissimulait plus le plaisir qu'elle se promettait à voyager quelques jours avec lui, et Trufaldin, qui ne parlait jamais à table, disait en lui-même : Encore une de prise.

Jusque-là, Mendoce n'avait pas eu la peine de désirer, et il sentit ce que le désir a de charmes. Son ivresse était au comble, il le croyait du moins, quand la jolie brune demanda un tuorbe. Elle en

joua, elle chanta, avec une délicatesse, un goût, une précision dont Mendoce avait à peine l'idée. Il se jeta à ses genoux ; il la conjura de ne pas se cacher davantage, de lui faire connaître celle qui était digne de son amour, de son respect, de sa main. Il se nomma lui-même, pour lui prouver qu'il pouvait élever ses vœux jusqu'à elle. Il embrassait ses genoux, il baisait ses mains, il les baisait encore, et dans ce trouble, dans cet aimable désordre des sens, rien n'échappait à l'aimable fripon. Il remarquait l'œil humide, la rougeur de la volupté, un sein agité qui semblait vouloir s'échapper du corset, et toujours suppliant, toujours soumis, il devenait actif, entreprenant même...... La jolie brune lui saisit les deux mains, l'embrassa sur la joue, et lui dit : « Je ne vous ai » pas caché l'impression que vous avez faite » sur moi ; je me la reprocherais, si vous ne » m'aimiez pas, et souvenez-vous qu'on ne » cherche pas à déshonorer l'objet qu'on aime : » levez-vous, reprenez votre place, et voyons » comment vous chantez. »

Mendoce obéit sans résistance, sans murmure. Il chante, et fort mal. La jolie brune rit ; il se déconcerte, et chante plus mal encore ; elle rit plus fort ; il se pique, l'amour-propre blessé l'occupe seul, ses sens s'apaisent,

il se remet, il chante, il chante bien, très-bien, à merveille. Trufaldin, qui a dîné, prend sa partie, fait ronfler sa basse-taille; le tuorbe s'unit aux voix, et la voix de la jolie brune au tuorbe. Au moment où on n'est pas rassasié de plaisir, mais où il va diminuer, Alvaro entre avec une guitare; il pince une sarabande; Mendoce prend la jolie brune, et elle danse comme elle chante, comme elle parle, comme elle fait tout.

De la danse on revient à la musique, de la musique on repasse à la danse; on dit de jolis riens; on joue à mille jeux; on n'est que deux, et on se suffit tellement que l'appartement est éclairé avant qu'on ait pensé qu'il est nuit.

« Quelle folie ! s'écrie la jolie brune. Des
» voyageurs perdre ainsi une après-dîner. —
» Elle ne l'est pas pour moi, madame. — Ni
» pour moi, chevalier, sous un certain rap-
» port; mais enfin nous pouvions coucher à
» Sastago. — Nous y déjeunerons demain. — Vous
» faites tout oublier, méchant homme que vous
» êtes. — Ah, si vous disiez vrai ! — Pas d'équi-
» voques, je les déteste; c'est le cachet du faux
» bel esprit. — Il est certaines choses cependant
» qu'il faut bien gazer un peu. — N'ayez à
» exprimer que des sentimens louables, et vous
» direz clairement ce que vous n'avez pas craint

» de penser. Soupez-vous, mon cher ami ? —
» Et beaucoup même, répondit Trufaldin. —
» Alvaro, faites servir ces messieurs; moi, je
» n'ai besoin de rien, et je vais me retirer. —
» Quoi ! sitôt, madame ! une nuit entière loin
» de vous ! — Vous me trouverez demain avec
» plus de plaisir. D'ailleurs, j'ai quelques ordres
» à donner pour notre voyage. Embrassez-moi,
» et restez, je vous l'ordonne.

» — En voilà enfin une qui vous mène, dit
» Trufaldin quand elle fut sortie. Si vous
» passiez seulement un mois avec elle, elle
» ferait plus que tous mes sermons, et que
» les tours de votre père. — Mon ami, elle
» m'étonne, elle me confond; elle prend sur
» moi un ascendant qui m'humilie; oh ! je
» le vaincrai. — Gardez-vous-en bien. — Une
» femme charmante qui m'aime, et qui me
» le dit, me traiterait comme un écolier ! —
» Elle vous a jugé, seigneur, et elle voit que
» le seul moyen de vous fixer est de vous re-
» fuser tout. — Elle changera de langage,
» dans quelques jours. — Qui vous l'a dit ? —
» Elle est femme. — Et par conséquent fière,
» adroite, et très-capable de déjouer vos pe-
» tites ruses. — Mais enfin, qui est-elle ? —
» Elle vous l'a dit. — Imbécile, tu vas croire
» que c'est la fille d'un pêcheur ! Tu ne vois

» pas qu'elle ne parle jamais de ses parens,
» sans rire. C'est une grande dame qui se ca-
» che ; et quels peuvent être ses motifs ? Elle
» ne me cherchait pas, puisque nous l'avons
» trouvée chez elle. Il y a, là-dessous, quel-
» que mystère, qui m'échappe, et cela est
» piquant, diabolique. Allons, mange, gour-
» mand, au lieu de me répondre. — C'est ce
» que je peux faire de mieux, puisque vous
» parlez pour vous et pour moi. »

Mendoce ne mangeait pas, malgré les soins attentifs de monsieur Alvaro, qui chargeait ses assiettes, et les desservait pleines. Il se levait, il marchait à grands pas, il se frappait le front, il s'asseyait, il se relevait encore. Trufaldin s'endormait, les coudes sur la table, et Alvaro, ennuyé du manége de Mendoce, lui proposa enfin de s'aller coucher. Mendoce le suivit, sans répondre, trouva une belle chambre, un bon feu, et deux excellens lits. Il demanda à Alvaro, d'un petit air assez indifférent, où était l'appartement de madame : « Seigneur, elle m'a défendu de vous le dire.
» — Et pourquoi cela ? — Pour vous mettre
» dans l'impossibilité de rien tenter qui vous
» brouille avec elle. — Voilà une femme qui
» pense à tout : n'importe, tu me le diras,
» n'est-ce pas ? — Non, seigneur. — Un marc

» d'or? — Mon maître le pêcheur ne me laisse » manquer de rien. — Que le diable t'emporte! » Vas-tu me faire aussi des contes, toi?» Et Mendoce le met dehors par les épaules.

Mendoce se couche, et ne dort pas : c'est la règle. Il passe deux heures à se tourner, à se retourner dans son lit, et, jetant tout à coup les couvertures au milieu de la chambre, il se lève dans une espèce de rage d'amour, et s'écrie : Je la trouverai !

Trufaldin ronflait à tout faire trembler. Mendoce n'éprouve donc aucune espèce d'opposition. Il sourit, en passant son haut-de-chausses; il prend une lampe, qui continuait de brûler; il ouvre sa porte; il avance, il enfile un long corridor; il écoute à toutes les serrures, il n'entend rien; il ne voit pas de lumières, il continue de marcher; il va, il vient, il retourne, il saute, il trépigne, il fait tant que sa mèche descend, et s'éteint au fond de la lampe, chargée d'huile.

Le voilà dans les ténèbres, et il rit. L'embarras où il se trouve peut être attribué à d'autres besoins que le besoin d'amour; cette idée lui sourit encore, et il frappe à toutes les portes. Personne ne lui répond, et il appelle, il crie, il écoute, et le plus profond silence règne autour de lui. Il cherche à regagner sa cham-

bre. Il tâtonne, les bras étendus en avant, et il croit s'apercevoir qu'il est dans un corridor beaucoup plus large que celui où on l'a logé. Il se flatte qu'il sera entendu dans une autre partie de la maison; il crie à tue-tête; il fait retentir les voûtes prolongées; il entend un long éclat de rire : « C'est elle, dit-il, ou c'est le diable! » Et il court vers l'endroit, d'où le bruit lui semble partir. Il tombe de vingt pieds de haut au moins, et roule sur un tas de paille; il se relève, il remue tous ses membres : « Allons, dit-il, je ne suis pas » blessé; voyons à peu près où je suis. » Il marche avec beaucoup de précaution; il descend de son tas de paille, et il se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il lève la tête, et, à la lueur des étoiles, il démêle un bâtiment carré, que ferme, de toutes parts, une petite cour, au milieu de laquelle est une mare, où il va se jeter; il sort de l'eau, fait le tour des bâtimens, trouve quelques portes, mais de ces portes telles qu'on en voit aujourd'hui aux prisons, et contre lesquelles il s'use la peau des mains sans en ébranler un clou : Diable! se dit-il, voilà une tentative, qui finit d'une manière bien désagréable. N'importe, il faut tirer parti de tout, et un chevalier errant doit dormir sur la paille comme dans le meilleur

lit. Il remonte sur ses gerbes, en dérange quelques-unes, fait un trou, se glisse dedans, se couvre avec deux ou trois bottes, ferme la paupière en disant : Dormons, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux : demain nous verrons. Et il dormit en effet d'un profond sommeil.

Il était grand jour, lorsqu'il se réveilla. Il sort de son trou, il se regarde, il se tâte. Ses jambes sont teintes de l'eau jaunâtre, dans laquelle il les a plongées; ses cheveux bouclés sont pleins de paille; son haut-de-chausses est froissé, taché, perdu. Impossible de me présenter ainsi devant elle, et ce coquin de Trufaldin, qui ne pense pas à me chercher, à me tirer d'embarras! Et l'instant d'après, pensant à sa grotesque figure, il riait comme un fou.

Il fallait cependant prendre un parti, et il ne savait à quoi se décider. Il entendit enfin un grand bruit, dans un des bâtimens qui environnaient la cour. Une porte s'ouvre enfin. Il se tapit de nouveau dans son trou, il regarde à travers la gerbée..... O douleur! ô désespoir! c'est la jolie brune, qui riait des injures de Trufaldin, d'aussi bon cœur que Mendoce avait ri lui-même, un moment auparavant. C'était Trufaldin, qui prétendait qu'on avait attiré son maître dans un coupe-gorge; qui jurait très-énergiquement qu'il prétendait le

ravoir, ou que le comte d'Aran viendrait brûler la maison, et les fripons qui l'habitaient. C'étaient Alvaro et ses camarades, qui suivaient la jolie brune, et qui riaient comme elle.

Plus on riait, et plus Trufaldin jurait. Il protestait que si la dame était seule, il l'étrillerait de la bonne manière, et les éclats de rire redoublaient, et Mendoce s'enfonçait davantage dans son trou : il eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Tout à coup il s'élance, il paraît sur le haut des gerbes en s'écriant : « Ma foi, il faudra toujours que je » sois vu dans cet équipage : autant à présent » que plus tard ! »

Tous les yeux se tournent sur lui; les rieurs rient de plus belle; Trufaldin se joint à eux; Mendoce rit comme les autres; il a le bon esprit de tourner son aventure en plaisanterie. On ne connaissait alors ni les tables de nuit, ni les meubles utiles qu'elles recèlent : il composa une histoire sur la nécessité où il avait été de sortir de sa chambre; sur sa lampe éteinte par le vent, et il mentait avec beaucoup de facilité. A mesure qu'il contait, la jolie brune retrouvait son sérieux; elle prit insensiblement un front, un regard si sévère, que Mendoce, décontenancé, s'embrouilla, se coupa dans sa narration, balbutia, et resta court : « Mon cher

» ami, lui dit-elle, le mensonge se peint dans
» votre embarras, dans vos contradictions, et
» surtout dans un reste de pudeur, qui vous
» empêche de continuer. Souvenez-vous, toute
» votre vie, qu'on pardonne une faiblesse à un
» homme d'honneur, et que l'habitude du men-
» songe le dégrade à jamais. Je sais, comme
» vous, ce que vous prétendiez faire. Vous
» venez d'éprouver, et vous éprouverez tou-
» jours, qu'il n'est aucune faute qui n'entraîne
» une punition, plus ou moins prompte, plus
» ou moins forte. Je me rendrai, quand le mo-
» ment sera venu, et votre triomphe sera pur,
» parce que mon cœur le partagera, et qu'il
» ne sera pas suivi des regrets, qui accompa-
» gnent toujours les moyens indignes d'un
» homme délicat. Allez, suivez Alvaro, il vous
» aidera à reparaître dans un état décent. »

Mendoce, rouge jusqu'aux yeux, avait écouté la mercuriale, sans penser même à interrompre la charmante prêcheuse. Il suivit Alvaro, sans répondre un mot; fit sa toilette à la hâte, rentra dans la salle commune; se jeta aux pieds de la jolie brune, et allait commencer un discours expiatoire qu'il avait arrangé en s'habillant : « Levez-vous, lui dit-elle en le regardant avec
» tendresse, et ne parlons plus de rien : je
» n'aime pas à me rappeler ce qui ne fait pas
» honneur à mes amis. Déjeunons. »

On déjeuna et on repartit. Mendoce fut embarrassé quelques momens; mais deux ou trois saillies agréables de la jolie brune le mirent à son aise. Ces mots heureux : Je me rendrai quand le moment sera venu, se retracèrent à sa mémoire; il redevint tendre, empressé, galant, aimable; il redevint Mendoce.

On vogue une partie du jour; il tire à sa fin, et il n'a duré qu'un moment. La jolie brune est à demi-vaincue; sa raison combat encore; mais elle ne cache pas les progrès rapides que la candeur, la docilité de Mendoce ont faits sur son cœur. « Quand viendra le moment? » avait-il répété cent fois; et des caresses, toujours innocentes, mais toujours vives, répondaient à la douce interrogation, et prouvaient égalité d'amour et de désir.

On arriva près de Miquineça, petite ville, encore très-éloignée de la mer, mais où la Sègre, qui prend sa source au-dessus du château de Cerdagne, se jette dans l'Ebre. Pédrillo paraît, et demande si madame ne verra pas son oncle en passant. « Comment, si je le verrai! il ne » me pardonnerait pas de passer ainsi. — Oh! » dit Mendoce en riant, est-ce à cet oncle qu'ap- » partient ce vaste parc et ce château situés à » mi-côte? — Précisément. — Et c'est sans » doute encore un oncle pêcheur? — Précisé-

» ment. — Ah! ah! ah! ah! tenez, mon ai-
» mable amie, vous oubliez à votre tour la
» leçon que vous m'avez faite. — Si je men-
» tais, mon cher Mendoce, j'aurais au moins un
» motif bien louable. — Et lequel? — Celui de
» vous conduire au bonheur par la route la
» plus douce. »

Mendoce, ivre d'amour, lui présente la main. La jolie brune lui donne deux baisers; s'appuie sur cette main; la presse dans la sienne, et la porte à ses lèvres; Mendoce ne se possède plus; mais on est sorti de la barque. Pédrillo, Trufaldin, un vieillard qui s'avance d'un air gai et prévenant, tout l'oblige aux plus violens efforts. Il se contient en répétant : « Quand le moment viendra-t-il donc? »

Le vieillard et la jolie brune sont dans les bras l'un de l'autre. « Ah, mon oncle! — Ah,
» ma nièce! — Que diable, disait Mendoce, en
» les suivant, ce n'est pas là un pêcheur! — Et
» que vous importe, reprenait Trufaldin,
» pourvu qu'il nous reçoive bien, et nous
» fasse faire bonne chère? »

Et, en effet, si le goût avait régné au souper de la veille, la profusion et la magnificence distinguaient celui-ci. Le pêcheur avait les manières et le langage de la cour, et Mendoce disait à part lui : Quand le moment sera venu,

elle ne me cachera plus rien ; attendons jusque-là, et ne l'indisposons point par des questions auxquelles elle n'a pas jugé à propos de répondre.

Pendant le repas, on parla beaucoup du père de la jolie brune. Il avait logé chez son frère, et il avait appris que l'homme, qu'il allait chercher à Ampesta, était allé à Urgel, à peu de distance de certain château, que nous connaissons tous. La jolie brune rêva, quelques instans, en apprenant cette nouvelle, et elle déclara qu'au lieu de descendre l'Ebre jusqu'à la mer, et de faire soixante lieues de trop, elle allait remonter la Sègre jusqu'au fond de la Catalogne. « J'en suis fâchée, ajouta-t-» elle, avec un soupir, car je perdrai un » compagnon de voyage bien intéressant. — » C'est moi qui perdrais tout en vous quittant, » madame. Je remonterai la Sègre avec vous. » — Mais il me semble, chevalier, que votre » intention était de vous embarquer à Ampesta » pour Bayonne ? — Je ne connaissais pas cette » route, madame, et je n'aurai qu'un regret » en l'abrégeant, ce sera de vous perdre plus » tôt. » Le fripon ne pensait pas à la quitter ; mais la présence d'un oncle donne nécessairement à la conversation le ton de la plus grande réserve. « Mais, reprit cet oncle, vous

» ne trouverez pas un seul gîte supportable le
» long de cette rivière. — Oh ! mon oncle, j'ai
» une grande barque ; vous savez qu'elle est
» commode ; vous y ferez arranger un cabinet
» pour le chevalier et son écuyer, et nous y
» passerons les nuits. — Oh ! disait tout bas Men-
» doce, c'est là que viendra le moment tant
» attendu. »

Il ne pensait pas qu'il n'était pas dans l'ordre qu'un oncle laissât ainsi voyager sa nièce ; il avait oublié que cette nièce, qui n'avait quitté sa maison que pour éviter le chevalier au cheval pie, pouvait rester chez son oncle, où elle était en sûreté, au lieu de courir toute une province, avec un jeune homme de vingt ans. Peut-être pensait-il que l'amour, qu'il lui avait inspiré, avait changé ses projets ; et puis, si c'était effectivement une famille de pêcheurs, ce qui pourtant n'était pas vraisemblable, les habitudes de la première éducation pouvaient rendre cet oncle moins difficile sur les convenances. Peut-être aussi Mendoce ne pensa-t-il à rien de tout cela, et n'était-il occupé que de l'idée de l'heureux moment qui le flattait, l'amusait, l'obsédait sans cesse.

On quitta la table, le plus tôt possible, parce que l'amour aime la liberté ; que la présence

des grands parens l'enchaîne, et que des amans, déjà sûrs l'un de l'autre, préfèrent la solitude à la contrainte. Mendoce se laissa conduire à sa chambre, après avoir salué sa jolie brune, de la manière la plus respectueuse et la plus froide. La jolie brune se retira dans la sienne, après avoir rendu une révérence jusqu'à terre; une de ces révérences qui ne signifieraient rien du tout, sinon qu'on a appris à danser, si un coup d'œil, de la plus douce expression, ne l'avait accompagné, et n'avait dit : Je suis pour vous, et la révérence pour mon oncle.

La jolie brune dormit, ou ne dormit point. Mendoce, malgré son amour, malgré ses désirs, qu'irritaient les difficultés, Mendoce se dédommagea des fatigues de la nuit précédente. Trufaldin reposa comme un homme qui a parfaitement soupé, et qui n'a pas de soucis. Ils dormirent si bien, qu'il fallut les éveiller pour leur dire que la barque était prête; les cabinets et les lits arrangés; qu'on avait embarqué des provisions suffisantes à la longueur du reste du voyage, et que le pêcheur châtelain les attendait pour déjeuner.

La jolie brune causait avec son oncle, dans une embrâsure de croisée. La porte de la salle était ouverte; Mendoce et Trufaldin entrèrent, sans être entendus. « Vous croyez donc, disait

» l'oncle, que vous le conduirez jusque-là? —
» Si je le crois, seigneur! Je suis sûre de lui
» maintenant, et je le conduirais au bout de
» l'Univers. — Et avec vous, s'écrie Mendoce,
» je n'y voudrais trouver qu'un autel, pour
» vous jurer un amour exclusif, et une cabane
» où vous seriez l'objet de mon culte, de mes
» soins, de mes complaisances! » L'étourdi! s'il
eût pu se taire, il en eût entendu davantage.

L'oncle et la nièce rirent beaucoup de son exaltation amphigourique. Mendoce, piqué, dit, assez brusquement, à l'oncle, que l'hommage d'un cœur, tel que le sien, n'avait rien de ridicule, et pouvait être même considéré comme honorable. L'oncle répondit, avec aménité, que sa nièce ne méritait pas cet honneur insigne, et qu'elle serait trop heureuse que le seigneur Mendoce persistât dans de semblables sentimens. La nièce ajouta, modestement, qu'elle ne prétendait qu'à fixer près de lui le repos et le bonheur, et Trufaldin finit par un *ainsi soit-il.*

On déjeuna, et on ne parla que des agrémens du voyage. La chasse, la pêche, tout, excepté des habitations, se trouve sur les bords de la Sègre, disait l'oncle. Mendoce ne voulait ni chasse, ni pêche; il pensait au moment promis, et cependant il observa, pour la pre-

mière fois, que cet oncle jouait, dans cette affaire, le rôle de complaisant. Il est bien sûr de sa nièce, se disait-il, ou il est bien commode. Dans le premier cas, j'ai tout à perdre; dans le second, tout à gagner. Eh! je gagnerai tout. Ces patriarches pêcheurs sont de bonnes gens, qui ne savent qu'attraper du poisson, et qui ne se doutent pas que leurs parentes puissent se laisser prendre. Que je suis bon, avec mon pêcheur! je le crois tel maintenant, parce que la simplicité de ce métier s'accorde avec mes vues. Cet homme pêcheur! j'en riais en entrant, et malgré moi j'en ris encore. Au surplus, quels que soient les parens de ma compagne, elle est jolie, aimable, aimante, voilà tout ce que j'ai besoin de savoir : que m'importe le reste?

On se rembarque, en sortant de table; on trouve le bateau arrangé avec un soin particulier; on trouve des lignes, des hameçons, des amorces; on trouve des arcs, des flèches, et deux ou trois couples de chiens courans; on trouve deux rameurs de plus, et ce qui ne flatta pas du tout le jeune homme, on trouva une femme assez laide, destinée à servir la jolie brune. « Ah, diable! dit Mendoce, » l'oncle a prévu les accidens. Trufaldin? — » Seigneur! — Tu feras ta cour à cette guenon.

» — Mais elle est affreuse ! — Vous faites le
» difficile, je crois? Cette femme me gêne, il
» faut m'en débarrasser, ou je vous envoie
» l'un et l'autre au fond de la Sègre. — Sei-
» gneur, je lui ferai ma cour. — Mais d'une
» manière marquante. — Oh! très-marquante,
» seigneur. — A la bonne heure, faquin. »

Vous vous doutez bien que depuis le confluent de la Sègre, jusqu'à sa source, aux Pyrénées, on trouve des villes, Lérida, Agramas, Pobla, sans compter les bourgades, les villages, les hameaux; mais la jolie brune avait fixé le moment. Mendoce était retenu, dans la chambre, pendant qu'on voyait, de dehors, un endroit habité, et en vérité les fatigues et les soins de l'enchanteresse méritaient bien un dédommagement. Elle avait cherché à inspirer de l'amour, mais on ne joue pas avec son cœur. Le sien était pris; elle ne pensait plus à se défendre; elle ne prêchait plus; la volupté éteignait tout autre sentiment, et cette femme, qu'elle-même avait demandée, sans doute pour ne pas se perdre dans l'esprit de son oncle, ou de tel autre, cette femme la gênait autant qu'elle déplaisait à Mendoce.

Bien que vaincue dans tous ses sens, Rotrulde avait amené son amant au point de n'oser rien entreprendre. Elle sentait le besoin

de céder; mais la dignité du rôle qu'elle avait pris ne lui permettait pas d'encourager l'amour, qu'elle avait constamment arrêté. Elle voyait, avec un plaisir indicible, la grosse et laide Inès écouter les sornettes de Trufaldin, les premières très-probablement qu'on lui eût contées de sa vie. Elle laissait parler Mendoce; elle lui répondait avec l'accent de la volupté, elle l'attirait par mille riens séduisans, car enfin la plus belle défense a des bornes, en amour comme en guerre, et, après plusieurs combats glorieux, il faut bien se résoudre à être vaincu. La jolie brune était d'autant plus à plaindre, qu'elle savait que sa défaite ne lui laisserait que le regret d'avoir cédé; mais raisonne-t-on avec son cœur et avec le plaisir?

Les bois, qui bordaient la rivière, cachaient déjà les rayons mourans du soleil. Trufaldin, assis, avec Inès, à la proue du petit bâtiment, profitait de l'obscurité naissante, et voulait s'assurer, au moins, si quelques charmes cachés le dédommageraient des traits irréguliers, et ignobles, qui lui avaient blessé la vue. Inès, facile comme toutes les laides, qui sentent qu'elles ont tout à gagner, quand elles montrent autre chose que le visage, Inès ne s'opposait que faiblement aux entreprises de l'écuyer; l'écuyer s'assurait que ce qu'il ne voyait

pas valait bien la peine d'être vu, et il continuait, par goût, les marques de courtoisie qu'il n'avait accordées que par obéissance.

La jolie brune, de son côté, était réduite au point de ne pouvoir plus même se faire un mérite de sa condescendance. Cependant l'amour-propre ne perd jamais ses droits, sur ce sexe charmant, et elle voulut au moins se rendre dans les formes : « Incapable, disait-elle, de
» céder uniquement à vos sens, j'ai prétendu
» vous étudier et vous connaître. Je vous ai
» déclaré que je n'étais pas faite pour être votre
» femme, et que j'avais trop de fierté pour
» être votre maîtresse ; mais, je le sens, mon
» ami, on ne s'avilit point, en partageant des
» transports qu'on a fait naître. J'aime à me
» flatter que les vôtres seront durables. Je vous
» ai promis de fixer le moment ; le voilà, cher
» Mendoce, soyez heureux. »

Mendoce, au comble de ses vœux, justifia la faiblesse de sa belle, par les hauts faits, qui pouvaient seuls la forcer à s'applaudir du sacrifice, que la pudeur faisait à l'amour. Toujours nouveau, le chevalier effaçait jusqu'à la trace des scrupules qu'on lui opposait, quand on retrouvait la parole : « Ah ! malheur, disait la
» jolie brune, malheur à qui t'a connu pour te
» perdre ! — Nous sommes inséparables, répon-

» dait Mendoce. — Oui, en ce moment; mais....
» un désert et ton cœur. — Tu l'embellirais pour
» moi : ma vie s'écoulerait dans une ivresse
» continuelle. — Tu le crois ! — Je te le jure;
» mais, de grâce, femme unique, femme
» vraiment enchanteresse, de grâce, apprends-
» moi au moins ton nom. — Hélas ! mon ami,
» je ne suis que Rotrulde. »

Mendoce n'était pas plus avancé, pour savoir que sa maîtresse s'appelait Rotrulde; mais le lecteur y gagne, au moins, d'être au courant de l'action. Il ne peut avoir oublié cette Rotrulde, qui eut des bontés pour Cerdagne au château d'Aran; qui fut chassée par la trop clairvoyante comtesse, et recueillie par le galant et sensible père de Séraphine.

Avant que Cerdagne partît, avec ses hommes d'armes, pour aller à la recherche de son gendre, il avait pensé, qu'avec un homme de ce caractère, les moyens doux pouvaient être les plus sûrs. Il connaissait les agrémens de Rotrulde; elle était propre à jouer toutes sortes de rôles, et il ne doutait pas qu'elle ne remplît très-bien celui qu'il lui destinait, quand il lui aurait donné quelques instructions. La petite-vérole, qu'elle venait d'avoir assez légèrement, avait changé ses traits sans les gâter, et devait la rendre méconnaissable à Trufaldin, avec qui

elle avait vécu au château d'Aran. D'ailleurs, à la moindre marque d'étonnement de monsieur l'écuyer, elle devait le mettre dans la confidence, et la lettre qu'il avait écrite au père de Mendoce, ne permettait pas de douter de sa fidélité. Guzman, le plus beau et le plus adroit des pages de Cerdagne, devait accompagner et seconder Rotrulde. Inès, grosse fille de basse-cour, devait lui rendre les petits services dont une femme a toujours besoin; quelques domestiques, intelligens et sûrs, avaient l'ordre de suivre aveuglément ses ordres; de l'or, fourni avec prodigalité, devait aplanir les obstacles. Il était enjoint à la jolie brune de plaire à Mendoce; de le séduire par toutes sortes de moyens; de lui promettre tout pour se l'attacher, et de s'en faire suivre; de le ramener chez Cerdagne, conduit par le désir et l'espérance; mais il était expressément défendu à Rotrulde de lui rien accorder, de peur que l'inconstance, naturelle au jeune homme, ne lui fît tourner ses pas d'un autre côté : vous avez vu comment elle a suivi cette dernière partie de ses instructions.

L'expérience de Cerdagne ne lui permettait pas de rien oublier. Il avait donné, à Rotrulde, des lettres pour tous les seigneurs, sur les terres desquels elle pourrait passer. Il leur dépeignait le jeune homme, l'intérêt qu'il avait à le rendre

à sa famille ; il leur demandait assistance, et protection pour ses émissaires. Il ne restait qu'une difficulté, c'était de savoir de quel côté tournerait la petite caravane. Il fallait tout donner au hasard, et le hasard seconda toutes les tentatives.

D'abord Rotrulde, qui, depuis long-temps, s'ennuyait au château, se mit à courir les champs comme un oiseau qui s'échappe de sa cage. L'or de Cerdagne lui permettait de voyager avec agrément, et, après avoir parcouru différentes villes, elle s'écria, comme par inspiration, que Mendoce était sans doute à Sarragosse, et qu'il fallait l'aller chercher là. La vérité c'est qu'elle avait envie de voir la capitale de l'Aragon, et qu'elle ne voulait pas laisser échapper une occasion, qui probablement ne se représenterait plus.

Le beau page Guzman, qui avait droit de conseil, représenta à Rotrulde que ce n'était pas à Sarragosse qu'on trouverait l'aimable fuyard, puisque son père en arrivait, et savait, à n'en pas douter, que Mendoce en était parti. Rotrulde répliqua qu'il devait y être revenu ; que certain pressentiment le lui disait, et que jamais ses pressentimens ne l'avaient trompée.

Guzman ne croyait point aux pressentimens ; mais il savait ce qu'on doit d'égards à une

jolie fille, et Rotrulde savait ce qu'une femme doit de complaisance à un joli garçon, qui lui sacrifie son devoir, et puis, elle était brune : les négligences, très-marquées, de Cerdagne lui rendaient certaines complaisances à peu près nécessaires. Le page reconnaissant la conduisit à Sarragosse, et pendant les quinze premiers jours de cette intimité, il l'aurait conduite au bout du monde connu.

Cependant, comme il faut que tout passe, et plus vite chez les jeunes gens que chez les autres, Guzman représenta, au bout de la quinzaine, que ce n'était pas en s'amusant à Sarragosse qu'on retrouverait le jeune comte. Rotrulde n'avait plus de complaisances nouvelles à offrir; les premières s'effaçaient déjà de la mémoire du page : il fallut partir.

On ne prenait pas la peine de demander son chemin : ils sont tous également bons, quand on ne sait où on va, et qu'il est indifférent de marcher d'un côté ou d'un autre. Rotrulde et Guzman prirent le chemin de Longarès, couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin, ils suivirent la rivière qui passait devant le château de Gonzalve.

C'était le jour de cette fameuse fête, dont je vous ai si longuement entretenu. La foule commençait à se rassembler, et des espions

gagnent toujours à se glisser dans une cohue. Rotrulde détacha le chevalier au cheval pie, qui n'était qu'un domestique de Cerdagne, assez richement vêtu pour jouer un rôle au besoin. Le drôle était insinuant, effronté, et ne manquait pas d'un certain esprit. Il se mêla parmi les conviés, passa à l'instant pour l'un d'eux, se fourra partout, écouta tout, causa longtemps avec Mendoce lui-même, interrogea sans affectation Trufaldin, qui répondit, comme tous les sots, avec cet air énigmatique, mystérieux, qui décèle ce qu'ils croient cacher.

Il semble que le personnage, que faisait là l'homme au cheval pie, appartenait de préférence au beau page; mais Rotrulde avait fait une réflexion fort sage; la figure de Guzman l'aurait fait remarquer; les femmes auraient d'abord chuchoté entr'elles; quelque duègne officieuse serait venue ensuite interroger le beau garçon, puis une seconde, puis une troisième. Guzman serait devenu l'objet de l'attention générale, au lieu que l'homme au cheval pie, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, était de ces gens qui passent et repassent partout, sans qu'on prenne seulement garde à eux.

Pendant que celui-ci jouait l'homme d'importance, chez Gonzalve, Rotrulde, Guzman

et leurs gens s'étaient retirés dans l'intérieur du bois, avaient tendu leur tente. Inès faisait la cuisine, et on se divertissait, en attendant le retour de l'émissaire. La longueur de son séjour, au château, ne leur permit pas de douter qu'il ne fût sur la voie de quelque découverte importante, et, en effet, il les rejoignit au milieu de la nuit; leur conta comment le père avait reconnu le fils; comment le fils s'était sauvé, habillé en ange Gabriel, et Trufaldin en diable; comment il avait essayé de courir après eux, lorsque les autres coururent à la Vierge évanouie, et comment le hourvari général l'avait retenu quelque temps dans la foule. Il ajouta qu'il était cependant sûr que Mendoce avait suivi la lisière du bois, parce qu'il avait souvent entendu une voix assez douce se plaindre, devant lui, à différentes reprises, des jambes et des bras, que Mendoce avait effectivement nus, et que les ronces piquaient sans doute.

A ce récit, on leva le camp; on chargea la tente et les provisions sur un cheval, et on suivit la lisière du bois, au petit pas, parce qu'on ne devait employer d'autre arme que la persuasion, et que plusieurs chevaux, galopant aux oreilles de Mendoce, le détermineraient à se jeter dans le bois, où l'obscurité le déroberait à toutes les recherches.

Ils arrivèrent à la vue de la maison de la petite veuve, peu de temps après que les hommes d'armes de Gonzalve, et de Cerdagne y furent entrés. Guzman allait y entrer lui-même, parce qu'il était vraisemblable que Mendoce, presque nu, s'était réfugié dans ce manoir, le premier sur cette route, depuis le château de Saint-Joseph. Le beau page approchait du fossé, et arrangeait sa fable d'introduction, lorsqu'un cliquetis d'armes, aussi subit que violent, lui fit juger que deux partis nombreux se battaient dans la cour, avec fureur. Il était à craindre que Mendoce ne fût entre deux bandes de voleurs, et que pouvaient cinq à six domestiques de Cerdagne, que se faire tuer sans fruit, et ajouter l'or de Rotrulde aux dépouilles qu'on se disputait là-bas ?

Guzman, très-inquiet, était revenu conter à la jolie brune ce qu'il avait entendu, lui faire part de ses craintes et de ses réflexions. On tint conseil. On décida que Rotrulde s'enfoncerait dans le bois, avec les domestiques et les effets les plus précieux; que l'homme au cheval pie changerait sa monture, trop remarquable, contre la meilleure de ses camarades; qu'il resterait avec Guzman, parfaitement monté, à la lisière du bois; qu'ils se replieraient au galop sur leur petite troupe, pour aider à la

défense commune, dans le cas où les brigands tourneraient de leur côté; que, dans le cas contraire, ils se tiendraient cachés, et descendraient à la maison, après le départ de ces gens, auxquels l'éclat qu'ils avaient fait ne permettait pas un long séjour dans ce canton.

Vous vous rappelez comment Trufaldin et la petite veuve se sauvèrent dans la litière. Le chevalier au palefroi pie reconnut aussitôt l'écuyer, et il ne fut plus douteux que Mendoce ne fût dans la maison; mais était-il mort ou vivant, c'est là ce qui tourmentait les deux observateurs, lorsqu'un jeune homme, très-bien mis, passa à quatre pas d'eux, à grande course de cheval, et fut aussi, malgré la rapidité de sa marche, reconnu pour l'ange Gabriel.

Guzman s'attacha à ses pas, et le suivit à une certaine distance. Lorsque Mendoce s'arrêtait, ou paraissait seulement en avoir l'intention, le beau page se jetait, avec son cheval, derrière quelques arbres. Son compagnon était allé rejoindre la troupe, et la faisait marcher, par l'intérieur du bois, et dans la direction que suivait Mendoce, aussi vite que le permettaient les difficultés d'une route qui n'était pas battue.

Vous n'avez pas oublié comment Guzman gagna, sur le soir, la confiance de Mendoce,

connut ses projets de voyage ; le quitta, pour aller prendre la tente de son domestique, et procurer un cheval à Trufaldin, qui en avait un besoin réel. Vous vous doutez bien que Rotrulde et sa suite partirent aussitôt pour prendre sur les bords de l'Ebre, les arrangemens nécessaires ; vous vous doutez bien que le cheval de Trufaldin l'avait jeté bas, tout naturellement, parce qu'il était vif, et que le coup de houssine l'avait vigoureusement piqué ; qu'il avait galopé dans le chemin qui s'était trouvé devant lui, et qu'enfin il était entré dans la première écurie qui s'était présentée ; mais voici ce que vous ne savez pas.

Rotrulde avait loué cette écurie, et la maison d'un riche muletier qui en était à peu de distance, pour deux jours seulement. Il fallait mettre Mendoce et son écuyer à pied, pour les forcer d'entrer dans la maison, et vous concevez maintenant comment Trufaldin, qui ne pouvait marcher, avait trouvé un âne tout à propos ; comment cet âne et le cheval de Mendoce leur furent pris, lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le vieux Pédrillo, autre domestique de Cerdagne, faisait semblant de dormir sur le bord de la rivière, déguisé en pêcheur. Il me reste à vous dire que Rotrulde, en s'établissant chez le muletier, avait envoyé les

domestiques qui ne devaient pas paraître, chez le seigneur dont elle voulait faire son cousin; que la lettre de Cerdagne, très-connu, très-considéré partout, l'avait fait consentir à ce badinage, dont il s'était amusé, toute la nuit, caché, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, mais à portée de tout voir; que la réception favorable de l'oncle avait été arrangée, une nuit d'avance, et de la même manière; que l'homme au cheval pie à qui Mendoce devait en vouloir beaucoup, avait été renvoyé droit au château de Cerdagne; que la jolie brune se promettait de faire prendre la même route à Guzman, quand il reparaîtrait aux environs de la barque, d'abord parce que Mendoce avait fait sur elle une forte impression, que le page ne pouvait être qu'un témoin incommode, et qu'ensuite le jeune chevalier ne manquerait pas d'entrer, avec lui, sur les chevaux pris, les ânes volés, dans des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes, et qu'il était bon de prévenir.

Vous me demanderez maintenant pourquoi Rotrulde se donnait beaucoup de peine pour se procurer des gîtes isolés, au lieu de loger, tout simplement, dans les villes. Je vous ai prévenu, au commencement de ces mémoires, qu'on ne connaissait pas alors d'auberges en

Espagne, et j'ajouterai qu'avant que Rotrulde fût sûre de Mendoce, elle cherchait à le fixer par une sorte de merveilleux qui flatte toujours les jeunes gens; qu'il lui était expressément défendu de rien accorder, et que la première femme facile qu'aurait rencontrée Mendoce, lui aurait fait perdre, en un instant, le fruit des peines qu'elle s'était données.

Vous allez actuellement me reprocher un développement, des plus ordinaires, à une aventure, qui semblait promettre quelque chose de plus satisfaisant. N'avez-vous jamais vu de tours de cartes qui vous ont étonné, frappé? Vous avez voulu les savoir, et vous avez vu, à regret, que ce n'était rien du tout. Supposez que vous venez de prendre une leçon d'escamotage, et convenez que vous feriez bien un autre carillon, si je ne vous avais donné aucune explication. Au reste, et pour en finir, si celle-ci vous déplaît, arrangez-vous.

Je reviens à Mendoce, que l'attrait du plaisir a fait venir jusqu'ici; que la réalité gouverne encore, qui était joué d'abord, qui est adoré maintenant; qu'on continue de tromper, sur l'issue du voyage; qu'on trompe à regret, mais qu'on trompe par obéissance pour un maître exigeant et difficile; qu'on trompe, parce que l'instant où il saura qu'on le conduit au château

de Cerdagne, sera celui où on le perdra; que quelques jours heureux encore sont considérés comme précieux, et qu'enfin, au château de Cerdagne même, on le verra du moins, si le caprice ou l'inconstance lui donne de ces échappées de tendresse, dont une fille tendre profite toujours avec plaisir.

Rotrulde et Mendoce passaient leur temps fort agréablement, dans la chambre; Trufaldin s'occupait à la proue avec sa grosse Inès; Pédrillo et les autres rameurs qu'avait donnés l'oncle, et qui étaient aussi des domestiques, qui n'avaient pas encore paru devant Mendoce, manœuvraient à la poupe, et ne voyaient rien de ce qui se passait. La journée s'écoula, Trufaldin vit, avec peine, le moment de rentrer pour souper, et Rotrulde remarqua, avec plaisir, qu'il était parfaitement d'accord avec sa grosse. Cependant il n'y avait que deux cabinets et deux lits : l'arrangement était tout simple; mais il n'était pas dans l'ordre que la jolie brune en fît l'observation : Inès n'était pas scrupuleuse; mais elle était bien aise de dérober ses plaisirs à Rotrulde, qui avait, sur elle, une sorte d'autorité, et dont elle ne soupçonnait pas encore la faiblesse. Trufaldin, trop timide pour proposer publiquement de certaines choses, regardait du

constant que le riche et le pauvre ne sont pas pétris du même limon. Ils nous reprochent, sans cesse, de n'exercer notre influence que sur des êtres accablés de misère, et, par conséquent, incapables de penser. Je vous assure, madame la comtesse, que si on dit de très-jolies choses dans les salons, on n'y pense pas plus que sous le chaume. Mais laissons de côté les distinctions, et voyons pourquoi le plus grand nombre de ceux qui se confient à un magnétiseur, sont véritablement des malheureux.

« Un médecin traite un homme opulent; la maladie traîne en longueur; le malade s'affaiblit, au lieu de guérir; ses forces s'épuisent, et le docteur double ses soins. Il ne quitte plus le chevet du malade; il le console; il relève son courage; il ranime ses espérances. Le malade meurt; mais qui ne meurt pas? Son médecin mérite des éloges : il a fait ce qu'il a pu, s'il n'a pu bien faire... il a fait glisser le défunt de la vie à la tombe, sans qu'il s'en soit aperçu.

« Le même médecin voit un misérable, dans un hôpital ou sur un grabat. Il fait, en honnête homme, tout ce qui dépend de lui pour le soulager; mais un médecin, honnête homme, n'a pas contracté l'engagement d'être toujours heureux. Celui-ci s'aperçoit que la médecine fait peu de progrès, et que la maladie en fait beaucoup. Il abandonne le malade à la nature, et, dans cette seconde circonstance, le médecin a encore

raison, car s'il eût traité le pauvre diable pendant un mois ou deux de plus, il l'eût envoyé dire à l'homme opulent :

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

« Cependant, ce pauvre diable ne peut acheter ni consolations, ni espérances. Accablé de maux et de misère, il se désole, il va tomber dans le désespoir. Il entend parler du magnétisme; il cherche, il trouve un magnétiseur. Mais la nature épuisée n'offre plus de ressources; le pauvre diable se condamne lui-même dans le sommeil somnambulique; il s'éteint, et on publie partout que le magnétisme l'a tué.

« Le pauvre diable guérit-il ? on crie de toutes parts qu'il n'était pas malade. C'est ce qui est arrivé à M. Court de Gébelin.

« Il n'y a plus de médecins qui nient l'existence du magnétisme; cela serait maladroit. Mais ils en contestent les effets; ils en parlent avec une indifférence, qui éloignerait la confiance, si elle commençait à naître, et vous conviendrez, madame, que ces petites choses-là ne tendent pas à propager le magnétisme.

« Les magnétiseurs vivent isolés. Ils opèrent dans le silence, et souvent dans le secret, pour échapper aux railleurs. Ils se connaissent peu, et ne se communiquent que des observations d'un intérêt majeur. Ils ne peuvent étendre ainsi une

une extrême circonspection : elle craignait Rotrulde, et surtout le comte de Cerdagne, au point d'avoir gardé, à son cher amant, le plus profond secret sur l'objet de ce voyage, secret, à la vérité, fort étranger à leurs plaisirs.

Trufaldin se désolait, assis sur son derrière, les coudes surses genoux et le menton dans ses deux mains. Cependant, comme l'amour donne de l'imagination aux plus sots, il pensa, à la fin, qu'il pourrait se glisser le long de la chambre, sur le plat-bord de la barque; frapper doucement à la petite fenêtre d'Inès, entrer par-là, coucher avec elle, et ressortir avant le jour.

Ce superbe plan est à peine conçu, que Trufaldin commence à l'exécuter. Il avance, le dos courbé, pour n'être pas vu des rameurs, qui lui envoient d'abord une rosée, ensuite une vraie pluie, qui le mouille jusqu'aux os, à mesure qu'il avance, en retirant l'aviron, à la fin de chaque coup. Trufaldin se console, parce qu'il va se déshabiller, et puis le petit homme était tenace comme un autre, quand il voulait fortement quelque chose.

Il parvient à cette fenêtre, qu'il croyait le terme de sa marche ; il frappe ; la prudente Inès, qui l'attendait, veut, avant tout, s'assurer que ce soit en effet son bien-aimé, qui ait

frappé. Elle entre-bâille son châssis, et, malgré les ténèbres, elle reconnaît Trufaldin, ployé en deux, le dos tourné au rivage, et la tête disposée à s'allonger par la croisée. Dans le premier mouvement de sa joie, incapable de réfléchir que Trufaldin ne tenait à rien, elle pousse vivement sa fenêtre, et le jette à l'eau. Saisie d'effroi, elle passe le corps, allonge le bras; Trufaldin, qui ne sait pas nager, et que l'eau, qui le suffoque, empêche de crier, Trufaldin trouve ce bras. Selon l'usage des malheureux qui se noient, il le serre, il le tire avec force; Inès, qui se sent entraîner dans la rivière, jette des cris perçans, et inutiles. La voilà dans la Sègre, se débattant avec Trufaldin.

A ces cris, les rameurs quittent leurs avirons; ceux qui les avaient déjà quittés pour dormir, se réveillent en sursaut, Rotrulde et Mendoce se réveillent de même; celui-ci fait un paquet de ses habits, les prend sous son bras, et court à la proue. On lui crie de la poupe qu'il y a des gens qui se noient; il répond, avec présence d'esprit, qu'il les a entendu tomber, et qu'il se déshabille, pour aller à leur secours. On lui réplique que cela n'est pas nécessaire; que l'eau est froide, et que d'excellens nageurs sont déjà dans la rivière. Mendoce se rhabille, en se

plaignant amèrement que d'autres l'eussent prévenu ; Rotrulde, qui a tout entendu, et qui croit son intrigue à couvert, passe une robe, fait du feu, rallume la lampe, vient éclairer, et on reconnaît, avec la plus grande surprise, Trufaldin et Inès qu'on venait de repêcher ; mais dans quel état, grand Dieu !

Trufaldin est suspendu la tête en bas ; il rend l'eau par ses souliers, par son haut-de-chausses, par son pourpoint, par la bouche, par le nez, par les oreilles ; il est pâle, il est vert, il est violet. Inès, qui s'était mise en état de le recevoir, était absolument nue ; ses gros appas eussent fixé l'attention, sans un nez épaté, que la pâleur faisait paraître plus gros encore ; sans des cheveux roux-foncé, qu'elle cachait soigneusement sous son bonnet, et qui brillaient, collés, par mèches, sur ses épaules et sa poitrine, et enfin, sans un cautère au bras gauche, qui sentait très-fort, parce qu'elle n'avait pas voulu le panser dans la barque, pendant le jour, et bien moins encore dans le cabinet, de peur d'être surprise par Trufaldin, à qui la chose pouvait inspirer du dégoût.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, on cessa de craindre pour la vie des amans infortunés, et les éclats de rirent succédèrent aux alarmes. Trufaldin, qui avait repris tous ses

sens, trouva très-mauvais qu'on insultât à sa disgrâce; il rappela tous ses malheurs, dont aucun, disait-il, n'avait été mérité, et il ajouta, en regardant Mendoce, que ceux qui avaient passé la nuit dans les plaisirs les plus vifs, devaient au moins compatir au sort de ceux qui avaient failli se noyer, en cherchant à se procurer la même satisfaction. Mendoce, irrité de cette sortie indiscrète, prit son écuyer aux cheveux, et allait le renvoyer dans la Sègre; Rotrulde s'opposa à cet acte de violence, et déclara, avec beaucoup de dignité, qu'elle ne s'offensait point d'une inculpation qui venait d'un cerveau affecté par le danger, ou du désir méprisable de se venger des ris qu'avait provoqués un accident dont la cause était très-condamnable, et, sans donner le temps à personne de prendre la parole, elle chapitra Inès, avec tant de vérité; elle peignit les suites du vice sous des couleurs si vraies, que les domestiques de Cerdagne restèrent convaincus que Trufaldin avait extravagué. Voyant enfin la persuasion dans tous les yeux, Rotrulde ordonna à Inès et à son amant de descendre dans la chambre, et à l'une de s'habiller, et à l'autre de changer d'habit. Inès, qui ne savait rien de ce qu'avait vu son amant, prenait la mercuriale à la lettre, et pleurait amèrement. Rotrulde sécha ses lar-

mes, en convenant tout simplement de ce qu'elle avait fait; mais en observant que Trufaldin était un sot, qui devait sentir qu'un pareil secret ne se confie jamais qu'à ceux qu'on a intérêt de mettre dans sa confidence, et qui sont intéressés eux-mêmes à se taire, parce qu'ils partagent les mêmes torts, ou les mêmes plaisirs. Le résumé de ce discours philosophique fut qu'à l'avenir on ne se gênerait plus; que Rotrulde déclarerait, que, pour mettre un terme aux poursuites de l'écuyer, elle ferait coucher Inès avec elle, et que Mendoce prendrait le petit cabinet, dans lequel on étendrait des manteaux pour Trufaldin, qui serait ainsi surveillé de son côté.

Cette déclaration, répandue, sans affectation, parmi l'équipage, les deux ménages ne pensèrent plus qu'à vivre de bon accord, et à tirer parti du temps. La plus parfaite égalité règne dans l'intérieur de la chambre, à la grande satisfaction d'Inès et de Trufaldin, qui sentirent que le besoin du plaisir rapproche les conditions, et qui se promettaient bien de se dédommager, la nuit prochaine, des désastres de la précédente.

Depuis que Mendoce était heureux, il avait moins d'empressement à connaître sa jolie brune; il ne la questionnait guère, que par pure cu-

riosité, et de loin en loin. On lui faisait des réponses évasives; on l'assurait que dans trois ou quatre jours il n'y aurait plus de secret pour lui, et il se contentait de cela. Mais quand Rotrulde se trouvait seule avec Inès, elle lui recommandait une discrétion absolue, et elle lui montrait les inconvéniens du moindre mot hasardé. Inès, à qui tout était indifférent, pourvu qu'elle couchât avec Trufaldin, promit de se taire, et se tut en effet. La journée se passa ainsi, et Mendoce attendait très-patiemment cette nuit, que les autres désiraient avec tant d'ardeur.

Il était à la poupe; il causait avec les rameurs; il caressait les chiens courans, dont il déclara qu'il se servirait le lendemain, pour procurer des vivres frais à madame, avec qui il sentait déjà qu'il ne pouvait toujours converser. Le jour tirait à sa fin, et l'approche de l'hiver ramenait les oies sauvages. Il en aperçut une troupe, qui nageait sur le bord de la rivière, assez escarpé en cet endroit. Il bande un arc, il ajuste une flèche; il tire, le coup porte juste; une seconde, une troisième flèche sifflent et frappent; trois oies se débattent dans l'eau; les autres prennent leur volée. Mendoce, enchanté de son coup d'essai, découple une paire de chiens, leur montre son gibier, les

prend par le cou, et les jette à l'eau. Les chiens courans ne sont pas nageurs par goût : ceux-ci ne faisaient d'efforts que pour regagner la barque. L'impatient Mendoce saisit le gouvernail, et veut se diriger sur ses oies. Gare la pierre! lui crie Pédrillo. Mendoce aurait passé dans le feu, et ne regarde seulement pas où est cette pierre. Il met le bateau directement dessus, et une planche du fond s'entr'ouvre. Les rameurs redoublent d'activité pour gagner le bord; on dépasse la pierre, on arrive au rivage. Mendoce ne voit pas que l'eau couvre déjà le plancher de la chambre; que Rotrulde, Inès et Trufaldin en sont sortis effrayés ; il n'est occupé qu'à virer et à revirer le bateau pour saisir ses oies; il les tient enfin, il est heureux, et il présente la main à Rotrulde, qui s'aperçoit, en soupirant, qu'elle ne tient plus la première place dans les pensées de son amant.

L'accident arrivé à la barque, qui n'était rien en lui-même, l'alarmait pourtant singulièrement. On était encore à plusieurs journées du château de Cerdagne, et si elle ne fixait plus Mendoce, qui ne voyait qu'elle, que serait-ce si on continuait le voyage par terre? Elle se repentait intérieurement d'avoir cédé; mais il n'y avait pas à revenir : il ne restait qu'à éviter les dangers qu'elle prévoyait.

Elle fit décharger le bateau, pour l'alléger; ensuite elle ordonna qu'on le tirât à terre. On le mit sur le côté; on découvrit la voie d'eau: c'était peu de chose; mais il fallait du bois, du chanvre, du goudron, des outils, et on n'avait rien de tout cela.

On était entré le matin dans la Nogara, autre rivière qui se jette dans la Sègre, et qui prend sa source dans les terres même du comté de Cerdagne. On avait passé la ville d'Ager, et, selon l'usage établi, on avait retenu, dans la chambre, Mendoce et Trufaldin. On se trouvait à quelques lieues encore de Pobla, on n'apercevait que quelques pauvres villages. Rotrulde ne devait pas craindre d'y trouver de rivale : elle proposa, en conséquence, à Mendoce, d'aller coucher au plus prochain de ces hameaux, pendant que les gens remettraient la barque en état.

La proposition acceptée sans difficulté, Rotrulde, Mendoce, Trufaldin et Inès se mirent en marche, précédés par Pédrillo et deux de ses camarades, qui portaient les matelas, les effets précieux, et qui devaient rapporter ce qu'il fallait pour réparer le frêle bâtiment. Rotrulde était appuyée sur le bras de Mendoce, et lui disait les choses les plus tendres. Inès tenait par la main son Trufaldin, qui ne perdait

pas un mot de ce qu'elle lui disait, tandis que le beau chevalier marchait le nez au vent, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, et ne donnait qu'une attention, assez légère, à ce que lui adressait cette brune, qui, deux jours auparavant, lui paraissait si jolie.

On approchait du village, lorsqu'on rencontra un pauvre homme, qui se désespérait à côté d'une mule, couchée à terre. Le premier mouvement de Mendoce fut de lui donner de l'or; le second, d'apprendre le sujet de cette douleur si vive. Le pauvre homme revenait de Pobla, où il avait chargé sa bête de quatre outres d'excellent vin, qn'il allait vendre à Balaguer. La mule avait fait un faux pas, s'était abattue, et avait crevé deux outres dont le vin s'était répandu. Le maître, en la relevant avec vivacité, n'avaient pas réfléchi que les deux outres qui restaient n'avaient plus de contrepoids; leur pesanteur avait aussitôt entraîné de l'autre côté la mule, qui les avait encore écrasées, et le pauvre homme se désespérait, en voyant son vin former une mare boueuse. Rendu à la gaîté par la munificence de Mendoce, qui lui avait payé deux fois sa charge, il se remit en route, en comblant de bénédictions le jeune homme, qui ne s'occupa plus autrement d'un événement, qui amena pourtant une aventure

bien incroyable et bien vraie, puisque je vous en garantis l'authenticité. Nous y viendrons.

Nos voyageurs entrèrent dans la chaumière la plus apparente du hameau. Ils contèrent l'accident arrivé au bateau; ils demandèrent, en échange de quelques doublons, un asile et les commodités qu'on pourrait leur procurer. Le maître et la maîtresse s'empressèrent de les servir; aidèrent Inès à plumer et à apprêter les oies de Mendoce; ils portèrent à souper à Pédrillo, et aux deux autres, qui travaillaient sur le bord de la rivière; ils se retirèrent ensuite dans leur grange, se couchèrent sur la paille, et laissèrent Mendoce et Rotrulde, Inès et Trufaldin maîtres absolus de leur humble domicile.

Tout s'arrangeait au mieux. On avait fort bien soupé, on avait chanté la chansonnette; l'écuyer et la grosse servante touchaient au moment heureux; Rotrulde prenait, à son tour, pour s'assurer une nuit agréable, les peines que Mendoce s'était données, avec tant de vivacité, lorsqu'il attendait le prix de son ardeur. S'il était moins empressé, il paraissait au moins très-sensible aux attentions de Rotrulde, et s'il n'avait plus d'amour, il avait sa jeunesse et ses désirs.

On était couché, et Mendoce débutait d'une manière assez brillante, pour que Rotrulde es-

pérât de le conduire jusqu'au château de Cerdagne, s'il ne se présentait pas quelque minois fripon, qui traversât ses desseins, ce qu'elle se promettait bien d'empêcher, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Inès, après avoir tout rangé pour le départ, arrêté au point du jour, Inès, après avoir couvert le feu, éteint la lampe, était allée joindre, dans un réduit voisin, son écuyer, qui l'attendait dans l'état le plus respectable. Elle entre au lit, et Trufaldin, toujours malheureux; l'entend pousser, tout à coup, les cris les plus violens. Il l'interroge : c'était une colique affreuse, occasionée probablement par le bain froid et forcé qu'elle avait pris la veille. Le pauvre Trufaldin s'épuisait en raisonnemens, pour lui prouver que ce n'était qu'une bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention; il cherchait à arriver à son but, et Inès, qui souffrait horriblement, le repoussait, l'égratignait, mordait son traversin, et continuait de crier à tue-tête.

Mendoce, qui entendait tout, à qui ce tapage infernal déplaisait beaucoup, et peut-être un peu moins qu'à Rotrulde, Mendoce crie à Trufaldin de rallumer la lampe, de faire chauffer du vin à sa belle, et de s'en aller, avec elle, dans la grange, si le remède n'opé-

rait pas. Trufaldin, désespéré de tous ces contre-temps, balançait entre la grosse Inès, dont les charmes le retenaient, et un maître qui aimait ses aises au-delà de toute expression, lors toutefois qu'il pouvait se les procurer. Trufaldin ne bougeait pas, Inès criait toujours, et Mendoce jurait que si ce carillon ne finissait pas, il allait jeter l'amant et l'amante dans la mare, où on abreuvait le bétail. Trufaldin, plus poltron encore qu'amoureux, se lève, cherche le foyer, prend une porte pour une autre, et, au lieu d'entrer dans la chambre, où étaient couchés Mendoce et Rotrulde, il va chercher dans le poulailler une cheminée qui n'y était pas.

Les poules dormaient, juchées sur leurs bâtons, et une oie, qui peut-être avait aussi la colique, barbottait dans la partie inférieure, et gobait ce qui se présentait. Trufaldin nu tâtonnait, cherchait les allumettes, et l'oie, attirée par l'odeur de certain bijou, que l'écuyer ne lavait pas tous les mois, l'oie s'approche en dandinant, allonge le cou, ouvre un grand bec, et croyant trouver un boyau de volaille, avale d'un trait ce que vous savez bien, capital et accessoires. L'infortuné Trufaldin, effrayé de ce genre d'attaque, couvre de ses hurlemens les cris d'Inès. Il court çà et là, et ne conçoit rien au poids énorme qui lui pend

entre les cuisses : c'était l'oie qui était victime de sa gourmandise, et qui avait avalé un morceau, assez fort pour qu'il ne pût pas ressortir aisément. Trufaldin se cognait la tête contre les perches qui servaient de lit aux poules, et les poules, effrayées comme lui, s'envolaient pour tomber, à quatre pas, contre un mur, contre une porte, contre Trufaldin, qu'elles écorchaient de la tête aux pieds avec leurs ailes, leurs becs et leurs ongles. L'écuyer ne savait pas où il en était; il ignorait à quels ennemis il avait affaire, lorsque le chat de la maison, qui avait trouvé la porte du poulailler ouverte, et qui s'avançait en tapinois pour surprendre un poulet, lorsque ce malheureux chat, troublé, comme les autres animaux, de ce désordre aussi subit qu'inattendu, et cherchant à s'échapper, veut sauter à travers la porte, rencontre Trufaldin devant lui, et lui enfonce les quatre griffes dans le bas des reins et le gras de la fesse. Trufaldin, à qui les expressions manquent, et que ce dernier supplice pousse à bout, Trufaldin blasphème, à faire abîmer la maison. Mendoce, qui ne sait rien de ce qui se passe dans les tenèbres, saute de son lit, prend un gourdin qui était dans la cheminée, et, en cherchant à assommer son écuyer, il renverse, il casse, il brise d'un seul coup toute la poterie du paysan; il rompt

une cuisse au gros chien, et le chien, le chat, les poules, Trufaldin, Inès, tout crie à la fois. Le paysan et sa femme se réveillent enfin; ils s'imaginent qu'on met le feu à leur chaumière, ils entrent; le gourdin de Mendoce leur meurtrit tout le corps, et la masse des cris augmente à un point que Rotrulde se lève, et cherche à sortir de la malencontreuse cabane. Un grillon était descendu de la cheminée, et soupait à son tour, des miettes qui étaient tombées sur le pavé. Les cris, le tumulte, le sifflement des ailes, le miaulement des chats, les aboiemens du chien, tout concourait à faire enfuir, dans son trou, le timide et gourmand grillon.

Il trotte, il sautille aussi vite que peuvent le porter des pates élastiques, mais courtes; Rotrulde se rencontre entre le foyer et lui; il se cramponne à sa jambe. Elle éprouve une sorte de démangeaison; elle y porte la main, et le grillon saute à la cuisse, ferme, blanchette et dodue; la main monte avec l'insecte, et l'insecte, tout-à-fait éperdu, se réfugie....... il se réfugie...... et au désespoir de s'être enferré dans cette espèce de cul-de-sac, il joue des pates, et ces pates inquiètent, tourmentent, désespèrent Rotrulde, qui crie plus haut que tous les autres emsemble.

L'ordre ne pouvait se rétablir qu'autant que Mendoce, qui seul avait toute sa tête, voudrait prendre la peine de débrouiller ce cahos. Il finit par où il aurait dû commencer. Il rallume la lampe; il fait beaucoup, mais beaucoup de politesses aux paysans qu'il a éreintés; il donne encore quelque argent, les renvoie dans leur grange, et le gros chien les suit sur trois pates, et le chat suit le chien, et les poules s'envolent dans la cour. Rotrulde avait introduit un doigt avec dextérité; elle était parvenue à écraser l'insecte contre une des parois du charmant réduit, et elle s'était recouchée. Enfin le calme commençait à se rétablir : il n'y avait plus que Trufaldin et Inès qui criassent.

Mendoce, dont la colère était dissipée, examine son écuyer par tous les bouts, et rit, pendant un quart d'heure, en voyant l'oie aussi gênée au moins que Trufaldin. Prenant enfin pitié des tourmens du pauvre diable, il tire la volaille par les pates; la volaille ne peut rien rendre, et Trufaldin suit tous les mouvemens de Mendoce, en criant qu'il va lui arracher..... A ce cri, terrifiant pour une femme, Inès oublie ses douleurs, elle cherche son petit couteau, et le jette à Trufaldin, en lui disant : « Surtout, mon ami, coupe-lui le cou bien long. »

Il n'était pas nécessaire de faire cette recom-

mandation à Trufaldin, qui tremblait, quand il courait risque de perdre seulement un cheveu. Il décapite l'oie contre les épaules, se débarrasse du cou avec adresse, et essuie, de la part de Mendoce, sur les dangers de l'incontinence, un long discours imité de son propre sermon. Trufaldin trouvait la morale déplacée ; il observait, en grondant et en repassant son haut-de-chausses, de peur d'un nouvel accident, il observait que le très-incontinent Mendoce n'avait jamais été jeté à l'eau, et n'avait pas trouvé d'oies qui lui eussent gobé...... Il ralluma le feu, en jurant une guerre à mort à toutes les oies qu'il rencontrerait. Le vin chaud guérit radicalement la grosse Inès, et personne ne pensant plus ni à dormir, ni à autre chose, on s'habilla, on déjeuna, et, lorsque le jour commença à poindre, on se mit en marche, pour regagner la barque, qui devait être en état de voguer.

On n'était plus qu'à quelques toises de l'endroit, où on avait rencontré, la veille, le pauvre diable, qui avait vu la terre couverte de son vin. La petite mare qu'il avait formée paraissait tarie, et on apercevait, autour, une douzaine de grosses boules, grises, sur lesquelles on s'épuisait en raisonnemens. On approche ; on reconnaît des oies sauvages,

tout-à-fait privées du mouvement. Trufaldin, qui ne peut se procurer le petit plaisir de les tuer, se promet au moins celui de régaler les rameurs. Il prend deux ou trois lanières, il attache les oies par les pates, se fait, du tout, une superbe ceinture, qu'il lie fortement autour de ses reins, et, enchanté d'une victoire, qui ne lui a coûté que la peine de se baisser et de prendre, il marche en avant, empressé de se montrer, à Pédrillo et aux autres, dans ce brillant équipage.

Il était à cent pas d'Inès, de Rotrulde et de Mendoce, quand il crut s'apercevoir qu'une de ses oies avait fait quelques mouvemens. Il tire de sa poche le petit couteau d'Inès, et se dispose à la décoler, lorsqu'une autre remue sensiblement. Il quitte la première pour s'attacher à celle-là; une seconde, une troisième battent des ailes; il se trouble, il ferme les yeux, que menacent les bouts des plumes, et il sent tout en mouvement autour de lui. Il appelle Mendoce à son secours; son cri effraie toutes les oies; il éprouve une secousse violente, et se sent enlever de terre.

Il est porté à vingt, trente, quarante pieds de haut, avant que Mendoce soit arrivé au lieu où avait commencé l'ascension. Le jeune homme voit son écuyer partir pour la voûte

azurée, ou pour la mer glaciale. Il ne doute pas que le bonhomme ne soit perdu sans ressource, et il veut lui donner une dernière preuve de son attachement, en tuant au moins une de ses ennemies. Il ajuste la flèche; il tire, au hasard d'enfiler Trufaldin. Inès, à genoux, prie le Ciel de conduire la flèche, comme il dirigea jadis celle de Tell. Deux oies sont embrochées; elles cessent de voler, et ne font plus qu'un poids, qui embarrasse le vol des autres. Par un mouvement machinal, le bonhomme en tenait une au cou, de chaque main, les suffoquait, sans s'en apercevoir, et, diminuant ainsi la masse des forces, il commença à descendre, sans s'en douter, car il n'avait pas encore osé ouvrir les yeux. Mendoce un peu rassuré, apprêtait une seconde flèche; Inès lui arrêta le bras, en observant qu'on pouvait employer un moyen moins dangereux. Trufaldin n'avait pas lâché le petit couteau; elle lui crie de couper le cou aux oies, à quelque temps l'une de l'autre, et qu'ainsi il descendrait sûrement jusqu'à terre. Il était déjà considérablement descendu; mais Inès, qui n'était pas plus géomètre que Mendoce, ne calculait point le poids de Trufaldin avec les forces de huit oies, qui faisaient de vains efforts pour remonter, et elle craignait tou-

jours que ces malheureux oiseaux ne parvinssent à l'enlever de nouveau. Il n'était plus qu'à quinze pieds de terre, lorsqu'il entendit le conseil, dix fois répété, de couper des cous. Incapable de rien juger, dans la frayeur qui le possède, il prend sa lanière pour une oie; il tranche; les oiseaux remontent à tire-d'aile, et il tombe lourdement le cul sur l'herbe, assez épaisse pour le garantir des suites de sa chute. Lorsqu'il fut rendu à ses amis, qu'ils eurent constaté qu'il n'avait éprouvé aucun accident, les ris et les plaisanteries recommencèrent, et après qu'on eut bien ri, on chercha comment des oies sauvages avaient fait semblant de dormir, pour attraper un pauvre écuyer, dont la figure avait, jusqu'alors, mis en fuite toutes les oies qu'il avait rencontrées. Trufaldin soutenait gravement qu'il y avait, contre lui, une conspiration générale de toutes les oies; Mendoce soutenait, en riant, que des animaux privés de la parole ne peuvent conspirer: « Eh! qui vous a dit qu'elles ne parlent pas? » reprit aigrement Trufaldin. Les Germains et » les Hibernois sont donc privés de la parole, » parce que nous n'entendons pas leur langage, » qui ne vous paraît qu'un gloussement? Ne » distinguez-vous pas, dans votre chien, les » sons généraux qui indiquent la douleur et le

» plaisir ? Eh bien ! si vous étiez chien, vous
» entendriez le reste, comme vous entendez l'es-
» pagnol. La sainte Bible ne vous apprend-elle
» pas que le serpent a parlé à Eve ? et si le
» serpent parle, pourquoi les oies ne parle-
» raient-elles pas aussi ? »

Tout cela ne paraissait pas suffisant à Mendoce, pour établir que les oies eussent conspiré contre Trufaldin. Leur conduite extraordinaire avait, pourtant, une cause, qui échappait à sa sagacité. Il se perdait en raisonnemens qui ne concluaient rien. « Eh bien ! m'y voilà, dit
» tout à coup Rotrulde, et rien n'est aussi
» simple. Les oies se sont posées, cette nuit,
» à l'endroit où le muletier a perdu son vin ;
» elles en ont bu en mangeant les insectes,
» que ce vin obligeait à sortir de terre ; elles
» se sont enivrées, elles se sont endormies,
» elles se sont réveillées, ou par l'action que
» leur a communiquée la marche de Trufaldin,
» ou par la chaleur de son corps, ou parce
» que l'ivresse était dissipée ; elles ont cherché
» à s'envoler, elles ont emporté le pauvre
» écuyer, et bien certainement elles n'ont pas
» conspiré contre lui. »

Cette solution réunit tous les suffrages. Trufaldin, sans inquiétude des conspirations, qu'il redoutait pour l'avenir, rit enfin avec les au-

tres. Les oies furent l'objet de la conversation, et des railleries du jour et du lendemain. Les nuits furent employées à dormir, parce qu'on était fatigué, et l'écuyer, plus dégoûté que jamais de ses essais galans, se retirait à la poupe, chaque soir, bien décidé à renoncer à sa grosse, dont l'approximation lui était constamment fatale. La grosse, loin de renoncer à rien, sentait son appétit piqué par les difficultés; elle obsédait pendant le jour Trufaldin, qui faisait la plus belle défense. Enfin elle le mit au pied du mur, en lui confiant le secret du comte de Cerdagne, et en l'assurant qu'il ne trouverait, au château, ni rivière pour se noyer, ni oison pour avaler ce dont un homme fait autant de cas que de la vie.

Il y avait du danger sans doute à s'ouvrir ainsi à Trufaldin. S'il était indiscret, il la faisait chasser, elle et Rotrulde; mais Inès n'avait trouvé, dans sa vie, qu'un seul homme qui lui fît la cour. Il lui avait donné des avant-goûts, d'après lesquels elle jugeait de l'ensemble, et une femme, en ce cas, se résout plus aisément à être mise à la porte, qu'à renoncer à l'objet de ses désirs. Cette confidence mit Trufaldin au comble de la joie; il voyait le terme des sottises de son maître, celui de ses voyages et de ses aventures désastreuses.

Il avait à se taire un intérêt égal à celui d'Inès et de Rotrulde ; il se tut en effet, et promit à sa grosse, en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'elle lui apprenait, toutes les joies qu'il pourrait lui procurer.

On arriva à Pallarols, où la Noguera cesse d'être navigable. La jolie brune refusa, obstinément, d'entrer dans la ville, et le galant Mendoce fut obligé de lui tenir compagnie. Elle dépêcha Pédrillo, pour avoir des nouvelles du père qu'elle s'était donné. Le rusé vieillard revint annoncer que le père était parti pour un château, situé à six lieues de là, et il avait dépêché un exprès à Cerdagne, pour lui annoncer l'arrivée de son gendre, pour le lendemain.

Rotrulde représente à Mendoce que, puisqu'il voulait se cacher dans la Catalogne même, il ne lui refuserait pas de l'accompagner à ce château, où il verrait la plus belle personne de l'Espagne. A ces derniers mots, Mendoce, déjà fatigué de sa jolie brune, prit feu selon sa coutume. D'ailleurs la proposition de Rotrulde entrait dans son premier plan, qui était d'éviter les villes où il pourrait être reconnu, et de chercher dans les campagnes, des aventures agréables. Il était bien aise aussi de voir enfin tomber le voile dont Rotrulde s'était constam-

ment enveloppée. Il avait jusqu'alors voyagé à ses frais, et, jaloux de lui marquer sa reconnaissance, il envoya Trufaldin arrêter, à Pallarols, les litières les plus commodes et les plus belles.

Trufaldin part, il entre à Pallarols; un nouvel accident l'attendait dans cette ville, où il n'avait jamais mis le pied. Le corrégidor de Pobla était parti pour Urgel. Il devait passer par Pallarols; il y était arrivé la veille, et il avait raconté, à tous les oisifs de la ville, qu'en remontant le cours de la rivière, il avait vu, à deux cents pieds de haut, pour le moins, un homme qui avait douze douzaines d'ailes, tout autour du corps. On se moquait du corrégidor, qui donnait, pour preuve, les détails les plus minutieux. L'homme-volant avait une capeline verte, surmontée d'une plume rouge; un pourpoint noir, avec des crevasses jaunes; un haut-de-chausses cramoisi, et des bottines souci. Bien sûrement un homme pouvait être ainsi vêtu; mais cela ne prouvait pas que cet homme se fût enlevé dans les airs. Le corrégidor soutenait non-seulement qu'il l'avait vu, mais que la chose n'était pas nouvelle, et par conséquent ne devait pas étonner. Il rappelait, car un corrégidor possède son écriture, il rappelait qu'au bon vieux temps, où le Père Éternel se brouilla

tout-à-fait avec son peuple chéri, peu avant la captivité de Babylone, on avait vu des armées combattre en l'air au-dessus de Jérusalem, et du sang pleuvoir dans les rues. Il ajoutait qu'un charcutier de cette belle ville s'étant avisé de faire du boudin économique de ce sang-là, le roi de Judée l'avait fait crucifier, parce que ce sang ne pouvait être que le sang du diable, et qu'on ne doit pas faire manger le diable à ses frères : passe pour manger Dieu, c'est d'un bien meilleur ton. Aussi laisse-t-on tranquilles les cuisiniers qui veulent bien nous le servir.

Le corrégidor convenait, cependant, que l'histoire du citoyen charcutier de Jérusalem ne se trouvait pas dans l'historien Josephe; mais, que cette particularité fût vraie ou fausse, il était incontestable que des armées avaient combattu en l'air; il était clair que c'étaient des légions de sorciers; il était donc positif que l'homme-volant était sorcier aussi, et devait être traité comme tel, si on pouvait le joindre, avant qu'il arrivât aux colonnes d'Hercule, où tout le monde sait que le demi-dieu, qui ne savait pas le latin, parce que le latin n'existait pas, a écrit :

Stetimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.

Or, le demi-dieu qui a planté ces colonnes,

aux confins du midi de l'Espagne, ne soupçonnait pas la Sibérie, la Laponie, le Kamtschatka, l'Amérique, et n'était pas plus sorcier que le corrégidor de Pobla, qui voulait que Trufaldin fût possédé du diable.

Voyez, cependant, combien une opinion hasardée peut exposer un galant homme. Galilée perdit sa liberté, pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil; Mercier a perdu sa réputation, pour avoir soutenu que le soleil tourne autour de la terre, et Trufaldin va peut-être endosser la chemise de soufre, parce qu'un corrégidor a lu la Bible, et qu'il a affaire à des sots.

Le bon écuyer entrait d'un pas pesant dans la ville. Un apothicaire de soixante et dix ans, curieux, nouvelliste, bavard, diffus, et voleur, comme j'en connais un, que je vous conseille d'éviter (1), cet apothicaire, dont la boutique était le rendez-vous des vieilles têtes, éventées comme la sienne, avait entendu parler de l'homme-volant, et savait tout jusqu'aux moindres circonstances. Il était sur sa porte, dans sa robe de chambre d'indienne, fond brun, avec sa plume à l'oreille, sa vilaine lèvre pen-

---

(1) Cet apothicaire a existé à Paris. Il tenait boutique près de l'Odéon, et m'a volé de toutes les manières.

dante, et filtrant sa salive épaisse, lorsque Trufaldin passa devant cette malheureuse boutique. Mon apothicaire voit une capeline verte, la plume rouge, et tous les vêtemens, indiqués par le corrégidor. Il s'approche de Trufaldin, en riant, de ce rire niais, que ceux qui se chauffent à son poêle veulent bien prendre pour de la finesse, et il lui demande, en lui crachant au visage, si ce n'est pas lui qui a volé dans les environs de Pobla.

Trufaldin, enchanté d'avoir ouvert, à ce qu'il croyait, une route nouvelle, comme l'ont cru depuis Mongolfier, Pilâtre des Rosiers; comme le croiront encore ceux qui s'élèveront en l'air, lorsque, dans quelques mille ans, une révolution physique du globe, bien prononcée, aura fait perdre aux pauvres humains qui survivront, le souvenir de ce qu'avaient découvert leurs pères, et qui ne réfléchiront pas que l'entendement de l'homme est une cour, entourée de murailles, autour desquelles tournent continuellement les génies actifs, qui se glorifient d'avoir trouvé ce que leurs prédécesseurs ont laissé ou vu tomber; Trufaldin, dis-je, très-étranger à tous ces gens-là, mais très-sensible aux jouissances de l'amour-propre, Trufaldin s'inclinait devant l'apothicaire, qui devait s'incliner devant tout ce qui ne porte pas le cachet du

coquinisme, et lui disait, avec un petit air de satisfaction, qu'il s'était élevé à quinze cents toises, qu'il avait vu, sous ses pieds, la terre comme un atome, et qu'il s'était tellement approché du paradis, qu'il avait entendu les anges péter : tout voyageur doit mentir.

L'apothicaire, aussi fourbe que fripon, comblait d'honnêtetés le voyageur aérien, qui ne s'apercevait pas que la canaille l'entourait, l'écoutait, et qui ne savait pas que l'apothicaire, qui se faisait des pratiques par toutes sortes de moyens, qui en volait à ses confrères, était bien aise de livrer un sorcier à la sainte inquisition, à qui il vendrait de l'opium brut pour des pillules de laudanum, calmant très-utile aux hommes, qui, par chasteté, ont renoncé aux femmes.

Mais comme un coquin domicilié, et qui a usurpé une sorte de considération, ne la compromet jamais, et ne dénonce pas ouvertement, l'apothicaire, en paraissant flatter Trufaldin, en lui souriant, en lui faisant des questions captieuses, prouvait à l'auditoire qu'il était sorcier, très-sorcier, infiniment sorcier, non pas l'apothicaire, il ne l'est pas du tout, mais bien notre pauvre Trufaldin. Or, la canaille, qui aimait infiniment alors à voir pendre, rompre, brûler, goût détestable, bien loin

des mœurs du dix-huitième siècle, où on a toujours eu le sang en horreur, cette canaille s'empara de Trufaldin, le traîna, malgré ses plaintes, malgré ses pleurs, dans les prisons du saint-office, et l'apothicaire envoyait, par les rues détournées, un grand flandrin de garçon, au teint blême, aux joues caves, avertir le révérend père inquisiteur que le sorcier, qu'on amenait, était livré par lui, et qu'il comptait, en récompense, sur la pratique du révérend et de ses suppôts.

Le cher écuyer s'était laissé conduire, sans résistance, parce qu'il n'était pas dans son caractère de résister, et parce qu'il ne croyait pas courir de grands risques, pour avoir été enlevé par des oies. Cependant, quand il fut sous les verroux; quand il vit les roues, les chevalets, les coins, avec lesquels les satellites du révérend père inquisiteur font avouer à leurs victimes ce qu'elles n'ont pas fait, ce qu'elles n'ont pas dit, deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent, et le bonhomme tombant à genoux, les bras élevés, vers le ciel, s'écria : « O Jésus-Christ! ô mon maître! loin de ja- » mais persécuter, vous avez prié pour vos » bourreaux; loin de condamner personne, » vous avez absous la femme adultère par ces » mots : Que celui qui est sans reproche lui

» jette la première pierre. O mon divin Jésus!
» que vos successeurs, ou ceux qui se disent
» tels, sont loin de vous! ils me donneront
» la question, jusqu'à ce que je leur répète
» ce que m'ont dit les oies, dans les régions
» supérieures. »

Cependant, l'aspect des instrumens propres à la torture, au lieu d'abattre tout-à-fait Trufaldin, lui inspirait le courage de fuir, le seul que puisse jamais avoir un poltron. La vaste chambre, où il était, avait une croisée, bien grillée, qui donnait sur une cour, où se promenaient quatre ou cinq gueux, en pourpoint noir, aux cheveux gras. Ils avaient l'air modeste, et le chapelet à la main : c'étaient les gardes qui veillaient sur les prisonniers. Pas de moyens de s'échapper par-là.

Il prend un coin de fer, qu'on enfonçait entre les deux genoux des patiens, préalablement serrés avec des planches et des cordes; il frappe contre plusieurs parties du mur, qui sont aussi épaisses que solides. Il réfléchit qu'on ne l'a logé que provisoirement, dans cette chambre, et qu'il y aurait de la folie à tenter une entreprise qui demandait du temps. Cependant ses yeux se reportaient sur les terribles instrumens; il sentait plus que jamais la nécessité d'une prompte fuite. Il démonte une grande

roue, qui servait à tendre les cordes, qui disloquaient les bras et les jambes des hérétiques et des sorciers; il la porte dans la cheminée, il monte, il est arrêté par des barres de fer, tellement serrées, que la fumée peut à peine s'échapper. Il tâte avec son coin le mur mitoyen, et il juge que ce n'est qu'une faible cloison en plâtre. Il frappe, il travaille, il s'évertue, il se démène, il sue, mais il perce. Il voit le jour de l'autre côté; il espère, il oublie la peine; il redouble d'efforts; il agrandit son trou. Il descend, il prend une longue corde, il remonte, il attache un bout de sa corde aux grilles, qui barrent la cheminée, il passe l'autre bout par son trou, il y passe après sa corde, il descend, il se trouve dans une autre chambre, autour de laquelle sont plusieurs portes toutes exactement fermées. Il voit une grosse clef accrochée à un clou; il ne doute pas qu'elle n'ouvre une de ces portes, il l'essaie à toutes; l'une d'elles s'ouvre enfin; à quatre pas plus loin il en ouvre une autre, et il entre dans une troisième chambre, où se promenaient cinq à six malheureux. Il s'effraie d'abord, il se rassure bientôt, en voyant que ce sont des prisonniers comme lui; mais il sent qu'à force de travail il est tout simplement parvenu au logement qu'il

aurait occupé deux ou trois heures plus tard, sans se donner la moindre peine.

C'est surtout dans le malheur que la société est nécessaire. Trufaldin vit bientôt que la fuite était impossible; mais il trouva de la consolation à se plaindre, à être plaint, et il s'applaudit d'être le moins sorcier de la troupe. En effet, c'était un président, dont aucun plaideur ne s'était jamais plaint, *sorcier;* un avocat, qui n'avait jamais perdu de cause, *sorcier;* un auteur qui n'était jamais tombé, *sorcier;* un comédien qui avait toujours été modeste, *sorcier;* un journaliste qui n'avait jamais menti, *sorcier;* une femme que son mari aimait après un an de mariage, *sorcière*, sorcière, plus que sorcière.

Tous ces sorciers-là jugèrent d'abord que le nouveau confrère ne méritait pas une grande attention de leur part; mais lorsqu'on eut entendu par quels moyens il était parvenu à la chambre commune; quand on sut qu'on pouvait arriver à celle de la question, où les instrumens du supplice pouvaient devenir des armes meurtrières; quand on eut calculé qu'il restait deux heures, à peu près, avant qu'on apportât le dîner, tous les sorciers fêtèrent Trufaldin, et commencèrent, à l'aide de la corde, à escalader la cheminée. Trufaldin leur criait qu'ils

ne se sauveraient pas par-là, qu'il voulait bien s'enfuir; mais qu'il n'entendait pas se battre; on ne l'écoutait plus, on passait par le trou, on descendait dans la chambre, et on s'armait comme on pouvait. La sorcière même, dont la sorcellerie consistait dans une très-jolie figure, beaucoup de douceur et d'amabilité, la sorcière avait suivi les autres, et Trufaldin était resté dans la chambre, parce que sa docilité prouverait, pensait-il, sa soumission au saint-office, et ne manquerait pas de l'intéresser en sa faveur.

Cependant l'heure du dîner sonne. L'écuyer entend ouvrir. Le porte-clef arrive avec sa gamelle, et il reste également étonné de voir là Trufaldin, qui n'y devait pas être, et de n'y plus voir ceux qu'il devait y trouver. Impatient d'éclaircir un mystère, qui intéressait la gloire du tribunal, et sa sûreté personnelle, il prend l'homme-volant au collet, le traîne dans un cachot voisin, l'enferme soigneusement, va informer de ce qui se passe le révérend inquisiteur, et Trufaldin, en gémissant plus que jamais, ne se doutait pas qu'une bête ne pouvait rien faire qui ne tournât contre elle.

Cependant, l'inquisiteur, curieux de faire parler l'homme-volant, venait d'entrer dans la salle de la question, avec deux drôles qui

comptaient arranger, d'après les ordres du bon père, ce qui était nécessaire pour obtenir la vérité. Au premier bruit des clefs, les sorciers s'étaient cachés sous des bancs, derrière la porte, et l'inquisiteur n'a pas plus tôt le pied dans la chambre, que les sacriléges portent sur lui des mains impies, se saisissent également des deux bourreaux, referment la porte, et on va aux opinions sur la conduite à tenir envers ces coupables, évidemment coupables, puisqu'en ce moment ils étaient les plus faibles.

Le président et l'avocat voulaient instruire leur procès sans désemparer, et, après l'exécution, se servir des clefs pour s'évader. L'auteur était assez de cet avis; mais il voulait que la procédure fût écrite en vers. Le président et l'avocat soutenaient que ce serait manquer à la forme, et que la forme était sacrée. Le journaliste, accoutumé à écrire très-vite, et sans réflexions, se proposait en qualité de greffier. Le comédien, grand tragique, ne connaissant de moyens que le poignard ou le poison, avait commencé à débiter une tirade, qui devait se terminer par un coup de bûche, qu'il tenait à deux mains. La sorcière donnait modestement à entendre qu'elle serait bien aise qu'on privât le révérend de ce dont il lui avait ôté l'usufruit. Le révérend et ses sup-

pôts, à genoux, pâles, tremblans comme des coquins, imploraient l'indulgence de ceux, qu'ils comptaient, un instant avant, torturer, tenailler, griller. Or, tout le monde parlant à la fois, il fallut que tout le monde criât pour se faire entendre; or, sept à huit personnes, qui crient dans une chambre, s'entendent facilement de la cour; or, les gueux en chapelet devaient appeler main-forte, et ce fut ce qu'ils firent.

Ce sont de plats coquins, que des inquisiteurs et leurs satellites; mais quand ces drôles-là sont six contre un, ils attaquent bravement : aussi une trentaine de ces malheureux, rassemblés à la hâte, monta fièrement à la chambre de la question, en enfonça la porte à coups de hache, et entra sans même avoir été entendue, parce que des mots les sorciers étaient passés aux injures, et des injures aux coups : tant il est vrai que le bonheur de l'homme heureux ne consiste pas dans les circonstances favorables, que la fortune lui présente, mais dans le talent avec lequel il les tourne à son avantage.

Les perruques des sorciers étaient en l'air, leurs vêtemens en lambeaux, la calotte du révérend était foulée aux pieds, son scapulaire arraché, le juste de la jolie sorcière était dé-

chiré, non qu'elle se fût battue, mais elle avait reçu quelques égratignures, en voulant séparer les oombattans.

Les preux de l'inquisition se saisirent des sorciers, bien plus coupables depuis qu'ils avaient attenté à l'oint du Seigneur. On les enferma dans des cachots séparés. Il fut décidé que les membres du tribunal s'assembleraient, l'après-midi, et que les délinquans seraient brûlés le lendemain.

Cependant un inquisiteur aime trop le Créateur, pour ne pas tenir un peu à la créature. Il n'avait pas vu la jolie sorcière qu'avait interrogée, quelques jours avant, un de ses assesseurs, et il se promit bien de l'aller visiter dans son cachot, avant qu'elle parût devant le tribunal.

Ces préliminaires réglés, il ne s'agit plus que de savoir comment tous ces sorciers sont parvenus à la chambre de la question. Le plus savant dé la troupe assure qu'ils avaient passé par le trou des serrures; mais un imbécile observa que, de serrure en serrure, ils auraient gagné la rue. Cet imbécile regarda partout, même dans la cheminée; il vit le trou, la corde; on la reconnut pour tenir à une machine à question; on se rappela que Trufaldin avait été déposé dans cette chambre;

on conclut, avec sagacité, qu'il était la cause première du tumulte, et des injures et des taloches qu'avait reçues le révérend; qu'en conséquence son procès lui serait fait et parfait dans la journée.

Pendant que ces événemens se passaient dans les prisons de l'inquisition, Mendoce, impatient de ne pas voir revenir son écuyer, avait envoyé Pédrillo après lui. Pédrillo, en entrant en ville, avait demandé à tout le monde des nouvelles de Trufaldin, et il l'avait si bien désigné, qu'on jugea qu'il le connaissait parfaitement; qu'il pouvait y avoir, entr'eux, complicité de sorcellerie, et on avait fourré Pédrillo en prison. Mendoce, plus impatient que jamais, avait envoyé un rameur après Pédrillo, un second rameur après celui-ci, et ainsi jusqu'au dernier. Ils nommaient Trufaldin; on leur demandait s'ils ne parlaient pas de l'homme-volant, et, sur leur simple affirmative, on les mettait au cachot, les uns après les autres. Mendoce, irrité de ces lenteurs, saute de la barque, marche fièrement vers Pallarols, et Rotrulde qui ne veut pas le perdre de vue, Rotrulde, après avoir en vain essayé de l'arrêter, finit par le suivre, de fort mauvaise humeur, et Inès les suit de loin tous les deux.

Le jeune comte n'était pas homme à s'informer

avec précaution, à garder des ménagemens, à supporter l'oppression. Il entra à Pallarols d'un air menaçant; se fit conduire chez le corrégidor; lui déclara que son écuyer et d'autres gens, à lui, avaient disparu; qu'il entendait qu'on les lui retrouvât à l'instant, et que lui corrégidor, répondrait au roi d'Aragon de ce qui leur arriverait. Le corrégidor avait la morgue ordinaire aux petits hommes, qui occupent de grandes places; il fut très-choqué de la manière dont un inconnu osait lui parler, et lui demanda son nom. « Je suis, lui dit Mendoce, toujours très-
» franc, quand il avait la tête montée, je suis
» le fils du comte d'Aran, assez puissant pour
» vous couper les oreilles, à vous et à tous les gens
» de la ville, si je n'obtiens justice à l'instant. »

Au nom du comte d'Aran, le corrégidor s'était un peu déridé; mais la menace d'avoir les oreilles coupées, lui rappelant les égards dus à son rang, ouvertement violés, et devant témoins, il répliqua d'un air aigre-doux, qu'il avait entendu parler, chez M. le comte de Cerdagne, de ce fils unique, assez mauvais sujet, qu'on cherchait depuis long-temps, et qu'une preuve du respect que lui, corrégidor, portait au comte d'Aran, c'est qu'il allait faire arrêter le fils, pour le rendre à son père.

A peine le mot *arrêter* est lâché, que Men-

doce applique un vigoureux soufflet au magistrat, et qu'il tire l'épée; à peine le soufflet est-il reçu, que le magistrat appelle main-forte; à peine le cri est-il poussé, que trois ou quatre invalides entrent, avec des hallebardes rouillées; à peine sont-ils entrés, que Mendoce les juge indignes de son épée, saisit une des hallebardes, par le bâton, l'arrache à celui qui la tenait, le bâtonne avec les autres, bâtonne le corrégidor, les renverse tous, saute par-dessus eux, et en cinq ou six élans arrive au milieu de la place publique, où il voit sur ses pas Rotrulde, qui ne le quitte pas plus que son ombre, et le peuple qui commence à se rassembler, comme à Paris, quand un singe joue dans une gouttière, ou qu'un officier municipal sort, précédé d'un tambour boiteux, ou qu'on porte un noyé à la *Morgue*.

Mendoce, l'épée à la main, régalait de la parade, sans s'en douter, les bons habitans de Pallarols. Il se débattait, au milieu d'un cercle, très-géométrique, que formait autour de lui sa redoutable épée. Il appelait à grands cris son écuyer qui, disait-il, n'était qu'un sot; mais qui lui était attaché, à qui il devait sa protection, et qu'il irait chercher même au fond des enfers. « Et plût à Dieu, ajouta-t-il, que lors-
» que, par hasard, il trouva, ainsi que tant

» d'autres inventeurs, le moyen de s'élever glo-
» rieusement dans les airs, plût à Dieu qu'il
» fût tombé dans la Sègre, et qu'il s'y fût noyé.
» Un monument modeste, mais décent, attes-
» terait la reconnaissance que je voue à celui
» qui a élevé mon enfance, et qui n'a pas fait
» plus, parce qu'il ne pouvait pas davantage. »

On conçoit à ce discours, que l'écuyer, que le beau et terrible chevalier regrette si amèrement, est l'homme-volant, incarcéré en qualité de sorcier, et destiné à servir d'ornement à un superbe *auto-da-fé*, spectacle dont on n'a pas joui à Pallarols depuis au moins quinze ans. Un enthousiaste s'écrie que le Trufaldin est sorcier ; qu'il est dans les prisons de l'inquisition, et qu'il n'en sortira que pour l'amusement des amis de la foi.

Mendoce, furieux, s'écrie que l'inquisiteur est un faquin, un polisson, un drôle, à qui il va apprendre à vivre ; qu'il n'est de sorciers que pour les charlatans ecclésiastiques, qui se jouent et qui profitent de la crédulité des peuples, et il marche vers la prison. Un bedeau, un frère lai, un marguillier, que son exclamation avait mis en fureur, l'approchent de trop près, et le marguillier, et le bedeau, et le frère lai reçoivent des coups de plat d'épée sur le visage, ou sur les épaules.

Jusqu'alors la canaille s'était intéressée au beau chevalier, car tout ce qui est au-dessus de nous a, comme le soleil, le privilége de nous éblouir ; mais les paroissiens du marguillier, les compères du bedeau, les dévotes qui faisaient l'aumône au frère lai, crièrent à la fois que le maître était aussi sorcier que le valet, et qu'il fallait les brûler tous ensemble.

A ces mots, Rotrulde, qui vraiment aimait Mendoce, se jette au-devant des assaillans, et de la redoutable épée, qui n'était bonne qu'à faire croire davantage à la sorcellerie de celui qui s'en servait si bien, puisqu'elle contenait toute une ville, où on se piquait d'être brave. Rotrulde couvre Mendoce de son corps, et l'embarrasse au point que tout autre eût choisi de la pourfendre, ou de se laisser arrêter. Un homme sensible trouve toujours un parti moyen, et Mendoce, poussant Rotrulde devant lui, la jette à dix pas, et sabre tout ce qui l'approche. Le peuple indigné s'écrie qu'une femme qui s'intéresse à un sorcier, ne peut qu'être une sorcière, et on arrête la trop faible, et trop malheureuse Rotrulde. Mendoce, qui allait droit à l'inquisition, décidé à en échiner tous les membres, Mendoce court à Rotrulde, pour qui il conservait peu d'amour, mais qu'il était incapable d'abandonner à la fureur popu-

laire. Il écarte ceux, qui déjà la chargeaient de liens, et la prend sous un bras, l'enlève, la charge sur son épaule gauche, et, frappant partout de son bras droit, il approchait du lieu redoutable, où Trufaldin était renfermé.

On peut dire à un homme du peuple qu'il n'est qu'un polisson; il vous fait la révérence, lorsqu'à la suite des injures, on lui solde son mémoire, et sans marchander; mais battre un marguillier de paroisse; dire pis que pendre du père inquisiteur, ou soutenir qu'avec trois mots on ne fait pas descendre Jésus-Christ dans un petit pain à cacheter, c'est absolument la même chose : il y a de quoi exciter une révolution. Aussi le bon peuple de Pallarols entra dans la plus sainte fureur, et, n'osant pas attaquer Mendoce en face, on fut chercher les chaînes de tourne-broches, les cordes à puits; on les tendit sous ses pas, et pendant qu'il regardait à ses pieds, on lui passait des nœuds coulans aux bras, au cou. On le renverse, lui et sa Rotrulde, qui montra dans sa chute........ mais on ne prit pas garde à cela, parce que toutes les affections terrestres se taisent devant l'amour divin.

Mendoce, renversé, écumait de fureur, et plus il enrageait, et plus on serrait les nœuds. On le porta, avec sa jolie brune, dans les

prisons du redoutable tribunal. Chacun de ceux qui avaient seulement touché son habit, prétendait à des indulgences, que le Ciel accorde sans doute aux êtres féroces, qu'il a en horreur.

Voilà donc notre malheureux jeune homme et sa tendre compagne encaissés avec les autres; voilà le révérend père inquisiteur, aussi bête que la populace, lui promettant, pour le lendemain, treize à quatorze chrétiens rôtis; voilà le corrégidor, enchanté de se venger de l'étourdi, parlant à l'oreille de l'inquisiteur, et le pressant de faire, pour l'amour de Dieu, ce qu'il se garderait bien, lui, de se permettre, de peur de se brouiller avec le comte d'Aran, ou avec son ami Cerdagne, seigneur de la petite ville de Pallarols. Les hommes sont faits ainsi. Ils sont heureux, quand ils peuvent, sans inconvénient, satisfaire leurs passions, arriver à leur but, en se tenant derrière le rideau, et, dans les circonstances épineuses, trouver un chat qui veuille bien tirer les marrons du feu.

Pendant que toute la ville était en rumeur, la grosse Inès, qui avait une tête froide, bien que le reste fût très-vif, la grosse Inès avait senti que ce n'est pas avec des injures et des coups qu'on persuade son innocence; elle savait qu'on ne se tire pas aisément des griffes de

l'inquisition, et que les vérités, articulées contre le père inquisiteur, s'expieraient infailliblement par le feu, si une protection majeure n'arrêtait tout. En conséquence, elle avait été, avec un petit air indifférent, louer un bon cheval, dont elle avait consigné le prix; et elle était arrivée d'un temps de galop chez le comte de Cerdagne, auquel elle raconta du voyage commun seulement ce qu'il avait intérêt d'en savoir, et elle termina son récit, en lui apprenant que son gendre, Trufaldin, Rotrulde et tous ses gens étaient dans les prisons de l'inquisition de Pallarols, parce que des oies sauvages avaient bu du vin de Pobla.

Au nom de l'inquisition, Cerdagne trembla. Il connaissait l'empire que ce tribunal exerce sur le vulgaire, et employer la force pour délivrer Mendoce, c'était se perdre dans l'esprit de ses vassaux; les pousser à la révolte, et exposer sa vie et sa fortune. Prétendre aussi sauver Mendoce par la voie de la conciliation, c'eût été se livrer à un espoir chimérique : les moines ne pardonnent jamais. Cependant le danger était pressant; il n'y avait pas un moment à perdre, et Cerdagne jugea convenable de se faire accompagner d'une manière imposante. Ce moyen, en effet, ne peut nuire en aucun cas.

Il fit courir ses pages de tous les côtés ; il leur ordonna de ramener, à l'instant, ce qu'il y avait de plus brave, et de plus considéré parmi ses hommes d'armes. La nuit entière fut employée à ces allées et venues, et au point du jour Cerdagne partit pour Pallarols, à la tête de deux cents hommes, disposés à se faire tuer au premier mot de leur chef, sans qu'il sût lui-même à quoi ils lui serviraient.

Cependant le révérend inquisiteur avait bien employée l'après-dîner de la veille. Il avait interrogé tous ses sorciers, à l'exception de la jeune femme, qu'il se proposait, disait-il, de voir en particulier, parce qu'elle avait déjà fait quelques aveux, dont la suite exigeait du secret. Le président et les autres avaient prouvé que leur prétendue sorcellerie n'était que l'effet de qnelques qualités estimables, et le révérend n'avait pas extrêmement appuyé sur le premier chef d'accusation, parce qu'on lui en avait fourni d'autres, qui ne permettaient pas à sa charité chrétienne de faire grâce. Il demanda, d'une voix terrible, pourquoi de prétendus innocens cherchent à s'évader d'une sainte maison, où on les retient pour le bien de leur âme ; pourquoi ils se mettent en révolte ouverte, contre le chef d'un tribunal, érigé par Dieu même ; pourquoi ils osent porter des mains

impies sur sa personne sacrée, et pousser le blasphème jusqu'à dire qu'ils vont lui faire son procès. A ces inculpations terribles, les assesseurs lèvent les mains et les yeux au ciel; et déclarent, d'un ton mielleux, et bénin, que ces attentats méritent le feu. L'arrêt est prononcé, et les parens, les amis de ces malheureux s'enfuient, sans oser dire un mot en leur faveur.

L'inquisiteur ordonne qu'on amène Trufaldin, Mendoce, Rotrulde et les autres. Si les premiers s'étaient purgés de l'accusation de sorcellerie, Trufaldin, au moins, ne s'en laverait pas, et il est bon que dans un auto-da-fé on brûle au moins un sorcier.

Mendoce se présenta, le front serein, chantonnant un petit air, et saluant le tribunal de deux ou trois pirouettes. Cette manière leste frappa l'inquisiteur, qui l'interrogea le premier, et, au seul mot de sorcellerie, Mendoce lui rit au nez. Pressé de parler, il dit qu'il n'avait pas coutume de répondre à des niaiseries de cette espèce, et que le révérend et ses assesseurs lui paraissaient plutôt dignes des Petites-Maisons que de l'office de juges. La mine refrognée des bons pères annonça à l'auditoire la condamnation, très-prochaine, du beau jeune homme. Les uns le plaignaient tous bas, et d'autres observaient qu'il méritait son sort, parce que

jamais on n'avait répondu ainsi à un saint inquisiteur.

On en voulait singulièrement à Trufaldin, parce qu'il avait fait le trou, par lequel étaient passés les sorciers, qui avaient fait tant de peur à sa révérence, et on le pressa de convenir de son commerce avec le diable. Trufaldin répondit à genoux et les mains jointes, qu'il n'avait jamais eu rien de commun avec l'esprit immonde. « Et qui t'a donc enlevé dans » les airs? — C'étaient des oies. — C'était le » diable! — C'étaient des oies, révérend père. » — Ah! le malheureux nie; qu'on l'applique » à la question. »

Quatre estafiers saisissent Trufaldin; qui se débat des bras et des jambes, qui grince des dents, et que malgré ses efforts, on porte vers la fatale machine. Mendoce, placé entre deux hommes, qui veillent sur lui, la hallebarde au bras, Mendoce ne se possède plus. Il saisit les deux coquins par le chignon, et les renverse la face contre terre; il renverse le tribunal avec ses stales, il renverse les inquisiteurs; il enfonce, avec un grand crucifix de bois, les côtes de ceux qui portaient Trufaldin. Les suppôts de l'inquisition se précipitent sur l'auditoire; l'auditoire se sauve dans les corridors, et Mendoce, moins humain, se sauvait avec tout le

monde, et serait peut-être parvenu à sortir de la ville; mais abandonner son pauvre Trufaldin, sa jolie brune, ses bons rameurs, c'était ce qui ne pouvait entrer dans sa pensée. Il retourne sur ses pas, relève Trufaldin immobile sur le carreau; il délace Rotrulde évanouie; il les presse de le suivre, et de doubles, de triples portes étaient déjà refermées sur lui.

Les inquisiteurs indignés, battus, meurtris, se rassemblent dans une autre salle. En deux minutes, Mendoce et les siens sont condamnés aux flammes, et, pour colorer une sentence, dictée par l'animosité, les révérends pères dominicains passent le reste de la soirée en procession, les pieds nuds, la corde au cou, de la cendre sur la tête. Ils chantaient par les rues des *Miserere*, en expiation des sacriléges commis par les hérétiques, et le peuple suivait, en chantant, et en plaignant les bons pères, que leur zèle pour la religion exposait aussi cruellement, et les femmes et les petits enfans portaient des fagots sur la grande place, et le marchand d'allumettes du couvent offrait, *gratis*, au frère portier, le soufre nécessaire à la préparation des chemises, et toutes les cloches de la ville sonnaient, et cinq à six êtres raisonnables qui l'habitaient, se renfermaient chez eux, pour ne rien voir,

et se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre.

Il n'y avait plus que deux choses qui embarrassaient le père inquisiteur. La première, c'était de savoir si la jolie petite sorcière voudrait racheter sa vie, à la condition qu'il lui proposerait. Les embarras de la journée le déterminèrent à remettre cette affaire au lendemain matin. La seconde, c'était de savoir comment on prendrait Mendoce, qui était bien sous les verroux, mais qui se faisait des armes, de tout, et devant qui les plus braves de ses goujats tremblaient. Cette affaire était la plus pressante, et le révérend engagea le corrégidor à demander à son confrère d'Urgel une compagnie d'archers, qui marcherait une partie de la nuit, et qui arriverait aisément à Pallarols pour l'heure de l'exécution.

« Hé bien! disait Trufaldin, êtes-vous revenu
» de la manie des voyages? il est joli celui qui
» nous reste à faire. — Allons, tais-toi, tu fais
» l'enfant. — On le ferait à moins. Et moi, qui
» ai fait ce que j'ai pu pour vous remettre dans
» le bon chemin; moi, qui n'éprouve que des
» malheurs, qui suis innocent, comme l'enfant
» qui est à naître, je vais finir par être brûlé:
» c'est bien malheureux, et je peux me plaindre
» sans faire l'enfant. — Je te pardonnerais de te

» plaindre, si cela servait à quelque chose.
» D'ailleurs, n'es-tu pas né pour finir? qu'im-
» porte que ce soit de la fièvre, ou d'une
» brûlure? » Le pauvre Trufaldin pleurait; Rotrulde, Pédrillo et les autres étaient dans un accablement profond. On ne pensait ni au comte d'Aran, ni au comte de Cerdagne; chacun s'occupait de soi. Le bûcher fatal était présent à toutes les imaginations, et les remplissait en entier. Mendoce seul conservait sa liberté d'esprit, et cherchait à consoler des gens inconsolables.

Dès le matin, les cloches avertirent les fidèles et les patiens que l'auguste cérémonie ne tarderait pas à commencer. Le bûcher, le plus haut, le plus large qu'on eût jamais vu, était parfaitement arrangé; il était décoré de fleurs; de magnifiques torches étaient fichées en terre; les pénitens noirs, les pénitens gris, les pénitens jaunes, les pénitens verts se rassemblaient sous leurs bannières, de tous les quartiers de la ville, et se disposaient à se rendre au couvent des Dominicains; une vedette, placée dans un clocher, regardait attentivement sur la route d'Urgel, pour avertir de l'arrivée de la compagnie des archers. Cette vedette voit un corps de cavalerie; s'imagine que, pour plus de célérité, on a mis l'infanterie à cheval;

donne le signal convenu ; la poterne s'ouvre, et Cerdagne entre avec tout son monde.

Les habitans reconnaissent leur seigneur ; le corrégidor vient le complimenter, et Cerdagne, persuadé qu'il est des préjugés que la jeunesse se glorifie de braver, et devant lesquels l'homme raisonnable s'incline, en les méprisant, Cerdagne n'écouta personne, poursuivit sa marche, d'un pas grave, mit pied à terre, à la porte de l'église des Dominicains, et remercia Dieu, à genoux, de ce qu'il avait permis que ses ennemis fussent reconnus, et prêts à être immolés à sa gloire.

Le peuple, ravi de la piété de son seigneur, se pressait autour de lui, s'agenouillait à ses côtés, joignait ses prières aux siennes, et le corrégidor, son premier officier de justice, était tombé à genoux avec lui, faisait, avec lui, des signes de croix, répondait à ses antiennes et à ses *oremus*, trop heureux d'en être remarqué. C'est ainsi que, dans tous les temps, les gens en dignité ont eu des singes, qu'ils ont cru leurs amis, et que l'amour-propre les a empêchés de distinguer l'encens donné à la place, des marques d'affection accordées à l'amitié.

Ses devoirs de chrétien remplis, à la grande satisfaction du public, Cerdagne se plaignit,

du ton de la bonhomie, que ses fidèles vassaux ne l'eussent pas fait instruire du sacrifice qui allait se consommer; il observa que le bien qu'il leur avait fait, dans tous les temps, lui donnait au moins des droits à leur confiance; il en démêla plusieurs dans la foule, qui depuis long-temps ne payaient pas leurs redevances; il leur parla, et attribua leurs délais à leurs défauts de moyens; il leur déclara que jamais il n'exigerait rien d'un débiteur mal à son aise, et qu'il leur faisait authentiquement la remise de ce qui lui était dû. Il chercha, des yeux, les jeunes filles que leurs amans accompagnent partout, même aux auto-da-fé; il leur dit qu'il était du devoir d'un seigneur de favoriser les mariages; il s'informa de leurs moyens; il donna de l'or à poignée aux pauvres; il promit des places aux jeunes gens aisés; il obtint des révérences des mères, des marques de respect et d'affection des papas; il recueillit les bénédictions des amans, et le maître de la confrérie des pénitens noirs vint, d'un air tout-à-fait gracieux, lui présenter de l'eau bénite. Pendant que ces petits incidens se passaient, les hommes d'armes entouraient le bûcher, en chantant les litanies de la Vierge, et décidés, intérieurement, à sauver tous les sorciers de la grillade.

Après avoir fait toutes les momeries usitées alors ; après avoir dépensé en bienfaits un an de son revenu ; avoir fixé l'attention générale, s'être concilié les suffrages et les esprits, Cerdagne observa qu'il est incontestablement des sorciers qui méritent le dernier supplice ; mais que le fils du comte d'Aran ressemble plutôt à un ange qu'à un diable. Qu'à la vérité, il a grièvement offensé le très-saint père inquisiteur ; qu'il lui doit une réparation authentique ; mais que faire périr, par le feu, un jeune homme, ardent catholique, c'est exposer le salut de son âme, tandis qu'en lui faisant grâce, au nom du Dieu de paix, on lui laissera le temps de se sanctifier par la pénitence. « Mes chers amis, ajouta Cerdagne, je serais » au désespoir de manquer au respect que je » dois à l'inquisition. Le père inquisiteur est » maître, sans doute, de la vie du fils du » meilleur de mes amis, et de celle de mes » domestiques, qui ne sont pas plus sorciers » que lui. Que ce cher inquisiteur dise un mot, » et soumis, docile, je mets moi-même le feu » au bûcher. Mais si vous vous mettez un mo- » ment à la place d'un père infortuné, dont on » veut brûler le fils, qui n'est ni juif, ni maure, » ni schismatique ; si vous vous représentez » vos enfans, exposés à un pareil sort, vos en-

» trailles seront émues, vous irez représenter,
» respectueusement, au père inquisiteur, que
» ce sont des chrétiens qu'il va brûler ; que
» ces chrétiens lui ont dit des injures, l'ont
» frappé même ; mais que notre divin maître
» présenta l'autre joue à celui qui lui avait donné
» un soufflet. Le père inquisiteur, qui possède,
» à un point éminent, toutes les vertus chré-
» tiennes, pourra-t-il se dispenser de pardonner
» quand vous l'aurez saintement fait rougir du
» mouvement de colère, auquel il s'est aban-
» donné, et serait-il digne de vos hommages,
» s'il ne pardonnait pas ? »

Pendant cette harangue, l'intendant de Cerdagne répandait l'argent à pleines mains ; celui qui faisait la grimace, avait, à l'instant même, ses poches garnies, et qui, diable, résisterait au langage de la raison, soutenu par la générosité ? Les parens, les amis du président, de l'avocat, des autres détenus, faisaient aussi leurs petites largesses, et le fanatisme religieux céda enfin à celui des richesses. On s'écria que le père inquisiteur s'était trompé, qu'il n'y avait pas de sorciers parmi ses détenus, et qu'il fallait l'aller supplier de faire grâce. Cerdagne se remit à genoux, et pria pour le succès de la médiation, déclarant, à haute voix, qu'il serait désespéré que sa présence influât sur la décision du révé-

rend père, et qu'il s'en rapportait uniquement au zèle de ses bons amis.

Aussitôt quatre à cinq cents personnes se précipitent dans le couvent, et cherchent le père inquisiteur, pour lui faire des représentations, qu'il lui eût été impossible d'entendre. Les sbires de l'inquisition sont stupéfaits, en voyant la chaleur de la multitude, et ne savent que lui opposer. Bourreaux audacieux, et méprisables soldats, ils s'ouvrent, ils laissent passer le torrent; les porte-clefs ouvrent de toutes parts; en disant leur *Ave, Maria;* le peuple se répand dans la maison, il cherche l'inquisiteur; il entend des cris sortir d'un cachot souterrain, il s'y porte, et y trouve le saint père, la jaquette levée, essayant de violer la jolie sorcière, qui ne s'était pas rendue à ses argumens.

Le peuple a une foi robuste, aveugle, stupide; mais quand il est convaincu qu'on se joue de sa simplicité, il devient implacable, féroce, terrible. Un porte-faix saisit le révérend par la partie coupable, le traîna au milieu de la rue, criant qu'il fallait le brûler, sur le bûcher même, où il voulait immoler tant d'innocentes victimes; ce cri se répète, les torches s'allument; Cerdagne, toujours à genoux, disait, du ton de la simplicité, que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il désirait que la flamme du

bûcher, en lavant le bon père du péché mortel, qu'il avait voulu commettre, lui épargnât mille ou quinze cents ans de purgatoire. Les fagots s'allument, le révérend est jeté au milieu du bûcher; ses assesseurs se taisent, de peur d'être grillés avec lui. Les prisons sont enfoncées, les captifs s'échappent; le majordome de Cerdagne amène deux ou trois litières; on y entasse Mendoce, Rotrulde, Trufaldin, Inès, Pédrillo et les autres, avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les hommes d'armes de Cerdagne entourent les litières; on sort de la ville, et lorsqu'on a gagné la campagne, les hommes d'armes, Cerdagne, Rotrulde, Inès, Pédrillo et les autres disparaissent, à grande course de cheval. Mendoce reste seul avec Trufaldin, qui est hors d'état de lui parler. Mendoce lui-même est étourdi de sa délivrance; il ne pense pas à demander où on le conduit, et il arrive dans le parc de Cerdagne, sans s'en douter, et avant que sa tête soit remise.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Le conducteur de la litière s'arrête devant une maisonnette, fort jolie, bâtie au milieu du parc, et entourée de jardins rians. Elle était habitée par une espèce de concierge, bon homme, obligeant comme tous les domestiques de Cerdagne, chargé comme eux de faire tout ce qui plairait au beau chevalier, avec l'injonction, commune à tous les autres, d'observer une discrétion absolue.

A peine Mendoce eut-il mis pied à terre, que le concierge lui servit un repas, dont il avait le plus grand besoin, et auquel Trufaldin n'eut pas la force de toucher. En mangeant, en buvant, Mendoce classait ses idées. Il trouvait étrange que Rotrulde, Inès et les autres eussent aussi brusquement disparu. Cet article lui était à peu près indifférent : il n'avait plus d'amour pour la jolie brune. Ce qui l'affligeait sensiblement, c'est que le seigneur, qui l'avait tiré de la ville; qui l'avait escorté, en route,

avec ses hommes d'armes, se fût dérobé à sa reconnaissance. Au reste, comme il n'était pas homme à éprouver de sensations bien durables, il sortit, après son repas, laissa son écuyer aux soins du concierge, et se promena dans le parc, chantant la petite chanson, et s'applaudissant de retrouver son or dans ses poches.

Une grande allée, qu'il suivit jusqu'au bout, le conduisit en face d'un très-grand, très-gothique, et très-respectable château. Le pont était levé, les fossés pleins d'eau; il regardait, il examinait tout. Un nain, qui était sur une tourelle, lui cria qu'on ne s'arrêtait pas là. A ce mot, Mendoce s'assit sur l'herbe. Le nain renouvela l'ordre de passer. Mendoce lui rit au nez. Le nain furieux disparut, et revint avec quelques archers, qui ajustèrent la flèche à l'arc. Mendoce était brave; mais il était sans défense, et, dans tous les cas, la partie n'eût pas été égale. Il se repentit de s'être engagé si avant, et il jugeait qu'il ne lui était cependant pas permis de céder à la menace. Incertain, irrésolu, il ne savait quel parti prendre. Les archers l'ajustaient, d'un air très-déterminé, lorsqu'une jeune dame parut, et ordonna, de la part de son père, aux hommes d'armes de se retirer. Ils obéirent, et la jeune dame, adressant la parole à Mendoce, le pria de passer, d'un ton, d'un air qui lui allèrent à l'âme.

La beauté de la jeune personne l'avait vivement frappé ; sa voix acheva l'enchantement. Il se leva, lui fit une profonde révérence, et s'éloigna plein de l'objet qu'il venait de voir, et que, selon les apparences, il ne reverrait plus.

Cerdagne était rentré chez lui, plein de joie d'avoir conduit le fugitif jusque dans ses terres. Il ne fallait, pour l'y fixer, que lui faire voir Séraphine ; mais Cerdagne voulait qu'elle le secondât sans pénétrer ses projets. Il savait que les cœurs ne se donnent point par avis de parens, que les obstacles, au contraire, font naître l'amour, même chez les gens indifférens, et que la constance de Mendoce dépendrait uniquement des difficultés qu'il croirait avoir surmontées.

En conséquence, il ordonna, en rentrant chez lui, que son château, toujours ouvert, fût fermé à tout le monde. Sa fille n'avait jamais usé de la liberté décente qu'on lui accordait, et cette espèce de contrainte lui déplut. Cependant, respectueuse et docile, elle ne se permit aucune réflexion. Sa charmante figure se couvrit d'un léger nuage ; son père s'en aperçut, et s'en applaudit en secret.

Il sourit quand le nain vint lui dire qu'un jeune seigneur, fort bien mis, refusait de s'éloigner des environs du château. Il fit des questions sur ce jeune audacieux. Il était beau

comme un ange, d'une taille, d'une tournure parfaites, et sa voix était pleine d'expression, quoiqu'il fût opiniâtre, et même impertinent. Séraphine écoutait en paraissant s'occuper d'autre chose; elle souriait aussi au tableau que le nain faisait de Mendoce, tableau d'autant plus vrai, qu'il n'était pas étudié, car Cerdagne n'avait pas mis le petit homme dans sa confidence. Elle jeta, à la dérobée, un coup d'œil sur son père. Il l'observait d'un air riant. Tout à coup sa figure se rembrunit, son sourcil se fronça, ses yeux s'allumèrent, et il ordonna, d'un ton terrible, à ses archers de monter sur la tourelle, et de percer de leurs flèches le téméraire qui oserait lui désobéir. A cet ordre, Séraphine pâlit, et représenta, avec douceur, à son père, qu'il est cruel de tuer un beau jeune homme, parce qu'il regarde un château. Cerdagne répéta l'ordre, les archers partirent; mais leur chef avait le mot.

Séraphine, seule avec son père, continua, d'un ton timide, ses premières observations. Elle ajouta que probablement le jeune seigneur était galant, et que sans doute il accorderait, à la première demande d'une femme, ce qu'il refusait à la force, et que ce moyen était bien plus dans le caractère de son père, que celui qu'il se proposait d'employer. Cerdagne ne

répondit rien ; sa fille le regarda tendrement, lui baisa la main, et, jugeant, par son silence, de son acquiescement à ce qu'elle proposait, elle courut sauver la vie d'un homme, pour qui Cerdagne eût volontiers exposé la sienne.

Dès que ce père, aussi prudent qu'adroit, eut perdu sa fille de vue, il se laissa aller à la joie que lui causaient des commencemens aussi heureux. « Ils se verront, dit-il ; charmans tous » deux, ils se plairont : le temps et l'étourderie » de Mendoce feront le reste. »

Il fit partir secrètement Pédrillo pour le château d'Aran. Il était bien naturel de rassurer un père et une mère désolés, et de les faire renaître à l'espoir de l'avenir le plus heureux.

Mendoce se promenait dans le parc, uniquement occupé de la jeune dame qu'il venait de voir. L'aimerai-je, se disait-il ? Non, je ne l'aimerai pas ; elle est trop intéressante pour la rendre malheureuse, et ma funeste inconstance produirait en effet..... Mais je parle, en vérité, comme si j'étais sûr de plaire ; comme si cet objet enchanteur avait vécu caché à tous les yeux, et qu'il m'eût attendu pour aimer. Et puis le seigneur de ce château est sans doute un homme puissant ; il doit avoir des vues pour sa fille..... Oh ! on a rompu plus d'un mariage arrêté...... Oui, mais mes étourderies....... Je

dois avoir, dans le pays, une réputation détestable.... Allons, allons, ne pensons plus à tout cela, et chantons.

Trufaldin, lui, se remettait, insensiblement, chez le concierge. Ses idées reprenaient de la suite, et son estomac parla d'une manière énergique. Il se restaura, il jasa ensuite, et le concierge ne répondait que par oui et par non. Cependant quand il vit Trufaldin s'affliger sérieusement de ce que des oies avaient empêché l'enfant prodigue d'être rendu à ses parens; quand il l'entendit regretter sa grosse Inès, il jugea qu'il savait le secret du voyage de Rotrulde, et il pensa qu'il est plus dangereux de jouer au fin, avec des gens instruits, que de chercher à les gagner tout-à-fait, par la franchise. Il instruisit donc Trufaldin qu'il était chez le comte de Cerdagne. A cette nouvelle, Trufaldin, dégoûté plus que jamais des aventures, but six coups de plus, et dévora un faisan en quatre bouchées. Dans les intervalles, il interrogea le concierge, sur les desseins ultérieurs du comte de Cerdagne, et le concierge, qui ne savait que ce qu'il fallait pour remplir ses ordres, ne put satisfaire le curieux écuyer. « Mais, disait Trufaldin, pour-» quoi fermer son château? — Je n'en sais » rien. — Il veut donc que le jeune homme

» lui échappe encore ? — Je ne le crois pas.
» — Il était plus simple de le recevoir, de
» l'accueillir, de l'amuser, et de faire arriver
» le papa. — Sans doute. — Et puis, s'il y a
» encore au château quelque beauté qui puisse
» remplacer Rotrulde..... — Comment, s'il y
» en a ? mademoiselle de Cerdagne est la plus
» belle personne de toute l'Espagne. — Eh !
» que diable, à quoi pense donc ce père ? il
» fallait la faire voir à Mendoce; il en serait
» devenu passionnément amoureux, et le reste
» allait de suite; au lieu qu'il partira d'ici,
» au premier moment; il faudra que je le
» suive, et comme le mal va toujours en
» croissant, je perdrai la vie, à la première
» catastrophe, qui ne manquera pas de m'ar-
» river. En vérité, c'est fort désagréable. —
» J'en conviens, mais j'approuve la conduite
» de mon maître. Sans doute Mendoce aime-
» rait Séraphine, tout le monde l'aime; mais
» elle pourrait l'aimer aussi, et on ne peut
» penser à la marier à un fou de cette espèce-
» là. — Bah! il ne serait pas le premier étourdi
» que le mariage aurait corrigé. — Il ne serait
» pas prudent d'en courir les risques. »

Pendant que ces deux bonnes têtes se perdaient en raisonnemens, Mendoce, riant, chantant, rêvant, rentrait à la maisonnette.

Son premier soin, comme vous le pensez bien, fut de demander le nom du seigneur qui avait une fille si accomplie, et qui ne voulait pas qu'on regardât, seulement, le haut de ses tourelles. Le concierge répondit qu'il se nommait Ripal : c'était, en effet, le nom de famille de Cerdagne, et personne ne pouvait être accusé d'avoir usé de finesse, quand tout se découvrirait.

Mendoce savait que Cerdagne était l'ami le plus intime de sa famille, et jamais il ne l'avait entendu désigner que sous ce nom. Il fut un peu étonné d'en entendre un qui lui était inconnu, à aussi peu de distance des domaines de son père. Trufaldin lui rappela qu'il avait quitté très-jeune les foyers paternels, qu'il ne se souvenait pas des noms de tous ses voisins, et que le seigneur de Ripal n'étant peut-être pas lié avec le comte d'Aran, il n'était pas extraordinaire que ce nom ne l'eût jamais frappé. Ce qui véritablement l'intéressait plus que tout le reste, c'était la beauté de Séraphine. S'il n'était pas absolument décidé à lui faire sa cour, il n'avait pas de raison de l'éviter. Il voulait vivre à une telle proximité du château d'Aran, qu'on ne pensât point à le chercher là, et c'était peut-être le moyen le plus sûr d'échapper à toutes les perquisitions.

Le seigneur de Ripal paraissait être une espèce d'ours qui ne sortait pas, qui ne recevait personne, et qui ne l'exposerait à aucun inconvénient, et puis, à avantage égal, le voisinage d'une demoiselle charmante a toujours quelque chose d'engageant.

En chantant, en dansant, en riant, Mendoce déclara au concierge qu'il était tout-à-fait livré à la philosophie; qu'il fuyait le commerce des hommes; qu'il cherchait une retraite isolée, où il pût librement méditer, et il lui proposa, en faisant une pirouette, de le prendre en prison chez lui.

Le concierge fit des difficultés. Il était logé petitement; sa table était frugale; Mendoce manquerait des soins, auxquels il était sans doute accoutumé, et le philosophe répondait à cela qu'un homme raisonnable devait se contenter d'une chambre et d'un lit; que la sobriété entretient la santé du corps et la clarté des idées, et que le sage n'a besoin des soins de personne. Le concierge se défendit; Mendoce insista; il donna de l'or; il crut avoir remporté une grande victoire, quand le bonhomme lui eut accordé une chose, à laquelle il avait ordre de l'amener, si elle ne venait pas naturellement de lui. S'il s'y refusait, le

concierge devait donner un signal, d'après lequel Cerdagne se déterminerait.

Trufaldin était enchanté de ces arrangemens. Boire, manger, dormir! ne voir que le concierge, trop vieux pour être dangereux! n'avoir à craindre que le feu du ciel! espérer de retrouver Inès, dans quelque coin du parc! Quelle vie! Il n'était pas même à présumer que ce bonheur ne serait que passager. Monsieur l'écuyer prévoyait, ainsi que le lecteur, que tout cela finirait par une réconciliation générale. Il n'avait qu'un désagrément: c'était d'être obligé de garder le secret. Oh! c'était dur......... dur! Mais un mot éclairait Mendoce, lui faisait prendre la fuite; Trufaldin perdait Inès, le repos, une bonne table, et il pouvait rencontrer des oies, des inquisiteurs, et peut-être pis encore.

Le lendemain, Mendoce se leva de bonne heure, et sortit pour aller méditer. La méditation le conduisit vers le château, non pas du côté du pont-levis; le nain l'aurait distrait des grands objets qni l'occupaient, et les tourelles voisines du pont servaient, sans doute, de casernes aux soldats que le seigneur de Ripal entretenait pour sa garde. Le philosophe tourna les derrières du château, et, tout en regardant le ciel, source de toutes vérités, ses

yeux se rabattaient, de temps en temps, sur le haut des tours, sur les créneaux, sur les croisées des bâtimens renfermés dans cette enceinte. Une jalousie s'ouvrit !....

A dix pas, derrière Mendoce, était un tertre assez élevé. Il y court, il se lève sur la pointe des pieds, son œil pénètre dans l'appartement; il reconnaît la fille du redoutable châtelain. Elle est assise. D'une main elle caresse son épagneul; de l'autre elle tient un livre qui paraît l'occuper sérieusement. Hélas ! la pauvre enfant ne lisait pas; ses regards étaient fixés sur le chevalier, sans doute par pure curiosité.

Son amour-propre fut flatté de la manière décente, et pourtant pleine d'intérêt avec laquelle Mendoce la regardait. Elle le trouvait au-dessus de ce que le nain avait dit; elle l'examinait dans le plus grand détail, parce qu'elle avait à peine eu le temps de le voir, lorsqu'elle lui avait sauvé la vie, à ce qu'elle croyait, au moins. Elle disait : Quel dommage de tuer un homme comme cela, et elle faisait des caresses de plus à son épagneul. Était-ce bien lui qu'elle caressait ?

Cerdagne était averti que Mendoce restait immobile, comme un terme, devant les croisées de sa fille. Le jeune homme ne l'avait ja-

mais vu ; il n'était donc pas possible qu'il le reconnût. Cerdagne était bien aise de le voir aussi, et c'est tout simple ; il voulait connaître quelle impression le jeune homme faisait sur Séraphine, et il entra chez elle, sans s'être fait annoncer. Elle se leva précipitamment, courut fermer sa jalousie, parce que le soleil commençait, disait-elle, à être chaud. « Mais non, dit » le comte, il est encore bien matin, et je » comptais te lire près de ton lit. » En disant cela, il ouvrit brusquement la jalousie, Mendoce, qui rêvait sérieusement, n'avait pas pensé à changer de position. L'aspect de Cerdagne l'effraya : ce n'était pas lui qu'il attendait. Il se retourna vivement, s'enfonça dans le parc ; mais la tendre curiosité de Cerdagne était satisfaite. Il avait entrevu un chevalier acccompli, et, sans en rien dire, à sa fille, sans lui laisser soupçonner qu'il eût remarqué le jeune homme, il fut plus caressant, plus aimable que jamais.

L'après-dîner, Mendoce revint méditer au même endroit. Séraphine, qui trouvait beaucoup de charmes à la lecture du livre, que son père lui avait donné, demanda la permission de se retirer chez elle. Son père l'accorda en l'embrassant de tout son cœur, et en se félicitant intérieurement : ce livre était le plus ennuyeux de sa bibliothéque, et il l'avait choisi à dessein.

Ce manége durait depuis quelques jours. Mendoce ne se contenait plus qu'à peine. Séraphine commençait à s'interroger sur la situation de son petit cœur, et fille, qui s'interroge sur ce sujet aime déjà beaucoup, ou je me trompe fort. Pédrillo ne revenait pas; Cerdagne s'impatientait, et ne concevait pas davantage que Guzman, le beau page qui accompagnait Rotrulde, ne fût pas rentré au château, avec ses gens. Il ne paraissait plus douteux qu'il ne fût arrivé à ce jeune homme, qu'il affectionnait, quelque chose de funeste. Il y rêvait un soir, quand on lui dit qu'une petite femme fort jolie demandait à être introduite dans le château. Ce mot : une jolie femme, faisait encore une sorte d'impression sur Cerdagne. Il ordonna qu'on la fît entrer, et fut assez étonné de la voir tomber à ses pieds. C'était la petite veuve, que le seigneur Guzman, s'était si obligeamment chargé de reconduire chez elle.

« Seigneur, j'ai fait une grande faute. — » Vous n'en pouvez faire que de très-agréables. » — Je me suis mariée sans votre consentement. » — Vous n'êtes pas ma vassale; je vous con- » naîtrais. — Non, seigneur, mais... — Mais, » ma petite, vous n'aviez pas besoin de mon » consentement. — Non pas moi, seigneur, » mais votre page Guzman..... — C'est lui

» que vous avez épousé ? — Que voulez-vous, » seigneur, il est si beau, si aimable!....—Et » vous si tendre..... — Que je me suis laissée » persuader. — Parbleu! le fripon n'est pas » maladroit : il me renvoie notre déserteur, » et il me ramène une jolie femme. — Monsei- » gneur ne m'en veut pas ? — Non, sans doute. » — Ni à mon petit mari? — Pas davantage. » Je voudrais, ma petite, que mes domaines » fussent peuplés de femmes comme vous. — » Qu'y gagneriez-vous, monseigneur ? — Au » moins je n'y perdrais rien, et il n'est pas » sûr qu'aussi bien que mon page..... »

Je n'ai jamais su la suite de la conversation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite, en quittant Cerdagne, parut extrêmement contente de lui; que le suzerain érigea, en sa faveur, une nouvelle charge dans sa maison, celle de coadjutrice, à madame Théodora, qui vieillissait, et n'était plus que méchante, mais que l'on considérait en faveur de ses services passés et de ceux qu'elle pouvait rendre encore. Au reste, l'emploi de femme de charge d'un grand seigneur était tout ce que pouvait prétendre l'épouse d'un page, qui n'étaient, et ne sont encore en Espagne, la cour exceptée, que d'honnêtes valets.

Rotrulde avait incontestablement des droits à

la survivance ; mais Cerdagne tenait essentiellement aux obligations du moment, et Rotrulde, en félicitant la nouvelle arrivée, lui fit observer, avec dépit, que sa rougeur attestait des soins rendus qui commandent la reconnaissance. « Il paraît, madame, lui dit la petite,
» que les vôtres ont été oubliés. — Moi,
» madame ! cela vous plaît à dire. — Ah !
» madame est si jolie...... — Mais, madame,
» autant qu'une autre. — Oh ! bien plus, ma-
» dame, et voilà pourquoi monseigneur n'a pu
» négliger des attraits..... — Il a pu leur rendre
» hommage, madame ; mais la sagesse.........
» — La sagesse ! Ah ! madame, toutes les
» femmes en parlent, surtout à un certain âge.
» — L'impertinente ! — Ce mot, dans votre
» bouche, madame, équivaut à véridique. »

Cerdagne s'amusait de tout. Il écoutait, derrière une portière, et la scène venait de prendre une tournure, qni devait assembler les gens de la maison, et leur donner à rire, aux dépens de leur maître. Le comte aimait beaucoup les peccadilles ; il détestait l'éclat. Il parut, emmena Rotrulde, la consola probablement, puisqu'elle ne se plaignit plus, et manda son page.

Un grand seigneur se familiarise, volontiers, avec les femmes de tous les états, qui ont ce je ne sais quoi qui fait taire la fierté ; mais devant

les hommes, l'orgueil reprend ses droits; et le pauvre Guzman, qui avait vivement à se plaindre de son maître, sans s'en douter pourtant, le pauvre Guzman essuya la plus verte des mercuriales. Son maître lui fit sur l'état, la moralité, les facultés de sa femme, des questions de forme; mais prononcées d'un ton à intimider. Quant à la moralité, monseigneur savait à quoi s'en tenir, et son page l'assura que sa femme était la vertu même; pour l'état, ils n'avaient rien à se reprocher; la petite était fille d'un paysan, et Guzman avait eu pour père un piqueur du château. Du côté des facultés, il avait tout à gagner, puisqu'il n'avait rien, et que sa petite femme lui apportait en dot un joli domaine. L'enfant de Pacôme, de Mendoce, ou des autres, était en nourrice, et devait un jour passer pour un neveu : il n'en fut fait aucune mention à monseigneur. Le domaine était loué très-avantageusement. Au total, Guzman avait fait une très-bonne affaire en spéculation, et même en affection, car la petite lui avait plu au premier coup d'œil. Aussi Cerdagne, bien aise de les garder tous deux, termina-t-il la séance, ainsi qu'il l'avait projeté, par des recommandations générales. Il éleva Guzman au grade d'écuyer, en faveur, dit-il, des soins qu'il s'était donnés pour ramener Mendoce, et

il se proposa bien de l'occuper, au-dehors, d'une manière si suivie, que sa femme manquât tout-à-fait d'occupation, ce qui pourrait le faire passer, lui, pour un passable pis-aller. Indépendamment de cela, l'intérêt ne perd jamais ses droits, sur les femmes, et puis elles trouvent toujours, je ne sais pourquoi, quelque gloire à fixer un grand seigneur, dont souvent elles ne se soucient guère.

Guzman venait de sortir, pour aller se féliciter, avec sa femme, des bontés de monseigneur, lorsque le vieux Pédrillo entra, la figure rayonnante, le rire sur les lèvres, un bras et une jambe en l'air, annonçant l'arrivée du comte d'Aran, et de son épouse. Ils n'avaient pu résister à l'envie de revoir, plus tôt, un méchant, un libertin, un ingrat; mais un enfant toujours adoré. Infirmes avant l'âge de la caducité, ils étaient montés en litière; Pédrillo les avait conduits, les avait introduits au château, au déclin du jour, et les avait cachés dans sa chambre.

Cerdagne courut les y trouver. Épanchement de sa part; remercîmens, marques de reconnaissance de la leur; impatience d'embrasser le cher enfant, de lui pardonner, de le marier, de le ramener. Objections de Cerdagne, représentations, sollicitations, supplications. On

pouvait tout perdre, en précipitant quelque chose, et, en laissant faire l'amour, on arriverait sûrement au but si long-temps désiré. « Ah! du moins, si nous pouvions le voir!
» — Vous le verrez demain. Je vais vous cacher
» dans une chambre, au-dessus de celle de ma
» fille, où le père Pédrillo, homme sûr et
» discret, vous servira. Vous serez un peu res-
» serrés..... — Eh! qu'importe? — Mais vous
» aurez toutes les commodités de la vie. De-
» main, au point du jour, il viendra, du fond du
» parc, faire l'amour à Séraphine; Séraphine lui
» rendra ses révérences, répondra à ses signes;
» leurs soupirs communs se perdront dans les
» airs. La scène sera longue; elle se renouvel-
» lera le soir; vous verrez, tout à votre aise,
» le plus joli homme d'Espagne; mais, encore
» une fois, pas d'indiscrétion; s'il vous aper-
» çoit, il s'échappe, et ce sera à recommencer. »

Le comte et la comtesse se laissent conduire. Qu'on est faible quand on est père! dira le lecteur célibataire. Que cette scène est vraie! dira le lecteur, père sensible d'un fils dérangé. On les enferme, dans une petite chambre incommode, sans jour que celui d'une lucarne, qui donne sur le parc. Un excellent lit, composé à la dérobée, est ce qu'on leur offre de mieux. Pédrillo leur porte des viandes froides,

dans ses poches; du vin tel qu'il a pu le voler au sommelier; il remporte sa lampe, de peur qu'une clarté extraordinaire ne donne des idées aux gens de la maison qui habitent les chambres voisines. D'Aran et sa femme soupent à tâtons; se couchent comme ils peuvent; ne dorment pas, et pourtant sont heureux: le lendemain ils verront leur fils; ils ne seront pas obligés de lui marquer une sévérité que leur cœur démentirait, puisqu'ils n'en seront pas vus; leurs larmes paternelles couleront en silence, et ils auront le plaisir de les confondre.

Pourquoi la femme la plus sage trouve-t-elle toujours, sans le chercher, sans même y penser, des expédiens qui l'approchent du but? C'est que la sagesse se tait, à mesure que l'amour se fait entendre; que l'austère vertu finit par devenir attentive au langage séducteur, et que souvent, elle trouve l'art de justifier les démarches les plus inconsidérées. Vous allez conclure de ceci que Séraphine se permettra des choses hasardées. Non, elle ne va rien faire que d'innocent; mais l'innocence a un bandeau sur les yeux, et elle ne fait point un pas qui ne soit dangereux.

Séraphine, dès le point du jour, lisait à sa croisée. Mendoce avait devancé le soleil. Il attendait un regard, pour exprimer son amour,

son impatience, son chagrin. Cerdagne, enfermé avec le comte et la comtesse d'Aran, partageait leur joie, comme il avait partagé leur douleur. Le contentement était tel, que, si Mendoce eût paru devant eux, ils n'auraient eu que la force de l'embrasser; la morale ne fût venue qu'ensuite, et elle n'eût pas été rigoureuse.

Mendoce avait fait des efforts incroyables, pour contenir, jusqu'alors, la fougue de son caractère. Il sentait bien que la fille du seigneur de Ripal ne pouvait être menée comme une grisette; mais aussi il n'entendait pas faire éternellement l'amour avec les yeux. Cependant quel parti prendre? La belle demoiselle lit; on peut lui écrire. Il n'y a que ce moyen; mais comment faire parvenir un billet dans un château toujours fermé, et dont les gens sont invisibles? La chose paraît impossible. N'importe, il faut écrire, et si ses assiduités ne déplaisent pas à la belle Séraphine, elle trouvera peut-être..... Il tire son crayon, un beau petit morceau de vélin; il s'assied, et écrit sur son genou.

Séraphine avait tout vu. Elle devinait à qui s'adressait le billet; elle brûlait de le lire; mais il fallait qu'il lui parvînt comme par hasard, sans qu'elle eût l'air de s'y prêter, et

que sa fierté ne fût pas compromise. Elle avait une tourterelle, très-apprivoisée, et qu'elle aimait beaucoup. A l'instant où Mendoce n'avait encore tiré que son crayon, elle avait pénétré son dessein; elle avait pris l'oiseau, elle le caressait, sur le bord de la croisée, et sans doute le beau jeune homme ne pouvait pas soupçonner qu'on pensât à envoyer un courrier recevoir une lettre, qui n'était pas écrite. L'ingénue et adroite demoiselle tire une plume à l'oiseau; la douleur agit sur la tourterelle; elle s'envole dans le parc; Séraphine pousse un cri de désespoir, qui n'avait aucune vérité; Mendoce lève la tête, voit l'oiseau chéri, et la demoiselle, les bras tendus, semblait dire, de l'air le plus suppliant : Ah! par grâce, daignez me le rendre.

Mendoce se lève; il appelle l'oiseau; il lui présente le doigt, le petit animal vient s'y percher. Mendoce le prend, le couvre de baisers, l'enferme dans son sein, achève son billet, l'attache sous une aile de la tourterelle, la baise, la rebaise, et lui rend la liberté. La tourterelle, déjà fatiguée de l'espèce d'esclavage qu'elle vient de subir, reprend sa volée, et va se percher sur l'épaule de sa maîtresse. Séraphine la prend, la baise à son tour, et Mendoce croit distinguer que ces baisers cou-

vrent les ailes et le bec, qu'il vient de caresser si tendrement. Une seule chose l'afflige, c'est que mademoiselle de Ripal fait rentrer l'oiseau dans sa cage, sans avoir pris le billet. Sans doute, se dit-il, le trouble où elle était ne lui a pas permis de s'apercevoir que j'écrivais, et si quelqu'une de ses femmes, si son père impitoyable joue avec l'oiseau, et trouve une lettre, Séraphine sera compromise, grondée, maltraitée peut-être......... Étourdi que je suis !

Séraphine voulait qu'il pensât tout cela, et elle s'était remise à lire, en affectant beaucoup d'attention, et ayant constamment un œil sur Mendoce. Elle réfléchissait aux suites d'une indiscrétion, qu'elle commençait à se reprocher. Ce billet, tant désiré était en sa possession; elle pouvait le lire : elle n'osait, elle ne voulait même pas y toucher en ce moment. Elle se proposait de le remettre à son père, et de le déchirer sans le lire; de le détacher en présence du beau jeune homme, et de le jeter, tout ployé, dans le fossé. Le premier moyen exposait le jeune chevalier au ressentiment de son père : il fut donc rejeté. Le second ne sauvait pas sa gloire : le jeune homme ne douterait pas qu'elle n'eût lu sa lettre, et peut-

être avec plaisir. Le troisième le désespérait, et comment réduire au désespoir un beau garçon, qui passe les jours entiers devant sa croisée, pour le seul plaisir de la voir? Chacun de ces partis présentait des inconvéniens graves, affligeans, terribles ; il ne s'en offrait pas d'autre à son imagination, et en effet il fallait opter de lire la lettre ou de ne pas la lire.

Elle fit ce que toute autre aurait fait comme elle ; seulement elle usa d'une petite ruse, qu'elle croyait insignifiante, et qui pourtant signifiait tout. Elle tourna précipitamment la tête vers sa porte, comme si quelqu'un entrait chez elle ; elle ferma vivement sa jalousie, et Mendoce jugea que son père venait la visiter, et qu'elle craignait qu'il ne l'aperçût dans son parc. Il en conclut qu'il inspirait une sorte d'intérêt ; mais, en même temps, il trembla pour le malheureux billet. Il se retira derrière des arbres touffus, et attendit que la jalousie se rouvrît : elle ne devait plus se rouvrir.

Les grands parens, témoins de tout ce manége, riaient, applaudissaient, s'attendrissaient, pleuraient, s'embrassaient : c'était à n'en pas finir. Ils ne voyaient pas Séraphine ; mais l'expérimenté Cerdagne tirait des conjectures certaines de l'excursion de la tourterelle ; il expliquait tout ; ne se trompait que sur des circonstances

assez indifférentes, et il n'avait qu'une inquiétude, c'était de savoir si sa fille répondrait. Il désirait, il se flattait que non, et en effet elle en était incapable.

Cerdagne se défiait beaucoup de l'indiscrétion de Trufaldin; ils s'étaient vus chez d'Aran; ils se trouveraient probablement ensemble, et l'écuyer pouvait, d'un mot, prouver au jeune homme que les pères sont trop heureux de pardonner. Pédrillo, Inès, Rotrulde, interrogés sur ce qu'il savait et sur ses dispositions, répondirent qu'il s'était engagé au secret par serment, et qu'il était trop dégoûté des voyages, pour être tenté de faire de nouvelles caravanes. Revenons.

La pauvre petite tenait le délicieux billet; elle le trouvait plein d'expression, d'âme, et surtout de respect, il annonçait les vues les plus droites, et Mendoce n'attendait qu'une réponse favorable, pour faire connaître au seigneur de Ripal sa famille, assez respectable et assez opulente pour ne pas craindre un refus. Elle soupira en se rappelant que son père lui avait quelquefois donné à entendre qu'il avait des vues sur elle, dont il s'expliquerait quand il en serait temps. Comme on croit tout ce qu'on redoute, elle ne douta point qu'il n'eût conclu quelque mariage de convenance, et que

sa réserve ne vînt de l'âge, de la laideur ou de quelque difformité du cavalier, dont le nom ne pourrait la surprendre que désagréablement. Son imagination lui créa alors le futur le plus rebutant sous tous les rapports, que la nature, injuste quelquefois, ait jamais pu produire. Elle se retraçait ensuite les agrémens enchanteurs de Mendoce, et des pleurs étaient le résultat de la comparaison. Ah ! si elle avait su ce qu'on projetait pour elle ! mais son père savait que le bonheur durable est celui qu'on achète par des peines, des privations, de la persévérance, et il avait raison, surtout à l'égard de Mendoce.

Cependant, quelque sensible que fût Séraphine, elle sentit que, répondre à un inconnu, c'était outrager son père, blesser la bienséance, et elle aima mieux que le beau jeune homme l'accusât d'indifférence, d'ingratitude, que lui donner lieu de juger défavorablement de sa sagesse. Elle tint sa jalousie constamment fermée, et, à un moment où elle sentit faiblir sa résolution, elle sortit brusquement de sa chambre, et courut, près de son père, rendre de nouvelles forces à sa vertu. Ah ! si toutes les filles se conduisaient ainsi !

Mendoce était revenu dix fois, dans la journée ; dix fois il avait trouvé la cruelle jalousie fermée. Tantôt il craignait que le seigneur de

Ripal n'eût vu son billet, et n'eût renfermé sa fille ; tantôt il craignait que sa fille elle-même ne l'eût lu enfin, et ne le punît d'avoir eu la témérité de lui écrire. Son imagination se monte, se volcanise. J'étais heureux, se dit-il ; je la voyais ; cette jouissance me suffisait, et je sens que je ne peux m'en passer. Allons, il faut faire un coup de tête, et il va trouver Trufaldin.

« Mon ami, disait Cerdagne au comte d'A-
» ran, nos affaires vont à merveille, et la
» réserve de ma fille, sa défiance d'elle-même
» qu'annonce son assiduité près de moi, tout
» cela me comble de joie. Mais il faut pren-
» dre garde que des obstacles insurmontables
» ne rebutent enfin notre cher Mendoce. Je
» ne veux pas qu'il aille trop vite ; mais il
» ne faut pas le désespérer. Donnons-lui quel-
» que facilité : il a écrit un billet, et il ne
» s'en tiendra pas là. » Cerdagne ordonna qu'on baissât le pont-levis ; que les gens de la maison allassent et vinssent comme de coutume. Il recommanda seulement à ceux et à celles que Mendoce avait vus, de garder exactement leurs chambres. Il déclama, devant l'âcariatre Théodora, contre les jeunes gens qui cherchent à plaire aux demoiselles, contre le gré de leurs parens. Théodora prit feu, et

apprit à Cerdagne que le jeune téméraire, que ses archers avaient été sur le point de percer de leurs flèches, ne cessait, depuis quelques jours, de rôder dans le parc. Cerdagne fut très-surpris d'apprendre une semblable nouvelle; il protesta qu'il veillerait sur les démarches du jeune audacieux; Théodora répliqua qu'elle veillerait mieux que personne: c'était ce que demandait Cerdagne. Il voulait laisser les portes ouvertes; mais il fallait un cerbère qui, sans rendre nulles les petites ruses de l'amour, le tînt en haleine, quelque temps encore, et personne n'était plus propre à remplir ce rôle, avec vérité et exactitude que, Théodora, qui était méchante, et qui ne se doutait pas des arrangemens des deux familles.

Mendoce avait abordé Trufaldin avec sa vivacité ordinaire, qu'augmentaient, qu'irritaient encore les obstacles imaginaires, qu'on lui présentait à chaque pas. Trufaldin, heureux et tranquille, sans inquiétudes sur les suites de ce qu'entreprendrait son maître, était disposé à le seconder de tout son pouvoir. Le moment où Mendoce entrerait chez Cerdagne, par la porte ou par la fenêtre, était celui qui le rapprocherait de sa grosse Inès. Il ne pouvait rien proposer à cet égard; son maître, qui connaissait sa poltronnerie accoutumée, n'eût pas man-

qué de concevoir des soupçons ; mais il pouvait se rendre aux ordres répétés du jeune amoureux, en affectant, pour la forme, la résistance qu'il avait toujours opposée à ses entreprises. « Mon cher ami, lui dit Mendoce, je suis » amoureux, très-amoureux, la tête m'en tourne. » — Amoureux, comme vous l'avez toujours été. » — Comme il est impossible de l'être. — En » vérité! — Et d'une personne accomplie. — » Cela va sans dire. — Je n'ai pu encore juger de » son caractère ni de son esprit. — Ah! jusqu'à » présent vous ne lui avez parlé que des yeux. » — Mais elle entend parfaitement ce langage. » — Et elle y répond d'une manière positive? » — Elle y répondait d'abord ; mais je crois que » je suis un peu brouillé avec elle. — C'est de » bonne heure, et cette beauté se nomme? — » Tout ce que je peux t'en dire, c'est qu'elle est » probablement la fille du seigneur de ce château. » — Du seigneur de Ripal? Prenez garde, mon- » sieur, prenez garde à ce que vous allez faire. Le » seigneur Ripal a fait du bruit dans le monde, » et je doute qu'il entende raillerie sur le cha- » pitre de l'honneur. — Ce n'est pas cela qui » m'embarrasse. — En effet, du caractère dont » vous êtes, je ne vois pas ce qui pourrait vous » embarrasser. — Je ne le suis que sur les moyens » d'avoir accès auprès de la demoiselle. — De-

» mandez à voir le papa, donnez-vous pour
» ce que vous êtes; il serait bien difficile s'il
» vous refusait. — Imbécile, est-ce au père que
» je veux faire la cour? Et puis ces pères sont
» quelquefois si bizarres! Si je ne convenais
» pas à celui-ci.... — Ce qui, au fait, n'est
» pas impossible. — Il m'amadouerait, il m'a-
» muserait, il écrirait au comte d'Aran, et une
» belle nuit.... la tour du Nord, tu sais bien.
» —Oui, cela est embarrassant.—Très-embar-
» rassant. D'abord je reprendrai le nom d'Al-
» manzor; je répéterai, à l'aimable objet,
» l'histoire que tu as débitée au seigneur Gon-
» zalve, avec quelques changemens cependant,
» car elle n'était pas trop vraisemblable. —
» Dame, monsieur, quand on improvise.....
» —Voyons d'abord à nous introduire. — Par
» où? — Je n'en sais rien; mais il faut entrer,
» voir mademoiselle de Ripal, étudier ses in-
» clinations, ses qualités.—Comment diable! de
» la prudence! — Oh! je ne veux plus faire
» de sottises. — Ah! à la bonne heure. —
» Et si elle est digne du sacrifice de ma jeu-
» nesse....... — Vous l'épouserez? -- Avec un
» plaisir inexprimable. Allons, marchons vers
» le château. J'imagine qu'il nous y arrivera
» des choses extraordinaires.—Cela n'est pas de
» première nécessité. — C'est un privilége atta-

» ché aux monumens gothiques. Vois-tu ces
» donjons, qui défient les siècles, ces créneaux
» couverts de mousse, ce pont-levis.... Ah! il
» est baissé, le pont-levis! Nous entrons d'auto-
» rité, nous cherchons la chambre de mademoi-
» selle de Ripal; nous assommons ceux qui
» veulent nous barrer le chemin... — Eh! par
» grâce, n'assommons personne. — Nous par-
» courons de longs corridors, abandonnés aux
» vents; nous passons devant des salles déla-
» brées, que ferment des portes de six pouces
» d'épaisseur, criant, avec effort, sur d'énormes
» gonds, que dévore la rouille; nous nous éga-
» rons, nous trouvons des souterrains, humides
» et infects, des lampes sépulcrales, des urnes
» funéraires, des sortiléges, des prodiges, du
» poison, des poignards.... — Ah! mon Dieu,
» mon Dieu! quel plaisir trouvez-vous à vous
» tourmenter ainsi, vous et les autres? — J'aime
» les grands effets. — Et moi le naturel. Cher-
» chons, monseigneur, cherchons le chemin
» de la chapelle, et engagez votre belle à vous
» y suivre. »

En causant, ils arrivèrent sur le revers du fossé. Plus de nain, d'archers; tout est calme; on paraît sans défiance, et Mendoce s'avance le jarret tendu, le nez au vent, et la main sur la garde de son épée. Une femme, assez laide,

passe le pont ; elle voit nos chevaliers errans, et elle fait une mine qui ajoute à sa laideur : « Quelle est cette guenon ? dit Mendoce. — » C'est probablement une fille suivante. — On » l'a donc prise pour relever les appas de sa » maîtresse ? — Il est certain qu'elle n'a pas l'air » affectueux. — Tu l'apprivoiseras. — Ma foi, » j'en doute. — Aborde-la, fais-lui des contes. » — Eh ! bon Dieu ! que lui dirais-je ? — Ce » que tu as dit à ta grosse Inès. — Quelle diffé- » rence ! Inès a quinze ans de moins. — Faites » votre cour, monsieur, endormez cet argus ; » noyez-le s'il le faut, et moi je me glisse par- » tout où je pourrai passer. »

A peine a-t-il fini de parler, qu'il a traversé le pont-levis, la première cour, la salle des gardes. On court après lui ; il va comme le vent, il tourne, il revient, il ouvre dix portes, il entre dans une salle basse, où il trouve Cerdagne entouré des premiers de ses vassaux. La figure noble du comte, ses manières grandes et aisées, le luxe qui brille partout, en imposent, un moment, au jeune homme ; il se remet à la minute. « Je vous avoue, seigneur châtelain, » que ce n'est pas vous que je cherchais ; mais » je suis enchanté que le hasard m'ait procuré » l'honneur de vous voir, et je me ferai un » plaisir de dissiper les impressions défavora- » bles, que vous avez pu concevoir de moi. »

Pendant qu'il s'explique avec autant de facilité, que s'il eût pu compter sur un favorable accueil, Trufaldin était fort embarrassé de sa personne, auprès de Théodora, qui était restée immobile près de lui, les poings sur les hanches, et qui le regardait d'un air à le faire trembler. Trufaldin ne doutait pas que celle qui paraissait avoir quelqu'importance, ne fût dans la confidence de Cerdagne, et, persuadé qu'il l'adoucirait, en lui prouvant qu'il était aussi dans le secret, il l'aborda, avec des révérences, aussi gracieuses, qu'on en peut faire quand on n'a pas eu de maître à danser, le maître le plus utile sans doute qu'on puisse donner aux jeunes gens. « Permettez-vous, madame............
» — Je suis fille. — Souffrez donc, mademoi-
» selle...... — Je m'appelle Théodora. — Vous
» n'aimez pas les politesses. — Ni les longues
» conversations. — Il y a la sympathie entre
» nous. — Qu'appelez-vous de la sympathie?
» — Je parle peu, et je déteste les compli-
» mens. — Finissez donc, que voulez-vous?
» — Quel diable de caractère! Je voudrais....
» — Vous voudriez.... Vous vous taisez? Vous
» êtse embarrassé? — C'est que... — C'est que?
» — Je cherche le commencement de mon
» histoire. — Je vais vous la raconter. Il y a,
» dans ce château, une très-jolie personne,

» que je suis chargée de surveiller ; votre maître
» l'a vue, par hasard ; il en est amoureux, il
» veut l'obtenir ; il ne l'aura pas, voilà ma
» conclusion. — Elle ne sait rien : quelle école
» j'allais faire ! — Que dites-vous, en vous
» tournant de l'autre côté? — Qu'il est inutile
» que j'aie l'honneur de vous entretenir da-
» vantage. » Et Trufaldin fait un demi-tour à droite, comptant gagner paisiblement la maisonnette, et laisser son maître se débrouiller, comme bon lui semblerait. Théodora court après lui ; le prend par une oreille, d'une main ; lui applique, de l'autre un soufflet ; lui ordonne d'expliquer, dans le plus grand détail, les vues de son maître ; elle lui demande quel il est, ce qu'il fait, d'où il vient, où il va. Trufaldin, étourdi de tant de questions, ne répond pas, et cherche à débarrasser la seule oreille qui lui reste. Théodora trépigne, tempête, tire plus fort, et Trufaldin, éperdu, commence l'histoire du siége d'Antioche, dArgant, d'Abaquaba et d'Ibiquibi ; des requins, du corsaire de Tripoli, et il répète toutes les niaiseries, qui avaient délicieusement occupé une soirée du seigneur Gonzalve. Mais Théodora n'était pas simple, comme saint Joseph. Plus Trufaldin extravaguait, plus elle allongeait sa pauvre, et innocente oreille. En se déme-

nant, Trufaldin rencontra aussi celle de la dame, et ne lâcha plus. Elle tirait de son côté, il tirait du sien; tous deux criaient, juraient, faisaient des grimaces à disperser une procession de possédés.

Cerdagne avait écouté, d'un air plein d'aménité, ce qu'il avait plu à Mendoce de lui débiter. Le petit fripon mentait avec grâce; il parlait avec une chaleur, une pureté qui enchantaient le beau-père. Il se reconnaissait, c'était lui qu'on représentait à vingt ans, et vingt fois il fut tenté de jeter ses bras au cou de Mendoce, et de terminer ce badinage. Un chevalier, armé de pied en cap, la visière baissée, était derrière le fauteuil de Cerdagne. « Rappelez-vous vos résolutions, seigneur, lui » dit-il : il est essentiel d'y tenir. » Ce chevalier était le comte d'Aran. Il avait vu son fils approcher du pont-levis; il s'était masqué à la hâte, et il était venu, très-vite, pour un goutteux, rassasier ses yeux et son cœur.

Mendoce trouva très-mauvais qu'un tiers s'ingérât de donner des conseils contre lui. « Eh! de quoi diable vous mêlez-vous? dit-il » au chevalier; êtes-vous l'émissaire de quelque » rival favorisé? êtes-vous ce rival lui-même? » dans l'un ou l'autre cas, nous romprons une » lance ensemble, et je demande le champ clos » au seigneur de Ripal. »

A ces mots, le seigneur de Ripal et le chevalier éclatèrent de rire. Mendoce, outré qu'on osât l'insulter, tira l'épée, sans s'embarrasser du nombre des vassaux, qui entouraient le châtelain. Cerdagne, plus enchanté de lui que jamais, sentit cependant la nécessité de mûrir une pareille tête, par des épreuves. Il reprit cet air de dignité, qui lui était familier, et qui en imposait à tout le monde; il s'avança vers son gendre futur, prit son épée, la remit dans le fourreau, lui présenta la main, et en lui disant de ces choses, vaguement flatteuses, que les grands ont toujours à leur disposition, il se faisait suivre par Mendoce, étonné de l'ascendant auquel il cédait.

Il avait cru tout gagner en s'introduisant dans le château, et il en sortait sans résistance. Si le seigneur de Ripal prenait de nouvelles précautions, il était probable qu'il n'approcherait jamais celle qu'il aimait au-delà de toute expression, et cependant il se laissait conduire par un père, qu'il croyait contraire à ses projets, et ce père augurait bien de sa docilité. Quand il sera mon gendre, disait en lui-même Cerdagne, je ne veux être que son ami. Jamais de morgue, de déclamation; la jeunesse hait, avec raison, tout ce qui ressemble au pédantisme. J'extravaguerai, je rirai, je jouerai avec

lui, et jamais je ne lui présenterai la morale que sous l'enveloppe du plaisir.

En repassant le pont-levis cependant, le petit comte d'Aran opposa quelque résistance. Il faisait la mine, il avançait de mauvaise grâce. « Venez, venez donc, seigneur Almanzor, lui » disait Cerdagne. Votre histoire est tout-à-fait » intéressante; mais chacun a ses habitudes. La » vôtre est de faire l'amour, la mienne est de » respirer le grand air, après dîner. Je vous » entendrai dans mon parc, si vous le trouvez » bon. » Il eut peur, en voyant Théodora; elle pouvait le nommer de son nom ordinaire; elle pouvait parler du comte d'Aran; mais Cerdagne était trop avancé pour reculer, et la civilité *puérile* le servit bien. La vieille fille avait appris, dans son enfance, qu'il est méséant d'appeler les gens par leur nom, et elle s'en était souvenue.

Il était temps que Cerdagne parût : Théodora et Trufaldin allaient finir par s'arracher chacun une oreille, sans compter les gourmades, qui commençaient à aller. A l'aspect du maître, Trufaldin lâcha prise, Théodora aussi, et ils furent tout deux se ranger près de leur patron respectif.

« Mais, seigneur, reprit Mendoce, il y a de » la cruauté à entraîner hors de chez soi, un

» hôte de cinq minutes ; faire courir un guer-
» rier fatigué, sous prétexte de l'entendre plus
» commodément ! — Vous trouveriez beaucoup
» plus poli que je fusse resté chez moi ; que
» j'eusse fait appeler ma fille ? — Oui, j'aime
» beaucoup la société. — Je le crois. — Et nous
» avons autant de loyauté que de courtoisie,
» dit Trufaldin, avec une profonde salutation. »

Ici la conversation s'engagea assez généralement, et Théodora, qui se frottait l'oreille, qui se faisait une fête de se venger et de nuire, Théodora ne laissait pas échapper l'occasion de glisser son mot.

« Quoi ! dit-elle, vous croyez ce que vous dit
» ce petit scélérat ! — Oui, ma bonne, je le
» crois. Le seigneur Almanzor n'a pas d'intérêt
» à me tromper. Passionnément amoureux de la
» fille de don Fadrique..... — Allons, dit à
» part Trufaldin, il a fait aussi une histoire.
» — Quoi ! reprit Théodora, le père de la belle
» Abaquaba s'appelle don Fadrique ! — Aba-
» quaba ! répète Mendoce étonné. — Eh ! non,
» dit Cerdagne, d'un air de bonhomie, elle se
» nomme Lusiana. — Lusiana, Abaquaba,
» poursuit Trufaldin, ce sont toujours des *a*. »

Le pacifique Trufaldin entrait dans les vues de Cerdagne, qui lui marqua sa satisfaction, d'un coup d'œil, que personne n'intercepta, et

l'acrimonieuse Théodora reprit, du ton le plus humoriste : « Vous ne voyez pas, seigneur,
» que cet écuyer est un fripon, qui se moque
» de vous, avec ses *a*, et je vous réponds que
» son maître ne vaut pas mieux. — Oh ! que
» non ! oh ! que non, répondit Cerdagne ;
» demandez plutôt à ce preux chevalier. Un
» descendant des Almanzor s'exposerait-il à per-
» dre l'estime d'un brave Catalan ? couvrirait-il
» des projets coupables du voile de l'hospita-
» lité ? me paierait-il d'ingratitude, moi qui
» brûle de payer ma part de la dette qu'a con-
» tractée l'Espagne, envers les rejetons d'un
» héros si fameux ? Allons donc, quelle idée !
» Vous êtes toujours défiante, la bonne. — Ah,
» ah ! reprit Mendoce ; je vous soupçonne, sei-
» gneur, de ne l'être pas moins. — Quelle injure
» vous me faites, mon cher chevalier ! — Non,
» il n'y a vraiment de différence que dans l'a-
» mabilité de vos manières, et cela n'est point
» étonnant : un seigneur qui a brillé à la cour,
» qui s'est distingué dans les tournois, et dont
» mille belles ont brigué la conquête. — Hé,
» hé ! ce temps-là est un peu passé ; mais je me
» le rappelle ; je lui dois quelqu'expérience, et
» je m'en sers. Seigneur Almanzor, vous êtes
» un très-joli cavalier. — Oh ! point de compli-
» mens, s'il vous plaît ; rentrons. — Vous avez

» de la finesse, des grâces, de la gaîté, tout
» ce qui séduit les belles. — Trop poli, beau-
» coup trop, en vérité. — Mais si ma fille, très-
» jeune, très-ingénue, vous voyait une fois,
» et qu'elle se rendît à votre mérite éminent,
» jugez donc combien je me reprocherais d'avoir
» ruiné le repos de sa vie, car enfin rien ne
» vous ferait renoncer à la dame de vos pen-
» sées....... — Mais écoutez donc, seigneur, je
» ne sais.... — Non, vous êtes incapable de la
» trahir, et l'inclination, que vous pourriez
» inspirer à ma fille, nuirait singulièrement à
» mes projets. — Ah! vous avez des projets! —
» Je l'ai promise à un jeune homme charmant,
» à ce qu'on dit. — L'avez-vous vu? — Non. —
» C'est quelque magot, je vous en réponds. —
» C'est le fils d'un de mes frères d'armes, qui
» s'est couvert de gloire dans nos guerres contre
» les Maures. — Ce n'est point à votre fille à
» payer les dettes de l'État. — Mais je veux
» payer celles de l'amitié. — Et vous auriez la
» dureté de me renvoyer ainsi! — Ah! vous me
» rendez bien peu de justice. Je vous donnerai
» de l'argent, des domestiques, des chevaux,
» les lettres les plus pressantes pour le père de
» Lusiana, que je connais beaucoup.... — C'est
» trop généreux, en vérité. Je ne souffrirai pas
» que vous vous mettiez en frais. Je resterai

» ici, et..... — Vous partirez, s'il vous plaît.
» Telle est mon intention, seigneur Almanzor,
» et vous voudrez bien vous y conformer. —
» Quoi ! sérieusement ? — Oh ! très-sérieuse-
» ment. Faut-il, pour vous déterminer, m'ex-
» pliquer sans détour, et mettre fin à ces plai-
» santeries ? Don Fadrique, que peut-être vous
» ne connaissez pas, n'a point d'enfant. — Ah !
» diable ! — Et la maison d'Almanzor, dont vous
» vous dites issu, n'existe point en Espagne.
» Ce nom n'est pas même espagnol. — Me
» voilà pris. — Cela vous déconcerte un peu.
» Remettez-vous ; je ne vous ferai pas de re-
» proches. J'ai moi-même été trop jeune, pour
» n'être pas indulgent ; mais l'indulgence a ses
» bornes, et si quelqu'un, qui me paraît d'un
» état distingué, s'oubliait jusqu'à méconnaître
» ce qu'il doit à mes procédés, j'ai des moyens
» sûrs de le ramener, sinon à la raison, du
» moins au repentir. — Seigneur, je ne souffre
» pas la menace. — Ni moi une offense, faite
» avec réflexion. — Tout autre que le père de
» Séraphine ne me tiendrait pas impunément
» ce langage. — Et tout autre que ce père pru-
» dent vous eût déjà réduit au silence. »

Ici Cerdagne se retourne, pour ne pas éclater ; ici Théodora le pousse, avec le coude, d'un air qui voulait dire : Hé ! allez donc. Ici

Trufaldin, prompt à s'effrayer, ne sait ce qu'il doit penser de la feinte colère du comte. Il prend Mendoce dans ses bras, il l'entraîne; il s'écrie : « Hé! venez donc, étourdi que vous » êtes; vous ne resterez pas ici malgré le sei- » gneur châtelain, peut-être? — Quoi! tu pré- » tends.... — Empêcher quelque nouvelle sottise. » — Mais tu prends un ton!.... — Qui n'est pas » plus déplacé que les vôtres. » Et il emmène, Mendoce, qui se débat, qui s'échappe, et qui revient crier aux oreilles de Cerdagne : « Non, » je ne connais ni don Fadrique, ni Lusiana, » ni Almanzor. J'aime passionnément votre fille; » Je lui plairai, je l'espère. Vous me pardon- » nerez un mouvement de vivacité; vous vous » rendrez à mes vœux, nous enverrons pro- » mener le fils du frère d'armes, et s'il s'avise » de prendre de l'humeur, je lui prouverai » que je sais me battre, comme je sais aimer. » Et il rejoint Trufaldin en deux sauts, enchanté d'avoir fait une espèce de réparation au seigneur de Ripal, et de lui avoir déclaré ses sentimens.

Théodora n'avait jamais imaginé qu'on pût mener l'amour ainsi en Espagne. Elle restait étonnée, stupéfaite; elle regardait Cerdagne, qui riait, qui riait, et qu'elle ne concevait pas plus que l'étourdi qui l'avait mené si lestement. Enfin elle retrouva la parole et s'écria :

« Voilà un arrogant petit fripon.—Il est jeune,
» il est amoureux, voilà tout. — Un insolent
» qui ose vous faire un défi.—Il m'a répondu
» en brave homme. — Et qui, malgré vous,
» prétend à votre fille. — Je ne peux guère le
» blâmer : Séraphine est charmante.—Et vous
» voyez cela de sang-froid ! — Et pourquoi
» m'emporterai-je? à son âge j'en aurais fait
» tout autant.—Fort bien. Il ne vous reste plus
» qu'à rompre avec votre ami ; qu'à vous
» allier avec un inconnu. — Ah ! madame veut
» me donner des conseils. — Et vous ne feriez
» pas mal de les suivre. — Bornez-vous à ob-
» server ce jeune homme et ma fille, et ne
» vous inquiétez pas d'autre chose. — Observer,
» observer ! c'est bien de cela qu'il s'agit. Dou-
» blez-moi la garde, et si notre amoureux
» approche, qu'on l'enlève, qu'on le mette
» sous les verroux, et que provisoirement le
» pont soit levé, les fenêtres grillées, et Séra-
» phine consignée chez elle, jusqu'à ce que le
» mariage projeté soit fait : voilà seigneur,
» voilà comme on mène les affaires...... — Eh
» bien ! qu'est-ce? Vous riez encore, vous
» levez les épaules, vous me tournez les talons !
» Et vous êtes Espagnol? et vous êtes père? »

Cerdagne rentra, et ordonna à ses gens aussi surpris que Théodora, de laisser toutes

les portes ouvertes. Il monta chez monsieur et madame d'Aran; s'amusa, avec eux, de ce qui venait de se passer; imagina de nouveaux obstacles à opposer à la vivacité du jeune homme; il trouva même un incident de nature à le rendre sage, pour le reste de sa vie, si la beauté, la candeur, l'amabilité de Séraphine, ses soins, à lui, et l'honneur bien connu de Mendoce ne suffisaient pas pour le rendre à la raison. Cet incident viendra à son temps.

Cerdagne voulait éclaircir encore un doute, qui suspendait la félicité des deux familles. Il n'était pas impossible que la tourterelle se fût envolée par hasard; il se pouvait aussi que la jalousie restât fermée, autant par indifférence que par fierté. Il était difficile de penser qu'un homme comme Mendoce ne plût pas à une jeune personne, qui avait le cœur libre; mais le cœur d'une femme est sujet à tant de bizarreries! et puis il est si agréable de s'assurer de ce qu'on désire!...... Cerdagne passa chez sa fille. « Ah! voilà mon papa. — Oui, j'ai » beaucoup de choses à te dire. — Et j'ai tant » de plaisir à vous entendre. — Parce que tu » sais combien je t'aime. — Oh! vous ne se» riez pas aimable sans cela. » Cerdagne l'embrasse, s'assied auprès d'elle, et lui prend la main. « Je ne te rappellerai pas ce que j'ai

» fait pour toi. — Vous ne craignez pas que
» je l'oublie? — Ce n'est pas là ce que je
» veux dire. En formant ta raison, en culti-
» vant ton esprit, je me suis ménagé quelques
» fleurs, pour les dernières années de ma vie.
» Je jouis du prix de mes soins, et si je t'en
» parlais jamais, ce serait pour t'assurer de
» toute ma reconnaissance. — Ah! mon papa
» se moque de moi. — Tu ne le crois pas,
» Séraphine. — Je n'en ai pas l'habitude, et je
» m'en étonnerais un peu; mais laissons cela.
» Jouissez de vos bienfaits, mon digne père;
» mais laissez-moi le faible mérite d'y être
» sensible et de les reconnaître. — Si, en effet,
» tu penses me devoir quelque chose, tu peux
» t'acquitter en ce moment. — Ah! parlez.
» J'aurais tant de plaisir à faire aussi quelque
» chose pour vous! — Je vais m'expliquer. Je
» t'ai laissé pressentir, assez légèrement, à la
» vérité....... — Quoi! mon père? — Certain
» projet de mariage... — Oh! oui, bien légè-
» rement. Vous ne m'avez pas même nommé
» le prétendu.... — Quoique je fusse, cepen-
» dant, à peu près décidé. — Décidé, dites-vous?
» — Tu soupires, tu es impatiente peut-être
» de voir ton prétendu? il ne saurait tarder,
» et tout ce que j'attends de cette reconnais-
» sance, dont tu parlais à l'instant, c'est que

» tu doubles mon bonheur, en consentant à
» assurer le tien. — Si, en effet, ce mariage est
» décidé....... — Poursuis, mon enfant. — Je
» connais mon devoir, et je le remplirai. —
» Des devoirs! Tu ne dois connaître de chaî-
» nes que celles du plaisir, et je me garderai
» bien de t'en faire porter d'autres. — Il m'est
» donc permis de répondre avec franchise? —
» Permis, ma Séraphine! Eh! n'est-ce pas à
» ton meilleur ami que tu parles? — Qu'est-ce
» que le bonheur, que l'idée qu'on s'en fait?
» Pourquoi, lorsqu'on est bien, se laisser aller à
» l'espoir du mieux, et courir après une ombre
» fugitive, qui échappe presque toujours? Ma
» tendresse paraît vous suffire; je suis heureuse,
» complètement heureuse de votre affection,
» et vous pensez à m'éloigner de vous, et vous
» croyez que je puisse vous quitter? — Il ré-
» sulte de ton petit discours métaphysique,
» que tu n'as pas de goût pour le mariage.
» — Pas le moindre, mon père. — Tu es bien
» sûre de cela? — Oh! je vous le proteste. —
» J'ai besoin de tes protestations pour le croire.
» En effet, comment accorder l'indifférence,
» dont tu te flattes, avec tes seize ans, avec des
» yeux.... Oui, ma foi, sans ces protestations,
» je pourrais penser que ce lien, qui ne te
» promet rien de flatteur, avec celui que je

» te propose, pourrait être aussi bien sédui-
» sant avec quelqu'un..... — Avec quelqu'un...
» — Avec quelqu'un que la demoiselle la plus
» franche ne nomme pas toujours; mais qu'un
» père devine aisément. — Je ne vous entends
» pas, seigneur. — Oh! que si, oh! que si,
» tu m'entends à merveille. Tu sais bien que
» je parle d'un étourdi, qui cherche à s'intro-
» duire dans le château. — Ah! je crois l'avoir
» entrevu. — Oui, l'as-tu entrevu? — Et vous
» avez pu craindre que je m'attachasse à un
» inconnu? — Hé, hé! un cœur de seize ans
» ne calcule pas toujours. Il est fort bien cet
» inconnu-là. — C'est ce que je n'ai pas re-
» marqué. — Figure heureuse. — Oui? — Taille
» bien prise, de l'esprit. — Vous lui avez
» parlé? — Mais ce n'est sans doute qu'un
» aventurier. — Il a pourtant l'air bien distin-
» gué. — Ah! tu as remarqué cela? Il est assez
» difficile, alors, de n'avoir pas vu le reste. —
» Ah, mon père! vous m'embarrassez à un
» point!... — Et je n'en vois pas la raison. Ce
» jeune homme t'est indifférent; je dois être
» tranquille. C'est une affaire terminée. — Et
» vous me dites cela d'un ton d'ironie, qui me
» pique... qui me désole. — Des larmes, mon
» enfant! — Donnez, seigneur, un libre cours
» à vos soupçons; prenez les mesures...... —

» Voilà celles que je veux prendre: les portes
» resteront ouvertes ; ma fille ira partout, sans
» être suivie, sans être observée : c'est à elle
» seule que je confie le soin de son bonheur,
» et le repos du reste de ma vie. »

Ce ton de loyauté et de franchise émut vivement Séraphine. Elle se reprocha d'avoir eu un secret pour son père. Elle lui prit les mains; les serra dans les siennes, fixa ses yeux sur les siens. Elle voulait parler. Une fausse timidité glaçait sa langue, et peut-être l'amour combattait-il encore le devoir...... Tout à coup elle se lève, et, cachant son charmant visage dans le sein de Cerdagne : « Je la reconnaîtrai
» cette noble confiance, et je vais m'en mon-
» trer digne. L'aveu est pénible sans doute;
» mais le moyen de rien cacher à un père tel
» que vous! Oui, seigneur, ce jeune homme
» m'a touchée ; j'ai désiré, en secret, qu'il
» pût me convenir. Vous désapprouvez cette
» inclination naissante....... Eh bien, pour
» vous prouver combien je suis sincère, en ce
» moment, j'éviterai les occasions de voir ce
» dangereux mortel; je ne passerai plus les
» ponts; je m'interdirai la partie du château
» qui donne sur le parc ; je vous dévoi-
» lerai mes plus secrètes pensées, mes com-
» bats et mes peines; votre tendresse me

» consolera, et votre sagesse m'aidera à me
» vaincre. »

On se figure aisément l'effet qu'un tel aveu devait produire sur un père. Cerdagne, plus heureux à chaque moment, mêlait des larmes de joie aux pleurs de sa fille, et, se laissant aller à la bonté de son cœur : « Rassure-toi,
» ma chère enfant ; c'est assez t'éprouver. Ce
» jeune homme.... ce jeune homme.... — Par
» grâce, achevez, mon père. — Ce jeune
» homme....— Eh bien ! — Il ne te convient
» pas, peut-être ; mais du moins je ne te
» donnerai pas à un autre, sans ton consen-
» tement. » Et il s'enfuit : il était temps. Diable! disait-il en lui-même, en traversant ses appartemens, j'allais tout dévoiler, et Séraphine, forte de mon aveu, n'eût pas manqué d'instruire mon espiègle de tout. Non, seigneur Mendoce, vous n'aurez pas un bonheur facile : je veux que vous aimiez long-temps.

Il court chez le comte et la comtesse. « Bonheur
» partout, leur cria-t-il ; bonheur particulier,
» bonheur général ! » Et il leur raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec sa fille, et on s'applaudit, on se caresse, on se félicite mutuellement.

Séraphine, restée seule, rappelait les dernières paroles de son père ; elle les pesait, les expliquait ; la dernière phrase la frappait sur-

tout : *Je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement.* Elle sentait que, tant qu'elle serait libre, elle pourrait espérer, et c'était assez pour sa consolation.

Le bouillant Mendoce était auprès de Trufaldin, persistant à rentrer dans le château; imaginant cent projets, plus absurdes, ou plus dangereux, les uns que les autres. Son amour allait jusqu'à la frénésie, ou plutôt il aimait véritablement; il aimait pour la première fois, et sa vivacité ne lui permettait pas de se modérer.

Trufaldin, bien sûr qu'il n'avait rien à craindre chez le comte de Cerdagne, rassuré d'ailleurs par la conversation que ce seigneur venait d'avoir avec son maître, Trufaldin s'applaudissant de la dissimulation et de l'adresse qu'il avait mises dans cette scène, Trufaldin comptant sur des récompenses, et disposé à seconder les vues de notre amoureux, qui s'accordaient avec celles du père, Trufaldin trembla à quelques propositions de Mendoce. Ses desseins étaient tellement exagérés, tellement violens, que l'amitié d'aucun beau-père ne devait survivre à leur exécution; et le bonhomme, pour ramener son maître à des sentimens modérés, fut obligé de chercher, lui-même, quelqu'expédient, à la faveur duquel on pourrait

entrer au château, sans passer pour avoir le diable au corps. Il ruminait à cela, lorsque Mendoce lui demanda à quoi il pensait, lui ordonna de le suivre, et se remit en marche. « Où allez-vous? lui dit Trufaldin. — Je suis » piqué au jeu. — Mais c'est le chemin du » château que vous prenez-là. — Je le sais bien. — » Et le danger? — Je le brave. — Et cet honnête » homme de père? — Je l'honore. — Ah! vous » ne voulez pas le tuer? — Fi donc! l'horreur! » — Et s'il vous tue, vous? — C'est le pis-aller. » On a laissé les portes ouvertes; c'est fort » bien.... et j'en profite. — Et si cela couvrait » quelque piége? — C'est le pis-aller. — Enfin, » vous voulez rentrer là-dedans. — Certaine- » ment, je le veux. — Et que ferez-vous, quand » vous y serez? — Je marcherai droit à l'appar- » tement de Séraphine. — Et vous y arriverez » comme la première fois, n'est-ce pas? Le » seigneur de Ripal, outré de votre opiniâ- » treté, vous fera arrêter; vous emprisonnera; » vous serez obligé de lui décliner votre nom, » et, comme vous le disiez tantôt, il écrira au » comte d'Aran qui vous enverra prendre..... » — C'est le pis-aller. Je veux approcher Séra- » phine, lui parler, la juger, et si elle a le » mérite que je lui suppose, je l'épouse, malgré » son père, malgré le mien, malgré elle, s'il le

» faut. — C'est un peu fort. — J'aime l'extraordi-
» naire. — Raisonnons un moment, car jamais
» on n'a vu conduire une affaire sérieuse, avec
» autant d'extravagance. — Raisonne, puisque tu
» as la manie du raisonnement ; mais sois bref,
» je n'ai pas de temps à perdre. — Vous sentez
» bien vous-même, qu'il est insensé de rentrer
» là en plein jour. N'est-il pas plus sûr et plus
» commode, puisque décidément vous voulez
» parler à Séraphine, de vous introduire la
» nuit, et.... — Et par où, balourd? — Com-
» ment, par où? Avec une imagination, comme
» la vôtre, vous ne trouvez aucun moyen? —
» Mais ces ponts seront levés, les fenêtres sont
» à vingt pieds. — Eh! qu'importe? Cherchez
» seigneur, cherchez, et vous trouverez. »

Trufaldin avait ses petites raisons, particulières, qui lui faisaient préférer la nuit au jour. Il comptait retrouver sa grosse fille, à la faveur des ténèbres, de la solitude qui l'accompagne; il comptait sur l'amour inquiet d'Inès, qui, sans doute, ne lui permettait pas de dormir, et lui faisait tenir l'oreille au guet; il comptait sur les hasards; sur quoi ne comptait-il pas? Mendoce rêvait, se frottait le front, l'œil tantôt fixé sur la terre, tantôt sur la place qu'il voulait forcer. « J'y suis, j'y suis! s'écria-t-il tout à coup. —
» Ah! contez-moi cela. — Nous employons le

» reste de la journée à couper des fascines dans
» le bois. — Après ? — Vers minuit, nous les
» chargeons, sur le mulet de notre hôte. — Bon.
» —Nous les jetons dans le fossé.—Bien.—Nous
» les couvrons de pierres, que nous arrachons
» du parapet. — A merveille. — Nous pas-
» sons à pied sec; nous faisons sauter la
» grille d'un soupirail de cave; nous descen-
» dons, comme nous pouvons....... — Non,
» non pas, s'il vous plaît; nous descen-
» dons avec une corde, une lanterne sourde
» d'une main.... — Une pince de fer de l'autre.
» — J'y suis à mon tour. Nous soulevons les
» portes. — Nous montons dans les cours. —
» Nous cherchons.... — Nous trouvons. — Nous
» parlons....... — Nous persuadons, nous enle-
» vons, nous épousons..... — Ta, ta, ta, ta!
» Nous retournons au château d'Aran; le comte
» sera trop heureux de nous recevoir; il fera
» la demande dans les règles; elle sera accueil-
» lie..... — Ta, ta, ta, ta! j'ai le temps d'at-
» tendre, n'est-ce pas? — Mais, seigneur.......
» — Paix! — Permettez...... — Paix! faquin,
» paix! et à l'exécution. Le mulet, les bourrées,
» la lanterne, la pince, et vivent l'amour et
» les amans déterminés! »

Mendoce court vers la maison du concierge, et Trufaldin le suit, d'aussi près que le per-

mettent son gros ventre, et ses jambes courtes. Mendoce retourne tout dans cette maison. Haches, couperets, cordes, ferremens, sont trouvés au grenier, à la cave, et sont rassemblés en un tour de main. « Je ne croyais pas, dit » le concierge, qu'un philosophe fût si expédi- » tif; ni que ces instrumens pussent servir à » l'étude des sciences, ou aider à la méditation. » — Bah, bah, bah! J'ai renoncé à la philo- » sophie. Allons, Trufaldin, suis-moi. » Et il court à l'écurie; il bâte la mule lui-même, et Trufaldin conte, en quatre mots, au concierge, la grande entreprise qui se prépare, et il rejoint son maître; et le concierge, aussitôt qu'ils sont partis, va tout redire au sien, et Cerdagne va faire une longue histoire du tout au comte et à la comtesse d'Aran, et la comtesse tremble que son fils ne se casse le cou, et Cerdagne l'assure qu'il est un dieu pour les amans.

La comtesse voulait absolument qu'on mandât son cher fils; qu'on lui déclarât que celle, pour qui il voulait faire ces extravagances, était l'épouse qu'on lui destinait; elle voulait qu'on les mariât pour en finir, et qu'on s'en rapportât, de la conduite future de l'époux, à sa raison qui mûrirait, et aux grâces de Séraphine. C'était le parti le plus court, mais Cerdagne soutenait que ce n'était pas le plus sage. Il

prouva, avec tant d'éloquence, et par tant de raisons, que l'inconstance marche avec la facilité; il se prononça, si nettement, sur la résolution, bien prise, de ne pas compromettre le bonheur de sa fille, que la comtesse se rendit en soupirant.

Mendoce est entré dans le bois, avec son écuyer. Il tombe, à grands coups de hache, sur un jeune taillis du beau-père; Trufaldin le seconde; ils font un abatis épouvantable. Le jeune homme sue sang et eau, pour entrer dans un château, où on brûle de le recevoir; il lie ses bourrées, il en fait de quoi combler un bras du Danube, ou un fossé de Vienne; il charge le mulet, il le charge à le faire tomber sur la place. Il arrive à la lisière du parc, en soutenant le pauvre animal, d'un côté, pendant que Trufaldin le tenait en équilibre, de l'autre. Il était nuit close. Ils tirent, ils poussent le mulet jusqu'au revers du fossé, en face de l'appartement de Séraphine. Mendoce s'arrête, il écoute, il regarde si la lune, qui commence à paraître, ne les trahit pas. Il n'entend rien, il ne voit personne. Trufaldin l'aide, bravement, à décharger les fascines. Mendoce le félicite de sa résolution, et ne se doute pas des raisons qui lui donnent du courage.

Cerdagne, averti, faisait beau jeu à notre

amant. Sous divers prétextes, il avait retiré tout son monde, de cette partie du château, où était l'appartement de Séraphine, et où devait se diriger l'attaque. Il voyait tout, avec le comte et la comtesse, et les rassurait par sa gaîté et ses saillies.

Séraphine ne se tenait plus chez elle pendant le jour; elle y rentrait le soir, et s'occupait à ces petits ouvrages, qui remplissent les loisirs des femmes. Une de ses suivantes travaillait avec elle, lorsqu'un certain bruit se fit entendre sur le bord du fossé. Séraphine ne pensait qu'à Mendoce; elle ne douta point qu'il ne tentât quelque moyen nouveau de l'approcher; elle frémit des suites de cette imprudence, s'il se rencontrait avec son père, et en effet, dans toute autre circonstance, le fier et délicat Cerdagne eût châtié l'insolent, qui violait son domicile. La pauvre enfant, qui était bien loin de voir, dans Mendoce, le fils du frère d'armes, était dans une inquiétude mortelle. Elle éloigna la femme qui brodait avec elle; elle entr'ouvrit sa jalousie doucement, si doucement que Mendoce ne put l'entendre; mais les grands parens, qui étaient directement au-dessus, ne perdaient rien de ce qui se passait au-dehors, ni chez elle : Cerdagne avait percé un trou au plancher, et lorsqu'on savait Séraphine dans sa

chambre, on se hâtait, en riant, de quitter ses brodequins.

L'intéressante demoiselle reconnut d'abord son amant, et pénétra son dessein. La première idée qui lui vint fut de lui ordonner de se retirer; mais s'il n'obéissait pas, si elle était entendue.... Elle avait, d'ailleurs, solennellement promis à son père, non-seulement de ne jamais parler à ce jeune homme, mais d'éviter même les occasions de le voir. Cependant, si elle se taisait, Mendoce poursuivrait son entreprise; il se perdrait, ou son père serait victime du plus juste ressentiment. Il n'y avait qu'un parti à prendre; il était cruel, il lui coûta des larmes; mais elle ne pouvait balancer entre son amant et son père : « Oui, s'écria-t-elle en » sortant, je vais tout dire au comte, je le » dois, je le veux, et je recommanderai cet » insensé à sa clémence. »

Ce père fortune a entendu ces derniers mots. Plein de son bonheur, il descend, il se trouve au passage de sa fille; elle l'aborde, incertaine, tremblante; elle essaie de parler.... Sa langue lui refuse un mot, qui peut être l'arrêt de mort de son amant. Quel état! Cerdagne en a pitié; mais il faut une forte leçon à son gendre, il le sent, il se possède, il presse sa Séraphine contre son sein; cette nouvelle marque

de tendresse lui arrache le pénible aveu. Cerdagne l'embrasse, avec une joie indicible, remonte avec elle, et regarde à sa croisée. Mendoce et Trufaldin sont disparus. Il était sage de bien souper avant de commencer un siége, qui pouvait tourner en longueur, et ils étaient allés prendre des forces. Les bourrées étaient sur le bord du fossé, et déposaient évidemment contre le téméraire. Cerdagne entra dans une colère, mais dans une colère... qui céda, cependant, aux prières douces et insinuantes de Séraphine. « Puisque tu le veux, mon enfant, il ne » lui arrivera aucun mal. Tu prendras, pour » cette nuit, un autre appartement, et nous » laisserons faire cet audacieux. Il entrera, » je le ferai saisir, et on le reconduira à ses » parens, qu'il faudra bien qu'il me nomme : » voilà, je crois, l'unique moyen de nous » en débarrasser. — Mais, mon père, si ses » parens étaient dignes de vous ? — Il n'aurait » pas pris un nom supposé. — Peut-être des » raisons particulières, légitimes même.......— » Chimères que tout cela. »

Cerdagne conduit sa fille dans la salle à manger, et ordonne de servir. Sa fille, triste et pensive, ne mange pas, n'entend rien des choses obligeantes qu'il lui adresse. Elle se retire de très-bonne heure ; Théodora la conduit

à la chambre que son père lui a fait préparer ; elle se jette habillée sur un lit d'où l'inquiétude écarte le sommeil.

Cerdagne doit être prêt à tout. Il reste à table, il boit, ou en fait semblant; il répète toutes ses vieilles romances, et il en sait assez pour chanter jusqu'au jour. Ses domestiques, étonnés, n'entendent rien à une fantaisie, si éloignée de ses habitudes; mais il faut qu'ils restent, qu'ils servent, qu'ils écoutent.

Pédrillo a le double emploi de fournir aux besoins du seigneur d'Aran et de son épouse, et de venir rendre compte des moindres démarches de Mendoce : confidens et autres, tout le monde est occupé.

Mendoce et Trufaldin reviennent avec une nouvelle ardeur. Ils regardent fièrement un fossé de vingt pieds de largeur, dans lequel trois pieds d'eau fangeuse reposent sur une toise de boue. Les fascines sont saisies, lancées; elles surnagent ; mais on attaque le mur extérieur du fossé. La pince de fer fait sauter la première pierre; les autres cèdent au moindre effort; en peu de temps on fait brèche aux retranchemens du beau-père. Il n'est pas une heure du matin, et un pont étroit, mais solide, est établi sur ce fameux fossé. Mendoce s'avance le premier, l'épée au côté, la hache à la

ceinture ; Trufaldin le suit, la pince sur l'épaule, et la lanterne sourde, accrochée à une boutonnière de son pourpoint.

Nos héros passent le fossé ; ils suivent les tours, les murs à créneaux. Trufaldin, baissé, présente sa lanterne ; on arrive à un soupirail ; il y en a d'autres, sans doute ; mais pourvu qu'on entre, il n'importe par où, quand on ne connaît pas l'intérieur de la place. Ce soupirail est fermé par deux barres de fer. Il est aussitôt décidé qu'on en fera sauter une, et qu'on attachera la corde à l'autre. La pince joue ; la barre, à demi-rongée par la rouille, résiste peu ; on examine l'ouverture, elle est plus que suffisante ; la corde est fixée, comme on fait tout quand on ne prend le temps de rien. Le fougueux Mendoce s'accroche, et se laisse couler dans la cave ; Trufaldin, que l'âge a rendu pesant, descend avec précaution, et il est encore à vingt pieds de terre, que son maître a reconnu les lieux en partie, et se récrie sur les charmes de son expédition. « Les » belles voûtes ! comme elles sont humides ! » comme elles sont noires ! comme ces conduits » paraissent prolongés ! Allons donc, un peu » de légèreté. Tu es aussi lent à agir qu'à te » déterminer. — C'est que cette manière de » voyager est un peu nouvelle pour moi ; je pré-

» fère la terre ferme. N'importe, m'y voilà, et
» sans la moindre contusion... Ah! mon Dieu!
» il était temps; le nœud a coulé, la corde se
» détache, elle vient après moi, la voilà tom-
» bée. — Tant mieux, morbleu! me voilà
» précisément dans la position de ce général d'ar-
» mée, qui, en abordant la côte ennemie, brûla
» ses vaisseaux, et se mit dans la nécessité de
» vaincre ou de mourir. — C'était un malavisé
» que ce général-là : il faut toujours se mé-
» nager une porte de derrière. — Tu discourras
» une autre fois. Faisons une reconnaissance
» exacte des lieux. Ah, ah! un grand escalier!
» — Ce n'est pas celui-là qu'il faut prendre.
» Il mène peut-être à la salle à manger; voilà
» l'heure du souper, on ne compte pas sur
» nous. Voyons par ici, s'il vous plaît. Tenez,
» voilà une porte grillée, qui ouvre peut-être
» sur quelqu'escalier dérobé. — Donne-moi ta
» lanterne. »

Mendoce passe sa lanterne à travers les barreaux de la porte, et il trouve un caveau au vin. Il tourne d'un autre côté, et, vis-à-vis de la grille, il voit une seconde porte, il en voit une troisième, une quatrième, une cinquième... « Que de portes! s'écrie Trufaldin!
» et laquelle attaquer, bon Dieu! — Il n'im-
» porte pas. La pince! la pince! Des bras, de
» l'opiniâtreté, et la fortune fera le reste. »

Il s'attache à une porte, qui lui paraît moins solide que les autres; il insinue sa pince en bas, en haut; il la glisse dans la serrure, sous les gonds; il pousse, il tire, il travaille, il se fatigue, il déchire ses gants, il s'écorche les mains; mais la porte s'ébranle, et il est insensible à la douleur. Trufaldin croit toucher au moment de revoir son Inès, il jouit par anticipation; mais un certain bruit calme, tout à coup, sa joie et ses transports. Il ne craint rien du comte de Cerdagne; mais ses gens peuvent l'assommer, sans l'entendre, et puis, il est minuit, c'est l'heure des revenans, et Trufaldin y croit: c'est tout simple. Il se colle à Mendoce; il le tire par son pourpoint. « Vous » n'entendez pas, seigneur? on marche. — Tu » rêves. — On parle. — Chansons. — On met » une clef dans une serrure. — C'est vrai. »

Mendoce tourne sa lanterne, il se retire, avec Trufaldin, du côté opposé à celui, d'où vient le bruit; ils se tapissent tous deux, derrière un gros pilier en pierre, et ils attendent, sans souffler, que l'ennemi paraisse.

Pédrillo était entré, plusieurs fois, dans la salle à manger. Il avait dit quelques mots à l'oreille de Cerdagne; Cerdagne lui avait répondu de la même manière, et ses domestiques, qui ne l'avaient jamais vu aussi intime

avec ses gens, étaient toujours plus étonnés. Il a passé le fossé au sud, avait dit la première fois Pédrillo. Retourne, et ne le perds pas de vue, avait répondu Cerdagne. Il est descendu dans la cave, était revenu dire Pédrillo. Laisse-moi faire maintenant, avait répondu le comte. « Qu'on appelle Théodora, dit-il, tout » haut, à ses gens. »

Théodora, prête à se mettre au lit, descendit avec une dose d'humeur de plus que de coutume. Elle se sentit prête d'éclater quand Cerdagne lui dit qu'il voulait boire, et lui ordonna d'aller chercher du vin au petit caveau. Elle se contint cependant, et se contenta d'observer, d'un ton très-sec, que sa coadjutrice Rotrulde était la plus jeune, et aurait pu, de préférence, descendre à la cave, à cette heure indue. Cerdagne voulait que Mendoce marchât de difficultés en difficultés; il ne voulait pas employer des hommes, parce qu'il savait que Mendoce n'entendait pas raillerie, et qu'il ne voulait pas ensanglanter la scène, qu'il ne voulait pas, non plus, employer Rotrulde, que le jeune homme eût reconnue. Il répliqua plus sèchement encore à Théodora : « Allez où » je vous envoie, et pas de réflexions. »

Il fallait que la duègne obéît. Mais en allumant un flambeau, en cherchant le trousseau

de clefs, elle grondait; elle grondait en descendant l'escalier, en ouvrant la porte; elle était au milieu de la cave, et elle grondait encore.

Trufaldin se rassura, en voyant une femme, qui ne ressemblait pas du tout à un esprit; Mendoce sourit, en voyant entre ses mains les clefs, qui, sans doute, ouvraient toutes les portes; il fut enchanté, quand il la vit entrer dans le caveau grillé, et laisser le trousseau à la serrure. Il se lève doucement; il se glisse le long du mur; il arrive au bienheureux caveau, il pousse la porte, tourne la clef, et enlève le trousseau.

Théodora cherchait dans le vin de Chypre, d'Alicante et autres, celui qui assoupirait plus promptement le patron. Le bruit de la serrure, et les éclats de rire de Mendoce lui persuadent que quelqu'un des gens de la maison a l'insolence de se permettre une mauvaise plaisanterie. Elle vient à la grille en trotillant, et les poings sur les hanches : « Quel est le malavisé de là-
» haut qui se joue à une femme comme moi?
» Par saint Dominique! je crois que c'est notre
» étourdi de tantôt. — Pour qui vous n'êtes plus
» à craindre, très-acariâtre dame. — Et par où
» a-t-il pénétré jusqu'ici? — Par le soupirail,
» — Et qu'espérez-vous y faire? — Ma paix
» avec vous, et le bonheur de ma vie. Voulez-

» vous bien m'indiquer, avec vos grâces ordi-
» naires, le chemin qui conduit chez votre ado-
» rable maîtresse? — Oh! le petit scélérat! —
» Je suis le plus fort, et des injures ne vous
» tireront pas de là. — Et il a les clefs! —
» Oui, j'ai les clefs. Quelles sont celles qu'il
» faut prendre? Capitulez, je vous le conseille;
» faites-vous un mérite de la nécessité. — Et
» que lui voulez-vous à cette chère enfant? —
» Lui jurer un amour, un respect, une cons-
» tance à toute épreuve. — Je ne vous aurais
» pas cru capable de tout cela. — C'est que je
» ne me suis pas encore montré de mon beau
» côté. — A la vérité, elle est si jolie, qu'on
» ne peut vous faire un crime d'en être amou-
» reux. — Prenez donc garde, ce ton doucereux
» ne vous est pas naturel. — Ouvrez-moi, et
» j'irai jurer à Séraphine tout ce qu'il vous
» plaira. — Pas si dupe : je vous soupçonne des
» intentions hostiles, et je vous garde en ôtage.
» — Votre insolence vous coûtera cher. Les
» écuyers, les pages, les valets sont encore sur
» pied : je serai vengée, n'en doutez pas. » Ici
Trufaldin s'effraie, et sérieusement; il croit
avoir une armée à ses trousses. Il tire Mendoce
par l'habit, et Mendoce, qui se moque de tout,
tourne les talons à la duègne, et essaie ses clefs
à toutes les serrures.

« Au secours ! à moi, à moi donc ! criait
» Théodora.... Ah ! mon Dieu ! ils ne m'en-
» tendront pas. Soixante marches, et deux
» portes là-haut, que j'ai tirées sur moi.—Ah !
» reprit Mendoce, c'est indiscret ce que vous
» dites-là. M'avertir que je n'ai rien à craindre,
» vous si fine et si prévoyante ! J'ai donc le
» temps de combiner mes démarches, et de
» terminer, avec réflexion, ce que j'ai com-
» mencé assez étourdiment, je l'avoue. »

Il pense, il combine, il compare. Il était clair que l'escalier, par où Théodora était descendue, conduisait à la salle où le seigneur de Ripal attendait son vin de dessert, et il n'était pas prudent de l'approcher de trop près. Or, comme ledit seigneur ne pouvait pas être en deux endroits à la fois; toute autre porte, qui ouvrirait, était celle qu'il fallait prendre, et Mendoce recommence à essayer toutes les clefs. L'une était trop grande, l'autre trop petite; il était d'une impatience !..... et plus il se hâtait; et moins il trouvait la vraie clef.

Cerdagne jugeait, du retard de Théodora, qu'elle avait rencontré l'ennemi, et qu'ils étaient en présence. Mendoce ne courait aucun risque; Théodora était exposée, au plus, à quelques taloches, si elle s'avisait de se servir de ses ongles. Le comte pensait que Mendoce, déjoué

par la présence de la duègne, remonterait au soupirail, sortirait, comme il était entré, et tenterait, le lendemain, quelqu'autre entreprise, dont on serait averti, et qui ne réussirait pas mieux.

Un grand flandrin de valet, de ces valets qui font les entendus, qui croient prévenir les désirs de leurs maîtres, et qui les servent fort mal, parce qu'ils devinent de travers, un de ces valets crut voir de l'impatience dans les yeux du comte. Il ne doute pas qu'elle ne soit occasionée par la lenteur de Théodora; il sort, sans consulter personne; il descend à la cave, et il marche droit au caveau, en grondant à son tour. « Un grand quart d'heure pour une » maudite bouteille de vin! Le seigneur maître » va s'endormir sur le dernier couplet du com- » bat de Tancrède et de Clorinde. — Quand on » dort, reprend Mendoce, on n'a besoin ni de » vin ni de domestique. » Le valet jette un cri, en entendant une voix étrangère; il veut s'échapper; l'expéditif Mendoce le tient par une oreille; Trufaldin aguerri le tire par l'autre; on le pousse, on le conduit vers le caveau; Mendoce en ouvre la porte, jette le valet à côté de Théodora, et les enferme ensemble. Reconnaissance, plaintes, gémissemens, cris des deux prisonniers. « A l'assassin, au feu, au feu, à

» l'assassin ! — Vous oubliez, leur dit Mendoce,
» qu'on ne peut vous entendre de là-haut. Pos-
» sède-toi, mon garçon, et sois plus raison-
» nable que madame. Nous ne sommes ni des
» voleurs, ni des incendiaires. Je suis amou-
» reux, voilà tout. Prends cette bourse, et dis-
» moi par où on arrive chez ta jeune maîtresse. »

Le valet se croyait madré. Il lui paraissait clair qu'un amoureux, qui aurait l'assentiment du père, n'entrerait pas au château par la cave. Il jugea qu'il fallait jouer de finesse. « Eh! que » ne vous expliquiez-vous plus tôt? Vous êtes » amoureux : il n'y a pas de mal à cela. Vous » êtes généreux, c'est très-louable, et certai- » nement je vous aiderai. Prenez la porte.... » Théodora croit qu'en effet le fripon se laisse séduire, et qu'il va mettre le méchant petit homme dans le droit chemin. Elle lui ferme la bouche avec la main; le valet fait un saut de côté, et crie : « Prenez la porte en face, le » corridor à gauche, l'escalier vis-à-vis, et le » pavillon au nord. »

Si Mendoce avait raisonné, il se serait souvenu que l'appartement de Séraphine était au sud, et il se serait défié de ce que lui disait le grand coquin. Il court à cette porte; par un hasard, qui ferait croire à la fatalité, la première clef l'ouvre. Mendoce se précipite, et

laisse le trousseau à la serrure; Trufaldin le suit. La porte était battante, elle retombe sur eux; la serrure était saillante, elle se ferme. Mendoce retourne la lanterne, et cherche le corridor à gauche. Il arrive au fond du caveau, et s'aperçoit, en jurant, qu'il est pris, comme ceux qu'il a enfermés vis-à-vis.

Pour achever de le désoler, Théodora et son compagnon se moquaient de lui. « Il » est pris! il est pris! Ah! ah! ah! Tirez-vous de » là, monsieur l'amoureux, tirez-vous de là » Mendoce était comme un lion; Trufaldin riait de sa colère, dans sa barbe; il ne regrettait que l'absence d'Inès, et se consolait, en pensant qu'il la retrouverait le lendemain. « Si du moins, s'écriait Mendoce, si du » moins j'avais ma pince! Mais je l'ai laissée » derrière ce malheureux pilier, où nous nous » sommes cachés, quand la vieille est des- » cendue. »

Cerdagne ne se doutait pas qu'elle fût prisonnière; il ne soupçonnait pas davantage que le valet, qui était descendu, sans son ordre, partageât sa captivité. Que diable! disait-il en lui-même, il n'est pas possible que mon jeune homme fasse l'amour à Théodora; il n'est pas croyable, si elle l'a rencontré, qu'elle ne vienne pas crier ici, de manière à m'as-

sourdir. Il y a du plus ou moins dans cette affaire. Il faut voir cela par mes yeux.

Il ordonne à ses valets de souper dans la salle même, et de se retirer dans leurs chambres; il leur défend d'en sortir de la nuit, quelque chose qu'ils entendent, à peine d'être chassés; il leur défend surtout de le suivre, et il sort un flambeau à la main.

Les valets se jettent sur les restes du souper, discourent sur l'absence de Théodora et de leur camarade, sur la conduite extraordinaire du patron, concluent, de ce qu'ils ont vu et entendu, qu'il y a dérangement au cerveau; mais comme un maître extravagant peut chasser ses gens, et même les battre, avant de les mettre à la porte, ils exécutent de point en point ce qui leur était prescrit.

Cerdagne se fait accompagner par Pédrillo. Ils descendent ensemble, ils entendent les cris de Théodora et du valet, les juremens de Mendoce; la scène était comique, et le comte s'en amusa d'abord. Il réfléchit, cependant, que tout cela ne menait à rien; que Mendoce ne pouvait s'échapper; qu'il faudrait donc lui rendre la liberté, et cette condescendance, qui le laissait maître des opérations qu'il voulait tenter, devait lui paraître suspecte. Trufaldin, d'ailleurs, qui se fourrait partout, se

trouvait pris avec son maître, et la crainte, ou la complaisance pouvait le porter à déclarer à Mendoce que tout cela n'était qu'un jeu. Comment faire ?

Cerdagne ordonne à Pédrillo de prendre les clefs ; d'en détacher, adroitement, celle qui ouvrait le caveau de Mendoce, de rendre la liberté à Théodora, et à son compagnon, et de venir le retrouver, chez monsieur et madame d'Aran.

Pédrillo joua assez bien la comédie. Il feignit d'avoir entendu les ris et les cris de Théodora, en faisant sa ronde de nuit ; il les tira du milieu des vins de liqueurs, et Théodora, avant de remonter, ne put se refuser le petit plaisir d'insulter au malheur du chevalier. Elle lui lâcha une bordée de railleries amères, et courut chercher Cerdagne, pour lui apprendre qu'on tenait le petit scélérat sous la clef.

Pédrillo voulut en vain l'arrêter, en lui représentant que c'était à lui à rendre compte des événemens de la nuit, puisque c'était lui que le maître avait chargé de la surveillance générale. Théodora trottait toujours, n'écoutait rien, et le vieux Pédrillo ne la suivait que de loin. Elle trotta si bien, elle ouvrit tant de portes, qu'elle entra, sans savoir où elle était, dans la chambre où les grands parens tenaient conseil.

Elle fut frappée de la vue du comte et de la comtesse d'Aran, qu'elle croyait bien tranquilles dans leurs terres; elle resta stupéfaite, en les voyant retirés dans une espèce de galetas, eux pour qui tout le château était en l'air lorsqu'ils faisaient, au patron, le plaisir de le visiter; elle entra en fureur, quand Cerdagne lui prit la main, et lui dit, en la serrant avec force : « Vous n'aviez pas besoin ici; vous y » êtes venue, j'en suis fâché pour vous; mais » vous n'en sortirez plus. Bavarde et méchante, » vous publieriez ce que vous savez, et même » ce que vous ne savez pas. Restez-là, jusqu'à » nouvel ordre. Brodez ou dormez. Demain, » Pédrillo vous apportera à déjeuner. Mais pas » de bruit, ou je vous fais descendre dans le » plus profond des souterrains. »

Théodora voulait répliquer; la colère la suffoquait; elle ne put articuler un mot. Cerdagne sortit, avec ses amis; ferma très-exactement la porte, et conduisit d'Aran et son épouse dans la chambre, que Séraphine avait quittée l'après-dîner, et où ils étaient au moins logés convenablement.

C'est là, que Pédrillo les joignit, fatigué d'avoir couru, monté, descendu après Théodora. On s'arrêta sur le danger de laisser plus long-temps Mendoce avec Trufaldin, qui pour-

rait oublier le serment de discrétion, si solennellement prononcé. On proposa, d'abord, d'envoyer tout simplement Pédrillo leur ouvrir la porte, en affectant, pour eux, un intérêt tel qu'il ne balançait pas à trahir son maître. Pédrillo, plus calme, observa que le jeune homme, avec qui il avait voyagé, le reconnaîtrait infailliblement, et que cette reconnaissance lui donnerait les soupçons les mieux fondés. On arrêta, alors, que Cerdagne mettrait dans sa confidence un autre domestique, et le bon Pédrillo observa que Mendoce avait ses poches pleines d'or; que celui qu'on enverrait, ne serait peut-être pas à l'abri de la séduction; que d'ailleurs Mendoce, piqué d'avoir été la dupe de son propre stratagème, pourrait, avant d'entendre aucune explication, faire un mauvais parti à l'homme, quelconque, qui se présenterait.

Le conseil trouva cette observation judicieuse, et prononça qu'on chargerait une femme de tirer le beau chevalier de la prison. Mais à laquelle confier cette mission délicate! Mendoce reconnaîtrait Rotrulde; les autres étaient tellement en sous-ordre, qu'elles pourraient aussi se laisser gagner. « Parbleu! j'ai précisément ce » qu'il faut, s'écria tout à coup Cerdagne. Mon » page Guzman m'a amené une très-jolie femme;

» sa vue n'inspirera à Mendoce, ni colère, ni
» défiance. Elle a déjà de la fortune, et je lui
» ai donné un emploi assez avantageux, pour
» qu'elle soit incorruptible. Je ne crois pas,
» non plus, qu'elle manque d'adresse, j'ai
» quelque raison de lui en croire beaucoup.
» Va la chercher, Pédrillo. »

Pédrillo part, et revient un instant après. « Je n'ai pas trouvé la petite femme. Son mari » est couché; il l'attend, et ne sait à quoi elle » est occupée. Je l'ai cherchée à l'office, aux » différens magasins, et je ne sais où l'aller » prendre. » Cerdagne sourit, et prévit quelque nouvelle escapade; il ne se trompait que sur le genre. « Allons, Pédrillo, il faut absolument rassurer Trufaldin, si on ne peut » le séparer de Mendoce, et il n'y a qu'un » moyen, c'est de les tirer de ce caveau. Descends doucement; ouvre brusquement leur » porte, et sauve-toi derrière les piliers, ou » gagne le boyau qui conduit au grand souterrain. Fais pour le mieux; mais va leur » ouvrir. »

Le bon Pédrillo descend, sans flambeau. Il tâtonne, il retient son haleine, il ne pose le pied qu'avec une extrême précaution; il arrive près de la porte, il s'arrête, il écoute, il n'entend pas le moindre bruit. Ah! dit-il,

en lui-même, nos prisonniers sont endormis. Tant mieux : j'opérerai plus sûrement. Il prend sa clef, il cherche l'entrée de la serrure, il ouvre, pousse la porte aussi loin qu'elle peut aller, et se sauve aussi promptement qu'on peut le faire, quand on n'y voit pas. Quelques secondes après, cette porte retombe avec un bruit, qui fait résonner les voûtes souterraines : Pédrillo s'arrête, il écoute encore : le plus profond silence règne autour de lui. « Parbleu, dit-il, ces gens-là dorment d'un » profond sommeil. » Il revient à la porte ; l'ouvre de nouveau ; l'arrête avec une tuile qui se trouve sous ses pieds ; il s'éloigne. Il écoute : personne ne parle, personne ne remue. Il ramasse quelques petits cailloux ; il revient, pour la troisième fois ; il jette ses cailloux, l'un après l'autre. Bien certainement ils attraperont le bras, la jambe, ou même le nez des dormeurs ; il les entend distinctement retomber sur la terre. Il se décide, il entre dans le caveau. Quelque chose de chaud s'embarrasse dans ses jambes ; il y porte la main, c'est une lanterne sourde ; il la tourne, le caveau est éclairé, et Pédrillo voit, très-distinctement, que les prisonniers sont partis. Mais par où ? les murs sont intacts, la porte entière, elle était bien fermée, et lui seul en avait la clef.

Il y avait de quoi se donner au diable. Le bonhomme trouva plus simple d'aller raconter les détails de ce nouvel incident.

Si Cerdagne avait moins connu Pédrillo, il aurait soupçonné sa bonne foi; mais trente ans de fidélité, un service doux, et de fréquens bienfaits l'assuraient du vieillard. Le tour lui parut très-bien joué; mais quand il fallut l'expliquer, Cerdagne, d'Aran et sa femme restèrent muets comme Pédrillo. On se contenta de s'amuser de cette évasion, comme on s'était amusé de tout jusqu'alors, et, certains de quelqu'événement nouveau et prochain, les papas résolurent de ne pas se coucher; envoyèrent Pédrillo, avec sa lanterne, examiner les dedans et les dehors du château, et madame d'Aran se laissa déshabiller par son mari, en observant qu'on avait assez tourmenté son cher fils. « Oh! que non, oh! que non, dit » Cerdagne, il faut le guérir radicalement de » la manie des aventures. Si, après le ma- » riage, il est tenté de faire..... ce que font » beaucoup de maris, cette leçon l'engagera » à mettre de la circonspection dans sa con- » duite. Il apprendra qu'on ne trouble pas im- » punément la paix des familles, et que ce » n'est point par la cave qu'on arrive chez » une femme respectable. — Eh! monsieur le

» comte, comment pousserez-vous les choses
» plus loin ? — C'est mon secret, madame. »

Revenons à ce cher enfant, pour qui rien ne paraît impossible, et prouvons qu'il n'était rien moins que sorcier.

Séraphine avait promis à son père de ne pas chercher à le voir ; mais elle ne s'était pas interdit les moyens détournés, innocens, d'engager cet intéressant jeune homme à renoncer à une entreprise, qui alarmait sa timidité, et qui lui semblait devoir être funeste à quelqu'un.

Elle ne pouvait douter qu'il fût entré dans le château. Elle comptait assez sur ses charmes, et sur le cœur du jeune homme, pour l'engager à se retirer, sans crainte d'essuyer un refus ; mais la bienséance et ce qu'elle avait promis à son père, ne lui permettaient pas de chercher Mendoce elle-même, et à qui se confier ! Théodora l'aborderait avec des reproches, qui l'aigriraient, au lieu de le ramener à des sentimens plus modérés ; Rotrulde n'avait nulle relation avec elle : Cerdagne aimait le plaisir, et respectait l'innocence de sa fille. Il ne permettait de l'approcher qu'à des femmes qu'il croyait pures comme elle, et, parmi ces femmes, elle n'en voyait point qui eussent cet esprit liant, qui sait tout concilier ;

cette sensibilité, qui seule sait bien rendre les sensations qu'on lui confie. Elle avait entendu parler, dans la journée, d'une petite femme, fort jolie, qui avait épousé Guzman, et à qui son père avait donné une place distinguée. Il lui semblait qu'une jeune et jolie femme, qui épouse un beau garçon, doit avoir le cœur tendre, et femme qui aime compatit toujours aux peines d'un amour malheureux.

Séraphine marqua aux filles qui étaient près d'elle le désir de voir cette petite femme, qui causait tant de jalousie. On s'empresse d'obéir; on cherche, on trouve, on amène la petite, dont la figure inspira d'abord la confiance. On commença, selon l'usage, à parler de choses indifférentes; insensiblement on éloigna des témoins importuns; on la conduisit dans un cabinet, où on avait enfermé la plus jolie tourterelle; on la fit passer, de là, dans un arrière-cabinet, où on voulait lui faire admirer une tapisserie, qui représentait Godefroi de Bouillon, avec une vérité frappante. En marchant, on disait à la petite de ces choses flatteuses, qui coûtent si peu, qui plaisent tant aux inférieurs, et qui les disposent si favorablement ! Ce fut dans cet arrière-cabinet que Séraphine fit à la petite, à voix basse et en rougissant, l'aveu de sa tendresse et de ses craintes. « Vous sentez bien,

» ma chère, que si cet étranger que rien n'in-
» timide, que rien n'arrête, est dans ce châ-
» teau, comme j'ai lieu de le croire, mon père
» et lui se rencontreront infailliblement. Tous
» deux fiers, courageux, violens, à quelles
» extrémités ne se porteront-ils pas? l'éclat
» serait affreux, et je veux le prévenir.
» Allez, ma chère, faites tout pour approcher
» cet insensé, pour lui parler; dites-lui bien
» que, s'il m'aime, il ne peut me le prouver
» qu'en mettant un terme à mes larmes, et
» en se retirant aussitôt. Dites-lui que je lui
» tiendrai compte de sa docilité; dites-lui.....
» dites-lui ce que votre cœur vous inspirera
» de touchant, tout, tout, excepté l'impression
» qu'il a faite sur moi. »

La petite, accoutumée à l'intrigue, aimait passionnément tout ce qui en avait l'apparence. Fière de la confiance de la jeune dame, flattée de lui être utile, curieuse, sans doute, de voir le petit être charmant, qui tournait une si jolie tête, elle promit tout, et se disposa à faire plus qu'elle n'avait promis.

Elle sortait de la chambre de Séraphine, au moment où Cerdagne sortait de la cave, et allait se concerter avec d'Aran et sa femme. La petite le rencontra; il lui fit une légère inclination, et passa : il était préoccupé. La pe-

tite ne connaissait guère que les usages de la campagne ; mais il lui parut extraordinaire qu'un grand seigneur, qui a trente domestiques, descendît à la cave, sans quelque motif particulier. L'air à la fois plaisant et pensif de Cerdagne, lui donna à réfléchir, et Théodora, qui passa devant elle en courant, et Pédrillo, qui courait après Théodora, tout lui persuada que la cave était le lieu de la scène.

Elle passe à la cuisine, personne ; à l'office, personne encore. Elle prend un flambeau, l'allume, cherche l'escalier des souterrains, et descend avec l'intrépidité d'une femme, qui est jolie, qui le sait, et qui croit que la rencontre d'un joli homme ne peut rien avoir de désagréable.

L'obscurité, la solitude du lieu, lui firent cependant éprouver un léger frémissement. La voix de Mendoce, qui continuait de tempêter, la remit à l'instant. Il lui sembla que cette voix ne lui était point inconnue ; les jurons ne lui ôtaient pas, d'ailleurs, ce velouté, cette douceur, qui font toujours supposer une très-jolie figure. Elle marche droit à la porte du caveau, où étaient renfermés Mendoce et Trufaldin ; elle frappe, elle annonce qu'elle vient au nom de Séraphine. A ce mot, Mendoce se calme, et la supplie de lui ouvrir. Comment y par-

venir? elle n'a pas la clef. Mendoce, qui ne perd jamais la tête, lui dit que derrière un pilier, qui n'est pas éloigné, elle trouvera sa pince de fer. La petite y va, la trouve en effet; mais ses mains sont aussi faibles que blanches et potelées; elle fait quelques efforts, qui n'aboutissent à rien; elle se décourage, elle se désole. Mendoce lui conseille d'introduire la pince dans la gâche, et de faire rentrer le pêne dans la serrure. Elle essaie ce nouveau moyen, il réussit parfaitement; la porte s'ouvre, les prisonniers sortent, et cette porte retombe.

Mendoce va à la petite, pour lui arracher son flambeau, et courir par le château, au hasard de ce qui en pourrait arriver. Ils se regardent, ils se reconnaissent. « Hé! c'est ma » petite veuve. — Hé! c'est mon cher Men- » doce. — Comment donc, ma petite?.... Par » quel miracle?...... Pourquoi?...... Que si- » gnifie?.... — Pas de temps à perdre, et rien » à vous cacher. Séraphine vous adore; elle » craint que vous ne soyez d'un rang indigne » d'elle, et avec quelle ivresse elle apprendra » que vous êtes le fils du meilleur ami de son » père! — Mais mon père à moi ne m'a ja- » mais parlé de ce comte de Ripal..... — Hé! » vous êtes chez Cerdagne. — Chez Cerdagne! » chez Cerdagne! Ah! tout est éclairci, et je

» suis l'homme du monde le plus heureux.
» Vite, vite, ma petite, conduis-moi aux pieds
» de Séraphine; que j'y tombe, et que je me
» rende digne, à force de respect, de l'amour
» que tu dis qu'elle a pour moi. Elle ne sait
» donc pas qui je suis? — Hé! non, vous dis-
» je. — Ah! laisse-moi le plaisir de le lui ap-
» prendre. Marche, marche donc.... Je meurs
» d'impatience et de plaisir. »

Ils remontent, et avancent rapidement, sans penser qu'ils peuvent être rencontrés à chaque pas, ce qui serait arrivé sans doute, si le trop prévoyant seigneur n'avait consigné ses gens dans leurs chambres. Le beau page Guzman avait aussi reçu l'ordre de garder la sienne. Arrivé de la veille, il n'en soupçonnait pas la raison, et ne s'en inquiétait guère. Il mangeait, en paix, les bons morceaux que Pédrillo lui portait, et s'amusait avec sa femme, quand elle voulait bien venir passer une heure avec lui. Pour la petite, elle n'avait reçu aucune injonction du patron qui fût relative à Mendoce, et la raison en est simple. Cerdagne ne savait rien des aventures du jeune homme; il ignorait donc certaines particularités, très-piquantes, et il s'était contenté d'éloigner, de son chemin, Rotrulde et ceux qui l'avaient accompagnée.

Trufaldin n'oubliait pas ses amours clandestins; en marchant, il demandait, à la petite, où étaient les basses-cours. La petite, qui connaissait à peine les êtres, les lui indiqua à peu près. Trufaldin enfila le corridor qu'on lui montra, en sortant de la cave; il laissa son maître suivre ses brillantes destinées, et, fort de la solitude qui régnait partout, il jura, assez fort même, de trouver son Inès, dût-il payer une nuit heureuse de l'ennui d'un engagement éternel. « Il faut faire une fin, disait-il, en » trottant. Inès n'est pas belle de visage, et » ne tentera personne. Je lui connais des » beautés, moi, et cela me suffit. »

La petite et Mendoce avaient parcouru une partie du château, sans rencontrer personne. Ils avançaient, dans une parfaite sécurité, et ils ignoraient que le vieux Pédrillo, persuadé que la chambre de Séraphine était le but où tendaient les désirs de l'amoureux, s'était caché dans l'embrâsure d'une porte voisine.

Le bonhomme, qui avait suffi à tout, qui était sur les dents, mais qui s'amusait, autant que son maître, de cette petite guerre, le bonhomme s'assura bien que Mendoce était entré chez Séraphine; que la conversation était engagée, et il fut avertir le patron de ce qu'il avait vu. Il avait à traverser toute une aile,

de soixante à quatre-vingts toises de longueur ; un étage à monter ; il fallait qu'il s'expliquât, que Cerdagne prît un parti. Tout cela ne demandait pas beaucoup de temps ; mais il en faut bien peu aux amans pour s'entendre.

Il est impossible de peindre le trouble, l'embarras qu'éprouva Séraphine à la vue inattendue de son amant. Mendoce était à ses pieds, il parlait, il était en délire, il mouillait ses mains de larmes brûlantes, et tout cela n'aidait pas l'aimable jouvencelle à se remettre. Elle répondait à ce qu'on ne lui disait pas ; elle interrogeait, et n'attendait pas la réponse ; elle jurait amour éternel, et ne voyait plus Mendoce : comment aurait-elle pensé à le renvoyer ?

Mendoce se possédait, jusqu'à un certain point. Il entendait, il appréciait tout, son amour était au comble. « C'en est trop, c'en » est trop, adorable Séraphine ; c'est à moi à » vous jurer, à vous tenir les promesses que » m'adresse votre bouche charmante. — Qu'ai-» je donc dit, grand Dieu ! — Ce qui comble » mes vœux les plus doux. — Ciel ! je me » suis trahie. — Ne vous en repentez point ; » confirmez cet aveu si doux ; permettez que » je tombe aux pieds de votre père, que je » me nomme, que je vous obtienne ; daignez

» autoriser cette démarche. — Vous m'avez en-
» tendue ; j'ai perdu le droit de vous la dé-
» fendre. — Eh bien! je ne vous quitterai pas,
» sans avoir justifié la prévention, qui vous
» parlait, secrètement, pour moi. Apprenez,
» madame, que mon rang, ma fortune me
» rendent votre égal. — De quel poids je suis
» soulagée! — Mon père... — Eh bien !... votre
» père... son nom ?... »

Ici un carillon infernal se fait entendre à la porte. Mendoce se relève, et met la main sur la garde de son épée. Séraphine s'évanouit; la petite se sauve dans un cabinet voisin, et se cache dans une armoire. Cerdagne paraît, suivi d'une douzaine d'archers, qu'il a été prendre au corps-de-garde du pont-levis. Mendoce rit en le voyant, et croit qu'il n'a qu'à se nommer pour arranger l'affaire. Cerdagne lui réplique que le fils de son meilleur ami, qui force son château, et qui veut séduire sa fille, est plus coupable qu'un autre, et ne doit pas compter sur sa clémence. A ces mots, Mendoce, rendu à sa vivacité, tire l'épée, et se rappelant aussitôt ce qu'il doit au père de Séraphine, il la dépose à ses pieds. Les archers entourent, pressent, saisissent, enlèvent le jeune homme. Un d'eux, qui lui soutenait la tête, approchait, fréquemment, son visage du sien,

et le mouillait de larmes. « Porte ailleurs ta » pituite, lui disait Mendoce. » Il ne savait pas qu'il parlait à son père, qui s'était mêlé à la foule, pour embrasser un fils ingrat, qui ne le reconnaîtrait point.

On porte monsieur l'amoureux dans une tour à triple porte, à fenêtres si bien grillées, qu'un enfant n'y passerait pas la main. Du reste, un bon lit, des alimens sains, et grand feu à la cheminée gothique. « Au moins, dit Mendoce, » aux archers qui se retiraient, vous avez » pensé à tout, et je vous en remercie. Je » vais me coucher, puisque je n'ai rien de » mieux à faire. »

Cerdagne était resté près de sa fille, qui n'avait rien vu, rien entendu, et dont l'état était alarmant. « Allons, dit-il à Pédrillo, je » vois qu'il est temps que tout ceci finisse. » Ma fille souffrirait moins des infidélités de » son mari, que de la crainte de ne pas l'obte- » nir. Je les marie après-demain; mais demain » encore...... Ah! va me chercher Théodora; » qu'elle délace, qu'elle soigne cet enfant, et » compte, toi qui m'as si bien servi, sur un » joli présent de noce. »

Pendant que Pédrillo allait tirer Théodora de sa prison, Séraphine ouvrit ses grands yeux, et les referma, en sentant sa main cou-

verte des baisers de son père. « Ah! seigneur, » quelle indulgence! — Puis-je cesser de t'aimer? Mais si je cède aux sentimens que tu » m'inspires, je n'en suis pas moins sensible à » l'outrage que tu viens de recevoir. — Personne » ne m'a outragée, mon père. — Quoi! cet » insolent qu'on a surpris à tes pieds.... — Vous » m'avez promis de le ménager, et de le renvoyer à ses parens. — Oui, mais dans la » supposition qu'il se bornerait à te regarder » de loin, à t'écrire, à s'introduire en plein » jour, et par la porte, et que je n'aurais à » me défaire que de ses importunités. Mais » combler le fossé de mon château; forcer le » soupirail de ma cave; mettre tout en combustion chez moi; entrer à minuit dans ton » appartement, contre ton gré, c'est plus » qu'aucun mortel n'eût osé, et ce que je » dois sévèrement punir..... Oh! j'oubliais!... » Ce qui caractérise des intentions criminelles, » c'est le nom supposé sous lequel il s'est » présenté. » Ici Cerdagne s'arrête, et fixe sa fille. Il ignore si Mendoce lui a déclaré qu'il est fils du comte d'Aran, et le silence de Séraphine lui persuade que son espiègle n'a pas eu le temps de se faire connaître.

« Enfin, mon père, quel parti prendrez-» vous? — Je veux faire revivre un usage,

» antique et révéré, toujours cher aux che-
» valiers espagnols. J'invoquerai des statuts,
» qui ont toujours été la sauvegarde des
» dames. — Ciel ! vous allez convoquer une
» cour d'amour...... — Que tu présideras. —
» Moi, mon père ? — C'est le droit de la
» beauté plaignante. — Mais je ne me plains
» pas, mon père. — Finissons, ma fille, il
» est des lois. .. — Bien absurdes. — Dites bien
» respectables. —Parce qu'elles sont consacrées
» par le temps ? — Il est le père de l'opinion.
» — Et l'opinion.... — Est la reine du monde.
» — Et c'est à cette chimère que vous allez
» sacrifier l'honneur d'un damoisel qui n'est
» coupable....— Que de t'aimer, n'est-ce pas ?
» — Et cela est bien pardonnable, mon père.
» — Sans doute, tu es si aimable ! — Ce n'est
» pas ce que je veux dire. — C'est ce que tu
» penses, et tu as raison. — De l'ironie à la
» place du sentiment ! — Ah ! tu veux du rai-
» sonnement ? Le mien sera court. Devais-je
» lui laisser passer le reste de la nuit à tes
» pieds, et puis-je revenir sur l'éclat que j'ai
» été forcé de faire ? Mes archers...... — On
» peut leur imposer silence.—Faire taire douze
» ou quinze soldats, toujours enclins à mé-
» dire de leur chef ! impossible, mon enfant.
» —Ainsi ce malheureux va comparaître devant

» un tribunal qui ne pardonne pas un outrage
» fait aux dames ? — Ah ! tu conviens qu'il t'a
» offensée. — Et il faut que je préside, moi....
» — Refuser serait convenir que tu es d'intel-
» ligence avec lui. — J'en suis bien éloignée ;
» mais comment ne pas défendre un jeune
» homme intéressant ?... — Oh ! bien intéres-
» sant, je l'avoue. — Qui paraît être de la
» première distinction. — Je commence à le
» penser comme toi. — Ah ! mon père, si la
» pitié ne vous parle pas en faveur de cet in-
» fortuné, mettez-vous un moment à la place
» d'une tendre mère, dont il est l'amour et
» l'espoir. Faut-il, pour satisfaire à un vain
» point d'honneur, la condamner à des larmes
» éternelles ? — Comment diable, tu parles
» comme un ange ! Jamais cour d'amour n'aura
» eu un semblable président. — Vous insultez à
» ma douleur. Vous serez vengé, puisqu'absolu-
» ment vous le voulez ; mais, je le sens, j'en
» mourrai de chagrin. — Ce serait un peu fort.
» D'ailleurs, il n'est pas condamné encore. Il
» lui sera loisible de se défendre, et comme il
» a de l'esprit......... — Ah ! je vous entends,
» mon père. Vous satisferez à l'usage, et vous
» lui donnerez les moyens de se sauver, en
» lui faisant de ces questions simples.... Mais,
» mon tendre, mon digne père, s'il répond

» juste ? — S'il répond juste... s'il répond juste...
» — Songez que c'est l'infamie, s'il se trompe.
» — Et qu'il a droit à une indemnité, s'il
» satisfait le tribunal. — Mon père... — Ta main,
» par exemple. — C'est encore un usage, con-
» sacré par le temps. — Il est le père de l'o-
» pinion, n'est-ce pas ? — Et l'opinion est la
» reine du monde. Je crois que je raisonne
» aussi. — Je le vois bien. — Écoute : je n'ai
» pas le talent de prévoir l'avenir ; mais je t'en-
» gage à ne pas mourir, avant l'événement.
» Moi, je vais commander mes hommes d'ar-
» mes, et tout disposer, pour déployer, dans
» cette circonstance, la pompe des premiers
» siècles catalans. »

Il sortit, et laissa sa fille flottant, entre la crainte que Mendoce n'encourût la dégradation, et l'espoir de devoir son bonheur à sa pénétration et à son esprit. La petite sortit aussitôt de son armoire, courut à Séraphine, essuya ses larmes. « Calmez-vous, madame, calmez-
» vous. Je vais achever ce que votre amant
» n'a pas eu le temps de vous dire, et ce que
» la malice, un peu cruelle, de votre père,
» vous a laissé ignorer. Ce beau jeune homme,
» qui vous intéresse tant, et qui vous inspire
» de si vives alarmes, est le fils du comte
» d'Aran. — Du comte d'Aran ! du comte d'A-

» ran ! dites-vous ? Ah ! mon cœur, me voilà
» en paix avec toi. Mais, ma chère, d'où
» savez-vous... — Je le tiens de votre amant
» lui-même, que j'ai rencontré dans ses voya-
» ges... — Ah ! que je suis heureuse ! Voilà sans
» doute le fils de ce frère d'armes.... C'est
» lui, c'est lui. La colère de mon père, à
» travers laquelle perçait toujours la gaîté, la
» plaisanterie, la finesse.... Oh ! oui, je pré-
» siderai. Je vous rendrai, seigneur Cerdagne,
» toutes les malices que vous m'avez voulu
» faire. Et mon jeune ami est-il rassuré, sait-il
» de qui il est le prisonnier ? Eh ! madame,
» je lui ai tout dit, en le tirant de son caveau.
» —Ah ! ma petite, ma chère petite, je n'ou-
» blierai jamais les services que tu viens de me
» rendre. »

Dans la situation, où était Séraphine, on ne pense pas au sommeil. Il fallut cependant qu'elle se laissât mettre au lit, par Théodora, qui arriva en grondant, et qui donna ainsi le temps à la petite de regagner son armoire. Mais dès que la vieille fut sortie, la petite vint s'asseoir auprès de la tendre amante ; on passa le reste de la nuit à causer, et vous devinez aisément de quoi on parla. De ce moment, il y eut, dans le château, deux partis bien prononcés, bien opposés, et également disposés à s'amuser l'un de l'autre.

Cerdagne, en quittant sa fille, était allé rejoindre le comte et la comtesse d'Aran, à l'extrémité de sa maison. Il fut frappé, en approchant leur chambre, d'entendre des coups très-forts, des sanglots, des cris étouffés, tout ce qui caractérise un acte de la dernière violence. Étonné, mais toujours prompt à servir ses amis, il tire l'épée, il se hâte, il entre, on s'explique, et il rit.

Nous avons laissé Trufaldin, errant, sans lumière, dans le corridor, que la petite lui avait indiqué, et cherchant sa grosse Inès. Après avoir tâtonné bien des portes, qui toutes se trouvèrent fermées, il parvint à en ouvrir une. Il descend dans une cour; il tourne autour des bâtimens, et ne trouve rien qui annonce que sa belle ait ses occupations et son domicile dans cette partie du château. Il traverse la cour, ouvre une autre porte, se trouve dans un second corridor, entre dans une chambre ouverte, entend ronfler, s'approche d'un lit, il le croit du moins; il avance une main, et recule de quatre pas, en sentant un corps, velu comme celui d'un ours. Avec quelque légèreté qu'il ait touché ce je ne sais quoi, le dormeur se réveille, pousse un long soupir, et saute par terre. Trufaldin veut fuir; le je ne sais quoi vient s'embarrasser dans ses

jambes, le renverse, et Trufaldin, en voulant se retenir, accroche une paire de cornes, qui ajoute à son effroi. Comme il ne dépendait pas de lui de se relever aussi promptement, que l'ordonnait sa terreur, et qu'il fallait qu'il se débarrassât provisoirement du je ne sais quoi, qu'il avait entraîné dans sa chute, et qui roulait, avec lui, sur le carreau, il fut obligé de se servir encore de ses mains, et il reconnut, à sa grande satisfaction, que ce qui lui avait fait tant de peur, n'était qu'une chèvre, et le lit, d'où elle était sauté, un tas de paille.

Il tourna par la chambre, et trouva quelques animaux, de la même espèce, qui dormaient d'un plus profond sommeil, et qui ne firent pas le moindre mouvement. Trufaldin conclut, avec beaucoup de sagacité, que cette chambre devait être dépendante des basses-cours, et que les appas de la grosse Inès devaient reposer à quelques pas de là. Il était possible d'entrer chez quelque valet grossier, et brutal; mais Trufaldin se promettait bien, en cas d'*un quiproquo*, de prévenir toutes voies de fait, en criant qu'il avait l'honneur d'appartenir au comte d'Aran. D'ailleurs, il aimait sa grosse; il était sûr d'en être bien reçu, et cela valait bien la peine qu'il hasardât quelque chose.

Il ouvre une chambre voisine, et vingt ou trente agneaux viennent bêler autour de lui, et le confirment dans la persuasion qu'il ne peut être loin d'Inès. D'une troisième, d'une quatrième, d'une cinquième chambre s'échappent des poulets, des pigeons, des lapins, des chiens courans. Les chiens courent après les lapins; les lapins effraient les poules; les poules volent, les pigeons les suivent; le corridor offre, en petit, le tableau de l'arche en désordre. Trufaldin écoute, aucune porte ne s'ouvre. L'écuyer, prompt à tirer des conclusions, pense qu'Inès ni personne ne couche en bas, parce que quelqu'un serait infailliblement sorti au bruit de la chasse générale, que faisait la meute de monseigneur.

Il suit ce corridor, pour trouver un escalier, qui le conduise au but chéri de ses désirs; il est renversé cinq à six fois par les chiens; il écrase deux ou trois agneaux; les poules, qui ont des petits, le relèvent à grands coups de bec; il va toujours, il brave tout; il est amoureux, et il est chez le comte de Cerdagne.

Il arrive enfin à un petit escalier, en forme d'échelle. Il monte, un autre descend. C'est sans doute quelque valet, que le bruit a tiré de sa couchette. Il importe à Trufaldin de passer sans explication; il se cramponne d'une main,

il allonge l'autre ; il saisit le bas d'une jambe qui lui paraît tout-à-fait masculine ; il tire de toute sa force ; il envoie, par-dessus sa tête, le valet tomber au pied de l'échelle. Sans s'arrêter aux gémissemens qui frappent son oreille, il monte avec vivacité et poursuit son chemin : l'amour en avait fait un petit crâne.

Il pousse une porte entr'ouverte, la seule qu'il rencontrât ; il entre dans une chambre, il y trouve un lit tout chaud et vide. Ah ! c'est sans doute celui du piqueur que je viens d'envoyer avec la meute. Il sort, il avance ; une porte encore lui barre le chemin ; il tâte, la clef est à la serrure ; il tourne, et la porte ne s'ouvre point ; il pousse fortement avec l'épaule ; les clous qui condamnent cette porte de l'autre côté, ne cèdent point ; mais une planche crie, se détache, Trufaldin la soutient, la pose à terre doucement, et passe par le trou qu'il vient de faire.

Il se trouve dans un corridor, si vaste, qu'il juge devoir réfléchir. Ce corridor devait être un des principaux du château. Cependant, la maison était si grande, qu'on pouvait en avoir abandonné une partie aux filles de basse-cour. La porte, qui ouvrait près de l'escalier en échelle, donnait quelque vraisemblance à cette idée. Il ignorait qu'elle fût condamnée,

et, selon lui, elle n'avait résisté que parce que mademoiselle Inès, ou une autre, tirait probablement les verroux, avant de se coucher.

Fort de ce jugement, le pauvre écuyer suit le corridor ; encore une chambre ouverte. Il entre comme il a fait partout. « Est-ce vous, » mon ami? dit une voix de femme à demi-» éveillée. — Oui, oui, c'est moi. — Ah ! » contez-moi donc ce qui s'est passé depuis » que vous m'avez quittée. » A ces mots Trufaldin ne doute plus qu'il n'ait enfin trouvé sa grosse. Ardent comme un charbon, il ne répond pas; mais il se déshabille, en un tour de main, et se glisse sous la couverture.

La femme, étonnée de sa pétulance, veut parler ; Trufaldin ne lui en donne pas le temps ; elle soupçonne du micmac ; Trufaldin confirme ses soupçons : c'est Hercule sous l'enveloppe d'un goujat. La femme, convaincue qu'il y a erreur ou attentat, s'agite, se démène, jette l'assaillant de côté, et saute dans la ruelle. Trufaldin l'y suit ; elle se glisse sous la couchette, en poussant les hauts cris ; Trufaldin, à qui tout champ de bataille est bon, poursuit opiniâtrément la dame ; le combat s'engage, sous le lit. La dame pince, mord, égratigne, fait lâcher prise à l'assaillant, et se roule au milieu de la chambre. Dix fois Trufaldin a

touché au port, sans pouvoir y entrer. Furieux, et incapable de distinguer la différence des voix et des formes, il redouble d'efforts, et regagne la position avantageuse, qu'il a si souvent perdue, et qu'on lui dispute encore. Les forces de la dame sont épuisées; elle va céder, involontairement sans doute, et va céder sans pécher, lorsqu'un chevalier paraît inopinément, un flambeau à la main : ce chevalier est le comte d'Aran.

Les cris et la résistance de sa femme lui prouvent évidemment qu'elle n'a pas consenti à son déshonneur. Il ne conçoit pas quel est l'enragé, qui viole une femme de cinquante ans; mais, quel qu'il soit, il doit être châtié. Le châtiment commence par vingt ou trente coups de flambeau, appuyés sur les reins. La poix, la résine enflammées coulent sur la peau du malheureux Trufaldin, la brûlent, la corrodent. Il se lève, en poussant des cris affreux; il reconnaît le comte, la comtesse; il se croit mort, et ne peut prononcer que ces mots : « Je croyais que c'était mademoiselle » Inès. — Inès ou Isaure, coquin, repend le » comte, est-ce ainsi qu'on courtise les dames? » Tu mérites la mort, et tu vas la recevoir » de ma main. » Trufaldin, à genoux, demandait grâce, et prétendait qu'une méprise

n'est pas un crime. Le comte, blessé à l'endroit sensible, avait pris le bâton d'une vieille hallebarde, et répondait aux argumens de l'écuyer, en lui frappant à outrance les fesses, le ventre, l'omoplate, les cuisses, la tête. C'en était fait du pauvre homme, si Cerdagne, qui sortait de chez sa fille, ne fût entré fort à propos.

Il ne sait quel est le drôle qu'il trouve tout nu chez la comtesse, et qu'on fait périr sous le bâton ; il voit un malheureux, qui ne sait que se plaindre. Il se jette devant son ami ; lui représente que le vainqueur des Maures ne doit point tuer un ennemi sans défense. « Eh ! » reprend d'Aran, cet ennemi est un drôle, » que je nourris depuis quinze ans, et qui » m'a fait..... — Non, mon ami, non, répli- » qua la comtesse, il ne t'a pas fait....... — » Corbleu ! madame, en êtes-vous bien sûre ? » — J'en jure par l'amour que j'ai toujours » eu pour toi. — Vous avouerez du moins qu'il » s'en est fallu de bien peu de chose. — Ah ! » mon petit, je ne dis pas non. — Seigneur » Cerdagne, continue Trufaldin, j'honore, je » respecte madame ; jamais je n'ai levé un œil » profane sur elle. J'aime mademoiselle Inès ; » c'est elle que je cherchais, et, je le répète, » c'est avec elle que je croyais être. — Allons, » mon cher ami, dit Cerdagne, je ne vois

» pas, puisque tu en es quitte pour la peur,
» qu'il faille assommer ce malheureux. Cependant cette aventure est de celles qu'il faut
» ensevelir dans le silence : les rieurs ne seraient pas de ton côté. Voyons, docteur,
» quelle est cette Inès? mets-nous au courant
» de tout ceci, ou je te fais jeter dans les
» fossés de mon château. »

Trufaldin avait trop d'intérêt à se justifier dans l'esprit de ses maîtres, pour ne pas entrer dans tous les détails, qui pouvaient le disculper. Il raconta comment il s'était lié avec mademoiselle Inès, fille de basse-cour, que Rotrulde avait emmenée pour la servir; comment ils étaient tombés ensemble dans la rivière; comment une oie lui avait fait le tour que vous savez, lorsqu'il cherchait à guérir sa maîtresse de la colique; comment ils avaient été au moment d'être brûlés ensemble; comment il était naturel qu'il la cherchât dans un château, où tout le monde dormait, ou paraissait dormir; comment, en la cherchant, il avait lâché les chèvres, les agneaux, les poules, les pigeons, les lapins et les chiens courans; comment il avait jeté, par-dessus sa tête un valet, qui descendait un escalier en échelle; comment il avait enfoncé une porte; comment, en cherchant une fille de basse-cour, il était

entré chez la comtesse, qu'il ne savait pas être au château. « Enfin, mes bons seigneurs, » dit-il, si j'ai cédé à la concupiscence, le » châtiment a été plus loin que la faute, car » enfin je n'ai rien fait, rien du tout, et » mon corps n'est que plaies, que meurtris- » sures. Ah! mon Dieu, mon Dieu, comment » donc faire pour avoir cette fille-là? »

La narration de Trufaldin avait été assaisonnée de traits, si naïfs et si originaux, que Cerdagne riait aux éclats en l'écoutant, et rit encore lorsque le conteur eut fini. D'Aran prétendait que ces saillies de gaîté étaient très-déplacées. Il ordonna à l'écuyer de prendre ses habits, et d'aller dans le corridor, se mettre dans un état décent. La comtesse avait regagné son lit, et prétendait qu'elle ne reviendrait pas des contusions qu'elle sentait partout, et qui s'étaient multipliées, dans ces combats consécutifs. « Ah! mon ami, mon » cher ami, vous que j'ai tant aimé, et à qui » j'ai été si fidèle, cette nuit est plus cruelle » que celle où nous essayâmes de donner un » petit frère à Mendoce, et où ce malheureux » ciel de lit tomba sur nous deux. Au moins » c'était vous qui partagiez mes plaisirs et ma » disgrâce; mais c'est affreux Trufaldin! quel » gouverneur vous aviez donné à votre fils!

» Il faut pourtant que je convienne qu'il se
» présente joliment.—Bah, bah ! madame, c'est
» bien le moment de penser à ces balivernes. »

« Hélas ! disait Trufaldin, en se rhabillant,
» il faut que je sois né sous une bien triste
» étoile ! Batilde m'a fait cocu vingt fois,
» sans que j'osasse m'en plaindre, et je ne
» puis tenter de m'approcher d'Inès, qu'il ne
» m'arrive quelque chose de funeste. Comment
» diable aussi ai-je été prendre une vieille
» comtesse pour une jeune fille de basse-cour?
» Ah ! dame, le désir, la précipitation...... et
» puis, la nuit, tout cela se ressemble. J'aurai
» mon Inès pourtant, car je l'épouserai pour
» n'en point avoir le démenti, et nous verrons
» si la fatalité, qui me poursuit, empêchera la
» consommation du mariage. »

Qu'eût dit le malheureux écuyer, s'il eût su que le lit, qu'il avait trouvé chaud, était celui de sa maîtresse ; que le prétendu valet, à la jambe masculine, à qui il avait fait faire le saut, était Inès elle-même?

Cependant Cerdagne, en s'efforçant de contenir sa gaîté, en consolant d'Aran et sa femme, en apportant à son ami de l'eau-de-vie camphrée pour bassiner les contusions de madame, Cerdagne pensait à ce valet que Trufaldin avait tué ou à peu près. Il sentit que, pour n'être pas

noble, on n'en est pas moins homme, et que tout être qui souffre, a droit au secours de ses semblables. Il prit un flambeau, gagna le diable d'escalier, au bas duquel il vit une grosse fille nue, dont le postérieur avait écrasé un agneau, et qui n'était évanouie que de l'effet de sa frayeur. Cerdagne jugea, qu'à la figure près, Inès méritait les empressemens de Trufaldin et de tout autre, et son premier mouvement fut d'appeler Pédrillo. Il réfléchit, pourtant, que cette aventure était d'un tout autre genre, et pouvait avoir d'autres conséquences que les amours de Séraphine et de Mendoce; il jugea qu'il fallait laisser ignorer à Inès la cause de sa chute, et mettre Trufaldin dans l'impossibilité de jaser. En conséquence, il appuya contre le mur son flambeau, dont la grosse fille se servirait pour regagner son lit, quand elle aurait repris ses sens. Il entra dans son chenil, où s'étaient retirés ses chiens, fatigués de manger des lampins; il prit, de ses nobles mains, le baquet où s'abreuvait sa meute; il le vida sur le corps d'Inès, qui, saisie de cette immersion glaciale, ouvrit les yeux, regarda devant elle, et ne vit pas son seigneur, qui montait l'échelle, derrière elle, aussi lestement qu'un écureuil. Cerdagne retrouva Trufaldin à la même place, assis contre le mur, les mains jointes, tournant ses pouces, et

faisant la plus vilaine grimace. Le comte pensa que, puisqu'il avait été discret avec Mendoce, il pourrait l'être encore dans cette conjoncture. Cependant, s'il le laissait libre dans le château, il se ferait panser par quelque valet, à qui il faudrait donner une cause de toutes ces brûlures, et Cerdagne savait que Trufaldin n'était pas d'un esprit inventif. D'ailleurs, en allant et venant, plus tard, il rencontrerait inévitablement le comte et la comtesse, pour qui son aspect n'aurait rien d'amusant : toutes réflexions faites, Cerdagne appela Pédrillo, le chargea d'une terrine d'eau-de-vie camphrée, prit Trufaldin, par l'oreille qui lui restait, le mena à la porte de la tour qu'habitait Mendoce; Pédrillo ouvrit, poussa dedans l'écuyer et la terrine, referma soigneusement la porte, et fut se coucher, jusqu'à nouvel ordre.

Cerdagne, très-fatigué, jugea à propos de reposer quelques heures; il engagea d'Aran et sa femme à suivre cet exemple. Ils dormirent tous, comme on dort, lorsqu'on est fortement préoccupé, c'est-à-dire assez mal. Aussi, à la pointe du jour, tout le monde était debout, et même la pauvre Inès, qui était loin de penser que ce fût son amant en personne, cet amant si désiré, si attendu, qui avait failli à la tuer, et qui pourtant ne lui avait fait aucun mal.

Dans l'autre partie du château, on n'était pas levé encore, mais on n'avait pas fermé l'œil, et on n'en était pas moins jolie : pensers de bonheur sont un baume qui rafraîchit le sang. Séraphine et la petite n'avaient pas cessé de jaser. La jolie demoiselle se promettait bien de tourmenter un peu son papa ; mais il était important de prévenir Mendoce de ne s'alarmer de rien, et d'être bien persuadé que sa Séraphine était d'intelligence avec lui. Un billet bien tourné, bien tendre, était écrit depuis deux heures au moins. Il n'y avait qu'une difficulté, c'était de le faire parvenir à son adresse ; et on ne savait dans quel coin du château était enfermé Mendoce.

Le demander était le moyen de ne rien savoir : l'espionnage parut l'unique ressource. Mais comment la petite femme serait-elle partout à la fois ? C'était une autre difficulté. Elle va trouver son mari, qu'elle avait singulièrement négligé, depuis son entrée au château ; elle fit sa paix comme la font des époux, qui s'aiment ou qui en ont l'air ; elle conta au page ce qu'elle savait des aventures de la nuit, et ce qui était résolu pour cette journée. Le page, charmé de pouvoir faire quelqu'espiéglerie, se prêta à tout de la meilleure grâce du monde, et prononça, sans hésiter, que Cerdagne avait

trop de confiance en Pédrillo pour qu'il ne fût pas un des meneurs de cette petite guerre.

Cependant il n'était pas prudent que Guzman s'attachât aux pas du vieux domestique : il savait de quoi un page est capable. Il était plus naturel que la petite, qui avait cent prétextes d'aller et de venir, pour les affaires de la maison, se chargeât d'observer le vieillard, pendant que son mari observerait, autant qu'il le pourrait, sans inspirer de défiance, et sans paraître enfreindre l'ordre qui le retenait chez lui. Encore une difficulté, la petite ne connaissait pas Pédrillo.

Mais, quand une femme a adopté un projet, connaît-elle des obstacles qui en empêchent l'exécution? Celle-ci se mit à trotter par tout le château. Elle avait besoin à la cave, au grenier, à l'office, au garde-meuble. Destinée à seconder Théodora, il fallait qu'elle se mît au courant : ce fut la réponse qu'elle fit à Cerdagne, qui la rencontra, trois ou quatre fois en une heure, et qui eut la bonté de la croire.

Un valet, à cheveux blancs, se trouve nez à nez avec elle; elle l'aborde de l'air le plus gracieux, et lui dit que, sur le bien qu'elle a entendu dire, elle avait conçu le plus vif désir de faire connaissance avec le respectable Pédrillo. « Hélas! reprend le valet, je suis vieux

» comme Pédrillo ; mais je n'ai pas, comme
» lui, l'honneur de posséder la confiance du
» maître, et d'éprouver tous les jours sa géné-
» rosité. — Je suis persuadée, mon ami, que
» vous méritez l'une et l'autre, et je me ferai
» un vrai plaisir de vous recommander. —
» Grand merci, petite et charmante dame. —
» Mais faites-moi donc connaître ce trop for-
» tuné Pédrillo. — Oui, trop fortuné, car enfin
» qu'a-t-il fait plus qu'un autre?...... Tenez,
» tenez, le voilà qui file, en tapinois, au
» bout du corridor. Je vous assure que mon
» zèle.... mes services.... mon..... » La petite
n'avait plus besoin de lui, elle était déjà bien
loin.

Les domestiques, qui servaient dans l'intérieur du château, étaient toujours consignés dans leurs chambres; les palefreniers, les piqueurs, les valets de chiens, avaient seuls reçu l'ordre de reprendre des fonctions, qu'ils exerçaient à l'extérieur, ou dans des parties éloignées du lieu de la scène, et c'était un de ces messieurs que la petite avait eu le bonheur de rencontrer.

Elle traversa le corridor que suivait Pédrillo, en chantant, et en tenant, en évidence, un plateau, chargé de conserves qu'elle portait, n'importe où. Elle tourne la tête du côté du vieillard, et passe rapidement; elle avait pour-

tant fait ses remarques. Pédrillo tenait un panier, très-probablement garni de vivres, et il marchait vers une porte, qui était au fond du corridor.

Le rusé vieillard avait entendu et vu la petite. Il avait trouvé extraordinaire qu'elle apportât des conserves d'une partie de la maison, où on n'en avait jamais mis. Il ne se doutait pas que la petite eût encore parlé à Séraphine, et cependant il eut des soupçons. Il était essentiel que le jeune homme ne s'évadât point, et les plus faibles moyens sont quelquefois les plus sûrs. Pédrillo ne prévoyait point comment la petite préparerait une évasion ; il ne jugeait pas même qu'elle y eût le moindre intérêt ; mais les conserves étaient suspectes, et Pédrillo ne se souciait pas de voyager quinze jours, pour ramener le seigneur Mendoce.

Cependant après s'être assuré que les corridors étaient libres, le vieillard ouvrit les deux premières portes, passa un excellent déjeuner, par le guichet de la troisième, referma toutes ses serrures, et fut faire part de ses soupçons à Cerdagne. Le comte crut faire un coup de maître, en consignant aussi la petite : il s'était à peine écoulé un grand quart d'heure, et l'heureux amant de Séraphine tenait déjà le tendre billet.

La petite avait conté, en quatre mots, à son mari, ce qu'elle avait observé; elle avait dépeint, aussi brièvement, les corridors qu'elle avait traversés, et une petite cour carrée, entourée des écussons du maître, et qui donnait sur le corridor que suivait Pédrillo, avait éclairé maître Guzman. « Ma bonne amie, ma » bonne amie, il est dans la tour qui sert de » prison aux pages. Trois chambres l'une sur » l'autre, que je connais pour les avoir habitées » en trois mois.... Donne-moi ton billet. — Tu » as donc une clef de cette tour? — Non. — Et » par où entreras-tu? — Je n'entrerai point. — » Que feras-tu donc? — Tes jarretières, tes » lacets, tes rubans; noue-moi vite tout cela » ensemble, attache le billet à l'un des bouts. » Je monte dans le grenier, qui est au-dessus » de nous; de celui-là, je passe dans un autre; » je sors par la lucarne....... — Tu te tueras, » malheureux! — Non. Je descends par une » pente assez douce, sur la terrasse de la tou» relle; je descends le billet, le long des croi» sées, qui sont l'une sous l'autre, et Mendoce » le prendra, par la fenêtre de la chambre, où » il se trouvera. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mendoce étourdi, gai, mais sensible et bon, plaignait, consolait, pansait son pauvre Trufaldin, lorsque le billet,

suspendu à une attache légère, vint voltiger devant sa fenêtre. Il ne douta point que sa tendre Séraphine ne se fût occupée de lui. Il brûlait de tenir le précieux parchemin; mais la fenêtre était à dix pieds de terre, et c'est ce qu'avait oublié l'obligeant, et trop pétulant page. « Comment faire, bon Dieu! Ne pas
» prendre ce billet! renoncer à une consola-
» tion si nécessaire à un captif! Allons,
» Trufaldin, un peu de courage, mon ami,
» viens ici, et je sauterai sur tes épaules. —
» Mais, seigneur.... — Hé! viens donc, bour-
» reau. Si la main bienfaisante qui me présente
» ce vélin allait se retirer!....... Viens, viens
» donc. » Le billet est pris, lu, relu, baisé, baisé encore, et Guzman est heureusement rentré chez lui, quand Pédrillo vient, de la part de monseigneur, ordonner à la petite de garder les arrêts.

Une précaution en amène une autre. Les archers qui avaient conduit Mendoce à la tour, pouvaient jaser avec les domestiques : on interrompit encore toute communication entre le corps-de-garde et le château. Il était temps! Oh! l'amour fera toujours des dupes.

Cependant tout se disposait pour la tenue de cette cour d'amour, qui devait rappeler ce qu'on avait vu de plus fameux, en ce genre,

à Avignon, à Pierre-Feu, à Romanin, sans compter cette fameuse cour d'amour, tenue par la reine Berthe, pour juger le chevalier Robert. C'est ce tribunal qui connaissait de toutes les injures faites aux belles; qui n'offrait qu'un jeu d'esprit, lorsqu'il n'était question que de bagatelles; mais qui punissait par la dégradation et même par la peine de mort, les chevaliers qui s'étaient portés aux derniers outrages. Ces cours étaient ordinairement présidées par les plus grands seigneurs du pays, qui, pendant la session, s'appelaient *princes d'amour*. Les juges, les assesseurs, les hérauts d'armes étaient choisis parmi les femmes les plus qualifiées et les plus jolies du canton. Les formalités, les cérémonies, tout respirait la plus noble galanterie, et, si on convient de l'influence, qu'a toujours eue le sexe, sur les mœurs des hommes, on avouera que ces siècles étaient ceux de l'ignorance, et non pas de la barbarie.

Le but de Cerdagne était de faire à Mendoce une peur, qu'il n'oubliât de sa vie, et qui le rendît sage. Il n'osait se flatter que sa fille seule opérât ce prodige, et, avec un homme comme Mendoce, on ne pouvait rien attendre que de la raison cachée sous la forme des grâces, et embellie par le sentiment.

Déjà sept à huit piqueurs étaient partis pour

avertir une cinquantaine de gentilshommes les plus voisins, qui devaient arriver, dans la journée, armés de pied en cap. Des palefreniers conduisaient des mules aux plus jolies des vassales de monseigneur, qui avait, pour les habiller magnifiquement, la garde-robe tout entière d'une épouse, qu'il avait tant aimée. Pédrillo avait reçu l'ordre d'arranger, avec la plus grande pompe, la salle où s'assemblaient les officiers hauts-justiciers du comte, et le comte, qui avait besoin de Théodora, pour pousser vivement Mendoce, était allé, en personne, lui donner ses instructions. « Bonjour, ma
» chère Théodora. — Eh bien! seigneur, qu'y
» a-t-il de nouveau? Allez-vous mettre ma
» patience à de nouvelles épreuves? — Toujours
» grondeuse Théodora! — Il y a long-temps que
» vous le savez. — Et que je m'en plains. Au
» reste...... — On ne change plus à quarante
» ans; j'achève votre pensée. — Je vous en
» remercie. — Au fait, seigneur, que me vou-
» lez-vous? — Je viens vous proposer de vous
» charger d'un grand rôle. — Ah! ah! et de
» quel genre est ce rôle? — Un insensé, un
» téméraire a manqué de respect à ma fille, et
» je veux l'en punir. — Ah! vous en revenez
» à mon sentiment. Je le savais bien qu'on
» m'écouterait à la fin. Et de quel genre de

» mort le punirez-vous? — Comment, de quel
» genre de mort? — Allons, n'allez-vous pas
» ménager un paltoquet, qui a l'insolence de
» plaire; qui entre chez vous par un soupirail,
» et qui m'enferme dans un caveau au vin.
» Votre haut-justicier, ses conseillers, ses gens
» de plume sont-ils avertis, sont-ils arrivés?
» l'audience va-t-elle s'ouvrir? — Je n'ai besoin
» d'aucun de ces gens-là. — Ah! vous le ferez
» expédier sans formalités : c'est plus bref.
» Mais quel rôle jouerai-je donc dans tout
» ceci? — Voulez-vous me faire la grâce de
» m'entendre? — Eh! je ne fais que cela. —
» Il me semble, au contraire, que vous m'in-
» terrompez, à chaque mot. — Je suis muette.
» Voyons vite le rôle que vous me destinez.
» — Je convoque une cour d'amour. — C'est
» une misère que cela. — C'est tout pour un
» homme d'honneur. La dégradation de la
» chevalerie..... — Et s'il n'est pas chevalier?
» — Il l'est. — Mais son valet, au moins.....
» — Oh! nous verrons ce qu'on en fera. Je
» convoque donc une cour d'amour, et ma
» fille présidera. — La belle idée! — A la ri-
» gueur, je devrais me nommer prince d'amour;
» mais je suis le seul ici qui sache lire et
» écrire; ainsi je me charge de la partie des
» écritures. — Mais votre fille ne condamnera

» pas un homme, que je la soupçonne fort
» d'aimer. — Elle n'a pas le droit de l'absou-
» dre : d'ailleurs, je lui donne, pour rappor-
» teur, quelqu'un qui n'a jamais plaisanté, et
» que je crois incorruptible. — Et qui, s'il
» vous plaît? — Théodora. — Rapporteur, moi?
» Je suis rapporteur! Ah! quel rapport je vais
» vous faire! Je sais par cœur celui qu'on pro-
» nonça, dans la fameuse affaire de Pierre de
» Provence et de la belle Maguelone. Il n'y aura
» que quelques mots à changer. Ah çà, et qui
» proposera les questions à résoudre par le dé-
» linquant? — Moi. — Il faut ici des questions
» bien entortillées, bien obscures; des ques-
» tions..... — Insolubles, n'est-ce pas? — Inso-
» lubles, c'est le mot. — J'en ai trouvé dans les
» procès-verbaux des cours d'amour d'Avignon,
» de Pierre-Feu, de Romanin. — Bon, et dé-
» gradé à la minute, s'il répond de travers. —
» Je vais vous envoyer des habits magnifiques.
» — Bien. — Pédrillo vous servira à dîner dans
» votre chambre; ainsi rien ne vous empêchera
» d'être prête, quand on viendra vous avertir. »

Cerdagne s'en fut dîner, en petit comité, avec monsieur et madame d'Aran. Il leur parlait de ses dispositions magnifiques, comme d'une chose, qui devait lui faire autant d'honneur, qu'elle serait utile à leur fils. « Je veux

» voir cela, disait le comte d'Aran. Vous me » prêterez encore votre armure bien complète, » et je me mêlerai parmi vos hommes d'armes. » — Mais, mon cher Cerdagne, reprit la com- » tesse, savez-vous que je n'approuve pas trop » votre projet? — Et pourquoi cela, madame? » — Mon fils a de l'esprit, beaucoup d'esprit, » infiniment d'esprit, et cela est incontestable. » Mais si l'aspect imposant de l'assemblée, un » mouvement de frayeur, une distraction, le » faisaient répondre de travers, il perdrait la » noblesse, lui, plus noble, bien plus noble » que le roi d'Aragon, et l'unique espoir de » notre postérité. — Il ne perdra rien, madame. » — Mais les arrêts des cours d'amour sont sans » appel. — Oui, quand elles sont compétentes. » Celle-ci est composée de moi, de ma fille, de » ses femmes, de mes vassaux, et bien certai- » nement, on ne peut être, à la fois, juge et » partie. Nos jeunes gens et les autres, qui » ignorent les plus simples élémens du droit » naturel, ne s'aviseront pas de récuser le tri- » bunal; mais je le casserai, moi, de mon » autorité privée, si je vois les choses tourner » mal. — Vous me rassurez, cher comte, et » bien qu'excessivement fatiguée, je veux être » présente aussi. Le cher enfant! je ne l'ai pas » vu depuis six ans. — Moi, je l'ai embrassé,

» et le coquin a pris mes larmes paternelles pour
» de la pituite. — Mais, madame, reprit Cer-
» dagne, votre fils vous reconnaîtra. — Je pren-
» drai un habit de matrone et un grand voile
» noir. — Théodora a votre affaire. — Je me
» mêlerai parmi les conseillères. — Fort bien.
» — Et j'opinerai contre mon libertin de fils....
» si, pourtant, je peux résister à l'envie de
» l'embrasser à mon tour. — Ah! résistez, ma-
» dame, par grâce, résistez; vous gâteriez tout.
» — Ah çà, cher comte, comment finira la
» séance? — Hé, parbleu! par ce que nous
» désirons tous. La procédure sera suivie d'un
» bal, le bal d'un gala, et, de la table, à l'au-
» tel. Puisse votre fils, rendre ma Séraphine
» heureuse! et, ma foi, je l'espère. Il est
» étourdi, comme je le fus à son âge; mais il
» a le cœur bon comme moi. J'ai dû beaucoup
» à ma femme, de glorieuse mémoire, et j'aime
» à me persuader que la sienne le ramènera.
» — Ainsi soit-il, cher comte. — Hé! mais,
» quel bruit entends-je dans mes cours? »

Cerdagne se lève, sort et revient. « C'est une
» cinquantaine de mes hommes d'armes, cou-
» verts de leurs plus riches armures; ce sont
» les plus jolies de mes vassales, que des ha-
» bits somptueux vont rendre plus belles encore.
» Pédrillo? — Monseigneur? — Fais mettre

» les chevaux de bataille dans mes écuries ;
» conduis les maîtres à la salle à manger ; sers-
» leur ce que tu trouveras de mieux, et en-
» voie-moi la femme de Guzman. Ah ! va
» prendre un habit de duègne complet chez
» Théodora, et apporte-le à madame la com-
» tesse. Passe à mon arsenal, et prends-y l'ar-
» mure que le comte a endossée, le jour que
» l'espiègle a pénétré jusqu'à moi. Ah ! va dans
» mon cabinet ; ouvre mon grand bureau noir ;
» prends l'écrin de madame de Cerdagne ;
» porte-le à Séraphine, et dis-lui de ma part
» de charger de diamans sa coiffure et ses habits.
» — Ah ! je vous en prie, monseigneur, ne
» m'ordonnez plus rien. — Non, que de faire
» sortir tous mes gens des arrêts ; de conduire
» un détachement de mes hommes d'armes à
» la tour, pour amener l'aimable prisonnier,
» quand il en sera temps. Tu t'iras coucher après,
» si tu veux ; je t'y engage même, car il est au
» moins inutile que Mendoce te reconnaisse. »

Le comte et la comtesse d'Aran, sont travestis. La bonne dame, exténuée de la façon de Trufaldin, essaie de marcher par la chambre, appuyée sur une canne en béquille ; la petite vient prendre, en riant, les ordres de monseigneur ; monseigneur, qui aime les femmes gaies, la prie, en riant aussi, et sans

savoir pourquoi, de faire rafraîchir ses vassales; de les conduire à la salle haute, entourée d'armoires, où sont les habits de cour de feue madame la comtesse; de les distribuer selon l'âge, la taille, la grosseur; de faire les pinces et les replis nécessaires, et surtout de mettre à cela autant d'ordre, qu'on en a mis depuis au magasin de l'Opéra.

La petite part en sautant; Cerdagne sort, donne un signal à son nain, et aussitôt les cornets à bouquin, les trompettes, la grosse cloche de la chapelle, celle qui appelle les commensaux à dîner, le carillon de la grande horloge, les tambours, tout sonne et joue à la fois. Quel dommage qu'il n'y eût pas alors de canons! Tous ceux qui étaient dans le château fussent devenus sourds pour la vie. Le bruit de ce concert infernal pénétra jusqu'aux bas-fonds de la tour, où gisait Trufaldin. Il sauta, malgré ses douleurs, du lit que son bon maître lui avait abandonné, et il s'écria : « Voilà les in-
» quisiteurs de Pallarols qui viennent prendre
» leur revanche! — Toujours poltron? — Et
» malgré cela toujours battu. Si vous l'aviez
» été comme moi, vous auriez peur de votre
» ombre. — Imbécile! tu ne vois pas que le
» futur beau-père veut s'égayer à nos dépens.
» — Que le diable m'emporte si je ris de ces

» essais-là. — Mais, bélitre, je t'ai lu le billet, » le doux, le charmant billet de l'adorable Séra- » phine! — La belle caution! les amans voient » tout de travers, et j'en ai su quelque chose, » quand j'ai pris madame votre mère pour » Inès. — Faquin, s'il t'arrive jamais de dire » un mot de cette impertinence, à moi, à qui » que ce soit au monde, à Inès même, je te » coupe l'oreille qui te reste. — J'entends bien, » monseigneur, et je ne vous en parle que pour » vous prouver... — Paix. — Q'un roturier.... — » Paix. — Se trompe comme un noble, et un » noble comme un roturier. — Paix, paix, pour » la dernière fois, paix! — Ah! mon Dieu! on » ouvre les portes. — Et sans cela comment » sortirions-nous? — Vous vous tirerez d'affaire, » vous, et moi.... — Et toi, qu'as-tu à craindre » chez le comte de Cerdagne? — Mais j'étais » chez lui, quand votre père m'a si bien étrillé. » — Je t'aurais tué, à sa place; ne me romps » pas la tête davantage. »

Les portes s'ouvrent en effet. Dix à douze hommes d'armes, couverts de fer, la visière basse, et la lance en arrêt, ordonnent à Mendoce de les suivre. « Un moment, messieurs, » j'ai là un petit miroir d'acier, qu'il faut que » je consulte. Je ne paraîtrai pas, quoi que vous » fassiez, dans le désordre où me voilà. — Al-

» lons, presto, dit un homme d'armes en gros-
» sissant sa voix. — Ah! monsieur le bourru,
» reprit Mendoce, en arrangeant les crevasses
» de ses manches et de son haut-de-chausses;
» en donnant une tournure élégante aux bou-
» cles de ses blonds cheveux, ah! monsieur
» le bourru, je vois bien que vous n'êtes pas
» amoureux. — Presto, seigneur, prestissimo.
» — Si nous étions, tête-à-tête, en rase cam-
» pagne, je vous presserais bien autrement. —
» Vos armes tomberaient devant moi. — Diable!
» — Elles tomberaient, vous dis-je. » En effet, c'était son père qui lui parlait.

Mendoce sortit de sa tour, en levant les épaules devant le bourru, en se caressant le menton, et en arrangeant les plis de sa fraise. On ne saurait penser à tout, et Cerdagne n'avait pas donné d'ordres au sujet de Trufaldin. L'écuyer, qui ne se souciait pas de rester seul dans la tour, se mit à côté de son maître, et marcha avec lui, entre deux escouades de ces hommes bardés de fer, qui les conduisirent, au petit pas, et au son des trompettes, dans la salle où s'était établi le tribunal.

Sur les côtés, étaient des banquettes, couvertes de draperies écarlates, relevées en bosse d'or. Sur ces banquettes étaient assises vingt ou trente femmes, plus jolies les unes que

les autres, et parées de tout ce que l'art peut ajouter à la beauté. Dans le fond était un fauteuil à bois doré, couvert de coussins cramoisis, chargés de galons et de crépines d'argent; ce siége était occupé par Théodora, travestie en rapporteur. Au milieu de l'audience, était le comte de Cerdagne, vêtu d'un tissu d'or, relevé d'une broderie en argent. Il était assis devant une table couverte d'un tapis et chargée de papiers. A côté du fauteuil de Théodora, était un dais surmonté de plumes, à rideaux de velours vert, retroussés avec des glands d'or. Le fond présentait, en grand, les armes de la maison de Cerdagne, brodées à l'aiguille, et du travail le plus parfait. C'est sous ce dais, que paraissait Séraphine, élevée au-dessus des autres femmes, plus encore par ses charmes que par le rang. La soie ondoyante eût laissé deviner ses formes, si les pierres précieuses, qui les couvraient, n'eussent ébloui l'œil le plus téméraire et le plus perçant. Derrière le dais étaient rangés les hommes d'armes, qui s'étendaient circulairement le long des banquettes. En avant de Cerdagne, une balustrade, en cuivre doré, séparait le tribunal de l'auditoire, composé des vassaux roturiers, et des domestiques du comte. C'est parmi eux qu'étaient cachés Pédrillo, Rotrulde, Inès,

Guzman, la petite, et ceux à qui il était défendu de se laisser voir.

Mendoce ne put se défendre, en entrant dans cette salle, d'un mouvement de respect et d'admiration, et dès qu'il parut, il fixa tous les regards. Beau comme l'Apollon du Belvéder, fait comme lui, il portait un habit de satin blanc, à crevasses couleur de rose. Des bottines d'un vert clair, un petit chapeau, de la même étoffe que ses crevasses, surmonté de plusieurs plumes, qui badinaient au gré de l'air........ Ses grâces et son air modeste complétaient sa parure.

Il traverse la salle, frappé du silence profond, qui règne autour de lui. En passant devant Séraphine, il met un genou en terre, et se recueille, un moment, devant la divinité qu'il adore. Fort de ses promesses, et disposé à la seconder, quoi qu'elle fasse, il se tient debout, à la place qu'on lui désigne, et Trufaldin le suit pied à pied : il est devenu l'ombre de son maître.

Cerdagne n'avait pas prévu que monsieur l'écuyer accompagnerait Mendoce. Sa présence ne lui plut pas du tout. En effet, le bavard pouvait répondre, aux interrogations, qu'on lui adresserait, certaines choses, d'un rapport trop direct à certaine aventure, qui ne pouvait

pas flatter certain comte. Mais enfin ce diable d'écuyer était là ; Cerdagne ne pouvait le renvoyer sans entrer dans certains détails. Il jugea à propos de laisser là Trufaldin ; mais il se promit bien de ne pas toucher la corde délicate.

Mendoce regarde Séraphine. L'air sérieux de la demoiselle l'avertit de garder celui qu'il avait pris d'abord. Théodora se leva, de l'air le plus important, et se disposa à parler : « Un mo-
» ment ! s'écria Trufaldin. — Silence ! dit un
» héraut d'armes. — Je parlerai, morbleu !
» — Silence, silence ! — Oui, quand j'aurai
» fini...... Vous saurez que je ne mérite pas
» l'honneur d'être jugé par une cour d'amour ;
» que je ne suis pour rien dans cette affaire ;
» que mon maître est un fou, qui n'a pas
» voulu m'écouter ; que vous en ferez ce qu'il
» vous plaira, et que je vais vaquer à mes
» affaires. »

En finissant ce burlesque plaidoyer, Trufaldin traverse la salle, en courant, et les hommes d'armes courent après lui. En dépit de ses brûlures, il sautait la balustrade, et allait se faire jour, à coups de poing, à travers la valetaille, lorsque le comte d'Aran, qui lui en voulait, et très-fort, l'arrêta par le talon, le jeta, le nez par terre, et le reconduisit à sa place, le

fer de sa lance dans les reins. « Encore un » accident, disait Trufaldin, en se frottant le » visage. Il n'y a pas de raisons pour que cela » finisse. »

Malgré le grand sérieux qu'affectait Mendoce, il était difficile, qu'ennuyé de la lenteur de Théodora, il ne revînt un peu à son caractère. « Allons donc, dit-il, aimable rapporteur, » voyons les griefs à ma charge. — Du respect » pour vos juges, répond Théodora en fronçant le sourcil. — Vous êtes sans doute très- » respectable. — N'oubliez pas, dit Séraphine, » avec dignité, que c'est moi qui préside. » Mendoce ne répond que par une profonde révérence. Diable! disait à part lui Cerdagne, ma fille a le ton magistral. « La session est » ouverte, reprend Séraphine. Voyons, ma- » dame, votre rapport. »

Théodora, toujours debout, attendait, avec impatience, le moment de faire briller son éloquence. Elle passe la langue sur ses lèvres; elle baisse les yeux, elle les relève, et commence.

« Quand je me remémore tant de romans » fameux, qui font les délices de nos soirées » d'hiver; quand j'y vois des chevaliers brûler, » trente ans consécutifs, d'un amour respec- » tueux, et ne baiser la main de leurs prin- » cesses qu'après les épousailles; quand j'y vois

» arracher le baudrier et les éperons au témé-
» raire, qui exprime, simplement, un désir
» injurieux, que dirai-je de celui qui est l'objet
» d'une procédure qui va fixer l'attention de
» tout le monde chrétien ?

» Rappellerai-je au tribunal, des félonies,
» malheureusement trop connues ? Un nom sup-
» posé, un père menacé, un asile violé... Non,
» je ne retracerai pas des crimes dont la seule
» idée fait frémir d'indignation tous les hono-
» rables membres. J'applaudirai, je partagerai
» ce sentiment, garant terrible et sûr de la pu-
» dicité du sexe, et je terminerai en quatre
» phrases. »

Ah ! bon, dit Trufaldin en lui-même, elle ne conte pas à ces dames que j'ai eu l'honneur de coucher avec la comtesse. Gardons-nous bien d'en dire un mot.

Théodora tousse, crache, se mouche et se résume.

« Il est constant, il est avéré que ce chevalier
» déloyal est coupable, au premier chef, d'après
» les statuts de la chevalerie : il est donc évident
» qu'il a encouru la dégradation. Cependant la
» cour, dans sa clémence, lui accorde la fa-
» culté de se défendre, et son honneur dépendra
» de la manière dont il va répondre aux ques-
» tions qui lui seront proposées. »

Ici, Cerdagne regarde son gendre en dessous, en ayant l'air de feuilleter ses paperasses. Ici, Mendoce prend un air pensif, et même timoré. Ah, ah! se disait le beau-père, le fripon ne rit plus; il commence à avoir peur. Je savais bien que je le corrigerais. Le cher comte ne s'apercevait pas qu'à chaque instant, Mendoce fixait Séraphine, la devinait au coup d'œil, et s'arrangeait un visage selon le vœu de sa charmante maîtresse.

« Quant au valet, complice de ces projets » audacieux, reprend Theodora, il ne mérite » pas, ainsi qu'il l'a observé lui-même, l'hon» neur d'être jugé par une cour d'amour. — Ah! » grand merci, bonne dame. — Je conclus » à ce qu'il soit livré à la justice ordinaire du » seigneur de Cerdagne, et pendu dans les vingt» quatre heures. — Voilà une femme bien en» diablée après moi. Ça vous parle de pendre » un homme, comme un ivrogne de casser une » bouteille vide. Quoi! parce qu'il m'est arrivé » cette nuit, de prendre une dame pour une » grisette.... Aïe, aïe, aïe! finissez donc, mon» sieur l'homme d'armes, je peux défendre mon » cou, peut-être? » C'était encore le comte d'Aran qui, pour faire taire Trufaldin, lui piquait le derrière avec sa lance. « Si tu ajoutes la » moindre chose sur la grisette ou la dame, dit

» Cerdagne, d'un air courroucé, tu seras pendu » sans formalité. — Seigneur Mendoce, mon cher » maître, plaidez ma cause, au moins; tirez-» moi des mains de ces gens-là. — Mon pauvre » Trufaldin, je n'ai pas la parole. — Il faut la » prendre, morbleu! — Silence! crie le héraut. » — Silence, silence! » Je voudrais vous y voir. » Vous vous laisseriez pendre sans rien dire, » n'est-ce pas? » Puis s'adressant de nouveau à Mendoce : « Et vous qui perdez la parole, quand » il n'est question que de vos éperons et de » votre baudrier, vous aviez bien besoin de » me fourrer dans ce galimatias. Seigneur Cer-» dagne, ayez pitié d'un pauvre diable, qui ne » vaut pas le cordon; renvoyez-moi; mariez » votre fille comme vous l'entendrez, et si » j'approche seulement de vos frontières..... » — Il me semble, poursuivit Cerdagne, que, » sans être justiciable de la cour, le valet » peut suivre le sort de son maître. — A la » bonne heure, dit Théodora. et je retire la » dernière partie de mes conclusions : con-» damnés ou absous ensemble.

» — Condamné à perdre mes éperons, reprit » Trufaldin.... Ah! parbleu, les voilà, et les » bottines aussi. Je vous salue, et je m'en vais.» Il jette ses vieilles bottes au milieu de la salle, et se remet à courir. Il trouve partout la pointe

de la lance du comte d'Aran, redevenu leste, par le désir de se venger, et l'écuyer est encore forcé de se remettre à sa place.

Tous ceux qui étaient dans le secret se pincèrent les lèvres, pour ne pas éclater. Inès seule, Inès, tremblant pour son écuyer, murmurait, se plaignait, et allait adresser au tribunal des remontrances telles quelles, lorsque Pédrillo, qui avait l'œil à tout, qui prévoyait tout, et qui parait à tout, prit la grosse fille par la main, et la mit à la porte.

Cerdagne, bien remis, reprit la parole : « J'ai » proposé, dit-il, que les deux coupables fus» sent condamnés ensemble; mais je n'ai pas » entendu qu'ils subissent la même peine. Tru» faldin, tu es le plus âgé, tu n'es pas sot, » et tu as sans doute été l'instigateur de tout » ceci. — Non, par saint Pancrace! Seigneur » Mendoce, rendez-moi au moins cette justice. » Théodora, qui ne demande qu'à déployer la sévérité de son emploi, déclare que, d'après la sentence de l'officier de plume, elle persiste à la peine prononcée contre le valet.

« L'enragée n'en démordra pas, s'écrie l'é» cuyer. Au moins, seigneur Mendoce, n'allez » pas répondre de travers. »

Jusqu'alors la belle, la sensible Séraphine avait gardé le silence. Elle crut qu'il était temps

d'exercer ses fonctions, et s'adressant à Mendoce de l'air le plus sérieux. « Vous avez entendu, dit-elle, ce dont on vous accuse,
» qu'avez-vous à dire pour vous justifier ?—Je
» ne puis nier les faits qui me sont imputés.
» —Que diable, on nie toujours, dit Trufaldin. — Écrivez qu'il avoue, reprit Théodora.
» —Mais, continue Mendoce, je demanderai
» à tous ceux qui verront Séraphine, s'il est
» possible d'écouter sa raison auprès d'elle, et
» si le délire, qu'elle a fait naître, ne doit
» pas trouver grâce à ses yeux.

» —Voilà, s'écrie, d'une voix aigre, la dame
» rapporteur, voilà un argument bien tourné.
» C'est-à-dire que si elle était votre femme,
» il serait permis de l'aimer à tous ceux qui la
» verraient; il leur serait loisible de faire les
» extravagances qui leur passeraient par la tête,
» sans qu'elle, ni vous puissiez le trouver mauvais, et cela parce qu'elle a de beaux yeux!
» Vous ne vous tirerez pas d'affaire par-là,
» mon cher ami. »

Bien, fort bien, disait tout bas Cerdagne, et il se frottait les mains, et il sautait sur l'humble pliant, qu'il avait pris en qualité de greffier.
« Je suis, dit Séraphine, plus sérieuse que jamais, je suis de l'avis du rapporteur. Cette
» réponse du chevalier, faite avec réflexion,

» est plus offensante, peut-être, que les dé-
» marches qui l'ont précédée. »

Cerdagne ne saute plus, les bras lui tombent, et il ne conçoit pas que sa fille, qui a fait l'aveu de sa tendresse, poursuive aussi son amant. Pendant qu'il s'étonne, qu'il réfléchit à la bizarrerie des femmes, Théodora, qui ne perd pas son objet de vue, requiert l'homme de plume d'écrire que l'accusé n'a rien à dire pour sa défense, et de passer de suite aux trois questions d'usage.

Ici la crainte, l'inquiétude, les alarmes de Trufaldin redoublent. Il s'approche de l'oreille de son maître : « Tenez-vous bien, au moins;
» ce n'est pas un jeu d'enfant que ceci. »

Cerdagne lève la tête, et propose la question suivante, avec toute la solennité, qu'il peut mettre dans son maintien, et dans sa voix.

« Quel est celui qui produit sans cesse, et
» qui sans cesse dévore ses enfans? »

Mendoce réfléchit; sa mère, cachée derrière le dais de Séraphine, tremble qu'il ne compromette sa réputation d'homme d'esprit; son père s'aperçoit, avec plaisir, que le jeune homme ne marque aucun embarras, et, comme il n'est pas de sot qui ne soit plein de confiance en sa pénétration, Trufaldin réfléchit aussi de son côté.

« Quel est celui, reprend Cerdagne, qui
» produit sans cesse, et qui sans cesse dévore
» ses enfans? — C'est un lapin, s'écria Tru-
» faldin. — C'est le temps, répond modeste-
» ment Mendoce. — Parbleu, dit Cerdagne,
» d'un air de satisfaction, voilà précisément
» ce que répondit Lancelot à la cour d'amour
» de Pierre-Feu. »

Il allait motiver la validité de la réponse, lorsque la dame au grand voile noir, enchantée de la sagacité de son fils, quitta sa cachette, et courut à lui les bras ouverts. Cerdagne se leva précipitamment, lui prit respectueusement la main, et la conduisit derrière le président. Quelle est donc, se disaient tous les assistans, d'Aran et Pédrillo exceptés, quelle est cette femme à qui le comte marque tant d'égards?

Ce petit incident avait suspendu la discussion, mais n'avait pas détourné Séraphine de son objet. Elle voulait intriguer son père à son tour, et, rappelant l'attention sur la réponse de Mendoce, elle soutint qu'elle était fausse, et de toute fausseté.

Cerdagne commença à trouver l'opiniâtreté de sa fille plus qu'extraordinaire, et il devint, sans s'en apercevoir, le défenseur de celui qu'il avait poursuivi : « Comment, dit-il, ce
» n'est pas le temps qui produit sans cesse,

» et qui sans cesse détruit ses enfans? — Non,
» seigneur. Le temps détruit sans doute, mais
» la nature seule a la faculté de produire. —
» Ces dames, reprit Théodora, sont sans doute
» de l'avis du président? » Ici toutes les bachelettes se lèvent *spontanément*.

« Écrivez, poursuivit le rapporteur, que
» l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Prenez donc
» garde à ce que vous faites, dit Trufaldin à
» son maître; que diable, vous allez me faire
» pendre. »

Cerdagne écrivait de fort mauvaise grâce, et de plus mauvaise humeur. Il fixa, alternativement, sa fille et Mendoce, ne remarqua aucun signe d'intelligence, pas la moindre marque de gaîté, et passa à la seconde question:

« Quel est le plus parfait des deux sexes? »

« Ah! par exemple, reprit Mendoce, voilà
» une question tout au plus propre à embarras-
» ser des enfans. — Un moment, s'écria Trufal-
» din, consultez-vous un peu. On n'est pas de
» cette étourderie-là. Je vois bien que vous ne
» risquez que des éperons.

» — Quel est, répète Cerdagne, le plus par-
» fait des deux sexes? — Le féminin pour un
» homme galant; le masculin pour une femme
» sensible.

» — Ta, ta, ta, ta, dit le rapporteur, c'est

» là tout ce que vous savez, beau chevalier? Je » suis une femme sensible, j'espère, et je vous » soutiens que nous valons mieux que vous. » Qu'en pense le tribunal? »

Tous les assesseurs étaient debout, avant qu'on eût demandé leur avis. « Écrivez, pour » la seconde fois, poursuivit Théodora, que » l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Me voilà perdu, » s'écria Trufaldin. »

Le comte et la comtesse d'Aran étaient très-mécontens du tribunal. Il leur semblait que leur fils avait répondu comme un ange, et ils commençaient à se repentir de s'être prêtés à l'épreuve de Cerdagne. Pour le père de Séraphine, il était d'une colère, mais d'une colère, qu'il contenait à peine, et qui parut à l'altération de sa voix, lorsqu'il posa la troisième question :

« Quel est l'état le plus heureux pour la » femme? »

« C'est celui de l'amour, répondit Mendoce, » parce qu'alors la femme reprend, sur nous, » l'empire que nous affectons sur elle, en toute » autre circonstance.

» — Ah! dit Cerdagne, avec un long soupir, » je me flatte que cette fois vous ne contesterez » pas la justesse de sa réponse. — Elle n'a pas » le sens commun, interrompit le rapporteur. » Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'em-

» pire des hommes dont on nous parle ici? Je
» ne suis pas mariée, et sans doute je ne me
» marierai jamais, je n'estime pas assez ces
» messieurs pour cela; mais amante ou épouse,
» indifférente ou non, un homme quel qu'il
» soit, s'avisât-il seulement de me regarder de
» travers, jour de Dieu! je lui ferais voir que
» cet empire ne soumet que des sottes. — Hé!
» madame, répliqua Cerdagne en fureur, vous
» oubliez que le capitaine Diégo.... — Diégo était
» un brigand. — Il ne vous a pas moins sou-
» mise. D'ailleurs, ce sont des raisons qu'il faut
» ici, et non de l'emportement. — J'en donne-
» rai, et d'excellentes, dit froidement Séra-
» phine. — Parbleu, je vous en défie, lui ré-
» pondit son père. — Je ne nierai point, reprit
» la jeune personne, que l'homme, en géné-
» ral, n'abuse de son empire; mais lorsqu'il y
» renonce volontairement, qu'il soumet, qu'il
» abandonne tout son être, à l'objet qui a su
» le charmer, quelle femme délicate et raison-
» nable pourrait s'en prévaloir? Ne sentira-t-
» elle pas que l'amour n'est qu'un échange de
» soins et d'égards; qu'il s'éteint au seul soup-
» çon de la contrainte, et que, pour plaire
» long-temps, l'épouse doit être la plus aimante
» et la plus douce?

» — Je suis mort! » s'écrie Trufaldin, et il se

jette la face contre terre. Cerdagne, hors de lui, saute sur son pliant, sur la table, envoie, d'un coup de pied, son écritoire au bout de la salle, menace Théodora, et s'adressant à sa fille, « Quelle fureur avez-vous donc de faire de l'es-» prit, et même contre vous! Il y a une heure » vous trembliez pour ce jeune homme, et vous » le poursuivez avec un acharnement..... — Ce » n'est point à l'homme de plume que je vais » répondre, il n'est là que pour écrire; c'est à » mon père, qui ne saurait perdre ses droits. » Seigneur, votre juste ressentiment est entré » dans mon cœur. Je ne vois plus, dans Men-» doce, qu'un homme, digne d'une punition » exemplaire, et je vais la prononcer. — Allons, » c'est trop fort, et ceci n'est pas naturel. Séra-» phine, tu me joues.... Ah! tu ris, méchante » fille! — J'avoue, seigneur, que je me suis un peu » vengée des inquiétudes que vous m'avez cau-» sées, et le jeune comte d'Aran, le fils du » frère d'armes, était d'intelligence avec moi. » — Comment! vous saviez tous deux... — Oui, » que nous n'avions rien à craindre. Pardonnez-» nous cette tricherie, seigneur : je n'ai pas » prévu l'état où elle vous a mis. — Il faut bien, » parbleu, que je pardonne, puisque mes ruses » sont découvertes. D'ailleurs, je comptais tou-» jours en venir là. — Ce pardon sera le der-

» nier, je vous le jure, lui répliqua Mendoce.
» Mon amour n'est comparable qu'aux charmes
» de Séraphine : qui pourrai-je lui préférer
» jamais ?—Mais il me semble, reprit le comte
» d'Aran, en levant sa visière, qu'on a aussi
» besoin de mon indulgence. — Moi, je com-
» mence par tout oublier, dit la comtesse, en
» levant son voile, et se jetant dans les bras
» de son fils.—Mon père... ma mère...—Cher
» Mendoce ! sois sage.... sois heureux, » et
les embrassemens et les exclamations durèrent
un quart d'heure.

Séraphine était rayonnante. Il est si doux, pour la beauté, d'accorder sa vertu et son cœur ! Le grand sérieux du tribunal avait fait place à la joie la plus vive ; on se mêlait, on souriait, on parlait tous à la fois : c'était charmant. Cerdagne apprit de Mendoce qu'il savait l'arrivée de son père et de sa mère. Il loua la délicatesse qui avait porté le jeune homme à jouer la surprise, pour éviter à la comtesse le désagrément de certaines explications, sur lesquelles pourtant Trufaldin s'était suffisamment étendu dans la tour. Le comte augura bien de la discrétion de son gendre, et regardant sa Séraphine avec attendrissement : « Sois son époux, demeure
» son amant, et, par pitié pour mes vieux ans,
» sois-lui toujours fidèle. Je renonce aux épreu-

» ves, renonce aux aventures. — Je vous le
» jure, mon père, par l'amour et par l'hon-
» neur. »

Théodora était la seule qui n'avait pris aucune part à la satisfaction générale. L'étonnement, où l'avait jetée ce dénouement imprévu, lui avait ôté l'usage de la parole; mais revenant enfin à son caractère, elle mit ses poings sur ses hanches, et sortit en disant à Cerdagne: « Ce jeune fou épouse Séraphine; il ne le
» devait pas; je ne le vonlais pas. Je suis
» outrée, furieuse, désespérée, et je ne sais
» qui je dois blâmer le plus, de l'amoureux ou
» du beau-père. »

Trufaldin, lui, qui se croyait pendu, ou prêt à l'être, était resté étendu sur le plancher. Mendoce, qui lui était vraiment attaché, quitta, pour le secourir, la belle Séraphine, à qui il avait tant de choses à dire. La joie du bonhomme fut extrême, quand il apprit que sa vie était en sûreté, et qu'il pourrait revoir Inès, sans être exposé à de nouveaux accidens. « Sei-
» gneur Cerdagne, dit-il, pendant que vous
» êtes en train de faire des mariages, daignez
» consentir au mien. Mademoiselle Inès n'en
» sera pas fâchée. Elle vous servira avec plus
» de zèle, et je ferai mes efforts pour vous être
» agréable. — Ah! tu comptes donc rester avec

» moi? — Hé ! comment voulez-vous, après
» ce qui s'est passé cette nuit, que la comtesse
» d'Aran..... — Ah ! diable, je ne pensais plus
» à cela. Allons, je te fais mon lecteur. Va an-
» noncer cette nouvelle à ta grosse fille, à qui,
» par considération pour toi, je donnerai une
» place plus relevée, et soyez prêts tous deux
» pour cette nuit. — Quoi! s'écria Mendoce,
» c'est cette nuit, cette nuit même... — Oui,
» mon ami : ce qu'on perd en bonheur ne se
» retrouve jamais, et accélérer celui de ma
» fille, c'est céder à mon cœur. Mesdames et
» seigneurs, passons dans la salle de bal. Je
» me sens de force à l'ouvrir avec la future
» comtesse d'Aran : c'est le privilége des
» papas. »

On court, on se presse; la joie commune fait oublier l'étiquette. Les vassaux nobles se mêlent avec les gens titrés. Telle comtesse ne dédaigne pas une sarabande, que lui propose un simple gentilhomme. On ne pouvait admettre les roturiers sans une dérogeance absolue; mais ils se dédommageaient, dans une salle voisine, avec les principaux domestiques du comte. Rotrulde, la petite, Guzman, donnèrent le signal du plaisir. Inès, enchantée, sautait à enfoncer le plancher, et le bon Trufaldin, oubliant le passé, vivant dans l'avenir, dansait, et dansait bien, car c'était de tout son cœur.

Mendoce prétendait, à la fin de chaque danse, qu'il devait être minuit. La modeste Séraphine n'osait convenir qu'elle trouvait la soirée longue; elle répondait simplement : Oui, je crois qu'il est tard. Cerdagne, qui était le maître d'avancer le moment, sourit d'abord de l'impatience des amans, s'y rendit ensuite, et fit passer ses convives dans la salle du banquet. Le chapelain du château prononça, d'un ton grave et traînant, un bénédicité, qui fut écouté très-dévotement, mais qui ne bannit point la gaîté. Chacun était content, et chacun fut aimable. Ce n'était pas l'amabilité de nos jours, ces jolis riens, ces bagatelles insignifiantes, auxquelles on ne trouve de sens qu'en disséquant les phrases et les mots, c'était la bonne gaîté de la nature, cette gaîté franche, qui s'exprime clairement, se permet un mot gaillard, et ne séduit ni femme, ni fille : c'était la gaîté du douzième siècle.

On la poussa jusqu'à improviser des couplets, à la fin du repas. Mendoce voulut chanter son bonheur ; Cerdagne et quelques autres esquissèrent aussi des vers. Vous ne les trouverez pas bien bons, car les couplets ne finissent pas par une pointe ; mais les bonnes gens lisaient l'épigramme, et chantaient des chansons. Au reste, les voici. Ils vont assez bien sur

l'air de la romance du *Cousin de tout le monde.* Mendoce adressa le premier à sa Séraphine :

Une belle obtient mon hommage
D'une autre, l'amabilité
Me séduit bientôt davantage
Une troisième a la gaîté.
Charmes divers subjuguent l'âme ;
On veut tout avoir aujourd'hui ;
Mais quand on a tout dans sa femme,
On laisse en paix celles d'autrui.

Cerdagne, piqué au jeu, riposta par le couplet suivant :

Le voisin a femme piquante ;
On a bien mieux que le voisin;
Mais la voisine est agaçante,
Et souvent on lui cède enfin.
Bravant les attraits de la dame,
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Sois toujours l'amant de ta femme,
Toujours froid pour celles d'autrui.

« Ah! dit madame d'Aran, je chanterai aussi. » Et elle commence, en chevrottant un peu :

Vous qui dédaignez de vous rendre
Au langage de la raison,
Pardonnez si j'ose entreprendre
De vous faire ici la leçon.
Gardez-vous de troubler nos dames :
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Donnez le bonsoir à vos femmes,
Souhaitez-le à celles d'autrui.

Le comte d'Aran ne voulait pas qu'on eût plus mauvaise opinion de son esprit que de celui des autres. Il commença :

On voit encor plus d'un bon père....
On voit encor....

« Ah! m'y voilà.

On voit encor plus d'un bon père
Se mettre parfois.....
Parfois en courroux.....

» Diable! diable! Je ferais cent premiers vers
» si je voulais; c'est le second qui ne vient pas.
» — Il est minuit, s'écria Cerdagne, qui vou-
» lait ménager l'amour-propre de son ami. —
» Il est minuit, répéta Mendoce. » Il se lève, et il présente la main à Séraphine. Leurs parens, leurs amis se précipitent sur leurs pas; Inès et Trufaldin se mêlent avec les autres, et on arrive à la chapelle.

Je vous fais grâce de la cérémonie nuptiale, de celle qu'on observa en couchant les mariés. Mendoce et Séraphine sont heureux, voilà tout ce qui vous intéresse, tout ce que vous voulez savoir. Hélas! Trufaldin et sa grosse femme comptaient bien l'être aussi; mais l'infortune est un cercle, qu'on parcourt, sans s'arrêter : il n'a pas de fin.

Les garçons et les filles ont couché les pau-

vres époux; ils se sont retirés en leur souhaitant ce qu'on souhaite en pareil cas; mais, hélas! ces souhaits ne se réalisent pas. Trufaldin s'étonne d'abord de sa nullité, et s'en afflige ensuite. Inès est au désespoir, et ne conçoit pas cet étrange accident. *Tantum mutatus ab illo.* Épouse soumise et complaisante, elle agit, elle se fatigue, elle se repose, elle recommence... Rien. Trufaldin se lève en colère et prétend qu'il y a, dans le château, quelque sorcier qui lui a noué l'aiguillette. Il oubliait que la frayeur, qui l'avait violemment agité, était l'unique sorcière, dont il eût à se plaindre. Plein de son idée, il court trouver le chapelain, et le prie de l'exorciser. Le chapelain, homme très-profond, ne doutait pas de la puissance des noueurs d'aiguillettes, et croyait, plus fermement encore, à celle de l'eau bénite et des prières. Il exorcisa tant, il pria tant, il secoua tant de l'aspersoir, que Trufaldin, qui était nu, se sentit glacé jusqu'à la moelle des os. « Mouillez, révérend, mouillez plus » fort, plus fort encore..... Le maléfice aug- » mente; je me sens prêt à mourir de froid. » Le révérend mouilla si bien, qu'il fut impossible au pauvre mari de se relever du coussin, sur lequel il s'était mis à genoux; il était paralysé des jambes et des cuisses.

Le révérend, plein de charité, chargea le perclus, sur ses épaules, et le reporta dans son lit. Inès, qui n'entendait pas être la femme d'un paralytique, jeta les hauts cris. Le révérend l'exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu. « Dieu, répliqua Inès, veut que j'aie » un homme, parce que je les aime. Que fe- » rai-je de cet animal qui n'est bon à rien ? — » Mais, ma chère sœur, vous avez promis à » l'autel de garder votre mari en santé comme » en maladie. — Mon mari, oui; mais cet es- » tropié ne l'est pas. — C'est ce qu'il faudra » faire vérifier par les matrones. — Et que » diront-elles, vos matrones ? qu'il me man- » que quelque chose ? et qu'est-ce que cela » prouvera ? Croyez-vous, révérend, que j'aie » vécu trente ans, sans avoir eu des mouve- » mens de curiosité ? — Fi, ma sœur, fi, quelle » indignité ! — Indignité tant qu'il vous plaira, » cela ne laisse pas d'être.... »

Plaintes amères d'Inès, désolations de Trufaldin, consolations pastorales du bon chapelain, employèrent le reste de la nuit, et une partie de la matinée.

Séraphine et Mendoce, au contraire, étaient sortis de la couche nuptiale, brillans comme le soleil, qui s'élevait sur l'horizon. D'Aran et Cerdagne partageaient la félicité de leurs enfans;

les seigneurs, les dames jouissaient de l'allégresse des heureuses familles; on était réuni pour le déjeuner, lorsque le chapelain entra, d'un pas grave et d'un air recueilli, qui annonçaient quelque chose d'extraordinaire. Mendoce accablait sa Séraphine des plus tendres caresses; le comte d'Aran parlait, à sa femme, de la certitude de se voir bientôt renaître dans un petit-fils; Cerdagne, toujours vif, demanda au chapelain ce qui l'affectait si profondément. « Un mariage qui n'est pas consommé, monsei- » gneur; un mari devenu paralytique, par la » vertu de l'eau bénite; une femme qui veut » faire casser son mariage. — Quel galimatias » me faites-vous là, monsieur l'abbé? — Il n'y » a pas de galimatias, monseigneur. On a noué » l'aiguillette à Trufaldin. Je l'ai exorcisé; la » force des exorcismes l'a rendu perclus, et » Inès, qui s'est levée, dit-elle, comme elle » s'est couchée, ne veut plus de ce mari-là, et » défie toutes les matrones, parce que depuis » long-temps elle a perdu tout ce qu'elle pouvait » perdre. — Je vais arranger cette affaire-là, sei- » gneur abbé, » et Cerdagne monte à la chambre nouvelle qu'on avait donnée à madame Trufaldin.

Il trouve les époux, aussi éloignés l'un de l'autre, que le permettent des murs, que la

haine conjugale ne saurait faire reculer. « Ta
» femme se plaint de toi, dit-il à Trufaldin;
» voyons si ses plaintes sont fondées; évertue-
» toi, et fais à l'instant le mari. — Je l'ai sou-
» vent fait sans l'être, monseigneur. — Raison
» de plus pour le paraître, quaud la circons-
» tance l'exige. — Vous ne concluez donc pas
» de ma nullité de cette nuit, que je doive être
» nul en ce moment? — Non, sans doute, de
» plus honnêtes gens que toi ont éprouvé cet
» accident. — Eh bien! monseigneur, puisque
» vous me passez la nuit, pourquoi ne m'ac-
» corderiez-vous pas un jour, un mois, un an?
» Ma virilité a disparu au moment où je m'y
» attendais le moins : elle peut revenir de la
» même manière. — L'abbé, ce raisonnement
» me paraît concluant. — Pour vous, monsei-
» gneur, qui n'y perdez rien, dit Inès; mais je
» vous observe, moi, que si mon mari ne
» m'épouse que dans un an, il peut bien aussi
» ne m'épouser que dans deux, dans six, dans
» quinze, enfin pas du tout, ce qui n'est pas
» plaisant pour une femme, qui entend rem-
» plir ses devoirs, mais qui veut avoir les bé-
» néfices avec les charges. — Autre raisonnement
» concluant, reprit Cerdagne. Je suis vraiment
» embarrassé. Quoique l'histoire offre mille af-
» faires de ce genre, bien ou mal jugées, ma foi,

» je m'en tiendrai à la décision du pape Alexan-
» dre III, qui n'était pas un sot. Une femme
» mariée tombe malade : *Instrumentum ejus*
» *impeditum est*. Nous donnons au mari, dit le
» pape, la permission d'en prendre une autre.
» Je retourne la décrétale, et je dis à Tru-
» faldin : *Instrumentum tuum impeditum est*,
» et je donne à Inès la permission de se pour-
» voir comme bon lui semblera. — Mais,
» monseigneur, observa le chapelain, Hono-
» rius III ordonne qu'une femme qui se plaindra
» de l'impuissance de son mari, demeure huit
» ans avec lui, jusqu'à divorce. — Ah ! le
» pape Honorius a dit cela ? — Je m'en tiens,
» s'écrie Trufaldin, au jugement du pape Ho-
» norius. — Cet Honorius ne sait ce qu'il dit,
» s'écrie à son tour Inès. Apparemment que
» ce pape-là n'était homme que tous les huit
» ans. — Ma foi, je suis très-embarrassé, dit
» Cerdagne. Au reste, voilà ce que j'ordonne
» de mon autorité privée. Je supprime les
» exorcismes et l'eau bénite, parce que je ne
» crois pas aux sorciers. On mettra à l'instant,
» le mari honteux dans un bain de lie de vin,
» cuite avec de la sauge. Il prendra, toute la
» journée, de bons consommés et des viandes
» succulentes ; ce soir une rôtie au vin de la
» Manche, chauffé avec des herbes aroma-
» tiques, et nous verrons demain. »

Le lendemain tout allait à merveille. Le bain avait détendu les nerfs qui commençaient à se roidir; la rôtie avait dissipé le maléfice. Trufaldin avait le diable au corps, et le lendemain sa femme fut supplier le comte de lui laisser son cher petit mari.

Cependant Cerdagne qui n'avait pas de raison d'être discret, avait amusé ses convives de la mésaventure de Trufaldin. Il fit valoir la restauration du bonhomme, et prétendit en savoir plus que tous les exorcistes du monde. L'abbé n'osait dire non, mais il faisait la grimace. Les convives, désœuvrés comme on l'est toujours à la campagne, renchérirent sur les circonstances de cette histoire; elle fit du bruit, on en parla partout; elle se répandit en France, et, comme, dans tous les temps, les Français ont aimé les extrêmes, ils imaginèrent le *congrès*, espèce de combat aussi injurieux pour le mari, obligé de l'accepter, qu'infamant pour l'épouse, qui avait l'impudeur de jeter le gant.

On connaît le dernier procès de ce genre, qui fut jugé à Paris, en 1659. Le marquis de *Langeais*, attaqué par sa femme, demanda lui-même le congrès. Ils entrèrent dans leur lit ordinaire, les rideaux exactement fermés. Les inspecteurs, retirés dans un cabinet voisin, ne devaient paraître qu'après la défaite ou la victoire du mari. Les impertinences rebutantes de madame Langeais firent succomber le mar-

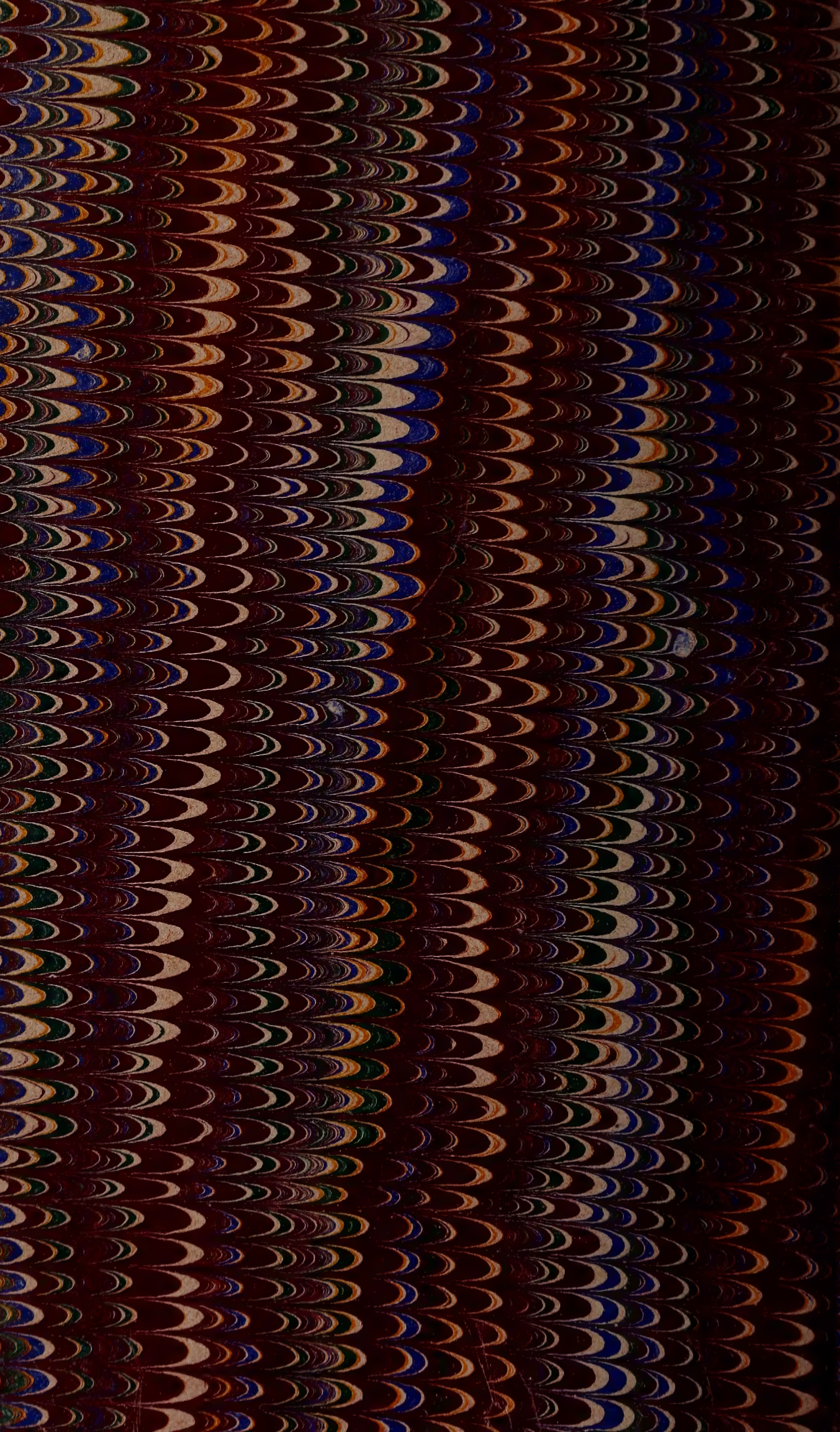
quis. Il présenta un second cartel. Les juges, fatigués des cris des supertitieux, des plaintes des prudes, et des railleries des plaisans, refusèrent la seconde tentative, déclarèrent le mari impuissant, et le mariage nul.

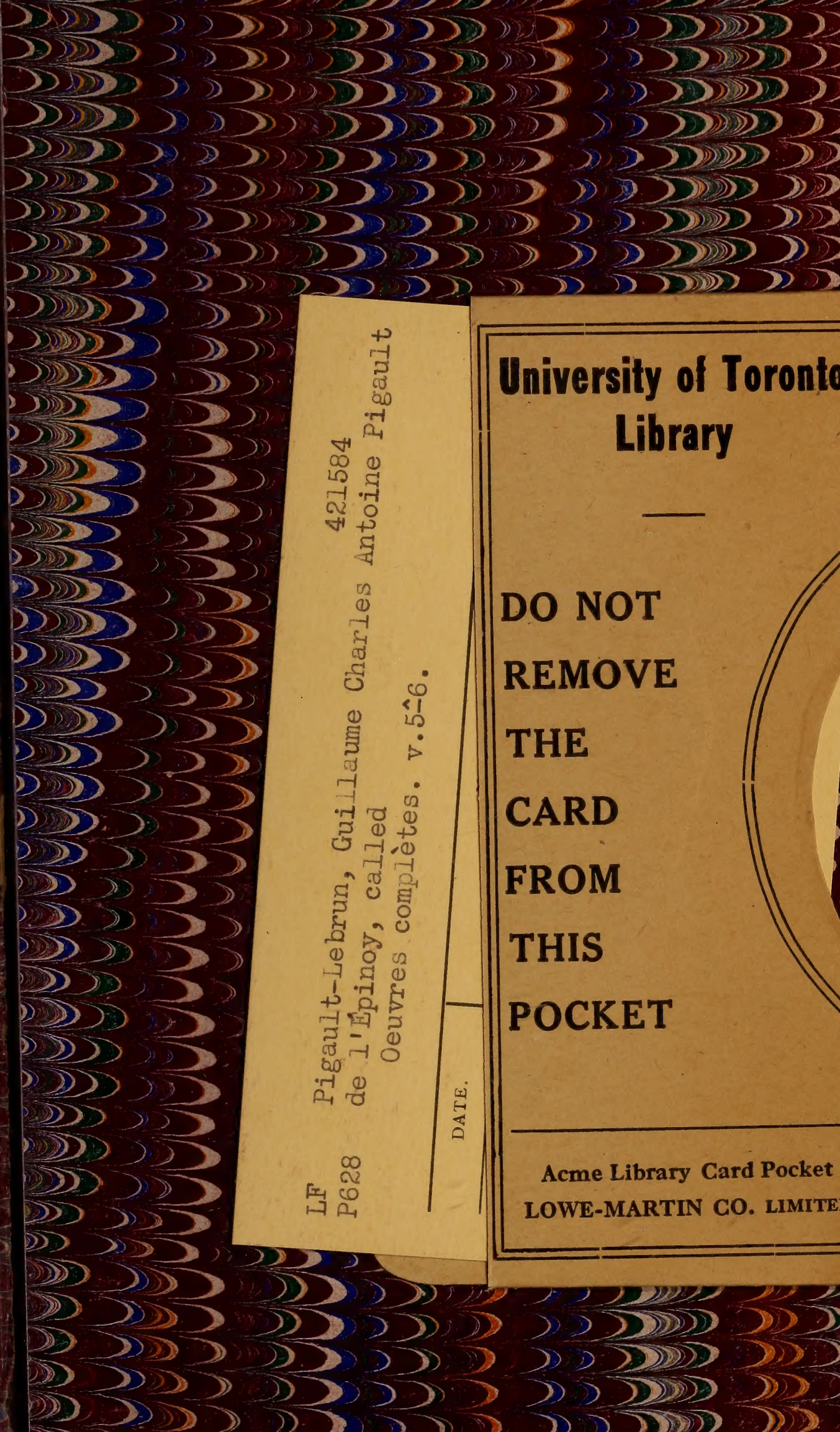
Le marquis se remaria avec *Diane de Navailles*; il lui fit sept enfans.

La grand'chambre, éclairée sur le ridicule scandaleux, et l'inutilité de ces procès, abolit le congrès, comme on a aboli depuis les sorciers, qui n'existaient pas; la Sorbonne, qui affectait d'y croire; les droits de jambage, de marquette et de prélibation, les servages, les jansénistes, les molinistes, les miracles, les moines, et, comme il faut être extrême en tout, la religion, qui ne faisait point de mal, et qui consolait les faibles, la piété filiale, la fidélité conjugale, la morale et la probité, qui étaient utiles à tous.

N. B. Adieu, mon cher lecteur, adieu, jusqu'au revoir. Vous êtes mécontent peut-être, et vous vous écriez, en jetant le livre : Quelles misères ! quel fatras ! Eh parbleu ! soyez donc d'accord avec vous-même. Je vous ai humblement offert Angélique et Jeanneton, petit ouvrage d'un genre tout-à-fait opposé : vous n'avez daigné l'acheter ni le lire. Mon libraire s'est plaint amèrement, et je crois qu'il faut écrire pour tout le monde. Je suis certain que tout le monde entendra cet ouvrage-ci, depuis le fournisseur, jusqu'à sa cuisinière.

FIN.




LF
P628
Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
de l'Épinoy, called 421584
Oeuvres complètes. v.5-6.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITE

